

L'ANNÉE DES ADOLESCENTS  
OU  
LA SCIENCE DU JOUR

*Évènements & Catastrophes*

*L'Année des Adolescents* n'est pas un pseudo-roman, c'est le simple compte-rendu de la vie d'un groupe d'amis dans l'année 1968 (bien que 20 ans en 1968 relève de l'âge adulte). L'idée et la matière ont pris corps dans cette "année terrible", comme aurait dit Hugo, dans la naïveté de croire qu'on vivait un moment historique. Ce qui semble avoir été le cas.

Il éclaire d'autres aspects de la Cosmologie, bien qu'il ne soit pas "au-delà de tout ce qui est nécessaire", comme certaines parties de l'œuvre. Il est utile pour la compréhension de l'ensemble. Il ne s'agit pas encore une fois d'un nouvel épisode des mémoires d'un vieux con ou d'un ancien combattant, car l'essentiel du matériel qui a été assemblé (tiré de journaux intimes, carnets de route, agendas, carnets de notes, correspondances), ainsi que sa composition, date des événements eux-mêmes. La documentation doit toutefois excéder de part et d'autre, de 66 à 69 ou 70 au maximum.

Dans l'ordre il s'agit de 7 couples : Mila-Cali & Nicolas, Ella & Hill, Énide & Erec, Lydou & Jean, Aube & Nany, Ramona & Nicolai, Nathalie & Nycéphore.

Ils circulent à Bordeaux, Paris, Jarnac, les États-Unis, etc.

Cet état des lieux (à part les quelques manipulations d'agencement et de mixage) est resté brut, sans nostalgie (tout est au futur) et sans héroïsme ni parti-pris. C'est une pure compilation ; il n'y a pas de construction dramatique en dehors de la

suite des évènements qui servent de partition, une nomenclature froide.

On était à ce moment-là intéressé à la fois par les romans épistolaires, *Les Impressions d'Afrique* et toute l'œuvre de Roussel, *Les Choses* de Perec, et quelques manifestations Oulipiennes à Sigma.

Les descriptions florales et forestières correspondent à une sorte de *désintoxication générale du texte*, et du processus lui-même.

\*

*L'Année des Adolescents* dont l'emploi du temps forme le cercle d'une année, a commencé à s'accroître à l'infini, agglomérant climats et rumeurs civiles, mais qui, en dehors des évènements de Mai 68 ou des rémembrances du Mai de la Guerre d'Algérie, n'en comporte pratiquement aucun dans la vie privée de ces différents jeunes couples, plutôt quelconques. Le découpage confine volontairement à la banalité.

Dans un premier temps, on avait *tressé* les emplois du temps ensemble pour montrer les interactions entre tous les protagonistes, mais le résultat de plus de 900 pages était trop compact pour le lecteur et même pour l'auteur. On a donc décidé ensuite d'éclaircir le texte, et de présenter chacun des couples à son tour, jour après jour. Ce qui permet à la fois les renvois des uns aux autres et de conserver les manques de certains jours pour certains couples, car ces agendas et écrits étaient bien entendu incomplets, *troués*.

On a désépaissi "la filasse". On use d'un procédé d'inclusion par marqueterie de temps à autre : évènements, rêves, lectures ou autres contingences.

La différenciation par la couleur est une idée toute récente (en mémoire du cher Maurice — qui ne nous a parlé de son projet de *Compact* en couleurs que dans les années 70 — et auparavant de Roussel), puisque ce souci de différenciation n'existait pas à l'origine.

\*

Le Monde (Cosmos) signifie également une année. Certains aborigènes disent "Le monde est passé." pour dire

qu'un an est fini et que l'autre commence.

D'autres disent que "La terre est passée". À la fin de l'année on se dissoud dans les eaux et on renaît pour le premier de l'an.

\*

Tout autre que *L'Année des Adolescents* il y a *Le Calendrier Absolu* de 333 pages, qui avait pour idée naïve (puisque *tout calendrier est fictif*), de condenser tout ce qui est ressenti de chaque jour d'une année à travers toute une vie.

Ce calendrier-là rejoint les petits recueils de poèmes *Les Absolus* dans le premier continent de LOGRES, essentiellement cristallisés et poétiques, tout à l'opposé de la dilution des *Adolescents*. Ces *Absolus* (présents sur ce site), étaient pour Nycéphore comme pour Nicolai l'occasion de rêver sur un univers parfaitement forclus de cartes postales idéales. En particulier ceux qui sont consacrés à des dates rituelles comme *Pâques*, *La Rentrée* ou *La Toussaint*, etc. *Les Absolus*, c'est un savoir sur le monde que le monde lui-même ne sait pas.

\*

Tous les faits rapportés autour des évènements de 1968 sont exacts (documents et rencontres officielles) ; il y a peut-être quelques anachronismes dans les références, parce que la somme du manuscrit où l'on s'était empêtré était tellement énorme, qu'on l'a laissée reposer quelque temps avant de la reprendre. Il ya des noms fantasques, quelques parties qui explosent hors de tout contrôle, mais la famille Artaud existait bien, autant que Jean-Luc Désobéi.

Le premier couple des Adolescents que nous présentons ici concerne Mila-Cali & Nicolas. Le *Nicolas* qui a servi de modèle était un tzigane hongrois qui avait ses parents à Jarnac en Charentes. Mila-Cali n'avait pour toute famille (à peu de chose près) que des aïeux à la Montagne. Nicolas qui était un poète a participé à beaucoup de projets de radiophonie et de théâtre, dont un bus itinérant (le Bus du STYX). Il était également proche du cinéma. Il tenait à partir sur les routes avec une Gitane et à écrire un roman ; c'est ce qu'il a fait, et il a disparu de la circulation peu après 68. Il a publié un recueil de poèmes chez Millas-Martin dans les années 70. Après la

Réunion et Papeete, il a fini sa vie à Sainte-Rose en 2006.

Après sa mort, on a appris par sa compagne qu'il avait tout détruit de ses manuscrits, et en particulier deux romans successifs très différents de facture et de caractère. Disons, pour aller vite : le premier écrit en Fournier et le second en Faulkner.

L'amusant de la chose, c'est qu'on retrouve la même fracture aux mêmes dates dans la Cosmologie O. N. entre *Roman* de 1968 et *Phœnix, Styx, X* de 1969, qui eux non plus n'ont rien à voir avec les *Adolescents*.

L'originalité a bon dos, par rapport au vent, dont Vinci craignait la fécondation.

\*

Remercions entre autres pour le don de leurs correspondances et journaux personnels :

Françoise Labat	Jacques Lambrée
Nicolas Remcsack	Michel Dumaroy
Martine Ravier	Amandine V.
Christian Mouassy	Anne-Marie Pargade
Angèle M.	Jules Argilas
Aimée L.	Francis Pérou
Vanhita M.	Walter H.

\*

Il ne se passe dans les *Adolescents* rien du genre "effondrement cynique" ; plutôt une sorte de naïveté, y compris pour la composante sexuelle. Il n'y a pas non plus de montée dramatique ou d'aggravation, malgré toutes les drogues consommées, en particulier par Nicolai : il s'agit plutôt d'un parcours évanouissant, d'une dissolution avec l'été et l'assurance de Chaban, comme il nous l'avait promis, "d'emporter cette place-forte" si nécessaire aussi facilement qu'il en avait emporté d'autres. Les activités de ses amis du S.A.C. du reste, en étaient la démonstration excellente.

C'est d'un émiettement qu'il s'agit : une fois le gros des événements passé, le grain du texte, c'est celui du sable des plages. *Sous les agendas, la plage*. Parmi les Figures des couples, il y a ceux qui font partie de la Tribu des *Moins-Que-Rien*, et dans la Cosmologie elle-même il y a une dénommée

*Moinzhéro.*

\*

La logique de la Cosmologie O. N. voudrait que son texte ne s'arrêtât jamais, tant dans son écriture que dans son éventuelle lecture, se cristallisant à peine sur les "récifs" des événements. Sans origine ni fin.

Tout ceci n'est qu'un principe puisque le texte, quelle qu'en soit sa démesure, est toujours pincé entre deux catastrophes, la seconde venant faire écho au "Big Bang" initial sans qu'on ait rien prévu (et pour cause !).

\* \*

\*

MILA-CALI-NICOLAS  
 ELLA-HILL  
 ÉNIDE-EREC  
 LYDOU-JEAN  
 AUBE-NANY  
 RAMONA-NICOLAÏ  
 NATHALIE-NYCÉPHORE

**Samedi 19 Décembre. Deux ans plus tôt.1966**

M-C. N. L'avant-veille de l'Hiver ils vont inspecter les parcelles,

Écoutent les coupes des bûcherons,  
 Admirent la cime des pins qui tremble,  
 Près des menus nuages blancs.

Adret de tendresse gris-brun ;  
 Et ici dans l'ubac vernissé de buis,  
 L'hyperborée glacial les saisit à la gorge.

Plus loin, trou dans le ciel d'un soleil d'argent en fusion irradiant à travers les nuées dans une chute de drapés de gaze avec d'arrière-plans gris de plomb d'une neige lointaine, comme dans les meilleures gravures de Rembrandt ! Création d'une scène pour un opéra grandiose. Mila-Cali grave sur ardoise et sur corne ; elle fait aussi de la pyrogravure sur des branches de buis.

Le village où choient ces rideaux de grâce est dans les verts-gris, les verts dorés, les roux, les rouges flamboyants, les jaunes effacés. Villages, collines, buissons, rochers.

Bénéficier des lames de vitraux lumineux et des trilles,  
 Fluidités  
 Le matin dans la forêt, tôt.  
 Scansions des coqs lointains, dans cet afflux soudain  
 Des petits rythmes que la journée dévorera,  
 Dans l'épaisseur humide de l'herbe jusqu'aux chevilles.

\* \* \* \* \*

### Le 1er janvier

L. J. Lydou est réveillée à 6h 30 du matin par un grand concert de klaxons : les gars reviennent du Réveillon. Elle est levée à 9h. 10h : Messe. Loulou, Roger, Pierrot, Bernard, Mr Estève, Marianne. Après la messe Mr Estève les porte au Saint-Puy avec Aube. Trois whiskies. Cette nuit la seule fille au Réveillon à La Sauvetat était Marianne. Retour au Moulin où Aube invite Estève, Claude et Christian à l'apéro, avec sardines grillées, avocat, œufs de cailles, crème fraîche et saumon fumé. Bon repas de volaille au Moulin pour Lydou, toujours offert par Aube, arrosé à la Veuve Cliquot, et entièrement enregistré au magnéto ("*Les jeunes gens de notre époque découvrent les premiers magnétophones de poche et les innovations radiophoniques*"). À 15h 15 ils reviennent chercher Lydou et prennent le dessert : croustade, pousse-rapière et pruneaux à l'armagnac ; ils ignoraient que Jean était un descendant d'Edmond Sales, le fabuleux inventeur girondin. Tournée des cafés tous ensemble : Valence, Castera, La Sauvetat, St Puy... De nouveau au Moulin à 19h 30. Repas. Ils jouent au Nain Jaune.

Jean est avec Nany chez J.C. Radio, dans la Vallée aux Bois ; ils écoutent des bandes dans sa fumée, que Moby Dick traverse, jusqu'à la nuit venue. *Expansions !*

A. N. Aube : "J'ai revu quelques copains (Rod, Roc, Riton, Gilbert, Mr Estève, André Mezzar et sa fille, Claude et sa fille, Marianne et Pierrot, qui sort avec Marianne), qui m'ont un peu arrachée à ma torpeur. Entre temps, je bois, je regarde tomber la pluie (il pleut, il pleurt, et tout est gris souris), je ne perds pas une seconde de vie comme si je devais mourir brusquement. Je suis chatte, et chat va bien !" Elle adorait les chats, elle le deviendrait. Ce matin la petite chatte est rentrée subrepticement avec cet air réjoui qu'elle a quand elle tient une proie et elle s'est mise à dévorer en ronronnant un minuscule troglodyte ; elle s'est réfugiée pour cela dans la panier près du feu, comme à

chaque fois.

"J'ai fait une tache : regarde, c'est un Diable de matière qui pleure au-dessus des rochers.



Je pense à toi, j'aurai tes lettres demain.

Je t'aime. Je t'adore. Je t'aime.

Ce soir ensemble grâce à la radio, ensuite *Le Rouge et le Noir* (télé).

(C'était dans la voiture de Roc. Aube était assise à l'arrière à droite ; elle voulait pas se montrer. On allait chercher le coffre, *son coffre* probablement, très précieux par ce qu'il contenait ; elle ne pouvait pas le prendre elle-même ; c'est pour ça qu'elle a envoyé Roc sans oser sortir de la voiture. On craignait tous la moindre chose ; il ne fallait surtout pas dépasser une certaine ligne, avec la voiture, comme s'il y avait eu une frontière de *haute tension*. Enfin Roc est revenu avec le coffre : une sorte de coffre en osier, rural, mais qui ne contenait même pas de secret : des choses simples, explosives.)

N. N. Nycéphore. Ce sont des sursauts brusques, tout le temps, de ce corps désemparé, des tremblements dans la nuit, morceau arraché à l'autre. ("*La nouvelle abeille du Parnasse. 1836. Choix de morceaux tirés de nos meilleurs poètes. Relié tout cuir sans nerfs mais doré, bon état, avec de beaux dessins des volatiles d'or de l'Hymette. Tellement lu et relu avec la coque sur l'œil pendant un an d'enfance misérable à Saint-Michel. Sans doute qu'il souhaitait que ces fées vibrantes viennent sur ses yeux plutôt que sur la bouche.*")

### Le 2 janvier

A. N. Nany est revenu de chez J. C. Radio à Clamart. Ils ont parlé de Dylan Thomas. J. C. prépare une “dramatique atlantique et portuaire”, à propos de D. T. “Tu es une sorte de poète dramatique, toi aussi”, lui a dit J. C. Ils décident de travailler toute la journée à préparer le tournage de demain dès 8 heures. Le soir, ils ont rendez-vous avec Jean au *Wilson*, pour faire le point sur le plan de tournage. Aube avoue à Jean et Lydou que si elle comprend parfaitement l’aventure des Enfants Croisés (“*hypostase*”), par contre elle ne comprend pas très bien cette histoire des “Aventuriers” : est-ce qu’ils débarquent en Amérique ou sur la lune ? Elle ne comprend pas non plus ce à quoi ça va leur servir en Amérique du Sud. Jean lui explique. *Expansions*.

### Le 3 janvier

A. N. Aube a reçu deux grandes enveloppes. Une avec...

(“On voit, par un trou dans le mur comme par un œil de bœuf la vieille Amérique où Ella et Hill se trouvent, une vieille ville en mauvais état. Il ne fallait pas que la chatte touche des traces malsaines, brunes de pourriture d’on ne sait quoi, dans les étages au-dessous de la maison, qui étaient en ruines, s’écroulaient ou étaient en catastrophe. J’étais contente parce qu’elle s’était échappée en hauteur et qu’elle allait éviter cette contagion de la putréfaction.

La maison est entourée d’eau, donc il faut se garantir. Au-dessous, il faut qu’on se cache, il ne faut pas qu’on nous déniche, alors qu’on ne cherche qu’à dormir de nouveau, blottis, qu’on est à peine réveillés. Trois gars enquêtent sur nous dans les magasins du quartier. Je montre la voie d’accès pour atteindre la pièce d’en haut : pour peu qu’on soit sous les toits, *personne ne le saura jamais*. Il y a trois filles et il y a trois étages, et je suis celle du milieu. Auparavant, c’est comme dans des catacombes sous le sol : on est menacées par des immondices, d’énormes tas de déchets qui roulent vers

nous : il faut se cacher à temps.”)

### Le 4 janvier

É. E. Énide : “Rentrée à l’Académie. Reçu une lettre de Caen (Christine Rosencrantz). *La Curée* au MARIVAUX. Il neige un peu.”

Ces temps-ci Énide se nourrissait essentiellement de fruits et légumes et de fromage à la coupe sur d’épaisses galettes ; elle décida, en complément de son travail artistique, de faire un choix de colorations alimentaires : un jour elle mangerait uniquement des fleurs jaunes et rouges ; un autre des oranges, pamplemousses, des tomates et du potiron, puis du blé et de l’œuf, avec du beurre et des tortillas au fromage. Elle voulait prendre exemple sur les Becs-Jaunes, les Poissons Rouges et le Triton. Elle avait l’intention de présenter à Erec les nuances roses de ses adducteurs internes comme dans les muscles du saumon ou les plumes du Flamant, et comme il l’avait parfois surnommée “la Déesse-Saumon” en raison de sa mythologie celtique, ce serait pour le mieux. Et le miel aussi.

Le jour où elle s’était assise avec sa petite figure laiteuse et son chapeau près du front, ses grosses boucles fauvement enflammées, elle dépouillait les bonbons de leur papier crissant en lui disant : “Celui-ci est au citron, celui-ci au café.” À chaque fois il sentait son cœur battre contre son bras replié, battre contre son cœur à elle, aussi, et cela s’achevait sans qu’il eut conscience des bruits distincts de chacun des deux cœurs, lorsqu’elle disparaissait dans la lumière.

Bientôt, les Yeux Verts s’éloignèrent des murs nus et des vitres sales. Elle avait posé la tête sur son coude, et ils envisagèrent l’horizon de la mer au-delà.

(Pour Nycéphore, coude gauche et coude droit s’entendaient bien au moment de l’endormissement, bien-être et fraternité des deux moitiés de corps. Il y a une certaine assurance, une garantie, une protection, à loger son menton dans le creux de son coude et contre son avant-bras replié vers soi, en se couchant, et en veillant à ne pas trop tirer sur son épaule, protégée par un coussin, tandis que l’autre main vient soutenir son avant-bras... Mais l’un des deux bras mourait souvent, dans la période des cauchemars. Il en avait parlé à Énide.)

Elle organisa des “Fêtes de la Couleur”, en recrutant des étudiants de l’École, pour y participer : Michel se chargerait des couleurs des boissons. Après les démonstrations de Paco Rabane (auquel elle avait servi de mannequin), elle construisit, cousit, inventa avec Aube, Nathalie et Jany-Claude, des vêtements d’une couleur purement optique, qui se formerait au-dessus de leur surface, uniquement par le jeu de la lumière qui les touche, avec le même charme que les bulles de savon.

Énide créa des pulls à col roulé aux irisations bleu, violet et orangé au niveau du cou ; avec d’autres vêtements elle avait agencé le mélange entre les colorations optique et pigmentaire, comme pour le Paon. Elle souhaitait que les teintes de la robe d’une femme naissent au-dessus d’elle, dans la lumière, une aura du corps, comme pour les papillons.

Avec Aube et Nathalie, elles avaient réussi une fusion entre les pigments rouges et un reflet optique bleu.

**A. N. Aube** parcourt la ville toute entière depuis 10h ce matin. Les places familières, et les rues, et les coins de pluies douces. Il pleut maintenant, il pleut la nuit. En venant au STYX, elle trouve Nany dans la rue. Ils restent un peu ensemble au STYX puis ils se promènent sur les ponts et les quais. « Je n’ai pas d’enfance connue. Je n’existe qu’à partir de l’Académie, mais surtout de la radio : je suis formé de sons et de quelques traits de pointe-sèche. » Ils rentrent au STYX vers 11h 30, par la ville. Viennent Rigolo et Mathilde Pastringles, Pierrot Glaisabout, Jocelyne, avec des chips, du jus d’orange, des carottes rapées, des petits ronds de chèvre, des tortillas et de la bière Champigneulle. Vers 13h Aube et Nany vont au *Marivaux*, voir *La Curée*. Ils sortent un peu avant 17h, vont chercher le paquet de pommes au dépôt de bus, puis Nany accompagne Aube à La Victoire où elle prend son bus. Il lui apprend que sa mère a une rechute de tuberculose. *Enroulement des sens*.

#### Le 5 janvier

**É. E. De 2 à 4** : fusain. Luis et Alfred sont revenus dans la classe. Erec ne se met pas à côté d’Énide parce que Luis le fait râler ; migraine flottante (“encore des aspitines !”). À 18h

Énide retrouve Erec à la gare avec les autres poètes du STYX (Nicolas, Paul Chose, Nadine Métrault, etc.) jusqu’à 18h 30. Il y a un jeune gars à la chevelure noire très fournie et frisée qui est au Lycée en Hypokhagne avec Nicolas : il lui prédit qu’il mourra d’un cancer du fumeur avant sa retraite ; Nicolas rit et lui dit qu’il n’est pas grand oracle en cela, il lui prédit à son tour que s’il devient toubib il ne prescrira que des remèdes attendus. Par contre il défait sa chemise et lui montre une maladie exotique qu’il a attrapée à la jointure des coudes et des genoux en rêvant seulement de partir, et qu’aucun toubib à ce jour n’a réussi à identifier : ça forme comme des boules de gomme arabique et dans les plis un dépôt qui ressemble à du miel. “Pas d’Hybla par ici, pourtant !” dit Nicolas. Ils rigolent du Scopitone où Cloclo promène son cheval et ramène le journal, et où Françoise Peticha montre ses dessous. Puis ils vont prendre un paquet à la consigne et le bus à La Victoire. Énide arrive chez elle à 19h 15 ; elle se couche à 23h 15.

**A. N. Aube** : “Aujourd’hui enfin...Il neige ! Par malchance je n’entends point mon réveil sonner. Et Grand-Père dormant jusqu’à 7h 45 ne peut m’appeler avant... Ma première pensée : Nany... va-t-il attendre et supporter mon retard ? Je prends le bus à 8h 45 et suis à 9h 10 place de La Victoire. À l’arrêt il était là, sans un mot ; il m’embrasse et me serre contre lui, les mains pleines de bonheur. Je m’excuse, il ne répond même pas, il sourit... Il a attendu un peu à la brasserie puis à l’arrêt du bus. Il adore la neige, il voudrait “partir au Canada, un pays de silence et de neige, tout oublier.” Nous allons directement à l’atelier ; il me donne un double de la clef. Cet air si fatigué, si malade — fièvre, angine, gorge malade — : tout est effacé avec moi ! Je lui donne les trois bougies, le vin sauvage, le “Pousse-rapière”. Nous buvons un peu. Nous nous aimons. Il me parle de Daudet, du *Petit Chose* : « C’est un swingulier, Nany Eyssette, il swingue ; il me fait penser à cette journée que nous avons passée à l’ombre d’un pin ; mais ça ne dure pas, ça ne dure jamais. On a réussi aujourd’hui cette prouesse magique de faire du vendredi un samedi épiphanique et un dimanche de la

Sainte-Famille, mais on ne parviendra pas à refaire la matinée dans le soir, malgré la descente de la neige précieuse et la bonne chaleur de tout cet alcool pétillant dans le cerveau.... »

Nous nous aimons puis nous dormons, puis nous nous aimons encore. L'atelier n'a pas changé : toujours les textes éparpillés sur la table, une pomme flêtrie d'avant les vacances, des verres, des bouteilles vides. Seules deux nouvelles couvertures noires et blanches. Vers 16h 30 nous sortons un peu ; il neige toujours . tout est blanc. « Alors, Trésor, le but est en blanc ? ! » dit Nany, qui voudrait manger de l'Églefin dans un petit restaurant ; je préfère rester seule avec lui. Nous achetons quelques pâtisseries puis de la limonade dans l'épicerie nostalgique des années vingt dont la très vieille dame est toujours aussi gaie, et qui a disposé des anciennes affiches de poésie sur tous les murs, intercalées avec des publicités : Apollinaire, Poulain, Cendrars ou Kub ; et une page de journal devenue presque illisible, relatant le naufrage du sous-marin S 5 anglais, qui coula et qui fut renfloué. Nous lui souhaitons une bonne année, puis remontons à l'atelier. Nous mangeons des huîtres, du cabécou des Pyrénées que j'ai ramené, et des grenades ; nous sommeillons ensemble. Vers 19h 20 nous allons prendre le bus place de La Victoire. Le soir, m'attendaient une lettre de Nany et de Michel Dumaroy (auparavant adressées au Mas). Michel raconte qu'il est allé admirer le tombeau de Jules II au Vatican ; il a vu des oiseaux chantants parmi les stucs et les fontaines. ("Michel, Daniel, les deux Archanges... il ne pouvait y avoir que ça, les pinceaux que Michel s'amuse parfois à tailler aux ciseaux, et de l'eau à boire, dans notre magie d'atelier.") J'ai emporté les verres de l'atelier pour les laver. je couds un peu. J'éteins à minuit 45."

R. N. Le soir, Ramona dessine des cartes tandis que Nicolai tape directement des textes à la machine. Il dessine aussi un "tube catholique" : « J'ai rêvé d'un tube cathodique avec des conserves et des flux à l'intérieur, un peu comme

Vostell dans son déséquilibre écrasant une image par une autre. Paic, lui, c'est du côté du bruit. »

Il lui parle de Jean-Louis Lorge et de son ouvrage sur une pomme. « Au moment où le petit livre est paru, il m'a présenté sa mère dans un café, à l'Intendance : horrible, hommasse en permanente, avec un tailleur vert vif comme une pomme crue. On comprend qu'il soit devenu pédé avec une mère comme ça ! Toutes les mères phalliques désirent ça, paraît-il. » Nicolai se moque toujours de lui en l'appelant Nostradanus ; il l'imité dans la cave avec un foulard sur la tête et la boule de verre du pied de l'escalier : « Je vois, je vois... (*dit-il, en fermant les yeux et en cambrant la tête en arrière*)... je sens... UNE ENCULADE ! C'est digne d'Arius dont le blasphème éclate au grand jour lorsqu'il se chie dessus dans un bain de sang, et chie à la suite son intestin avec des morceaux de rate et de foie sur les marches du palais de Constantin. »

N. N. Nathalie et Nycéphore s'étaient encore endormis au grenier ("*deuxième version rapide dans un grenier non chauffé.*"). Dans le rêve, Nathalie l'embrassait à bouche-que-veux-tu en cherchant à conclure, puis tout d'un coup lui disait que leur lien était trop passionné pour durer. C'est Jean qui les a réveillés en frappant aux volets. Ils ont tourné jusqu'à 17h mais Nathalie est partie avant la fin chercher des disques en ville pour Nany ; elle a croisé Ramona que Sœur Pouthouse ramenait du Petit Conservatoire du Grand-Lebrun où il y aurait peut-être une place pour elle et des possibilités pour Nathalie d'avoir des liens avec les USA pour y partir. Elles sont allées toutes les deux à l'Académie, puis Ramona est rentrée directement à sa cave.

#### Le 6 janvier

M-C. N. Après sa tortilla au chili et la téquila, Mila-Cali s'est endormie sur le livre de contes de l'Épiphanie où les noirs tellement aptes à ramasser les déjections dans les rues et à les jeter dans le fleuve où ils vont ensuite se laver, s'étaient déguisés en boeufs bouffons dans les arènes, aussitôt piétinés par les taureaux ; puis d'autres défilaient et dansaient en costumes carnavalesques avec des clochettes et le visage enduit de cirage noir sur noir, guidés par le chef, Morchila, entrant

dans les maisons pour réclamer les restes de tripes du cochon mort et s'enguirlandant avec, tout dégoulinants de graisse et de sang ; puis il vendent à la criée ce dont personne ne veut : la couenne, les poils, le groin, la queue, tandis que d'autres pour montrer la puissance de leur machoire d'âne soulèvent ce qu'il y a de pire autour d'eux : plots de béton, armatures, bureaux d'écoliers, sacs de guano. Quand ils passent les habitants crient "To ! To !", qui est le cri du cochon, ou imitent la chèvre, ou leur crachent dessus, y compris les indiens qui ne travaillent pas dans les champs. Puis pour se détendre après tout ça, ils vont blanchir les murs à la chaux, comme Nicolas, qui s'amuse parfois, à l'inverse, à recouvrir de couleurs vives les obscénités sur les murs ou ailleurs ("*Exhalaisons brumeuses.*"). On dirait une histoire de sa mère.

Mila-Cali se réveille en revoyant Nicolas lors de leur promenade dans la neige, le mois dernier. "Je relis ton texte avec l'éblouissement et les ressacs de mousse de la neige par ma fenêtre, à gauche ; j'ai un peu froid aux pieds sans chaussettes et cela convient *parfaitement*. Je me suis levée tôt : la fatigue, l'évanouissement, la blancheur prête à fondre, tout cela coïncide de façon si juste avec ce que tu dis, comme ma langue entre mes dents : que le monde disparaisse... etc."

**L. J. À 14h Jean-Louis appelle Lydou qui passe devant le STYX pour savoir si elle verra Nany, parce qu'il n'a pas réussi à trouver Aube. Elle l'envoie paître.**

**A. N. Crépis roses et montagnes noires ! Bonheur et sûreté de prendre le gâteau des rois et le champagne dans ce vieux bâtiment en face du crépi rose des fabriques de Tautzia et de la montagne noire des nuages au-dessus du Château Descatz, avec sa cascade de tuiles colorées, face à la Garonne.**

En ouvrant les fenêtres du pigeonnier de gravure l'air est très frais au visage ; il pleut ; ces voitures en contrebas... la sensation, comme dans le rêve de la nuit, de voir en surplomb tout le quartier depuis la cloche de Sainte-Croix... Comme dans le rêve, la découpe du moment est essentielle, elle seule en elle seule : elle remplit tout le cadre, sans projection, sans passé...

### Le 7 janvier

**L. J. Il a neigé un peu et les corbeaux criaient en volant quand Jean est sorti sur le perron du jardin pour tourner le plan de Nicolaï clope au bec, avec l'ombre du cumulus énorme et bleuâtre dans le ciel se projetant sur lui, l'enfouissant presque dans l'obscurité du mur, faisant qu'il en devient presque une nappe de champignons, une moisissure. « Là-bas, là, à la fin du plan, cette petite moue ! » Nicolaï dit qu'il préfère le pire des bourgeois catholique au premier des puritains et « La règle du jet ? Une lumière d'état ? Soyons clair : je recherche l'aggravation en moi-même sans aucun recours, alcool et fumette, je hais profondément cette société et n'espère jamais aucun consensus ! » Lydou et Jean vont au Français voir *Le Docteur Jivago* sous la neige, et ils sortent dans les bourrasques ("On s'est longtemps promenés dans la neige... on parlait réhabilitation.") « Faut toujours tenir compte de tout le temps présent, dit Jean, jusqu'à l'intoxication ! Un jour, la neige improvise, et c'est beau !**

On doit rester blanc devant certaines questions ;

Il y a des sujets neigeux

Pour nous tous, trop épelés.

Le Vivant s'inscrit toujours ailleurs et dissémine sa signature en mille taillis,

Grottes et plateaux... »

Ils croisent Nany, qui avait fait découvrir ce roman à Aube, ainsi que des poèmes de Pasternak traduits par Antón ; il veut partir au plus tôt, dans les Neiges, lui aussi. Lydou lui signale que Jean-Louis Lorge le cherche. Il leur parle de son *souvenir ébloui* de 1956. Lydou est couchée à 2h 1/2.

**A. N. Aube travaille peu en modelage. À 14h, en passant devant l'Ibéria, Jean-Louis Lorge l'appelle pour lui parler du théâtre de Nany. Il lui lit des extraits de *Navitatis D.C.* et de *La Grosse Margot*, qu'il aime beaucoup. Il lui demande si elle le voit dans la journée ; elle n'en sait rien. Le soir elle copie un texte des *Illuminations* sur une carte de vœux pour Michel.**

Comme il a neigé, elle achète un caban et un sac à main. (« Il faut que tous soient dans la vallée avant les neiges... » « Je me rends, Dan... Je crois que j'ai eu une vision. »)

**Le 8 janvier**

**L. J.** “Levée à 11h. Il a neigé cette nuit et la neige tient. Mais c'est dans le silence. Plus un corbeau pour manifester sa colère ou sa joie. Croak ! Croak ! Croak ! Croak ! Erres de la Vérité dans les buissons de lierre. Surface qui glisse et dont se réjouit le merle, qui sautille.

J'ai rêvé que ma mère devait habiller ma mère elle même ; elle est dédoublée : l'une est plus jeune, et l'autre décrépite ; elle doit lui mettre un vêtement compliqué avec des bretelles, et les gens attendent pour nous juger, ils font exprès de nous faire porter ce genre de vêtements pour aller dans une sorte de réception ou de réunion officielle (dans laquelle de toute façon on ne remarquera même pas mon existence), et moi j'incruste une sorte de prise indépendante du vêtement, bouton-pression ou autre, en haut de son vêtement.

Je ressens son absence comme ça, *par ce bouton*, alors que je n'en ai qu'un vague souvenir. On me dit toujours que j'étais trop jeune lorsqu'elle est morte pour m'en souvenir, mais malgré tout, dans les cauchemars j'ai la certitude que c'est bien d'elle qu'il s'agit. Ça me fait penser à cette nécessité des caractéristiques vestimentaires de nos personnages.

L'après midi je lis allongée, je suis fatiguée. À dix-sept heures je lave mes pinceaux et des foulards de soie aux paillettes de savon. Deux heures plus tard je me repose encore. J'écris des cartes au village. Je vais les poster à dix-huit heures, puis je vais voir Claudine au village. Je suis couchée à onze heures et demie.”

**A. N.** Bibliothèque une grande partie de la journée avec la neige partout dehors qui ne fond pas. Aube écrit à Ritou, Jacqueline, Lili Duffaut et Jacques Hugonnet : elle leur envoie des cartes de vœux. Nany se dispute violemment avec Robert et avec Suivre à

cause de la déco ignoble que ce dernier vient de mettre à l'entrée du STYX pour ses saynètes à la con. Ils font le détour jusqu'à la pâtisserie Dastarac, rue Fondaudège, montent à l'atelier et Aube lui coupe les cheveux.

**Le 9 janvier**

**M-C. N.** Nicolas écrit : “Ma vie est *sinistre, gauchie*, tout ce qu'on veut, *exhalaisons brumeuses*. Mais elle me correspond. Nany est vraiment partie prenante avec moi de ce bus itinérant de Théâtre. Et puis en hommage à Lorca, il y a ce projet de Cadix. Ça sera notre fondation de groupe, après les crises. Moi j'ai formé le mouvement *YAPAXA*, en hommage à la fumée mexicaine (ce qui légitime aussi toutes les trahisons idéologiques). Et je fume toujours autant ! Nany voulait fonder avec Roll une académie de plus de cinq dimensions. Je ne sais pas si “tu m'aimes comme personne ne m'a jamais aimé et ne m'aimera jamais” comme tu le dis. Je *le crois*, mais c'est difficile à mesurer. En tout cas c'est pour moi la plus belle des façons que la tienne ; c'est *celle que je préfère*. Cela m'est arrivé, parfois tellement fou, tellement seul et tellement perdu, d'adresser des lettres d'amour dans le seul désir d'en recevoir, mais cette fois-ci c'est *du corps vivant*.

Je ne pense qu'à toi. Quand je suis contre toi, j'ai l'esprit libre mais les mains occupées ; quand je suis loin de toi, je ne fais que t'écrire, te téléphoner. Aujourd'hui tout de même, je me gratte encore à cause de nos roulades dans la laine de verre du bus du STYX à Bordeaux, notre première habitation.

Angoisses à Libourne : malgré la course au matin ; fourbu, brisé... Ne plus penser, voilà ce qu'est le manque d'amour, une sorte de stupide retour à une errance animale. Je vais me demander sans cesse quand tu vas partir, me trahir, m'abandonner.”

Mila-Cali : “Le musc, le mimosa, notre travail inachevé, nos voyages en suspens, Libourne que tu me refuses. Tu me prends avec ton corps, tu me rejettes avec tes mots ; tu refuses la vérité. Tu te crois trop cynique pour changer, tu me crois trop naïve pour aimer à la folie ; mais je suis plus vieille que toi de deux mois et je t'aime comme je t'aimerai dans 30 ans ; je t'aime comme je t'aurais aimé avant ma naissance.”

**L. J. 14h : rencontre avec Walter et Antón pour le**

projet de photographies de toutes les gargouilles de Bordeaux, à faire avec Nicolaï. Jean se souvient de la partie mystérieuse avec les gargouilles de l'église Saint-Séverin, quand on sort de la Huchette, dans la partie haute de la rue des Prêtres Saint-Séverin, et qu'il pleut, en automne, seule part Poundienne de l'irruption d'un autre temps ("les arbres ne protestent pas contre l'automne"). Cette part de Moyen-Âge jette son ombre sérieuse sur tous les colifichets de merde, les souvenirs à la con qui protègent les clochards, couchés à deux, sous des couvertures en vrac avec leurs deux enfants, dont l'un qui brandit sa sucette avec un anneau de faux argent, face aux bourgeois qui mangent sur les tables au dehors d'énormes assiettes de fruits de mer et des soles grillées ! Et des putains de chinois en vracs, complètement anachroniques au milieu des rosaces, salis par le trafic, puant le safran. En attendant, tous les trois vont tourner dans les mesures et les gravats de Mériadeck.

A. N. Antón est là, à l'Ibéria. Puis Jean-Louis Lorge. Ils vont au Musée des Arts Décoratifs ; il fait froid. Au retour, Nany distribue à toute l'Académie des invitations pour l'expo au STYX. Ils vont se promener sur les quais, puis ils traînent chez les brocanteurs pour trouver des éléments décoratifs qui fassent bibliothèque à l'atelier et un système quelconque pour faire tenir les cuissardes de Aube. Ils ne trouvent ni l'un ni l'autre mais ils croisent René Sturtz, hirsute. Il a plu presque toute la journée !

R. N. Nicolaï pisser directement dans la rue, devant la porte, en se levant, tout en continuant de fumer. Il a vu cette nuit Joseph fuir la guerre d'Espagne en voiture ; et dans le fond du coffre de la voiture il y avait des effets (explosifs, dangereux) de Didier. "J'ai vu Adolpho et ses travelos sur la route de Cadix à "La Pagoda." Mais tout ceci est curieusement bénéfique, puisqu'il est question de théâtre.

Du coup il ne vient pas à l'Académie où il devait être à 8h 30 et où Ramona l'attendait. À 10h elle part seule à Mériadeck, ancienne limite de la ville, où elle croise le vieux

clodo de l'horloge du Pas-Saint-Georges, qui étale tous ses débris en dévorant du camembert à même le papier : « J'aime bien, ça sent le cul ! » ; elle retrouve Lydou et Jean, et ils tournent dans les ruines comme prévu jusqu'à midi et demie. Puis comme Nicolaï est arrivé depuis peu, ils repartent ensemble en ville, regagnent la cave où *ils s'aiment*. Le frisson d'extase du mouvement de soi est toujours supérieur à celui de la main qui vient. Ramona se douche, Nicolaï travaille.

« Tu te souviens du vieillard accoudé au café qui devenait toutes les intrigues sans se déplacer ? !

— Ah ! Oui, ce vieillard-là ! »

Puis Ramona écrit à Bertrand Merdarrez, Jacqueline Lorthé, l'amie de Aube et l'oncle Jean de Lydou pour des documents sur des sculpteurs qu'ils ont connus. Ils se couchent à minuit et demie et Ramona lit un ouvrage sur Rodin.

#### Le 10 janvier

R. N. Nicolaï a un horrible spectacle de lui-même dans la nuit : d'abord il lèche en Algérie les assiettes d'ablution des autres où ils ont craché (*ceci même en douce*), tout en quémandant des mégots, qu'on lui jette. Puis en blouse et dépenaillé, avec deux touffes de cheveux hirsutes et filasse sur les côtés, il va s'intéresser au travail de quelque philosophe inconnu dont on a tiré quantité de gadgets, parapluies et autres, à son effigie. Il s'aperçoit qu'un auteur du nom de "Rouleau, Rolladine" ou quelque chose comme ça a pu bénéficier d'une grande exposition de ses photos dans un musée ouvert à tous à Paris, pas très loin de son hôtel favori rue Castex, ce dont il est bien sûr que lui ne bénéficiera jamais. Il bande et sa queue dépasse par le trou de sa blouse ; il s'accroupit ainsi et se frotte au cul de Picon-Bière, cet horrible petit boudin dont la revue est également bien en vogue et très bien diffusée. Une étudiante vient à lui et lui peigne ses pauvres touffes, de pitié ! Avant cela il aurait cru que la Nuit avait un but et tendait vers quelque chose ; après cela c'était foutu pour rien. Le malheureux a dû mourir muré dans le cachot de son crâne.

Il arrive à l'Académie à 8h 30 et reste avec Ramona en déco où elle travaille pour l'affiche et des dessins destinés au film de Jean. Ils restent à travailler entre midi et deux, puis Nicolaï

part avec Walter et Antón prendre des photos en haut de l'église Sainte-Croix. Walter a toujours l'air d'être en crise, dos arrondi comme un boxeur, ambigu et ricanant, parfois à marcher en écartant démesurément les jambes, velléitaire et parfois incontrôlable ; sans doute il regrette l'éden africain de son enfance, le voisinage des fauves dans l'éternité ("Je croisais les lions en allant à l'école, avec mon cartable à la main, comme un Vampire fait ses courses."). À 17h 30 ils partent vers la cave mais avant cela passent à la MIMESIS prendre des invitations pour *Sigma* ; ils trouvent Lafosse cours de l'Intendance qui leur en donne. Le soir il n'y a pas de 15 pour partir, aussi ils prennent un 9/10 et se retrouvent au C.N.P. à 21h pour voir une troupe théâtrale du Limousin, qui ne casse pas des briques ("Limoges, ventre mou de la France.") ; il y a là Doudou Mouassy, toujours burlesque avec Walter H., et Lydou désolée (car la dernière bobine de la caméra neuve est complètement ratée). À la sortie ils vont prendre un pot avec Jean-Guy Désobéi et Kikou. Kikou, toujours comique, leur donne une liste de représentants de la C.I.A. à Paris : Glenn Miller, John Berger et Picasso, Paul O Nyhus, James Friend, Arthur Klein, Sylvester Farrell, Choukalos Dale. Il y a une manif à la Fac des Lettres : les rues sont vides, mais les flics sont partout. Jean-Guy les rapporte ; ils sont couchés à 3h 15.

#### Le 12 janvier

**L. J. Midi et quart : réunion avec Jean-Louis, Nadine Métrault et une autre fille, mais ce n'est pas Camille.** "Le restau où j'espérais Camille pour un tournage à Oberkampf, c'était 12 Avenue de la République, non... au 10 exactement. Il y avait une jeune fille qui attendait dans le froid avec son copain : sac à dos, bonnet, derrière la statue, à la hauteur des grands magasins ; son jeune ami parlementait avec un taxi sans doute pour être transportés à crédit chez quelqu'un qui avait de l'argent. Elle était assise les mains sur les genoux, avec de petits gants de laine tricotés à la main."

**R. N. Nicolai tue 50 personnes dans la nuit, à la masse, cagoulé, en complicité avec d'autres, pour les piller ensuite.** Toujours ces *supercastagnes*. Du coup le voisinage éclate en

mille morceaux de cristal et il est obligé de mendier par ci-par là un petit morceau de viande, de gigot, de pain. On le hait, on le lui fait savoir. Plusieurs foudres ou incendies l'ont touché, le faisant disparaître à plusieurs époques puis revenir : il a gardé de ce voyage à travers le Temps une sorte d'auréole brûlée, résidus de la combustion autour du cou, comme l'anneau d'un volume disparu. Curieusement plusieurs de ceux qui sont près de lui peuvent témoigner du miracle de son passage dans d'autres époques ("Tu n'es qu'un voyageur, mais vers des régions inconnues et troubles.") *Mais comment le savent-ils puisqu'ils sont ici ?* Cela prouve en tout cas qu'il était bien meilleur preux que d'autres.

Ramona levée à 10h travaille à de petits bas-reliefs. À midi, elle va voir sa voisine qu'Alfred Peñecon pine. L'après-midi elle continue ses bas-reliefs, se branle et dort. Couchée à minuit et demie elle lit l'ouvrage sur Rodin en fumant des joints.

#### Le 13 janvier. Paris.

**A. N. Nany creuse deux burins de labyrinthes dans le pigeonnier de gravure : enrroulement des sens.** Puis ils partent en train à Paris avec Aube. Dans le train Aube écrit des cartes à Agnès, Nénette et Riton, et Nany dessine beaucoup de rochers pour une autre gravure sur le baptême du Christ. Pour Nany tout devient tragique par la fenêtre du train, la nuit. Sous cette sorte d'éclairage orangé blafard, un reste de construction en métal (comme une géante cage ?), ailleurs une esplanade de parpaings, une destruction ancienne, et dans l'obscurité autour, sans doute encore uniquement des champs de décombres.

Lorsqu'ils arrivent aux Buttes-Chaumont, il raconte à Aube le cauchemar qui l'a poussé aux deux gravures qu'il a commencées : il y avait des coffrages à l'intérieur d'un château : on accédait bien à l'intérieur d'un château comme celui de Lydou, mais pas à son périmètre (qui devait contenir des boutiques secrètes, différents commerces, dont un philatéliste...). Apparemment, rien à voir avec le Mas. Ensuite il sui-

vait un autre labyrinthe pour changer de visage, faire des achats de vêtements pour devenir méconnaissable. Ensuite le *journal de sa vie* tombait sur la plaque de chauffe en gravure ; avant qu'il brûle, il avait juste le temps d'apercevoir un titre "*Désagréments comme ça se fait par ici : Nany adore les labyrinthes en cerveau !*"

R. N. Nicolai qui a rejoint les autres à Paris pour la recherche de matériel a eu un pressentiment terrible à la tombée du jour sur le jardin des Tuileries : il s'est vu menacé, pour ainsi dire emprisonné, dévoré par l'angoisse, pris de terreur. Il revoyait Hermana enfant dans ce même quartier tournant sur la Grande Roue, un rare moment de plaisir, et il prenait toute sa souffrance et celle héritée de ses Aïeux, de toute sa Tribu ; c'était une atroce soupe noire de la misère sans échappatoire de la pauvre "Sœur Caca" forcée de servir seize heures par jour. Été. Avoir été autre soudain. Changement radical du sexe agressé, de la servante agressée depuis le petit matin. Il faisait un shadow-boxing à reculons, sur les côtés avec les fantômes du soir, avant qu'ils ne deviennent hantise, cauchemars, et enfermement. Un peu plus tard il s'est fait draguer par les deux anglaises face à l'Obélisque, alors qu'il était en train de pisser directement dans la rue comme il aime bien le faire, n'importe où. Elles ont lu Morgoth, ce livre génial. (*En Italiennes, leur montrera-t-il son sexe comme elles le lui demandent ? Tout à coup la terreur de tout-à-l'heure se déplace sur ce geste-là : qu'aurait-il à craindre pourtant ?*) Dans les Tuileries, il voit King-Kong, et la grande kfkade, les deux jeunes filles arabes derrière les grilles, la liste terrible de toutes celles qui l'assaillent comme un hors-la-loi.

N. N. Nycéphore doit aller à Paris pour chercher du matériel aux Buttes-Chaumont, avec l'aide de J.C. Radio et de Nany éventuellement et ils reprennent le tournage dans quatre jours où ils verront le découpage.

**Le 14 Janvier. Paris.**

A. N. Travail des textes au mini-magnéto Grundig. Nany a acheté "Kaddish" à Mériadeck : 20f. Pour Nany, c'est l'obsession des voix, tout le temps ; il croit enten-

dre des voix, des chuintements ; il essaie de démêler dans les bruits naturels des voix qui passent ; il est persuadé qu'en enregistrant le bruit des forêts avec un Nagra, il entendra les Fées qui ont traversé le lieu, comme à Brocéliande. Et qu'en enregistrant puis en réécoutant ses rêves à haute voix, il en démêlera les méandres. En sommeil, ils se retrouvent souvent dans un lieu éloigné avec Aube, *reconnaissable*, mais qui n'a rien à voir avec aucun logement familial ni avec leur atelier en commun. Éloigné dans l'espace et dans le temps.

"C'était un quartier de Paris, ignoré, fantastique, tenu par un vieux maître de cérémonie, petit, sage, aimable, que je venais voir comme magicien. Il me faisait visiter et traverser un grand nombre de pièces. Ce n'étaient pas des maisons, mais une quantité incroyable de pièces juxtaposées l'une à côté de l'autre ou l'une au-dessus de l'autre, formant ce quartier méconnu de Paris, secret, caché, magnifique, et sans doute invisible aux non-initiés. Le Maître m'apprit que Nerval habitait là.

Les pièces étaient toutes diverses, parfois luxueuses, lambrissées d'acajou, décorées comme dans un Visconti, d'autres fois c'était plus énigmatique : le lieu d'un métier, l'endroit simple d'un artisanat... Certaines pièces étaient comme des théâtres, calfeutrées, ombreuses... Elle pouvaient porter des noms ; l'une s'appelait *Léonardo da Vinci*, par exemple, l'autre Ver Meer ; c'était inscrit au fronton de la porte ou gravé sur un cuivre. Il y avait beaucoup de gens au-devant des portes, et aucun véhicule.

C'est indescriptible à présent pour le bonheur que ça procurait, comme la plupart de ces rêves vécus *supérieurs à la vie*.

À un moment je me perdis, ou plutôt, faute de ne pas aller assez vite, j'avais perdu mon maître ; je le cherchai en vain, le demandai partout : je traversai les salles, les pièces... Il y eut alors par chance une femme qui vint vers moi pour me venir en aide, et je me précipitai sur

elle en l'embrassant pour la remercier, mais une autre femme surgit à ce moment-là du fond de la pièce : c'était une servante et elle n'était là que pour me dire d'aller m'établir dans un endroit, de me réfugier dans une chambre et d'attendre que le Maître vienne m'enseigner.

Je me souviens de la chambre où il devait m'expliquer comment devenir visionnaire ; mais à ce moment-là il faisait partir tout le monde. J'allai m'installer pour l'écouter, puis tout d'un coup sans prévenir il disparut ! J'allai ailleurs, je le retrouvai, je le suivis... j'étais attentif à tout ce qu'il disait, car il me versait tout un enseignement en marchant.

C'était très beau en tout cas, je ne pensais pas que je puisse avoir le droit d'assister à ça."

R. N. Cette nuit Nicolai a entendu "Injection létale", formule définitive. Avant cela quelques petites taches comme des points noirs, des astérisques, des accroches, mais qui n'étaient que des fautes minimes, attribuables à des enfants. En tout cas cette fois-ci c'est bien la faute définitive, et l'injection est reçue sans douleur, angoisse ni tristesse ; au contraire, avec un certain bien-être, tellement ça lui paraît légitime et normal. "Déployez-vous, espaces douloureux d'une autre vie !"

**Le 15 janvier. Paris.**

"Me revoilà dans "L'École" ou "Le Bâtiment des Études". Le bâtiment s'ouvre par un grand portail, comme au Lycée Montaigne (ô les bassesses récompensées au lycée !), ensuite on passe dans une sorte de hall couvert, De là de grandes portes à double battant à vitres-cathédrale donnent sur une cour circulaire (presque un cirque), et au fond se trouve un bâtiment classique à deux étages, mais indistinct, très imprécis à distinguer, dans lequel il y a des amphithéâtres.

Je n'ai jamais suivi de cours de langues là-dedans (pour étudier les Voix), je suis très rarement allé en cours (et j'ignore si j'y suis inscrit comme élève), je n'ai jamais suivi qu'un cours une seule fois dont je me souviens (je n'y ai peut-être même jamais assisté, sauf en

rêve), où on devait imiter des chants d'oiseaux, et j'étais applaudi dans mon imitation du rossignol. J'arrivais toujours en retard sans savoir dans quelle salle me rendre, et elle était toujours occupée par d'autres. Petit à petit j'ai renoncé à y paraître.

On rentre dans la nuit à Bordeaux."

R. N. Cette nuit Nicolai indique un des deux animaux, celui qui est mort (canard ou autre), pour le manger. À côté il y a un lapin vivant, mais le gargotier, voyou, taillade au couteau le lapin vivant : « C'est celui-là, que vous voulez ? » Horreur. Ensuite Nicolai commande de la dynamite ou du plastic, poudre blanche explosive redoutable pour mettre dans les intestins. Radio ou découpe du corps : alors qu'un autre gars costaud et fier exhibe ses abdominaux musclés, on voit les *mille feuillets* de l'intérieur du corps de Nicolai, *la tripe, la coupe, l'intestin grêle*. C'est une atroce douleur en tout cas, et Nicolai démontre l'effet de cette drogue redoutable sur son cerveau, une fois son crâne ouvert en deux, en frottant le doigt ou en grattant des ongles sur les monticules de matière grise : c'est une douleur aussi atroce que pour le brûlé vif le geste qui se veut amical du tapotement avec la main sur la zone écorchée, pire que l'herpès ou le zona.

**Le 16 Janvier**

A. N. Il pleut à peu près toute la journée. Fumées, pluies d'arc, jointures de corne, balai d'os, fadeurs de verre sur la suie jaune de la tempête. Études Docs affreuses de poissons pourris ramassés aux Capucins, en préfas. Refuge en gravure avec Pierre Lerat où ils sont surpris par Étroid, le prof d'Études Docs qui ne dit rien. Cris joyeux de la troupe de mongoliens sur les pelouses et sous les arbres de Pey-Berland pleins d'oiseaux. Nany écrit un petit texte en prose là-dessus.

Parfois Nany pensait qu'il ne pouvait y avoir de bonheur à traverser une ville que *seul*, comme dans son rêve de dimanche dernier. Il trouvait Aube parfois lointaine ; mais elle était revenue vers lui cette nuit : elle lui recommandait seulement de ne pas embrasser ses ongles, car elle avait une infection, une mycose. Nany

ne trouvait pas ça grave ; il attendait longtemps... qu'elle vienne contre lui, et il la retrouvait pleinement.

#### Le 17 Janvier

R. N. Nicolai va prendre son premier cours de reliure aujourd'hui. Il ne veut faire ce travail que pour pouvoir relier plus tard le livre unique de photos qu'il compte réaliser en un millier d'exemplaires à chaque fois différents. Il a le projet de racheter avec Ramona le matériel et le fonds à une vieille Tévy près du Jardin Public originaire de la Tribu juive du Tondu. Parfois il imagine tout abandonner y compris le projet de Cádiz pour se contenir férocement dans ce que serait cette officine à l'ombre du Grand Jardin où il aime beaucoup rêver et parfois photographier. La vieille voudrait 4 millions de l'ensemble (clientèle comprise dont il n'a que faire !), ce qui avec la cherté des cours l'a notablement refroidi. Il a demandé à la vieille : "Où croyez-vous que les terroristes vont se fournir en explosifs ?"

#### Le 18 janvier

L. J. Jean-Louis à L'IBÉRIA. Robert parle de l'Andalousie et de Rome : "Il faut se souvenir des Espagnols lorsqu'ils dormaient sur le sol et se lavaient les dents avec de l'urine soigneusement et longuement conservée, lorsque les hommes portaient des tuniques noires et les femmes de longs manteaux et des robes de vives couleurs."

#### Le 20 janvier

R. N. Nicolai écrit : "La Vie est plus près de Dieu le matin et jusqu'à midi elle a un sens. Ensuite dans l'auge on patauge, dans la haine du grenier et la merde généalogique, les résidus. La tête qui cogne aux poutres, le cul qui bouscule en passant une caisse et renverse tout, le vieux radiateur qui accroche sur le sol quand on le bouge, dont on casse un pied en bakélite en le portant, qu'on tente de recoller mais qui ne tient pas, qu'on range à plat en l'encastrant contre l'autre dont on arrache la grille en voulant le caler, son vêtement qu'on écorche au clou, l'ongle qu'on écaille contre un carton bête, l'écharde qu'on s'enfoncé dans le doigt en avançant à quatre pattes (dans la pine c'était autrefois en enculant le bonhomme en bois des

galeries Barbès ; "On a fait pipi Boulevard Magenta, et c'est tout noir !"), le lumbago ancestral, le torticolis jurassique, la haine éternelle !

Hier vu l'agence rue des Menuts ; téléphoné aux Salinières pour ce qui pourrait être un autre atelier commun au groupe. Pris du maxiton, antiquité parachutiste fournie par J. B. Désobéi qui s'approvisionne à la pharmacie de la Fac de Médecine. Méthédrine, benzédrine, tout est bon. Film nul sur le yoga au CRDP. On n'oublie pas le supplicié cagoulé, les bras en croix, en 1964 au Brésil, sous Branco ; il ne faisait pas du yoga tantrique. Il faut détruire délibérément toute institution, toute forme de médiation. Ce soir rendez-vous avec Nycéphore et Lafosse pour Paris. Nycéphore a travaillé les négatifs photos du premier tournage.

Être ému : quelle horreur !"

#### Le 21 janvier

R. N. Nicolai est à l'Académie depuis longtemps lorsque Ramona y arrive à 8 heures et demie. Ils vont en croquis et restent ensemble. Midi : cave. Nicolai hésite un peu pour repartir... Ils arrivent à l'Académie à 15h. La réunion générale est commencée depuis peu, dans l'amphi. Vers 17h ils ne discutent plus qu'avec Sissy Conkey et quelques autres élèves, dont Vallet. À 18h : réunion de la commission paritaire dans la bibliothèque. Ramona est toujours à côté de Nicolai. Elle part à 19h 30. Le soir elle écrit couchée jusqu'à 1h.

#### Le 22 Janvier

L. J. Les petits toits en pyramide du *Petit Écolier*, l'épicier arabe de l'École des Anciens Abattoirs ; leurs tuiles rondes et noircies. Puis ceux de plus en plus haut, les parallélépipèdes rectangles aux trois *l* bizarres de coléoptères, et de nouveau les pans coupés. Jusqu'à celui-ci avec une tour de pierre carrée et une grille en sorte de balcon tout autour, au sommet. ("Albert, la grille !")

Plus au sud, au-delà, pour couronner le tout, les deux tours de Sainte-Croix.

La ligne de quelques très hauts vifs peupliers, aux abords de la Fac de Sciences, au-delà des haies courtes

redessinant des surfaces diverses plus ou moins biaisées, reste énigmatique. Jean en a fait plusieurs plans sans jamais en épuiser la signification ; ils lui “résistent” comme l’énigme du “Laboratoire de la Marne” pour Nycéphore ou comme celui de Zoologie du Jardin Public pour Nicolaï. Mais alors que Nycéphore tient à situer ce malaise en lui-même, comme ces troubles de la vision qu’il a depuis quelque temps (images gondolées, zébrures, surchauffe des bords...), Jean, par un matérialisme opiniâtre persiste à dire que c’est un déséquilibre du monde, proche de la terreur, du Chaos sans doute, même si la thèse d’une angoisse avant le langage n’est pas en désaccord avec le matérialisme scientifique et si au contraire son point de vue risque glisser vers le mysticisme cosmologique de Nicolas avec ses mégalithes des Marquises, ou le délire de Nicolaï.

Walter H., Jacques Bernardin et Jean passent par Sainte-Croix récupérer du matériel de tournage, notamment le harnais en bois que Nycéphore a construit.

Ils s’attardent au tas de sable de la petite école primaire. Ils en profitent pour embarquer vingt gosses à la mansarde pour la figuration

Puis ils partent vers Blanquefort pour retrouver toute l’équipe. Sur le trajet Jean apprend à Walter qu’un sismographe va être bientôt implanté à Caudéran, face à la Pension du Grand-Lebrun, tout près du Parc Bordelais, à cause d’un méridien tellurique particulièrement sensible à cet endroit-là (pour être précis : sur le trottoir devant la vieille quincaillerie, avec sa grandiose arrière-boutique). *Expansions*.

N. N. Jean-Patrice Conin : “Ils sont venus me voir dans mon atelier hier au soir, avec les “personnages” pour le film de Jean (Walter H., Doudou le noir, dit “Samboko”). Aujourd’hui ils vont recruter des figurants parmi les deuxièmes années, dont un certain Popaul. Grandes discussions. Nicolaï nous a expliqué les procédés de reliure et Jean-Bernard qui fait

psychiatrie toutes les nuances entre névrose et psychose ; il s’intéresse particulièrement à la manie-dépressive ; il a rencontré Marie-Anne Parlôthes en consultation qui lui a dit qu’elle voulait venir à Cádiz créer un groupe de “théâtre psychotique” pour expliquer les Guerres d’Indochine, Cuba, etc. Elle lui a aussi parlé du “bénéfice du ciel lavé” et du *Réseau 44*, cette organisation téléphonique secrète du Nord de l’Amérique.

Ensuite ils ont essayé de me convaincre pour “Le Grand Voyage” mais sans succès : je préfère la compagnie de ma chèvre épouse, aussi sèche soit-elle.”

**Le 24 Janvier**

N. N. Nathalie danse à présent régulièrement dans le Petit Conservatoire du Grand-Lebrun. C’est souvent Sœur Pouthouse (la Béguine) qui la reconduit en Ponthiac. Elle a reçu les consignes de la Directrice de la revue de danse *36 Fillette*, qui est aussi leur propriétaire au Chemin Vert, après que Nycéphore ait été abrité rue de la Cerisaie, chez Zanpao. “Nous avons visité un appartement rue Régnière, mais il y a trop de réparations !” Quand il reste seul à Paris, il ne se nourrit que de bols de chocolat chaud, jusqu’à en être malade.

**Le 25 Janvier**

A. N. Momoshe Artaud : “Avant midi on a rentré les chiens et on est allés chez Aube pour écouter des dixes.” (*From Sea to Shining Sea*. Johnny Cash.) “L’après-midi on l’a aidée pour le ménage ; en plus elle a fait au crochet une robe à l’une de mes poupées : *Manouche*. Myriam était jalouse. Elle nous a parlé de son grand départ. On a fui l’affreux grand-père aux doigts de saucisses. Moi je lui parlé du gars sur le banc du jardin qui voulait me montrer quelque chose chez lui. Mais j’avais pas le temps, avec les courses à faire.”

Nany : “Je reviens toujours à l’École où je n’ai jamais vraiment travaillé. J’y reviens du reste à double titre : étudiant et enseignant (!), et dans les deux cas je n’ai

jamais rien étudié, rien retenu, rien su, seulement erré. Je me dis que je serai encore plus mal vu, à me plaindre du raccourcissement des vacances. J'ai toujours un an à rattraper ou la dernière semaine pour tout faire vraiment, car jusque là je n'ai fait que semblant, ou j'étais absent. Je suis un *usurpateur*.

Je suis pris dans un cycle d'ignorance, je m'étonne qu'on me garde encore, mais on va sûrement m'exclure bientôt : personne n'ignore mon absentéisme et mon rôle de figurant au milieu des *autres vrais étudiants* ; le non-dit considérable flotte comme un orage menace.

La plupart des autres étudiants ont de jolis vêtements ; ils sont bien plus fortunés pour moi. Ma seule certitude c'est que je vais bientôt mourir : j'appelle les urgences, je cherche une pharmacie pour venir en aide à deux autres cadavres, dont je suis sûr qu'un des deux est vraiment mort, après avoir tâté leur carotide.

J'entre souvent dans les combles de l'Académie, devenus immenses, surtout du côté Architecture. Certains escaliers se sont effondrés, mais on les a consolidés. Je réclame un numéro de loge pour l'année prochaine, où je serai vraiment étudiant, mais même dans le rêve, c'est déjà un mensonge.”

#### Le 26 Janvier

L. J. Lydou se lave la tête : coloration argentée ; puis rêve assise et se raconte des Histoires Extraordinaires (“On s'était trouvés ravis, à la pointe extrême des flots, sur un vrac de rochers énormes, le château à peine visible au-delà, excessivement noir et plein de portées simples. Le capitaine retire l'anéroïde de sa boîte de coton au papier encollé. Sur les rebords peints de pêches fabuleuses, on ne prend pas garde à la dérivation de la ferraille du pont tournant, mais on gardera contre soi le trouble chargé d'un crapaud de plumes.”).

Elle traîne dans les jardins face à la “Recherche” des Laboratoires chère à Nycéphore, puis dans un café cours de la Marne. “Il fait beau à ne pas croire” dans une lumière d'été alors que pour la Saint-Maur le 15 Janvier, il y avait déjà un beau ciel magnifique comme

au mois de mai. Une saison en douze jours : nouvel état de la création, et cet état des braises de Schelley ; après le lyrique et l'épique, il sera bon de redonner cette vitalité dramatique à d'autres, en accord avec la contestation. Nany et les poètes avec Jean-Louis Lorge sont au STYX : il y a paraît-il un “arrivage”.

Ils vont au Jardin Public. Jean voudrait se contenter de “petites expérimentations”. Il est toujours aussi exalté. Ils continuent la promenade par les boulevards jusqu'au Parc Bordelais : mêmes partout, poussettes, familles ; vont au café près du *Gallia*.

Au *Gallia* ils vont voir *Hamlet*, puis après avoir quitté le cinéma ils y reviennent pour rechercher le porte-monnaie oublié de Jean, ils se racontent que les insectes de feu ont fait croûler le cinéma, puis traînent sur les quais où ils rencontrent Aube et Nany ; Jean parle d'Ariette Smithson, dans *Hamlet* en 1827, et de Berlioz ; ils prennent tous ensemble la passerelle vers l'autre côté de la Garonne ; marchent toute la journée jusqu'au *Quatre Pavillons*, font une grande promenade à travers la campagne, passant la journée entière à travers champs et forêt ; par endroits les bois sont mouillés des pluies récentes ; ils ne trouvent même pas un cabanon. « Les bonnes chansons bêtes viennent au fond des bois, dit Jean ; une suée suffit parfois à sortir de l'esclavage du cerveau, de la tyrannie des sens, de la prison de la tête ! Ruralité absolue ! Ah ! Laforgue, l'automne et le pays des forêts, la route des chalets, sinieuse en mélancolie.» Ils s'attardent dans un café puis repartent vers Floirac, rentrent à pied, passent à L'IBÉRIA. « Le Shakespeare du *Roi Lear* n'a rien à voir avec ceui d'*Hamlet* : ce n'est pas le même sujet, mais c'est bien la même personne. » Demain, Jean repart pour quelques jours à Paris.

#### Le 28 Janvier

R. N. Ramona a envoyé une lettre à sa tante Dolorès pour lui parler d'un éventuel prochain départ en Amérique du Sud. Aujourd'hui elle doit travailler à un accrochage de bandes dessinées de Windsor Mac Kay au CRDP.

Nicolaï est déjà en classe lorsque elle arrive. Ils discutent un peu de l'expo B. D. Nicolaï préfère Kurtzman. (Hier soir il était avec Picson et Dufond pour préparer leur expo à la Biennale.) Puis il va à l'atelier de son père. Ramona reste en déco. À 12h il vient la chercher et ils vont à la cave. À 14h ils partent en ville pour acheter un pantalon à Ramona. L'immense paroi de miroirs sur le mur de droite du magasin de fringues renvoie à Nicolaï l'image d'une jeune femme brune aux longs cheveux frisés, avec un tee-shirt noir et un pantalon gris moulant, jersey ou proche de ça, très serré à la taille, avec un cul d'une considérable rotondité : Ramona ! Une étrangère surgie du mur. Pour peu, si elle baisse la tête, cette montgolfière va la faire s'envoler ! Elle en essaie beaucoup...

(“Elle qui était agile, gracieuse et débordante d'énergie, qui vagabondait par monts et par vaux, alors que moi je restais cloîtré dans ma mélancolie, tout d'un coup, a été frappée d'une étrange maladie du reflet perturbant jusqu'à l'ombre même de son identité.

Du coup je ne sais plus ce qu'est devenue Ramona ; l'influence la plus nuisible, c'est certainement celle de la “Colleaux-Fignes” et de Vhanita Rabinandrata ; grâce à cela elle est tombée de mon côté, devenue plus proche de moi, pour passer de l'état d'amante à celle de sœur du mal.

Du coup je ne la reconnais plus comme Ramona, et c'est ce que me fait saisir l'image dans le miroir. Elle est par moments prise de tremblements et de colères qui semblent épileptiques.”)

Il finit par la reconnaître, puis ils vont à *Sud-Ouest* voir un ami à lui pour avoir du papier-croquis. Puis prendre une enveloppe où Lafosse lui a laissé une carte d'invitation pour deux sur toute la semaine de Sigma. Ils arrivent à l'Académie vers 16h : réunion commission paritaire. Ramona y va jusqu'à 19h. Ils sortent à Sigma le soir. (“Cette femme n'existe qu'en reflet, et son cul aussi.”) Couchée 2h après avoir fait un peu de plâtre et reçu pas mal de foutre. Elle a reçu aussi une lettre du cousin Patrick.

**Le 31 Janvier**

L. J. Lydou : “Demain matin je retrouverai Jean, enfin. J'ai été fort déçue ce matin, en ne recevant pas ses lettres...”

J'ai tout de même eu au courrier deux grandes enveloppes de lui, dont une en fin de matinée (je m'étais inquiétée pour rien) : des poèmes qu'il m'offre, manuscrits, et un petit scénario, inspiré par les scénarii de “New York homicide” à la radio. Puis j'ai été prise d'une soudaine colère, sans savoir pourquoi ; un peu de peur aussi : il s'attache sans doute trop à moi. Et ce soir : deux de mes photos accompagnées d'un simple poème très court, très très beau ! Cela m'inquiète presque de le revoir. Il avait peur de mourir sans raison dans le trimestre !

La semaine dernière, une après-midi, Jean m'offrait des mimosas très précoces de chez Christiane Doussy, cours de la Marne (“Après la Marne : on est rassurés !”). Nous avons passé la soirée ensemble, au cinéma, sans ombres, enthousiastes. Ensuite, avec la pluie et la solitude je n'ai plus eu que la mauvaise humeur. Quel est le plus fautif de nous deux ? Je suis rentrée seule à pied. Jean devait m'accompagner, mais nous nous sommes quittés sans un mot, subitement, presque fâchés, un peu après la place Gambetta. Je n'ai même pas pu pleurer en arrivant comme je l'aurais voulu : longtemps, tranquille, libre, sans cette odeur de cuisine et cette surveillance muette et lourde.”

Lydou a fait ses comptes pour les dépenses de Janvier. “Je commence avec 25. 095 francs. Café : 100 + 100/ Ciné 300 et 450/ Remèdes 1370/ Gâteau des Rois 400/ Agenda 225/ Cahier dessin 220/ Cafés 220 + 100 + 50/ Tickets bus 500 + 500/ Repas 700/ Cinéma 400 + 300 (“Mon cinéma, c'est du pseudo-muet.”)/ Librairie 305/ Brosse à cheveux + Lime à ongles 305 + 370/ Brosse à dents 60/ Gâteau des Rois 280/ Consigne paquet 30/ Colossol + eau oxygénée 665/ Cordonnier 20/ Harbis (?) 60/ Huile de ricin 60/ Prof de gravure 470/ Tickets bus 250/ Cafés 100 + 70 + 100/ Enveloppes 30/ Plastique 520/ Dentifrice 95/

Coton hydro 90/ Élastique 70/ Enveloppes 95/ Scotch Rubafix 310/ Ricil 450/ Cigarettes 135, 135, 135, 135/ Timbres 30, 120, 30/ Bus 250, 250, 500/ Carte de vœux 120/ Cigarettes 135, 135, 135 135/ Papier dessin 60, 30, 60/ Chocolatine 40/ Papier à peindre 250/ Cigarettes 135, 135, 135 135/ Pébéo 100/ 3 livres de poche 1675/ Essence de thérébenthine 235/ Fiel de bœuf 110/ Cigarettes 135, 135, 135 135/ 1 œuf 40.”

N. N. Ils sont arrivés en fin de matinée à “Midi-Caoutchouc” alors que ça allait fermer. Ils sont pris plusieurs tonnes de plastic et de peinture pour des projets de paravents sur les plages, vers Biscarosse et autour.

“On a aussi rencontré à Paris ce peintre dont nous parlait Énide, qu’on rencontre souvent à cheval entre le Temple et les Buttes-Chaumont (Énide le connaissait à peine ; elle l’avait vu seulement quand elle venait, par la porte ouverte de son atelier, à côté du mien, la saison où elle faisait de grandes peintures à partir de dentelles de Bruges, mais grâce à elle, comme elle l’avait connu le cœur gros et prêt à exploser, tant son intuition était bonne, il était ressorti de la brousse de son appartement immense comme enchanté, sa palette en main, prêt à éclairer le conte pur des zoomorphistes : nacelles, manèges et baladins surgissants à ses côtés !). Il mouline toujours avec acharnement ces taches frottées lumineuses d’eau au-dessus de la pelouse d’Oxbridge, son royaume imaginaire, avec des morceaux de crinière formant les pinceaux.”

#### Le 1er Février

N. N. Aujourd’hui grande réunion avec Jean pour son film, à Ravezies. Jacques Bernardin viendra avec sa femme pour préparer les combats d’automobilistes ; les coups portés, parés, reçus, accélérés, pressés, relevés... Jean raconte que lorsqu’il a vu le producteur, dans ses apparitions d’autant plus théâtrales que rares dans les ateliers de montage, avec sa pelisse, superbe, outrancier de fric et de suffisance, géant, il n’a pas su “attirer son

regard” comme lui avaient conseillé les autres. Car c’est cela qu’il fallait faire : attirer son regard à tout prix au moment où il regardait vers lui ; il ne l’avait pas fait, et c’était foutu pour son projet. “Mais, disait-il, n’est-ce pas que les plus grands films sont des films imaginaires ? Et je ne pense pas aux projets non réalisés, non. Les films totalement mentaux ! Peut-être que cela existe déjà !” *Expansions*. Possible, mais aucun d’entre nous ne pouvait en citer ; pas à ce qu’on sache, pas à ce jour...

#### Le 2 Février.

A. N. Gd-Père Lambrée dans sa maison du quartier de Bruges, au Bouscat, dans les anciens marais : “Allo ! France ? Oui. C’est moi. Oh ! Couci-couça. J’ai de plus en plus mal à la tête la nuit... Ça me donne des insomnies ; je suis obligé de me lever à quatre heures, et avec la fatigue ça augmente le mal de tête, le soir. Je me fais de la bile pour Aube. Elle prend de l’argent pour Paris, aujourd’hui. Non, c’est lui qui part. Ce matin, je crois. Mais elle ne parle pas beaucoup. Bon, je te laisse ; j’ai rendez-vous chez le dentiste à neuf heures et demie.”

Aube a évité les sous-entendus à propos de la “jeune fille”, avec les petits Artaud, pour leur parler des dangers homme-femme et des gars sur les bancs.

#### Le 3 Février

N. N. Laponte : “Il pleut ; il pleut toute la journée de la Ponthouse au bureau. Bar avec les élèves des Zarzap. Il a plu ainsi tout vendredi et le lundi d’avant. Je fais semblant de m’intéresser aux jérémiades d’un père venu me voir, celui de la fille la plus névrosée de l’École. Comme par hasard, au moment où ses parents se séparaient, elle a prétendu qu’on a abusé d’elle dans un hôtel. En réalité elle s’est faite troncher tout l’après-midi quatre fois de suite et le gars qui travaille à la radio avait eu la précaution d’enregistrer tous ses gémissements, ses “Oui, encore !” et ses échanges de discussion anodine avec le gars sans jamais aucune pro-

testation. On l'entend même proposer au gars de faire un voyage avec lui. Depuis elle s'habille en blanc. À d'autres !"

#### Le 4 Février

N. N. Lundi en partant, Popaul a donné à Nycéphore l'adresse des Anars de Paris : ils ont formé un groupe de Conjurés avec des Francs-Maçons et ils se réunissent à la Tour Eiffel, à l'invitation de son fondateur, au dernier étage, dans son labo où il procédait autrefois à des recherches sur le vent.

Là-bas il a eu un cauchemar, il est allé trop loin dans la ville et fut ébloui par un grand dégagement, avant de retrouver des maisons noires et des entassements de terre ; il tint à les photographier. Une nuit courte est passée. L'esprit pond lui-même ses œufs de dégoût. Tout de suite, la chose s'arrache ! La peau de la nuit pèle, et il faut l'arracher en plusieurs fois, pour que cet épiderme noir disparaisse. La jeune fille de son nouveau cauchemar se nommait Nathalie ou Natacha ; le jeune homme au manteau noir ressort l'arme des temps gâchés, ayant oublié son reflet luisant dans la tasse, simplement vide sous la faucille enversée de la lune au-dessus du canal Saint-Martin (où il a cru voir Isidore Beautrelet), et frontalement au vacarme des écluses. Cloches sonnantes de six heures au début du marché, à peine plus loin, cris des bandes de canards invisibles au-dessus des brumes pâles sur les arbres du boulevard, qui font croire à une cascade au-delà du prochain pont où finit toute la Ville, en s'engloutissant. Le mois prochain Nycéphore abandonne le Chemin Vert où il dort si mal.

Ils ont tourné toute la journée avec Jean, grâce au nouveau matériel rapporté de Paris, et leur branchement de moteur électrique qui permet de doubler le chargeur. Il y avait Roll qui avait récolté tout le matériel dans sa *Gordini*. Aube a corrigé et revu le script avec Jean, et vérifié le nombre de personnes disponibles, tandis que Roll vérifiait le branchement du

moteur électrique et la solidité du harnais fabriqué par Nycéphore ; ils ont repéré les emplacements, mis au point la bagarre avec ce connard de Jacques-à-la-trouille-verdâtre, répété sans les mecs, cherché des papiers, du drap blanc et des drapeaux commémoratifs ainsi que des fleurs (Chartreuse). Ils ont aussi préparé la manif avec Popaul, réglé le problème du "Diplomate" (Christian), préparé "l'opération tré-teaux", et Aube a fait tous les croquis, y compris les scènes de bagarre, et tracé le plan de l'intervention du Diplomate.

(*Extrait du dialogue :*)

« Quel bourdon !

— C'est l'essaim des pensées mortes. La pourriture par manque, de Steiner !

— Ils vont même jusqu'à situer cela en "pensée-fleur" ou en "pensée-tige" !

— Je venais juste de quitter la voie Varikyno pour celle de San-Joseph ; pourquoi ? Quel bourdonnement de signes me porta plutôt à cet endroit-là ?

(.....)

— Les trains nous rentrent dans le sang et portent le vin au ciel, le sang du meurtre que nos aïeux boiront, "parce qu'il le fallait, pour poursuivre la ligne." »

Ce soir il y a "*La Guerre est Finie*" au VICTORIA.

#### Le 5 Février

N. N. Nycéphore a attendu en vain Nicolaï sous les marronniers de l'Académie, ce matin à 8 heures. Il a dû encore s'endormir à la cave. Du coup Nycéphore est allé faire "des plans d'eau et d'air" au Jardin Public. Il fait très froid et il y a beaucoup de vent. La "relieuse" de Nicolaï n'est pas loin ; Nycéphore sait qu'elle leur fait payer les cours très chers. La mère de Ramona doit venir la voir pendant les vacances pour débattre de l'achat de tout le matériel à emporter en secret en Argentine (ils lui font croire qu'ils vont s'installer en reprenant le même lieu !)

#### Le 8 Février

M-C. N. Demain Nicolas assistera au récital de son ami Dominique Merlet au Grand-Théâtre : impossibilité de fumer, sauf à l'entr'actes ! Mila-Cali est violoniste, parce qu'elle avait des hongrois dans sa famille comme Nicolas. Il a cauchemardé d'un horrible jugement : Mila-Cali enceinte de Nycéphore était reçue chez lui, dans la maison qu'il occupait avec une Mila-Cali qui n'était plus Mila-Cali ! Une maison pleine de confort du côté du Dorn avec ses quinze glaciers autour du glacier géant du Gorner, immense reptile allongé. Elle a un chien savant qui fait des bonds sur la route, et des filles émancipées viennent frapper à la porte ! Nicolas leur explique que c'est *une distraction du chien*, rien de plus.

A. N. Ils ont dormi chez les Gras sous le Christ noir aux flamboyantes épines. Aube a fini de crocheter une belle écharpe noire pour Nany en écoutant *The Graduate* de Simon and Garefunkel : *enroulement des sens*. Demain réunion avec ce taré de Débord Jules pour le projet des immenses peintures dégoulinantes transportées dans le bus du STYX, puis accrochées en différents lieux naturels (de faux Titien, des Ver Meer dégueulasses...), notamment sur toutes les plages de la région : Biscarosse, le Porge, Le grand Piquey, Soulac-sur-mer.

R. N. Walter H. a aidé Nicolaï à transporter à la cave tout un tas d'affaires rapatriées de sa piaule à Paris rue Castex. Tout ça en ricanant, avec ses bras désemparés lorsque vides. Ramona y était, en train de coudre. Il a encore raté un rendez-vous avec Nycéphore ce matin à 7h 30 avant d'aller retrouver Ramona chez Lydou et Jean vers 14h 30 et de se promener avec elle sur les boulevards.

À présent Ramona et Nicolaï restent tous deux à la cave et font l'amour mais Nicolaï n'est pas satisfait et râle, puis s'endort. Il refuse d'accompagner Ramona au récital de Zanzpau auquel elle fait les yeux doux ; il reste à dormir et elle y part seule à pied, retrouve Lydou et Jean. Vhanita Rabinandrata, danseuse indienne tournoyante, est là aussi, à faire son cirque de séduction en vrac. Jean se moque toujours d'elle : "Les otaries de Disney, c'est Vhanita, et sa copine Ermetika Kolofon,

dite Colle-aux-Fignes, etc."

Puis Nicolaï arrive à la fin du récital. Ils rentrent tous deux à 3h du matin. Il lui parle du jeune homme attaché derrière une Mercedes, qui a été traîné par les couilles, dont il sort la photo ; il la compare à la photo du cadavre d'un phalangiste de la Légion Azul traîné par une voiture à Madrid.

#### Le 9 Février

É. E. Après les repérages de Facture et de Biscarosse, à la terrasse avec tout le groupe, Énide a de nouveau regretté Toulouse au milieu des vapeurs de la pluie récente. Elle préférerait l'École de la ville rose, le bain de fraîcheur dans les rues liquides autour de la Garonne, le matin, plus encore qu'ici mais sans la moiteur malsaine asiatique de Bordeaux ; l'église voisine de la Daurade aux balcons vermoulus, où elle a assisté à la messe, la basilique ensuite ; puis dans l'École même cette exaltation : toute cette envergure de réalisations, ces calques, cette odeur d'huile et de térébenthine mêlées, les sables et les cartons des maquettes, tout le grain de la peinture : les bleus, les ocres, tout cet attachement, les plans, partout de beaux travaux, le calme des assemblages de machines enfantines rouillées, ce rêve gratuit, ce temps passé à rien faire ou presque, à *créer sans s'en rendre compte* ! S'il y a une création ce ne peut être que ça : *une école perpétuelle* avec énormément de répétitions et très peu d'originalité, *une invention dans le feuilleté*, à la chinoise, et surtout aucun souci d'affirmation sociale (cette ignominie !) : le social se déduisant tout seul de *la Recherche*. Dans le fond une journée sans fond, édénique. Elle est intarissable.

« La différence avec l'Asile ? » demande Erec, en se tenant le crâne douloureux.

« C'est le Paradis au lieu de l'Enfer, dit Nicolas, et il y a toujours un peu de différence dans la répétition ; le groupe déplie un rayonnement au lieu de refermer une bache putride. Même en hiver on ne doit, pas emprisonner le poumon, disent les Chinois. Sinon au printemps le foie en subira les conséquences. Je devrais jamais fumer en hiver ! »

Erec parle de l'exposition Art et télévision du mois dernier, et dit qu'il a découvert le projet d'enseignement artistique d'un Lucien Lautrec, contre la mode et la routine, qui devrait,

lui plaire. Il lui en lit quelques passages : “la mode se substitue à la routine”, “Ainsi on a vu quelques Pompiers prendre feu et le Concours de Rome parodier le Salon de Mai.(.....) La valeur est moins d’un effet spectaculaire du réel qu’elle ne nous fait surprendre par lui dans un rapport nouveau passant par l’être du monde. Réclamons une attention armée de désir et de hasard autant que d’expérience, dans cette nuit réceptive des Voyants dont Rimbaud nous a parlé.”

« C’est beau, non

— Oui. Moi j’ai visité le *Lieudit*, rue Saint-Jacques. Je sais que les parents de Ramona cherchent aussi une ferme à proximité de Marseille, pour une école alternative. Bienvenue aux camarades Wilcox et Wolf (s’il ne mord pas !) »

L. J. Jean part très tôt et Lydou est levée à 7h 30. Elle s’était rendormie. Grève. Après quelques courses, elle trouve un 15 et va à l’Intendance, puis à pied jusqu’au jardin cours de la Marne où elle retrouve Jean à 9h. Ils vont dans un café à la Victoire puis reviennent dans leur logement car Jean est très tendre. Lydou râle car... elle est dans ses mauvais jours et elle ne l’avait pas averti ce matin. Le soir il l’accompagne chez les Roll mais n’y reste pas ; Roll l’énerve vite, quand il n’est plus mathématicien, et surtout Kikou qui pousse d’horribles petits cris quand elle essaie de rire. Il rentre à 19h 20 et lit, puis travaille sur un banc-titre. Lydou rentre vers minuit et reparle avec Jean du “point de vue documenté” et des doigts nerveux de Jacqueline Kennedy. Jean évoque l’influence du prénom de Jackie pour le prénom de la fille des Perez (“Kakie”), à cause de la fascination de Jackie Kennedy sur Pierrette Perez (elle aurait voulu son collier de pierres noires). Nany lui avait signalé. Ensuite Jacqueline s’inspirait de Jackie, surtout dans ses photos de journaux de mode, quand elle avait posé pour Vogue, en particulier. « Deux des tireurs se sont échappés. »

R. N. Nicolaï a cru se retrouver dans un rêve éveillé exotique et merveilleux : dans le jardin du café, au-dessus de la table voisine la déesse gitane au sourire radieux portait un postérieur renflé fabuleux que ses cuisses allaient quérir très

haut, dans une robe blanche à pois rouges. Cet évasement de force après un début très mince lui semblait *égyptiennement scandaleux* mais il n’aurait certainement pas refusé de feuilleter l’autre côté de cette planète pour peu qu’il y eut été invité ! « Cela n’a jamais lieu avec Isis. », lui explique Annick Orsel, en spécialiste.” « Uniquement les Gypsies. »

Pipo dit : « Attends, je vais te dire la recette de la Gitane ! Hâchis sous forme de boulettes. Rissoleus. Rissoles. Ravioles. Le poisson devient de l’âne, l’âne tourne en herbe, l’herbe devient fromage. Puis ce dernier revient au persil qui pousse à côté des vaches. Rissoles glissent dans le pré dix-septième jusqu’à la province de Nice. Là, elles tombent à l’eau et se transforment en poissons farcis à la panse d’âne. Tu les gratines dans un four avec l’aide d’une sage-femme, et vers le 18ème, la gousse d’ail ressort !

— La raviolle est un fascisme !

— À ras les rissoles ! »

De retour à la cave, alors que Nicolaï gratte le fil sur le mur pour voir d’où vient le faux-contact de la prise, ça lui saute en mémoire : “*Leviens vendledi !*” Il a planqué derrière le doublage de plâtre une bobine noir et blanc de photos de cul non développées faites avec une nana que Wagner lui avait fait connaître, rue des Remparts, du temps de Molinier. Il y a encore des retouches de plâtre frais autour du cable. Elle était très musclée, assez ronde, un beau corps de gymnaste sans excès, ayant su réserver des amabilités graisseuses et elle ne faisait pas semblant de jouir, surtout ! Elle servait peut-être d’indicateur de police, car elle avait pas mal de flics dans son carnet de bal et elle s’entraînait dans leur salle. Elle ne connaissait pas la liste de la C.I.A. de Kikou que Nicolaï lui a montrée. Elle organisait bien ça dans son petit studio au-dessus d’un parking, sortant toute fraîche de la douche dans son peignoir, offrant du jus de fruit, prenant son temps sans arracher la jiclée à la va-vite mais au contraire étoffant les bas-côtés. Son tarif était simple : branlette 100, pipe 200, complète 300, anus 400. Il y a une autre pellicule secrète dans le trou du parquet à la base de la petite bibliothèque vitrée Empire refilée par l’Abuelo. La cave est ainsi truffée d’orifices

poilus doublement latents ; il a tendance à en exagérer l'importance comme celle de cette pellicule perdue prise lors d'ébats particulièrement émouvants : la perte de l'enregistrement mémoriel donne toujours plus d'importance de jour en jour à la scène initiale. Mais la puissance atomique revient à *la pellicule qu'il avait oubliée de mettre*, avec Mary-Lou, dans un hôtel d'hiver : elle avait gardé son duffelcoat et son écharpe pour ne pas avoir froid (la patronne n'allumait le chauffage qu'à partir de cinq clients, quelle que soit la température !), et tout le reste était nu ! Pour pouvoir faire l'amour tranquilles, ils avaient adopté un très long déclencheur souple d'une dizaine de mètres que Wagner avait fait venir d'Allemagne et dont Nicolai tenait la poire dans sa main droite, à même le lit. La difficulté était de presser au bon moment.

Il lui avait dit : "Il faut porter la guerre par les photos pornographiques jusqu'à l'envergure d'une crise mondiale." Il voyait des États des Carpathes devenir scatophages et la Turquie se réserver le sadisme.

Le soir après l'amour, il aperçut à travers les volets le premier quartier la lune grandiose, croissant d'or noyé de brume et barré transversalement d'un grand nuage bleu-noir s'étirant et s'effilochant à peine, sur la droite, parfaitement romantique, désuet.

#### Le 11 Février

E. H. Hill est arrivé très tôt ce matin au coin de la Neuvième Rue et de l'Avenue des Orangers, et il y est resté toute la journée pour des repérages avec un groupe d'indiens qui habite là, à boire des Blue Ribbon et des Budweiser avec eux. L'idée générale c'est que les cyclones ont augmenté au fur et à mesure de la disparition des Indiens, et de se servir des bandes d'actualités sur ceux des vingt dernières années, en montage. "Les Agniers féroces arrivent en renards, se battent en lions et s'envolent comme des oiseaux."

"Il y a eu Galveston en Floride du mois d'août, le grand ouragan de Miami, Okeechobbe, puis celui de la fête du Travail en 1935, mais ensuite ? L'Histoire est assez virulente pour compromettre la géographie."

Ils mangent des travers de porc caramélisés avec des épis de maïs cuits roulés dans du beurre et des choux-fleurs braisés. Boivent de la grande bière Beck, et de la Bud.

Pendant ce temps Ella est allée chercher la Cadillac grise qui l'attendait au garage du club ; elle a pris Hill au passage et ils se sont arrêtés devant un hôtel du bas de Manhattan ; le portier a proposé de faire garer la voiture. Certaines discussions font horreur. La chambre était à vingt-cinq dollars, payés d'avance. Hill est allé choisir une veste correcte, deux chemises et du linge de corps qu'il a fait monter dans la chambre.

Il a pris une douche et quelques Miller, s'est changé, a revêtu sa veste neuve, puis il a gagné la salle à manger pour retrouver à l'apéritif Ella et ce qu'elle dit, à propos des cyclones : « Ce qui importe, c'est l'éclatement. Et l'exaltation qui s'en suit. Il s'en prépare un, il paraît. »

À onze heures ils ont pris la route, cap au Sud. À une trentaine de kilomètres de l'Université de Vanmeer et des collines boisées qui en composent un paysage pour Obermann, ils sont entrés dans un café de Portville et demandé le responsable de la section cinéma du nouveau collège, qui a des documents. "Ces sales hidalgos mangent des cuisses d'Apaches ; ils en portent, attachées à leur selle. Les formidables Apaches endurants, capables de devenir de légères ondulations de terrain."

Ensuite Hill a commandé un café allongé au comptoir et Ella n'a bu que de l'eau.

A. N. Nany est allé en bus faire son "pèlerinage" : Saint-Maixant 19h 20, Verdélais 19h 45. Il a revu Mauriac pour un entretien. Il a admiré un beau moulin à vent (à vendre !) sur le trajet. *Enroulement des sens*. Nany voudrait tout quitter ; cela lui a pris tout d'un coup ; habiter dans un moulin en Charentes et emmener Aube avec lui. Dans le moulin, ce qu'il aime c'est le vent !

"Me voici encore dans le Grenier du Pays des Morts, autant dire celui de l'Académie, pas loin du pigeonier

de gravure ; j'erre parmi les meubles, les objets désuets, abandonnés, et je cherche comment envoyer des invitations, car il y a en ce moment une invitation à venir au Pays des Morts, pour une grande réception lumineuse."

N. N. Nycéphore a vendu quantité de livres chez Cisneros pour pouvoir acheter une table et des meubles de rangement à la salle des ventes, puis il est passé à l'Atelier du Tartare prendre de la colle, du diluant, des serre-joints, etc... La table est Renaissance, et sera désormais jonchée de brouillons raturés, déchirés et couverts d'une écriture fine et illisible.

Ils ont eu une grande réunion de travail avec Jean de 16h 30 à 20h ; Nycéphore avait envie de tout abandonner à cause des "absences" de Nicolaï. Aube refera partie de l'équipe.

#### Le 12 Février

M-C. N. Nicolas écrit : "Mila-Cali, je t'aime, lucide incontournable poupée de glace illicite, et je me fixerai parmi toutes les montagnes, ce qui me forcera à ne plus fumer pour pouvoir respirer. J'ai essayé de les repérer voilà deux jours sur un très vieil Atlas en relief de la bibliothèque de l'Académie. En matière de monde, il y avait Picson et consorts dans la Grande Galerie en train de peindre une immense sphère en carton : c'est une idée de Nany et Dufond je crois. Le surveillant Roques traînait par là, goguenard. Le soir il n'y a pas eu le spectacle prévu par Lafosse. Pas vu Nathalie qui m'avait dit la veille qu'elle travaillerait pour *36 Fillette* toute la journée."

A. N. Aujourd'hui ils ont fini de relier en toile avec un trou énorme de tissu noir incrusté, et dos pleine peau, un livre de Nany qui contient la parodie de "Trou" de Courteline ; Aube l'a emporté pour le montrer à sa mère.

Nany : "Il y a plutôt des Voix bénéfiques la journée et des Ombres maléfiques la nuit. La fille de cet armateur de marine des quais, par exemple, qui m'en veut on ne sait trop pourquoi. À partir de là en rêve on s'énerve, et je sais que je détruis tout avenir, que je renverse ma destinée au pire, simplement dans ce refus

d'être accepté par la bonne bourgeoisie, le Mai Musical... Sollers aussi, c'est le Mai Musical, les ténors dont il ignore tout, les quand actrices, dès qu'on appuie du doigt dessus ! Tout ce moi repartira en miettes après moi, car le sujet n'est qu'une cicatrice : le grand vent l'a rassemblé, le grand vent le dispersera par les plaines solides et les plaines liquides."

#### Le 14 Février

L. J. Jean attendait Lydou au Jardin des Abattoirs avec un bouquet de mimosas en pensant à un extrait de scénario : "*Certains enfants font des allées et venues en vélo, jouent au ballon, courent à pied, en patins à roulettes ; d'autres sautent, s'amuse à créer un parcours entre les blocs de béton. Des dames arabes voilées stationnent sur les bancs de pierre sous des mimosas. Quelques audacieux traversent la pièce d'eau : des enfants jeunes.*" ("Le bouquet tombe à l'eau, dis-donc ! Va falloir l'armer ! — Vous croyez qu'ça l'amuse, belle comme un cœur, votre bout de bois ?") Il lui propose d'aller voir ce soir au Marivaux *La Fureur de Vivre* ; ils marchent le long des quais et vont dans les passages souterrains. Il pleut un peu. Il lui dit qu'il a croisé au STYX Nany et d'autres poètes plus évaporés, mais surtout Wang : ils vont encore tous se camoufler à l'opium et Lorge se fera défoncer le cul par tous les marins comme Annie lui a raconté que ça se passait rue des Frères Bonnie : "Y'a jamais eu de Bonnie dans cette rue-là !" elle dit. Sur le même palier que Lorge il ya le poète Fœtus le bien nommé qui n'admet la pénétration anale par son compagnon Marlou que sur les Chants Grégoriens. Annie l'appelle "Marlou Brandon". « Il y a encore une expo de merde à la Galerie des Beaux-Arts, leur a dit en passant Nicolaï cours Pasteur, et Scarface, quel film ! avec Paul Muni, le plan de la fin, sa face lunaire sous l'éclairage du phare de bateau. » Il en a vu une copie 16 au CRDP. « 240 miracles/seconde ! dit Jean. » Ils montent à la tour Pey-Berland puis prennent un café rue Porte-Dijaux où ils trouvent Aube qui lit un petit bouquin de graphologie que Nany lui a offert. Martine et Jean-

Pierre débarquent avec Jocelyne et Francis ; ils en sont au troisième pichet de sangría lorsque Nany arrive à son tour en revenant de la radio : il offre un petit chien en peluche à Martine pour son anniversaire. Il pleut, il vente, il fait orage et il y a des bourrasques qui projettent la toile du café et qui les inondent sur la terrasse. Ils décident de se réfugier dans l'atelier de Jean-Pierre et Martine avec Jocelyne et Francis, Aube et Nany, et continuent à boire de la sangría en écoutant des disques et des enregistrements sur bandes de Voix de tables tournantes faits par Nany ; ils enregistrent ensuite des improvisations. Le soir Nany dit qu'il faut regarder *Le Golem*, un très bon film trouble sur un écran d'argent.

A. N. Le matin Aube et Nany vont dans un petit bar cours Barbey près de la place Dormoy et du grenier de Nathalie et Nycéphore, croisent peu après cela Antón à la recherche d'une agence de voyages pour le Laos : il doit aller "copier" là-bas des statues Khmers ("Ils voient tout, et ils savent ce que nous aimons.") ; en attendant il se défoule en arrachant des pancartes et en faisant des pantomimes dans la rue, "accélérant" à toute vitesse comme aux "24 heures du Mans" et en imitant surtout le vrombissement des bolides (car il est aussi pilote de Formule 1), ce qui inquiète tous les passants ; puis Aube va faire des courses dans une boutique de boutons rue Porte-Dijeaux, conseillée par Labraize, l'ancien copain de Zeusteiner à l'armée, forte tête et grand spécialiste couseur de boutons de culotte, tandis que Nany va à la radio. Après leur journée avec les autres ils rentrent à pied et disparaissent dans la blancheur qui augmente en traversant le Jardin Public. Ils ont... perdu la fin de la phrase, ils sont passés très vite à autre chose et c'est normal.

Momosche Artaud : "Ce matin France, la maman de Aube est venue discuter de la salle de bains. Puis elle est ressortie dans l'après-midi avec Aube pour aller voir la vieille chez qui Ramona étudie la reliure."

Le 15 Février

L. J. Il pleut. Lydou : "J'emporte quelques esquisses de décor faites par Aube, je couds à peine mon tailleur puis je pars heureuse ! *Être ailleurs, en tailleur*, à la foire de Beaucroissant avec une grande tente sous les arbres et mille ripailleurs."

Jean était parti dans la nuit pour trouver du matériel chez les uns et les autres. Lydou a été heureuse de le voir si tôt revenir au matin parmi les agencements singuliers, les rêves diurnes de la jeunesse, avec le disque *Les Loups* de Reggiani sous le bras, prêté par Nany qu'il a croisé sur le chemin de la radio. (Zanpao veut tirer un opéra de ça ; il va demander à Aube de créer les costumes et à Nany les décors.). Jean a toujours considéré Zanpao comme un clown : ce dernier abrite parfois Nycéphore chez lui, à la Cerisaie.

Ils restent à s'aimer chez eux dans l'odeur fortement fade des mimosas. Ils sortent et vont à l'Académie un peu avant midi. Il regarde tout de suite la robe rose mise par Lydou pour la première fois ("En robe grise et *rose* avec des ruches..."). Ils vont dans la classe des A car il fait trop froid dans la salle de Aube et Nany. Ils en sont à l'étude des styles, du passage du Gothique mythique à la Renaissance réelle, dans la bibliothèque. Puis le prof parle de Rome, Virgile... "Moi je me souvenais seulement de Rélus et Romumus... ah ! ah !" fait ce con de Julio. Lolita arrive et repart avec Julio chez lui où il lui parle des histoires à n'en plus finir entre Lison et Alain Pènecon, puis les autres de la bande à Julio arrivent. Lydou et Jean vont à L'IBÉRIA où Nany les a précédés avec les autres poètes. À 14h ils partent ; Lydou pensait qu'ils resteraient dans la cave mais Jean ne veut pas. Il pleut et ne savent où aller : ils marchent un peu le long des quais puis jusqu'au passage souterrain ; *très pudiquement mis à l'abri les biens les plus intimes de sa personnalité ; dans la rue un sourire subit, soliloque, accélération de la marche, point culminant de la situation* ; puis il va chez le toubib pour vérifier ses symptômes tandis que Lydou retourne à l'Académie dans la salle de Aube de 14h à 16h, à par-

ler avec elle pendant la séance de croquis de nus. (“Au Camp Charven, le Camp des Incorrigibles de la Capitale du Crime : ils travaillent nus à la pioche pour attaquer les troncs d’arbres.”) Michel n’arrête pas de les faire râler ; Aube l’envoie promener. Jusqu’à 17h Anatomie. En sortant avec Aube, Lydou tombe sur Jean qui venait à sa rencontre. Ils passent à l’expo de la galerie des Beaux-Arts où Aube retrouve Paulette Quasimadame : glapissements ! Ils la laissent aussitôt et plus loin Lydou s’arrête pour acheter de l’étoffe noire qui servira au capuchon d’une cape et des boutons pour un ensemble trois-pièces. De retour chez eux *ils s’aiment* plus d’une fois, beaucoup, victorieux parmi personne, dans l’odeur d’eucalyptus que Jean fume qui se mélange drôlement aux mimosas, et ils descendent pour manger un hot-dog, des marrons grillés et un croque-monsieur dans le soir venu. Ils en profitent pour acheter dans la petite épicerie voisine des mandarines et des oranges sanguines. En remontant, par la petite lucarne de l’atelier qui annonce déjà demain, Lydou regarde longtemps et elle a presque envie de pleurer à propos de cet enfant qu’il fut, abandonné par lui dans la misère. Elle laisse un mot discrètement qu’il trouvera plus tard, parmi ses papiers, puis elle l’accompagne chez les Roll ; en passant devant la pharmacie, Jean lui montre Nadine qui lui offre parfois des somnifères ou des calmants pour sa toux.

(“La castration c’est la tiédeur, ce surplus d’organe qu’elles ont, toujours prêtes à un nouvel orgasme. Immensité de tiédeur de l’univers dévorant adorable. C’est cela le mérite de Lydou. La dévoration ne vient pas du Minotaure mais du danger que représente Ariane, toujours à se faire *peloter fil à fil*, justement. Il y a celles qui s’en vont avec une sorte de générosité des seins, comme une extension maternelle : la charge chaude de laine angora en dessous, les boucles, les filaments dorés de pulls fantaisie... cette fragilité. Celle-ci méritante au retour des courses, son jean rapé malgré le froid hivernal, tellement cambrée, la tension du

fessier relevé... des postures sans doute que prend son amoureux avec elle... mais ces postures quand on les dit ont l’air vulgaires, vulvaires, objectales... alors qu’elles vont à la perdition douce comme condition essentielle de surgir dans le petit jour... Et les endroits du corps sont marqués comme sur le visage : telle est plutôt concentrée dans son nez, telle autre le bas de sa bouche (“elle a exhibé sa bouche au procès : elle avait eu six dents cassées au commissariat ; elle a reçu six mois de prison ferme”), ou bien un endroit dans le cou, telle autre uniquement les yeux ; ça n’est pas quelque chose dans le “contour”, mais dans la pâte même du corps ; comment la chair de l’union se crée en elle, brune (peu importe son métier, sa vaillance à vivre - elle en a, c’est sûr - ), comment l’alcove a lieu avec son conjoint (qui la mérite, pas de doute non plus) ; ce n’est pas dessin ni fantasme, c’est une peinture ou même *une palette* ; et ça ne marche jamais seul, comme Nicolai s’inquiéterait bêtement de savoir si avec une telle cambrure... Ce composé est un assemblage hétéroclite fait de quelques plis de la main, d’un paysage par-dessus *son épaule*, tout ceci dans une très grande lenteur du processus, *une application* de la part de l’amoureuse, réitérée, patiente ; son âme est liée à son intérieur, à la façon dont elle fait les courses, prépare presque rien, une tisane en rentrant dans sa chambre d’étudiante, le linge qu’elle met à sécher au balcon, le rangement des tasses chinoises et des quelques rares et pauvres objets qu’elle possède... deux ou trois joliessees qu’elle a. Et cependant *chez elle ce n’est jamais la misère*, c’est nous qui portons la misère, c’est nous qui lui collons notre misère. Incroyable comment une jeune femme s’organise de petits riens, en construit une mappemonde ! Et les endroits de la tendresse en font partie. L’homme retourne les riens dans la négation, de les méconnaître. La fille est pauvre, l’homme est misérable. Elles s’en vont, on en a vu voilà peu dans une douce errance des courses le soir, en Hiver à travers les Halles, par Sainte-Opportune, plus loin vers la

Samaritaine, dans la féerie incrustante de Rivoli à Noël. Aujourd'hui pigeon blanc ou tourterelle au-dessus d'elle dans le dégagement de la poste, béton et froid - il a gelé ce matin - . L'amour, l'amour, simplement ça, ce résultat de tiédeur de l'âme, cette béatification toujours au seuil de la pauvreté absolue, tellement fragile et précieux maintien d'un Noël croustillant tant que dure le froid, si près de la catastrophe...")

Ils se rappellent les plans qu'ils ont tourné samedi dans les ruines de Bruges au Bouscat après avoir enlevé Aube chez elle, le monologue à propos du violeur. ("Et quand tu sortiras, une balle de 9mm, narration rapide, t'atteindra en plein front ! Et d'la Figure toujours inachevée de la Moire, tu auras les effets..."). Lydou écrit à son père. Couchée à 23h 30.

A. N. Matin il pleut. Déco. Nany n'arrive qu'à peine avant midi ; il a téléphoné qu'il travaillait à l'ORTF ce matin. Après-midi croquis de nus et Anatomie ; Nany ne revient du STYX que pour repartir à la Radio où il a encore du travail. Aube en sortant de l'Académie ne va pas à l'expo de peinture au STYX, dont c'est le vernissage, mais se rend à l'expo Galerie des Beaux-Arts où elle retrouve Quasimadame et lui parle de sa passion pour la peinture, puis elle rentre à pied. Soir : elle lit *Avec vue sur l'Arno*, de Forster. Couchée à minuit 30.

Nany : "Un professeur d'université à qui j'ai envoyé un dossier trouve celui-ci particulièrement étrange, plus étrange encore que toutes les bizarreries qu'il a reçues. Il le tient à l'écart, à part, en estime sans doute... mais qu'il ne peut qualifier. Je cherche à propos de ce dossier des termes proches d'ébauche, d'esquisse ou d'inachevé, mais je ne réussis à en trouver aucun."

R. N. Ramona se lève à 10h ; elle écrit à sa mère et lui parle encore de la reliure (indépendamment de Nicolai, cette fois). Il fait très froid chez elle, en plus de la pluie au dehors. Elle doit aller chez les Roll cet après-midi retrouver Nicolai, mais à midi elle reçoit une lettre d'eux leur disant de ne pas venir. À 14h elle y part tout de même et trouve Kikou, un peu

bécasse, à ricaner d'elle qui lui dit : « Tu trouves toujours prétexte de l'autre. » Elle reste quelques minutes seulement, et l'abandonne à ses études de psychologie navrante. À la porte d'entrée elle laisse un mot pour Nicolai, car il devait passer vers 15h. Ensuite : retour chez elle et modelage (tas informes effondrés comme des cités antiques après le passage d'une horde ou d'un cyclone) jusqu'au soir minuit où elle se couche. (*Il y a un garçon qui dessine sur le sol par tournolements successifs, cyclones, vortex, comme Van Gogh. Il dit autour de lui : "Vous inquiétez pas, y'a moi qui danse par là ; vous allez voir, je vais faire surgir quelque chose !" Une infirmière s'approche de Ramona et chuchote : « Si on va au fond des choses, rien ne colle dans les crimes de psychopathes ni dans les tempêtes, les ouragans, les incendies, les catastrophes... »*)

N. N. Nathalie se lève à 11h . L'après-midi elle va chez Aube mais elle n'est pas là et elle tombe sur André et Antoinette Artaud. Vers 15h elle revient au grenier retrouver Nycéphore ; il est en haut sur le palier en train de l'attendre ("odeur des myrtils..."), et il regarde une photo de Rouen sur l'apogée industrielle en 1840 grâce au coton américain acheté au Havre. En ville : on voit les usines à vapeur ; les "fabricants" coordonnent les artisans isolés et stockent dans leurs greniers les "filés" avant de les commercialiser. Natahalie est très déprimée depuis hier soir, elle doute presque : de son avenir de danseuse, des projets avec Jean et les autres, etc. Elle pleure beaucoup ; Nycéphore la comprend et la console ; elle se calme et retrouve son équilibre. Ils sortent et se promènent dans les rues ; elle est heureuse ! Ils rentrent ; au lit, elle crochète un peu.

#### Le 18 Février

M-C. N. Fraîcheur de neige et pépiements lointains pour Mila-Cali en sortant du côté de chez Médard de qui elle attend toujours qu'il lui règle l'argent qui lui revient des bois coupés l'an dernier qui lui appartiennent, alors qu'il recommence à couper sur les mêmes parcelles. Le sol est humide, mais pas de neige. Elle marche avec son bol en mangeant du *birchermuesli* et de la *poire d'alligator*. Elle se souvient des feux

aux fenêtres pour Noël, des petites lanternes dans l'obscurité et de Mémé Marouchka marchant à l'appel des cloches avec les vieux du village, à travers les ruelles en pente jusqu'à l'église, et des vaches meuglant dans les écuries au passage quand elle était toute petite. Il est dix heures ; elle s'était couchée à minuit moins le quart. Herbe vert-noire et feuilles noires pliées. Il a dû pleuvoir à peine dans la nuit à un moment où Mila-Cali entendait comme un ronronnement : après s'être servie du café, elle avait laissé la trappe du tirage ouverte en se couchant, et le feu de Mémé Marouchka avait repris tout seul ; tout de suite elle se lève : le feu était reparti très fort rongéant le dessous de l'énorme bûche ; puis ce fut un vibration : Mémé Marouchka avait mal fermé le frigo.

On est vendredi et c'est la semaine qui vient que Mila-Cali doit passer la journée à l'Asile pour voir Anne-Marie. Elle pense à la voyante rencontrée avec Blandine-aux-fossettes et qui lui a prédit qu'elle serait avec quelqu'un "comme un frère et un père" dans un grand voyage.

Elle a vu le film envoyé par Hill des États-Unis où il courait de toit en toit après avoir joué à cambrioler l'école, se cachant derrière les cheminées avec l'Empire au loin, sur la trace de Rocco Barbella ou comme quand Rocky Marciano demande un casque à Irving Cohen. Ils ont rendez-vous avec lui demain au café.

Elle a reçu plusieurs lettres des amis du groupe. Dans sa lettre Nany explique qu'Antón, le sculpteur fou est aussi pilote de course et dans la sienne Nycéphore écrit qu'on a toujours essayé à travers l'histoire de parfaire l'inachevé dans l'enfant mort avec la *mouquière* au nez. Il a joint un texte :

*"On ajoute des tenues de petites mariées dans le cercueil de la fillette. On donne une pièce au nouveau-né romain mort pour l'au-delà et on le dessine plus âgé. Colliers prophylactiques avec des perles en or et des dents de cerf. C'est à la fin du XIIe qu'on invente les Limbes en même temps que le Purgatoire."*

Pendant ce temps-là les agneaux sont nés chez le frère Yankou. Yankou est très fort pour pêcher les écrevisses.

**Le 19 Février**

E. H. Hill : "Je suis rentré voilà une semaine des USA après avoir envoyé de là-bas une copie du film à

Nicolas, qui est toujours en espoir de cinéma. L'espoir a retraversé l'Atlantique avec les sandinistes, voilà ce que ça raconte. J'ai précisé certains détails : les ligatures de peau d'anguille, l'arrachage des nerfs des avant-bras, les femmes qui conjuguent les verbes différemment des hommes (à certaines personnes), la fumée qui oblige à se coucher à plat-ventre. Après les repérages de *Facture* et de *Biscarosse*, nous nous retrouvons à la terrasse de L'ARC-EN-CIEL à Bordeaux. Nicolas trouve que c'est un truc bizarre, l'emploi du temps. Surtout quotidien.

« On peut pas écrire tous les jours, il dit. Quand repars-tu à New-York ?

— Cet été, probable. »

L. J. Jean porte une jacinthe blanche à Lydou le matin ("Boudu revient !"). « En Grèce, de jeunes vendeuses offrent dans les maisons des roses, des violettes, des jacinthes, des narcisses, des iris, des myrtes, des lilas, des crocus et des anémones. » Comme il fait très beau ils vont se promener tous les deux d'abord au Jardin Public en bas de chez eux, croisent Nany qui cette après-midi et ce soir doit aller à la Radio, puis partent de l'autre côté de la Garonne où ils vont dans un petit café ; ils parlent de leurs obsessions : « L'obsession est une chose commune, personnelle alors que la noble inquiétude est celle du héros qui ne peut embrasser d'un seul coup toutes les fenêtres éclairées le soir qui donnent sur le Jardin Public où il se promène, toutes les existences qu'il reconstruit en hiver en contemplant ces embrasures... » Ils reviennent pour rien à l'Académie, car les autres n'ont pas fusain et ne sont pas là.

A. N. Le surgé a téléphoné au Mas pour savoir si la mère de Aube était au courant de ses convocations à la Radio signées par Nany et des mots d'excuse également signés par lui. À 13h elle part à la radio le retrouver avec sa glace en forme de U renversé provenant d'une petite table de chevet : elle veut lui offrir pour y voir le reflet de l'auteur. Il lui parle de la "chanson d'Aube" :

au printemps, à l'aube, l'amante se lamente du départ de son amant nocturne ; le guetteur de la tour la protège, sortie de la nuit, de l'obscur, du péché. "La tour de béton de la radio ?"

Puis il lui montre le texte qu'il a reçu de Érec, écrit par un Lucien Lautrec de l'Académie Populaire d'Art Plastique : c'est tout un programme pour un nouvel enseignement artistique. Le peintre est un ami de Bazaine et de Manessier, un peintre abstrait. Il parle de l'étrangeté fondamentale des stimulations du réel dans une tension énergétique incessante et de l'académisme comme une moyenne réductrice de leur simultanéité ambiguë. À propos de l'Adolescence il évoque les mouvements purs de l'être et critique la doctrine anachronique dispensée à Claude-Bernard, la valeur apprise et non conquise, la coupure radicale entre sensibilité et savoir. Il ne croit pas à ce fait d'embarquer tout le réel comme Noé avec son Arche dans un seul moyen fixe de représentation, ni de "vendre la mèche" quant à quelques effets spectaculaires d'une modernité opportuniste. Il souhaite qu'on détecte les expériences marginales valables pour les intégrer au système pédagogique actuel et le métamorphoser, et parle d'un surgissement irrécusable de l'œuvre par des moyens arbitraires.

R. N. Nicolai porte une chocolatine à Ramona à 10 heures. Il lui montre une revue de confessionnal : "Battre sa femme : péché véniel." Ils vont au Jardin Public retrouver Nycéphore avant de partir en repérages.

N. N. Nycéphore a retrouvé Ramona et Nicolai au Jardin Public ; ils l'attendaient sur un banc fortement moussu. Ils ont parlé de la reliure, de la nécessité de faire en sorte que la vieille peau *mal parée* baisse son prix. Mais Nicolai n'en veut plus ; il dit que ce serait une erreur, qu'il faut partir sans ce matériel, qu'il se débrouillera. Ils fabriqueront des éditions "cheap" en ronéo ou photocopie, crados. Il ne veut pas non plus rencontrer la mère de Ramona, qui est une vraie madeleine, et pleure à la moindre occasion.

Puis ils partent retrouver Jean pour faire des repérages autour des Jalles de Blanquefort et des souvenirs de pêche de l'enfance, avec Walter H. qui les a rejoints.

STYX mardi mauvais spectacle et très mauvais chanteur, pourtant adepte de Ken Kesey. Demain *L'Amour Fou* au Victoria en 4h 30.

#### Le 20 Février

R. N. Nicolai est là depuis 7h 30, et Ramona arrive seulement à 10h. Elle est passée à l'atelier de Castex qui devait lui donner des éléments à photographier d'un travail en commun avec Nany (un projet de décor pour l'Espagne). Dico est passé ; il a dit : « Ici, pas de Sierra Maestra. » Ils travaillent ensemble au projet pour l'affiche de meubles, car Nicolai est en retard. De 12 à 14h ils restent en déco à plancher sur l'affiche en grignotant des tricandilles grillées que Ramona a ramenées des Capucins. L'après-midi Nicolai fait quelques tirages en photo. 16h : commission paritaire. Nicolai y va et Ramona reste en déco. Elle y descend de 18h 45 à 19h : ça gueule dans tous les sens ! ! Puis elle part seule, car Nicolai reste à la commission. Le soir elle fait des moulages et elle coud un chemisier.

#### Le 21 Février

N. N. Partout de petites brumes discrètes dans les vallées, avant 7 heures du matin.

#### Le 22 Février

M-C. N. Vent fraîchissant ; mont lumineux : le ciel vert, le ciel bleu, quelques strati ; leur ombre mauve sur les sapins d'en face ; ils tirent leur armée. Montagne par ailleurs d'un vert crayeux où les façades de plein Est sont incendiées comme des tombes. Verts divers des feuilles du chêne, du saule ou de l'acacias, et dans les jardins de la feuille de la primèvre, de la pervenche ou de l'œillet. Mémé Marouchka lui a préparé des petits pois, des sardines au citron et des profiteroles à la chèvre.

"J'ai mal d'être aussi loin !!! L'amour rend minable, pauvre et misérable, indigne. Cela fait longtemps qu'on s'est vus, et c'est comme si hier tu étais encore avec moi, et que déjà perçait la crainte affreuse de te perdre. Comment te retenir ?

Qui t'aimerait davantage ? Moi toute ratatinée dans ce tout petit bout de monde sans toi, je meurs. Partout où je regarde tu resplendis ; dans tout mon univers nous nous sommes promenés ensemble.

Les petits-déjeuners chez les grands-parents avec Mémé qui s'affaire, le lit, la chambre, la bonne matinée, les choses entreprises, l'air frais dans le chemin, les objets, les mille dessins et fleurs offertes, les petits mots, les traces, les sons, ta voix si chaude, ton souffle inépuisable quand tu es sur moi, dans moi... Tout est toi, amour et martyr.

Je suis laide dans la souffrance, au-delà de la tristesse des extrêmes. Que personne ne me regarde, désormais ! Il n'y a pas de limite. Je ne t'aimerai jamais assez. Ton sourire que j'adore, et qui me transperce, je ne puis me détacher de lui. Je veux te voir vivre, *assister à Toi*.

T'enlacer, t'embrasser, te caresser, te "frapper", te mordre, te lécher, t'avalier, te penser. Je t'aime et je te veux près de moi. Toujours."

#### Le 23 Février

A. N. Aube écoute *Child is Father to The Man*. Elle trouve qu'elle a de gros seins ; elle demandera son avis à Claudine. Elle a racheté un porte-filtre pour le café.

N. N. Dans ce séjour rapide aux Pyrénées, Nycéphore retrouve encore la brume, par grands bancs cette fois-ci. Tous ces matins oubliés, ces paysages disparus, sans personne pour en rendre compte, privés d'aquarelle. (La photographie ne servirait de rien.) C'est comme une jeunesse perdue.

#### Le 24 Février

L. J. Jean vient filmer à Tours une des nombreuses reconstitutions des Croisades que le groupe Charles Martel (subventionné par le cognac du même nom), a l'habitude de reproduire à travers la ville, avant de se rendre à Rouen pour tourner le martyr et le bûcher de Jeanne.

Ils vont tous déjeuner dans un restaurant japonais qui fait aussi traiteur. C'est une autre Jane, rousse, qui tiendra le rôle. Or il se trouve que la maison choisie pour Jeanne a brûlé. Jane enquête là-dessus ; "appa-

remment, c'est une arnaque à l'assurance" dit la poupée à quelque temps de là ; "ou peut-être que quelqu'un en voulait à mon personnage ! Dommage, j'aurais bien aimé que ça soit *ma maison*."

La reconstitution est devenue carnavalesque : tous les personnages, Pierre l'Ermitte entre autres, se retrouvent au bistro pour manger des frites avec du Maroilles et des rillettes, et boire du Vouvray ; des Croisés vont manger des gaufres à Saint-Avertin, dans un boui-boui tenu par un banquier travesti.

#### Le 27 Février

R. N. Chazat attendait Rita comme souvent à l'angle de la rue de Tauzia et c'est Walter H. qui s'est pointé :

« Salut. T'as vu le journal ?

— Non. Quoi ?

— Les clodos ont mis le feu là-derrrière.

— En céramique ?

— Non : dans les bâtiments des Anciens Combattants.

— Ouais ? C'est pour ça alors ! J'ai vu Ramona embarquer tous les bouquins de la bibli pour Cádiz que Nicolaï avait mis de côté : des plans surtout, les côtes, les récits du débarquement à Hispaniola. Il a trouvé et décalqué plein de cartes sur son relief, les accidents, les plissements, les horsts, les fossés d'effondrement... puis des trucs plus récents, sur les plaques tectoniques, les glissements... Salut !

(C'était le jeune maquereau qui venait les saluer en traversant du bistro d'angle où il était toujours en faction, un vague pote à Pipo et Chazat, toujours en costard croisé, quatre épingles, des verres fumés l'été ; il avait le même âge qu'eux, mais au moment où ils commençaient de pétrir la glaise, il avait déjà quatre poupées de leur âge sur le trottoir ; et le comble c'est qu'elles tapinaient juste en face de l'Académie, circulant du matin au soir entre l'entrepôt où on égorgeait les poulets à gauche et le commissariat de quartier à droite. Au fond, c'était le jardin d'enfants des Abattoirs.)

— Ils ont fait un pari : à qui boirait le plus de rhum non raffiné. Juste au Chateau Descatz, en face, sous les sablières pour dire ; y'en a un qu'en a bu un litre : le sang lui est sorti

par les oreilles : aussitôt ! Raide, sur place.

— Oh !

— J'déconne pas. Alors l'autre il a tout fait flamber, le pari c'était à cause de lui, le tonneau, tout, puis les bâtiments ; il a grillé avec.

— Nany revient demain de Paris ?

— Avec Nycéphore. Ils étaient à Pigalle. »

La tectonique des plaques, c'est une passion de Nicolaï ; selon lui, on ne va plus que de catastrophe en catastrophe, les seuls signes d'une Divinité encore efficace : dans la Terreur. Les plaques bougent à contre-sens mais elles libèrent toute l'énergie accumulée depuis le début des temps du glissement.

Il connaît le "Loma Prieta" de 1906 d'amplitude 6,9, et celui de Valdivia, au Chili. Mais il attend le pire séisme du siècle, d'une ampleur bien plus grande (de 8,3) qui sera cataclysmique : l'équivalent de Tsar Bomba, de l'éruption du Krakatoa, ou de trois milliards de tonnes de dynamite, où toute la Californie de l'Ouest va disparaître. Et il a l'intention d'étudier cela déjà depuis la baie de Cádiz, avec toutes les forces qui partent de là. Car cette fois-ci l'énergie ancestrale datera du Paléolithique ! Quand il avait 11 ans, il a rencontré le Docteur Cordelier chez un toubib ami de Lycée de Joseph, une sorte de gros ours, au moment de son opération du sexe, qui lui avait beaucoup parlé de ces puissances ancestrales.

L'homme du Nebraska, la dent de cochon en place du chaînon manquant, la tectonique des plaques, tout : ils nient tout, les adeptes de Léon XIII. Au contraire, Nicolaï veut montrer que tout ça est une vraie merde, et qu'il y a une logique paléolithique à ce qui va arriver demain, mais sa gravure nitrique du Destin est également diabolique : tout terriblement prédéterminé. En tout cas il va s'opposer à cette secte là-bas, tout comme ses amis spécialistes du Flamenco à ceux qui le prétendent d'origine flamande (malgré Charles Quint !)

**Le 28 Février**

M-C. N. Noir de suie des monts à peine distincts après une journée très ensoleillée. Mila-Cali observe les tirages de câbles, les versants retournés, de charmants lieux-dits détruits, d'énormes rochers fendus par les chênes que le câble

d'acier tressé traîne ravageant tout, relayé par des poulies installées sur les plus forts troncs en bord de route ou bien autour des souches demeurées, relais pour sortir des butées mais qui creusent d'énormes ornières sèches et génératrices de désertification. La douleur dans le ventre que rapporte un des deux *coupeurs* à Yankou (faux bûcherons, anciens gendarmes ; des potes à Médard), et qu'elle entend d'ici, histoire "d'une hernie inguinale supportée toute une semaine sans rien dire, avec le plus grand mal à soulever les arbres", lui semble obscène, trop organique, "au moment du premier tracteur qui n'avait pas ses quatre roues motrices". Ils baffrent des raviolis en boîte avec de la Kronenbourg.

Le ciel est d'un bleu remué comme les jus des peintures à l'huile au-dessus des sapins ; la pluie qu'on attend, qu'on entend à travers les ramiges avant qu'elle nous atteigne. Elle voit à présent les *coupeurs* qui chargent les troncs tranchés dans le camion, qui les éclatent, pour certains trop lourds, à l'aide de coins de métal vrillés. Ils font deux remorques. Il montent à travers la montagne sur les parcelles au-dessous de chez Médard, ils défoncent, il ravinent tout, même s'ils sont braves et sûrement non circonçis.

Au merlin le frêne saute en deux d'un coup sec ; parfois le chataignier résiste davantage, et certains chênes nouveaux ou anciens et gorgés de pluie. À l'endroit des enfourchements le gars fait sauter chaque moitié des troncs réunis de part et d'autre. Ensuite il mange avec les autres de la cancaillotte à l'ail sur du pain de seigle.

"Le peuplier quelconque ne vaut rien : ni pour chauffage ni pour construction ; il faut les grands : ceux d'Italie, poussés très vite très haut, très droits et mieux feuillus."

**A. N.** "Ce mercredi des Cendres, il y a eu ce petit moment de joie au matin, ensoleillé. Bonbon presque acide. La joie de rouler avec ce nouveau vélo en ville, et puis ça a tout de suite été recouvert par une vague de cauchemar l'après midi, emporté dans *une sieste d'avoir bu* : c'était la suie des Cendres ! J'ai horreur de la sieste ; si je m'y livre, je me réveille nauséux. Enfant, je fuyais en plein soleil ceux qui dorment, abandonnant la lourde parentèle à cette parenthèse de

mort, à ces mâchoires sombres.

Le cauchemar m'a fait *rendre mon vélo*, comme on me l'a fait subir enfant, sans même que j'aie fait une fugue, *parce que j'étais allé un peu trop loin*. Ce jour-là j'avais vraiment voulu me suicider ; j'avais très longtemps hésité, au-dessus de l'étang.

Une journée se résume à ça ; une vie aussi."

#### Le 1er Mars

M-C. N. Nicolas écrit : "Je suis tout ensoleillé, ensoleillé dans le vent de printemps, le levain du temps ; j'ai l'emblème, je suis heureux au Kafiristan. Sérénité et verdure. Tous les subterfuges que j'ai dû utiliser au long de ces années où je ne te connaissais pas ! Trop-plein de violence et de bonheur ; tout est mêlé. Ce même mouvement qui porte à l'autre peut prendre les aspects du méfait ou ceux de l'extase, car c'est bien d'un *acharnement* qu'il s'agit. L'indivis au-delà de l'individu c'est un beau rêve mais ça sera pour plus tard. Le *milieu de chair*, dit bien comme cela peut partir ou aboutir d'un côté ou de l'autre."

Mila-Cali : "Ciel bleu-noir qui semble d'avril, prairie vert-foncée ; merles, et bouvreuils et rouge-gorges, et bergeronnettes, passereaux divers au loin au creux des trois vallées au-dessus du fracas du ruisseau, fleurs mauves, or doux malgré le grand froid humide, les averses de tous ces derniers jours, les tempêtes nocturnes, les orages et la grêle ; if noir. 4° le matin et 6° le soir."

N. N. Ce matin Nathalie marche à sept heures du matin jusqu'à la Victoire, saisie de cette fraîcheur russe qui circule partout dans la ville. Tous tournent le départ des Enfants Croisés depuis les jalles de Blanquefort. Pendant que Nycéphore est parti installer les lieux, Nathalie passe en voiture avec Walter H. et Jacques Bernardin le judoka prendre Aube chez elle : Nathalie l'appelle au portail. Puis ils partent tous à Blanquefort retrouver l'équipe. Il fait de plus en plus froid, mais tout le monde travaille intensément jusqu'à midi.

Ensuite ils tournent des plans des "Aventuriers". Sur la plaque destinée à ceux qui découvrent le Continent,

le mot *Pax* est gravé trop petit. Jean est obligé de resserrer le cadre à l'extrême, et ça finit par paraître un griffonnement confus et grisâtre. Un des combats se passe mal et dégénère en *vrai* combat de rue : Jacques Bernardin, qui est ceinture noire de judo a l'air d'avoir peur et il a franchement "pâli" au moment du combat avec Claude qui pratique une empoignade instinctive mais plus efficace. La scène, emportée hors du code et du "combat de salle" déchire l'écran autour d'elle. Aube tient le script et de retour chez Jean, le met au propre pendant l'apéro. "Opéra Apéro" dit Jean. Demain il faut aller voir *La Bombe* au Gallia

#### Le 2 Mars

M-C. N. Nicolas écrit : "Mila-Cali, je pressens ce qui nous sépare à partir de cet ennui formidable que tu éprouves ; des journées à errer, sans savoir quoi faire, et moi qui t'écris trop peu ou trop alambiqué. Nous sommes sur deux pistes de danse en des rêves éloignés : toi si *différente* du monde et moi trop *inscrit* dedans. Je ne cherche pas à t'enfermer, boisseau de feu, plutôt à célébrer le printemps en toi avec le départ en roulotte qui nous réunirait tous les deux sur la peau de la terre, augmentation d'humain pour toi, diminution pour moi. Il nous faudrait un véhicule plus solide qu'une coucou pour rejoindre ce que je te disais hier. Tu as bien lu l'envoi de mon petit recueil de poèmes : "*À Chequito Wiastersheim officiant de la Nature et des Routes Bohémiennes*" ?

L'ennui... je paresse, je suis Oblomov, je suis l'ennui qui se nourrit de lui-même, *exhalaisons brumeuses*, mais sans nausée, jamais. J'ai écrit la création du monde, comme Neruda, j'ai convoqué tous les animaux et envisagé toutes les possibilités de chaque événement, j'ai fait une tresse de tous les bouturages du rêve.

En sortant de l'Internat, dans les allées, j'ai rêvé un moment d'un atelier pour nous deux, mais ce n'était pas une bonne idée de vouloir te fixer. La couture, les gravures d'ardoises, la photographie, les petits dessins, la magie, les assemblages, tout cela brille et volète autour de toi... Je voudrais pas te forcer : l'éventail est ouvert. Non seulement tu creuses la nuit et rêves le jour, mais encore tu ne sais pas *qui* tu devien-

dras : la photographe, la danseuse, l'artiste, la cinéaste... Nathalie, Nany, Nicolai... tous les amis essaient de te tirer de leur côté... on verra bien."

Mila-Cali écrit : "Quelle pâleur grise du jour malgré les fleurs blanches. À te lire, on a toujours l'impression que la guerre est déclarée. Ici les oiseaux chantent, le cheval d'Yankou a bouffé tous les troncs des merisiers. En distribuant le foin aux animaux chez lui, j'entends un avion tout à coup ; je regarde : c'est un vulgaire coucou. Il y a aussi des coucous dans les arbres et les parterres de fleurs. Mais pour l'instant tout est noyé dans le gris, le pluvieux, dans les gouttes qui brillent vaguement et qui vernissent les arbres et les coucous ne chantent pas encore. Notre seule façon d'être vernis tous les deux, c'est par la pluie.

**L. J. Au Royaume des Anciens Combattants il y avait tout un attirail d'étals brisés et de hampes. « C'est tout poussiéreux et boueux, là-dedans ! » Les portes avaient été laissées grandes ouvertes à moitié défoncées. Une soixantaine d'officiers attendaient, navrés de la jeunesse des Adolescents, silencieux, mais déterminés près de voitures sombres ; la plupart du temps des Hamilcars ou des V8 rangées de la rue du Hamel à l'entrée de la rue Sauvageau et de la rue du Port, obstruant toute la place Sainte-Croix comme les files d'un énorme enterrement.**

("Jean n'en voulait pas à son père de l'avoir embrassé en le félicitant en douce derrière la porte, une fois, tout enfant, et de s'être vite éloigné de lui avant que sa mère ne franchisse la porte, par timidité ; ça cadrerait avec ses désirs anarchistes et l'allure féroce qu'il voulait se donner. Peut-être certaines fois, lors des promenades en ville, lorsqu'il rencontrait des voyous éclatait-il en sanglots en évoquant son père mort, uniquement pour éviter la bagarre, le dos piqué par le regard de sa mère au balcon, Juliette inverse, dans cette rue de Millau. Nycéphore avait connu ça aussi : la crainte, le deuil, le balcon, la mère, le trapèze !")

Les franges d'or, les soies voyantes entassées là appartenaient à Aube, Lydou, Nathalie ; elles avaient

**été arrachées, déchirées, loques glorieuses, lambeaux de soleil, reflets de lumière.**

### Le 3 Mars

M-C. N. Nicolas écrit : "La même et seule semaine de *vraie liberté* que ce dut être pour toi, à Biarritz (loin des chaumes et du chalet !) Ce qui relève de la sagesse en Orient relève du Samu chez nous !

Le *process* américain, *la route*, les multiplicités de petits boulots *qui forment la vie* sont bons. Ils ont la force *de ne pas nous conserver assis*. La course à l'échalotte, l'excès ou l'éblouissement en tout genre ou l'arrachement d'un paysage avec soi. Certaines fois, *le combustible et la vie tiennent ensemble jusqu'à la fin*. Avec toi la vie a un destin.

J'étais vraiment mal lundi dernier, j'avais peur pour toi, et vraiment besoin de toi. J'avais décidé de prendre mes affaires et de ne plus revenir, surtout après ton agressivité au téléphone pour la raison que j'écrivais trop peu.

J'avais cessé d'envoyer du courrier depuis quelque temps, car je m'étais replongé totalement dans mon roman, mais le fait de t'écrire utilise toute mon énergie et la majeure partie de ma journée. Si je t'envoie une lettre j'y passe tout un jour : je te parle puis je la frappe, je la corrige, je la revois encore, etc... Du coup, je n'ai plus le temps ni la concentration nécessaire pour autre chose. Et du fait que tu n'y répondes pas, j'ai honte ensuite de mes lettres : je trouve leur style d'une grande platitude : dérisoires, décalées, archaïques. Il n'y a pas *d'extrême* à la platitude."

**A. N. Nany aménage une loge dans le Royaume des Anciens Combattants avec Walter H. et Doudou mais le temps est glacial et au bout d'une grande heure ils montent se réchauffer en gravure et manger des saucisses au Beaufort avec Quasimodo. Ils rient à propos de l'affiche qu'ils ont ramenée : "Bouchons notre nez, votons pour la gauche !" Et c'est signé Charlie.**

Tout compte fait, ils vont abandonner les vieux bâtiments pour une loge à côté de la gravure. Alain Fournier est d'actualité. Il faudrait rester vacant jusqu'à tout dire, presque froid, sans effort visible des surfaces gravées. Vu de beaux bois au Fleuve. Hier soir

*La Bombe au Gallia.* Nany propose à la vieille Tevy de tanner sa peau pour couvrir ses livres, mais il se rend compte que ça convoque de mauvaises évocations.

N. N. Les élèves des Zarzap ont porté à Nathalie la pétition pour un prof de danse à plein temps dans leur gymnase, ce qui serait tout près pour elle du Grand-Lebrun. Mais elle refuse, elle part avec la troupe. Elle a vu les élèves au bar à midi pour leur expliquer son départ mais je crois bien qu'elle a essayé de les monter contre l'École et contre Laponte, cette fiotte formée aux ignominies par Jean-Louis Lorge, qui l'a tenu longtemps au bout de sa trompe quand il débarquait de Suisse avec sa chair granuleuse de poule, et l'évangéliste Pastor sous la cuisse.

#### Le 4 Mars

M-C. N. Nicolas écrit : "J'entends sans arrêt des formules toutes faites dans les amphis, du genre : "Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour" ou "Un guerrier samouraï ou une streap-teaseuse, c'est pareil.", tout un vrac d'aphorismes auto-justifiés. Comment faire un univers avec de telles assertions ? Je préfère me souvenir de ta phrase : "*On est le feu sans fumée de l'île du pommier rose.*" Ce n'est pas un proverbe, mais un constat.

Je regrette que *tu te morfondes* à t'efforcer de réunir des amis entre qui ça ne colle pas dans notre petite bande, je vois bien que *tu souffres pour eux*, écartelée par leurs zones de divergence.

*Délivrance de ne plus aimer, et de rester célibataire dans un chemin sans conséquence.* La responsabilité d'une telle passion est énorme ; c'est sûrement de ça que je ne veux pas.

Ce fut raté à l'enfance : pas d'adresse en moi, aucune place pour une autre personne, tu as raison. Je me suis habitué à de vagues relations amoureuses sans haine, mais *sans risque*. Ce que j'aime c'est *l'état amoureux*, sans rien en attendre. Juste une *adresse*, sans retour. Je me suis habitué à ce confort qui ne bouleverse pas mon travail et ne me tracasse pas outre mesure. Je suis tranquille, je n'ai pas à *tout remettre en cause*. Il n'y a pas cet immense déchirement de l'amour total. C'est comme la formation tout jeune pour la gymnastique : le corps se trans-

forme, les articulations se modèlent, s'ouvrent, deviennent plus laxes que la normale, s'adaptent à de formidables sauts. Si on s'y prend plus tard c'est impossible."

#### Le 6 Mars

M-C. N. Mila-Cali : "Qu'est-ce que c'est le destin ? Un incendie. À 8h 1/4 la vérité sur les pentes fraîches ; le soleil à 360° des sommets neigeux : l'un face à l'autre les deux éblouissements. Beaucoup d'eau glacée dans le paysage, en suspension et sur les pousses, des verts lavés. Le feu reprend malgré ça comme un rien avec des débris de carton, des branches sèches. J'ai l'impression de retrouver un atavisme du feu.

Tu n'as plus le temps pour autre chose que ton roman, ça veut dire qu'à force de penser à nous, tu m'oublies. C'est drôle, ton envie de partir en roulotte ou avec le bus du STYX. Remarque, tout le monde trace la route aujourd'hui. Hippie ou tzigane ? Tu es plus tzigane que moi peut-être, avec tes origines hongroises. Pour Hill ça serait plutôt les *Diggers*. Mais Emmet Grogan c'est du pipeau, *Ringolevio* écrit par un *nègre*. J'aime bien le bronzage de Kenny Wisdom, malgré tout.

J'ai à présent déjà tout un passé de mes errances ; cela m'angoisse terriblement, ces piétinements, cette perdition.

Ce que tu m'as apporté est énorme ! La sécurité, un appui total, parfait : tout ce que je n'ai jamais connu auparavant. L'Amour surtout ! L'Amour trop grand, trop fort pour une "petite" comme moi. Je suis détruite par tout ce feu, dévastée par cette passion, perdue dans cette jouissance folle. Mon enfance, "ma vie d'avant d'exister", me revient par bouffées, ma propre vie m'est étrangère ; mes proches sont en décalage complet ; je suis déjà morte. *Mon passé ce n'était pas moi*. Une autre. Je suis en train de mourir.

À midi je reviens à cela : le spectacle du décombre actuel, tous les arbres que les copains de Médard ont coupés à la main, (leur machine était en panne : il leur a fallu poursuivre à la hache, reprendre les outils primitifs des nôtres en forêt ; rien qu'avec cela, on tombe d'énormes arbres). Mais quand je vois les troncs entassés, le hachis des branches, je sais que la place vide qu'ils ont dégagée au centre, c'est l'arène d'une tragédie, le malheur de mon arrachement, la désolation de notre intolérable éloignement. Par contre tu t'illusionnes sur ma

compassion quand tu crains que je souffre entre Erec et Énide par exemple, à cause de leur grand écart multiplié et de leur différence éparse. Mais c'est vrai que je n'aime pas voir pleurer Énide. C'est tout."

Puis Yankou tue le coq. Battement des ailes, épouvanteusement blanc de l'âme ; le derrière du crâne se hérissé, la queue aussi, les ailes battent largement à plusieurs reprises dans un rythme déjà chaotique, un dernier cri sort alors que la gorge est totalement tranchée et dégoutte des derniers filets de sang glaireux ; enfin les ailes se replient doucement, le duvet reste épanoui, dernière parade d'un artiste de cirque ; plusieurs spasmes réflexes, et la vie cesse en plein soleil. Je me vois bien finir comme ça sur le son de piste de notre petit cirque en balade.

#### Le 7 Mars

M-C. N. Nicolas écrit : "Le motif essentiel est prouvable à son absence dans le tissu ; la merveille, c'est de l'avoir trouvé, troué : il n'est jamais trop tard. Mila-Cali évoque mes souvenirs hongrois, mais à part le fait que ma mère me disait qu'il ne fallait pas jeter d'ordures après le coucher du soleil... c'est tout juste si je sais encore dessiner *Harko*, l'Arc. La sienne a été raptée par son amoureux en Andalousie lors d'une fête à El Roccio ; c'est sans doute pour ça que les cousins jaloux sont venus la récupérer bien plus tard.

La vie est mal faite, ou de sens arrachée, comme un grand champ de choux décapités en hiver. Toujours est-il que c'est cette face des dés qui se présente, les aléas, le hasard... Mais là encore, pourquoi médire ? Comment ne pas être enchanté de cette grâce hâtive !"

#### Le 8 Mars

M-C. N. Mila-Cali écrit : "Au-dessus de la maison des grands-parents, le ciel tire ses fumées grises, ses nappes d'incertitudes. C'est jeudi. On ne sait si c'est le ciel qui ramène le brouillard avec les enfants ou ces derniers qui créent le ciel. C'étaient des aubergistes en Espagne, les grands-parents ; ils faisaient souvent la cueillette des fraises et les vendanges avec des enfants qui en mangeaient la moitié.

À présent régulièrement, toutes les heures, un abat d'eau, pan du rideau de tulle, se décroche et tombe à la verticale.

Après cela : une éclaircie. Les oiseaux chantent continuellement entre les troncs mouillés, et c'est alors seulement qu'on s'en rend compte : *ce sont les fleurs tout à coup resurgissantes qui font entendre les oiseaux*. Les oiseaux sont le chant des fleurs, aussi sûr que les enfants installent le ciel peint. Tulipes bocagères aux formes moins bourgeoises que celles des fleuristes : blanches à liserets rouges, blanches à cœur jaune, rouges vermillon à incrustations d'or ; les crocus, les jacinthes blanches, bleues et mauves, les aubriettes parmes, les jonquilles et les primevères, le sang tremblant d'autres noms oubliés... Je sens le printemps à venir, tu as raison, *et c'est toi*, tout comme je fus le ciel précédent.

Dans les moments où je ne me morfonds plus, comme ces temps-ci (et là encore tu as raison), j'aime à retrouver *nos endroits* dans la forêt et autour de la maison, certains qui sont notre douleur et d'autres nos enchantements, zones de géographie amoureuse qui ont leur correspondance du côté de chez toi. Il y a un de ces lieux magiques pas très loin d'ici, dans la pente en contrebas de la maison à gauche, qui m'appartient entièrement : c'est celui de *l'acharnement à disparaître du 31 décembre* dont Annick t'aura parlé. Avec une sorte de joie sauvage j'avais décidé que ce serait fini. Je maintins en cela une sorte d'exaltation jusqu'au soir, mais la nuit qui suivit fut terrible : un mouvement trop contraire à soi ne résiste pas longtemps. J'ai eu aussi envie de disparaître et de revenir te voir à 35 ans.

Il y a également des vignettes amusantes à te raconter comme aujourd'hui par exemple celle de la rage à travers bois de ce gros con de Médard en train de bûcheronner, où il s'acharne comme un bœuf contre ses souches.

Ici ce sont les fûts noirs, les frênes imbibés et leur peau de cuir ; l'écorce du pin dont les ruisselements entre les plis et les nappes qui les imbibent font penser à un buvard aux absorptions irrégulières ; les anciens piquets de la vigne moussus et pourris, gagnés de lichens verdâtres."

Elle a toujours ses superstitions, le nombre de pas à faire, la peur de pas franchir la rue ; elle implore les disparus. Elle a disposé des pièges garnis de pointes au fond d'une fosse près de chez Médard sous une bâche avec du foin dessus en espé-

rant qu'il tombe dedans un soir d'ébriété après avoir quitté ses copains gendarmes, ce bourrin !

Elle se souvient d'un des poèmes de Nicolas de la suite *Chequito Wiastersheim* :

“Mon frère est sorti pour un temps des cercles de pierre granitiques,

Jailli des grottes rugueuses

Des tombeaux ouverts.

Landes, bruyères et ajoncs

Et la mer plus basse que lui.

Il a rendu le soleil sacré captif qui brûle

Dans le ciel amoureux.

Mon frère creuse la nuit des leitmotives féroces

Pour ses loups, sa hache.”

La nuit, sous la pleine lune qui se trouve à l'aplomb du faîte du toit, les constellations sont lancées depuis le dessus de la maison vers l'horizon opiniâtement dans l'air froid, en contrepoint des feux blanc et or du village à droite serti dans les monts. “Il nous faut des constellations de personnages, a dit Nicolas, et des histoires multiples qui s'entrecroisent pour créer un être collectif.” À gauche grande trace bleue-grise autour de l'étoile polaire comme un immense dirigeable crevé dont la peau flotte encore depuis la guerre, fusiforme, éléphant vidé d'air, efflanqué, empreinte dans la fumée. Grondement du ruisseau en-dessous et au-dessus on ne sait s'il s'agit d'un train ou d'un avion.

**N. N.** “14h 47. La berçeuse de Grieg s'intègre parfaitement aux arbres doucement remués en bord de ruisseau au-dessous d'un ciel orageux gris léger à l'horizon sur le vert de vessie, gris-fer dans la zone au-dessus du sommet des arbres, et par devant vers moi gris noir, gris chargé de menaces. Étincellement des feuilles de peuplier léger, quelque chose qui ressemble à un mimosa mais qui n'en est pas, et des arbres morts au milieu. Tout cela est une danse.”

**Le 10 Mars**

M-C. N. Mila-Cali écrit à Nicolas : “... goutelettes sur les branchioles, chansonnettes dans le fond cruel des taillis ; au milieu de la quantité d'arbres détruits par la tempête, des tapis

de bruns pourrissants rehaussés d'un vert ardent par les mousses sur les roches énormes et par quelques touffes d'herbe nouvelle. L'exercice du corps c'est comme la poésie de Blake que tu me lis, ça exige un entretien de tous les jours à travers les abats de grêlons, l'enfer de la canicule ou dans les glaces de la sainteté.

Je ne suis pas une Sainte, je n'ai pas de vision de *Wiastersheim* dans le pied droit, je supporte à peu près ton départ, puis au bout de trois heures tu me reviens par la lumière inclinée sur le pré d'une pensée (“On ne peut rien concevoir sans la lumière”, tu disais), le souffle d'air d'un souvenir, etc... Si l'espace et le temps sont mêlés, je ne regarde pas en arrière mais je lance au-devant de moi, parmi l'intrication des branchages, notre départ futur en roulotte auquel je finis par me convaincre. (Ce serait terrible, de ne pas avoir de futur !). Avant cela, il faudra tout de même se retrouver ailleurs que dans la laine de verre du bus du STYX. Ici, tout est coloré de ta présence (*silhouette fixée à jamais dans l'agate de verre*), mes yeux te reportent sur tout comme le kaléidoscope de la Fantaisie, car il n'y a plus désormais d'endroit où tu n'existes pas. Je n'ai pas d'autre au-delà à ma vue que *ta vie*.”

Elle a trouvé un magnifique couteau à sanglier perdu par un chasseur ; elle va installer des pièges contre eux aussi.

**Le 11 Mars**

M-C. N. Nicolas écrit : “Nous sommes attendus... comme on dit dans la Bible. Ce matin je suis allé retrouver Nany à l'Académie pour notre maquette d'émission poétique. Il travaille quantité de gravures en ce moment ; il m'a montré des techniques d'aquatinte qu'il a inventées ou du moins modifiées. On a rencontré un vieux mendiant à L'IBERIA qu'on a invité ; il a fui la Russie ; c'était un vrai cauchemar que sa vie. Il reviendra nous voir demain ; je dois lui apporter des photos de famille et de la campagne vers chez moi. Quelle est la hiérarchie en vigueur, chez les mendiants ? C'est ce que demande toujours Hill, quand il en rencontre un.”

Mila-Cali écrit à Nicolas : “Je repasse par le théâtre des bois des décombres d'hier, et je vais au-delà. Je descends à présent des pentes aux récifs plaqués de mousses. Bruns des feuilles légers, plus proches du marron clair que des siennes foncées.

Le sous-bois est moins fourni, à présent, le ciel plus dégagé entre les arbres, il s'en déduit moins de pourriture. *Notre Fumure*. Whitman.

Petit à petit, je commence à entendre le bruit du ruisseau, en contrebas ; le chien me guide pour les meilleures voies, je saute, et je roule parfois ! sans prendre garde. Le chien : éclats de soleil sur le museau et les yeux dans les hautes herbes, lumière de bonheur au milieu des fraises sauvages, suaves, belles et simples comme les violettes parmi les fleurs. Le front des chiens se ride aussi. Je me souviens tout à coup de *cet ébahissement du chien qu'on frappe* sans raison, par pure méchanceté ; c'était le chien de Médard, une autre fois qu'il avait bu. Cette interrogation longue, longue et si effarée du regard, qu'il avait eu en me regardant, puis en me désignant son maître, *son bourreau*, à vrai dire ! Il essaie de comprendre ce qui se passe, et on vient de le plonger en folie. Comme le chat qu'on mène chez le vétérinaire ou le mouton à l'abattoir.

Tu m'accompagnes toujours parmi les paysages d'ici, comme au tout début nous y venions ensemble ; cette impression merveilleuse de partager tout ce qu'on voit avec l'autre. Et dans ces bois tellement vastes que je ne les connais pas tous, lorsque je découvre un nouveau territoire je m'isole en pensant à toi ; si je dégage un chemin, il mène vers toi.

Au-delà de l'ancien abri des bergers, dans les parcelles en contrebas, je suis passée sous des arcades d'arbres sauvages encore veufs de feuillages, jusqu'à atteindre la luisance des buis aux verts toujours si crus qui ourlent la rivière, petites oreilles faunesques, incendiaires. À quand les retrouvailles ?”

**L. J. Ce soir Nany et Aube ainsi que Nycéphore et Nathalie ont mangé avec Lydou et Jean, et un ami à eux, Tonnelé, une carbonade après des crudités et du pâté de campagne, avec de petites boules de seigle. Jean a projeté toutes les bobines, dont la dernière du départ des Enfants Croisés de Tours, ainsi que celle de leur passage par les Jalles de Blanquefort. Tous ont trouvés les rushs de Tours très bons. « C'est grâce à Énide. Bientôt de nouveau on tourne à Tours ! Elle y va bientôt, je crois. On ira dans l'Indre aussi. C'est Sébastien Tonnelé qui a déjà fait les repérages. Il en a eu pour 15**

francs, de téléphone ! »

Sébastien Tonnelé était natif de l'endroit, il en connaissait bien l'histoire, surtout en ce qui concerne la boisson. Ses parents tenaient une auberge, et son arrière-grand-père un débit clandestin en 1894, alors qu'en dix années on était passé de 25 000 hectares de vigne à 130 000. « À l'auberge le litre était à 40 centimes, et dans le débit à 30. L'eau de vie avait augmenté en quantité, ainsi que le cidre, surtout à Chantôme, où l'on buvait le plus (et l'on chantait ensuite !), mais on dédaignait la bière de Chateauroux, cette traîtresse : le vin servait la revanche de 1870 ! Les patrons s'exhibaient dans la lumière des cafés chics, et tous les nôtres restaient dans l'obscurité des cabarets populaires. Mon arrière-grand-père me racontait que les gendarmes avaient fini par arrêter toute une troupe de femmes qui s'adonnaient à la boisson en traversant Chateauroux, Issoudun, Argenton, et bien d'autres communes, en créant le scandale ; c'étaient des marchandes ambulantes qui vivaient avec des colporteurs et des chômeurs ; ils avaient la nécessité d'un regroupement au café, pour les retrouvailles. Les chiffonniers comme un de mes oncles, les raccommodeurs de porcelaine, les mécaniciens et les charcutiers buvaient aussi, mais comme ils étaient sédentaires, ils étaient moins exposés ; ceux du bâtiment étaient tout de même les plus touchés : un de mes cousins est mort en chutant d'une corniche en zinc, le litre à la main. »

En fin de nuit, Lydou évoque des souvenirs communs de collègue, avec Aube. Demain Jean va filmer les persiennes de l'intérieur, chez Aube et Tonnelé va leur faire découvrir une “auberge à truites” où on trouve aussi la cancoillote-maison de la patronne du Jura. Le harnais, à cause des tourillons coupe un peu la respiration ; Jean l'a dit à Nycéphore qui le fera rectifier dans l'Atelier du Tartare. « Quand viendra le bienfaiteur du stock, l'acheteur de la boîte à images ? ! » demande Jean.

Le 12 Mars

M-C. N. Nicolas écrit à Mila-Cali : “Le bus du STYX leur sert pour les déplacements du théâtre mais il peuvent très bien s’en passer pour un temps. On pourrait essayer, en bougeant ici et là... Je viens de te parler, je te parle mais tu n’entends plus ; je suis étrangement flottant, vidé. Vite, j’ai envie de te voir et surtout de te serrer dans mes bras ; l’écriture n’est jamais assez rapide. La vitesse, c’est la relativité même, comme dit le petit Paul. Vidé mais un peu rassuré par ta voix, malgré le temps atroce, sentiment dont les nuances étranges m’échappent, dont *l’énigme est liée à la rapidité à la dire.*

Je deviens fou sous la lune lycanthropique ! Je suis dans une angoisse créative, un tremblement fondateur, un étrange besoin, une macération du corps dont les cellules se dévorent entre elles, faute de partenaire.

Pas d’évolution dans la jalousie, mais c’est dans la fibre que ça diffère, même si la torsion et la douleur près du cœur sont les mêmes. *Nouveauté du tissu.* Ça tient à ça.

À d’autres moments je nous ai rêvés dans la ville lumineuse flottante du *Normandie*, avec une grande exaltation : comme s’il y avait *cet au-delà de nous* dont tu parlais, *une destination qui était notre destinée*, où elle était déjà tracée d’avance, heureuse ; il suffisait de s’y blottir. (*Bien dormi contre son dos tendrement... le dos de qui ?*) Le rêve, c’est la falaise, mais l’attendrissement espéré a bien eu lieu dans la *création* du rêve, et n’aspire à rien d’autre. Tout arrive sans qu’on ait besoin de partir, hélas !

Le soulèvement du cœur suit la vague ; *je te sens près de moi*, je m’approche toujours davantage et, dans le même temps, je trouve insupportable que tu ne sois pas encore à ma portée tout en redoutant terriblement *une mauvaise surprise !*

Mila-Cali écrit à Nicolas : “Le ciel était désorganisé par une atrocité maussade ce matin ; il est dans une sorte de quiétude ce soir. Je voudrais former des mots que tu puisses atteindre, goûter, sucer, mais ils arriveront froids, et tu les trouveras sans sucre. Je t’ai envoyé tout à l’heure un baiser sur la main, en soufflant, en espérant qu’il brûle tes lèvres. Je suis dehors à te parler dans le vide, je vois la lune aux voiles de danseuse alentie, le ciel enfin dégagé, la force admirable de tout cela. Toute la journée pourrie de pluie, les volets clos, j’ai travaillé

cernée de tes portraits. “Il faut travailler sur le Nombre d’Or qui a désespéré Hermite ; les nombres avant les lettres.” tu disais. Moi je dirais : “la musique avant tout. Pour les villes rêvées, il faudrait qu’elles soient construites par des milliers de rêveurs qui s’accordent entre eux.”

### Le 13 Mars

M-C. N. Nicolas note : “Arrivé à Zermatt chez Mila-Cali qui lisait des vieux journaux d’Algérie : chausson campagnard, crêpes et café avec grand-mère, rage et fureur contre une sorte de travesti qui vient nous emmerder, Damien, un propriétaire de chevaux qui en a vendu un à Yankou, tout habillé de blanc comme un colon d’Afrique : pitoyable ! Et qui joue au pauvre avec nous, veut à tout prix me faire parler des *Lovari* de chez moi, alors que c’étaient tous des *Caldorari* ! *Kokalo* ! *Diafoirus* ! Pleurs quand je reproche à Mila-Cali d’être trop aimable avec lui. Heureusement Yankou nous prête sa roulotte avec un cheval, qu’il a vaguement restaurée un peu pour nous. En réalité il a récupéré cette roulotte de son cirque pour ses enfants plus tard, sa fille surtout, qui fait déjà l’équilibriste. Il les promenait dedans quand ils étaient petits ; du coup ça lui a donné l’idée de la ressortir. Il nous donne de fines tranches de veau cuit, qu’il a élevé et découpé lui-même

Promenade dans la joie. *Witbier* à V. avec du lieu noir et du cresson. Elle me trouve “maigri du visage et pâle”. On assiste au spectacle de Marivaux monté par ses amis : comédien, buffet. Embrassade très avancée contre l’arbre (un chien vient nous déranger), puis dans la cabane (érection redoutable, priapisme féroce, irréductible, une prothèse !). On parle d’enfant et de la dépression de l’accouchée. À qui les larmes ? Retour aux éredons de la roulotte pour “faire choir la béquille” et concrétiser les propos ; sandwiches au veau et au concombre, avec une sauce au yoghourt poivrée, qu’elle a préparés pour se restaurer, tout en conduisant le cheval. Déposée avant la petite gare. Garde le chat avec elle, dans la panier.”

### Le 14 Mars

**L. J. Toute l’après-midi se passe à attendre une éclaircie. C’est alors qu’il se fait un grand remuement d’ailes dans l’immense arbre de printemps dans la cour de la demeure, cet arbre dont le verso des feuilles est**

couleur de pâte d'amande. Ce sont de grosses feuilles comme les plumes d'un gros oiseau ; c'est un arbre-oiseau, l'arbre produit lui-même ses oiseaux, de gros oiseaux verts luxuriants, des oiseaux d'ombre, aptes aux métamorphoses, glissant les uns dans les autres, comme le moutonnement d'une marée de plumes.

(Une autre fois, ce sont des nuées d'étourneaux qui s'étaient mis à tournoyer au-dessus de Lydou, au bord de la mer, comme les déploiements d'un foulard de soie dans le vent, et tout à coup ils se sont fondus dans l'ombre d'un grand oiseau qui a disparu dans le soleil.)

R. N. Le matin, Ramona finit la présentation des photographies pour Nicolai. "Vers 10h il me téléphone de la Galerie des Beaux-Arts et peu après arrive avec Picson (qu'il appelle "Pinoncul!"), pour prendre ses photos cochonnes encadrées. Ils restent très peu car ils repartent les montrer à Molinier, rue des Remparts. Vers 12h il revient. Je reste dans ma loge ; j'avais amené des coquilles Saint-Jacques cuites des Capucins, il n'en veut pas, il me fait la tête et nous nous disputons assez violemment : il me gifle deux fois ! Je ne pleure pas. Il me redemande encore de le quitter ; je ne bronche pas, et continue à travailler. À plusieurs reprises il sort de la loge et revient. Finalement il s'installe à côté de moi, soi-disant pour travailler à sa nouvelle série de photos qu'il doit retoucher, mais il me parle bien vite de choses et d'autres, me raconte sans cesse ce qui se passe à la Galerie... et de lui-même il vient vers moi, me demande pardon, les larmes aux yeux. Vers 14h 30 il part à pied à la Galerie. Peu après arrive Picson qui m'emmène en voiture à la Galerie : Nicolai n'y est pas encore. Comme je suis seule, je pars à la cave, reviens à 17h, trouve Nicolai devant la Galerie. Partons dans une poste téléphoner aux camionneurs qui devaient le transporter à Paris : ils ne peuvent pas. Nous allons au vernissage. Kikou Roll arrive avec la caméra de Jean, mais nous ne filmons pas. Grand chahut, avec sifflets et masques de Carnaval. Nicolai est déguisé en prêtre. La salle est plongée dans le noir, pendant que Nicolai et ses amis, parmi lesquels les frères Carnégit, jettent des milliers de billes de verre sur le sol ; on rallume et ils distribuent

une carte de visite sur laquelle il y a marqué comme nom *Coupure D'Électricité*. Les insultes fusent ! Les frères Carnégit nous parlent de leur maison et du carnoy qu'ils ont planté depuis plusieurs générations. Nous restons au vernissage jusqu'à 19h30 à peu près. Puis nous allons à la cave et de là au Restau U pour poser des affichettes à la recherche d'une voiture pour Paris, lorsque nous tombons sur un archi : Modus, qui justement doit aller à Paris mercredi en voiture ! Nous allons manger avec lui des asperges, un poulet aux oignons frits avec des spaghetti aux tomates pelées, et de la brousse. À 21h nous partons à l'Alhambra où il y a une soirée jazz de Sigma, sans grand intérêt. Nous y trouvons Kikou Roll. Elle et moi nous faisons rapporter par Guy Aubillot, tandis que Nicolai rentre à pied. Je suis à la cave à 2h. J'ai reçu une lettre de maman."

#### Le 15 Mars

M-C. N. Il y a eu une buée de neige sur le haut des monts, du sucre en poudre sur les sommets. Mila-Cali songe à Bruges. Ils vont se promener encore en roulotte et assistent au désastre des tronçonneuses des copains gendarmes de Médard (il y en a même un plus con que les autres qui écrit des poèmes, des mirlitonnades, et qui n'a pas honte !), à l'arrachage forcené des houx et des buis luisants sur les pentes sous un ciel d'orage et une pluie fine vernissant tout. Le vin sera bienvenu. Les pentes sont devenues cavalcadantes de cailloux et de terre noire fumeuse, archaïques. Mila-Cali voit partir les beaux buis gros comme l'avant-bras d'Yankou, le buis qu'elle aime creuser ; puis ce beau "bois blanc" à tronc noir qui n'est pas un bon bois de chauffe, et dont elle ignore le nom.

Les câbles claquent, des souches arrêtent le train ascendant de troncs qui butent ferme. D'autres énormes souches de plus de deux tonnes sur lesquelles l'autre jour s'acharnait en vain Médard, une fois arrachées, dévalent en vacarme jusqu'à la rivière, entraînant des rochers éclatés du double de la taille humaine, qui exhibent soudain à vif des facettes inconnues. Il ne reste dans le paysage ravagé de caillasse que les baguettes des jeunes pousses de buis pelées comme des joncs nouveaux. Mila-Cali et Nicolas repartent dégoûtés. Ils rendent la rou-

lotte amusante à Yankou qui était en train de ré-aiguiser sa tronçonneuse pour refaire un peu de bois de châtaignier : il a épuisé sa réserve d'hiver. « On doit faire bizarre avec notre attelage. On a l'impression d'être décrochés d'un manège. Ça tournait trop vite ! »

**N. N. Il faut monter les volets du film à la colleuse. Nycéphore a amené les boulons pour la Beaulieu, et l'appareil photo pour les repérages prévus qui n'ont pas eu lieu. Cidre brut et galettes noires.**

**Le 17 Mars**

M-C. N. Revoilà Mila-Cali dans le bois plus tard où l'on oublie des gestes, avec le cœur déjà trop fort au printemps qui picote dans le bras gauche et prédispose aux cauchemars, devant les très longs fûts laissés en longueur que les coupeurs éclatent avec les coins d'acier vrillé avant de fendre les tronçons au merlin. Elle revient aux endroits qu'elle connaissait : il n'y a plus que des racines ravagées, des torsades de fibres, fragments de buis déchiquetés sans queue ni tête, des troncs de chênes moyens et de chataigniers.

De cet observatoire de repos calme qu'elle avait enfant dans les buis, surplombant la vallée d'où elle voyait partir les bergers avec leur troupeau de chèvres au printemps et l'hiver dans leur tenue de guides, de tout cet hiver de bois dans la forêt où, avant que Médard ne règne, on coupait proprement sapins, mélèzes et aroles dont les beaux troncs lisses une fois ébranchés et écorcés étaient jetés dans les dévaloirs, recueillis tout en bas et tirés par un mulet jusqu'à la scierie au bord du torrent, troncs qu'on retrouverait au printemps en planches et en poutres pour les chalets neufs avec le nom du couple et la date de construction au fronton, il ne reste plus rien. Ce n'est plus que la taille à l'aveugle d'une pierre récente, une silhouette informe avec un bonzaï de chêne hasardeux à côté, petites branches ouvrant des éventails sans parure. À quelque distance, trois ou quatre jeunes fayards préservés, et sur le sol les serpents noueux de chênes minces avec leur lichen, tandis qu'en face la colline intègre offre ses sapins majestueux.

Elle se cache de Médard en se réfugiant sur la pente en-dessus pour pouvoir l'observer à ramasser les grosses grumes en travers du chemin qui ravagent encore les pans coupés de

la pente où il les tire avec un câble passé dans une poulie fixée aux plus grosses souches qu'il laisse. Il tire, grave de nouvelles ornières considérables. Ensuite, à l'orée du chemin il fait avancer en plusieurs bonds tous ces troncs qui sautent, se cabrent, se tordent, s'arrachent, perdent des branches. Puis de la lame sur son tracteur il pousse les troncs arrivés à mi-chemin dans les bas-côtés pour laisser monter de nouvelles traînes. Ces traînes par faisceaux qu'il rassemble, reptiles dans la poussière au lieu d'un train de bois flottants. Ensuite au bout du chemin il coupe les grumes en tronçons suffisants pour les charger à l'arrière du tracteur et de là les dépose sur un terre-plein où il les découpe en rondins puis les refend.

Il est bientôt de retour, avec un énorme bûcheron qui ahane. Un autre des "géants", rocher millénaire, part dans le précipice avec un chêne tricentenaire et rebondit dans le flot des cascades ; le câble casse sur le rocher et lance son lacet qui tranche la jambe du gros con au-dessous ; il tombe à genoux, hurle, le sang jaillit...

\*

Ils n'ont pas abdiqué pour autant, et Médard revient l'après-midi avec un nouvel équipier sur les flancs barbarisés de lichen et de mousse, de terre noire ou plus rien ne tient, les derniers rochers en déséquilibre, avec des dévalis soudains irrépressibles.

Médard bourre comme un âne, malgré le poids excessif des talons de chêne : le treuil broute plusieurs fois et *refuse* comme quand on appuie trop ; le câble casse de nouveau du haut de la pente sur un vieux frêne où il avait fixé la poulie ; cette fois-ci le morceau d'acier coupé cingle en hauteur ; Médard l'évite de justesse. Dommage !

D'ici de si vastes dégâts ! Débris d'arbousiers, ronces féroces déchiquetées, pieds de genêts arrachés, lanières de frênes, de chênes, de hêtres, souches exhibant leurs troncs blancs, jetées de houx, et sur tout ce carnage le chant des mésanges, des merles et des bouvreuils, des portées d'hirondelles sur les fils.

"Enfin, bon, le carnage, comme d'habitude. Puis les nerfs, le stop, le manque, l'intolérable désespoir. J'ai tellement envie que tu m'appelles !

Que dois-je faire ? Partir ? Changer de vie ? Je ne le veux pas du tout. C'est toi que je veux, que je désire tant et dont je me languis. Où es-tu ? En ce moment et à chaque instant... Penses-tu à moi ? N'oublie pas de venir demain."

Plus de frivolités ; rien que de brusques entassements. Vieux troncs de cerisiers dont l'écorce gris-noire et brune lustrée part en bandelettes défaites d'une momie. Cailloux étanches, terre obscure, gravats mêlés de copeaux, fouillis de piquants avenir, et, sous les derniers buis au feuillotement olive, dévalis de caillasse, de feuilles et d'ombre.

Voilà encore des exploits de contre-balance : le câble placé au sommet des fûts puis sur une souche en-dessous lui permet de franchir les derniers accidents du relief néantisé.

Enfin Médard s'attaque à un chêne énorme qu'il a dû atteindre à reculons, dans le dernier impraticable fourré à couvert sous les buis ; un flot abondant de la sève rougeâtre bouillonne tout à coup hors de la coupe en angle et met au moins une dizaine de minutes à s'épuiser parmi les restes d'huile grasse et filante sous les ombrages. Médard le tire ; il est colossal ; il doit trancher sa fourche en contrebas pour pouvoir le hisser. Le tronc avec sa fureur soulève une poussière considérable, fait sursauter à ses côtés quantité d'arbres morts et tous les derniers qui sont encore debout ploient à mesure au passage ; plusieurs éclatent. Tout ce qui paraissait éternel craque. Il restera du moins de toute cette bêtise le bénéfice du départ, pour Mila-Cali. Nicolas revient demain.

#### Le 18 Mars

M-C. N. Nicolas note : "Levé tôt, couché tard. Cette nuit l'assassinat du *Président de Corée* (?)... l'espionnage, l'infiltration, les planques... les deux malfrats qui me menacent, pistolet sur la tempe. Enfin les conjurés me délivrent.

Petit-déjeuner : crêpes et café, fromage maffieux pour pizza, œufs de poisson roses achetés chez le Turc, crème fraîche, pamplemousse rose. Je lui raconte qu'avant de partir de Bordeaux on est allés chercher des pellicules avec Roll, dans sa *Gordini* à fond la caisse ; mais il n'y avait que des 6 x 6.

On a tout rangé dans la roulotte d'Yankou. 12h 15 repas ; galettes au fromage de chèvre, café. 15h coup au cœur et adrénaline : une voiture traverse la route et s'écrase dans le talus

au-dessus de nous : c'est le gendarme-poète, le copain de Médard ; il se marre ; avant broyé.

On descend au village chercher des pellicules. Retour 16h 45. On mange un reste de veau avec des poireaux et des endives braisées ; gâteau au chocolat. Pas de fruits. On fait plusieurs fois l'amour : toujours trop de foutre ; débords partout. Mais elle finit par jouir sur moi, très fort : "C'est le Paradis !"

Descente au repas : quiche avec oignons et fromage d'Abondance, puis macaronis à l'huile de basilic et aux tomates en conserve. La grand-mère est restée au lit : trop mal aux jambes ; Pépé lui a réchauffé de la soupe. *Les Amants du Capricorne*. Amour ensuite. Discussion tard, avec des livres. Sanejouand (poulets vus l'an dernier à la Biennale). Lui montre ce que j'ai apporté. Rêve de valse pour Henriette. Nuit ok."

#### Le 19 Mars

M-C. N. Nicolas note : "13h 15 Coup au cœur : punch + cigare ; stress pour la fête de Damien, le propriétaire de chevaux, qui s'est senti de nous inviter, avec les deux Blandine et leurs copains. Mila-Cali un peu molle, un peu saouïe, un peu indifférente. Blandine à "recollé le Nicolas", la reliure de mon recueil que lui avait prêté Mila-Cali.

De retour, je monte dans la chambre "ranger", un peu paniqué. Courrier gynéco qui traîne : *atteinte du col* ! Repas : pâtes avec sauce, poivrons, oignons et Saint-Estèphe 60. Engueulade, désaccord à propos du courrier du gynéco. L'amour quatre ou cinq fois. Par dessus. Giclées légères. Nuit : cauchemars, estomac faible, palpitations."

#### Le 20 Mars

M-C. N. Nicolas note : "Levé 6h 10 Mila-Cali. Moi 7h. Galettes de miel avec une racine chinoise. 12h Marché puis refuge au cabanon du col : mauvais fromages puis gingembre et Saint-Marcellin qu'on mange sous abri, près du torrent et de la cascade. Café turc, trop fort ; *vide d'estomac continu*. Tässch 17h. Thé, gaufrettes et grisaille. Vêtements sombres repris. R.V. avec sa mère toujours un peu craintive ; elle essaie de la préparer à l'idée de notre départ. Retour vers 18h 45. Amour après fellation et cunnilingus : *raz-de-marée* puis endormissement pour "restaurer l'estomac". Réveil mou.

Repas omelette à l'oseille + reste de pâtes au parmesan + maïs grillé et oranges. Indigestion, lourdeurs... Nuit : palpitations, angoisse, cauchemars (les chancres vifs, les corbeaux durs, les coins fichés), toujours ce même vide d'estomac. Trop chaud : je ferme le radiateur ; Mila-Cali toujours somnambule ouvre la fenêtre. Ne faisons pas l'amour, malgré le lever en érection formidable et douloureuse."

#### Le 22 Mars

M-C. N. "Oh ! Non ! Viens ! Je t'en supplie, viens ! Nicolas, viens ! Ne fais pas ça ! J'étais tellement, tellement heureuse ! Pourquoi tu m'as écrit cette première lettre, alors ? Pourquoi tu t'es simplement approché de moi ? ! Tout le monde essaie de me consoler. Je pourrais faire semblant d'être bien en surface, comme avant de te connaître. Il fait si beau ici ; il y a une belle lumière. Ce que j'apprécie le plus ici, c'est le calme, le silence. Je peux penser à toi sans être dérangée. D'ailleurs ici, je ne peux *que* penser à toi. Ici c'est mon église et le Dieu que je prie c'est toi. Je t'aime trop, mon Nicolas adoré !

Zermatt est magnifique mais je n'ai aucune vocation à l'enfer, moi, et si tu renonces, j'ai envie de crever ! Selon toi c'est comme si la souffrance était un passage obligé pour moi, comme si j'étais une petite fille, que ça serait douloureux sur le moment mais qu'après ça irait mieux ! Mais ça se passe pas comme ça. Elles sont si belles, ces lettres. Et tous tes poèmes. À quoi ça sert si ça aboutit à rien ? Ça va plus.

On va nulle part, alors ? Et la roulotte de chez Yankou qu'on devait retaper définitivement pour partir ensemble sur les routes ? Je t'aime. Cette sonnerie intempestive de téléphone, la nuit dans la maison, au fond des pièces sans fin que je parcours en courant sans jamais jamais réussir à dénicher le téléphone ni l'origine de la sonnerie ! Quand je ne te parlerai plus dans ce vieux téléphone noir de Pépé, je lui construirai un petit cercueil et je l'enterrerai, tellement il est proche de nous, tellement il m'a aidé ! Comme on fait enfant pour les oiseaux morts. Quand tu m'as dit que tu venais pas je l'ai jeté contre le mur, mais la bakélite est solide ! Le Cervin est tellement beau ! Je l'ai jamais vu aussi beau ! Pourtant je suis née devant. Il est beau pour nous deux sans doute pour me consoler. Tu as tort de vouloir d'abord partir loin sans moi

quitte à me retrouver ensuite. Depuis notre fugue à Paris et Amsterdam nous n'avons même jamais eu une vraie semaine ensemble sans tracasseries, sans papiers, préparations ni trucs. Seulement quelques jours ici, et sinon des rencontres à la six-quatre-deux, des assaisonnements à l'huile de rein dans le grenier de L'IBÉRIA ou la roulotte de Yankou. Je ne cesse de penser à toi et je cauchemarde de boas plus grands que l'autobus du STYX à Bordeaux qui nous avalent dans le temps de la balade tous les deux.

Ce matin, c'est Matchili qui m'a sortie des cauchemars et qui m'a emmenée avec Mémé Marouchka. Elles ont mangé toutes les deux au restaurant avec moi des saucissons et du jambon de montagne avec des poivrons et des asperges, c'était sympa. On a bu une vieille Mondeuse noire. Elles t'acceptent facilement, car tu es un être fascinant et admirable, et Mémé t'aime beaucoup. Viens me voir au plus tôt pour que je continue à vivre.

Toutes les nuits d'avant j'avais rêvé de toi."

Nicolas après le téléphone, écrit : "Mila-Cali, je ne puis non plus me résoudre à nos séparations répétées ; depuis que je suis revenu ici, je suis vraiment très malheureux, très très mal physiquement et toute mon âme est gâchée, je ne puis travailler, *exhalaisons brumeuses*, etc..."

À chaque fois que je pars j'envisage cela au présent, mais *je ne réalise pas la rupture*, et puis l'autre mercredi 13 dans la nuit où tu as soudain crié de douleur et de révolte justifiée, c'est comme si j'avais découvert abruptement le gouffre qui allait surgir huit jours plus tard devant toi qui n'es redevable de rien dans la démesure où tu donnes tout. Il y a toujours *une grande beauté* dans ton jugement. Tu as raison. Il faut qu'on se retrouve vraiment. Ça pourrait être le mercredi 27 à Bordeaux où on doit voir les amis."

R. N. Nicolaï s'est branlé sur un banc à Caudéran près du Parc Bordelais, et tout à coup la terre s'est mise à trembler ! Il est rentré terrorisé ; il raconte à Ramona qu'il est persuadé que trop de mecs et de nanas se sont branlés en même temps sur tout le globe terrestre. « Tu crois qu'on devrait se téléphoner ? », il demande.

#### Le 23 Mars

A. N. En écoutant *Speak like a Child*, Nany se souvient du goût de la bouteille de lait à cinq heures du soir à l'École Primaire, prise et bue au goulot, comme ça, et de sa solitude absolue enfant lorsque son chien quittait son ventre contre lequel était venu se blottir la plupart du temps les après-midi ou les soirées d'été dans la chaleur du soleil sur l'herbe du jardin, ou même en cachette sur son petit lit pour les temps plus froids. Il apaisait comme cela ses angoisses, qui étaient terribles, sûrement plus terribles que pour tout adulte. C'était son seul compagnon, ce petit coker noir et blanc. Lorsqu'il se levait tout à coup pour courir, aboyer sur un bruit, il se sentait totalement désespéré. À présent il n'avait plus de chien.

"Il y a tellement de façons dont une femme comme Aube vous arrive, survient, apparaît ; et là tout un poème des douceurs, du visage contre le cou, des frôlements, du blottissement charnel, des caresses de toutes les parties du corps de la femme : une sorte de blason amoureux, mais très vaste et très délicat. Je ne parle pas de baise, juste des positionnements.

(Cette nuit-dernière j'étais un jeune gars qui doit passer le bac pour pouvoir entreprendre des Études Supérieures (pour celles-ci il n'y a aucun doute). Mais j'ai de grandes difficultés pour le bac ; un ami m'accompagne et je commence à grimper sur une échelle en laissant mon cartable au sol. Il faut que je passe par une soupente au sommet de l'échelle avant de grimper un immense escalier de pierre dans un immeuble de l'autre côté de la rue : l'échelle c'est le bac, l'escalier de pierre les hautes études.

Je demande à cet ami de prendre pour moi dans mon cartable un crayon et de me le faire passer, ainsi que l'exemplaire de la Bible avec les Noëls chantés, que je lui ai demandé d'apporter. Là-haut un prof très sévère m'attend. Malheureusement l'ami a oublié la Bible ! J'ignore si je vais pouvoir passer mon épreuve ainsi.)

Le 25 Mars

A. N. Aube retrouve Michel. *Hypostase* ! Elle est

encore très gaie à propos du moulin à vent à vendre : la maison de son oncle est un ancien moulin à eau, mais cela poussera peut-être à les aider. Pour Nany, les Voix sont des Voix du Vent, toujours inachevées, pour lui qui refuse de vieillir et se réfugie dans la nostalgie avec Aube. Il ne faut rien clore, sinon on est mort. Il refuse d'accomplir tout récit, de clore l'histoire. Il demande à Aube de ne jamais finir ses études documentaires, alors qu'avec sa précision de myope elle voudrait tout ciseler. Surtout sur les dentelles, les plumes...

Le voilà qui arrive et leur donne des nouvelles des manifestations des étudiants de Paris, qu'il a eues par J. Claude. A 11h ils vont presque tous chez Ricard pour un vin d'honneur offert pour leur classe, avec de bons chorizos de Salamanque, mais aussi des chinoiseries qui torsadent l'estomac. Un peu avant 13h, Aube arrive à l'atelier : personne. Il pleut. Elle range un peu l'atelier. Vers 13h 30 elle repart, passe à L'IBÉRIA puis reste à l'Académie. Nany arrive vers 14h. Il est toujours aussi amoureux, *enroulement des sens*. Il va en gravure. Ils ont Publicité. Elle monte le voir. Puis Histoire des Styles\*. Elle se fait mettre à la porte à la suite d'un fou rire, aussi elle va retrouver Nany, et ils partent à L'IBÉRIA. Il devrait aller à l'O.R.T.F. mais reste avec elle à l'atelier. *ils s'aiment*. Elle part seule vers 19h, car il va à l'O.R.T.F., pour travailler sur des décors. Il lui donne avant de partir un nouveau coquillage précieux qu'il a acheté pour elle. Le soir elle travaille à une gravure jusqu'à 23h 30.

(Nany : "Je vais redoubler ; j'ai envie de dire au prof que j'aurai plaisir à être avec lui une année de plus, mais je sens bien que je ne pourrai pas tout faire, aussi bien faire pour ce redoublement, que lors de cette année passée ; c'est comme si j'avais eu la chance incroyable d'avoir eu de bonnes notes, très bonnes même. Du coup j'ignore pourquoi je dois redoubler. Il va me le dire...")

Le 26 Mars

R. N. Ramona : “Je n’arrive que vers 10h 30, alors que N. était là très tôt. Nous prenons des photos pour le dossier (il en a déjà pris hier soir chez Léonard) ; nous prenons surtout les maquettes des décors de théâtre réalisés, de midi à 14h, où nous restons aux B. A. La commission paritaire de ce soir n’aura pas lieu. Réunion d’élèves à 15h : nous y allons puis nous travaillons tout l’après-midi à fignoler les maquettes (*je revois l’étudiant Toisart de l’Assistance, quand j’étais apprenti, portant sa maquette à photographe dont l’exactitude propre m’avait envoûtée : fabuleuse échappée de décoration du printemps ; un As et pas une seule brisée*), et à mettre en ordre les costumes et les fiches de régie. A 18h prenons d’autres photos. Je pars seule à 20h. N. reste travailler tard à l’école. Soir : travaillé. Ecris à Maman. Couchée 1h.”

#### Le 27 Mars

M-C. N. Nicolas écrit dans son petit journal : “J’arrive en retard le matin à Bordeaux, à cause des trains en grève (un contrôleur d’Angoulême a été agressé : bien fait pour son képi !). Les anciens du POISSON-LUNE sont là avec les amis d’hypokhâgne à Montaigne : Jean-Claude, Nadine, Paul Chose (opaque), Nathalie, Sébastien, Élisabeth, Walter H. (qui milite en ce moment avec des étudiants d’Allemagne, et porte de trop grands vêtements : burlesque, inconstant), etc. Tous adorables et joyeux. Petit-déjeuner très tardif avec œufs à la coque, blinis, vodka, mouillettes, fromages, pâtés, vers d’éventails... Je leur propose l’anonymat absolu : n’importe qui d’entre nous signe les œuvres des autres : poèmes, peintures... peu importe. Ils sont d’accord.

Nathalie filme en super-8 dans la semi-obscrité. Odile est enceinte de Zanpao, réjouie ; elle vit au Château de la Tour. Il manque Bekkara, la muette-bavarde. (“Et Vitry-le-François ? Tu connais Vitry-le-François ?”)

Je vois Mila-Cali de loin, à l’autre bout de la salle ; je la retrouve, l’embrasse ; elle est fatiguée, elle baille parfois. Ses cheveux ondulés, son profil Parse parfait pour Zarathoustra. Je tourne autour d’elle toute la journée, en discutant avec tous les autres, mais on n’a pas beaucoup le temps de se parler. On se donne rendez-vous à 21h 30, au 16 rue du Loup pour notre “mariage gitan” (sang, sel et gâteau), cette rue en hommage à

la bande de loups qui ont investi ce quartier au Moyen-Âge.

Le soir, au moment où les “anciens” vont partir (chassés par la femme de ménage !), Nadine me dit que j’ai changé. « Tu as pris des couleurs humaines, tu ne portes plus ta cape de Dracula que tu avais pour la provocation au Lycée ! — C’est l’éclairage ! », je lui dis. Ça me désole de les voir partir tout seuls ; j’aurais aimé manger avec eux en compagnie de Mila-Cali. Pas eu le réflexe de les retenir.

Arrivé à l’hôtel du Loup j’écris en attendant Mila-Cali dans un malaise insoutenable advenu sans raison en fin d’après-midi, et qui n’a cessé d’augmenter. C’est à peu près rien mais c’est comme si tout ce que je voyais était sous un éclairage de vessie. Je repense aux “pulsions égarées” avant notre première promenade à travers le jardin du Luxembourg. Cela ressemble à ces décombres qu’on trouve dans la nature, *quelconques et plus forts que des œuvres d’art* : résidus de maçonnerie, brocante en vrac, pneus et grillage, caillasse, radios jetées, briques brisées et menuiserie défectueuse d’où sortent des fers, plaques d’acier rouillées des chantiers. Et le *Philips* à ondes courtes, avec son cadran international jaune et son œil de chat vert pour faire la mise au point sur les stations.

Il est soudain 21h 45 et je m’effraie de ne pas la voir. Je descends dans la rue mais au moment de rentrer dans l’hôtel, ma clé de la porte d’entrée refuse de tourner ; aussitôt je panique, je me dis que le double que je lui ai confié n’aura pas fonctionné non plus et qu’elle sera repartie sans me voir ! J’alerte le gardien au cas où la serrure aurait été changée ; il me donne une autre clé que je teste puis en toute urgence je téléphone depuis sa loge (devant ce dernier ensommeillé se traînant), chez Nathalie à tout hasard, au cas où Mila-Cali y serait repassée ; je me dis qu’elle se sera heurtée à la porte close de l’hôtel, qu’elle n’aura pas osé m’appeler ni sonner !

Personne au bout du fil ; je traîne un peu dans la rue ; j’ai froid : seul mon manteau sur mon maillot de corps. Rien n’est pire que cela : guetter une silhouette adorée à l’angle de chaque rue, la projeter sur chaque femme qui surgit, puis la voir se dissoudre en s’approchant ! Je remonte. Je me dis qu’il se passe quelque chose de grave autour d’elle, qu’on lui veut du mal, *qu’on nous veut du mal*. Je suis torturé, malade. Il y a

ces petites nourritures que j'ai achetées pour elle et que j'ai disposées dans la chambre, et je n'ai absolument pas faim ; *mon appétit réside en Mila-Cali. J'imagine tout à coup qu'elle ne veut plus de moi, que le rendez-vous accordé n'était là que pour "fuir" ! Pour se venger de mon hésitation, de ma peur d'il y a cinq jours, de mes manquements et départs répétés.*

Je n'ai pas sommeil non plus ; je ne peux dormir sans elle ; j'essaie de lire un ouvrage sur Jérôme Bosch, je me cramponne à ses visions (*Le Concert dans un œuf, La Nef des Fous*), mais je n'y arrive pas ; je décide de m'abrutir et je prends quatre doses d'Oasil, solution extrême, puis je me "jette" littéralement dans le lit vers minuit. C'est alors qu'elle advient ! Vent frais dans la chambre, comme avalanche de neige, coulée d'absolu. Je vois ses yeux tristes sous le noir Orient des cheveux, son âme perdue de fillette blessée ; elle m'explique. (Qui a dit "agonir comme une bête blessée" ?) Avec l'Oasil, je ne vais pas être un amant brillant !..."

Le 28 Mars

L. J. "Les cloches, mon amour, dit Jean, les douces cloches champêtres de sustentation d'un cerveau inouï de gosse, un brûlot de fêtes lointaines dans la renaissance des verts ! Pardonne le retard. J'ai le plus grand désargent pour les timbres. Comment s'y prendre pour donner sa démission à La Misère ?"

A. N. Jean-Paul est rentré des Baléares hier soir vers minuit dans la maison de Bruges, au Bouscat. Il a sonné, réveillé le Gd Père, et Aube s'est levée pour ouvrir. Ménage et rangement toute la journée : la maison était une vraie poubelle ! Ça va devenir comme au Mas, où on trébuche sans cesse sur des sacs plastiques de magasins, où Jacques son père, entasse toutes ses collections, et qu'il abandonne ensuite en travers du chemin sans même s'en rendre compte, car il est désormais presque totalement aveugle. Dans un grand sac de coutil qui traînait dans la réserve, il avait mis en vrac une collection de journaux, des couvercles de pots de confiture, et même une collection de coupures de presse nécrologiques qui couvraient les vingt dernières années

Il avait fourré également dans une sacoche de jute qui avait contenu du blé en grains, des quantités de timbres accumulés depuis sa jeunesse sur des coins d'enveloppes déchirées, sans prendre le temps de les faire tremper pour les décoller, ni de les mettre à sécher entre des buvards blancs non pelucheux sous des poids, avant de les ranger dans des pochettes de papier cristal. Si bien que la plupart des cussons qui avaient bouffé le grain précédent s'étaient jetés avec un ravissement coloré sur les paysages de l'Oubangui-Chari et le Congo belge et sur les austères profils féminins bistre gris et lilas brun de la Suède. (Aube a repris le dessin du premier timbre de 1653 de la Duchesse de Longueville ; elle l'a seulement imaginé, car il n'y en a plus aucun exemplaire : *catégories vibratoires* ! Ce premier timbre a été collé avec la même colle de poisson que celle que Ramona & Nicolai utilisent pour la reliure, dans l'atelier de la vieille Tévy — souvenirs malsains de juifs devenus sacs à main ou lampadaires.)

Il y avait aussi, la dernière fois qu'Aube est allée au Mas, parsemés dans le salon, des numéros de Lisette attachés avec un ficelle que gardait France, sa mère, de son côté, et des recettes de cuisine dans de très vieilles pochettes plastiques de l'école, devenues jaunâtres et toutes cassantes.

Son père dévisse en tâtonnant toutes les ampoules de 60 pour les remplacer par des ampoules de 30, tellement il est radin : la différence de lumière lui est peu sensible. Le plus terrible, c'est lors des préparations de pot-au-feu : il tient lui-même à enfoncer des clous de girofle dans les oignons pour la sauce, et comme il est obligé de les coller contre ses yeux pour les voir, il passe de longues matinées de préparation culinaire sans cesser de pleurer, sortant de là comme un hibou pris d'un coryza arctique, ce qui fait rire Jean-Paul, sans aménité

En fin d'après-midi Aube prend un bain et se lave les cheveux puis elle va se promener avec les chats dans les bois. Jean-Paul a ramené un tract qu'il a trouvé par

hasard dans le train, et qui reste incompréhensible : “Séguret : securitas. Mur d’enceinte N percé de deux entrées souterraines P et de deux portes d’enceinte O.”

Aujourd’hui c’est un lendemain important pour Mila-Cali et Nicolas (Mila-Cali l’avait mise au courant) : “le lendemain du loup !”. Elle cueille une rose pour leur offrir ; elle leur souhaitera “l’anniversaire de la veille” si elle les rencontre.

Nany : “Je puis grâce à toi faire le plongeon du soir dans l’épanchement des odeurs, épanouissement libre sans avoir à craindre le fagot d’un père perdu ou la Bête Rouge.

Pas de mise à neuf comme un sou brillant nécessaire. Walter H. a tapé des parodies de textes et de lettres de nous sans grand intérêt.

Il ricane de cela (en se forçant), toujours courbaturé et moulu de nos séances de boxe, avec son grand pif définitif de travers avant même le premier round, avant même d’entrer sur le ring, tordu d’un coup de boule contre le foie de sa mère ; il n’avance que cassé.”

**Le 29 Mars**

**L. J. Lydou à Chamonix est levée à 9h. Il fait un vent de Nord terrible, à peine s’il fait 2, et il est tombé une bruine glaciale avec le jour : c’est insupportable, à contre-saison. Elle fait sa chambre puis prend un bain avant le petit-déjeuner. Elle envoie une carte à Michel Dumaroy en allant faire des courses avec sa tante qui l’emmène voir sa propre tante ! L’après-midi elle lit dans la salle à manger puis vers 17h elles prennent le thé et ensuite elles vont chercher l’oncle au bureau et en route Lydou achète *Brocéliande*, un recueil de poèmes d’Aragon. Elle a reçu une lettre de Jean qui lui a joint des poèmes de Nicolas, toujours sur *Chequito Wastersheim*. Elle veut lui écrire (“*Kammerspiel* !”) Elle est couchée à 23h.**

**A. N.** Le matin Aube va en cours, mais au lieu de monter en gravure elle se rend chez le dentiste car une molaire lui fait mal : il ne reçoit que de 16h à 17h. Elle passe chez l’opticien pour prendre ses verres de contact

et revient à l’Académie vers 11h. Elle reste en gravure mais ne travaille pas. À midi elle va chez Julio chercher un disque de Leny Escudero (*Le Royaume Perdu*), puis elle part à l’atelier avec Pierre et Claude (le nouveau), qui partent aussitôt. Elle reste à l’atelier, elle lit puis elle sommeille un peu. Nany arrive vers 14h 45 ; il est très heureux de la trouver là alors qu’il vient juste de lui envoyer une lettre ! Il renonce à aller imprimer des gravures. *ils s’aiment* sur la musique de *The United States of America*. Vers 19h ils prennent un 7 ensemble ; elle descend aux Quinconces chez le dentiste qui la prend tout de suite : rien de grave. Elle repart à l’atelier pour préparer les mises en place des gravures de Nany. Elle prend le dernier bus. Elle a reçu une lettre de sa tante Andrée du Gers, et de sa mère qui vient la chercher ce soir en voiture, et qui lui parle de son jardin. (Un temps, elle a voulu planter des allées de ficus et de cactus, pour on ne sait quelle raison de rime, malgré leurs besoins d’eau contradictoires. Puis elle a tout abandonné, et les plants traînent derrière la vieille porte défoncée de la réserve qui sert aussi de garage pour la voiture.)

Nany écrit : “Parfois rien n’accroche. Peut-être parce que tu pars pour les vacances. Parfois tout prend soudain la vivacité abrupte d’un roman noir (comme ceux de Nicolai). Roman, jamais en mai ! C’est le cri à la portée d’un monologue : Ginsberg, ou l’absolu ennemi : Michaux. Céline, Pound, Hammett au tempo noir et cut...”

**P. S.** Les cours du Conservatoire donnés par André Névrose (dit “Le Tarin”) ont lieu à la radio entre 18h et 20h. Du moins ça marchait encore comme ça en janvier ; j’ignore maintenant ce qu’il en est depuis l’assassinat de son adorable petite fille dans le Laboratoire Zoologique du Parc Bordelais. Pour les Arts Déco, c’est 3ème année (1ère année du 2ème cycle).

Mes dépenses : timbres 40, bière 150, bulldozer 2990, pharmacie 740, P4 100 (j’ai réduit !), Atelier 5000, Cinéma 615.

Les départs pour Saint-Maixant et Verdélais ont lieu à 19h 40 et à 19h 45 pour Saint-Macaire.

Ne rate pas après-demain *L'Arlésienne* à la télé."

Le 30 Mars

M-C. N. Nicolas a laissé une lettre : "Zonzonnante Mila-Cali,

Grand bonheur depuis quatre jours et en particulier ce matin avant de te quitter, entouré par toi, Athéna des nuées qui protège le guerrier et couvre les lances avant qu'elles n'aillent ficher les crânes sur le bois des cercueils. Cela vient-il du fait que tu m'aies simplement dit "*Je garde toujours une braise pour l'île du pommier rose !*" à propos de ton amour, au début de ce mois. Donc on est dans le subtil et le solide à la fois. J'avoue que ça me rassure, car au début j'avais l'impression qu'il fallait "rejouer ça" à chaque fois, (pas comme un théâtre, mais comme une partie de dés, les dés couleur de neige), du fait de tes incertitudes. J'ai le sentiment que depuis le jeudi des Revenants et de nos amusements de médiums, les choses ont tourné en même temps que la table, peut-être progressé d'un cran. Mais peut-être est-ce encore une illusion ?

je t'aime.

P. S.

Bien sûr que c'est tout un vrac, ces croyances nordiques mais grâce à cela j'écris à propos de tes "cartes des mains" peintes, et ce sera pour la radio, avec Nany qui fait répéter sa pièce aujourd'hui. J'ai même écrit une sorte de "fantaisie" qui nous concerne. Je t'en joins le brouillon. J'y parle de la photo de ton père en jeune marié que tu m'as montrée à l'Hôtel du Loup. Sous un autre nom, bien sûr."

A. N. Aube : "Grand vent qui soulève le sable sur la place de la mairie et fouette les coureurs du Saint-Puy en survêtement blanc. Beaucoup de vent ; il fait déjà chaud. Le pull est inutile ; la chemise avec le blouson ont suffi à Jean-Paul, qui est venu voir ses ennemis. Moi j'ai mis l'écharpe pour le matin et ce soir aussi, toutefois, avec le bonnet.

Beaucoup d'oiseaux tournoient en tous sens au-dessus du lavoir, qui ont l'air affolés par le printemps : corneilles, corbeaux, geais, pies, etc.

À Terraube les terrasses étaient pleines, hier : beaucoup de vieux et d'enfants. On voyait les terrasses successives (des toits, cette fois-ci) depuis le 6ème étage de chez Claudine. Grandes façades blanches au soleil et vent frais tout de même l'après-midi en sortant.

Il y avait un manège dehors. Claudine portait un faux cuir craquelé de blouson de fille : du caïman de pacotille. ("Pas de dents !")

Le 3 Avril

A. N. En arrivant à Citram un peu après 7h 30, Aube a le pressentiment que Nany ne viendra pas ; elle l'attend jusqu'à 8h 30, puis part vers Gambetta pour l'atelier et le trouve juste après la place Tourny ! Il arrivait. Ils partent aussitôt à Sainte-Monique pour le tirage.

N. N. Nycéphore a couru à Facture avec Joseph le Vernisseur dans son camion puant parmi les queues de renard flamboyantes, pour obtenir un rouleau de kraft gratuit, une "chute". Pas un sou vaillant et aucun autre moyen de réaliser des affiches pour leur lecture-spectacle-happening dans l'école de la place Dormoy, que par leurs propres moyens. Ils ont obtenu un énorme rouleau de plus de cent mètres mais personne parmi eux ne connaissait vraiment la sérigraphie.

Ils ont bricolé une sorte de cadre en menuiserie tendue de soie fine et Nycéphore réalisa le cadre au kodatrace dans les tréfonds de sa chambre jaunâtre ("couleur pisser et merde" disait Nicolai) : pas de cliché, pas de typo ; chaque lettre tracée à la main puis vaguement détournée au vernis (avec du "cellulosique" trop épais de Joseph) devenue rapidement hideuse, dégoulinante, illisible !

Le tirage a été improvisé avec Nany sur les linos de la rue Sainte-Monique : c'était affreux de misère : à même le sol rien ne séchait, tout bavait ; le chien crotté piétinant tout, les traînant sous ses pattes ou les poursuivant... Et il y avait le vent et la pluie là-dessus, la pluie épouvantable comme toujours à Bordeaux qui a tant pourri les cerveaux reptiliens de ce marécage, la

pluie dehors à verse, à tombereaux, à chiottes... Les affiches collantes s'envolaient encore du lino pour retomber dans la cour de ciment gris inondé, ou bien arrachées plus fortement et soulevées plus haut, elles allaient se ficher sur les barrières des petits jardins, se plaquant sur les arbres, disparaissant vers l'église, s'effondrant dans les caniveaux boueux, placardant le voisin débile en vélo pour l'y faire tomber en cavalcade. Puanteur des feuilles répandues partout dans la minuscule cabane où la Matouse de Nany geignait, de nouveau tubarde, plus trouée et plus recouverte de vieux lainages rafistolés que jamais, près du père clodo, crevarde (la seule à croire que c'était "en douce"). La soie étant mal obturée et trop fragile, et les caractères de pochoir étroits et trop serrés, cela s'est déchiré, épanché en désordre par tous les pores et n'a fini qu'à aboutir à des pâtés mauves et illisibles.

Une dizaine d'affiches en tout et pour tout furent placardés aux alentours du spectacle sans autre signification pour les passants qu'un amusement coloré.

Quel déplacements considérables de forces vers les Noces de la Littérature et si loin des peintres ! On en mesure mal l'importance quand on passe près du reste des odeurs de nougats du Cours Barbey sorties d'un camion de zinc inoxydable ; on n'a jamais vraiment aucune idée de *la catastrophe singulière d'une âme*, et comment elle peut s'étendre sur toute une vie. Nycéphore tira comme leçon de ça qu'il était nul en sérigraphie *et partout ailleurs*.

Le 4 Avril

L. J. Lydou est levée vers 10h. Elle commence à faire une valise en pensant à Jean ("Lydou ma sirène, ma Lorelei, mon Ondine !"). Elle sort très peu le matin, avec sa tante. L'après-midi elle finit sa valise. Puis elle lit Aragon et Maïakovski. "Jean et Lydou sont des classiques", a dit Nicolas l'autre jour. Elles prennent le thé puis elles vont chercher tonton André au bureau. ("Le plus classique de tous, c'est Nicolas.") Après

manger (fraises et fraises des bois), elles partent à la gare en voiture : le train de Lydou part à 21h. Elle change à Lyon et tombe dans un compartiment d'Espagnols cherchant du travail en France ; ils parlent en espagnol d'un évêque espagnol du Yucatan, qui détruisit 5000 idoles, 15 grandes pierres d'autel, 22 plus petites, 27 manuscrits sur peau de chevreuil, et 197 manuscrits de toutes figures et grandeurs, dans une fureur iconoclaste. L'un d'entre eux connaît Robert Triquero : il commence à parler du STYX puis les autres l'arrêtent de suite. Ensuite monte une française parlant parfaitement l'espagnol. Lydou dort un peu. Changement à Toulouse, puis Agen.

A. N. Le matin en arrivant à l'Académie, Aube trouve Nany qui venait l'attendre ; ils vont en cours : Études Docs ; très peu d'élèves, dont Loutriano qui en profite pour tenir une sorte de "conférence" auprès de ceux qui sont là pour dire que la palette de Watteau est pleine d'impuretés et que Delacroix est un vrai cochon ! Aussi vers 9h 30, comme Aube est indisposée ils passent rapidement à L'IBÉRIA puis vont à l'atelier. Comme Aube est malade, elle se couche. Nany la couvre bien, la cajole, et elle s'endort pendant qu'il tape à la machine sur du feutre pour ne pas faire trop de vacarme avec l'Underwood mitraillante. Il prépare une mise en scène d'une de ses pièces à Barbey, avec la bande à René. Il aurait tellement voulu être joué dans un vrai théâtre ! La création avec Nicolas du théâtre du STYX dans l'autobus peint, c'est pour ça aussi. Elle a pris du nubarène, aussi lorsqu'elle se réveille elle ne se sent plus trop sur terre !... Nany vient dormir avec elle et *ils s'aiment... enrroulement des sens* ! Ils partent de l'atelier vers 16h 15 et vont au snack de la Victoire manger des frites avec du Morbier. Puis au STYX où ils trouvent Zanpao et sa machoire d'âne en galoche. Vers 18h 30 Nany va à l'atelier ; Aube l'y accompagne puis prend tout de suite le bus. Il pleut. Le soir elle va seule au STYX pour le récital Zanpao, toujours aussi passiste. Nany la retrouve et reste avec elle à son retour

le soir sauf vers 23h 30 où il part annoncer le bulletin des Gelées à la Radio. Castex les rapporte en voiture à 1h 30, en passant par Ulysse Gayon pour cueillir Nany au passage et les conduire à Bruges, tout près, cet ancien marais sur la route de Compostelle, près des jalles de Blanquefort si chères aux pêcheurs.

R. N. Ramona se lève à 10h. Toujours rien de Nicolai ! Elle lui écrit car sa mère a parlé hier soir à son père de le faire venir chez eux : il n'a pas répondu...! Elle poste la lettre et tombe sur la marchande bourgeoise marseillaise opulente, la plus conne qui soit. Sa mère et sa tante qui est là, portent son cousin à Sète pour son stage de voile. Ils partent à midi. Après-midi : vagues esquisses avec de la glaise venue du bord de mer à Marseille. Aube lui a dit que tout le sous-sol du Gers est instable, argileux. À 19h elle passe à l'église pour prendre des bougies qui serviront à finir un moulage. Le soir, au lieu de la télé, elle lit un ouvrage avec des cartes sur les sous-sols d'argile.

N. N. Nathalie et Nycéphore iront tous deux bientôt à Verdélais ; elle attend cela. Il lui a dit l'autre jour : "On sait ce qu'on a perdu mais le présent n'est pas encore là." Elle se lève à 9h. Elle assiste à la messe de Sainte-Adèle à 10h avec la belle mantille blanche que Nycéphore lui a offerte à Séville. Elle se confesse et communie. Elle est passée au cimetière avec son oncle et sa tante venus de Barcelone. Puis elle est rentrée avec ses parents après être allés voir Noëlle et Thérèse. L'après-midi Francis Zone et La Toune sont venus voir le match de rugby à la télé, puis ils les ont invités à sortir au café pour leur offrir l'apéritif et par conséquent elle n'a pas beaucoup travaillé pour *36 Fillette*. À peine quelques essais de "bijoux" qu'elle lui enverra dès que possible, c'est ce qu'elle écrit dans son petit mot à Nycéphore : "Tout doucement... pardonne ! Tu dois dormir dans notre grenier. Ici minuit et je vais dormir aussi. Plafond craquant. Sur la petite chaise, le mouchoir dit : « C'est rien ; t'inquiète ! » Là-bas dans les rues convulsées, le petit claquement des réverbères.

Mes dépenses à mon tour : Déodorant 300, démaquillant 600, dentifrice 160, consignes 70, cigarettes 300 (je n'ai pas réduit !), bas 285, collants 300, citronnade 140, tomates 40, 6 œufs 125, deux boîtes de cirage 140, et ce que je t'ai prêté 200. Tu vois que je n'ai pas trop dépensé ! Jeudi il a neigé sur Bruges, selon ma grand-mère, et hier il faisait beau."

#### Le 5 Avril

M-C. N. Mila-Cali se rend à La Grande ruine, aux Écrins. Grosse crise de famille : Médard a failli se foutre sur la gueule avec Yankou à propos de la part d'héritage de Mila-Cali et de ce qui lui revient du bois des parcelles que Médard ne lui a toujours pas donné ; ça dure toute la journée ; Nicolas vient aux nouvelles en appelant depuis sa chambre de Jarnac vers 17h 10 et la console. Elle dit : "Jamais plus je ne pourrai aimer autant après toi ; c'est seulement avec toi que je veux vivre." Puis à 19h 20 M-C. appelle de chez Jess (qui revient de Genève avec de la bière suisse), et qui l'a invitée à manger des truites.

A. N. Aube : "Nany parti en catimini très tôt ! Crise de désespoir pour Walter H. : ses pièces ont été refusées. Mais surtout il est débordé par l'infinité de ses propositions entre lesquelles il ne sait plus choisir : les différents dialogues abordés de différents points de vue, les parties prises et les parties écartées dont il veut également faire usage dans une autre pièce, voire même une autre version de la même pièce, etc. Et ceci à l'infini ; littéralement il se sent *en dehors de chez lui*, et demande conseil à Aube. Dans une des pièces l'intrigue tourne autour de Bordeaux sauvé par son vin ; l'action se passe dans la ferme de Saucatz en 1944. L'action est accompagnée de son commentaire. Est-ce vraiment intéressant pour le STYX ?

#### Le 6 Avril

A. N. Hier au soir Walter H. a eu une crise de nerfs à cause du refus de ses pièces au STYX pour Cadix. Comme il sait que Nany a créé ce bus itinérant de théâtre avec Nicolas, il comprend d'autant moins ce refus. Pour parler d'autre chose, il ricane sur Hector,

“le faux Kalfon, le carafon !”

Le 7 Avril

M-C. N. À 10h 30 Nicolas appelle Mila-Cali et tombe sur Mémé Marouchka qui lui passe Mila-Cali ; c’est à propos du rouleau de soie que Nicolas voulait réaliser avec elle. Elle lui parle du coucou qu’elle a entendu pour la première fois ce matin : “J’ai de la chance, j’ai de l’argent sur mon compte.” À 12h 10 Mila-Cali le rappelle toujours à propos du rouleau de soie, depuis chez le frère Yankou, puis depuis chez Blandine, car ce gros con de Médard est toujours à écouter en espion sous prétexte d’aller prendre du bois ou n’importe quoi d’autre. En ce moment il entasse le fumier en plein devant la fenêtre de la pièce où Mémé Marouchka vient coudre. Qu’est-ce qu’il est con ! À 13h Mila-Cali rappelle avec naïveté (“Tu m’as oubliée !”) puis encore à 14h 30 (“Je t’aime, je t’adore ; j’y crois, à notre départ. Je peux absolument tout supporter, tout assumer si je suis auprès de toi. Tu es ma force, mon Ange, mon Paradis, mon bonheur, mon équilibre, mon miel, mon refuge, mon avenir, ma vie. À bientôt j’espère !”)

L. J. Levée à 11h Lydou écrit à Jean mais il n’aura certainement pas sa lettre demain, car le facteur est paraît-il reparti lorsqu’elle la poste. Elle arrivera donc avant la lettre. Après-midi : *méninges* (rêverie : “La bande ne voit pas une silhouette près de la fenêtre. « Remettez-moi ces sacs d’or et vite ! »”) jusqu’à 17h environ. Puis elle écoute des disques en écrivant à son oncle André de Chamonix. Il lui aurait fallu dessiner des éléments de décor pour Jean... Le soir télé (très bien). Couchée à 11h 40 elle relit son journal. “L’acrobate rate l’autre trapèze ; il saute de sa chambre jusque dans le milieu de la rue par la guillotine ouverte.”

A. N. Elle est levée à 9h 30. Il pleut. Elle va à la messe à 10h ; elle y voit son oncle et sa tante du Moulin. À midi elle écrit à Nany. Après-midi : gravure de timbre (Huperion & Theia), jusqu’à 20h. Le soir : télé ; film et Club des Poètes ; concours de poésie : Patrick Lacroupe lauréat ; mais elle ne le voit pas. Heureusement ! Elle pense à Nany (“Le poète est un

orfèvre, mais lui c’est un entasseur de bouses.”). Couchée à 23h 30. Elle prend du nubarène. Effet immédiat. Elle écrit à Nany : “Minuit. Je viens d’en prendre. Je glace du crâne à la plante des pieds derrière les vitres en pluie. Après t’avoir croisé au portail, hier matin, mon grand-père m’a fait les gros yeux ! J’ai aperçu non loin de chez moi un moulin magnifique avec son toit, en arrivant en bus, hier soir. Ne mange pas tout le nubarène de l’atelier ! Mon cou tourne sur un gond de graisse, se tord en caoutchouc trop tendu ; mon visage passe dans le dos, puis sur les côtés, puis devant, tourne, tourne très vite ! Lèvres en papier de verre ; langue gonflée, gorge bouchée ; je tremble. Le papier est de soie où l’ombre de ma plume pique une aiguille sur le mot, infuse...”

R. N. Ramona se lève à 10h. Après-midi : ménage. Elle balaie le grand couloir puis elle le lave pour pouvoir y poser des moulages. Ses parents et son cousin Patrick sont partis vers Vendrargues. La voisine ne vient toujours pas la voir. Soir : télé. Elle se couche à 23h, dessine quelques esquisses de mains et feuillette un livre où elle bute sur une phrase qu’elle ne cesse de relire : “Ils ont commencé à travailler ensemble à partir du désert du Sahara, avec William.”

N. N. Nathalie se lève à 10h et Nycéphore à 10h 30 alors que le réveil sonnait à 8h. Ils déjeunent et partent ensemble à midi. Ils prennent un 15 jusqu’à Gambetta puis se promènent sur les quais qu’ils longent en prévision des repérages avec Jean, regagnent l’intérieur de la ville par les petites ruelles des Capucins et du côté de la Fac de Médecine. Ils décident de rentrer dans un petit restaurant tenu par une noire cubaine, une amie de Triquero. Il fait très beau. Ils prennent du temps pour leur repas : 1 heure. Ils partent vers 14h 30, regagnent le centre où Nathalie passe à la bijouterie prendre sa montre et la bague que Nycéphore lui a offerte, qui était à la gravure avec une légende *ILVBIDT* sur un fond de rocher. Puis ils font les librairies, achètent un livre qui leur fait penser aux *Petits poèmes en prose de*

*Province* de Nicolas, sont fatigués. (“Lassitude diagonale, mais pour qui ?”) Ils vont à Meriadeck où une plaque a été apposée en mémoire de la réunion de la Bretagne, puis rentrent au grenier. *ils s’aiment*, s’endorment... À 19h 30 ils partent voir Anne-Marie, une amie de Jean et Lydou près du jardin des Beaux-Arts : elle aurait deux immenses hangars qu’elle a hérités de son père à leur prêter pour le film de Jean où reconstituer la jungle et tourner le débarquement des colons. Ils vont les visiter face à l’Esplanade des Girondins. Elle leur donnera la réponse jeudi prochain. Ils reviennent chez eux, prennent l’apéritif avec elle et son mari, discutent à propos de Jean et de ses courageuses formules d’originalité, du Lycée (des exactions de Nicolai), de Lydou, du film en cours, etc... Nathalie et Nycéphore partent à 21h 30 en bus ensemble jusqu’à la gare Saint-Louis, puis ils remontent à pied le cours ; Nathalie attend le 7 avec Nycéphore, puis le quitte lorsque le bus est là. Elle rentre : le cousin de Gand est couché ; elle va le voir (il est arrivé cet après-midi). Elle travaille pour *36 Fillette*. Elle se couche à 1h, lit et tombe sur une *Défense des loups* de Hans-Magnus Enzensberger où il dit de merveilleuses choses si proches de Nycéphore et surtout de Nicolas !...

#### Le 8 Avril

M-C. N. Pâques approche : fureur de jaillissement mauve de la glycine en deux jours, forsythias d’or, roses pommiers du Japon. Le cytise n’a pas encore atteint sa maturité de tremblement. Le paysage se *mythologise* à partir du promontoire où se trouvent les balançoires, chez Yankou : il devient emblématique des lointains. Les animaux sont tout excités : les corbeaux passent en désordre et poussent de grands cris le matin, ou plus tard des interjections brèves, on entend les blaireaux dans le coteau d’en face avec leurs cris de femme qu’on assassine, on voit des bandes de biches traverser la route et s’éparpiller dans les talus...

Mila-Cali s’aperçoit que les lettres écrites par Nicolas sont peintes d’un coup, comme des lambeaux de la nature elle-

même... elle ne sait plus trop dire. Arabesques : l’âme éclate sur un chemin de grisailles dans la fin de l’hiver pourrissant, sur la nuit la plus noire.

L. J. Lydou est levée à 10h : *méninges* (« Il est perdu ! — Non ! Il a réussi à sauter par la fenêtre ! »). Après-midi : elle coud un peu des ébauches de costume. Vers 17h 00 elle va au Moulin rendre visite à Aube qui est avec sa mère, sa tante et avec Soutène, le jardinier. Elles parlent de ce coup de fil anonyme qui inquiète un peu Lydou car le STYX serait en question... l’introduction d’un faux élève à l’Académie sous un faux nom, ou avec de faux papiers... une bagarre... Elle perd pied. Puis arrive l’oncle de Aube. Elle repart vers 18h passées et la tante la raccompagne un peu. En rentrant elle se promène un peu, va au jardin, cueille du lilas, passe dans la pelouse. C’est Nycéphore qui parle toujours du mur de la Pelouse de Douet et de la “grande muraille de l’hiver”. Souvenir de loggias luxueuses des villas de la rue de Charmoisy à Chamonix, avec tous ces petits chalets-hôtels près du château, entourés de grandes pelouses : tout un engoncement de miniatures, de pierres d’angle, de balcons fleuris. La pluie centrale dans la ville, l’artère humide, l’abondance de cuir...

Soir télé. Il y a un match de basket où Jean-Paul joue, mais elle n’y va pas. Dans sa chambre elle écrit et elle pense à Jean ; elle a peur et il fait du vent. Elle pense au plan du coup de vent qui fait gonfler le ventre de la Mariée. Elle est couchée à minuit et demie.

A. N. Aube dort toute la matinée et ne se lève qu’à 15h 30. Elle prend une douche et déjeune. Elle a reçu ce matin son bulletin de l’Académie. Rien de Nany malgré sa promesse... L’après-midi elle poste ses lettres pour lui (de samedi et dimanche). Vers 16h 30 sa mère et elle vont au Moulin à pied où bientôt Lydou les rejoint. Il fait beau. Elles rentrent vers 19h, après que Lydou soit partie. Elle écrit à Nany. Son grand-père s’est plaint de ses sorties à Bordeaux... ! Soir : télé. couchée à minuit, elle lit.

Aube écrit : “Le nubarène m’a endormie jusqu’à 15h.

Après je suis partie m'oxygéner sous le soleil, à travers champs. J'ai toujours l'impression d'ombres de souris rapides sur le plancher de ma chambre entr'aperçues furtivement au coin de l'œil."

R. N. Ramona se lève à 10h. Rien reçu de Nicolaï ; elle ne lui écrit toujours pas. Par contre la mère de Ramona reçoit un papier de l'Académie portant sur la discipline et plus particulièrement sur les absences. L'après-midi elle s'installe dans la buanderie où elle travaille sur des pains de glaise qu'un voisin lui a ramené de Bretagne, un marin qui sculpte avec le vent à Cancale et à la Baie des Trépassés, entre les oiseaux de papier des cerfs-volants tibétains, et les moulins à prières, très colorés. Elle travaille jusqu'au soir tard, sans regarder la télé, puis elle lit.

N. N. Nathalie se lève à 7h ; elle arrive au grenier à 9h au lieu de 8h 30 comme prévu. Elle montre et explique à Nycéphore les projets et travaux pour *36 Fillette*. Il doit partir pour Paris par le train de midi. Ils quittent le grenier vers 11h et partent à pied vers la gare ; ils payent l'abonnement et elle l'accompagne sur les quais mais ils sont en avance et ils attendent le train. Puis ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés : le train de midi part juste à cet instant ! Le prochain qui est à midi et demie arrive beaucoup trop tard à Paris ; aussi Nycéphore repoussera son voyage à demain matin. Ils reviennent à l'Académie et mangent leurs sandwiches à la tomme de Savoie avec des radis ; ils y passent l'après-midi mais ne travaillent pas : Michel Dumaroy (enfin revenu !) vient discuter dans leur loge avec Walter Hertz. Puis arrive Sissi Conkey et sa tenue de perroquet. Nathalie n'a pas envie de rentrer à 18h ; aussi ils vont dans les bâtiments des Anciens Combattants où ils volent une armoire métallique qu'ils transportent au grenier. En passant devant le *Garage du Port* ils tombent sur Manolo Perez qui leur dit : « Pourquoi vous n'avez pas d'enfant ? Il ne faut pas seulement penser à soi... », etc. Puis ils coupent court par la rue des Alamandiers et en passant devant

l'atelier d'ébénisterie de l'Abuelo, ils apprennent que Joseph vient de le vendre et d'acheter l'ancienne petite mercerie du 52 de la rue Sauvageau. Nycéphore est catastrophé ; au lieu des trois étages variés, tout l'univers se réduit à une seule pièce-boutique sur la rue ! Il n'y a même pas une cuillère pour le cousin Mathias qui en est réduit à prendre le café dans un vieux verre sale qui traînait. Il est là avec sa fille Isabelle, courte avec de grosses cuisses, celle dont Nicolaï dit toujours qu'il va bientôt se la faire. Ils lui racontent le projet de reliure de Nicolaï. Mathias leur dit que ça ne fait rien, qu'il faut rester là, reprendre la lignée des ébénistes, ne pas repartir à Buenos-Aires d'où Don Qui est venu. Il va leur apprendre ça. "Même sans atelier ?" C'est une terreur atroce pour Nycéphore, d'autant qu'il sait que c'est un cauchemar, mais il n'en voit aucune sortie pour l'instant. Donc plutôt que de désespérer davantage ils vont manger des touteaux chez Walter et de là vers 22h se rendent à pied chez Désobéi où Nathalie parle des possibilités luxurieuses de Charles Fourier, et Luc Picqueur les raccompagne à minuit. Ils s'endorment aussitôt pour pouvoir se réveiller au plus tôt.

#### Le 9 Avril

L. J. Le matin Lydou va à la messe ; elle voulait se confesser mais le curé était déjà reparti ; elle rentre tout de suite et fait sa valise. Elle a le cafard — maintenant — du départ. Ils quittent le Château de Terraube et elle va voir *Un Chinois en Chine* projeté en matinée au Gascogne à Condom, puis repassent au Château quelques minutes. Elle cherche un vieux Mickey de 1957 ou ces années-là, pour retrouver *La baleine et le cuisinier chinois* ; mais il y a trop à trier : pas le temps. À Lectoure à 14h 25 pour le train (alors qu'il y en avait un à 7h !). Arrivée à Bordeaux à 18h : il pleut ! Il pleut ! Elle mange des artichauts et une omelette à l'oseille chez les Roll. Jean a téléphoné deux fois en son absence mais pas d'appel anonyme : elle craignait. Elle se lave les cheveux. Couchée à 23h 50

elle écrit une scène à propos de la file des culs-de-jatte au retour de Lourdes : irradiés par l'eau lourde ! Jean lui a laissé un dessin cochon avec une légende : "Voici le curé tout nu à l'aube !"

A. N. Aube est levée à 10h. Il fait beau. Elle fait une mise en plis à sa mère. Enfin des lettres de Nany avec des poèmes de Pâques... Elle est si heureuse... Demain ils partent à Lourdes. Elle poste une lettre pour lui (de dimanche soir et hier soir) où elle dit : "Dans le fond, tu es né à vingt ans !". Après-midi : timbre. Soir : télé. Couchée à 23h. Elle écrit, elle pense à Nany, relit ses poèmes. Elle lit un ouvrage sur Titien et se souvient que Loutriano l'appelait le "noceur de la technique", ivre de sa réussite et dédaignant les fonds, appuyant les pouces pour les fondus comme pour mettre à mort la toile.

R. N. Ramona se lève à 10h. Elle reçoit une lettre de Nicolai postée de Verdélais : il est accepté par la troupe de Cadiz pour préparer la venue du groupe et se charger de toute la photographie des décors ainsi que d'une partie de la décoration théâtrale : le séjour doit durer cinq mois. Elle lui répond tout de suite et poste la lettre. Après-midi : moulages et un essai de taille directe dans le bronze. Ses parents sont allés voir à Clapiers un artiste qui s'enfile une canadienne en cette saison, tellement il a froid, et qui peint des lapins en natures mortes miniatures. Lorsqu'ils reviennent elle va voir les amis de Nanou ; ils discutent jusqu'à 20h 15. Soir : télé. Elle se couche vers 23h et soigne son rhume. Elle écrit à Nicolai ("Et les enfants de la petite maison, ils vont bien ?") puis elle lit, à propos de l'indépendance anarchiste dans la petite maison de Lambeth.

N. N. Nathalie et Nycéphore se lèvent à 9h. Langue et bouche pâteuse : chantilly, bières, cidres, chocolat... de la veille. La lourde pesante et mélasseuse bière brune vient recouvrir jusqu'aux bosquets et aux lauriers les plus proches, qui poussent à présent au fond du Jardin Noir. Après déjeuner avec l'Abuelo et Joseph, Nathalie cherche la date de quelques textes de Nicolas

; parmi ceux-là, il y a un brouillon sur les actionnistes viennois. Donc Joseph et l'Abuelo sont là à présent, au 52, dans cette étroite boutique. C'est plutôt très très pauvre. La cousine Isabelle, sac de viande, y finit ses études.

Après-midi : assouplissements : toutes les courbatures ont disparu ! À 17h elle se prépare pour sortir, arrive au grenier vers 18h 15, où elle retrouve Nycéphore. Vers 19h 30 il va manger seul au Restau U. Brie de Meaux au menu, pour racheter de la "purée d'épinards à la crème fourrée", comme dit Nicolai ! Elle tape à la machine en l'attendant des textes de Walter. Puis il revient la chercher. À 8h 30 ils partent pour le CRDP (*Pierrot le Fou*) ; dans la salle ils croisent les Roll qui ne leur disent rien ; en sortant ils saluent Kikou mais Roll ne pipe mot. Ils partent à pied jusqu'à la gare et Nycéphore raccompagne Nathalie chez ses parents puis il va prendre le train pour Paris. Il doit aller au Ministère des Beaux-Arts, 18 rue Saint-Dominique (pour leur parler de son projet sur Kropotkine) puis à la Librairie Saint-Germain. Elle le reverra dimanche à 15h au grenier. Elle pense à cette installation de jardinet et de crèche...

#### Le 10 Avril

M-C. N. La grêle comme des gens sur le toit qui versent d'énormes sacs de graviers, et quand le sac est vide qui repartent. Malgré ce vacarme, Mila-Cali écoute des bandes inédites de *Os Mutantes*, qui vont bientôt faire un disque, et de la musique gitane ("C'est mieux que la brocante de Manitas et les souvenirs de Mireille Mathieu !"), et la fait écouter au début de l'après-midi par téléphone à Nicolas qui lui racontait la bagarre de Jean et lui dit que l'autobus peint du STYX pourra en définitive leur servir de roulotte pour partir. "C'est vrai que la roulotte en bois c'est ringard, mais je connais des gens qui font la route avec ça, des copains de René. Ça permet une lenteur et on aime tellement contempler les panoramas, tous les deux !" Avant la nuit Nicolas lui écrit en fumant de l'herbe et buvant du cidre, puis Mila-Cali l'appelle de nou-

veau.

A. N. “Écris-moi ! Parle-moi de ton scénario de film avec cette structure alternée sous forme de chronique, que tu veux réaliser avec Jean, et sur lequel tu travailles depuis le début du mois. Ne me téléphone pas ; ça me rattache à ma famille, et je désire tout le contraire pour toi. Je suis sœur du soleil, de la Lune et d’Aurore. Toujours méconnue ! *Gaston ! Y’a l’téléphon qui son !*”

R. N.

Nicolaï écrit :

“Les bizuths attendent poliment à l’heure les profs dans les escaliers, les couloirs de nos prisons imaginaires. Nous à la bade, on mange près de la fontaine dans le jardin, de la choucroute et des plats pauvres bientôt trop acides face au feuillage clair, surtout pour peu que l’un ou l’autre ait amené du vin blanc avec le coulommiers.

Ensuite on reste planqués en gravure, la plupart du temps, à observer les anciens combattants faire des bruits de PÉTANQUE avec traces gravillonneuses vers les gabarres, tandis que les futurs amoureux restent cachés sur les marches du bassin, à l’abri de la Fortune semeuse.

L’ardoise soudaine qui monte au ciel, et les reflets de ces pans biais, en fin d’après-midi.

Le soir on se cache dans l’Académie, souvent. À l’ombre des mêmes feuillages, on a le fleuve, loin. On fait l’amour partout, sur le sol.

Huc est allé chier sur la presse à gravure : un bel étron sur la plaque laminée pour le tirage. Paulette va hurler !

La graisse, la graisse intacte sur les doigts !

Mais tout de même, cette petite misère de l’estomac, si jeune, et que *le malheur de n’être-pas-un* transmet.

Nycéphore, lui, commet ce qu’il y a de mieux, *tranquille*.

Ces arbres soudains, géants, sur les quais.

On sue, on a froid, alternativement, entre l’humidité de la Garonne et la chaleur des parquets.

Après m’être débarbouillé dans le lavabo, l’autre matin près des acides, avant que le concierge n’ouvre ouvre, j’ai vu soudain ce petit personnage : jeune, sur un reste de carton à des-

sin, dans un cadre brossé noir, ou d’empreinte, avec un fond blanchâtre ; et il avait l’air de courir, presque vraiment peint !

On a des esquisses parfois formidables. Les feuillages battent à la vitre ; c’est loin d’ici qu’on aime être ivre. En attendant, on vole des miettes à l’absurdité.

Une mouette, un pigeon picorent un morceau de crêpe avec des cailloux et des brins de paille, sur les quais, et cela nous suffit.”

Le 11 Avril

M-C. N. Il fait froid ce matin pour Mila-Cali en se levant à 8h, malgré la veste de laine : 9°, vent frais sur le cristal des pêcheurs en fleurs, lorsqu’elle va ouvrir les brebis d’Yankou qui est parti. Le problème, c’est la disposition à la mort, par un temps pareil. Hier soir le ciel noir vers les montagnes laissait présager de la pluie, mais rien. Ça bûcheronne plus de deux heures vers le contrebas du bois de pins où Yankou et son copain Gallois avaient pris les mesures de la nouvelle barrière à chevaux.

À 19h Grand téléphone de Mila-Cali où elle parle des platanes vers le col et du point de vue, pour ce qui est de la lenteur de la roulotte. Nicolas ne lui reparle pas de sa lettre. (“Je n’ai pas promis quoi que ce soit à qui que ce soit d’autre ; seul idéal : *notre* départ, avec l’homme que j’aime entièrement. Ce monde est peut-être la signature du nôtre, mais on ne s’y trouve toujours pas.”)

A. N.

“Cher Nany, écrit Aube

C’est quand on arrive à la définir qu’elle s’échappe encore plus.

Mes petites histoires comme promis de la semaine.

Lundi à vrai dire je les ai suivis. Ils m’ont présentée à des copains ; nous avons rencontré Lily Duffour et nous sommes allés tous au café. Là nous avons trouvé Jean. Nous étions très heureuses toutes les trois. Nous sommes allées au bal, mais Lily et moi nous en sommes ressorties tout de suite. Aline y est restée. Puis nous avons rencontré Jean-Marie Rech, qui est bien au Lycée technique à Dax, et puis Jean. Nous sommes restées devant les autos tamponneuses en discutant.

Ennui. Bordeaux me manquait déjà. Puis Jacky Fauvet est arrivée. Nous sommes rentrées vers 18h 30 avec Francis.

Mardi, levée très tard et l'après-midi j'ai ciré et coloré les étagères de ma chambre. Puis j'ai conduit avec Papa sur la route du Bourdieu.

Samedi à cinq heures je suis allée à l'église pour me confesser, mais le curé était déjà reparti. Je suis allée voir Mr Despiau. Le soir, vers 21h 15, nous étions chez Claude, avec Lily et Jean-Paul. Puis au ciné, à Condom, au "Gascogne", voir *Un Chinois en Chine*. Très mauvais. Il y avait Claude, Mr Estève, Francis et Christian. Nous sommes rentrés à minuit et j'étais couchée trente minutes plus tard.

Hier dimanche. Le matin : messe. Puis nous sommes allés à La Sauvetat avec Claude et Loulou. Nous avons joué au tiercé ; j'ai influencé Claude pour lui faire jouer le 2 ; il l'a choisi. Nous avons pris l'apéro ; les autres gars sont venus aussi. L'après-midi, vers trois heures et demie, Jean est arrivé enfin ! Loulou est venu nous chercher : nous sommes partis tous ensemble pour une fête avec Claude, Loulou, Pierrot, Bernard, et des filles de Saint-Puy. Nous avons appris que Claude a gagné le tiercé dans l'ordre, grâce à moi ! On a fêté ça par la tournée des cafés. Nous sommes rentrés vers six heures et demie au Château, chez Lydou, où il y avait Guy, Lélette et Nino. Le soir, nous sommes repartis tous à Castéra-Verduzan, au bal.

Aujourd'hui enfin Jean-Paul et moi nous sommes allés jouer de la guitare chez André, où nous avons pris l'apéro ; c'était l'anniversaire de Pierrot. On est allés au lac de Terraube pour pêcher, puis nous sommes partis tous, Mr Estève, Pierrot, André, Claude, Marianne et Christian.

Voilà."

Nicolaï comme René Leburst, ont profité de la présence de Nany à la Radio pour cambrioler les sous-sols où se trouvaient les casiers du personnel, avec leur bouffe pour la semaine ou plus. Ils ont également

embarqué les portefeuilles de musiciens qui répétaient dans le Grand Auditorium et qui avaient laissé leurs vêtements dans la cabine. Puis ils ont fracturé le bureau du directeur artistique et Nicolaï a piqué une statuette de Don Quichotte offerte à propos du Paisiello en cours, malgré les avertissements de Nycéphore qui n'était pas d'accord.

Comme ils avaient beaucoup picolé ils ont bramé tant et plus dans les rues de Caudéran aux alentours du Parc Bordelais pour rejoindre Saint-Augustin. Nycéphore après les avoir accompagnés un moment les a quittés pour rejoindre la rue Montfaucon en coupant par la barrière Judaïque. Il a demandé son chemin à une patrouille de flics qui passait par là. C'est cette même patrouille qui est tombé un peu plus loin sur Le Burst et Nicolaï. Comme le Burst la ramenait, ils les ont fouillés, puis un flic descendant du fourgon est allé inspecter les alentours avec sa lampe : c'est là qu'il a vu par terre les portefeuilles et la statuette hâtivement balancés. Quand il leur a montré ça, Nicolaï a pris vivement la statuette et a commencé à frapper les flics avec à tout va. Ils ont été copieusement matraqués à leur tour et embraqués dans le fourgon.

Nany écrit : "Nous deux bientôt. Je n'en peux plus d'accrocher les télégrammes, faire les affiches, préparer des conducteurs pour Verstell, tout sauf de la radio, moins que de la télé, et pas du tout de vrai théâtre ! L'absolution des corps jaunes et noirs, des pleurs sous les remparts et des larves du dernier jour !

Ma personnalité explose en éclats, avec toutes ces comes et l'égoïsme nécessaire de "ma petite œuvre". Je nous pleure à travers ces mauvais reflets ; le je est plus que mort dans les vases de l'œuvre non venue au jour."

(Cauchemar : "Je veux me rendre à l'École Primaire avec Nicolas, tout gosse, prisonnier d'une sorte de combinaison élastique, qui me gêne de la ceinture jusqu'aux cuisses. Platanes. La V8 de Nono, mon père, lancée à vive allure. Arbre sur un ciel très noir. Je porte un tatouage sanguin. Nos principaux morts sont en

Bavière. Ormes ? Troncs, fougères... puis une "Bernardinette" s'avance, vêtue de sa toison admirable, en simple peau ! De peau, de peau, de peau ! L'eau qui sourd de tous les ruisseaux envahit la colline de notre moulin.)

N. N. Walter H. et Nycéphore interpellent des gens dans la rue jusqu'à la terrasse des *Girondins*.

Le 12 Avril

M-C. N. À 22h 20 Nicolas essaie de joindre Mila-Cali mais il tombe sur sa grand-mère et lui laisse un message pour elle.

Sur le versant droit de la route, au milieu des fleurs d'aubépiniers blanches et roses, le vent sous les bras dans la figure et le cou... uniquement l'ombre à l'aller ; toute la chaussée fraîchit d'ombre, simplement déchiquetée vers la gauche par le soleil d'acier éblouissant.

Le 13 Avril

M-C. N. Nicolas écrit à Mila-Cali : "Encore une nuit terrible ; je suis abruti. Des quatre jours que je suis ici, c'est la première nuit que je passe à la maison. Et à chaque fois je me réveille en sursaut vers 1 heure du matin, je crois que ma tête va exploser, tellement la nuque me fait mal. Sans doute la tension de ton éloignement : pas tellement du fait de voir tes amis, mais à cause de *ce que cela peut signifier après ton "passage à l'acte" de l'autre nuit*. Le chant du ruisseau couvre mes paroles."

Puis il l'appelle à 11h 32 pendant plus d'une heure et en début d'après-midi il lui parle encore très longtemps ; il dit : « Il y a un enfant au-delà de l'enfance qui a gardé des pieds tout petits et une voix de nuit profonde. »

Et ce soir, à peine deux fentes au sommet de l'horizon, deux déchirures dans ce grand tissu gris souris du ciel pluvieux : *exhalaisons brumeuses*.

A. N. Aube : "Petit Cœur, Ça va très mal avec mes parents. Reçu hier une lettre de l'Académie pour mes absences du dernier mercredi et jeudi. Auparavant, mon grand-père, toujours en douce malgré les énormes saucisses de ses doigts belges, leur avait raconté que j'étais restée introuvable à l'Académie le mercredi (et

pour cause : nous étions dans l'herbe sur la digue, à Langon !...) Une histoire de portail resté ouvert la nuit complique l'affaire... Toujours est-il que j'ai été forcée de supporter les questions hier soir. Autant te dire que ma mère était déjà pas mal informée. Comment ? Elle savait que tu as quitté ta famille et que la plupart de mes cours ont lieu dans "une chambre". Je n'ai pas précisé "l'atelier". Elle est partie mi-épouvantée, mi-écœurée lorsque je lui ai annoncé que j'attendais mes 21 ans pour faire ma valise. Ceci entre elle et moi. Depuis plus un mot. Je crains qu'ils ne veuillent "me boucler". Tu viens si tu veux ; à toi de choisir ; si oui, présente ton côté "poli et galant. Il faudrait pouvoir passer très vite de l'atelier au moulin, mais on n'a pas un sou !". Écris-moi vite vite vite vite ! Je t'adore.

R. N. Nicolai écrit : "Drôle de prémonition que le rêve précédent ! Le onze au soir j'étais en, prison : scandale, vol d'un Don Quiquette en bois précieux et des larfeuille des musicos-maison. Contre les flics je me suis servi du Don Quichotte comme arme. J'ai brisé aussi des enseignes et des vitrines. Les "grosses albumines" m'ont collé deux jours au trou. C'est Joseph-Maria Bâston, le Paternel des Pauvres, qui m'a fait sortir. Le dabe, roi des claquettes et du chtimi. Deux jours de soupe à l'eau, des noirs et cinq porcs d'inspecteurs qui me frappent toute une après-midi, coups de coude au foie, crosse au front, etc... Après cela on me sort du trou pour m'exhiber devant tous les flics assemblés avec le chef de la police : ils ricanent, me coupent les tifs et les jettent devant moi ; dans ces cas-là on ne sait même plus ce qu'on répond. Démoli. « Ton appareil ? Ferme ta gueule ! » Sorti en sursis et liberté conditionnelle. Dis, tu me soutiendras ! Le petit judas-nalyste est à la porte, face à la couchette de ciment. Et mon chapeau ? Loin du front. Photo de face, profil à la craie. Fichier judiciaire établi ; auparavant trop jeune. Comme fou : sursis et réforme, et dossier annulé. C'est au moins ça."

Pluie désolante, surtout le soir, plus aucune envie de vivre, plus aucune force, vide d'estomac : la pluie nous lessive de l'intérieur.

En matière policière, Nicolaï se souvenait d'une auberge dans la taïga russe avec deux chambres voisines et un assassin pris pour l'autre, d'un immense désert de banlieue donnant sur un jardin ceinturé de murs à ciel ouvert, de cadavres dans un placard, d'un frère scélérat à découvrir dans une demeure hantée où était prisonnière une vieille folle, d'un gaucher mort au sol... La plupart des autres intrigues avaient disparu à tel point que même en reprenant quelques lignes du récit en question, il n'en retrouvait rien... si... si... peut-être encore ce bourgeois qui assassinait des puttes sans le savoir.

#### Le 14 Avril

M-C. N. Mila-Cali écrit à Nicolas : "Coucou, tulipes, jacinthes, narcisses, bientôt pivoines, et un grand ciel plutôt éclairci, mais bruineux le matin. Ce dimanche après-midi, mon très bel Amour, je vois les bûcherons s'acharner à travers pins, chênes, frênes, anciens cerisiers partis en gambade, ahannant, coupant au sabre d'abattis les genêts. Puis je suis prise soudain d'alanguissements terribles, avec la tiédeur ; je n'ai envie que d'un seul mouvement : être contre toi ! L'exposition supplante la succession et l'extension, comme dit le petit Paul. Ce qui limite la capacité agricole mais qui apparemment porte au plus loin, au plus haut les limites de la pensée, les migrations des aventureuses idées..."

je t'embrasse,  
Mila."

A. N. Nany a entraîné Nicolaï pour sa convalescence, dans l'herbe des Charentes d'Abel, "au vert, qu'ils disent !" ; il y était déjà venu retrouver son frère Nycéphore depuis Lignan, lorsqu'ils étaient enfants et que ce dernier s'y trouvait. Vaches, desseins simples : les cousins n'ont trouvé que cette encre bleue des écoles. À Lignan, Nicolaï avait connu le paradis de la cousine en colin-maillard, juste avant son "opération". Encore des failles projectiles, encore le soleil noir au fond des pas. Pas d'être substantiel. "Enfin des vacances !" dit Nany. Il en avait marre d'annoncer les gelées. Ici les pins zébrants, les fleurs graves des genêts chères à Jean, et les lamiers pourpres, les cheminées des fougères, les bois glacés des étangs, le pain et le

purin sacré des routes blanches. Loin de nous le brave flamand Verstell et sa femme, Hutin l'ivrogne des ondes !... Et pour Nicolaï des nerfs à neuf tout restaurés. Trois mois sans rien et d'ici là le film de Jean sera fini ! "Soyons le loup noir, le cas qu'ils désirent, dit Nicolaï : ils ont toujours raison ! Y'avait un autre Nicolaï, à Savigny-sur-Orge, je me souviens. Il disait : « N'insistez pas ; vous avez de quoi me couper la tête vingt fois. Je suis encore capable de faire mille fois ce qu'il y a dans ce dossier. Il n'y a rien à comprendre : vous ne pouvez pas juger le diable ! »"

À un moment donné Nicolaï a eu une sorte d'hallucination où il a cru voir *la Police, l'Enfer* ! Psychose sur ce parking provincial des Charentes par ce matin d'avril, quincaillerie et tourisme des petits marchés : il voit tout à coup passer transversalement, roulant avec la lenteur d'un véhicule de patrouille, une voiture de police américaine dont le toit émerge au-dessus des autres automobiles. Il déplace à peine la tête : elle a disparu ! C'était une voiture ordinaire de retraités, roulant au pas, de peur de heurter qui que ce soit, et qui venait de passer dans l'alignement d'une ambulance, plus loin, dont le gyrophare de toit, bleu et blanc, rectangulaire, se trouvait ainsi surmonter leur voiture.

R. N. Désespoir tous ces jours-ci de Ramona qui s'inquiète beaucoup de ce nouveau départ et d'un travail futur avec Nicolaï, d'un futur tout court. Elle croit bien à cette utopie du groupe mais Cadix d'abord et l'Argentine ensuite ne l'ont pas convaincue, et elle pleure des nuits entières. Nicolaï l'a consolée dimanche dernier à la cave. Et Walter H. ce dimanche-ci en interpellant les passants dans la rue, puis en insultant les passagers du bus, comme ils savent faire avec Nicolaï, dans le trajet jusqu'au *Bal des Vampires*, à la Victoire.

Anne-Marie, l'amie de Lydou qui va être internée ne pourra louer comme prévu à Jean et à tout le groupe les deux immenses hangars réquisitionnés par un importateur de moteurs d'avions.

Mauvaise expo de reliure au Fleuve ! Cartonnages de mau-

vais goût. Où sont Devauchelle et les Bozerian ?

#### Le 15 Avril

M-C. N. Nicolas écrit à Mila-Cali :

“On se connaît à peine et je ne cesse de me souvenir de toi pour ce lundi de Pâques. Je me reporte à une de tes photos si je me sens perdu, comme celle au curieux sourire où tu tiens les rênes d’un enchantement qui t’emporte, passant la tête à la foire à travers ce décor peint de Lorelei conduisant un troupeau de rennes. Combien de visions, qui surgissent sans prévenir ! Je n’ai qu’à tendre la main pour te toucher ! Par exemple celle-ci, où en compagnie d’Annick, tu me roules une cigarette sur le pont de brouillard du chemin de fer à Bordeaux, puis sur les quais, avec ton air toujours penché...

Ton regard dans le silence énigmatique d’un bonheur farouche, quand j’ai joui avec toi l’autre matin, samedi, avant de partir... Puis la tendresse des épousailles *contre le mur*, le premier jour, en revenant de voir François... Enfin l’excessive certitude des “je t’aime” donnés comme le battement d’une rame sur l’eau, contre l’oreille...

À Jarnac le lendemain soir, sous la pluie fine où tu te hâtes vers le stade, et où je viens à ta rencontre, inquiet, impatient...

Le premier soir dans le pub, ce recoin du monde pour nous, infini, public et privé, absolu, où nous mangeons un potage d’asperges et buvons de la bière irlandaise sur un livarot, et où tu me parles si longuement de tes grands-parents et de tes deux frères aînés...

(Parfois, *ton absence*, aussi, comme à Reims, si douloureuse dans cette cathédrale creusée dans une immense falaise, puis errant dans le centre dans l’espoir vain de te rencontrer, et croisant dix mille fois tes amis toujours semblables, sauf toi !)

À Amsterdam, ton entrée dans la chambre à deux heures du matin, quand j’avais cru à une hallucination auditive. “Excuse-moi pour hier” as-tu dit. Je tremblais...

je t’aime,  
Nicolas.”

#### Le 16 Avril

R. N. Vent dans les lupins, froid dans les couleurs proches et lointaines. Ramona est allée essayer sa sculpture en cerf-volant au Jardin Public, mais ça ne décolle pas ; un petit chien

boude de n’être pas invité à voler dessus. Elle attendait en vain un jour de lumière extraordinaire.

N. N. Le langage, délai avant de saisir. Après l’orgue de Sainte-Croix ils écoutent Saint-Saens au grenier. “Demain de l’orgue encore !” dit le curé. À 21h il y a *Eros + Massacre* au CRDP.

#### Le 17 Avril

A. N. L’après-midi ils s’endorment un peu après avoir feuilleté le *Rock and Folk* sur Aretha Franklin. Aussi ils vont prendre un café et reviennent à l’atelier ensuite. Puis ils ressortent pour aller voir *Le Journal d’une femme de chambre*.

#### Le 18 Avril

L. J. “Pour Francis, j’ai réussi. J’ai fini par savoir qu’à la suite d’un accident sa mère avait été opérée des yeux à Paris. L’opération n’a pas réussi. Je pense aux grands yeux bleus aux cils noirs de Marie Vetzera. Nous restons le soir pour tenir compagnie à Aube et Nany en colle. Nous nous ennuyons beaucoup à parler du zona de la mère de Aube, des bals de Castéra-Verduzan et de Moncrabeau, de son correspondant un peu stupide du Togo. C’est un zona que Mila-Cali a eu ; et elle craignait pour ses yeux.”

#### Le 19 Avril

M-C. N. “Très froid le matin ces trois derniers jours : 6, puis 5, puis 2 et enfin zéro aujourd’hui ! Vent épouvantable capable d’enlever le chien de Médard et les brebis de Jess (Yankou en a perdu une) ; vent qui insiste toute la journée où la température ne dépasse pas 6 degrés. Et il gèle la nuit. On a fait deux fois le tour de la forêt avec Ernestine (3h de marche), jusqu’à la ligne de crête, avec des bûcherons sympathiques, costauds, crâne ras, équipés de très bonnes chaussures, qui allaient faire une coupe pour le maire (ils ont leur bénéfice). Angora, mouton et bonnet. Je suis sûre qu’Henri Fonda va gagner, c’est ce que je parie avec Ernestine.”

#### Le 20 Avril

R. N. Guy Somadero a fini par s’en sortir, mais c’est à présent la petite Célia qui est prisonnière de l’équipe de Chaban sur les quais, Mémé notamment, le proxénète arabe : voilà qui

dégage l'intestin ! Elle fut parfaitement heureuse dans quelque chose d'innommé (cela mixé avec le sentiment d'étrangeté de la gare). Dans une odeur de linge frais et de bouquets ceuillis à l'ombre.

#### Le 21 Avril

R. N. Après le rami, la tension est psychologique. L'inspecteur caché derrière les tombes observe les gestes psychologiques de qui ? C'est une pure forme de Casteja. Une mini-jupe de deuil laisse présager de l'ampleur de la tristesse. Pendant cinq ans les morts nous ont séparés comme des caries entre les dents, lorsque nous avançons, frange de jeunes minets brillants et courageux. M. s'est échappé, mais c'est Célia qui se trouve en danger, enlevée par l'équipe de Mémé, à présent.

#### Le 22 Avril

M-C. N. Monnaie du Pape, forsythias et pommiers du japon, cerisiers, poiriers, pêchers, jacinthes, jonquilles et tulipes (encore là), tshalpi, pissenlits dont l'or reste aux doigts. Bientôt les alouettes et les rossignols, mais toujours les bergeronnettes.

E. H. Hill observe les premiers insectes qui sortent entre les feuilles mortes pour rejoindre la prairie déjà grasse à côté, parmi lesquelles des chenilles effrayantes aux yeux d'or. Il a plu : orage dans la nuit et l'avant-veille ; moiteur à midi. Dès qu'on passe dans les chemins dégagés, on trempe les chaussures et les pieds.

Il localise Ella dans l'obscurité du territoire indien ! Les doigts dans sa barbe, les yeux fixés sur le rayon du soleil levant (*ta-la-vi*) qui effleurait le bord d'un bouleau, il essaye de dresser un tableau de l'Oklahoma. "Pays humide comme ici ? Mais à présent il doit faire sec. Le temps de Pâques est sec là-bas, sec et prolongé jusqu'à l'été, tout bon à écluser de la Red White & Blue. Poussière rouge.

À Pâques, certains vont à Liogeats, Énide se rend à Limoges. C'est comme une obligation de revoir ma province pour moi aussi avant de partir aux U.S.A. Ce sont des choses insignifiantes mais aussi importantes que le tracassant et constant du chien pour les

questions métaphysiques, les soucis existentiels, avec son regard toujours mélancolique, plein d'inquiétude qu'on connaît bien, surtout le soir, sous les étoiles, et cette sensation de tremblement.

Des petites porcelaines du souvenir se brisent dans le cœur et ne se restaurent jamais : fendillées, craquelées... au pire rompues ; c'est comme un glaçage éclaté ; il reste la terre au-dessous, un semblant en forme de vase : celui de l'élection. Crêtes cassantes, bris de biscuit.

En contrebas dans la vallée l'École est toujours dans son éternité de Pâques ; le magnifique tilleul au centre de la cour dépasse largement le toit de la maison à deux étages qui constitue le bâtiment principal de l'administration, le corps tout en longueur étant celui des classes.

Le village n'a pas été bouleversé. Mêmes toits calmes de tuiles. ("Savignon abandonne sa chambre comme Rimbaud, pour partir courir sur les toits avec sa hache et sa lance. Il craint les ponts et le demi-jour des églises. Quant à Brûlé, il est redevenu sauvage.") Les grands jardins persistent ; arbres fleuris, terre de sienne foncée retournée sur une terre plus claire, sillons frais. Ici les planches bleues sur le sommet d'où je contemple le panorama sont les débris d'une ancienne barque datant des mers préhistoriques élevées. Le bénéfice du monde date de cette saison : alium ursinum et broussailles, coucous, pissenlits fleuris, et rue revêche.

Le vert des talus s'étage très haut sur le chemin des jardins ouvriers où les petites salades et les oignons pointent. Hier on a remarqué en venant cette verdure plus généreuse et plus vaste, fournie, plus en avance que chez nous, à Bordeaux."

#### Le 22 Avril

A. N. Aube : "Aujourd'hui Patrice Cahier était encore malade. Il était "Cahier de Brouillon", comme il dit. Il avait "fait la bombe", il était complètement saoul et beuglait *Odessey and Oracle*, ne se tenait pas, et il a

vomi partout dans l'atelier de fusain. C'est un pion qui était avec eux qui a dû le ramener chez lui.

J'ai lu ceci de Nany à propos de Louis II : "...et l'ombre blanche au-dessus des branches des arbres, tracé de fusain blanc duveteux et compact. L'éternité sur les sommets, jamais dans la combe, jamais d'ombre portée autre que celle des arbres autour de la maison de pierre sèche ; un grand silence, une grande vacuité, une infiltration blanche. Collines de sapins poudrés, plaines immaculées au loin. Quels chemins de neige aux grands enfoncements, aux creux noirs sans aucune débâcle !

En bas dans l'ombre on laisse les pauvres ramasser les champignons parmi les restes fumants des averses... On essaye de duper les promeneurs : quelqu'un se jette dans un cours d'eau, qu'on fait savonner..."

C'est pour un projet d'émission."

Le 23 Avril

M-C. N. À 12h Mila-Cali descendue en ville va voir à la librairie Italienne si on peut l'employer. "Rome, c'est un bourg qu'on a gonflé, dit la libraire, et à Salamine il y a eu des victoires plus grandes."

E. H. Hill va. Qu'est-ce qu'il cherche, à retravailler son scénario ? Des fracassis heurtent sa tête comme des couteaux lancés sur une planche : *Le jeune Savignon grimpe l'escalier de bois, bras tendu ; derrière la moustiquaire : la façade gris-jaune des entrepôts.* Il ne voit plus un film, mais des romans-photo policiers en couleurs.

*Savignon est chrétien et parle si souvent anglais que les Indiens l'appellent "Celui-qui-a-oublié-sa-propre-langue".*

Il cherche ainsi l'effacement de motifs policiers rapides, dans cette saison propice aux polars comme s'il était déjà aux U.S.A., fragments dispersés comme on s'arrache aux ronces, une fois tombé dans un hallier, sans qu'on sache d'où ils sont venus, ou comme s'il attrapait ces mêmes motifs au hasard dans un sac mis derrière son dos, objets fragiles dont il ne serait pas sûr de ne pas perdre des pièces au passage, en ouvrant le

sac.

*Le flic interroge l'Indien suspect ; et derrière lui on entrevoit les troncs énormes des pins centenaires. Sur la vitre de la cabine : quantité de floraisons de reflets des gars sur la glace sans tain, notamment le privé avec son journal. Cette pression de la bouche amoureuse, un baiser large les yeux fermés vers celui qui est "déconnecté", comme une créature de la Nuit Terrible. Une question reste posée, mais laquelle ?*

*La serveuse entre alors comme on lui a demandé, avec une assiette de petits gateaux et un pichet de citronnade fraîche. Elle les dépose sur le bureau et l'Indien Jimmy l'Ours, joignant ses mains, regarde anxieusement l'agent. L'agent fait un signe de tête et l'Indien se précipite pour se bourrer de petits gateaux.*

Certains aiment des enquêtes extraordinaires dans une langue inconnue ; lui aurait préféré faire de l'inouï en partant de la pièce fermée d'un romantisme commun. Il souhaitait distinguer l'ensemble des signes comme un tableau, voir apparaître la langue comme un paysage global (et déjà la nuit précédente, Philippe le thésard faible l'avait *calliphié* (il l'avait noté dans cette orthographe) d'un idéogramme blanchâtre pour caractériser son indécision), comme durent le faire les premiers Jésuites en Chine des indigènes, dans leurs échecs de catéchisation.

*Peu de femmes, à peine de vie sociale, pas même un magasin qui puisse les distraire des chasseurs de bisons (tatan-ka) crasseux et des trafiquants de whisky sans scrupules.*

Et tout à coup sur ce même tableau, sur ces mêmes images, il voyait grouiller une quantité d'insectes méconnus, loin des lucanes et des cancrelats. Il s'était perdu ainsi une fois dans un sous-bois de pins alpestres dont l'exploitant avait laissé en désordre au sol les ramures des châtaigniers voisins ; à un moment donné il s'était trouvé plus égaré que parmi des dunes de sable désertiques : tous ces monticules se ressemblaient, aucun enchevêtrement n'approchait d'une issue, il

tournait en rond et il lui était impossible de distinguer, avec le soir venu, du milieu de cette futaie fournie, odoriférante, la moindre lumière. L'important dans le défrichage, c'est de tracer des chemins, de rejoindre une parcelle par une autre.

Il ne rechercherait peut-être que cela, cette vibration du sens comme lorsqu'on a perdu l'avantage sur des quiproquos fameux.

#### Le 24 Avril

E. H. Ce matin, Hill a eu le bénéfice des onze heures et demie passées à dormir ; il baigne dans un trop-plein du monde, cet état de grâce dont lui parle souvent Mila-Cali, l'amie de Nicolas et peut-être sa future épouse, redoutable dormeuse de Gitanie, et malgré *cette moitié de vie offerte au phrère de la Mort*, il frissonne en se déshabillant au soleil (*ta-wa*) dans le vent léger. Le vent n'est porteur d'aucune faiblesse, l'herbe brille, les oiseaux (*ham-ni*) chantent plus fort : il n'a pas assez de pores pour tout recevoir, comme pour la fin du Chaos et la naissance du Monde ("écrire en sanglots février !") ; il lui faudrait plus d'orifices que dans la Pensée Chinoise, et que le grand Ordonnateur des Rites chargé de cela l'incise davantage. Il est dans un mensonge du monde mais dans un mensonge *gras*.

Il touche à l'anneau qui tient les clés dans la poche et il croit posséder une bague ; tout est merveille ; disséminer la force, perdre la vie en implosion lumineuse, c'est cela ! Il descend la route en vacillant comme un débile moteur, avec toutes ces sphères inutiles autour de ses membres, et il lance dans le vent de favorables imprécations en faveur des cinq enfants du cimetière morts asphyxiés récemment, tellement leur mère fut aimable !

#### Le 25 Avril

E. H. Le trop-de-sommeil donne énormément de concentration à tout ce qu'on fait : grâce à cela Hill prend un temps considérable avant de partir à la gare, à choisir une lettre pour le panneau publicitaire du livre à composer, et ne quitte la planche qu'une fois

qu'il en a scruté tous les alphabets ; il pense au cuisinier du boui-boui en bas de son immeuble qui préparait les frites sans jamais lever le nez des épluchures pour être bien sûr de leur taille.

On ne papillonne pas d'une chose à l'autre.

C'est ce qu'Anne-Marie Parlôthes pensait de l'inévitable trio Salier-Courtois-Sadirac, les Marx Brothers de l'architecture à Bordeaux, qui avaient posé en face d'une magnifique résidence de peintre et de l'Asile en coin de la rue de la Pelouse de Douet où elle était internée et où on a vu défiler quantité de désenchantés, un certain nombre de cubes blanchâtres sur les pelouses, comme la maison du photographe Burdin (et peu après, son studio-laboratoire, à Mérignac). « Même s'il convient d'appeler ça un "hopital de jour", c'est pas un hôpital pour jouir ! » Puis elle éclatait d'un grand rire en cascade, *un rire fou*. « On est arrivés un dimanche soir, avec mes parents, en décembre ; puis à partir de là ma vie a été rythmée par les couleurs des pilules. On emporte tout avec soi. »....

\*

Tout en prenant son billet, avec encore le numéro de Kit Carson de janvier dans les mains qu'il a lu en attendant l'ouverture des guichets ("L'armée ! Pouah ! Ils ne sont bons qu'à porter des déchets du diable dans un ranch brûlé..."), il se souvient de *l'enjambement de l'adolescence* : de la sauvagerie qui le tenait alors dans la ville de Langon ; il se souvient même précisément du passage du pont qui mène au marché sur la rivière de cette petite ville qui représente pour lui l'illusion de l'échange qui berce la plupart des citoyens, malgré le "moi broussailleux" qui le caractérise, pluriel et hirsute, lui que personne n'intéresse, haïssant les conversations, conversions, mouillettes, glaçons et marre ! "On fouettera l'Hellespont comme il convient, pour sa désobéissance."

Il y avait des peintres en chevalet sur le bord de la rivière qui longeait la voie ferrée, et il prenait parfois du temps à les regarder travailler en surplomb. *Son*

*échange se limitait à ça.*

Comment se disait-il, une fois prise la décision de l'anonymat — la plus terrible de toutes, celle que Nicolas a prise pour le groupe, voilà peu —, arrivé en cette saison où l'on a la chance de toutes les extases de la lumière dans les arbres, des saintes chapelles construites par son émotion, comment communiquer ce type de recueillement en prenant garde à ne pas se considérer comme *privilegié*. Il en connaissait, des fétichistes de soi, des allumés du lieu d'incarnation comme l'aveugle de Siloé sur qui on crache.

« Vous m'avez dit pour où, le billet ?

— Pour Auch ! C'est moi, Lord Auch ! »

É. E. Énide : « Pour l'anniversaire d'Annie Cazaubon, nous mangeons du gâteau et nous buvons du champagne pendant le cours de fusain. Puis sur une idée de Jean nous allons tous manger un vacherin au JOUR & NUIT. On se fait avoir : 440 francs. On râle, je dis au serveur : « C'est comme en Chine, deux récoltes de riz et une de blé : il ne faut pas que l'œil soit collé au grain ! » Jean insulte le personnel. Bagarre avec Erec, Nicolas et d'autres. Donc, pas de cinéma comme prévu. C'est surtout "l'œil de la caméra" qui intéresse Erec, chez Dos Passos ; il en parle avec Jean. Lansalot qui est saoul, s'observe et passe une heure à retrouver un endroit qu'il aurait écorché avec son ongle du pouce sur le mur, en passant sa main derrière sa tête. Puis ensuite à examiner les petits cailloux qui étaient pris dans le ciment... Erec est sorti de là avec sa migraine flottante. »

(C'est David Bowman qui va voir Énide à Buenos-Aires, pour savoir comment elle va. (Cauchemar.) Autour d'elle les oiseaux forment des phrases et décident d'eux-mêmes des accents qui sont gris. "Qui es-tu dans les animaux ?")

A. N. Aube est levée vers 8h. Elle se prépare sur *Smash Hits* de Jimi Hendrix. Jean et Lydou dorment encore chez le grand-père de Aube, à Bruges. Elle leur laisse les clefs de l'atelier, la vaisselle pour le repas ainsi que tout un carton et une valise de livres et de documents pour les futures réunions à Paris. Tout le monde a rendez-vous à l'atelier vers midi et demie.

Elle arrive vers 10h 15 chez Walter H. qui doit figurer dans le film. Ramona est déjà là.

De son côté Nany arrive vers 11h à l'Académie. Déco volume. Il va chercher Michel en cours et ils restent en dehors de la classe, sur le palier, à parler du projet de vivre dans un moulin. Aube, Ramona et Walter H. sont allés faire des courses et préparent le couscous. Ils le font à la façon de la "Haute-Berbérie" sur les indications de Ramona, avec des petits pois et du miel. Puis Aube part à l'atelier chercher Jean et Lydou qui doivent revenir avec elle chez Walter H. pour transporter le couscous à l'atelier.

Dico arrive à midi à l'Académie ; il parle avec enthousiasme de Spoerri et dit pis que pendre de Buren. « Vous imaginez bien que Buren n'a pas la pulsion de la rayure de matelas ni Vasarely celle de la rondelle vibrante des slips de plage : la pulsion marchande vient tout de suite derrière, que ce soit Prisunic ou le Musée d'Art Moderne. Il n'est pas vrai que les merdes de Buffet soient l'équivalent des Christs de Mantegna. Or la chance de l'école, c'est qu'elle préserve de ça en évitant de reproduire et en jetant la *mimesis* au bourrier. Le "truc" vient très vite dans les arts plastiques, il vient beaucoup plus vite que dans les écritures, où ça rapporte beaucoup moins. Même si toute la poésie aujourd'hui est obsessionnelle : Guillevic n'égale pas non plus Neruda. Bientôt, la littérature ça deviendra ça aussi : un proportion de motifs en fonction de l'applaudimètre. » Ils vont au jardin des Abattoirs avec Michèle Sèihlap, puis au FLAMENCO où ils resteront jusqu'à 14 heures. Elle lui dit qu'il la psychanalyse sans qu'elle s'en rende compte, et tout le mal que Nicolai pense de cette science. « Allez, lance tes tentacules, et ramène ça à l'inconscient, histoire que ça coïncide avec on ne sait quelle trace ! » Il pleut, il fait froid.

Jean et Lydou arrivent vers la demie de midi avec Aube chez Walter et râlent pour plaisanter ("Trop de bruit ce matin !") Tous partent en voiture vers l'atelier où ils improvisent une table avec des panneaux de bois

sur des tréteaux. En fin de repas ils parlent d'Anarchisme et des grands Anartistes de Paris, puis ils vont prendre leurs cafés à la BRASSERIE PASTEUR au moment où Dico (toujours aussi bavard !), et Michèle sortent du FLAMENCO.

Ensuite ils se rendent à l'Académie pour voir l'affiche du film 60/80. De 14h à 16h c'est croquis de nus, et jusqu'à 18h Étude Documentaire. À 15h Aube monte en gravure avec Nany qui a fait tout un travail de matières proche de Dubuffet. Elle dit : « Je ne pourrai réaliser qu'avec toi. » Vers 18h Nicolaï arrive pour demander à Michel de le déposer à la cathédrale où il a oublié un carnet de dessins. Jean doit déposer Aube et Lydou chez une cartomancienne. Michel ne trouve plus les papiers de sa voiture. Nicolaï plaisante et lui conseille de voir lui aussi la cartomancienne ; il insiste beaucoup pour que Michel aille au commissariat. Michel le soupçonne de lui avoir pris ses papiers. Aucun commentaire. Commissariat fermé. Tout le monde a cherché et n'a rien trouvé à l'Académie. Nany part vers le STYX. Ramona se questionne avec Michel à propos de Nicolaï : qu'est-ce qu'il cherche ? Il est FOU ! Elle explique que Bolero c'est pas son nom ; c'est un surnom qu'elle a pris, parce que son père la violait sur cette musique de Ravel, enfant. « C'est devenu un boléro de mariage indispensable, comme en Andalousie, une spirale de douleur infinie. »

Walter H. est parti chez son docteur (difficultés respiratoires). ("Fenêtre à gauche, ouverture sur la prairie et la vie ; Rimbaud à gauche, Corbières ; Mallarmé à droite, toujours plus à droite ; salsifis de mémoire, épaisseurs de documentation, littérature : zone occupée.

Tout ça l'Auberge du Père Adam et la collibacilose. Ella, Quotient Respiratoire Minimal, Femme Absolue de fond en comble, peur du torrent qui pousse et qui va sortir. Mon pauvre chiat !

C'était le premier bal que donnait le nouveau préfet de Versailles, monsieur Rimbaud. Et les invitations avait été lancées avec profusion.")

Jean et Lydou, après la cartomancienne déposent Aube à la Radio. Elle reste seule et va au bar de la Radio. Gros cafard.

Walter H. retrouve Nany à Ornano (pas de parents, Sainte Monique, c'est tout), et tous deux vont rejoindre, génération spontanée, Aube à la Radio. Très bon tour de chant de Marc Ogeret ; beaucoup de monde.

Le soir Aube se lave les cheveux. Prend une douche. Puis déco, en écoutant les disques de la voix de Nany, gravés par lui, qu'elle a pris chez Michel ; ça la fait pleurer. Lit un peu. Couchée à 1h 30. Demain il n'y a pas cours l'après-midi.

R. N. De retour à la cave, Nicolaï reprend ses amorces de polars autour des membres du S. A. C. ("Écrire un faux polar avec une balle dans la poitrine, le temps de l'hémorragie.") Vhanita aussi se comporte comme une pute, mais quand on la baise, c'est comme une serpillère : elle reste toute molle sans réagir : elle attend que ça passe ; tous les gars de la classe disent ça. Elle a expliqué à Lensca qu'elle n'a jamais joui. Et sa "Colle-aux-Fignes", comment qu'elle est ? Elle n'a rien à faire des comptes-rendus de l'Université que Jean déverse la plupart du temps chez Cazeneuve le week-end. Elle a d'autres goûts qu'elle n'avoue pas, de luxe, disons "apéritifs", qu'elle n'ose jamais mettre en avant ; elle appelle ça "une autre façon de se rincer la gorge". Ceci après avoir bu deux apéritifs au moins. Elle n'a pour autant jamais raté un cours de catéchisme. Et elle vient de commander une encyclopédie Larousse.

Vhanita rêvait toujours qu'en confession, dans son pays basque, le prêtre franchise le petit rideau et la prenne par derrière ; elle essayait pour cela de lui raconter ses aventures graveleuses, mais il n'a jamais bronché, restait stoïque et appliquait le Confiteor. Les putes aussi pointent à l'ANPE de Chirac. Et Chirac se les fait.

#### Le 26 Avril

M-C. N. Nicolas : "Hier on s'est fait arnaquer pour l'anniversaire d'Annie et ça a très mal fini. Et aujourd'hui un temps stupide, un vent pire que débile, Éole gros con ivre qui souff-

fle une tempête à 200 km/h toute la nuit où l'on a peur que le toit s'arrache, que la cheminée tombe, un temps de con après quinze jours de pluie et d'humidités infectes, de froid jusqu'à moins 6 en pleine après-midi ; des tempêtes de neige, de la burla en haut du village, une période de chiotte de Dieu au printemps que les théodicées ne disculperont pas, un vent qui arrache les lunettes de soleil qu'on avait déjà perdues et retrouvées dans un parc à Libourne, cette fois-ci broyées par un chasse-neige qui déblaie. Un vent de raclures de con, de fétiche et de chiures de fouines et de renards, un vent aminci, pervers, torsadé, ignoble, insupportable, à *détruire* ! Comme ce gars qui traînait en imper à la piscine, sur les bords, et qui sentait mauvais ! Une sorte de fils de famille. Il faut détruire Éole ce gros con, cet anus boursoufflé qui défigure le soleil, ce chien bâtard, cette colique de centenaire nourri à la purée !"

Mila-Cali retrouve de vieux journaux : *À Alger le Comité de Vigilance décide une manifestation monstre*. De son côté depuis des mois Picson brade au Quai d'Orsay et ce gros con de Lacroupe, faux-cul socialiste, pire qu'après, est-ce qu'il va attendre le Gouvernement de Salut Public ?

E. H. Une semaine auparavant son tuteur était mort (ça aide !), et il avait vu tous ses familiers habillés pareillement de crêpe, hantés par les figures voisines (ce n'est pas pour autant qu'il faille les confondre !), dans un simple mouvement de cortège dodelinant comme un scolopendre à mille brodequins lourds. « Avant même que ce tout jeune homme qu'est son fils (aujourd'hui parmi nous), soit déclaré malade à son tour, nous tracerons un petit cadre à l'intérieur de la chapelle funéraire, pour lui réserver une place sur le vitrail de la croisée. » avait dit le prêtre.

« Alors, l'énoncé des générosités successives ne suffisant pas à dessiner la courbe parfaite du cher disparu, et si l'on ne s'est pas trompé de personne, ce tendre mort, Nobodaddy qui lui-même suit la disparition de deux ou trois pères spirituels, en cet espace terrible et *cadre par sa vision protectrice*, emportera les rares choses négatives qui autour de son fils adoptif s'attardaient encore. Celui qui s'enfonce en terre n'a rien que de ter-

riblement vivant, par ce moment d'Éternité, qui, avant que la vie se gâte, par nous fut goûté. Amen ! »

Ella était à côté de lui, mais elle n'arrivait plus à se tenir tranquille, à cause de la longueur de la cérémonie. Elle avait pris dans sa poche la planche de lettres qu'il avait emportée avec lui, l'avait dépliée comme une carte routière et discutait avec d'autres filles tout haut, dont Mila-Cali.

« Elzévir, c'est des elzéas ?

— Sans doute. Comme les épicéas c'est épicé. »

A. N. Le matin Aube passe chez Michel. Il n'y a pas cours à l'Académie : c'est le CAFAS. Nany y arrive à 8h 30. Aube est heureuse ; elle le dit à Michel. Elle lui lit la dernière lettre de Nany ("Eschyle est immortel et il y a du bon dans la schizophrénie, à condition d'être marxiste au Pavillon 21"), et sa chanson de schizophrène. Nicolai passe à l'Académie et critique les corrections de fusain du CAFAS que Quasimadame est en train de faire ; elle hurle et se met terriblement en colère ! Pendant ce temps Nany repart vers une librairie pour un livre que lui a demandé Aube.

En ouvrant les volets de sa chambre à 10h chez les grands-tantes de Jean, avec qui ils ont passé la soirée, Lydou est éblouie ! La glycine bourdonnante envahit la façade toute clairée des eaux du matin. Hier les enfants ont ramassé les morceaux du puzzle des écorces du platane de la petite école en face, pour créer la carte d'un pays imaginaire. Les ondées légères de la nuit (repérables en auréoles grises au sol) ont attisé les diapreries du soleil par davantage de perles sur les fleurs des bugles rampantes. Les oiseaux qui chantent partout au-delà de la bergerie en rajoutent sur cette illumination du matin.

Michel se rend au commissariat faire refaire ses papiers afin de pouvoir repartir chez lui.

Pendant que Lydou déjeunait, Jean est resté au lit (il entendait le coucou par la fenêtre) ; il tousse. Lydou fait déjeuner Jean au lit. Elle s'approche : il guide sa main sous les draps. Pas un mot. Puis il se lave (il a

froid). La fraîcheur du jour le contraint à revêtir un pull noir. Après cela, il tourne ce plan de la tache de sang sur le tapis que le soldat essaiera en vain de nettoyer. “Qui est Lui ?”

Dans les sous-bois couverts de lierre où marche Nycéphore le vent frais parsème les pétales blancs de merisiers sur les paquerettes sauvages, les violettes, les fougères, les houx encore là, les premiers rejets de ronces et les aubépines déjà déflourées ; vent frais sensible sur ses joues, ses bras, ses aisselles.

Michel porte Aube chez sa cartomancienne qui lui donne rendez-vous pour le lendemain à 15 heures. Elle se souvient de ce que Nycéphore lui à raconté, à propos de la guérisseuse pour le bébé Didier : « La guérisseuse un peu voyante avait dit à La Grosse que le *Pinus Niger Montana* désignait l’envolée vers une cime pleine de quelqu’un qu’on aime, troisième état de la transfiguration verbale, et que pour ce qui est de la fièvre le petit avait peut-être une tendance aux rhumatismes, comme elle. » Pendant ce temps-là, à Saint-Augustin, Lydou prépare le repas (“Ce n’est pas arrivé par moi, mais en moi. À Saint-Augustin, on n’est pas responsable du contenu de ses rêves.”) . Monnaies du pape, jacinthes sauvages, tulipes par la fenêtre de la rue Verte ; hampes dressées mais encore vertes des bourgeons du marronnier, fleurs du poirier. Odeurs suffocantes avec l’humidité de la nuit qui s’évapore. Nicolaï va voir les peintures de Pierre Débordes dans sa loge. Tout le monde considère Pierre comme un demeuré, avec son faciès d’idiot, sa façon de marcher penché et son éternel béret trop grand, mais la peinture pour lui c’est une vraie jouissance ; c’est la pâte même de la pulsion. C’est pareil pour Loutrano, bien que venu d’un milieu opposé.

Vhanita Rabinandrata est encore avec Peño : ils se tripotent en peinture. Michaël Peño, c’est autre chose que Désbordes ou Loutrano, un ancien de l’Académie où il a dû rentrer à 15 ans ; il en a 35, comme François Sangbien, le nazi. Il a dit un jour à Nicolaï : « Je suis

assoiffé comme un ours fou de femmes, sortant de mon hibernation, prêt à me vautrer sur des marées de seins et à fournir en foutre sans cesse des cons juteux. Je suis fou de leurs tenues, leurs tuniques, de leurs pantalons blancs diaphanes et de leurs chemisiers à dentelles, fou du moment où leur chair explose ; fada des melons farouches dressés et de la croupe dans son sursaut avaleur, cette bête sauteuse d’obstacles invraisemblables... »

Il les saisit donc, les “croque” dans ce moment d’apex, au zénith, au point d’acmé de l’aréole du mamelon, comme pour *prévenir* la dégringolade, avant que le fruit n’éclate et l’envahissement de nappes d’ondes ligneuses autour de la sphère admirable du cul. Mais c’est aussi dans le moment où il les a vues, avec leurs caractéristiques, leur spontanéité décisive de typon dans l’air, leur façon de s’afficher au monde.

Michel dépose Aube à la gare en partant chez lui. Aube traîne à l’Académie. À midi elle va au STYX, triste ; elle attend Nany et Nicolas.

Jean part à midi trente. Après avoir mangé quelques carottes rapées et du céleri, Lydou se prépare.

Vers 14h 15 Nany arrive ; Aube se jette dans ses bras. Il ne devait pas y avoir cours mais les croquis de fusain ont été rétablis de 14h à 16 heures. Aube et Nany y vont ; le prof fait prendre une photo de toute leur année. Au lieu d’aller en études documentaires de 16h à 18 heures, ils passent cinq minutes en gravure, vont sur les quais puis se rendent à l’atelier au moment où Lydou y arrive. Ils rangent la table et les restes de repas de la veille. Nicolaï part aider Joseph à vernir féroce, dans le Local Vert de la rue Sauvageau.

Aube écrit une lettre à Nany bien qu’étant auprès de lui, comme il le lui a demandé. Ils vont dans un petit café Cours de la Marne jusqu’à sept heures, puis repassent à l’Académie où Aube va chercher du matériel pour le soir, tandis que Lydou part seule prendre un bus. Aube va prendre à son tour son bus jusqu’à Saint-Louis, le terminus du soir, puis de là rentre à pied. Son

grand-père se couche. Elle repart presque aussitôt au Français où Nany la rejoint. Ils passent au STYX après le spectacle puis vont à l'atelier. *ils s'aiment deux fois. Ils dorment et rentrent en taxi à deux heures du matin. Aube est couchée sans avoir pu poursuivre l'Étude Documentaire comme prévu.*

Le 27 Avril

M-C. N. Temps couvert. Vent. Horizon lumineux. (Cauchemar du hall d'auberge : Ils étaient bloqués à Amsterdam, l'Amsterdam de leurs débuts ; pas d'autre possibilité dans cette sorte de centre d'accueil genre YMC ou Maison des Jeunes. Filles. Il y en avait une sympa dans le groupe, Matchili, dont le père donnait des coordonnées téléphoniques par le 32. Par contre, il fallait faire le 33 pour trouver un train de retour, soit par Anvers, soit par Bruxelles. Nicolas hésitait trop longtemps : les trains étaient tous partis ! Perdition affreuse.)

“L'après-midi : ondée rapide ; le soir, lointains poudreux d'une lumière mordorée sur la montagne en face. Où est Valérie ?” *Valérie* -, ce roman délirant d'une secte mystique, vers 1820, écrit par Mme de Krudener : un délire ! Jusqu'à présent je n'ai pas vécu. Les choses, nous les avons plutôt acquises ; à nos parents elles étaient données.”

E. H. Hill arriva à Auch et rendit tout de suite visite au couple de postiers qu'il connaissait, ces vieillards qui avaient été internés d'office à cause de leurs manies de distribuer les lettres en tous sens. La guimauve est la petite sœur de la souffrance. « Le café : pas trop tôt (seulement après la sueur), leur disait un gars en survêt près du buffet, sinon ça me donne des brûlures, de l'acidité. Je m'allonge toujours, l'après-midi du premier jour de pluie, dans la crainte d'une faiblesse d'estomac. »

Vues de l'Hospice : vieillards méditatifs devant les fenêtres (hier, c'était le *cours de contemplation*). Feuilles rousses de petits platanes. Celles des frênes sont tombées. Il fait 27°. Il y a celui qui passe son temps tête en bas, pendu par les pieds à des agrès pour avoir par pesanteur la coiffure et les petites oreilles de *Batman* à

l'aide des rares cheveux qui lui restent qu'il enduit de brillantine Roja ; son cousin (en rivalité avec lui !) qui reste immobile sur le banc de pierre du jardin parce qu'il se prend pour *La Chose* ; puis celle qui a eu un vague rôle d'imprésario dans sa vie active, s'identifie au moindre artiste, mouille de cohésion passionnée avec chacun d'entre eux, à voix basse, échangeant en confiance avec les infirmiers de banales imbécilités ; et leur amie Cebolla, grande bringue à gros pif très bavarde dont seules les pantoufles trottinent en bas de la chaise roulante ; tout le reste du corps est figé, paralysé, sauf l'anus élastique et à un moment le bras gauche qui bloque la roue pour tourner... tandis qu'elle déblatère la suite à propos de sa sœur morte et perdue, dévorée de chancres syphilitiques, toutes deux abusées par leur père pasteur.

Hill demanda au gars s'il se pendait par les pieds à cause de ses varices, et effectivement il est obligé plusieurs fois par jour de s'accrocher à une barre fixe pour restaurer sa circulation et pallier à sa carence de valves. C'est pour ça qu'il passe la plupart de son temps accroché à sa penderie parmi ses déguisements tout en travaillant ses obliques et ses dentelés, et qu'il améliore sa pression palmaire en faisant des exercices.

Hill en profita pour lui détailler ensuite tout les secrets de son entraînement et finit par révéler aux vieux débiles du coin, en débat d'idées autour d'un jeu de cartes, le Secret du Cloaque de la Sainte-Vierge, ce qui les mit en joie.

Il expliqua comme il put sa théorie des hublots sur la contrée des Morts au couple aimable des postiers. Ils pourraient y faire leur tournée, la nuit. “La réalité, c'est ce qu'on ne comprend pas.” Déjà il remarqua que leur attention flottait : la femme se turlupinaît les mèches tandis que son mari essayait en vain de redresser ses lunettes d'un coup de tête en arrière. Il était évident qu'ils étaient envapés ; ils voulaient sortir, ils criaient “grâce” à leur façon, ils réclamaient leur neveu, le petit merdeux qui faisait toujours des pâtés avec le son des

canards et la bouse quelque part dans le jardin.

Hill s'arrêta car les vieillards avaient à présent le nez en l'air vers le plafond, machoire pendante, attendant certainement que le Fouleur au Pressoir les broie et que le jus coule.

Ils demeurèrent fixes. Il les laissa.

Il se dit que sa seule préoccupation dans la vie, ce n'était pas du tout l'art, cinéma ni rien d'autre, mais seulement cette question décisive de l'embranchement à l'adolescence : *comment décide-t-on de faire carrière définitivement dans la folie ?* Car une fois ce choix fait, *il n'y a pas de retour en arrière.* Alors que c'est possible dans tous les autres domaines.

Il n'y avait pas clairement pensé à l'adolescence toute récente, bien qu'ayant vu quelques-uns de ses amis (dont Anne-Marie Parlôthes), pris soudain d'une crise délirante disparaître aussitôt dans l'enfer de l'Asile, avalés pour ainsi dire par le gouffre, sans aucun espoir de retour.

Cela resurgissait aujourd'hui, peut-être parce qu'il pensait que c'était toujours possible, pour lui comme pour tout le monde, à tout moment.

Il aurait eu horreur d'être médecin, de toucher à la chair, de faire un pansement, mais l'Esprit Pur, ça c'était autre chose : la psychiatrie institutionnelle, ce monde parallèle, enchanté pour les médecins et horrible pour les malades, la possibilité de poser cette question : LA BASCULE DE L'ESPRIT PUR !

A. N. Aube se lève à 8h. À l'atelier à 10h, où elle retrouve Nany. Il pleut de temps en temps. *ils s'aiment.* Puis elle fonce rejoindre Jean et Lydou à l'Académie. Elle retrouve Nany le soir et ils rentrent à 19h 15 en bus. Nany la raccompagne à pied jusqu'à Ravezies puis il prend un autre bus. Très amoureux, aujourd'hui.

Aube écrit : "Tu me reviens... À Dieu merci !... Visage long, yeux noirs rieurs... Nous sommes enfants... Vérité : avenir à deux... Vivre ! Je pensais mourir. Eau froide pour me retrouver... Je compte "un deux trois quatre cinq... cinq doigts : une main demain !"

R. N. Ramona se lève à 10h 15, décape, nettoie et prépare des stèles le matin et l'après-midi jusqu'à 17h, puis un peu de taille directe (bois d'okoumé). Ensuite elle se coud une blouse de travail, écoute les résultats du référendum : majorité de "Non". Couchée à 1h 15 elle griffonne des esquisses pour une cire perdue, des bustes autour de la fille Casanova. Elle relit la plaquette sur les alliages, pour le bronze à plus de 65% de cuivre.

N. N. Nathalie se lève à 7h 1/2. Elle arrive à l'Académie à 10h. Elle trouve Nycéphore qui ne devait pas venir. Ils vont ensemble à la BNP. Puis Nycéphore va faire des photos sur les toits et Nathalie va à l'Académie. Elle travaille toujours sur l'affiche de Jean avec Walter H. qui arrive vers 11h. À midi il va au Restau U ; Nathalie reste seule dans la loge. Walter H. revient à 14h et donne des biscuits à Nathalie. Un peu après arrive Sturtz (avec Socatz, un autre alsacien au pif énorme de vieilles vignes) : il devait se faire photographe aujourd'hui à l'Académie par Nycéphore, qui a dû oublier. Nathalie ne précise pas que Nycéphore est dans leur grenier.

Les deux Alsaciens parlent ensemble. Sturtz a connu les jeunes filles en papillons noirs et la brimbelle, ce fruit violet de l'airelle myrtille qui donne une liqueur tonique et des tartes savoureuses (il a dit "*tares*"). Parfois il s'est surpris à entonner des cantiques de son Alsace industrielle et agricole (ça change de "*Je suis un baiseur d'étoiles*" !) Enfant il a circulé entre des cartes postales : les fracassantes cascades des Vosges, les miroirs d'amande des lacs, le Rhin vermeil et les massifs de la Forêt Noire. Le soleil se levait en tranchant dans la Schlucht, au-dessus de la vibration parfumée des fraises sauvages : il n'a vécu qu'au milieu de clichés ! Mais s'il se souvient du goût des baies juteuses et des cimes boisées, ce ne sont plus des clichés, ce sont des saveurs et des émotions. Prosper est passé par ces mêmes sentiers.

Sturtz repart un peu après. À 18h 30 Walter H. et

Nathalie viennent retrouver Nycéphore au grenier en lui apportant des frites et de la bière. Nathalie repart en bus à 20h 15 chez Walter H. récupérer des documents pour *36 Fillette*. Les parents de Walter H. ont juste fini de manger leur saint-nectaire, et son père gueule un peu ; Walter H. commence à grignoter sur un coin de table. Nathalie rentre travailler pour *36 Fillette*. Elle a reçu une lettre de New-York qui lui apprend que leur vieil ami Walt est mort dans la 42 rue West. C'est autre chose que d'Isigny.

Le 28 Avril.

M-C. N. Mila-Cali se lève à 10h 20 après des cauchemars très excessifs (cœur battant très fort). Pas mal de vent ce matin. Grand vent froid au lever, véritable éblouissement d'or au-delà de la porte bleue et surtout en bas sur la partie labourée du jardin des grands-parents (où Pépé doit planter poivrons et tomates, renouveler dahlias et belles de nuit), que ce connard de Médard ne recouvre pas encore de son fumier, mais ça viendra. Traits vifs des geais au-delà des châtaigniers, grosse pie à gauche dans l'allée des Suisses. Ciel gris uniforme sans nuages. Elle rabat les grands volets de sa chambre et assujettit les autres, dont ceux de sa grand-mère qui lui prépare un couscous et un gateau de riz. Là-bas vergers, vignes, blé, maïs.

Elle est "gorgée d'elle" en particulier à cause du rêve-cauchemar de la Cité Abstraite, une cité privée de sentiments à laquelle on accède grâce à des piqûres électriques (douloureuses !) sur les articulations, notamment les poignets et les coudes. Elle appelle Nicolas pour lui demander la recette du chou farci (pour aujourd'hui) et des avocats d'Espagne à la crème (pour plus tard). Il lui parle de la seule photo qu'elle ait de son père et qu'elle lui a montré le jour de leur mariage symbolique et secret dans l'hôtel de la rue du Loup (choisi par Nicolas, qui a écrit tant de poèmes sur "ses frères, les loups"). Il avait sursauté en croyant qu'il s'agissait de lui. C'est drôle ; elle n'avait pas remarqué la ressemblance. Le père était chaudronnier, la mère n'avait pas encore de travail quand ils se sont connus, mais elle vendait des sardines pêchées dès le matin ; les frères de Mila-Cali avaient le cirque : ils étaient *ursari*.

E. H. Hill s'était encore levé tard le lendemain, et il était resté une fois de plus dans la confusion de l'ensommeillement, l'engourdissement du réveil. Des points d'émergence vitaux, étincelants comme *les feuilles de l'eucalyptus au soleil d'août*, avaient cherché à se manifester la nuit sous les draps, mais il les avait aussitôt rabattus par la certitude chaleureuse de l'embrassement.

Puis un rêve lui revint d'une petite fille (peut-être la sienne, qui n'était pas encore née, ni même prévue), qu'il tenait contre lui pour lui donner confiance pendant qu'elle chantait devant une Gitane à qui il demandait de rester immobile. La petite fille tout d'un coup était perdue parce qu'elle ne se souvenait plus du chant, elle pleurait. Hill ne pouvait pas l'aider parce qu'il ne connaissait pas ce chant, mais il y avait des gens qui entonnaient le chant dans la salle et du coup la petite fille reprenait confiance, se réajustait sur les paroles qu'elle retrouvait grâce à ce soutien, et elle réussissait bon gré, mal gré, à terminer sa chanson.

Ensuite un Indien venait lui annoncer une tempête, mais il ne le comprenait pas parce qu'il parlait *en verlan raccourci*.

Au réveil il se souvint que Ella connaissait tous les chants Chippewa. Elle les avait notés et ils avaient passé toute une matinée ensemble à les transcrire pour le film, voilà quelque temps, où ils avaient fait également l'inventaire de tous les traités brisés. Elle lui avait dit : "Nous sommes à présent dans les quatre cercles des quatre saisons."

Tout au long de la matinée l'indication nostalgique de quelque état de fatigue de la veille (large et lourde fatigue de plomb après des courses frénétiques en ville, abrutissement facile mêlé aux lectures le soir à l'hôtel où il crût un moment se voir atteindre cette cité perdue dont il avait parlé aux malades de l'hospice, grâce au retour de sensations archaïques, encloses, exquis, d'impressions-limite chassées autant que retenues de parenthèses en parenthèses, bulles de savoir sous les

paupières que le réveil fait éclater !), cet “épuisement de rien” un peu accentué par la Schlitz, fit qu’il considéra avec attention le moindre trait qui lui semblât mûr et proche de la signifiante au moment où il le sentait continûment vibrer entre ses épaules comme un volet qui s’ouvre par une nuit sans lune ni étoiles et cependant *dont la tranche luit*, ou comme une horreur massive ignorée et tirée d’intrications et ressemblances les unes les autres d’émotions dont on ignore pourquoi elles sont là, poumon se dépliant et faisant confluer les airs à *son image*, branchie savoureusement vivante sur la marge d’embruns successifs par lesquels elle se trouvait sollicitée, ou d’autres dont on se délecte, se vaporise mais qu’on ne possède pas, dans la caverne où le cri se trouve clos.

D’autrefois c’était comme *une ombre sans tête, un buste*, seul, avec une veste noire, qui surgissait entre la vitre et les volets, disparu dans l’instant, et aussitôt la décharge électrique le long de l’épine dorsale !

Il était comme Saint-Évremond, cet homme habile à l’épée et aux courtes proses, indifférent à leur impression. « Mon seul intérêt, c’est de vivre ». Même quand il s’agissait de dormir.

L. J. Lydou levée à 10h a pris le 15 puis le 7 pour venir à L’IBÉRIA. Il fait beau à Bordeaux. Julio passe et reste très peu. Jean arrive alors qu’il ne devait pas venir et repart aider Nycéphore qui continue à faire toute la journée des photos de gargouilles sur les toits des églises (Ste-Croix, St-Michel, St-André) avec Antón, dans des positions périlleuses en passant tout le corps à travers les balustrades de pierre. Il revient à midi où ils restent au jardin jusqu’à 14h ; Jean expose son idée du cinéma idéaliste pour le peuple : ne pas résoudre la crise mais l’exposer ; il montre son carnet de notes : “Là où l’identité se perd, le sujet s’improvise.” Il y a plein de phrases énigmatiques dans le genre. Puis Lydou part en ville et passe dans leur logement près du Parc prendre sa valise à 15h 15 tandis que les gars vont sur les hauts de Floirac, et avec Antón au volant

comme cascadeur, Jean tourne le plan où la voiture de course traverse la pergola et détruit tout au passage : les petits madriers éclatent comme des fétus de paille : plus rien sur l’endroit ; on ne pourra plus s’installer là pour lire les scénarii. Michel Dumaroy accompagne Lydou au bus : sa voiture est en panne et Jean doit partir chez lui ce soir, où il est invité jusqu’à lundi. À 19h, Lydou arrive à Auch où elle trouve son père et sa grand-mère à la gare routière. Jean-Paul le frère de Aube est parti à Paris ce matin, c’est pour ça qu’il n’a pas pu venir la chercher. Le soir elle écoute des disques. Couchée à 23h elle lit Sagan, *Bonjour Tristesse*. Une phrase de Jean : “Ma caméra balaye en même temps, ramasse ces pauvres gens dans un angle et le parasitisme de leur tristesse : je les désigne et je les commente en même temps.” Ou encore : “Tourner le film de sa vie à l’envers !” Il revoit un film en rêve, la nuit, où une toute jeune fille voit un train s’enfuir devant elle, qui est sa jeunesse, et c’est désespérant.

A. N. Aube est levée à 10h. (Hier soir elle a pris du nubarène et écrit.) Il fait pas très beau. Le matin elle se lave les cheveux puis elle coud. L’après-midi : Assemblée Générale. Brouhaha. Début de bagarre entre Picson hystérique et Obtugaray, le basque rugbyman crétin. Le midi et le soir elle mange avec son Grand-Père chez les cousins Artaud, qui leur font goûter un très bon époisses, le roi des fromages de Brillat-Savarin. Le soir elle reste un peu à la télé (*Vie de Toulouse-Lautrec*. “Une petite cafetière avec un très long bec.”), puis elle travaille pour le STYX jusqu’à minuit. De 1h à 4h, elle reprend un poème par listes. Nany a fait toute une recherche sur les vers sans rimes : les vers blancs anglais et la poésie latine classique. Elle éteint à 4h du matin.

R. N. Nicolai arrive en smoking avec un cigare *Partagás* à l’Académie, pour fêter le “Non” et rencontre Ramona sur le premier palier avec du plâtre dans les bras pour agrandir un modèle. Dispute dans la loge alors qu’il lui demande de l’argent : il la gifle. Elle lui rend sa bague (le rubis) puis hésite,

revient, lui reprend. Il reste au labo pendant que Ramona travaille en croquis puis revient en loge. Entre midi et deux il va chez Picson l'excité du bulbe. Avant 14h, Ramona se rend dans leur cave et la balaie jusqu'à 16h soigneusement pour préparer de nouveaux moulages. Nicolai repasse dans la loge avec Picson pour récupérer des toiles imitées de Dewasne sans grand intérêt (Picson a la lubie de peindre et surtout de copier, alors qu'il n'est qu'un baratineur parano !). Ramona n'y est pas. Nicolai revient vers 17h, finit un joint qu'il écrase au sol, et repart de suite. Puis de nouveau de 18h à 20h, sans passer dans la loge où Ramona lui a laissé un mot ("Pense à chercher une voiture pour Paris (en plaçant des affiches au restaurant et à la fac), au carnet de change, à laisser un mot à Jean le plus tôt possible pour le décor de monument sur la Paix qu'on doit faire, à me porter du fixatif cellulósique de chez l'Abuelo si tu le veux bien. Merci. Ramona.") Il y a un dessin au dos la représentant toute en dentelles. Soir : Ramona a le cafard. Elle tripote filasse et plâtre sans vraiment rien faire. Elle se couche à 1h, seule.

N. N. Nathalie se lève à 7h pour étirements et assouplissements, travail à la barre. Elle passe au club à Gambetta puis à l'Académie. Elle ne voit pas Walter H. ; elle travaille seule à l'affiche de Jean et continue de midi à deux dans la loge de Ramona qui est triste. Nycéphore passe à 16h, la laisse travailler tranquille et va voir le secrétaire pour une autorisation de photographier les combles puis il part dans leur grenier où Nathalie arrive vers 17h et se blottit aussitôt contre lui. Elle lui parle de la mort de Walt. « La mort, le frère, aucune majuscule. Nicolai et moi, on préfère parler du fond de notre cercueil. J'ai senti avec une netteté inouïe ce qu'est le crépuscule ! Comme la pluie pour un coureur du Paris-Roubaix. » dit Nycéphore. « La mort préfère les blondes, selon Brett. » dit Nathalie. Puis elle lui raconte la scène entre Nicolai et Ramona rapportée par cette dernière ; à force de toujours lui demander de l'argent en public, Nicolai passe pour un profiteuse dans l'Académie. À 19h 30 Nycéphore prend

un bus jusqu'au dépôt qu'il doit photographier avec Nicolas qui lui a donné un rendez-vous là-bas ; c'est pour ce dernier un endroit magique. Pendant ce temps Nathalie travaille pour 36 Fillette.

Le 29 Avril

M-C. N. Mila-Cali : "Vite !"

E. H. De retour à l'hospice, celui qu'on surnommait "le Voyeur" l'inonda de rutilances de chairs et le sortit dans la lumière crue des croupes aveuglantes dont il tenait à lui faire partager le prix. C'était, dans l'évocation de ses éblouissements, toute une ferveur religieuse qui jaillissait là : irisation des reflets dans l'eau, transparences des vitres, renvois marquetés des miroirs dont de sublimes globes de chair surgissaient ruisselants de phosphorescences, plus fascinants que les rivières de lumières des buildings la nuit venue pour Paul Morand ; c'était la surface lustrée de l'image elle-même qui se dressait comme un fantôme, formant ses plis charnus, nacrés, diaphanes et qui projetait ses rayons sur le Voyeur lui-même. "Épier, scruter, river les yeux, fouiller ou darder du regard..." tous ces termes ne lui convenaient pas ; tout au plus caressait-il du regard ces territoires explorés comme ils venaient à lui.

Comme il ne voulait pas être en reste sur le nez, il lui parla aussi du retour du parfum de son amie Margrit dans un prisunic de Pigalle, sans raison, qui l'avait de nouveau projeté dans l'Allemagne de la guerre, dans la maison de celle qu'il avait connue comme la Walkyrie-Vendredi reconvertie dans le milieu des hauts-fourneaux. Ils échangèrent des vues et des évocations, notamment à propos de Jünger. ("L'univers est une chose ronde et limitée, et je dois à l'école prussienne une connaissance exacte des rapports germano-russes et de leur valeur...")

É. E. "Les gars vont à la visite médicale pendant que nous finissons le modelage. Mais il ne sera pas noté aujourd'hui. Nous sommes en statuaire. À midi, Erec me photographie sur les Allées de Tourny avec un nouvel ensemble ; il fait très beau. J'en profite pour sommeiller au soleil sur un banc en

retroussant ma robe. Erec prend encore des photos, puis il arrête à cause d'un mal au crâne qui vient insidieusement. Il me parle de lui et de Willi Ronis dont Nicolaï a vu une très belle expo à Montreuil, en janvier. Je lui dis : « Je porterai une couleur pour prévenir mon ennemi du danger qu'il court ! — Comme cette robe ? — Pire ! Du danger qu'il court à m'attaquer, ou qui lui rappellera des souvenirs désagréables qui l'éloignent, comme la couleur de l'anémone de mer avertit qu'elle pique ; celle de la salamandre a mauvais goût. Et les chenilles terrifiantes prennent l'aspect d'un serpent. On a appris du moins des rêves qu'un serpent pouvait être tout simplement : *un serpent*. — Oui, mais l'acanthé triomphe du superflu, comme celles qu'on nous fait subir en dessins de plâtres ; d'autres fleurs compliquent à plaisir avec une redoutable et merveilleuse ingéniosité leur mécanisme de fécondation, uniquement pour faire du luxe ; c'est pas mal non plus. »

Pour Erec, ou ce seront les morts repris dans un bateau ivre, ou ce sera le loup qui mange le soleil et cet autre la lune.

L. J. De 9h à 10h, Lydou est allée à la messe. Ensuite elle s'est promenée un peu avec Christiane (8 ans, la petite fille du collègue de l'oncle d'Aube du Moulin). Puis elle la fait dessiner dans sa chambre avant d'aller manger les premières fèves au Moulin avec elle, où elles sont invitées. L'après-midi Lydou va dans les champs avec Christiane pour cueillir des fleurs et capturer des grillons. Silence du Gers, scies des grillons. Vers 17h 30 elles rentrent au Château pour fabriquer une cage à grillons. Christiane part vers 22h et laisse les grillons dans la chambre de Lydou.

Jean sent le vent lui aussi. Il veut "se sauver" à tout prix. "Le vent invite à cela, dit Jean. La mémoire n'existe que de ce qui est mort." La maison de Baba Yaga *fuit* (elle part, elle tourne sur place et elle est trouée) ; le plus stable est le plus fuyant. L'émigrant n'a pas de modèle. Pour Nicolas le Tzigane non plus : ses ancêtres hongrois sont des Européens sans terre. Nicolas et Jean ne cessent de fuir d'un danger à l'autre ; la poursuite est constante.

Jean projette le dernier plan tourné chez les Roll : on

voit la carte par avion (gris-brun) ; on ne sait si c'est la carte d'un état, du pays lui-même ou un agrandissement pelliculaire ; il y a une musique de gong derrière : peut-être des inondations sur les rizières. L'importance des méandres grossit, et des îlots isolés. On voit deux ou trois très belles indiennes en tenues noires avec le voile sur les cheveux, tout sourire, toutes dents, qui déambulent au milieu d'un bidonville. Et tout d'un coup la catastrophe arrive !

A. N. Le matin Aube coud ; il n'y a pas cours. Vers 11h, comme Nany n'arrive pas, elle va voir au STYX. Il arrive seulement à 14h. Elle avait pensé aller à l'atelier... mais comme elle n'a plus la clef ! (Où est la clef ? Qui l'a perdue ?) Ils vont à l'Académie. De 14h à 16h fusain. À 16h elle retrouve Nany en loge de Diplôme, puis ils partent ; ils passent par les quais, le cours Victor Hugo, et arrivent à l'atelier. Vite, il vient contre elle ! À toutes forces ! À 20h 15 ils prennent ensemble un bus qui va au dépôt. Le soir Aube regarde la télé chez Nénette (*La Bête Humaine* de Renoir).

R. N. Ramona retrouve Nicolaï à 11h au labo, dans un océan de fumée. Elle lui avait laissé un mot hier soir dans la loge, mais il n'y est pas repassé. De midi à deux heures ils mangent ensemble une salade frisée aux croûtons et à l'ail, dans le labo. Dans l'après-midi elle redescend le voir ; elle écrit un mot à Jean pour le décor, et porte la lettre. Elle part à 19h tandis qu'il reste encore en photo ; elle croise Aube qui lui donne *La Cousine Bette* de Balzac ; elle s'endort dessus à minuit alors que Nicolaï n'est toujours pas rentré.

N. N. Nathalie se lève à 8h et fait ses exercices. Elle part à Gambetta à 9h avec un beau chemisier de soie verte. Puis vers midi à l'Académie, où elle ne voit toujours pas Walter H. ; elle travaille toute seule à l'affiche de Jean. Nycéphore arrive sur ces entrefaites ; il est très enrhumé ; il va chercher à manger (betterave rouge et bananes), puis il repart au grenier vers 14h. Nathalie termine l'affiche puis travaille un peu pour *36 Fillette*. À 18h 30 elle passe retrouver Nycéphore. "Tu

portes un chemisier vert et le désir est partout.” Elle repart s’entraîner une heure plus tard en le laissant au grenier. Le soir de retour, il dort ; elle écrit sans faire de bruit à ses parents, et glisse un brin de lilas dans la lettre. “Les lilas n’obéissent pas à l’économie.” Puis elle range comme une souris ses affaires, prend une nouvelle douche et se couche. Il est 2h 30.

#### Le 30 Avril

M-C. N. Mila-Cali : “Vite je rentre : le Parc en traversant la ville, les marronniers aux fleurs blanches, les lys, les reines-marguerites jaunes, bancs fleuris, lumières transversales, fenêtres... Une utopie encore. Le succès qui est un repas donne raison aux gros. Chant des coucous, chaude épaisseur humide. Exaltation du vent : on défaille dans le futur ! Partons, partons vite ! Partons vides, à cause de Médard qui ne me donne toujours pas mes sous.”

E. H. Chaque dimanche les familles viennent déjeuner avec les patients de l’Hospice qui les retrouvent avec un feint plaisir bien qu’ils aient de moins en moins à se dire, se livrant un peu à des exercices de langue qui ne sont pas spirituels. Certains montrent de l’agacement et les repas s’achèvent souvent en cacophonie. Toute la famille ensuite couperosée de picrate prend une sorte de pâtisserie infecte prétendument feuilletée, dans un réduit peint en vert de fiel près des lavabos, et cerné de grilles avec des plantons en blouse à chaque coin. C’est une farce atroce qui se joue là que chacun des protagonistes s’acharne à *gâter* consciencieusement. Tout le monde en sort tendu, révolté, hagard, écœuré, plus ridé et bien plus gravement malade qu’auparavant.

\*

Au-dessus des encombrements de familles Hill regarde la télé dont tout le son est absorbé par les disputes : en muet, un gars sort de l’immeuble, met ses lunettes de soleil, en salue un autre gris quelconque coiffé en arrière comme un ragondin, qui continue sur la route ; deux hochements de tête vers la droite puis c’est un plus costaud en stenson qui enfile à son tour

ses lunettes de soleil et plonge dans le sous-sol de l’immeuble par l’entrée du garage.

\*

Hill quitte la petite route de l’Hospice et continue après avoir laissé derrière lui la maison de Philippe Hervé, ce génie du son ingénieur à la Radio, jusque sur le coteau qui dégage la vallée. La rivière en contrebas distingue tout ce qui est à gauche en géométries cultivées, abondantes, fertiles, de tout ce qui est à droite en nostalgies charmantes de la ville ancienne, inscrites dans la ville même, incrustées.

L. J.. “Levée à 9h 1/4. Messe à 10h. Je me confesse et communie. Je vais voir Mr et Mme Lambrée en sortant, qui me parlent de Prosper. Nous passons au cimetière puis je rentre avec Papa qui titube de plus en plus, et Bielle ; nous passons voir Noëlle et Thérèse. L’après-midi nous allons au village sur les 16h à pied, Papa, Bielle et moi. Nous y restons jusqu’à 18h 15. À 19h 20 je vais à l’épicerie du village. Puis nous rentrons. Jacques et France Lambrée et leurs amis arrivent vers 20h. Après manger ils vont se coucher. Le soir j’écris, je pense à Jean, à son amour de Max Sennet, des sœurs Gish, de Marie Pickford et même des “happy end” à cause de la Mort qui tambourine. Il fait beau ; je laisse fenêtres et contrevents ouverts. Couchée à minuit, je lis toute la nuit. Quand reverrons-nous la magnifique cité de Carcassonne ?

Toute cette noirceur bosselée, ces pentes de cailloux durs, ces bœufs ouverts dont les tripes descendent et qu’on balance à la face des ennemis assaillants.

Cette arène où tous sont fermés, ces ouvertures de traits, ces fentes de plomb qu’on verse et qui durcit aussitôt.”

Jean tourne le plan où ils arrivent sur les quais avec les clowns costumés, des énormes personnages brinquebalants, en déséquilibre, avec des robes aux perles de verre, des animaux et des fakirs. Les enfants se précipitent voir les perroquets dans les cages, ceux qui viennent de Cuba. « Ils ont tout pris, les Cubains...

enfin tout repris. »

A. N. Nany attendait Aube à l'arrêt du bus ; elle lui a porté une rose et un "desespoir du poète". Ils vont au bureau de tabac et à la pharmacie avant de se rendre à l'Académie où Aube va en déco tandis que Nany traîne un peu dans tout le bâtiment. À midi ils vont à l'atelier avec Richard Daim pour lui donner la grande toile de 2m x 2m qui s'y trouve depuis qu'ils ont l'atelier, et où Aube a peint un immense pré de fleurs diverses ; puis ils l'accompagnent chez lui. Ils reviennent à l'atelier dont Nany lime le nouveau double de la clef qu'il donne à Aube. Il lui raconte que souvent la nuit nuit il retrouve ses clefs ou d'autres objets précieux qu'il pense avoir perdus dans la journée ; puis il se réveille en les redécouvrant. « Heureusement que je n'ai pas de lunettes ! J'espère n'en avoir jamais. Il y a souvent des récompenses, la nuit, mais elles ne sont jamais pour moi. C'est un autre qui est salué, qui est *lu* surtout ; car on peut dire que je ne suis *jamais lu ni compris*. J'attends le jour pour me réveiller avec un lecteur. »

Il veut qu'elle reste à 14h ; elle cède. *ils s'aiment*. Il n'a jamais calculé au bout de combien de temps il jouissait ; il lui demande toujours la permission : « Je peux ? ». À 17h 30 ils vont prendre un sandwich et se rendent au STYX pour travailler. Nany va chercher les affaires de Aube à l'Académie puis l'accompagne au bus à 19h 20. Elle rentre à 20h 20 ; le grand-père gueule un peu.

R. N. Nicolai traîne à l'Académie depuis 10h. Pour une fois il est de bonne humeur, mais il s'énerve aussitôt, et refuse à la demande de Ramona de poser des affiches dans les facs afin de trouver une voiture pour Paris. Il partira en train. Il va au labo. Puis il revient chercher Ramona pour qu'elle descende au labo avec lui, et repart presque aussitôt. Elle va chercher à manger des *calamares a la plancha*, et ils les mangent dans les odeurs d'hyposulfite. Ils doivent partir à 15h pour passer la banque (que Ramona lui donne de l'argent), puis chez Gauthier, qui organise une fête comme un général, et chez Jean. Ramona va dans sa loge à 14h 30 mais Nicolai n'est plus

d'avis de partir. Il repousse à 16h. À 16h il est de très mauvaise humeur, ne veut plus la voir (ils ne vont même pas chez Jean). Il part seul. Elle le suit devant l'Académie, le suppliant de le voir demain. Il refuse, parle de partir demain à Paris au lieu de vendredi. Elle pleure. Finalement il lui demande d'aller dans sa cave demain à 8h 30 ; peut-être y sera-t-il...? Elle remonte dans sa loge. Cafard. Envie de pleurer. À 18h elle se fait porter en voiture par Goyave, car elle est très chargée (elle porte toutes les affaires de Nicolai). Le soir elle pleure.

#### Le 30 Avril

N. N. Nathalie arrive à l'Académie vers 9h. Elle s'installe dans la loge de Ramona et travaille pour 36 *Fillette*. Vers midi, Nycéphore arrive ; il reste avec elle jusqu'à 2h environ puis il repart faire des courses et voir son docteur. L'après-midi elle travaille seule pour 36. Sissi Conkey vient la voir ; elles discutent environ un 1/4 d'heure (de Walter H. qui a encore commis des brutalités sur Sissi : il se prend pour un cosaque avec des *boots*). Vers 17h 30 Nycéphore revient. Ils font tirer le cadre pour les affiches du film de Jean, mais ils décident de tirer eux-mêmes les 500 affiches (les connards publicistes trop chers réclament d'être payés double un jour férié !) Ils partent à 19h. Nathalie accompagne Nycéphore au PÉTANQUE où il doit téléphoner, puis elle va prendre le bus aux Capucins pour Gambetta (danse). Le soir elle s'entraîne jusqu'à minuit. Elle a reçu une lettre de la vieille Tévy !

#### Le 1er Mai

M-C. N. Horizon bleu fort avec îlot orange le soir, du village en contrebas au-delà des hautes frondaisons verticales que Mila-Cali ne reconnaît plus. "Mon cœur sursaute à chaque coup de téléphone."

E. H. Hill arrive à Bordeaux dans une musique de Jim Morrisson chantée en mars à Miami, bouts de Shakespeare en lambeaux, morveux chiens braillards lancés baveux entre les cuisses d'Albion putride. Il rencontre aussitôt son amie Mona Roma à La Bastide, banlieue chère au Gros Capitaine, après le concert de

*Led Zeppelin* qu'elle avait organisé. Richard Antony est venu au micro, hideusement habillé en franges, pour apprendre au public qu'il a eu un superbe succès en 58 avec *Peggy Sue*, pillée à Budy Holly (dont seul Axl Héros a le droit de parler), puis que toute sa famille syrienne va bien ; il est heureux d'avoir *contracté* une chaude pisse en même temps que le succès de *Aranjuez, mon amour*. Curieusement, il réussirait presque à être moins laid que Guy Suivre, un lécheur de pneus natif de l'endroit.

Hill s'est aperçu entre temps qu'il y avait probablement une signification orale distincte du *nonsens* apparent, inscrit dans toute une série de curieuses missives glossolaliques qu'il avait envoyées toutes ces années dernières à des amis. À les relire à haute voix tous ces jours-ci et tout récemment en venant de Auch à Bordeaux, derrière des assemblages fortuits et parfois un peu débiles, il avait pu s'approcher d'un sens holophrastique dont les membres seraient dispersés.

C'était comme deux langues juxtaposées : l'une graphique, l'autre orale. Il a hésité du coup à les détruire en vrac et s'il est passé par la maison de Philippe, c'était dans l'espoir de réaliser un enregistrement en retournant le texte comme un vêtement pour le décrypter plus aisément, à force d'écoutes successives et détachées de soi.

Cette distinction est un peu comme celle de la narration et de la description littéraires, cette dernière irréductible à la première, alors que le "bain de signes" de l'image de cinéma offre les deux dans le même mouvement. Mais ce qui l'avait beaucoup plus frappé, c'était *l'indépendance des cieux dans les gravures*, dont Nany avait éprouvé le besoin de faire tout un recensement à l'occasion d'un travail sur Goya dans cette même ville : dans la plupart des gravures du 16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle le ciel était vraiment *une autre scène* ne reflétant rien des actions ou des guerres du sol. Et c'est vrai que Bordeaux offrait souvent, avec son taux d'humidité proche du Vietnam d'énormes cumulus de

batailles terribles au-dessus des banlieues d'échoppes paisibles. Le Vietnam, retour du refoulé Indochine.

Il y a comme cela le décor autonome de certains films, la façon dont *la vie des paysages* se poursuit au-delà des plans où ils sont cadrés ; de même pour les figurants qui ont une toute autre vie que celle de l'action du film, et poursuivent leurs existences en même temps que la neige qui tombe par les fenêtres sur les bâtiments du Ministère d'en face, une fois que les héros ont quitté le champ.

La neige est toujours plus drue et envahit les au-delà des confins de l'Europe ; l'imprégnabilité des lieux toujours plus fournis augmente, les fauteuils et les livres reliés de la bibliothèque absorbent le monde dans leur cuir jusqu'à une extrême densité, explosive. Et pendant ce temps l'enfant tourne, fait des cercles et des huites gelés dans la rue qui bientôt se renversent en infini, là où la neige est devenue une carapace glacée dont les éclats font divination... ("Crook dessina sur la carte un cercle qui traversait le Kansas et le Nebraska et englobait une partie du Colorado ; quelque part dans ce cercle se trouvaient les Cheyennes.") Qui est-il aujourd'hui ? Tous ceux que l'on voyait par la fenêtre à pelleter la neige sur cette étendue déserte, piquetée de fleurs de fonte par endroits, et le couple de petits enfants devant le Bazar de l'Hôtel de Ville au moment où fut prise la photo des amoureux s'embrassant, que sont-ils devenus ? Et tous les passants anonymes devant la Samaritaine au moment de Noël, après que Louis-Ferdinand soit allé acheter Bébert ? Qui habitait alors rue du Roi de Sicile ; qui rue de la Cerisaie, tout près de chez Zanpao ; qui impasse des Blancs-Manteaux, comme Jean... ? Sous une autre latitude les Tahitiens ont également une vie propre dans les décors d'opéra. L'œuvre qui les crée ne les abandonne jamais, contrairement au terrible abandon des Sioux quand Mankato est mort ; c'est plus sûr que tous les syndicats de la radio où travaille Hill, qui vous laissent crever sur le trottoir et vous radient dès que

vous perdez votre emploi. Quels bâtards !

L. J. Le matin Christiane vient réveiller Lydou dans la plénitude des coqs et la survenue des cytises à leur teinte d'or tremblant : elle part à Tarbes avec ses parents et ne rentrera que demain soir. Lydou travaille sérieusement à la cage à grillons. Premier mai comme un écho sacré de Pâques maintenu au-delà de la Révolution dans un suspens du monde civil. À midi l'oncle et la tante de Aube du Moulin sont invités. Sous la glycine enfin véritablement alourdie, grand-mère a plusieurs crises de larmes : elle trouve Lydou maigre et se fait sans doute du souci !... L'après-midi arrivent Ninon, Guy, Lelette et Brigitte. Lydou va prendre l'air, seule, dans les champs. Elle en avait besoin pour penser à Jean qui n'aime pas commencer les histoires et préfère les prendre *en cours*. Elle cherche des grillons et des trèfles à quatre feuilles. Elle revient à 17h et reste au salon avec tout le monde. Ils repartent vers 18h 30. Le soir elle fait sa valise. Retour de l'or au couchant sur les anciennes tulipes ouvertes à mourir, traversant les monnaies du pape et les requalifiant d'une vertu d'encensoir. Regarder davantage la nature ! Elle partira demain matin rejoindre Jean. Elle se dit que peut-être il pourra la faire fuir hors du cadre de la fenêtre comme "par la rampe", cette fenêtre au moment de fermer les volets avec le premier quartier de la Lune ("p ou d ?"), comme un globe lumineux alternatif : il s'éclaire en traversant les nuées bleu cæruleum pour s'éteindre aussitôt dans le fond du bleu sombre. Elle lui écrit ; couchée à 1h.

A. N. Aube est levée à 9h 30. Elle prend une douche. Après-midi : déco avec Suzanne Paléto, dite l'insipide. Il pleut sur Bruges ; les enfants d'Artaud viennent dessiner avec elle puis elle écrit un texte de Conte d'après des petits livres d'enfants pour le donner à Nany à la Radio. Il lui téléphone au Moulin pour lui apprendre que René et ses amis ont mis en scène sa pièce sur Robin des Bois à Barbey, mais ça a tourné au délire. Soir : déco jusqu'à 23h 30. Couchée à minuit.

R. N. Huit heures : Ramona part en ville à pied (pas de bus ; magasins fermés). Elle arrive à neuf heures : personne au STYX. Nicolai arrive peu après, avec un énorme bouquet de muguet. Tout de suite il lui demande pardon pour hier. Il pleure. Il a vu hier Jean à dix-huit heures (*bonne pellicule* avec cette ubiquité de la caméra qu'il voudrait démultiplier jusqu'à montrer dix mille lieux en même temps). *ils s'aiment*. Ils dorment jusqu'à midi et demie. Puis Nicolai va chercher deux sandwiches et range les photos de décors. Pendant ce temps, elle prépare sa boîte de peintures pour Cadiz. Ils partent chez Jean à seize heures, à pied. Ils le trouvent en train de faire le bout à bout des bobines. Il leur dit tout en collant, qu'il aimerait faire des feuilletons filmiques mais décousus, où le présent de la situation prendrait énormément de place. Tout ça panoramique : du Mac Cormick improvisé sur immenses champs de blé. Projections. On voit notamment ce plan du mariage de Kakie ; puis tout s'écroule ! Ils ont tiré par derrière : la table ornée de rideaux où était la pièce montée a volé en éclats ; la première demoiselle d'honneur est partie en avant, la tête littéralement arrachée par le coup de fusil à pompe ; tout le monde a fui en courant avant de savoir. Tout le monde pense que c'était un coup de Mathias ! Puis ils discutent. Jean fait l'éloge de l'anarchie destructrice des biens des riches à la Charlot, cette fureur acharnée du comique, son chaos, sa transparence enfantine. Il leur fait une réflexion sur le départ à Cadiz "en avant-garde" de Nicolai qui blesse Ramona. Elle pleure à peine, mais se retient beaucoup. Roll qui arrive peu après les rapporte à vingt heures trente avec sa Gordini bleu ciel opaque. Le soir Ramona pleure tout en faisant des essais de costumes.

#### Appendice de Julio du 1er Mai

"On est montés avec Bosquet et la même Vhanita sur les toits de la cathédrale, en pleine chaleur, entre midi et deux. Nicolai n'a pas voulu venir et m'a laissé son rollei.

Je leur ai raconté comment je voulais baiser les filles, les jeunes, les grandes, les moinesses déplorées de n'avoir été rabrouées, toutes les occurrences de foutre !

Le bossu a commencé à se monter, se vanter ; alors, je l'ai pris

au mot, je l'ai obligé à sortir sa bite, et Vhanita l'a branlé à travers un des trous en plein cintre, une sorte de manchon de bois plâtré, qui donnait sur les prie-dieu avec leurs vieilles grêffées... jusqu'à foutre sur les voilettes pendant que je le photographiais. Elles ont dû le prendre pour un pigeon !

Il a été long à triquer, et ensuite il grinçait de son ricanement inextinguible, bêtement comme il sait faire ; puis il gémissait comme un gamin ! Vhanita l'a longuement essoré, et ensuite elle m'a sucé à fond, pendant qu'il était couché sur le flanc.

Vhanita est une goûteuse ! Mais elle est déjà lourde des reins, plus carrée que grande, sulfureuse, et elle se croit 1/10ème fatale ! Elle m'a dit qu'elle était prête à tout pour qu'on parle d'elle."

N. N. Nathalie levée vers 9h range des brochures techniques, puis elle fait des assouplissements. Il fait beau. Cuisine. Puis elle se prépare. À 14h elle part à pied (pas de bus) pour aller au club de danse où Nycéphore l'attend à 15h, lorsqu'elle y arrive. Ils partent l'après-midi ensemble, toujours à pied. Nycéphore lui fait découvrir la promenade qu'il faisait du temps de l'école primaire, en compagnie de sa mère, au-delà de la rue des Aires, par les petits jardins jusqu'au Jardin Public, pour aboutir au lac du Parc Bordelais, puis il la raccompagne jusqu'à Gambetta et part plus directement chez lui tandis qu'elle reste seule à s'entraîner jusqu'à minuit.

#### Le 2 Mai

M-C. N. L'îlot lointain ce matin devenu reconnaissable repose dans le bol que Mila-Cali tient devant elle, grâce à une astuce à la Méliès. Elle a remarqué l'existence depuis quelques jours de mouches plus longues, toutes noires, proches du moustique et de la guêpe, comme d'énormes fourmis volantes, pointues sans piquer et apparemment tout juste bonnes à se noyer dans les flaques de gadoue en fin de jour. Elle n'ont même pas ce petit geste de leurs collègues de se frotter les pattes avant de faire leur affaire. De vraies connasses.

Le soir sinuosité de fond rougeâtre du soleil : incendie ou fête orientale, au fond.

L. J. Lydou est levée à 5h 15. Ils partent une heure plus tard à Condom où son père la porte. Elle arrive à Bordeaux à 10h, passe à l'Académie et y trouve Jean, mais peu d'élèves, et les amis ne sont pas là car le prof de peinture est absent. Ils restent dans une salle à composer un faux scénario en découpant des sottises dans les journaux et en composant des lettraset ; ils n'ont pas envie de rentrer travailler. Il ne fait pas très beau ; ciel couvert, un peu de vent ; il fait frais. Ils tournent tout de même le plan court où le père et le fils se retrouvent et où le fils traite le père comme un enfant et où le vieux lui dit qu'il ne peut plus jouer correctement les pizzicatti à cause de son arthrite. À midi ils vont au flamenco ; à 14h Julio et sa bande y débarquent ; Lydou ne veut pas les voir et fait mine de partir mais Julio se sent obligé de se vanter d'avoir voyagé sans billet et de leur raconter les saloperies faites à Bosquet par lui et Vhanita hier sur le toit de l'église Sainte-Croix. Elle lui dit qu'elle ne voit pas le plaisir que peuvent prendre un bossu pervers et une idiote à faire souffrir un autre bossu, et ils sortent avec Jean en croisant Lolita qui rentre avec un carton de bières, vont travailler dans leur logement jusqu'à 18h, où Jean accompagne Lydou à la consigne récupérer sa valise. En parlant, il lui dit qu'il ne veut pas d'un studio, mais d'un atelier de recherche. Le soir Lydou donne les grillons à Jean.

A. N. Nany attendait Aube à l'arrêt de bus avec un bouquet de muguet. Ils vont en cours. Elle travaille toujours sur les maquettes de décors pour le STYX et le film de Nany avec Jean, dont elle est l'héroïne (*Aube-Matière*), tandis que Nany va en gravure. À midi, après une halte au STYX pour poser du matériel, ils passent dans une pâtisserie et vont manger des langoustines à l'atelier, travestis, lui avec la veste de l'ensemble de Aube, elle avec l'imper de Nany. *ils s'aiment*. Ils prennent le bus ensemble à 19h 25. Aube descend à Ravezie tandis que Nany remonte vers le centre. Soir : Aube recopie pour Nany le petit texte écrit avec les petits

### livres d'enfants. Minuit : couchée ; elle lit un peu.

R. N. Nicolaï arrive vers 9h à l'Académie. Il descend au labo. À midi, Ramona va à la gare pour prix et horaires des trains pour Paris. Puis ils grignotent ensemble au labo. Ramona part l'après-midi pendant que Nicolaï se rend à l'Atelier du Nabot. Ils se retrouvent à la cave où ils préparent quelques affaires pour l'Espagne. Puis ils vont à la banque pour le change, et reviennent à l'Académie faire des tirages à emporter. Ramona part à 19h 15 tandis que Nicolaï reste. Elle coud des costumes. Nicolaï arrive à 21h 30 et pleure énormément contre elle. Ils s'allongent. *Il est absolument sans force.* Elle lui montre un projet de David en terre cuite "très fort et très fragile." Vers 23h il trie les derniers tirages puis ils partent en taxi à la gare. Il prend son billet puis ils vont au SOLEIL LEVANT. Il fait froid. À minuit et quart il la raccompagne au bus et attend de la voir partir ; elle trouve un gars de l'Académie dans le bus qui lui apprend que Cerda, un gars de l'Académie, est mort d'un accident de cyclo. Rentrée, elle pleure. Puis elle lui écrit. Couchée à 1h 34 : heure de départ du train.

N. N. Nathalie se lève à 9h. Il fait beau. Étirements. Après-midi lavage des tenues de danse et repassage. Beaucoup de couture, de fils tirés. Elle s'entraîne seule jusqu'à minuit et demie.

#### Le 3 Mai

M-C. N. Confusion des guêpes de la glycine proche et des tronçonneuses lointaines. Font-il des coupes ou refont-ils des clôtures (en principe c'est bien avant) : elle ne distingue rien. Dressement du tulipier violet pâle qu'elle avait planté, déjà au-dessus de la taille, et des pétunias rouges-orangés qui ont pris racine dans le tronc mort du frêne géant. Midi : œuf jaune, tranche de brebis blanche et café noir, dans l'odeur des lilas et de la glycine ; coque verte et fente carmin du globe des pivoinies prêtes à éclater. C'est comme si les "*Langues*" étaient déjà là. Le soir lune poudrée, brumeuse sur fond bleu fort uni. Une putain de guêpe planquée dans le lit la pique derrière le genou.

É. E. "De seize heures à dix-huit heures concours de cro-

quis de nus. Nous posons l'un pour l'autre et nous fermons la salle sur nous. Erec me parle du sang, ce matin. « Il fallait que je tue un poulet. Mais l'oiseau a aussitôt blotti sa tête contre moi quand je l'ai attrapé, son corps sous mon bras qui me demande confiance et protection : une minute plus tard la tête tranchée était donnée au chien et c'est moi qui ai eu la migraine. Pourquoi un semblant de soleil dans la matinée après cela et un autre café ? Et pourquoi cette nuit ces acharnements de rendez-vous ratés ? »

Demain, dessin géométrique. Notre discussion continue bien au-delà du cours, sérieuse : Klee, Mondrian... Il est fou de Malévitch et de Taraboukine. En dehors du suprématisme, il s'intéresse beaucoup au simultanisme, au-delà de l'unanimité et des *Hommes de Bonne Volonté* ; c'est surtout John Dos Passos qui lui semble d'une nouveauté absolue. Dans un autre genre c'est Faulkner, uniquement lui, dans la Génération Perdue. *Tandis que j'agonise* et *Les étendards dans la poussière*. « En face, on a Malraux, Céline, Genet. Les profs nous aliènent. C'est notre histoire qui nous intéresse. J'ai détruit les deux seuls dessins de mes parents que j'avais faits (fusain pour mon père à la pêche, peinture pour ma mère, portrait de profil sur un mur blanc), tellement je suis pas né, comme le poisson. La seule inscription c'est la Vérité ; les truies et leurs truismes ensuite pillent ça. Le lancer de la ligne, comme la pêche au saumon dans les rivières, mais sans la notion de la proie, sans jamais rien ramener. Juste ces grandes courbes dans l'espace. »

Aucun boulot. Je lui montre des gravures sur bois chinoises de 1952, une en particulier de la province du Chantong, avec une attention particulière sur les jujubiers. Il pleut le soir."

L. J. Le matin. Jean est venu voir les autres du STYX mais il y a beaucoup d'absents, car le prof de peinture n'est toujours pas là. Du coup, Jean se fait prêter du matériel et peint un peu, un coin d'atelier. Il dit en riant "l'autre univers est dangereux, celui du fond du tableau" ! Puis il le cache vite à l'arrivée de Julio qui repart aussitôt, car son père débarque de Madrid à 14h 15. 12h : Lydou et Jean vont au Jardin des Abattoirs. Surexposition de la grâce. À 13h 30 il pleut et Lydou

va voir si les autres sont en cours. Jean va à L'IBÉRIA voir Jean-Louis. Il parle avec lui des plans serrés, des corps mêlés aux objets, du canal sous la glace. « Sur la table une paire de fesses ; deux seins sur deux soucoupes. Une pancarte : nos poilus te maudissent, mont chauve ! » Puis il lui décrit le dernier plan dont il a eu une vision : un corbillard tiré par un cheval s'engouffre derrière les dernières voitures nazies et peu avant les énormes bœufs noirs, chargé de valises et de fuyards : "Hyslop, gondoles, anars, canards (ceux qui ricanent dans le Nord !), canal, geysers, flotilles, mambo, Caution !" Au cours de fusain de 2 à 4, Julio ne vient pas. Jean et Lydou montent dans le pigeonnier travailler au scénario. "La vérité est un mouvement lumineux, neigeux, dit Jean, et cependant même le paradis est chaotique, informe". À 18h Jean reste à travailler et Lydou rentre ; elle croise au passage toute la bande de Julio sauf Julio. Le soir elle ne travaille pas.

A. N. Contrairement à ce qu'il lui avait dit, Nany attendait Aube à 8h 30 à l'arrêt du bus. Il l'accompagne à l'Académie mais ne rentre pas. Il lui a rapporté tous ses petits livres d'enfants et le texte du Conte qu'elle lui a écrit avec. À 10h il part pour l'atelier. Le surveillant-chef dépose Aube en voiture. Elle retrouve Nany et ils partent chez l'opticien pour chercher les lunettes de Aube. Ils en ressortent vers midi, achètent des fèves, du pain, du sel et du beurre, et se promènent un peu dans les rues. Puis à l'atelier. Ils mangent les fèves avec du croûte-rouge. Repartent en cours à 14h 30. Aube passe à la librairie. ils arrivent en gravure à 15h au moment d'un orage terrible et magnifique. Ils repartent à l'atelier à 18h puis prennent le bus ensemble à 19h 30, vont à pied jusqu'à Ravezies, où Nany prend un autre bus pour rentrer chez lui. Soir : Aube, télé chez Nénette (*Show B. B.*). Couchée à minuit et demie.

R. N. Ramona réveillée à 7h. Nicolai arrive à Paris à 7h 15. Elle lui ajoute un mot à cette heure-là sur la lettre d'hier soir. Levée à 10h, elle écrit encore, elle pleure beaucoup. Après-midi il fait très chaud. Énervée, elle écrit à Nathalie à propos

de Nicolai. Elle travaille à coudre les costumes, pense continuellement à Nicolai, sort au bar près de leur cave où le patron a laissé la télé branché sur Cocteau, que personne ne regarde. Puis elle se lave les cheveux. Elle se couche à minuit, écrit à Nicolai et feuillette un bouquin sur Coco Chanel, qu'elle laisse tomber pour un autre consacré aux Anges disproportionnés des chapiteaux.

N. N. Dès qu'elle se lève, à 9h 30, Nathalie travaille sur son cahier de photos de danse pour Nycéphore ; elle se souvient de ses mots : "La photo ne produit pas l'instant comme l'aquarelle ; elle le reproduit." L'après-midi elle lave et elle repasse. Le soir elle part s'entraîner à Gambetta jusqu'à 21h 30. Puis elle travaille de nouveau au cahier. Ensuite elle écrit à Jean et Lydou ("Marre des rives. Vivent les rêves !"). Elle se couche à une heure du matin. De son côté Nycéphore est allé à Verdelaïs à pied dans la journée pour revoir le Calvaire !

#### Le 4 Mai

M-C. N. Le cytise est à son plus grand degré de tremblement dans la vue avec le remuement d'air chaud, et le sophora d'or de l'autre bord lui répond ; le bourdonnement colossal incessant de toutes sortes de guêpes, mouches, bourdons, abeilles, dans la plus grande force des odeurs, les tulipes ayant trop ouvert leurs pétales jusqu'à choir, les lantanas mauves, les mille éclats métalliques de la lumière entre les chandelles blanches des fleurs de marronniers. "Toujours les tracteurs partout à retourner la terre ; chier et fumer, ces paysans passent leur vie à ça !" Les paysans n'ont pas de femme ; ils n'ont que des mules. Les grosses pies font du fracas dans les anciennes feuilles sèches remuées. Déjà une couleuvre immense vert d'eau en travers du chemin, ratée, enfouie sous les pierres. Puis Médard arrache les pierres ; la couleuvre à découvert lance un coup de tête, prend un coup de feuillard, se jette en contrebas, lacets glissants vers la route : invisible désormais parmi les hautes herbes claires !

É. E. Énide : "Erec me dit que Cohn-Bendit et Sauvageot ont été relâchés."

L. J. Levée à 10h Lydou part à la messe de l'Ascension ("IL est monté dans les hauteurs en emportant des prisonniers !"). L'après-midi elle lave ses palettes et ses martres ; il fait beau. Regarde d'anciens alphabets sans rien faire d'autre. Couchée à minuit et demie. Jean tourne le plan du haut de la casba reconstituée sur les quais de Paludate où il a "mal au bateau", dans l'odeur trop puissante des agrumes ! Les gamins arabes du film le prennent pour un algérien et le testent en lui demandant des allumettes pour entendre dans quelle langue il va répondre.

A. N. Aube est levée à 9h 30 ; elle n'a toujours pas ses règles ! ("La pilule dans les monoprix !") Il fait assez beau. Ce matin, Michel Dumaroy est revenu en cours. Après-midi : décors pour le STYX. Marthe Ravier va consulter le docteur parce qu'elle a mal aux reins depuis une quinzaine de jours. Peño lui dit en passant qu'elle se fait trop enculer. Elle est furieuse. Le soir à 20h 30 Aube retrouve Nany ; ils vont voir *Play Time* au Français, à pied. Ils parlent très peu. Nany lui dit que le psychiatre qu'il a vu ce matin l'a trouvé trop nerveux et hyper-sensible (*enroulement des sens*) ; mais il ne veut pas qu'Aube lui pose de questions. En sortant du ciné ils vont dans un bar à Paul-Doumer. Ils arrivent à 1h du matin à Bruges, mais Nany reste très peu, embrasse très longuement Aube avant de repartir ("le long du Mississippi !", elle lui a demandé !), et c'était la seule fois de la soirée. Aube est couchée à 1h 30.

R. N. Ramona se lève à 10h. Elle écrit un mot à Nicolai puisque c'est à 10h précises qu'il prend l'avion pour Cadix, puis à 10h 25, où elle voit passer un avion au-dessus de Bordeaux. Le matin : sculpture sur un palissandre de Rio à texture homogène, d'un séraphin de plus grande envergure que la taille ne l'exige. L'après-midi elle se prépare pour aller voir les Parlothes (fiançailles d'Anne-Marie, qui est toujours "bizarre" et sous traitement d'haldol fort et chlorpromazine). Elle prend le dessert avec eux ; Anne-Marie ne cesse pas de partir dans des fous-rires à propos de n'importe quoi, puis elle

reste tout à coup figée, sans plus voir personne, ni qu'un trait de visage ne bouge, comme si elle *posait*. Toute sa famille est composée (plutôt décomposée !), de pasteurs : Ramona n'en a encore jamais vu autant à la fois ! Même le jeune frère est déjà en conseil pentecôtiste. Vers 17h et quelques elle rentre. Sculpture du séraphin toute la soirée jusqu'à une heure du matin. Elle écrit à Nicolai, feuillette des magazine d'art (*L'Œil...*).

N. N. Nathalie va à Gambetta dès le matin. Elle reste dedans et travaille. Nycéphore, et plus tard Walter H. viennent la regarder. Ils restent là toute la journée et ne font rien. Aussi Nathalie est-elle énervée. Elle a envie de pleurer. Nycéphore s'en aperçoit et s'en attriste à son tour. Du coup il décide de partir à 19h et d'entraîner Walter H. pour laisser Nathalie travailler tranquillement. Elle a le cafard toute seule malgré cela. Elle pense à Jeanne aux joues pendantes, pour qui les ombres qui courent au sol lorsqu'elle pisse accroupie derrière des soldats, sont des ombres portées des Voix, leur part animale. Elle croit apercevoir tantôt une araignée, tantôt une souris, un ver, un cafard, un cancrelas... Elle attribue un nom à chacune de ces "erreurs animales", tentatives de possession sacrilège de tel ou tel orifice ouvert, quand Yolande avait fouillé seulement le Y grec, l'isthme, l'hymen. "Celle-ci est Satanaël lui-même ; cette autre.", etc. Elle avertissait.

Elle travaille toute la soirée en sortant juste acheter un sandwich à la pâtisserie.

#### Le 5 Mai

M-C. N. Ciel couvert. Pleuvra-t-il ou pas ? Elle parle au téléphone à Nicolas de cette menace. Parfum de chocolat des iris sous les rumeurs d'orage. Coucous qui lancent un chant à soubresaut d'un décrochage : "Houcoucou ! Houcoucou !" En deux jours les pivoinies ont littéralement éclaté, les oranges et les rouges ; elles incendient le vert sombre de l'herbe et des autres plantes.

Nicolas note dans son journal : "Je me souviens de catastrophes d'orages entre les grands sapins des landes comme les

plus effrayants feux d'artifice de l'enfance, sur la route en allant la rejoindre, de grosses vaches rousses sur les prés par une température de 15 degrés, mais je ne peux vous en dire plus que si c'était en 1882. Il y avait des murets au-delà comme souvent dans ces villages de montagne si frais en arrivant, des groupes distants de maisons aux pierres grises, brutes, et un bel épervier tournoyant au-dessus des hêtres d'une gigantesque ferme aux toits et aux tons ardoisés.

Il y avait aussi sur la route le bâtiment solide d'une bonne miellerie en grosse pierre de taille plus claire, dont l'entrée était ménagée en haut d'une grange avec un escalier à vis à double révolution, et j'eus immédiatement envie de découvrir cette grange, pas en raison du miel immédiat mais d'une quête symbolique impossible à définir : la reconnaissance d'un absolu."

**L. J. On ne verra pas Aube ni Nany de la journée car ils ont concours d'études documentaires. Jean passe tout de même à l'Académie pour voir Nany qui va en peinture le matin. Émerveillement devant le poisson rouge installé dans la nature morte. Il tourne le plan affreux du Balafre par la verrière, continuation de la Foudre sur le Visage. À midi Nany va chercher des sandwiches au roquefort et aux petits oignons, et ils mangent tous trois avec Aube en restant en classe car le concours reprend à 13h. Julio devait leur porter des pommes mais bien sûr il a oublié ! C'est Nany qui va les chercher chez lui. Lydou arrive et part avec Jean laissant Aube et Nany à leur concours ; ils vont un peu au jardin puis à la bibliothèque municipale rue Mably faire des recherches sur un ancien poète occitan, Meste Verdié, et sur l'histoire des cartes à jouer. "Il faudrait filmer pour les enfants des romans russes et anglais. Pour Peter Pan."**

**A. N. Aube, réveillée en retard, a failli rater le début du concours d'études documentaires. Elle n'a pu travailler sur le projet de dessin de cartes à jouer autour des Danses Macabres dont lui avait parlé Nicolaï ("On est des moins-que-rien"). Elle n'a toujours pas ses règles, n'est vraiment pas tranquille...! Elle travaille à**

**l'É. Doc. jusqu'à 18h 30 alors que Nany va en gravure et descend à 18h. Ils vont au jardin jusqu'à 19h et parlent de leur embarrassant tracas. Détours, enveloppement, émoi (et nous ?)... Puis ils prennent le bus ensemble et Nany raccompagne Aube jusqu'à Ravezies. Elle rentre à 20h 15. Le grand-père l'attendait au portail. Le soir elle fait de vagues esquisses d'un jeu de cartes. Couchée à minuit et quart, elle lit. Il lui tarde de retrouver Nany demain. Elle espère qu'il l'attendra à l'arrêt du bus.**

**R. N. Ramona arrive à l'Académie pour repartir aussitôt en banlieue à l'enterrement de Bernard Cerda en voiture avec des filles de Déco. Elles rentrent à 11h 30. Ramona travaille et reste en loge entre midi et deux. Puis elle va chercher du pain. À cause de l'enterrement, le dossier de leur classe est repoussé jusqu'à demain, et celui de Michel à mercredi, sans doute. Elle pense souvent à Nicolaï, à ses nausées, crises de bile, ses migraines occipitales, aggravées par temps humide, et la nuit. Ça ira mieux en Andalousie, les journées au soleil. Elle part à 19h. Soir : esquisses de petites terres. Couchée à minuit, elle écrit à Nicolaï. Rien reçu de lui.**

**N. N. Nathalie ne part pas à Gambetta. Elle reste dedans et travaille, notamment à la couverture de son classeur de photos pour la presse. Elle parcourt *Sud-Ouest* : "Ils tirent sur la Bête du Gévaudan au fusil-mitrailleur. Daniel Cohn-Bendit lance un ordre de grève générale pour demain ; 336 cadavres de vietnamiens." Le soir elle se prépare à partir à 18h 15 à pied : elle a rendez-vous au cinéma avec Nycéphore, mais il arrive à ce moment-là dans le grenier ; ils restent un peu ensemble puis Nycéphore part manger seul au Restau U. Il revient et décident de vérifier si le film qu'ils devaient aller voir passe bien en ce moment. Nany descend au 6ème et demande des journaux aux voisins mais personne n'a le Sud-Ouest ! Aussi *ils s'aiment* et ils dorment.**

**Le 6 Mai**

**M-C. N. Orage colossal toute la nuit : foudre et surtout**

déversement d'une cascade d'eau. Au lever à 9h Mila-Cali ne distingue rien de la montagne en face et toute la vallée est noyée dans la brume ; les plantes saturées d'eau luisent. L'herbe claire et haute est humide. Un plan gris général de ciel de nacre éclaire les prairies. En réalité ce sont les plants de pommes de terre que les pecnots binent tous ces jours-ci, puis ils sèment le maïs d'ensilage et de nourriture pour les bêtes. Sinon il y a le bûcheron qu'elle voit d'ici avec son jeune apprenti de quatorze années ; ce dernier lâche des bûches couvertes de mousse que l'autre coupe ; le bûcheron lui propose des gants mais il n'en veut pas ; il aura sans doute les mains toutes teintées d'une couleur sanguine car ils travaillent à présent sur une énorme verne, une sorte de chêne rouge dont l'écorce se déroule et offre des teintes d'eucalyptus. Puis ce sont des châtaigniers énormes dont les tranches de plus d'un mètre de circonférence sont comme des tables qu'ils poussent presque délicatement sur la benne fourchue du tracteur. L'un coupe et l'autre charge ; ne rien perdre de ce savoir, même de l'angle de 10° vers le bas pour aiguïser les dents de tronçonneuses, contrairement à ce que disent les notices. Le jeune gars dispose avec soin de grosses bûches dans le sens de la longueur entre les dents acérées, puis derrière cale les autres bûches transversalement. Parfois les grumes qui ont été tassées en forçant par le tracteur bondissent à la coupe en récupérant leur saut comprimé et peuvent emporter le bras avec la tronçonneuse ou la tête. Mais ceux-ci travaillent tout en douceur contrairement à l'abruti de Médard et ses potes ; en voyant Z pense à ces bûcherons dans les immenses forêts de l'Oregon ou du Canada abattant des futaies démesurées de pins sylvestres dans un fracas également considérable.

**L. J. Levée à 10h, Lydou va porter son ensemble à nettoyer et (profitant de l'absence de Jean), acheter des cigarettes pour offrir au métayer que son père ramènera avec lui. Le matin elle taille une robe pour elle, et commence à la monter et la coudre l'après-midi jusqu'à 16h environ. Puis elle regarde jusqu'à 18h passées un ouvrage d'Ars Moriendi qui vient d'Auch et que Bernard lui avait prêté au Château. Son père est passé la voir ; à présent il est sorti en balade dans le Parc en**

**face ; elle reste seule durant toute l'après-midi. Elle n'ira pas en voyage en Espagne avec lui, car... elle a trop de travail avec Jean, lui qui est autant une accumulation d'objets qu'une personne et dont la légèreté est un multiple : plumes, balles, bulles... Elle coud encore jusqu'à 23h 30 ("Non mais tout de même alors, non ? Non mais tout de même"). Puis elle reprend sa lecture.**

**Jean tourne le plan dans la tienda où le Héros met la main sur son visage de telle sorte qu'on ne voit que des petits morceaux de mexicains alors que déjà dans l'ombre en entrant on ne distinguait pas les objets pendus des personnages.**

**A. N. Le Matin Nany n'arrive que vers 11h et part aussitôt en gravure. Michel est absent. Aube reste en déco et ne va pas en croquis. Midi, à l'atelier elle parle à Nany de son inquiétude... Ils ne repartent qu'à 14h 30, passent chez Torrente acheter des rapidos et n'arrivent à l'Académie qu'à 15h. Déco avec l'exaspérante et niaise Sissi Conkey, multicolore perroquet. Nany repart en gravure. Enfin, Aube... ses règles...! Nany vient la voir assez souvent. À 18h ils partent chez l'oculiste pour Aube, mais il pleut et ils préfèrent rester à l'atelier ! À 19h 30 ils prennent le bus ensemble puis vont à Ravezies à pied ; et là Nany prend un autre bus pour chez lui. Le soir elle ne fait rien, et elle est couchée à minuit.**

**R. N. Ramona doit passer son dossier, aussi elle expose tous ses travaux en déco. Les profs n'arrivent que vers 10h et restent jusqu'à midi. Ramona sort chercher du pain. De midi à deux heures : en loge. Vers 15h 30, ils continuent à passer le dossier jusqu'à 17h 30. Vers 18h 15 elle va à la papèterie cours de la Marne avec Michel, et rentre à pied à 19h. Elle a reçu une lettre de Nicolai (de Paris). Le soir elle tire une épreuve du visage et du sexe de Nicolai jusqu'à 23h, mais ça ne l'apaise pas. Elle se couche à minuit 15. Elle écrit à Nicolai. Elle feuillette. Attentive aux lettres de Nicolai, elle a décidé de les archiver.**

**N. N. Nathalie et Nycéphore se réveillent assez tôt**

mais ils ne se lèvent que vers 10h 30. Ils vont prendre le petit déjeuner à la brasserie. Puis ils vont à l'Académie où les publicistes doivent leur remettre le cadre sérigraphique pour l'affiche de Jean. Ils ne les trouvent pas. Ils vont manger des nouilles au Restau U. avec Walter H., puis se rendent dans leur grenier place Dormoy après manger, jusqu'à 15h ; Nathalie et Nycéphore partent à l'Académie, tandis que Walter H. reste à l'atelier. Les publicistes leur remettent le cadre et demandent immédiatement l'argent, que ni l'un ni l'autre n'ont. Nathalie va à la banque : fermée. Ils se disputent avec les publicistes à ce sujet, et en particulier leur prof Touffauraie, qui se vante de faire de la voile avec Chaban. "Il n'y a pas pire crétins que dans cette section !"

#### Le 7 Mai

M-C. N. Le scieur s'est installé sur la place avec sa petite scierie ambulante, carriole rouge et jaune tirée par un cheval, un peu comme la roulotte d'Yankou. Mila-Cali est allée le voir travailler ; puis la pluie s'est remise à tomber d'abondance et il a dû cesser ; à l'abri d'une grange en mangeant un saucisson avec du pain, il lui explique que lorsque la pluie comme ça fait des bulles dans les flaques et produit une sorte de mousse, cela annonce une précipitation importante. Médard est en train de dégager sous l'averse à la tronçonneuse un chemin en limite de chez les Suisses. "Il travaille toujours comme un abruti" dit le scieur ; "c'est comme quand il tire les arbres au cable : il arrache les plus jeunes en repousse sans distinction." Il lui raconte qu'il se balade avec sa petite échelle de merisier et sa tronçonneuse pour tailler régulièrement les branches jusqu'à six mètres ; ensuite il tombe les bons fûts sans trop de nœuds et garde les meilleurs pour la menuiserie ou l'ébénisterie. Il en a vendu souvent au nabot de Zermatt : billes de cerisier, chêne, chataignier... Avec cette sorte de faux acacias, le robinier, il taille des piquets avec un tranchant à deux faces. "À présent c'est l'éclaircie, il faut partir."

Nicolas a laissé un message au grand-père à propos des manifestations de Bordeaux. Il y a 10 000 étudiants aujourd'hui à Paris.

L. J. Levée à 10h Lydou prend une douche, puis lit un dialogue ébauché par Jean, presque Élizabéthain : "ton étrangeté me préoccupe mais je ne la critiquerai pas"... Suivent là-dessus des paragraphes de complainte. Midi : tout le monde mange les tout premiers abricots (un peu verts !), sur des bancs dans le Jardin ; elle les voit par la fenêtre. L'après-midi elle se balade jusqu'à l'école voisine où l'institutrice lui montre d'anciens livres de prix à reliure dorée qui contiennent la liste des plantes médicinales : l'aubépine, l'hamamélis et le genêt pour le cœur, la salsepareille en dépuratif, le coquelicot quand on est énervé, le romarin, la pulmonaire et la mauve comme Bielle lui a appris à faire des potions pour Jean quand il tousse (désordre des boxes électriques de l'hôpital où sont hurlés des ordres différents en même temps !), le souci parfois. ("Forcé de Santé, j'ai été !"). Elle finit de coudre sa robe et elle envoie un mot à Bielle. Elle est couchée à 1h 10.

A. N. Contrairement à ce qu'il lui avait dit, Nany attend Aube à l'arrêt de bus. Il y avait un exhibitionniste qu'une fille a vu, et il s'est fait tout de suite aligner. Avant cela, Aube était passée dans une librairie. Ils vont à l'Académie ensemble mais il ne rentre pas. Un peu plus tard elle vient lui apprendre que le gars de Michèle Sèihlap s'est tué cette nuit. ("*Il y a eu Spatz, le petit oiseau Mathilde, dont le mari, Prince des Deux-Siciles s'est suicidé à Zurich dans une chambre d'hôtel.*") Elle est convoquée au Palais de Justice ainsi que Michel qui était avec eux ("*Mathilde qu'il voyait presque chaque jour, pour cacher la cigarette qu'elle fumait à son père, a mis le feu à ses vêtements et courut toute environnée de flammes dans les couloirs du Palais.*"). On ne les voit pas de la journée. À midi ils passent à l'atelier récupérer une malle que le Nabot avait donnée à Nycéphore ; elle vient de Buenos-Aires (il y a des possibilités d'y jouer, après Cadix) ; ils la portent jusqu'à l'atelier cours Pasteur. À 14h 30 Aube repart seule. Nany arrive vers 16h et va en gravure. Aube reste en déco. À 18h ils vont chez l'opticien où il y a encore des

détails de monture à régler, mais trouvent en route la manifestation d'étudiants partie de Ste Catherine. Aussi Nany ne rentre pas chez l'opticien mais préfère tout de suite participer à la manifestation jusqu'au Grand-Théâtre. C'est Patrice Cahier, quand il vomit, cet énorme bébé en blouse blanche, qui est obligé d'enlever ses très épaisses lunettes pour ne pas les inonder. Le soir Aube écrit à sa mère. Elle ne travaille pas, se couche à 23h 30. Elle griffonne un nouveau projet de timbre.

R. N. Le matin Ramona tire des épreuves de son moulage du visage de Nicolai qu'elle installe sur une stèle dans la salle de sculpture où sont les bacs à glaise. Il voulait absolument qu'elle fasse des moulages de son sexe en érection avant son départ ; elle l'a fait au plâtre et au fil de lin, mais celui-ci elle l'a laissé dans sa cave. ("Je te le taillerai en granit : c'est plus grenu !"). Il lui a raconté que l'hiver il allume toujours le feu le matin avec le mouchoir de papier dans lequel il vient de se branler. Le dossier de Ramona est repoussé à demain. À 14h elle regagne sa loge. Elle est seule et travaille. Elle pensait aller chez Lydou et Jean sur le Jardin Public, mais elle n'y va pas. Le soir elle part à 18h 30, s'ennuie, pense toujours à Nicolai. Chez elle, travaille à de petites ornements florales en terre. Elle se couche à minuit et demie. Potasse une encyclopédie sur la Sculpture et la fonderie. Écrit à Nicolai.

N. N. Nathalie levée à 10h prend un bus où il n'y a que trois personnes. Elle ne va pas à l'Académie puisque c'est l'Ascension, mais seulement faire un tour à Gambetta et acheter deux revues de danse et Sud-Ouest, où figurent de grandes photos charbonnées des barricades. 4 barricades dont une face au café Apollinaire, privé de vitres. 10 000 étudiants chargent. 1000 blessés dont 345 policiers. Au retour elle fait des exercices et l'après-midi travaille sur une chronique d'actualité pour 36 Fillette ainsi que le soir, jusqu'à minuit et demie. Couchée à 1h.

Le 8 Mai

M-C. N. Ciel couvert gris fer : il pleut et il a plu toute la

nuit par tornades suivies de vagues éclaircies. L'humidité gagne la maison. La grand-mère envoie Mila-Cali voir si les bûcherons sont en contrebas. Pas de bruit de tronçonneuse ; elle coupe tout de même à travers champs jusqu'à la cascade près de l'église : personne. Elle rencontre Mr Larcon tout endimanché de retour des cérémonies du 8 Mai (elle se souvient de l'an dernier, elle ses hanches larges, remarquée chair lascive et passive dans sa jupe noire au moment de la minute de silence par tous ces abrutis qui relevaient la tête en douce et zyeutaient fissa, le vent commémoratif dans le tilleul de l'École, les graviers remués, puzzles de bouts de bois : que recevaient les oiseaux du discours ?). Il lui parle des poubelles que des gamins ont brûlées dans la nuit. Rabalée soudaine, ils se quittent, Mila-Cali remonte, toute rincée. Bourrasques sans discontinuer, stupides, de vent et de pluie en rabats faciaux tout au long d'une journée comme ratée, gris-noire de cauchemar : lilas effondrés, pivoines giflées, glycine emportée ; débilité de la bouillasse et de toute traîne.

E. H. Hill : "Il a fait un temps de merde, un temps de pluie toute la nuit : barouf par les cheneaux de la grange ouverte et les animaux énervés inquiets sous l'orage ; on craint les gouttières, on se réveille, on ne peut dormir. Malgré ça Kennedy est en tête dans l'Indiana. Je bois une Beck's.

Le lendemain, suffocant sous un plein soleil, je vais en ville avec l'idée de faire une séquence sur la bataille où la fille sauva son frère (et au dernier moment son frère la mord !) ; j'étouffe avec deux pulls, une écharpe sous un un blouson de cuir. Obligé de me dévêtir, j'enfile un sweat-shirt sur le tee-shirt. Aussitôt un orage se déclenche : la pluie, la grêle, il fait froid ; le vent s'est levé : j'attrape froid. Moralité : c'est un temps pourri !"

É. E. Énide : "De Saint-Projet et notre piaule des Capucins jusqu'à la Victoire : 4000 manifestants. À Lille c'est les "Écos" qui ont refusé la grève : rien d'étonnant. Les prêtres de Saint-Brieuc protestent."

L. J. Le matin il fait très beau. Ramona arrive tôt et ils regardent aussitôt le film en prenant du café, et parlent du montage ; elle repart sans déjeuner avec eux.

Lydou et Jean sont invités chez Julio pour le lendemain, mais Lydou envoie Jean chez lui à 13h 15 pour le prévenir qu'ils n'iront pas ; elle préfère lire le petit texte d'invective de Jean : "Vous ignorez tout de la triple miction de l'âme pendant la nuit ; le monde me dégoûte, me fait vomir. J'ai voulu qu'on me tienne la tête... et j'ai vomi. J'ai dévoré tous les romans à une allure considérable, toutes les versions de Tristan, y compris les allemandes et celles du pays d'Oc, et le lai de Marie de France... etc." Ils étaient tous en concours de peinture ce matin ; Lison arrive juste et ils se mettent tous à table ; Jean discute un peu avec eux dans son anarchisme broussailleux de gestes décousus, fourchus, contradictoires, et les laisse au moment où ils vont tous au PÉTANQUE.

A. N. Matin : Aube voit Nany à la Victoire. Elle descend du bus pour le rejoindre. Ils vont ensemble à l'Académie et tombent sur Michel. Ils discutent ensemble, font le point des manifestations ("Notre défense est l'attaque." dit Cohn-Bendit. 4000 étudiants à Bordeaux, 500 manifestants blessés. Près de Fermat (thématique), au Capitole, à Toulouse : 8 étudiants à l'hôpital ("il y en aura 10 dans deux jours ?"). 1 adolescent grièvement blessé à la tête par un javelot sur le Campus près du Phœnix, là où Nicolaï avait trouvé le manuscrit d'un meurtre, au Lycée. 600 contestataires contre Escarpit à la fac.), puis Michel part en fusain tandis qu'Aube reste en déco et que Nany va en gravure. Midi : atelier. Aube repart seule à 14h 30. Nany reste dormir. Il arrive vers 17h et porte à Aube du fixatif récupéré auprès de Nycéphore, dans l'ébénisterie familiale. À 18h ils partent, passent au STYX puis décident de faire les expos. Mais il est trop tard. Ils rentrent à pied, puis à Ravezies, cette place erratique, Nany prend un bus. Soir : Aube ne travaille pas. Couchée à minuit passé.

R. N. Le matin Ramona se lève tôt et passe dès 8h 30 chez Lydou et Jean. Elle les réveille. Ils petit-déjeunent et projettent le film entièrement monté (ne restent que quelques

détails à régler à la visionneuse). Puis ils discutent. Jean dit qu'il faudrait repartir de la télévision vers le phonographe, en sens inverse, que ça serait vraiment ça, "l'utopie parlante". Il pleut désespérément toute la journée ; "l'Enfer est visible à partir des bosquets" dit Jean. Ramona repart à 11h en bus à l'Académie. Elle mange dans sa loge, travaille. Nycéphore lui rend visite, puis Nathalie. Ensuite c'est Michel, qui reste avec elle jusqu'à 14h, au moment où Walter débarque avec Nicoulaud. Michel revient la voir de 18h à 18h 30. Il lui raconte que Dico a écrit de fausses mémoires avec des encyclopédies, passant d'un mot à l'autre pour *trouver son sens* ; c'est de là que vient son surnom. Aube a lu ses textes critiques sur la peinture, qui sont bien, paraît-il. Ramona part à 19h. Soir : petites esquisses de terre de phallus. Prend une douche (couverte de glaise, enduite !). Elle se couche à minuit et écrit à Nicolaï. Elle a reçu une lettre de ses parents de Montpellier. Lydou lui a proposé de l'inviter à Laredo cet été, avec sa tante Dolorès de Barcelone.

N. N. Le matin Nathalie va vers l'Académie mais auparavant elle passe à la banque pour toucher les chèques que sa mère lui a donnés. À l'Académie elle trouve Nycéphore dans la loge de Ramona. Ils parlent un peu ensemble du film de Jean, de la façon dont il tourne les plans resserrés, bondés de corps et d'objets comme un œuf trop plein, puis Nathalie et Nycéphore montent dans le pigeonnier de gravure, mais vers 17h 30, Walter H. et Nicoulaud qui viennent d'arriver, commencent à s'amuser, faire du bruit et casser des tabourets, ce qui énerve particulièrement Nathalie qui déteste Nicoulaud, le mec des *hyperviols*. Aussi elle renvoie violemment Walter H. lorsqu'il vient lui demander des tickets de bus pour rentrer chez lui. Il leur fait la tête et part, froid. Nathalie part à son tour à Gambetta. Nycéphore regagne leur grenier vers 19h 15. Revenue tard Nathalie écrit à ses amis de New-York puis travaille pour *36 Fillette*. Elle se couche à 2h 30 du matin.

Le 9 Mai

M-C. N. Enfin le soleil dans toute cette disposition de lieux saturées d'eau, après le vacarme et les trombes du cauchemar. Au milieu de l'ouragan CHERCHEUR D'OR et du vent à 140kms/heure, Mila-Cali a appris qu'un avion s'était écrasé sur une autoroute arrachant de l'aile une pizzeria et broyant un camion de champagne d'un énorme tonnage. Mila-Cali a besoin du présent, du Kyrie de la messe en ut mineur de Mozart sur une crête orageuse ; elle a besoin de cette insistance du "pressent" comme dit Nycéphore, de la lumière aveuglante derrière les feuilles de frênes à 17h précises aujourd'hui.

Elle lit le volume relié des journaux d'Algérie de son père. Elle n'a jamais compris pourquoi cette histoire l'intéressait tant. *L'État-Major siège en permanence soit boulevard Flandrin chez Frey, soit dans le bureau de Michelet, au Sénat.*

L. J. Le matin Lydou fait une petite aquarelle de "mise en place" à propos de ce qu'ils doivent rechercher dans l'après-midi, en ayant sous les yeux le Jardin Public par les fenêtres de leur logement. Ils vont sur les quais dès midi, puis sans qu'elle sache pourquoi Jean l'énerve. Peut-être parce qu'il lui a dit qu'il ne réalisait des films que pour chercher à atteindre sa propre histoire. Ils se disputent un peu ; elle le pique à propos du "certificat de Morale" qu'il voulait passer à la fac. Elle finit par partir subitement. Il la suit et la rattrape aussitôt, l'embrasse. Elle lui demande de la laisser. "Cerveau ! Cerveau !" crie-t-il. "C'est "Cerveau" qu'il faut dire et pas "Moteur" !" Il veut lui montrer des choses. Ils vont tous les deux voir à la bibliothèque de l'Académie s'il y a le livre d'André Lafon qu'ils n'ont pas trouvé : *L'élève Gilles* ; ils marchent de façon décalée comme si Lydou cherchait à le distancer. Ils rentrent discuter encore dans la galerie du bas puis se réconcilient à la bibliothèque. Jean lui parle de "créer des écarts", comme entre Doré et La Fontaine. À 18h ils partent à pied jusqu'au Jardin Public où ils restent sur un banc un long moment avant de rentrer chez eux, tout à côté. Lydou tenait à observer leurs fenêtres dans l'autre sens (par rapport à ce matin), pour voir si

quelqu'un y apparaissait.

A. N. Nany arrive vers 10h 40 après avoir laissé les clefs sur le palier pour Nycéphore. Il vient mais ne reste pas longtemps avec Aube ; il la plaisante à propos de son vernis à ongles rose et repart. À midi elle va vers l'atelier et le trouve rue Ste Catherine en train de s'y rendre également. Il lit, Aube coud. Ils restent ensemble et Aube repart seule à l'Académie à 14h 20. Il arrive à 15h 30 à point nommé pour la réunion de masse dans leur classe et bizuthage. Ils y restent. Partent ensemble en bus à 19h et descendent à Ravezies (*erratique* !), puis partent chacun de leur côté. À 21h 10 Nany revient enfin à Bruges et ils partent à Paul Doumer à pied puis en bus jusqu'à *L'Étoile* pour voir *Métropolis*. Ils rentrent à pied à Bruges, en parlant de la découverte du cinéma par Lang dans le vrai Bruges, des Flandres espagnoles, et se couchent vers 1h 40 du matin.

Cauchemar horrible pour Nany : "On est logés au milieu de détritrus dans des piaules immondes ou carrément des chiottes. Un ami comme Nicolas amène Mila-Cali pour lui montrer ma chambre, mais c'est pas ma chambre ! Il y a des papiers collés sur les murs et du papier peint jaune horrible, une décoration infâme, comme si j'étais dans la salle à manger chez moi. Je regrettais qu'elle ne voie pas vraiment ce que j'aime ; elle devait penser que mes travaux c'étaient les horreurs accrochées aux murs. Je pense à celui qui a choisi des heures différentes pour nettoyer les trottoirs avec un balai, pour qu'il n'y ait pas d'encombrement. À un moment donné je pisse et je chie sur mes propres œuvres dans je ne sais quel domaine. Et peu après il y a cette puanteur saline tout en bas, et le savon l'exalte au lieu de la réduire, de la contrarier : à l'avant et à l'arrière, mais c'est à l'avant surtout.

Puis il y a Nicolaï qui encule une noire et qui veut que je laisse la porte des chiottes ouvertes pour qu'on le surprenne couché nu à côté d'elle, avec un gros paquet de merde noire comme deux grosses boules qu'il

vient d'arracher de son cul en l'enculant comme si sa bite était un crochet de chiffonnier.

Toujours des cauchemars de minable : je solde, je chine pour des stylos autrefois trop chers pour moi, magnifiques. Cette certitude d'être minable au détour d'un verre d'alcool ou dans le sursaut cardiaque du cauchemar ! Tous les remparts de livres dont on s'est entouré, cela ne dissimule pas le fossé et la boue du château qui nous submerge comme la souffrance et la peur d'un animal. Il est temps de se réveiller."

R. N. Le matin : dossier de sculpture. Le directeur aime les petits moulages de Ramona et lui en demande un exemplaire. (Elle n'a sorti que les Anges !) De midi à deux heures elle reste dans sa loge. Ce matin Mouassy est passé chez le Nabot pour rapporter à Ramona du fixatif. Il lui a dit que Joseph Arès venait juste de recevoir une lettre de Nicolai (le début du boulot lui semble assez bien). L'après-midi Ramona est seule en loge. Elle part à 18h 30 et va payer le loyer du mois de Mars à leur vieille propriétaire qui a reçu un coup de fil de sa tante Adria du Panier, à Marseille, pour avoir des nouvelles de Ramona. Elle lui emprunte des disques, pour une fois qu'elle est aimable. Elle a reçu une lettre de Nicolai avec une carte de Federico Garcia Lorca en su casa de Granada :

"Jouissance au-delà de la fatigue, mais toujours en deça du possible.

Sentiers noirs ; talus verts,

Lueurs d'orage dans les mimosas ; sur les cimetières.

Légère faiblesse grise du temps ; *j'arrive presque au réel.*

Corps solide, trop plein..

Pas de culpabilité. Pousses dorées d'entre les branchages noirs.

Pas de posture ; une assise.

Après la folie, le grand bonheur étal, calme.

Ce sentiment est né au printemps ; laissons le vivre !

J'ai envie de connaître le lieu où je suis.

Nicolai."

Le soir elle lui écrit. Se couche à 1h 15 et bouquine.

**N. N. Nathalie arrive à l'Académie un peu après 8h**

30. Nycéphore y est depuis 8h. Ils attendent Walter H. et le gars de publicité qui arrive vers 9h. Il leur prépare le matériel et commence à tirer les affiches. Puis elle continue avec Nycéphore. Walter H. arrive assez tard (vers 11h). Le publiciste les laisse tous trois. À 13h environ ils s'arrêtent un peu pour manger un sandwich. Nathalie et Nycéphore commencent à être énervés par Walter H. trop distrait, qui empile connerie sur connerie. Vers 15h 15 ils s'arrêtent de tirer, faute d'encre. Nycéphore part chez son dentiste et avertit Nathalie qu'il n'a pas du tout envie de manger chez Walter H. ce soir alors qu'ils y sont invités. Mais Nathalie n'ose pas en avvertir Walter H. qui nettoie le cadre de sérigraphie et range tout le matériel avec elle. Ils font quelques randonnées dans l'Académie puis ils vont en bus jusqu'au grenier de la place Dormoy pour y déposer les affiches déjà sèches (ça pue atrocement !) Nycéphore y a laissé un mot sans grande importance et Walter H. ignore toujours que Nycéphore ne viendra pas manger ce soir. Nathalie se rend chez Walter H. en bus. Orage. Walter H. se rend au Couvent Ste-Monique pour inviter Nycéphore à manger. Il ne trouve que sa mère, concierge du lieu, qui lui dit que Nycéphore est passé vers 17h 30 pour l'avertir qu'il ne mangerait chez lui ni ne coucherait, ni ne viendrait non plus demain midi. Nathalie s'inquiète un peu. Mais sans doute est-il dans leur grenier. Walter H. et Nathalie mangent ensemble. Puis à 22h il la raccompagne pour prendre le bus. Elle rentre seule.

#### Le 10 Mai

M-C. N. Le bonheur c'est la mort, et le bonheur est à la gauche d'elle, sous la forme d'on ne sait quelle expression linguistique ou posture qu'elle retient encore à l'état de rêve éveillé, réveillée en sursaut par Médard, ce con qui fourgonne dans son grenier à côté et donne des coups d'outil quelconque, exprès pour emmerder le monde. Du coup elle prend un sac de couchage, son oreiller, et va coucher en bas sur le plancher de la chambre de ses grands-parents déjà debout ; ils

prennent garde à “la laisser grandir”, tant et si bien qu’elle ne se lève parfois qu’après treize heures de sommeil dans la mélancolie et les maux de tête, ayant perdu définitivement l’expression limitrophe du bonheur, comme “emplâtrée” derrière sa fenêtre.

Les bourrelets lointains de nuages sur l’horizon d’hier après les trois jours de déluge ont laissé place à une vraie nappe coupée d’une grande diagonale bleue. Furieuse d’avoir raté le jour, d’avoir à peine entrevu le soleil se lever à gauche derrière la maison, au-dessus du mont lointain et du tas de fumier proche de Médard, furieuse de s’être endormie hier au soir malgré elle en plein milieu de la musique, tête ballante à la suite des bières, elle se précipite dehors à peine avant midi pour profiter encore de ce velouté de fraîcheur des pluies récentes, sous prétexte d’aller cueillir des brassées de trèfle humide pour les lapins. La terre est encore imbibée, noire sous le fourmillement des pétales de marronnier blancs dont le cœur carmin, par mélange optique est devenu une immense nappe rose dans l’ombre en vasque de l’arbre géant ; perles sur l’herbe haute, vrombissement des essaims sauvages autour des parterres à fauves odeurs ; plus loin, parmi les roses roses et les églantiers, les pivoinés, les toutes petites roses blanches : trilles éparses de geais et de merles, et chant fourni du rossignol bien au-dessus, dans un tunnel de verdure qui donne profondeur à ses vocalises ; appel distant du coucou dans la vallée. Les monnaies du pape à petites fleurs mauves gardent des grains dans l’épaisseur de leurs sous plats et verts.

Elle lit. *À l’école de Guerre de Philippeville, Chaban-Delmas prononce un discours insurrectionnel devant Bigeard et Gilles.* Et Katz, qu’est-ce qu’il fait ?

É. E. Erec a amené le numéro de Minute: “Vrais et faux étudiants. Il ne faut pas charger Cohn-Bendit de tous les péchés d’Israël.” Il parle des événements au Quartier Latin. « Demain, ça continue. Mais je pars dans la montagne. »

L. J. Jean et Lydou sont passés voir les concours de peinture à l’Académie vers 8h 30, puis ils sont allés prendre un petit café du côté des Capucins, près de chez Énide et Erec, et Richard Daim qui passait par là est venu les rejoindre ; il a demandé à Lydou si elle

pouvait lui recoudre un pantalon qu’il avait ; ils ont reparlé avec Jean de cette histoire de “créer des écarts”. Jean avait saisi cela tout enfant, mais c’est Nany qui a évoqué cela, un jour, cette tension entre les gravures de Doré et n’importe quel texte qu’il illustre, même un grand texte dramatique comme Dante ou Coleridge, cette réserve d’énigme formidable ; l’illustration ça ne pouvait jamais être que ça, ce *décalage*. Et Jean cherche ça dans l’image, entre le récit et ce qui est montré. Puis Richard est reparti en fusain tandis qu’ils rentraient chez eux et il est repassé chez eux vers 18h prendre son pantalon. Il a bu un peu de vin. Il a dit que Ramona était toute seule en art graphique. Puis Jean est parti en même temps que Richard Daim à la Radio retrouver Nicolas en râlant parce que Lydou lui avait fait croire qu’elle l’y accompagnerait. Le soir elle coud un corsage de comédie. Elle prend une douche ; couchée à minuit et demie. Jean rentre tard. Il part demain à Paris. Il logera aux Blancs-Manteaux.

A. N. Déco le matin pour Aube. Nany arrive ; il lui parle de Royer, “Mr Ronchon du Nivernais” et lui donne le tract de l’UNEF : “L’enfer n’est que la terreur du commencement”. Ils partent à l’atelier. À 14h, Nany semble vouloir aller en cours, mais ils restent ensemble, *ils s’aiment*. Aube a inventé cette expression confidentielle : “être malade”, c’est-à-dire *malade d’amour*, quand ils sont loin et se désirent : dans ces cas-là elle se dit “malade” et espère qu’il vienne “la guérir” au plus vite. Nany lit un texte de tract qu’il a trouvé à propos de l’enseignement dans les Écoles et les Lycées : “Par Monet jusqu’à Cézanne et aux cubistes, l’enseignement n’est bénéfique que s’il n’est pas imposé. Les Pompiers prennent feu et le Concours de Rome parodie le salon de Mai.” À 16h 15 ils arrivent à l’Académie. Les profs réunis et le directeur sont dans la classe de Aube pour examiner les boulots d’atelier à la demie. Le directeur ne la félicite pas ! Elle n’a pas assez travaillé. Puis elle va en gravure où travaille Nany. À 18h 30 ils partent très chargés : dossiers de

Aube, essai de taille directe sur marbre de Nany (une main : éclatée !), etc. Nany laisse ses affaires dans le bus du STYX et porte pour Aube un grand panneau de l'Académie pour qu'elle puisse travailler "dedans" ce week-end. À l'Académie, tout le monde appelle ça des "panets". Ils prennent un bus puis remontent le cours du Médoc à pied. Nany la raccompagne jusqu'au portail du jardin de Bruges et va prendre un autre bus. Le soir elle part seule jusqu'à Tourny où l'attend Nany, puis ils vont chez Bernard Socatz, 40 Allées de Tourny, où ils sont tous deux invités. Nany est mal à l'aise devant autant de luxe et de fric. Sa mère tient la pharmacie à l'angle de Tourny. Ils écoutent de la musique classique chez Bernard. Ils discutent. Nany parle de Philippe le Filou, qui est du coin ; c'est normal, il connaît, il tient la dernière ! "Il y aura un millier de rats des Allées, derrière le corbillard, un gros effort à la golda-merde". Ils repartent vers 1h 30 ; ils rentrent à pied. Ce soir aussi les élèves de l'Académie faisaient un repas dans un restau. Aube est chez elle vers 2h 15.

R. N. Ramona se lève à 10h, balaye la cave et jette tous les débris de résine et de terre. Il fait beau. L'après-midi la vieille du dessus va à l'inauguration de la Foire des Échantillons au Grand Lac, "invitée par un Colonel" ! Ramona espère que le vieux landais va pas encore les faire chier à cause du bruit, et elle poste ses lettres à Nicolai (2 enveloppes). Puis recherche un décor de théâtre avec des esquisses de "réceptacles" en terre jusqu'au soir ainsi qu'après manger jusqu'à minuit 15. Couchée à 1h 25, elle lit quelques informations banales sur Berrhoud (banal aussi !), dont lui avait parlé le prof de sculpture.

N. N. Nathalie se lève vers 10h et cuisine. Puis elle travaille rapidement pour 36 *Fillette* ainsi que l'après-midi. Elle va à Gambetta à 17h et y arrive à 17h 30. Nycéphore l'y attendait. Il n'est pas en forme ; il a mal à la tête et lui parle de la soirée d'hier où il a dormi dans l'atelier Pasteur, chez Aube et Nany qui n'y étaient pas. Elle lui explique ses projets pour 36

*Fillette*, puis ils restent un peu ensemble, allongés sur le sol de la petite salle derrière la salle de répétitions. Il partira ce soir pour Paris. Ils regagnent à 19h 30 leur grenier en passant devant le lycée Montaigne et ils rencontrent Nicolas à l'arrêt de bus face au Lycée : il va retrouver Drevet à Ornano avant d'aller à la Radio. Ils parlent rapidement de King Hu. Nathalie et Nycéphore continuent leur marche à pied ; à peine arrivés, *ils s'aiment*. Ils dorment puis *ils s'aiment*. Walter H. survient frapper à la porte. Ils ne bougent pas ; il repart. Nycéphore prépare ses affaires et prend les documents de Nathalie pour la rédactrice de 36 *Fillette*. Elle se couche à 1h du matin après que Nycéphore soit parti à la gare.

#### Le 11 Mai

M-C. N. Levée à 6h à cause des cauchemars de boucliers successifs fermés les uns après les autres, mais laissant toujours une ouverture à l'attaque des voisins et autres menaces (sûrement du potin, vacarme, branle-bas de Médard à côté sans qu'elle s'en rende compte !), Mila-Cali a pris un café et du fromage caillé avec le grand-père puis elle s'est recouchée aussitôt songeant à Nicolas en se caressant et c'est très agréable, ça la fait de nouveau sombrer profondément pour dormir presque aussi excessivement qu'hier : plus de neuf heures ; (elle se souvient en se levant de nouveau, qu'elle a vu hier dans la vallée des fleurs en avance sur ici, mais lesquelles ? Des argé-ryas ?... Non : des amaryllis). Là devant les volets c'est le blanc des aubépines et d'une repousse de lilas.

L. J. Levée à 10h Lydou fait le ménage, lave et l'après-midi va voir au STYX un grand panneau de décor qu'Aube et Nany ont réalisé sur place, avec des empreintes colorées de pieds et de mains. Le soir elle se tire les cartes (elle pense à Mila-Cali comme à une couseuse ensommeillée, et elle aussi), prend une douche ; couchée à minuit.

A. N. En étant dans le bus le matin, Aube aperçoit Nany cours Aristide Briand. Elle descend et ils vont à l'Académie ensemble. Peinture. Ils restent en peinture de midi à 14h ... mais ils travaillent peu. Des "jus",

rien d'autre ; Aube veut faire un camaïeu ; elle aime beaucoup "les jus" de Nany ; la prof de peinture aussi, qui lui conseille de ne pas trop épaissir. 14h-15h : Histoire de l'Art. 15h-17h : fusain. De 17h à 18h, ils sont les seuls dans la classe pour travailler. À 18h, il l'accompagne à la Victoire, puis passe chez Fero, un archi spécialiste du rêve ; il lui raconte le rêve horrible de l'avant-veille. Il est souvent humilié, dans les rêves. Toujours les humiliations, la nuit : une femme qui refuse de le revoir, et même de le reconnaître, un livre qu'il faut étudier car il est bien meilleur que le sien, et puis il ramasse de la merde avec son mouchoir, on lui fait remarquer. Beaucoup de merde. Énormément.

Une autre fois, tout en se servant au buffet d'un restaurant, un officiel des Études lui déclare : "Voilà. Je comprends que vous m'en vouliez, parce que vous étiez humilié devant moi, la première fois où l'on s'est vus. Erec lui en voulait terriblement de lui dire ça, c'était une torture, non pas d'avoir été précédemment humilié (il ne s'en souvenait plus), mais du fait qu'il le publie ainsi devant tout le monde, en présence de tous ses amis, au moment du repas. L'horreur c'était l'énonciation.

"L'analité, c'est à la mode, lui dit Fero." Il lui raconte que Nicolaï a enculé Vhanita sur les toits de Sainte-Croix. Il les a vus depuis leur atelier d'architecture. "Une autre fois, elle se baladait avec Christophe, le bossu, et elle le branlait par les trous ronds au sommet de la charpente pour lui faire balancer son sperme sur les vieilles en train de prier. Oh ! Enculer ? Sodomie ? Oh ! La Fille Casanova a fait ça idem avec lui, et elle est devenue folle soudainement, un soir, place de la Victoire ; elle était défoncée à mort, mais par l'anus aussi : elle n'arrivait plus à chier normalement, et ça l'obsédait. Elle a entendu une ambulance arriver à toute vitesse, après la manif, elle a cru que c'était pour elle ; elle a basculé dans la folie sur place et elle a été internée aussitôt, le temps d'appeler une nouvelle ambulance. Elle n'avait pas tort : une ambulance lui

était bien destinée ! On n'avait pas de propos de cette audace, voilà quelque temps, *avant*. Seulement les cauchemars."

Le soir Aube reprise, rafistole, rajuste sa blouse en mauvais état, et sort de petites jupes à fleurs de printemps. Couchée à minuit, elle lit un peu.

R. N. Ramona se lève à 10h. Il fait très chaud et ce sera ainsi durant toute la journée. Le matin : modelage qu'elle continue l'après-midi ainsi que le soir, après avoir mangé un sandwich sur place, jusqu'à 22h. Le concierge Lapina grogne en passant, mais la laisse tranquille. Elle pense à Nicolaï en lisant les aventures de Nat Pinkerton et de cette autre, Miss Boston, qu'il a achetées, mais ne lui écrit pas.

N. N. Levée à 8h, Nathalie part à l'Académie vers 9h 30, mais passe d'abord à la salle de danse où elle trouve Nycéphore : il n'a pu partir hier soir, le bureau des abonnements étant fermé ; il ne partira donc que ce soir. Il la met tout de suite au courant de la scène qui a eu lieu entre le surveillant Kaillou et lui, à cause de la bouteille d'alcool que Walter H. a emportée chez lui. Nathalie monte dans la loge de Ramona mais elle n'est pas là, elle est en modelage, lui dit Daim ; Nycéphore l'y retrouve quelques instants après et ils partent tous les deux vers leur grenier. *ils s'aiment* et s'endorment dans les bras l'un de l'autre. Vers 18h 30 ils vont à l'Académie prendre quelques affaires de Nathalie qu'elle avait laissées dans le casier de Ramona. Puis ils reviennent au grenier taper les "explications" pour 36 *Fillette*. À 19h 30 Nycéphore va au Restau U. avant de partir à la gare. Elle continue à taper jusqu'à 20h, puis part s'entraîner à Gambetta. Il pleut ! Elle comprend que Hill préfère les cyclones. Le soir au retour en regardant le courrier elle trouve une lettre de Nadine Nymphès ; elle laisse un mot à Nycéphore pour son retour de Paris. Elle finit la journée par des étirements, chantonnant et pensant à Charlot imitant la voix de sa mère et la brisant définitivement dans une innocence absolue.

### Le 12 Mai

M-C. N. Levée à 6h 30, elle admire l'herbe fournie et perlée par les pluies récentes et le jaune des baguenaudiers, la senteur forte âcre et rauque des genêts et celle des acacias d'habitude sucrée comme la framboise, mais aujourd'hui presque farouche avant l'orage, les ombelles blanches au bord des prés. Bruit des moissonneuses là-haut qui ramassent le fourrage vert pour les ensilages sous les hangars. Elle remarque le chant des bergeronnettes mieux qu'hier dans cette profondeur humide, le ciel un peu couvert, les taches des fleurs de marronnier sur la nappe après l'avoir lavée puis essuyée, indélébiles comme de la sérigraphie, l'agneau déjà gros dans l'enclos jonché d'Yankou, au pourtour de paille trempée. À midi fromage rôti sur des pommes de terre et des petits oignons, avec du pain de mie fabriqué par le voisin du Valais.

Il y a son pauvre album de photos sur lequel elle a ajouté des dessins, des dentelles. Il est ouvert à la page de la photo de son père la seule photo conservée de lui, avant qu'il ne fuie à la recherche de la mère de Mila-Cali disparue sans raison : il a l'âge de Nicolas aujourd'hui. Il avait dit : "On n'en veut pas au Vent, à la Montagne, ni au souffle dans les cheveux." Son costume de mariage a l'air d'un vêtement militaire. Nicolas s'étonnait encore récemment de sa ressemblance avec lui.

L. J. Lydou se rend à la Victoire pour déposer des pellicules photo chez Picson. Puis elle fait des courses rue Ste-Catherine. Elle passe à l'Académie à 10h. Grande émotion dans les couloirs : "un nommé Michel Dumaroy a été accidenté cette nuit" (d'après le journal). Aussitôt Lydou se fait transporter en voiture chez son proprio vers Judaïque près de la banque du vieux Damned. Personne. Finalement Michel arrive frais, dispos et rose vers 11h, prêt à faire ses photos de péniches, appareil en main. Les filles se précipitent sur lui et lui passent la tête sous l'eau, tellement elles ont eu peur ! De midi à quatorze heures, Lydou passe dans la loge de Ramona où elle écrit un petit mot à Jean. À 18h elle rencontre Nathalie et Michel en route vers le

grenier. Ils partent ensemble par la rue Sauvageau puis les Capucins où Lydou prend un bus. Elle aperçoit Énide, de loin, dans la rue. Le soir elle écrit un plus long mot à Jean (dont elle a reçu une lettre envoyée de la gare avant son départ), et à Tatie Paule à Chamonix. Elle a également reçu une lettre de son père qui passera la voir demain avant de partir en Espagne. Couchée à 1h, elle lit plusieurs fois la lettre de Jean où il parle de télépathie, sans que ça lui permette de savoir quand il rentre !

A. N. Levée à 10h, Aube se lave les cheveux. Le midi et le soir elle mange chez les cousins Artaud. L'après-midi : démangeaisons : elle se déshabille et se lave avec férocité (crainte des poux des époux Artaud !). Vers 19h elle repasse sa blouse et deux jupes. Le soir, elle ne reste pas à la télé ; elle discute sur le banc en compagnie des trois petits Artaud ; elle les questionne discrètement sur les éventuels soucis d'hygiène. Puis elle va voir Nénette et ramène des bières fraîches pour le grand-père. Reprise d'une esquisse de peinture qui la sollicite énormément, comme si elle contenait un mystère. Couchée à minuit et demie. Nany est à Paris, et loge rue Saint-Denis, chez Sturtz ; ils ont tiré des lithos pour l'UNEF qu'ils vont vendre à l'Odéon et *La Hune*. "La lampe jaune des bureaux blancs sur la gauche, et demi-cercles des ponts avec leurs lianes de câbles chargés de goudron et de rouille, et la fraîcheur qui vient par là, les gens qui regardent vers l'arrivée du métro, le futur qui s'annonce dans la fraîcheur... Plus loin dans le métro, la musique d'accordéon nous arrache le cœur !" 30 000 manifestants dans la nuit de vendredi, 367 blessés, 468 arrestations, 188 voitures détruites, réouverture immédiate de la Sorbonne. Le doyen Zamansky des Sciences et le Professeur Monod soutiennent les blessés. "On peut condamner des actes, mais pas des dates."

R. N. En peinture Ramona se dispute avec Walter H. : ils recommencent la sorte de bataille qu'elle a déjà eu avec Nicolai à coups de palettes ! Ça dégénère en danse sauvage et

ils finissent par s'enduire le visage comme des Indiens. Le surveillant les renvoie trois jours ainsi qu'Anis Latrousse et Glaisabout qui s'en sont mêlés et qui poussent des rires frénétiques. Walter H. est vexé après Ramona : il ne viendra pas travailler avec elle sur des bustes demain soir. À midi elle va chez Julio couper les cheveux à Bernard avant de faire le buste demain. 15h : retour en peinture. Elle rencontre Nicolas qui est passé par là entre midi et deux. Puis Walter H. avec qui elle se remet d'accord après quelques "fausses" hésitations. Pourtant... elle ne croyait pas cela possible. À 18h sa peinture n'est pas finie ; "c'est comme Nathalie, l'éternelle Fiancée." « Ta peinture est en escalier, spirale, perte du sens, subordination infinie, enchâssement en tiroirs, en boucle, avec intrigue et bifurcations », lui dit Nicolas, en l'accompagnant jusqu'à la Victoire. Elle prend le bus. Le soir, télé au café du stade, faute de goutte d'huile de "son" aéroplane !

N. N. Le matin Nathalie passe à Gambetta puis en gravure à l'Académie, où elle prend la plupart de leurs affaires de photo avec Nycéphore, qui étaient restées déposées dans une armoire. Elle rencontre Walter H. fâché avec Ramona, qui vient de se faire exclure pour trois jours ; il vient de se laver à la fontaine du cours Tauzia mais il a encore de la peinture à la racine des cheveux, sur le bord du nez, des oreilles, et sur les mains. Elle l'accompagne à la Victoire et elle repart vers le grenier. Elle mange un peu. Puis elle repart à l'Académie retrouver Michel, qui prend des photos des péniches depuis le pigeonnier ; elle y reste toute l'après-midi avec lui à parler de Glauber Rocha qu'elle aime beaucoup (surtout *Le Dieu noir et le Diable blond*) puis ils repartent au grenier avec les dernières affaires ; ils emportent tout sans pouvoir prendre bus ni voiture. Le soir elle se lave les cheveux comme si elle aussi avait pris de la peinture, toute pleine de poussière du déménagement, et va dormir rue Montfaucon chez ses parents.

#### Le 13 Mai

M-C. N. Erec qui passait dans les environs est venu dans

la matinée voir Mila-Cali ; il lui raconte les événements de Paris hier, et surtout ceux de Bordeaux aujourd'hui (Nany est à la République et Nicolas doit aller au Grand-Théâtre : il y a 100% de grève dans le supérieur, et ils ont prévu 20 000 manifestants ce soir à République). Les vieux ouvriers disent que cette grève est plus importante que celle de 36. Il parle aussi du 13 mai algérien. Puis il lui parle d'un cauchemar qui l'a effrayé, pour qu'elle l'aide ; le vent s'est levé ; on ne sait s'il va pleuvoir ; traces de strati effilochés, grumelosités. Les paysans sèment là-haut du blé et du maïs. Iris jaunes sur vert plus vert. Erec a encore les larmes aux yeux de son cauchemar : il errait avec Énide au Pays des Morts. C'était bien elle, avec sa moue souriante du coin de la bouche et ses fossettes, en imper, à qui il se confiait *en lui recommandant comme amie Énide elle-même !* Mila-Cali ne sait quoi penser de cela, sauf que cela lui fait penser au cauchemar de Nicolas en février ; c'est sa tante Bouloutsina qui interprétait bien les rêves. Elle n'y connaît pas grand'chose ; elle préfère admirer les boules de neige en fleurs. Elle se souvient de leur union secrète du 27 Mars à Bordeaux avec Nicolas dans l'hôtel un peu sordide de la rue du Loup, avec la vue sur les rinqures de peaux de Castoriano, le tanneur d'en face, dont un frère est fourreur à l'Intendance et l'autre relieur au Jardin Public. Pourquoi ce jour-là est resté aussi fort que celui de Roche, et bien plus que les autres lors de leur fuite à Paris, rue de Lille, et Amsterdam ? À cause du rituel ? Peut-être aussi parce que c'était le début d'une *construction*, pour eux. Ils avaient mangé un gâteau tous deux dans l'obscurité. « Dans la Rome antique lui avait dit Nicolas on pouvait se marier par poursuite et enlèvement ou en mangeant un gâteau ensemble. — Pour l'enlèvement, c'est déjà fait. »

Puis il y a le fameux Damien qui est arrivé pour discuter avec Mila-Cali et Mémé Marouchka dans la cuisine. Il porte une sorte de pull blanc étincelant qui l'aurait fait surnommer "Blanche-Neige" aux Capucins à l'heure de la soupe à l'oignon, si par hasard il avait osé y passer. C'est "le godemichet usagé" : on l'appelle ainsi dans le patelin bien qu'il soit déjà demi-chauve, sans doute parce qu'il est incapable d'accéder au statut de père. Il court de ci-de là, en bon propriétaire d'une

écurie de courses, héritier d'une entreprise automobile, plein aux as. Il traîne après lui une grosse allemande, Gertie, toujours en noir, et toujours à vouloir "le traire" (elle dit ça avec une nuance de gras dans la gorge).

Il y a aussi l'idiot du village qui passe pour vendre des casseroles, et qui fait rire Mémé Marouchka avec une de ses chansons : « La pa, la co, la dalène/ La dalène au co l'a dulé ! » Il prétend descendre de Thomas Parr et être immortel. Il montre à chaque fois à Mémé Marouchka l'annonce d'un atelier de couture parue dans le Vermot voilà quelques années : "Recherche jeunes filles habiles à découper le patron."

Lecture d'anciens journaux de Zinaïda : "*Grandiose manifestation à Alger. Il paraît aussi que Jean-Jacques Servan-Schreiber soutient la manifestation populaire du 13 Mai : qui croira ça ? L'Université ne renâtra pas rue de Grenelle, a-t-il dit. Billes d'acier, brûlots et guérilla urbaine. L'université est déliquescence ; son constat en deça aussi.*"

L. J. Le père de Lydou part pour le voyage en Espagne à 6h depuis Bordeaux et passe rapidement lui dire bonjour. Elle n'est vraiment levée qu'à 9h 30. Elle se prépare. À midi elle va manger chez les Roll cours Evrard de Fayolles. Elle sort vers 15h 40 en ville. Achats : il fait orage. Le soir elle prévient les Roll qu'elle ne mangera pas avec eux comme prévu. Elle ne mange pas du tout. Elle se prépare pour retrouver Jean déjà revenu qui l'attendait à Ravezies ! Ils vont au ciné au Français à pied sous la pluie. Jean parle de *Pierrot le Fou* qu'ils ont vu il y a deux ans, de la Mort dans le Midi. En sortant ils passent devant l'Hôtel de la rue du Loup en souvenir de Mila-Cali et Nicolas, puis continuent à se promener par la ville endormie pour ne se coucher qu'à 6h du matin.

A. N. Aube se lève comme d'habitude mais ne part pas à l'Académie. Anniversaire du 13 mai 1958, ce Sedan de la IV<sup>e</sup> République. *Cinq Colonnes* censuré. Le journal annonce une grève générale des écoles, autobus, etc... en raison des brutalités policières au Quartier Latin dans la nuit de vendredi à samedi. Il y a une grande manifestation prévue place de la

République. À 13h 30 elle part, prend un 15 à la cité du Grand Parc, puis descend la rue Ste-Catherine à pied. Personne à l'atelier à 14h 10. Elle laisse un mot et part pour le STYX où elle trouve Nany avec Nicolas en grande discussion de fond sur les projets de théâtre itinérant, et elle repart à l'atelier avec Nany qui lui donne un tract baroque :

"Nous luttons contre une université de classe, contre la sélection au détriment des enfants d'ouvriers et de paysans pauvres.

Pour une conscience critique à l'égard de la connaissance et des réalités économiques et sociales.

Les Artistes sont les Guelfes et les Galeristes les Gibelins. Nous ne voulons pas être les chiens de garde du système.

Nous savons qu'une coupe trop large à Babylone a suffi à faire disparaître Alexandre.

Contre l'Ordre, le Système du Patron. (Qui a fait la paix avec l'Ordre ?)

Pour l'hygiène et la sécurité des travailleurs sur les chantiers. (Où sont les fabricants de gourdins de Sofia capables de briser les os humains ?)

Pour un enseignement rationnel et scientifique sans confusion entre raison et entendement.

Contre le Prix de Rome

Et pour que le tombeau du Tasse conserve ses deux chers oranges.

Contre la séparation de l'ENSBA avec l'enseignement supérieur, mais *pour* que le Roi de Bavière amant de Lola Montès continue de venir en frac. (Mai, c'est un suspens de la Loi. Il faut revenir à l'incompatibilité.)

Contre le système des examens et des concours.

Contre les décrets de réforme."

À 16h ils devaient aller à la manifestation des étudiants et ouvriers place de la République mais elle le retient. Il lui raconte ce qui s'est passé hier à Paris avec le manifeste pour l'autogestion et la contestation permanente ; il lui dit qu'il y aura une longue marche

aujourd'hui encore à Paris, mais il a préféré rentrer ; il y a aussi une A.G. à la Fac de Lettres.

Aux États Généraux du Grand-Théâtre on trouve des intitulés grandiloquents : *“Guérilla intérieure contre l'armée mercenaire des idées convenues et les intérêts créés par une fausse autocritique ; guérilla pour l'imagination poétique, subversive, érotique”* ou des déclarations comme ceci : “Pour que se produise une révolution dans la culture il faut une révélation du Sujet. Il arrivait aussi qu'on ait mal à la tête, sous Staline !” Nicolas de son côté a écrit des poèmes qui n'ont rien à voir avec les événements. “L'absence d'évènement aboutit au rien.” Parmi ceux-là un beau texte sur la route et les campements gitans qu'il vient y lire tout de même. Il y parle de l'argot des gueux des Indes lointaines, des six millions de plantes rares sur les routes à la lisière des villages, à l'orée des forêts. On déambule sur les marchés aux puces, dans les fêtes foraines, autour des derniers cirques ambulants.

Aube et Nany s'aiment. Vers 18h passe toute la manifestation devant l'atelier cours Pasteur. Une pancarte : “Nous sommes tous des larynx apatrides !” Nany désire à tout prix y aller. Aube est déçue. Ils se disputent à peine pour un carnet qu'elle refuse de lui montrer. Il part malgré tout. À 19h 25 elle va prendre le bus aux Capucins après l'avoir attendu à la Victoire, en compagnie de Énide qui rentrait chez elle. Soir : elle étudie les machines fondeuses avec des bandes perforées et des ordinateurs. Les photos sont impressionnantes : ça prend toute une pièce. Elle se couche à minuit et demie.

R. N. Le matin Ramona va en loge. Elle poste à 8h 30 la lettre pour Nicolăi. Michel vient la voir. De midi à deux heures elle reste en loge, plongée dans le plâtre pour un travail de groupe. L'après-midi aussi. Elle ne travaille presque pas, car elle attend Sissi Conkey qui arrive enfin vers 17h, peinturlurée comme un turluru comme d'habitude. Elle discute avec elle pour rien dire, et part à 18h. Elle prend le bus avec Michel et avec Nicole Dupistil. Le soir, elle se lave les

cheveux (couverts de plâtre, malgré le bonnet), et se douche. Feuillette des magazines et s'attarde sur des travaux de Wolman et des reliefs d'appliques. Couchée à minuit juste.

N. N. Nathalie retrouve Nycéphore au grenier un peu après 8h 30, en revenant de chercher des croisants. Il est rentré ce matin vers 6h 30 et dormait encore. Il lui parle de son voyage et du boulot pour *36 Fillette*. Ensuite ils vont à pied jusqu'à *La Belle Jardinière* où l'on demande des employés. Mais il n'y a rien d'intéressant pour eux. Aussi ils reviennent au grenier après avoir acheté des sandwiches. Ils mangent. Puis Nycéphore s'endort. Nathalie aussi, un peu après lui. Ils se réveillent vers 18h, s'habillent et prennent ensemble un bus qui va au dépôt pour aller voir une poétesse, Marie-Anne qui habite allée des Peupliers. Ils mangent et dorment chez elle. Elle leur lit une série de poèmes sur les parfums, et leur parle de sa petite cousine de 8 ans morte de stress après la visite des gendarmes chez elle.

#### Le 14 Mai

M-C. N. En sortant devant chez elle, Mila-Cali rencontre le vieux bûcheron qui travaille, cousin de Médard mais qui ne l'aime pas du tout. Il lui parle de problèmes d'articulations et de perte de la puissance musculaire qui lui sont doublement étrangers : par l'âge et par le sexe. (“Pour Nicolas, le sexe est incompréhensible. Il a dit ça le jour où il m'avait porté un cadeau qu'il a cassé par accident : un disque.”) C'est alors qu'il se met à pleuvoir à verse ; Mila-Cali rentre chez elle en courant tandis que le bûcheron s'abrite sous le hangar. Elle se souvient qu'elle l'a vu une fois choisir les arbres et mesurer les fûts avant de les donner au scieur, fouillant dans les fourrés pour en distinguer les lignes futures (pour les mâts du CIRQUE DE L'AVENIR ?)... Qui c'est qui disait : “L'avenir pour soi seul ? Non, il faut l'avenir pour l'avenir”... Dans un rêve, peut-être.

L. J.. Jean part à 10h 30 pour des repérages, et croise Roll qui fait une drôle de tête quand il lui parle de mouvements d'énergie fluide des plans et de cadrages

flous à faire à partir des portières de sa voiture. “Une énergie privée de corps”. Lydou dort jusqu’à midi puis *méninges* (“Les cellules sont éclairées par une fenêtre haut placée sans barreaux à deux battants et munie de volets permettant de faire l’obscurité.”). Elle prend une douche et arrive chez les Roll à deux heures au lieu de midi pour manger ! L’après-midi elle aide Kikou à coudre un ensemble puis vers 17h s’allonge et sommeille jusqu’à 19h. Le soir elle mange avec les Roll (Kikou parle de sa spécialité : le Moyen-Âge et l’Ancien Français), et se couche à 11h 20 tout en pensant à Jean qui rentrera tard après ses repérages.

A. D. Nany attendait Aube à 8h 30 à l’arrêt du bus. Il fait très beau. Ils vont à l’Académie : lui en gravure, elle en croquis. À midi ils vont à l’atelier. À 14h ils devaient avoir concours de déco-volume, mais le prof est absent (“Sissi Conkey, la cocotte !”). Ils ne font rien. Avant 16h Aube grimpe dans le pigeonnier de gravure mais Nany est d’humeur mélancolique : tous les tirages lui paraissent gris, et pourtant il ne les a pas vidés au blanc d’Espagne... Aube l’aide à faire ces tirages d’anciens travaux (*L’Huis*). Vers 18h elle sort faire des courses de papier (il n’y a plus d’Arches !) chez Ducouso, et remonte puis reste jusqu’à 19h, mais ça ne va toujours pas pour les tirages : la presse “frappe” mal, les tirages sont gris ; il est en train de régler la pression. Il s’énerve, ne veut rien savoir des tirages faits, déchire et jette tout ; il pleure de ne pas y arriver. Bosquet passe en montant de sa loge, s’attarde un instant et ne comprend pas ce qui se passe. À 19h 20 tout le monde part. On croise Loutrano, qui sort de sa loge où il passe sa vie à retrouver la technique de Van Eyck. Nany lui apprend que l’École des Beaux-Arts de Paris est occupée ; il vient de le savoir au téléphone par Delapente qui fait partie des occupants avec Mathona. Aube va prendre un bus cours de la Marne un peu déçue de la soirée. Arrivée à Bruges elle trouve une lettre de sa mère ; elle lui écrit. Elle note sur son journal le désespoir de Nany dont il est difficile de

revenir.

R. N. Ramona passe toute sa journée en loge. De midi à deux heures elle va chercher du pain et revient travailler. Le prof de sculpture passe la voir et lui montre encore des photos de travaux de Berthoud, ce sculpteur qui fait des silhouettes humaines en creux et en relief, des bronzes qui ont l’air d’être des marbres et de vagues choses abstraites qui n’ont pas d’échelle. Michel est reparti chez lui hier. Conin ne vient pas de la journée. L’après-midi il pleut. Le soir Bosquet vient la voir et lui parle des difficultés de Nany, puis des cloches, ces sculptures vivantes. Au-delà de ses ricanements nerveux, spasmodiques comme une toux, Bosquet est un adorateur des cloches (sans doute parce qu’il est né à Arras, sur la Grand’Place) ; il connaît bien les carillons de là-bas. C’est parce qu’il parlait de tout cet airin, donnait des détails du palier du beffroi d’Arras et de la robe des cloches connues, que cette conne de Vhanita l’a entraîné méchamment là-haut pour lui faire faire des saloperies. Il adore surtout le son du *bourdon*. Ramona part à 20h. Le soir elle travaille un peu sur de la terre. Couchée à 23h 30 elle pense à Nicolai.

N. N. Levée à 9h 30, Nathalie prépare un peu de cuisine, fait le ménage puis se lave. Une de ses amies danseuse de Gambetta vient la voir ; elle lui dit qu’elle n’aime pas *Chelsea Girl*, ni tout ce cinéma protégé de la rue par le studio et les conventions des personnages. Elle raccommode une de ses tenues de danse le soir et se couche à minuit et demie.

**Le 15 Mai**

M-C. N. Mila-Cali se lève à 7h à peine puis elle s’est recouchée jusqu’à dix heures à voir le ciel couvert à tendance pluvieuse. Elle se dépêche de sortir avant que ça se gâte. Le ciel est partout gris avec simplement des irrégularités de zones, des traces de pinces et juste au-dessus du mont neigeux un dégagement blanc sale. En conséquence de ce manque de lumière vive, l’herbe, les blés, les framboisiers, les orties, le potager, tout paraît de verts différents mais uniformément ternes. Dans le bois au-dessus de la route vers le col le scieur en compagnie du bûcheron examine encore les fûts :

il voit deux manches d'outils dans ce petit frêne, une série de piquets dans ce robinier ; là dans le gros cerisier une lignée de planches de 40, trois ou quatre belles poutres dans plusieurs énormes châtaigniers, avant la greffe, mais par contre rien à tirer d'autre que du bois d'outils dans quelques-uns des énormes frênes têtarisés plusieurs années de suite à cause de la coupe des ramures fraîches pour le bétail, le long de la rivière... des coins peut-être. Ça y est, ça rince ! Mila-Cali rentre en courant ! Le soir, le cri du coucou sans discontinuer, comme imité par une personne ; elle pense à la voix aux accents suraigus de Gertie la grosse copine allemande de ce gars, Damien, son alliance perdue dans le massif de fleurs, au cri "Lulu !" que paraît-il, selon Yankou...

É. E. "Manifestation place Gambetta. La Sorbonne est déclarée autonome. "L'Algérie, c'est la France." (Mitterand le 7 novembre 1954.). Sauvageot exige l'amnistie. Kham-duc a été évacué. Erec m'a parlé du *Réquisitionnaire*, de Balzac, une histoire de télépathie qui le passionne. Il a trouvé des soles à 10 f et un canard à 7 f le kilo, aux Capucins."

L. J. Lydou est levée à 10h 30. Il pleut. Elle ne travaille pas de la matinée. Elle dessine un peu, ou plutôt elle reprend des croquis de l'église de briques de Saint-Jean de Montmartre qu'elle a découverte avec Jean : mosaïques baroques en arcature, splendeur de cette église comme un cinéma avec des loges en avant-scène, un autel doré, une immense scène, un baptistère en argent massif à l'entrée, une représentation du Christ modern-style, du lierre et des os stylisés sur fond gris de la prière banale dans les autels latéraux. Les *hypostases* de Aube sont devenues *catégories de splendeurs*. Le midi et le soir elle est invitée au repas chez les Roll : entrecôtes et Madiran. Comme hier à midi ils ne sont que trois. Ils parlent de la motion de Paris contre la sélection sociale, pour les enfants ouvriers et paysans, contre le prix de Rome, etc. L'après-midi elle travaille sur le script pour Jean puis elle repasse. Vers 20h longtemps elle parle seule... Le soir Jean rentre à 23h 30 ; elle était au lit ; il vient lui causer tout doucement du temps plus long quand on souffre, plus *palpable*,

plus "paupière", plus vrai, avec un paysage d'autant plus beau qu'indifférent à la douleur qui le traverse. Il lui montre le manifeste de Paris : indépendance et contestation, autogestion, autodéfinition et autopérennité de l'université. "Hop, hop, hop ! Les mobylettes en allers-retours entre les groupes de tête du cortège et les ponts de Paris avec la ligne compacte des C.R.S." Il a rêvé qu'il offrait *Les Amants de Verone* de Zévaco à Sollers, qui appréciait l'ouvrage, mais qui se trompait en parlant de Ponson du Terrail. Puis il lui lit un peu des notes qu'il a prises, vivaces, des portraits. ("Et voici le lunaire, le militaire, le martien, la taie tricolore sur l'œil ventripotent.") Il lui parle aussi de "Monsieur Jean" qu'il a vu à l'Intendance et qui lui a parlé de la pièce qu'il est en train d'écrire.

A. N. Comme elle le craignait, Aube ne voit pas Nany à 8h 30. Matin ; croquis. À midi il est sur le palier, à l'attendre. Les architectes ont lancé le mouvement de grève à l'Académie et les autres sections plastiques ont suivi en occupant les locaux. Ils suivent en cela le mot d'ordre lancé aux Beaux-Arts de Paris ("Contre les examens, les concours, les intellectuels chiens de garde du système, les trois morts par jour en France dans l'industrie du bâtiment, l'idéologie du Prix de Rome, la soumission aux intérêts des promoteurs publics ou privés, l'élève copie conforme du patron, etc.") Elle discute avec des gars de la bande à Julio ("il paraît que Lorge fait des saunas *et affinités* au GENTLEMEN"), passe, vient embrasser Nany mais repart aussitôt chez Julio, puis avec les autres au Restau U. Ensuite au café chez Gaby où elle apprend que Louis Rapin est mort ; ils l'enterrent à Tabanac. Quant à Francis Bonafous, il a été admis à l'armée de l'air. Elle passe avec Julio devant le STYX pour s'en débarasser. Nany y est ; elle va le voir : il mange (elle voit ce con de Gustave Suivre avec Castex, le déco) ; il embrasse Aube et la suit pour se séparer des autres connards. Mais du coup le nabot de Julio les colle, avec ses phrases circonstanciées et caoutchouteuses : il a à peine

le temps de lui donner rendez-vous à l'Académie à 18h et de lui dire que Nicolaï aura son jugement au tribunal cet après-midi : il sera représenté par son avocat et Nany y sera ; et il replonge au STYX. Aube veut repartir à l'Académie mais elle se fait coller par toute la bande : ils veulent l'entraîner avec eux à Arcachon. À 14h ils partent chez Lolita qui prête un maillot à Aube. Ils quittent Bordeaux à 15h avec la voiture de Claude et celle de Gransalop (avec Lison, Lolita, Cahier, Jacky et Julio). Ils vont au Pyla, montent sur la dune puis partent à la plage à Arcachon. Les gars se baignent mais aucune fille. Il fait beau. À 18h Aube est loin d'être à l'Académie avec Nany et s'en veut !!! Ils vont au café alors qu'Aube voulait rentrer aussitôt et ils traînent jusqu'à 19h 45. Elle rentre à 20h 30 et Julio s'avance dedans pour fournir des excuses au grand-père... Le soir elle travaille jusqu'à 23h, se douche et elle est couchée à minuit. Elle écrit.

R. N. Ramona se lève à 9h. Il fait beau. "Les examens n'auront pas lieu tant que l'amnistie ne sera pas votée." Sauvageot. Elle creuse du bois toute la journée. Le soir aussi jusqu'à 1h du matin où elle se couche. Elle feuillette des revues de cinéma et pense à ce que lui a dit Nycéphore, combien *L'Atalante* est aussi loin de *Lucien et Lucienne* que *Zéro de Conduite* l'est des *Disparus de St Agil*.

N. N. Nathalie passe à Gambetta puis à l'Académie. Elle est avec Nycéphore. Elle pense au film en cours de Jean pour lequel elle doit régler des moments de sauts et de danse en pleine rue avec un colporteur. Le midi elle va au grenier. Puis vers 7h elle rentre chez ses parents tandis que Nycéphore mange au Restau U. Ses parents prennent le train pour Barcelone à 21h. Aussi Nycéphore débarque chez eux vers 22h. Il n'a pas mangé car il n'avait plus de tickets et il est resté dans le grenier tout ce temps. Nathalie lui prépare le repas. Elle lui parle de la scène de danse pour Jean ; elle veut d'une durée fluide, sensible, qu'un geste sur une ligne renvoie non seulement aux précédents mais aux futurs

dans d'autres dessins, un essaim inventif. Puis ils se couchent. *ils s'aiment.*

#### Le 16 Mai

M-C. N. Le vent à peine sensible à l'abri du marronnier secoue fortement les grappes d'or du cytise et plus tendrement près du sol les corolles mauves des iris, à 9h 45 quand Mila-Cali se lève après 10h 30 de sommeil, et toute la lumière est saturée de brillance à cause de cet afflux du mouvement des feuilles ; le paysage est dans un bain de clarté vive. Dans les sous-bois, derrière, beaucoup de chants de moineaux et de merles, des geais qui criaillent à travers l'épaisseur des frênes où l'on distingue fuser leur trait bleu de temps à autre. En face la complainte d'une corneille décadente puis un animal au cri rauque qui évoque le cri nocturne des blaireaux comme une femme qu'on égorge.

Elle a entendu dire hier que les missionnaires étaient encore en train de détruire des peuplades autonomes qui depuis trois siècles vivaient sans lois, chez qui tout se réglait par la parole ; elle rêve cela. Elle hésite, il se peut que ce soit plutôt un rossignol qu'un merle à présent, mais les merles les imitent si bien ! À midi à la radio elle entend aux infos que l'Odéon est occupé et qu'il y a des manifs prévues ("L'université est la volonté d'un perpétuel dépassement.") Hier, il y avait la manif des syndicats du livre ; c'est Nicolas qui lui en a parlé. L'après-midi la foudre se déclenche alors qu'elle est en train de se promener tout en bas dans la rivière ; cela éclate si violemment et si proche qu'elle court effrayée et remonte d'un trait la pente, à la limite de la défaillance cardiaque ; la pluie se déclenche en trombe alors qu'elle est peine à couvert et elle arrive rincée, se déshabille toute nue devant la cuisine de Mémé Marouchka avant d'entrer. Mémé Marouchka lui a préparé une tarte Tatin.

É. E. "Il fait très chaud. En fin de matinée je ne peux m'empêcher d'aller voir Nany, sentiment trouble. À midi passé Erec vient me chercher pour aller voir des expos ; Jany vient avec nous. Nous allons voir l'expo de la galerie de la Mairie où nous retrouvons Michel, Bernard et Patrick, puis tous ensemble nous traversons vers la Galerie des Beaux-Arts ; nous rions beaucoup et Erec fait tellement de scandale

en criant « Il faut détruire la source du pouvoir en rendant la bourgeoisie inutile. », que la police qui surveille finit par nous expulser. Je rentre à pied. Le soir je recopie des maximes puis je prends un bain.”

L. J. Du car Lydou aperçoit Jean qui est parti avant elle à pied, cours de la Marne, mais elle ne descend pas. Il va observer le travail en modelage pour pouvoir filmer quelques plans ; puis il va aider une fille en déconvolume pour le projet d'aménagement d'un studio de prise de vues. Lydou va voir Ramona en statuaire qui peste contre cette conne de Vhanita, qu'elle appelle “le petit boudin en vichy rose”, toujours à lécher le cul des profs ; puis elle se rend dans la bibliothèque faire des recherches pour Jean sur les blasons. Un gars des Lettres surgit et distribue un tract orangé philo-socio-lettres Paris, mais surtout Sciences Éco qui a circulé à travers la France. Jean donne à Lydou une sorte de petit poème écrit hier. Entre midi et deux ils vont à la terrasse d'un café du côté de la gare ; Jean lui dit que le drapeau noir flotte sur l'Odéon ; il pense à son père, sans doute. Jean-Louis Barrault se plaint qu'on lui a chié dans ses costumes. Le manifeste du 12 mai sur l'autogestion circule. À 14h il trouvent Michel qui passait par là ; ils rentrent avec lui et restent en sa compagnie durant le cours de fusain de 14h à 16h. Ensuite, au lieu de finir sa peinture, Michel les accompagne à la Radio où Jean discute avec André Névrose de projets télé jusqu'à 19h 30. Ils rentrent en bus tous les trois à 20h et Michel regagne sa piaule à pied à deux pas de là. Jean lit jusqu'à minuit et demie un des rares ouvrages sur Vigo.

A. N. Le matin Aube passe chez Le Tonto emprunter une planche ; elle arrive en classe à 9h où elle travaille toujours sur le bouquin de techniques graphiques avec des sortes de machines martiennes garnies de rouleaux de bandes perforées, et munies d'armoires et de pupitres insipides. À 10h environ, Nany arrive. Il discute dans le couloir avec Michel du déclenchement du mouvement de grève pour l'ensemble des Beaux-Arts ;

ils vont former un Comité de Grève à Bordeaux. Il est question du meurtre de Pierre Lacour. Qui est Lacour ? Énide vient voir Nany, et sans prévenir l'embrasse ; réaction passionnée ? Puis elle s'en va sans qu'il sache ni ne comprenne. À midi Aube va à l'atelier ; Nany y arrive vers 13h. Ils parlent beaucoup des manifestations prévues, puis il demande à Aube de faire faire un triple des clés au cas où René ou un de ses amis aurait besoin de s'abriter. René lui a écrit à ce propos. Il part et la laisse à l'atelier. Aube prend pas mal de nubarène avec de l'alcool et arrive à l'Académie dans un état-limite. C'est la grève illimitée ! Réunion et grand débat dans l'amphithéâtre où il n'y a jamais personne d'habitude en Histoire de l'Art ou en Anatomie, mais cette fois-ci la salle est comble.

Un gars prend la parole, il dit qu'il est linguiste, qu'il s'appelle Jules Larousse. Mais Michélena dit que c'est une blague, que c'est un copain de Montagne. Un mathématicien oulipien, plus fantasque que Roll avec les chiffres, mais moins que Montagne. Picson lui, dit que c'est un toubib, probablement un psy, un copain du gros Lacroupe ; il l'a vu avec lui et Gavroche *Chez Auguste*, à la Victoire. Il lit un texte pataphysique : « Camarades, il faut sortir la psychanalyse de sa neutralisation bio-chimique pour la porter dans l'idéologie. Si l'inconscient connaît des *positions* comme telles, il faut faire un saut entre des barres parallèles pour passer à l'idéologie portée par ces positions.

Nous devons débloquent la théorie du reflet et la sémiotique doit faire un retour récursif critique pour examiner les pré-supposés positivistes de ses emprunts.

Le Créateur Terrifiant a été ruiné dans ses assises par le Bon Petit Père des Peuples et son trône de merde a été recouvert d'insultes et de caricatures.

Ce pauvre Président Schreber, lui, a perdu le Sniffnifiant, de ne rien connaître au théâtre. Il faut revenir à l'histoire des guerres ! Car nous n'existons que dans le conflit. On ne tue jamais l'Archange une fois pour toutes !

Camarades, si vous vous identifiez à Dieu ou à l'Écrivain (Aracon, par exemple), vous êtes fou ! Le primaire est indispensable ! Et c'est là que le poète touche, en revenant à la Mère après avoir traversé le Père ! Il nous faut des poètes de combat tout utérins ! Si vous voulez tenir la Négation à bout de bras, toute brûlante sortie des forges de Hegel, il vous faut au minimum ce sol-là !

Et n'oubliez pas que la guillotine reste un bon négatif de l'interdit que le contrat social impose à l'entendement !

Notre habitation c'est le non-lieu du procès perpétuel où sifflent les merles, poursuivis par les enfants ; de là nous sommes tous ! Il nous faut des lacs polyphoniques aux voix enfouies ! Depuis Benveniste, le je n'a pas de nom mais seulement des prénoms. Quant à Lui, il n'existe qu'en dehors de la parole et c'est Je qui l'invente ! L'avenir est pulvérisé, emporté en tornade ou en vagues, et peut-être même en campagne publicitaire.

Mais le bordel ne connaît pas de distorsions lexicales. Nous lui préférons les formes archaïques, inanimées, minérales : pierre, mica, poudre... et les suites hétéroclites de temples, de glaçons et de comètes coupées en deux ou emportées par la bise.

Dès que le poète s'intègre à Toi, Prostituée Sacrée, la série des *Il* s'ouvre à l'infini. Il devient le Héros Moderne. »

Tout le monde l'applaudit à tout rompre et Sissi Conkey vient même le draguer avec sa face peinte en barbouille ou cas où elle pourrait lui ligaturer une virole colorée.

Vers 17h Aube passe au bus du STYX où elle trouve Nicolas, puis elle repart à l'atelier se reposer. Elle repasse par le STYX après 18h pour aller assister à la réunion chez les Architectes. Nany y vient, s'engueule avec Maudet puis repart immédiatement. De nouveau il réapparaît et disparaît. Vers 19h 30 elle sort : personne au STYX. Claude Déclin la rapporte en voiture.

Le soir elle écrit, puis prend du valium volé à Nany.

R. N. Ramona reste en loge toute la journée. Elle étudie les proportions d'un enfant. Elle se souvient de cette momie d'un enfant inca dans la montagne du cerro, dans la cordillère des andes, à la frontière du Chili et du Pérou, de 400 ans d'âge, conservée dans un congélateur, puis au musée, où elle l'a vue. Et de Vargas Llosa, dont Nany lui parlait à propos de *La Maison Verte*. Les archis en grève ont envoyé une délégation à Lille en même temps que ceux de Paris. Le directeur de Sud-Aviation à Nantes a été séquestré, et sa porte soudée. C'est l'archi de Caen qui prépare son brevet de pilote en hélicoptère qui l'a appris aux autres. Elle travaille sur un immense bas-relief pour des enfants (que le prof voulait "décoratif" et qui est plutôt violent), qu'elle avait commencé la semaine dernière. Elle part à 19h 15. Rien reçu de Nicolai mais par contre une des lettres qu'elle lui avait adressée est revenue (adresse inconnue !...) Elle lui écrit de nouveau en lui renvoyant la lettre. Puis elle écrit à sa mère qui est au Panier à Marseille en ce moment, chez sa tante Adria. Elle lit un très vieil ouvrage de chez Rieder sur Redon, qui lui même aimait bien les vieux livres.

N. N. Nathalie et Nycéphore se lèvent tard rue Montfaucon. Puis ils se recouchent et ils s'aiment. L'après-midi Walter H. vient les voir. Il reste pour souper avec eux. Ils discutent après manger (Walter parle de George Segal dont il n'a vu que des photos, et Nycéphore de l'expo de Herbin qu'il a visitée il y a trois ans à Paris et des écrits de Metzinger ; Nycéphore dit qu'il est de l'avis de ce critique qui ne trouve d'intéressant en Occident que le 11ème Siècle et 1789), si bien qu'il rate le dernier bus et couche chez Nathalie, qui lui prépare rapidement une chambre.

Le 17 Mai

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 30. Moiteur après toute la pluie de l'après-midi d'hier et de la nuit ; odeurs fortes. Immenses nuées blanches autour du mont et dans toutes les vallées d'alentour qu'elles dissimulent entièrement de leur ouate exotique, bassins d'Asie. Nicolas se souvient du

moment où elle l'a quitté sur le quai, en Novembre au retour de Hollande, avec sa jupe mauve : *exhalaisons brumeuses*. Elle court au bout du chemin et voit les tracteurs en train de former des balles de foin vert fort en laissant derrière eux des bandes jaunes-vertes. Là-haut un grand cumulus au-dessus du grand mélèze sombre sur lequel il se détache de façon lyrique. Au retour, elle lit un ouvrage sur Morandi qui lui fait penser à tous les objets chez ses grands-parents et autour, à la maison entière, au paysage d'ici. Sauf au Cervin, bien entendu.

Saïd était de passage ; ils sont partis avec le bûcheron couper des frênes pour faire des bâtons de combat et des gros buis pour des bois de bout destinés à Nany. Saïd en profitait pour tailler au sabre dans le taillis : il avait une tendinite au coude droit et il a remarqué que "le bras de décision" était véritablement le bras droit comme il y a un œil directeur. Il le joint donc comme d'habitude au gauche et l'enlève au dernier moment pour ne pas subir l'onde de choc.

É. E. "Demain c'est la grève ! Les archis exigent la dissolution de l'Ordre. Il fait beau et je couds. Mon ami Roman Joseph a disparu à Sao-Palo ; il n'écrit plus ; il gagnait à peine 415 cruzeiros par mois. Ces sales gatos qui baladent les ouvriers dans des camions pourris, accrochés aux "perchoirs de perroquets", touchent l'argent à, leur place et ensuite fuient dans une autre région. Et au Nicaragua, on regrette Cesar Augusto Sandino, général des Hommes Libres, dont Joseph connaissait bien les textes et les lettres, assassiné voilà bien longtemps. Pendant ce temps le sionisme creuse sa propre tombe dans le Golan. Chez Dos Passos, c'est à la fois la diversité des foules et celle des discours ; puis la reprise intimiste du monologue intérieur d'une toute autre façon que chez Ella ou Faulkner. C'est Erec qui en parle bien."

L. J. Jean part très tôt et Lydou est levée à 7h 30. Elle s'était rendormie. Grève. Il paraît qu'à Paris ils ont saccagé l'Odéon, et que Barrault a dû descendre le rideau de fer. Après quelques courses, elle trouve un 15 et va à l'Intendance puis à pied jusqu'au jardin cours de la Marne, où elle retrouve Jean à 9h. Ils vont dans un café à la Victoire puis reviennent dans leur logement

car Jean est très affectueux. Lydou est désolée, elle... il l'accompagne à la pharmacie pour prendre des calmants ; elle est comme toute repiée sur elle, souffrante. Le soir il l'accompagne chez les Roll mais n'y reste pas à cause de Kikou qui ne comprend décidément rien à Roméo & Juliette et qui en a écrit une version pornographique, débile. Lydou méninge à Manda, l'amant de Casque d'Or, aussi doux que Jean, toujours vivant, maçon, et il est devenu infirmier. Jean rentre à 19h 30 et lit, puis travaille sur un banc-titre. Lydou rentre vers minuit et reparle avec Jean du film de Zapruder sur l'attentat de Kennedy.

A. N. À 8h 30 Aube passe à l'atelier. Personne. Elle laisse une rose à la poignée de la porte, puis part à l'Académie où elle trouve Nany, mais ils ont à peine le temps de se parler car il y a une réunion dans l'amphi jusqu'à midi. Loutrano traîne à l'entrée et parle d'un portrait "sublime" de Lochner comme s'il avait vu la Vierge en personne. Nany est au premier rang à parler de Maïakovski, dans le même alignement que Picson qui hier soir a cassé un plâtre lors d'un débat très tardif contre les objectifs capitalistes de l'enseignement de 1850. Nany dit que l'Académie doit être ouverte à tous, qu'il en résultera un art nouveau ; puis qu'on peut faire se poser des questions aux étudiants sans forcément les tondre. Il parle aussi de tous les artistes perdus "de la roulotte", comme Nicolas dont il lit deux ou trois poèmes de *Chequito Wiastersheim*. À midi Nany reste ; il fait partie du Comité de grève qui a été refondu avec celui de la Fac de Lettres. Il y a trois commissions au travail aujourd'hui : l'une de liaison avec les mouvements universitaires, l'autre sur l'enseignement, à laquelle Aube vient d'assister en partie, et la troisième sur le rôle de l'Artiste dans la société : un des archis doit y intervenir à propos de sociologie et des sciences humaines en général. Picson monte sur la table avec un mégaphone et demande "du Sang !" pour une collecte à la Fac de Sciences. Aube part à l'atelier où elle met de l'ordre, balaie ; puis elle prend du valium et s'endort ;

Nany arrive un peu avant 15h pour emporter la machine à écrire à l'Académie. Aube se réveille et il la trouve dans un état somnambulique, complètement amorphe. Il s'affole, la console, la rassure comme il peut, descend faire emporter la machine à écrire (il est venu en voiture), puis remonte aussitôt. Il veut conduire Aube chez un médecin ; elle refuse. Il l'em-mène au STYX, la force à se coucher, puis repart. Il revient la voir à 16h, puis 17h 35, puis 18h 20. À 19h Aube le rejoint à l'Académie. Puis elle va prendre le bus seule (les réunions continuent et se poursuivront encore tout demain). Le soir elle se couche vers 22h 30 en feuilletant le journal ("Le missile a été lancé depuis la base vietnamienne, parmi les grévistes anonymes."), puis un ouvrage sur la linotype et Mergenthaler.

R. N. Ramona se lève à 9h. Elle n'a encore rien reçu de Nicolăi. Vers 14h 30 elle va poster pour lui sa lettre d'hier soir avec celles qui lui ont été retournées. Elle lui parle de *L'Espion qui venait du froid*, qu'ils ont vu ensemble, et de l'Amour qui est parti en Canicule. Le Comité de Grève est déjà constitué. Des élèves vont à la Commission Enseignement Archi contre l'oppression de l'utilisateur ("Agir de la petite cuillère à l'aménagement du territoire."); d'autres vont à la foire expo et passent lui demander si elle veut venir. Mais elle préfère rester à travailler sur son bas-relief, matin et après-midi. Vers 18h elle lave le sol après avoir balayé les débris et nettoie la pièce puis lave du linge dont sa blouse, et autres. Se couche à minuit et lit un ouvrage où il est question des sculptures et des ready-made de Manzoni.

N. N. Walter H. se lève vers 10h ; il s'habille en hâte, et rentre chez lui tout en distribuant le nouveau tract des archis sur la route : "Refus de la division patron, nègres, exécutants. Éclaircir le contenu de la demande sociale." Puis Nathalie prépare le repas de midi : radis roses et oignons blancs à la crème, melon, endives cuites, puis tricandilles sautées à l'ail et au persil, avec de plus sombres morceaux de "grenier". Mais indisposée, elle ne mange que très peu. L'après-midi elle se

couche et se repose, pendant que Nycéphore va voir un photographe animalier ; elle feuillette encore un livre sur Charlot, dont elle aime bien le corps ; en revenant, Nycéphore dort un peu avec Nathalie puis travaille à corriger des tirages à l'encre et au pinceau. Vers 19h Nathalie se lève et se prépare. Ils vont chez Walter H. où ils sont invités à dîner. Le soir ils rentrent à pied et cueillent des roses au passage.

#### Le 18 Mai

M-C. N. Mila-Cali se lève à 7h 45. Elle a cru entendre la pluie dans les prés, mais cependant aucun bruit sur le toit ; apparemment il n'a pas plu : quelques gouttes sans doute de rosée sur les feuilles et cependant des auréoles d'humidité sur le sol. Elle se souvient de son rêve : "Il y avait ce que je cherchais au loin, et je l'apercevais, et j'étais presque sûre que c'était ça. Et ce n'était pas un mauvais tour, et ce n'était pas non plus une illusion ; le bonheur est alors immense." Nicolas au téléphone lui dit "J'aurais voulu être Victor Mature et ne pas tuer Chihuahua... Ou Orson Welles." Il lui parle de cette Nympe-Velpeau, à la Sorbonne.

Nicolăi lui, a toujours été obligé de montrer sa puissance de combat ! Un jour, il a raconté à Nicolas son "premier crime hystérique" rue François de Sourdis : la tête du gars cognée sur la fontaine en métal jusqu'à n'être plus que tuméfiée, rompue, défigurée... alors qu'il était hémophile, et l'angoisse toute la nuit à l'hosto, à craindre sa mort... Puis cet autre crime beaucoup plus tard, pris heureusement pour une vengeance de gitan ; les gendarmes n'ont pas cherché plus loin.

Le soir en fermant ses volets Mila-Cali voit un îlot suspendu cerné de bleu-vert dans un beau bleu profond maritime et une ligne parfaite filant de l'étoile polaire à la lune avec son croissant blanc d'argent (premier quartier ?) comme un soleil éclairant une autre terre lointaine d'un bleu coeruleum pâle au bord de l'horizon tandis qu'ici tout près à gauche les feuilles de châtaigniers se découpent en gris tendre parfait.

E. H. La Rhune. Hill : "Le temps ignoble s'appesantit : pluie, gouttière sous le hangar au dehors, bourrasques ; c'est un temps de pateaugeoire et de merde, de raclures et de vomissures, de chiasse intense irré-

pressible : c'est l'Anus du Diable tout là-haut. On ne peut que pester et maudire, en dévorant du roquefort.

Un de ces trois ou quatre derniers soirs (mais lequel ? il a plu sans discontinuer...), j'avais observé, en refermant les contrevents, le temps d'une éclaircie, de grandes courbes bleues-grises concaves vers la droite s'en aller en dansant au dessus du vert profond des sapins au sommet de la colline d'en face : le temps de la fermeture d'un rideau d'obturateur, pas même d'une contemplation."

[.....]

L. J. Lydou va acheter une bouteille d'encre noire à la *Papèterie de l'Académie* pour l'offrir à Nany (c'est une idée de Jean qui lui avait demandé hier), afin qu'il commence à écrire sa pièce en hommage à Hugo (*Ce qu'il y avait dans une bouteille d'encre*) : monologue d'un écrivain enveloppé dans des châles, en hiver, dans un grenier, pour écrire un chef d'œuvre. Elle passe donc à l'Académie à 9h. Nany arrive peu après ; elle lui donne l'encre, et Aube qui arrive à son tour a porté deux roses blanches : elle en donne une à Lydou et l'autre à Nany qui écoute une bande enregistrée avec une voix feutrée de petite fille qui parle : "...On habitait en Charentes... Avec mon père on était sur le balcon..."

Jean arrive et ils vont travailler tous les deux à la préparation d'une scène qui doit se passer sur les quais près de la passerelle, là où une vieille péniche est toujours amarrée et où l'on trouve l'inscription "Carlos Quinto" faite dans le ciment. Dans un coin de la salle, en Art Graphique, Lolita dort sur les genoux de Julio. En se tournant elle bouscule la table où était la bouteille et cette dernière tombe contre le mur où elle explose. Nany est furieux ; il traite Lolita et Julio de "sacs de moules puantes !" Il est obligé en plus de tout nettoyer avec Jean à cause des surveillants, notamment l'autre con de Kaillou qui ricane avec sa moustache de Figaro tailleur de pipes dans les urinoirs. Aube l'embrasse pour le calmer : elle lui en rachètera une autre. Du coup il va travailler chez les bizuths. À midi Lydou

veut partir mais Jean la retient. ils vont au jardin où ils retrouvent Nany qui critique violemment Julio. Ils mangent cantal et comté avec du pain. À deux heures Jean veut assister au cours d'histoire de l'art au lieu d'aller à la réunion générale car la prof doit parler de la Chine au jour le jour et de la situation des paysans. À 16h il rejoint Aube et Nany, qui ont délaissé le fusain pour l'A. G., et ils y restent jusqu'à 18h où ils vont avec Lydou dans le petit café À LA SOUPE À L'OIGNON, près des Capucins jusqu'assez tard : escalope, champignons blancs dans un fromage crémeux italien avec une sauce forte, poivre et piment, et pour finir, une poire au chocolat. Le soir en rentrant ils trouvent un bouquet et un mot de Ramona devant la porte ; Lydou regarde la photo cocasse d'une femme surprise à une terrasse. Elle a reçu une lettre de son père et un mot de Bielle.

A. N. Aube se lève à peine à 9h, fatiguée, entend à la radio que l'École des Beaux-Arts de Paris est occupée par ses étudiants en grève illimitée, et part aussitôt à l'Académie où elle retrouve Lydou, Nany puis Jean. Delapente, un ami de Mathona à Paris, dit que la session de juin du diplôme va être supprimée, et ça en arrange bien quelques-uns ; il paraît même qu'il y a un projet de diplôme devant un public d'élèves de différentes disciplines et sans aucun patron ! Vers 14h 15, la réunion commence à peine dans l'amphi ; Nany arrive peu après avec Nicolas (il était passé au STYX le chercher). Longues discussions, monologues, engueulades, débats... Débé s'en prend à un "architexte" à propos de son point de vue lointain sur la place Saint-Pierre à Rome : il prétend que c'est seulement à 2000 mètres de hauteur qu'on peut voir la répercussion géométrique du choix des couleurs dans l'ensemble de la place ; Nany rétorque que "ce sont seulement les aspects locaux qui nous intéressent aujourd'hui : surtout la forme des pavés, et les mains qui les rassemblent"... Aube passe à peine le nez dans l'autre commission où ils discutent du culte de la religion et de

l'œuvre d'Art... "l'accoutumance... l'aliénation de cette œuvre..." ; cette fois-ci, c'est Nicolas qui est à son affaire avec la nécessité d'une société primitive de communion, une horde, et la recherche du choc premier. Nany donne à Aube le dessin d'un tampon : "Grève" à graver sur lino, avec les indications de graisse et les chasses, la force de corps. "On grave la grève !" Il y a le départ d'une délégation d'étudiants architectes vers Toulouse et la bande du STYX organise une distribution d'œuvres d'art dans la rue. À 18h 30 ils partent vers l'atelier ; au passage ils essaient de faire refaire des clefs (la porte d'entrée de l'immeuble de l'atelier a changé), mais les quincailleries sont fermées. Ils restent un peu à l'atelier. Aube prend le bus à 20h 15. Le soir elle travaille au lino et se couche à 1h 45. Elle espère que demain le grand-père ne lui demandera pas de le suivre dans son voyage organisé !

R. N. Ramona se lève à 8h 30. Il pleut un peu le matin. Travail de biscuit parian et l'après-midi aussi, dans la cave. Elle verra Michel, pour cuire en céramique. À 17h elle part chez Jean et porte un bouquet de "Désespoir du Poète" à Lydou, mais ne trouve personne chez eux. Au moment où elle part, les locataires du dessus entrent ; Ramona en profite pour monter et laisse un mot avec les fleurs devant la porte. Le soir elle cherche des documents sur la ligne blanche de Manzoni jusqu'à minuit puis lit un tract où il est dit qu'à Bordeaux c'est Cabot, la tronche du SAC, avec le colonel Franck des CRS et Léon Lassade, le commissaire-divisionnaire chef de la DST.

N. N. Nathalie et Nycéphore se lèvent seulement vers 10h ; ils vont faire quelques courses. Ils ont des nouvelles de Paris : grève illimitée aux Beaux-Arts ; l'école est investie. Ils mangent vers 13h. L'après-midi Walter H. vient les voir ; il leur raconte que l'A. G. à Bonaparte a décidé que 99% des diplômables étaient diplômés. Tous les examens sont remis en question et le diplôme d'archi sera sous forme de thèse au lieu d'un jury de patrons. Il reste tout l'après-midi à parler de la danse américaine. Nathalie est encore assez fatiguée ;

elle lui dit qu'elle aime bien la vitalité excessive américaine, mais regrette parfois son manque d'intuition, comme si leurs gestes étaient découpés par l'horloge. Voyant qu'il ne se décide que très tard à repartir, ils l'invitent à manger ; malheureusement il ne reste plus grand'chose et ils se contentent des restes. Nycéphore et Walter H. s'apprêtent à partir vers 22h car les parents de Nathalie doivent rentrer cette nuit, mais au moment où ils vont sortir, le téléphone sonne : ils rentreront seulement demain en fin d'après-midi. Nathalie lave leur vaisselle et tout le monde dort sur place.

#### Le 19 Mai

M-C. N. D'abord taches claires sur le ciment, saut oblique du léopard du soleil sur le chat roux dans la glycine, mur crayeux, puis d'emblée le front de la chênaie claire sur le mont d'en face, jeune marronnier dont les blanches fleurs surgissent de la combe, étoilements de tout le bosquet des petites sapo-naires violettes à cinq sépales, pensées de beurre et de velours rouge (encore), dont le tissu pèse mieux à l'ombre du massif ; dans la cuisine de Mémé Marouchka à travers les épais rideaux les fées danseuses de la lumière et leurs cerceaux rapides ; en sortant vent très doux, très léger, très frais, sol brun rendu plus sombre par l'ondée (toujours ce poids de l'ombre et le fait que l'humidité en rajoute toujours), puis l'alchemille toute en grosses feuilles de vert amande humide, pâles, laiteuses, couvertes de gouttes de rosée immobiles, diamants sans confusion ni mélange : à peine deux ou trois minuscules lacs pour fourmis, mais le reste bien rond, parfaitement formé, circonscrit, sphérique, intègre, ne glissant pas ; vert peint vif de la clôture (ou vert vif de la clôture peinte ?), éblouissement au métal du grillage, de la serrure d'or et de l'échelle, oiseau au chant très creux sous les merisiers, pin tendre du poulailler, odeur de foin, ouate sur les côtes de lierre du chêne, nuages de moutons... là-bas petits nuages déjà sur fond bleu froid. Elle dessine et fait des collages, écrit à Nicolas : "Il y a quantité d'enfants en train de manger du pain perdu que la servante du curé leur fait frire, sur la place de l'église, alignés derrière des petits pupitres de bois. Mon souci

du futur est terrible, à les voir si joyeux. Quand partons-nous ? Et que deviendrons-nous si nous ne partons pas ? Avec qui d'autre."

L. J. Le matin Lydou finit de recopier un script avec des dessins. Jean prépare un enchaînement mais n'arrive pas à trouver les dialogues. Lorsqu'elle a fini elle le rejoint et ils construisent une petite maquette de décor en papier en parlant d'*Hôtel du Nord* qu'ils aiment comme un chef-d'œuvre et dont ils connaissent les dialogues par cœur. « On a passé le mur du parlant comme un spectre. » C'est l'histoire du sang qui touche le plus Jean, le choque même, ce rapport du sang à la communiant, cette "Cène" du début avec l'éclusier qui règle tous les flux à la fois. De midi à 15h ils vont dans le Jardin Public devant chez eux ; Jean achète des fruits : pommes, oranges, cerises ; il voulait des grenades, mais il n'y en a pas. À 15h ils reviennent travailler sur leur petit décor et croisent Lison Tartin devant les grilles qui leur apprend que Julio s'est complètement saoulé à midi, à deux pas d'ici, sur les Allées d'Amour, parce que Lolita "Bibiche" n'est pas venue de la journée. Elle va chercher Peñecon pour qu'il puisse le prendre en voiture et le mettre au lit. Mais du coup elle en a oublié son carton à dessin à la terrasse du café où ils étaient ! Elle demande à Lydou si elle peut le récupérer pour elle. Lydou y va ; elle le fera passer à l'Académie demain dans l'après-midi. Le soir ils passent prendre Kikou Roll chez elle qui leur a recommandé de venir voir le *Bread and Puppet*.

A. N. Aube est levée à 8h 30, juste quand le grand-père part en voyage organisé. Elle travaille au tampon de lino pour la grève. Nany doit venir. Il arrive à 13h 25 et la met au courant de ce qui se passe à l'Académie où il était ce matin : il y a les drapeaux rouge et noir sur les toits de l'Académie et les locaux de l'Ordre des Architectes sont occupés ; ils demandent l'abrogation du décret 62/179 du 16.2.1962 ; des ouvriers syndicalistes leur ont fait des dons de soutien. Une auto-évaluation remplacera le contrôle scolaire ; c'est ce que

voulait René Lourau, avec son histoire de la docimologie. Ce sera un monitorat.

Ils restent ensemble tout l'après-midi et Nany écrit un "poème sonore". *ils s'aiment* 2 fois. Nany lui parle de Hugo, à la suite de la bouteille d'encre offerte par Lydou hier et de la pièce radiophonique qu'il doit écrire : « Jean Genet c'est Jean Valjean, mais Jean Valjean se faisait pas enculer par Thénardier comme Genet par Cocteau. Surtout qu'en matière de forçat, Genet n'a pas commis grand'chose. Quant à celle qui cancanne dans le monde à propos de l'édition, à quoi ne s'est-elle pas prêtée pour paraître ? Les héros de littérature n'existent pas. Reste l'écriture : *incontestable*. Mais est-ce que *Le livre de Monelle* n'est pas supérieur à tous ces scandales apparents ? Tant qu'il n'y a pas de société communiste, tant qu'on n'a pas remplacé l'objet de marché par le projet de recherche, ça ne changera pas. »

Puis ils mangent dedans ensemble. Vers 18h 30 il repart ; elle l'accompagne jusqu'au portail et à ce moment le cousin André rentre de l'hôpital (Antoinette est malade). Aube continue le lino. *Catégories vibratoires*. Elle relit le dernier mot de Nany : "La nuit déteint toujours sur le jour suivant, et les premiers cauchemars de son enfance, on les garde enkystés vibratoires toute sa vie. Je me souviens d'une "nuit terrible des javelots" et d'une sorte de mégère dont les insultes offusquaient même son mari alsacien en tenue traditionnelle, le temps qu'on s'aperçoive qu'il était en même temps son enfant : il repassait sans cesse d'un état de fils à celui de mari dans leur immense pâtisserie envahie d'outrances de pâtes trop cuites et de meringues mal gonflées, surchargées, qui débordaient jusque dans le salon proche : on avait décidément tout oublié là de l'intérêt de la clientèle." Le grand-père rentre à 9h. Couchée à 11h elle lit Xavier de Langlais (les différents enduits) et des textes distribués ce matin par les archis pour une pédagogie de groupe, la coopération contre la compétition, des moyens audio-visuels,

etc.

R. N. Le matin Ramona travaille en loge. À midi elle va chez Michel, ne le trouve pas. Aussi elle continue toute seule jusqu'à la *Mimesis* où elle obtient un carton d'invitation pour ce soir (pour le *Bread and Puppet*). Puis elle revient à la cave où elle tape à la machine une lettre pour Nicolai. Elle revient à l'Académie à 14h 30. Elle voit Michel à 18h et l'invite : il ne peut pas l'accompagner ce soir ; elle lui parle des biscuits à cuire ; de dépit elle emmène Conin-Brouette ("ça ne vaut pas Cohn-Bendit !"). Ils arrivent à l'Alhambra à 21h 10 ; très bonne soirée. Mais aucune participation de la part des spectateurs. Elle trouve Jean et Lydou avec Kikou Roll. Elle rentre en voiture avec François Rayé. Au retour elle trouve une lettre d'Helen, de Bedford. Encore rien de Nicolai !... Le soir elle lui écrit. Se couche à 24h 30. Elle parcourt un ouvrage de design, insipide ; il tombe de ses mains et elle s'endort...

N. N. Le matin Nathalie se rend à Gambetta puis revient à leur grenier où Nycéphore qui s'est levé entre temps est déjà arrivé. Il a laissé Walter H. partir tout seul à la gare où l'on cherche des laveurs de wagons, en lui disant de ne pas trop laisser de désordre à cause des parents de Nathalie. Ils vont en ville, visitent une galerie d'expo rue des Remparts ; le propriétaire leur parle de Molinier, qu'il connaît bien, et qui habite à Saint-Pierre. Puis ils montent jusqu'à Gambetta pour acheter un livre d'Art sur Klein et un gros bloc de papier-machine ; Nathalie fait un saut à la salle de danse où elle doit voir Claudia, et Nycéphore la dispute un peu. Mais ils se réconcilient aussitôt. Elle pense à "la raison cachée d'un geste" selon Jean. Ils vont au grenier où les attendait Walter H. depuis midi. Il leur parle du "Bread and Puppet", mais ils n'ont pas envie d'y aller. ("La caricature"). Nycéphore et lui vont au Restau U. tandis que Nathalie se couche un peu (fatiguée par l'entraînement intensif des derniers jours). Le soir Nycéphore part assez tôt voir Léonard le photographe de la rue du Mirail, pour des astuces de prise de vue, juste au moment où Molinier en sort (il venait lui don-

ner des tirages à refaire, que Wagner avait salopés), et où rentre Walter qui était au *Bread*, leur parle des marionnettes, puis sans transition des gros nichons d'Anita Ekberg flottant dans la fontaine de Trevi... il part peu après. Ensuite arrive un jeune flic en train de passer ses examens, Newton, assez passionnant, qui explique que les problèmes sont souvent résolus avant d'être posés, et qu'il faut simplement renverser le point de vue. Par exemple au lieu de faire de la psychologie, on regarde la personne *du point de vue du paysage*.

#### Le 20 Mai

M-C. N. Temps incertain d'orage avec l'odeur de toutes ces herbes coupées vertes à foison, y compris les fraises ensauvagées : la vioerne, le trèfle, le lierre, les orties, les silènes... dix mille repousses encombrantes, ces fleurons tubulaires agaçants des digitales, les fleurs blanches des achillées qu'on regrette. Tous ces tas en talus qui vont pourrir et gonfler dans les panses ! Pensez donc ! La chatte renifle et se roule dessus. Les Suisses avaient perdu leur petit chat et ils l'ont retrouvé dans le grenier à foin : il n'a pas été fauché et mis en meule. "You are my destiney..." qu'elle chante "et c'est une drôle de chance de t'avoir trouvé si tôt !" ou encore elle relit : "Tu ne fais pas partie des routes médiocres, des ponts incertains, des bœufs lents, des auberges rares, ni des voleurs nombreux, et je te désire entièrement." Elle retrouve le morceau d'une page de carnet déchirée sur le coin de sa table de travail près du pot de fleurs avec les roses : "...dont Michel (+ les filles : Grupa, Tibelle, Janine et Marie). Rentrons à pied. Mangeons dehors. Soir : pas travaillé. Je lis des textes de Nicolas." À côté le tract envoyé par Nany pour la manif au Grand-Théâtre.

Le soir splendeur d'un camaïeu de bleus au lointain : ici délavés, là chargés d'encre au bord, lavis, trous même au-dessus des monts donnant sur on ne sait quelle page ! Les meules sur le versant du haut vers les grands hêtres au-dessous du chemin de noisetiers sont dans une ombre humide et ventruée de gros rochers et d'herbes, et au contraire plus haut les vaches rousses paraissent pâles dans le dernier soleil.

É. E. "Je joue aux dames avec Erec. Puis nous allons aux Capucins et de retour à l'Académie nous travaillons sur notre

étude documentaire de plumes. Nous y passons de plus en plus nos après-midi. À Toulouse, c'est la révolte contre Claude Bernard : suppression des examens, contrôle continu, retraite à 60 ans, professeurs pour 4 ans et pas plus, demande de démission des ex-professeurs."

Marty de Rome vient corriger les fusains, cigare aux lèvres, bambou long de deux mètres en main, avec son porte-fusain serti au bout : il est capable de rectifier un aplomb ou de corriger un sourcil à cette distance, et sans trembler. « Mon vieux, mon vieux, ta déesse Chorée, j'aimerais pas me coucher dessus, avec tous ces angles et ces plis d'ombre ! » Dans le groupe il y a Déborde, un sorte d'idiot de village pyrénéen dont ses parents ne savaient que faire, ni comment s'en débarrasser, et qu'ils ont placé à l'Académie comme dans un asile. « Je suis le pire Énée de tous, dit-il. » Il veut devenir un fresquiste respecté, avec son béret noir de la taille d'une immense poêle vissé sur le crâne ; il est capable de réaliser à l'Académie des fusains de plâtres et de modèle vivant parfaits, et en dehors une peinture de croûte infâme, une bouse immonde onctueuse comme une pizza et qu'il signe : *Le Titien*. Il a réussi à faire tomber en convulsions Jardin-Méryte, la conservatrice archaïque des Beaux-Arts, ce qui est rare.

Dans nos générations, en contrepartie de l'Idiot infiniment riche, il y a celui-ci qui se retire, coït interrompu, pour se faire encadrer parfaitement socialement, et se laissera couriser par les rabatteurs. Il y a aussi une quantité de débiles, parallèles à la promotion, mais qui ne fonctionnent pas avec son électricité qui leur fait peur.

L. J. Lydou est levée à 10h. Il y a cette lumière non dite sur les prés du Jardin Public depuis hier, cette lumière intense de bijoux après la nuit d'orage d'avant-hier, cet éblouissement des lys et des roses en sortant, ces chaumes délicatement peignés par le vent, ce kaléidoscope d'ors, de mauves et de blancs-crème où vrombissent les bourdons bleus d'encre. "Je me demance ce qu'on fera du cadavre sur le toit de la grange, et du Vinci."

À Toulouse, les étudiants demandent une initiation artistique des masses dans des établissements à struc-

ture évolutive pour un éveil à la vie intérieure. Choix du programme par l'étudiant.

Elle prend une douche, coud une banderole pour la manif. L'après-midi vers 16h elle part pour ramener le carton chez Lison, et lui cueille un bouquet dans le jardin. Elle trouve Michèle Sèihlap et Julio chez elle. Donc... elle pose rapidement le carton et leur laisse le bouquet de fleurs. Elle se promène jusqu'à 18h, croise le surveillant Pète-Sec, puis va assister à la messe à Saint-Seurin pour Francine, avec Aube qui l'a prévenue. Le soir elle coud encore jusqu'à ce que Jean rentre de la manifestation. Il note : "La bourgeoisie œuvre à se faufiler dans les plis du drapeau rouge. C'est la Loi qui le déclare". Ils se couchent à 1h passée du matin.

A. N. Aube part vers 8h 30 pour l'Académie. Elle prend un 15. Courses en ville. Elle arrive à l'Académie vers 10h. Trouve Nany à l'amphi ; toujours les mêmes discussions. Tous les architectes de la circonscription ont été convoqués à la suite de l'occupation illimitée des locaux de l'ex-Ordre à Paris et de la grève des diplômables de juin (pédagogie de groupe et auto-évaluation ; monitorat des anciens élèves au lieu de la relation tutorale et magistrale, et contre toute sélection de classe ; de casse ? souvenir de la *casse* immonde à Floirac sous la pluie, mais impossibilité de savoir *de qui est ce souvenir...*) ; et les plâtres sont descendus dans la rue avant d'être repeints polychromes comme à l'origine. À midi ils vont à l'atelier. L'atelier d'affiches marche bien à Paris, selon Delapente qui a téléphoné à l'école ce matin ; Mathona lui a dit qu'il était dans une commission *Peinture et Sculpture* ; il y a une A.G. demain soir rue Bonaparte. Elle feuillette un livre de dorure et un autre d'histoire. ("*En Russie, ce sont des paysans un peu grossiers qui apprennent les techniques de combat, dans les bocks embués de bière passant sur les balcons : comment casser les dents de l'inspecteur du fisc un peu fouille-merde.*") Ils restent dans l'amphi jusqu'à 15h environ. Puis ils vont chez Michel : il n'y est pas, il est allé à la poste récupérer un chapelet de saucisses

envoyé par ses parents depuis la Dordogne. Ils reviennent à l'Académie. Dans l'amphi violentes discussions qui dégénèrent en bagarre entre Picson et Raci jusqu'à 17h 30. Aube repart seule chez Michel : toujours personne ! (Il les aura dévorées crues, et il est chez le toubib, malade). Elle revient à l'Académie et retrouve Nany : ils vont au STYX prendre des sandwiches jusqu'à 19h où elle va retrouver Lydou à la messe pour Francine, sa nièce tandis que Nany repasse encore à l'Académie avant de prendre le bus au jardin. Puis Aube va à pied jusqu'à Ravezies où Lydou la quitte et remonte vers chez elle. Le soir Nany est à la réunion à l'Académie à 21h avant la manifestation qui a lieu au Grand-Théâtre après et contre le *Mai Musical*. Les vieilles pelures en vison sont horrifiées. Il a préféré que Aube ne vienne pas... à cause des flics. Elle est couchée à minuit.

R. N. Toute la journée Ramona reste en loge. Le soir elle rentre en bus avec Walter H. Le CAFAS aura lieu les 10, 11, 12. À l'A. G. de Paris, les archis ont refusé de rendre ("vendre") leur projet. Commissions diverses sur les luttes étudiantes et ouvrières. Elle a reçu une lettre de Nicolai très lourde. Elle est heureuse ! Demain à 7h ils seront reliés. Puis chaque matin. Télépathie ("une seule chaîne !"). Elle lui écrit tout de suite. Elle se couche à minuit. Elle relit la lettre de Nicolai. Il a noté dedans : "On va voir si les facs se remuent ! Dick Tracy m'a ramené un pistolet mitrailleur CZ 61 Scorpion de Séville. J'ai rencontré le Boxeur : fixe, défoncé à la trinitrine après avoir été intoxiqué au chloral. Son cerveau est décroché depuis qu'il a cru voir des fantômes de dirigeables. Il a "ses moments" ; sinon il reste immobile sur son fauteuil. C'est dans un de ses "moments" qu'il a pigé et m'a refilé le tuyau sur les transports de bus entre Tanger et Ceuta et entre Ceuta et Cadiz. Par le petit Gitan qui est là et qui se défonce au Corydrane, Optalidon et Kinortine, je suis sûr que je vais pouvoir fourguer du matos mais surtout en mettre de côté pour nos expéditions." Il parle aussi de Bordeaux comme d'un cloaque qu'il ne regrette pas, une madrepore d'égouts ; il

a écrit un texte où il voit les bordelais passant leur temps à fumer ce qu'ils mangent. Avant de partir il avait prédit à Jean-Guy Désobéi et Luc Picquœur leur futur sinistre incrusté à Tourny, et Walter H. a pris des paris pour dans vingt ans. "Rien ne sera jamais amélioré."

N. N. Nathalie arrive à la salle de danse vers 9h 30. Elle devait aller avec Nycéphore et Walter H. au Supermarché-Épargne de Talence à 10h pour trouver un emploi, mais tout est bouleversé avec les grèves, et de toutes façons Nycéphore ne la rejoint qu'à 10h 15 tandis que Walter ne vient pas du tout ! (Ils ont quitté Jean-Guy Désobéi à 4h du matin !) Nycéphore va manger seul au Restau U. Il a une migraine atroce à cause du champagne, bien qu'il l'adore. Avec le vin blanc, c'est pire : les bulles allègent le mal. Nathalie ne mange pas et va au grenier. Puis Nycéphore rejoint Nathalie au grenier où il avale des aspirines. Vers 15h ils décident de continuer à chercher du travail. Nycéphore doit aller à la gare tandis que Nathalie va à Talence au Supermarché. Elle prend un bus à la Victoire mais le chauffeur oublie de la faire descendre à l'adresse indiquée, si bien qu'elle se retrouve au terminus où elle reprend un deuxième bus sans payer (en insistant !) vers le Supermarché. Lorsqu'elle y arrive elle s'aperçoit qu'ils sont plusieurs dizaines à se présenter, aussi elle repart immédiatement et revient vers leur grenier toujours en bus vers 16h 30. Lassitude ! Nycéphore arrive un peu plus tard avec Walter H. qu'il a croisé devant l'Académie ; il a téléphoné chez Renault et il embauche demain matin à 7h 30. Aussi il rentre rapidement chez lui pour se préparer et se reposer. Nathalie reste au grenier avec Walter H. Ils tapent des lettres à la machine pour deux Supermarchés d'Épargne. Puis Walter H. va prendre à la Victoire le bus de 19h 25 qui va au dépôt. Le soir Nathalie s'entraîne.

**Le 21 Mai**

M-C. N. Mila-Cali se lève à 9h 00 dans le très beau pano-

rama ; il fait particulièrement chaud ; l'orage qui semblait menacer hier a éclaté en contrebas. (*"Il me faut toi pour être moi. Tu vois, je parle petit nègre de la pègre ou de la jungle. Je peux tout, absolument tout auprès de toi, alors qu'ici abandonnée la seule chose qui réussit dans ma vie c'est la cuisine, et pourtant je n'ai même pas envie de faire un gâteau si tu n'es pas là pour le manger."*) Elle prend un bain de soleil toute la journée en faisant en sorte de ne pas se mettre du côté du fumier de Médard, plutôt au-dessus de chez Ernestine et Jess, et attrape un petit (mais bon !) coup de soleil. Vers 18h 30 elle prend une douche. Le soir elle lit des poèmes de Nicolas (*"Elle seule est restée/ Pour soutenir mon bras,/ Et sur l'atoll n'a pas faibli;/ Rames et fasciolaires."*) ; l'horizon est de traînées rouges sur fond bleu-vert, silhouettes hallucinées des arbres sur la crête ; tout près remuement formidable de l'érable dans un vent véhément doux.

L. J. Lydou est levée à 8h. C'est la communion de Francine. Messe à la Cité du Grand-parc où elle retrouve Aube. Elles parlent du changement de statut matrimonial, voilà trois ans ; c'était le 11 mars, elles s'en souviennent (*"L'épouse ne sera plus une mineure"*) ; elles partent à 10h et tombent encore sur le surveillant-chef : Pète-Sec ! Lydou reste chez elle où elle nettoie des objectifs, puis elle part à pied vers 13h (aucun autobus), pour tenir compagnie un peu à Aube durant le repas de communion : *"Ça n'a vraiment rien à voir avec Hôtel du Nord !"* dit Lydou. L'après-midi on danse ! Et Lydou s'échappe pour aller voir la façade du fourreur *Plumes d'Austruche* avec une immense vitrine courbe, passage Sarget, que Jean veut filmer. Lydou est couchée à minuit. Elle lit un long brouillon de poème de Nicolas jusqu'à 1h environ (*"Mon poème a fait route mais il n'habitera nulle part,/Car je n'ai eu que des taudis./La pluie me ravage, le désastre m'épuise,/La vision de la mort incarnée dans la vue..."*, etc.)

A. N. Aube est levée vers 8h 30 ; elle prend une douche et part à la messe pour la communion de Francine. Puis grand et affreux repas. Ils sont 24 à table. En fin d'après-midi Aube passe à l'atelier, sonne :

personne. Elle ne peut pas monter car elle n'a pas la clef. Elle va à l'Académie et trouve Nany devant la porte. Il lui parle d'hier au soir, de la très bonne soirée à l'Académie puis du boycottage du *Mai Musical* et des altercations lyriques. Rue d'Ulm à Paris, hier soir, ils ont voté à l'unanimité la poursuite du travail en commission sur les Études d'Art. Aujourd'hui il n'est arrivé que vers midi.

Ils commencent la réunion. Ils sont ensemble. Bonne ambiance qui se poursuit par l'intervention de plâtres dans l'A.G. et un dialogue de plâtres redevenus polychromes dans la galerie. Ils sortent à 17h mais Nany doit taper des tracts à la machine et transporter des plâtres devant la Mairie. Aube va faire graver deux clefs pour la porte d'entrée de l'atelier. Elle trouve Picson en route (et la petite Bière sinistre !). Puis elle revient à l'Académie pour donner une clef à Nany. Elle ne le trouve pas. Elle passe au STYX puis revient à l'atelier. Toujours personne ! Elle laisse la clef à la porte. Rentre vers 18h 30 à pied, rejoint "la fête", où ils ont continué à s'imbiber en ignorant tout de ce qui se passe autour. Des couples un peu obscènes traînent sur les banquettes et le juke-box. (*"En avril et en mai, phalli et propos obscènes pour un aller-retour dans l'Hadès"*). Elle dit à Antoinette : *"C'est du couché-machine à la caséine !"* Soir : lunch et on redanse ! Aube part vite et se couche un peu avant minuit, puis fait de tout petits essais de timbrage avec une échope ronde et une contre-partie de carton.

R. N. Ramona poste la lettre à Nicolai où elle parle d'elle à l'Académie. Elle passe au STYX où elle tombe sur ce faux-jeton de Gustave Suivre en compagnie de Castex "le castor de la déco" ; l'immonde Suivre lui parle un peu de Nicolai et lui dit que d'après lui, il continuerait à se droguer. Lors d'une réunion au STYX (avant son départ), il avait insulté tout le monde. Ramona lui dit que c'est normal avec des sous-fifres dans son genre et du genre Baldavoine, le pecnot-dentiste. Personne n'a assisté à sa catastrophe, elle leur dit ! Ils font la gueule. De midi à deux heures elle reste en loge ; elle écrit à

sa mère et à Helen. Elle poste les lettres. L'après-midi vers 16h elle lit un bouquin sur la couleur. Elle est seule lorsque Sinocq le vieux surveillant lui fait déménager sa table et la bibli de sa loge ; elle râle et ne fait plus rien jusqu'à 19h. Le soir : essais de plâtre qu'il faut beaucoup durcir à l'huile chaude, pour un Christ lampadophore. Couchée à minuit et demi, elle lit un texte de Bernard Lassus sur la couleur dans les bâtiments.

**N. N. Nathalie passe à Gambetta le matin et Walter vient l'y rejoindre. Ils projettent d'aller attendre Nycéphore ce soir à sa sortie de travail, lorsque vers 13h il arrive. Ils vont tous trois manger au Restau U. et il repart rapidement vers 13h 30. L'après-midi Nathalie passe à l'Académie pour se faire faire une attestation des heures de danse qu'elle a données ; le secrétaire la lui remettra plus tard. Puis elle se rend au grenier. Elle tape une pièce de théâtre de Walter H. : *Le Florentin biseauté*. Où est son théâtre de la Foi face à cette crise de la Folie ? C'est exactement la distance qui sépare l'éclairage à la chandelle de l'édification des campagnes. Le soir elle se rend chez Walter H. où Nycéphore les rejoint.**

#### Le 22 Mai

M-C. N. Mila-Cali va prendre le bus pour la petite gare. Mais Nicolas n'y est pas. Neige des fleurs des marronniers sur la terre noire et l'herbe vert clair. Ciel à peine couvert. Pépé lui avait dit qu'il passerait un examen technique pour un poste de pion au Lycée d'en bas ou "à Libourne" mais il a du mal comprendre au téléphone. Donc c'est probablement à Libourne qu'il devait le passer. Elle revient en bus. Elle ne fait rien de sa matinée. Midi et soir elle mange avec sa grand-mère (le grand-père est en excursion) : des pamplemousses roses, une soupe de crux et du fromage frais battu ; Mémé Marouchka parle de ces croés qu'on porte aux tombes des morts pour la Toussaint ; Médard passe dans le couloir pour prendre des affaires à lui et curieusement il dit bonjour, ce con ! L'après-midi il fait beaucoup moins beau que le matin. Elle termine une broderie sur une blouse jusqu'au soir. Elle lit

jusqu'à minuit et lui écrit : "*À jamais je serai là. Je ne pourrai jamais plus jouir avec un autre ; d'ailleurs avant toi je n'ai jamais pris du plaisir à faire l'amour ; je te l'ai dit et répété, mais tu ne me crois pas. Alors je vais demander aux autres de te l'écrire à ma place. Je suis dans rien de toutes façons ; mais toi tu es dans moi.*"

Le soir après un orage et un froid inattendu humide, il y a sa précipitation à ranger la table et les chaises de bois, puis la relecture d'œuvres désuettes comme Lamartine cher à Nathalie (*La Chute d'un Ange*). Plus tard à la nuit elle regarde le jardin délavé de roses et de chants de merles ; dans le ciel une crête blanche dentelée en nuée et un fond d'horizon doré à la Diaz de la Peña. Il y a aussi hélas les mouches idiotes qui se fourrent sous la pensée et vont crever dans l'oreille. Puis elle se couche déjà endormie éprouvant un extraordinaire plaisir dans le blottissement d'un pull à col roulé de Nicolas qu'elle a gardé sous sa chemise, et dans un déploiement de rêves éveillés où s'ouvre un livre peint de signes abstraits mais qui contiennent tout le bonheur du monde de l'enfance, insensé, indescriptible, impossible à prendre en charge par aucun moyen artistique.

**L. J. Le matin Lydou passe voir le concours de déco. Walter H. est renvoyé trois jours (depuis la semaine de peinture) mais il est là dès le matin pour aider une fille du Diplôme Déco Volume qui présente un travail sur les lions de l'Atlas et ceux du Congo Katanga. À midi Julio arrive ; Lydou hésite à lui dire bonjour mais Jean arrive et elle part aussitôt avec lui au *Flamenco*. Il veut partir à 13h pour faire des plans depuis le pigeonnier (il n'a pas sa *Débrise* mais il a la *Pathé-Webo* de Roll avec une tourelle à trois objectifs que Lydou a nettoyés hier) ; Lydou lui demande de rester jusqu'à 14h. À 14h ils traversent tous deux le cours de fusain puis montent dans le pigeonnier et Jean tourne quelques plans par les fenêtres ; Lydou redescend à 16h et tombe sur Annie Bonzaub (surnommée "Baizaubond"), qui va faire de l'Art Graphique en classe de 2ème où travaille Walter H. Annie l'aide à finir la déco volume jusqu'à 19h tandis que Jean qui est redescendu accompagne Lydou à la gare (elle doit passer à la poste). Puis il la quitte un peu**

tristement pour prendre le bus alors que Lydou aurait préféré qu'il reste avec elle au lieu de partir tout de suite. Il pleut un peu. Le soir ils se retrouvent pour voir la télé chez les Roll (Infos sur le missile lancé voilà quelques jours depuis le Vietnam). Puis Lydou travaille sur un banc-titre jusqu'à 1h. Elle lit un ouvrage sur l'histoire du costume.

A. N. Aube est levée vers 8h 30. Pas de bus. Elle part à pied à l'Académie vers 10h ; il y est question de la motion des archis du 15 mai. Passe à l'atelier. La clef qu'elle avait laissée à la porte pour Nany n'y est plus, donc il est passé hier soir. Elle va à l'Académie et elle le trouve devant la porte. Ils montent et il tape à la machine une pièce de Aube dans une ancienne salle de 2ème A. Elle lui dicte son texte. Ils partent à 13h 15, passent au STYX puis pensent aller à l'atelier mais Nany ne préfère pas. Ils vont sur les quais. À 14h ils reviennent au STYX, prennent des sandwiches et discutent des projets du STYX avec Robert. Vers 15h réunion à l'Académie dans l'amphi. Peu de monde. Puis vive altercation en sortant de l'amphi entre Nany, Étroid et Touffuraie à propos de la dissolution de l'Ordre des Archis et l'abrogation de la loi du 31.12.1940. Là-dessus débarque Loutrano qui parle avec componction de son étude du moine Théophile autant que de Cennini et de Van Eyck. Vers 17h 30, ils partent en voiture place Jean-Jaurès vers les locaux de l'Ordre, avec un archi. L'archi explique que cette place faisait partie des limites de la ville romaine, tandis qu'elle prenait fin près du cimetière de Terre-Nègre. Nany tape et ronéote des textes puis raccompagne Aube jusqu'au Grand-Théâtre. Ils s'asseyent sur les marches et distribuent des tracts. Vers 18h 30 Nany part. Aube rentre à pied. Le soir elle lit les journaux de mai. Elle se couche à 23h 15.

R. N. Ramona est en loge toute la matinée. Approbation de la dissolution de l'Ordre. Le secrétaire lui donne son nouveau numéro de matricule pour le CAFAS, ainsi que celui de Nicolai. Puis elle part travailler chez l'Ingénieur Omen du

groupe Raicher avec lequel elle a pris rendez-vous pour réaliser des sculptures évolutives à l'aide d'un nouveau matériau qu'il a ramené des États-Unis : le nitinol. Le soir elle a reçu deux lettres de Nicolai. Elle lui écrit ("Neige sur l'exécution électrique !"), puis travaille des assemblages jusqu'à minuit et demie. Couchée à 1h elle lit un peu ("Le groupe travaille plutôt sur San-Francisco pour le militaire et le nucléaire : ils envisagent de recomposer un sujet après explosion atomique.") (...) "sa peau noire trouée de quatre balles." Nicolai écrit toujours de vagues polars qui s'effondrent, dont *l'intrigue ne tient pas*. Il en a publié les amorces dans des pulps.

N. N. Nathalie se lève à 8h 45. Elle ne va pas à Gambetta. Ménage. L'après-midi : elle lave. Puis travaille pour *36 Fillette*. Elle pense souvent à Nycéphore qui travaille à l'usine ; il pense cependant que c'est sa période la plus féconde en poésie, il prend pour exemple Lodz après la guerre, avec ses usines chimiques et électriques, et au milieu de tout ça l'École Supérieure du Film Polonais, en 1948, *Cendres et Diamants* de Wajda, en 1959. "L'usine, c'est aussi un théâtre." Le soir elle fait de la couture pour un costume de scène de velours rouge. Puis elle continue pour *36 Fillette*. Elle se couche à minuit et demie quand Nycéphore rentre. Il se blottit contre elle. Crise d'oppression dans la nuit. "C'est le poumon de l'amoureux."

#### Le 23 Mai

M-C. N. "À Roche, le soir de notre expédition au pays d'Arthur, nous avons fait l'amour, et là je crois bien que c'était plus fort que jamais. Tu as pris mon âme ; j'ai senti quelque chose de très puissant dans la poitrine, comme un sens à ma vie. Et ça s'est confirmé rue du Loup."

C'est Mila-Cali qui téléphone à Nicolas après être descendue au village en contrebas du lac Ciguana où elle arrive à 9h. Il lui parle du bordel général dans l'amphi depuis lundi dernier. Il fait assez beau. Genêts âcres en fleurs ocres ; beaucoup dormi. De retour après Zmutt, sa chapelle blanche et les gorges du Gornera, on entend des bruits de faucheuses dans le ray-grass et la luzerne vers le col, avec les hurlements des

paysans de temps à autre par-dessus le bruit, comme si ces grognements insensés faisaient partie de la machine. En remontant elle s'arrête chez Blandine-aux-fossettes qui suce des bonbons à l'eucalyptus. Elle y fabrique des sortes de poupées inspirées de Bali qu'elle avait commencées l'autre fois mais elle y travaille très peu. Elles discutent surtout, et à midi vont en voiture au bar du petit lac Noir, vers midi et demie s'installent dans l'herbe pour manger des morceaux de porc et de canard chinois caramélisés en barquettes, des soupes, des gateaux de riz et des crêpes chaudes et une salade de concombres. Jacqueline et Olivia y viennent. Olivia se souvient qu'Énide était passée une fois chez Mila-Cali en venant voir sa famille en Savoie, pour lui parler du soutien du Pakistan à la Chine à cause des Nations Unies ; elle avait étudié aussi la situation du Bengla Desh et le soutien de l'URSS, elle avait l'air passionnée, mais Olivia n'y avait rien compris ! Puis François passe quelques minutes. Puis Annie et Jean-Marc. Annie dit qu'elle n'a pas vu Pierre de la journée, et à ce moment-là il arrive. Ils vont aux puces qui se tient à Zyll. Mila-Cali y trouve une belle édition espagnole de *La Centaine d'Amour*, parue il y a moins de dix ans. Puis Annie, Jean-Marc et Pierre vont voir une expo de carnets des premiers alpinistes. Ils ne vont pas au R. d. F. de 2 à 4 ; Mila-Cali Annie et Olivia restent dans l'herbe. Rémi Torsad y vient. De 16h à 18h : concours de Poker-Strip. Le soir Mila-Cali remonte à pied avec Blandine. Rien à signaler dans le ciel à part une masse aquarellée bleu d'outremer, et à peine au-dessus une grosse barre indistincte. Elle écrit à sa mère à l'asile et à Roger Gallet. Elle lit.

**L. J. Jean et Lydou arrivent à l'Académie à 8h 30 pour voir Walter H. qui vient d'arriver ; ils devaient travailler sur un plan mais Walter est allé directement faire de la déco-volume sans saluer personne ; il redescend vite car ni les surveillants ni le surveillant-chef ne veulent le voir dans l'établissement, puisqu'il est renvoyé. Il râle. « Au Bonnet Rouge ! — Alors, discute pas ! » plaisante Jean. Et pour comble le directeur est absent ; dommage pour Walter, car il le soutiendrait. Jean et Lydou vont en bibli, et à midi Walter H. les**

**attend dehors. “Midi les Modi !” il crie aux surveillants au passage. Ils vont au jardin des Anciens Abattoirs, puis à L'IBÉRIA. À 14h Walter les raccompagne à l'Académie et part. De 14h à 16 h ils vont travailler à la bibliothèque et ils apprennent qu'à Toulouse ils ont parlé “du lamentable paysage que les hommes ont laissé” ; en passant devant le cours de fusain, Maître Marteau leur demande où est Walter H. À 16h ils vont au STYX pour assister à une répétition, mais le travail est sans cesse interrompu. À 19h François Cahier (le frère de Patrice) les accompagne au bus. En rentrant ils trouvent le petit chien promis dans le chais. Jean est tout content et s'en occupe... Ce sera “Querida” car c'est une chienne. Le soir ils la prennent dans leur chambre, car elle pleure. Lydou écrit à son père : “Il peut tout escamoter ; c'est un élève de Houdin, mais l'inachevé c'est malgré lui (pas comme Nany qui en fait un culte).”**

**A. N. Levée à 9h, Aube se lave les cheveux. À 13h 30 elle part à pied pour l'Académie. Elle ne passe pas à l'atelier auparavant. C'est aujourd'hui jour de l'Ascension (“l'Esprit Saint n'est pas encore là !”), qu'ils ont reçu par téléphone à l'Académie le texte de la motion votée hier 22 à l'Assemblée Générale de l'ENSBA, pour la dissolution de l'Ordre de la part du Comité d'Occupation des Archis. Le S.G.E.N. a réclamé l'autonomie des Universités. Nany n'est pas à l'Académie où elle assiste au calage et à la mise en train sur une presse à platine Eiffel et sur une vieille presse à deux coups à vis de cuivre. Il y était ce matin. Réunion dans l'amphithéâtre. Labarthe-Pont a convoqué toute une liste d'Artistes complétée par les étudiants. Vives discussions ; Globule s'énerve et parle de détruire le réseau commercial de diffusion des œuvres qui n'a pour seule fin que la spéculation ; bagarres ou du moins échauffourées. Picson de Toulouse s'est pris une gauche d'Obtugaray, le basque aussi con que lui et à peine plus court sur pattes. Il y a eu de violents désordres la nuit dernière à l'Académie : six bizuths ainsi**

que cet abruti de Carreau ont été hospitalisés à Saint-André. Nany arrive vers 15h, mais il est empêché par tout un attroupement de se mettre aux côtés de Aube. Il présente son happening audio-visuel avec chants, danses et projections puis repart vite. Aube va le voir dans la bibliothèque mais il en sort lorsqu'elle arrive, et ils ont à peine le temps de se parler... ! Il part. Aube revient dans l'amphi. Elle part vers 17h 30, passe à l'atelier. Personne. Elle rentre à pied. Le soir : violents combats à Paris Boulevard St-Germain et St-Michel. Aube écoute la radio jusqu'à 23h. Puis le grand-père l'éteint. Aube s'endort vers minuit sur l'énigme de Naundorff (*"Il a fait des fausses pièces avec Engel et un autre complice, Sidow. trois ans de prison. Naundorff non seulement n'était pas le dauphin, mais il n'était pas Naundorff non plus. ce qu'il prétend : né à Weimar, le 15.2.1775, fils d'un père horloger, il voyage en Suisse, puis à Berlin, en seize ans ; orphelin de bonne heure, de religion évangélique... mais tout est faux, comme les pièces."*)

Boris l'ami de Jean, assistant-monteur de cinéma est parti en mobylettes avec ses boîtes de film vers 3h 30 du matin sur le Quai Saint-Bernard ; des cars de police étaient stationnés sur le bord et tout était calme. Il s'est arrêté au feu rouge et un flic s'est précipité sur lui matraque levée et l'a entraîné avec sa mobylette au milieu de ses collègues. Il était seul parmi eux et la rue était vide. Ils l'ont insulté, frappé... ils ont crevé les pneus de sa mobylette et l'ont jetée à la Seine avec toutes les boîtes de films qu'ils avaient ouvertes et répandues... ils l'ont embraqué dans un fourgon. L'un d'eux excitait les autres : "Vous pouvez y aller, il n'a pas été beaucoup matraqué ce salaud, profitez-en !" Il était le seul civil dans le fourgon au milieu d'une vingtaine de flics.

R. N. Ramona le matin fait de la déco d'ornementation en plâtre. Vers 11h 30 elle poste la lettre pour Nicolaï et va jusque chez Torrente acheter des ébauchoirs. Il a reçu la communication de Toulouse. Entre midi et deux elle mange en loge. L'après-midi elle poursuit son ornementation. Vers 18h

arrive Sissi Conkey. Ramona part à 19h 15. Le soir, la télé du café au-dessus de leur cave tonitruue à tout berzingue ; elle se dit qu'il ne doit pas y avoir de gendarme placide. Du coup elle va chez le catcheur du bistro d'Ornano regarder *La Source* de Bergman. Elle est très heureuse d'avoir revu ce film. ("En bon andalou je vais griller le peu qu'il me reste de viande parmi les bignones feu, l'alme allégrant les oreilles, la source chaude du sang, assis derrière le bar du ranch abandonné, ayant supprimé le ventilateur, dans l'odeur rauque du ragoût et des fleurs séchées.") Couchée à 12h. Elle écrit un peu à Nicolaï ("Et G. K. qu'est-ce qu'il fait ? Il est au courant pour Bruay ?") Il pleut. Elle lit.

N. N. Nathalie levée vers 7h 20 se prépare. Nycéphore est déjà parti travailler. Elle prend un bus et part pour Gambetta où elle arrive vers 9h 45. Nycéphore qui devait l'y retrouver n'y est pas encore. Quelques minutes après elle laisse un mot à France pour lui, et va à la banque (fermée) puis à l'Académie pour emprunter des blouses (pour un spectacle prévu). Lorsqu'elle revient, un peu avant midi, Nycéphore est là. Il a travaillé chez Renault ce matin jusqu'à 11h environ. Vers 13h il va au Restau U. Nathalie reste au grenier, mange un peu, balaie puis tape des textes pour la troupe et écrit à Mila-Cali ("Vous êtes comme Corin et Phyllis avec Nicolas"). Nycéphore revient vers 14h 15. Temps orageux. Il est allé à l'Académie. Feux blanchâtres d'un engin de chantier. Ils passent l'après-midi ensemble. Il lui parle de leur première rencontre à Paris, voilà quatre ans, quand elle était couturière dans une petite chambre, à l'ombre de Notre-Dame. C'était le premier séjour de Nycéphore à Paris, avec Nany, Nicolaï et Jean. Quand elle n'y voyait plus, les yeux fatigués par le travail dans ce réduit peu éclairé, elle mettait un disque et dansait toute seule, "jusqu'à y voir mieux". Électricité du péricarde. S'aiment. Mais Nycéphore n'est pas heureux. Nathalie non plus d'ailleurs. C'est comme une petite fêlure. Il semble assez énervé, ne parle pas ; il s'endort ("D'autres fois les feux

blancs sur l'asphalte mouillé, les maisons du siècle dernier, les tilleuls géants, la joie d'avoir collé, fourbu de sueur après l'orage (comme Nicolaï avec la belle rougeode dont il a perdu le nom et gardé l'odeur), foutu d'avoir foutu, d'avoir nagé dans la sueur et le foutre, tonique et propice aux aphtes, l'infini difficulté des différentes soudures : arc, points, fusion, résistances...). Ils se réveillent vers 18h. Nycéphore est toujours un peu énervé. Il part tout de suite pour aller chez un acupuncteur. Mais lorsque Nathalie vérifie le journal, elle s'aperçoit que l'on passe *La Bataille d'Alger* au Femina. Aussi elle part rapidement chez Nycéphore à St Augustin pour l'en avertir. Elle le trouve chez lui en train de se laver les cheveux. Il est avec Marie. Nathalie lui coupe les cheveux puis mange chez lui. Nycéphore raconte le "record de coupe" du bourreau de Nantes : Henri de Talleyrand "tranché" trente-trois fois de suite par un bourreau novice, jusqu'à ce que sa tête tombe. Joseph ne rentre pas encore. Marie lui montre des photos de la Tribu des Maigres et lui en donne de Nycéphore. Puis ils vont en bus au cinéma. *La Bataille d'Alger*, très bon film pour Nathalie. Ils ne sortent du cinéma qu'à minuit et demie, aussi pas de bus pour rentrer comme prévu. Ils vont dormir au grenier. "A mes pieds : tapis de gazon !" elle dit en se couchant.

#### Le 24 Mai

M-C. N. Mila-Cali se réveille d'abord à 7h 40, prend du jus vitaminé, de la féta sur du froment, une ou deux tasses de café et des biscottes, et se recouche en pensant à Nicolas ; elle se réveille très tard ensuite, vers 11h et mange des chocolats russes qu'il lui avait donnés dans de jolis papiers brillants métallisés or, vert, rouge et bleu. Il fait beaucoup trop chaud dehors. La vieille maison est fraîche en cette saison. C'est déjà la canicule de l'été comme la matité des morts, cette certitude de leurs départs à lire d'eux une bribe écrite. Grand vent sensible, grand vent précurseur d'orage, grande profusion de la hauteur des verts et du blanc, plongée sur des sortes de petits

dahlias blancs et des escholzias au jaune charnu comme des coquelicots d'or, mais elle ne reçoit pas tout d'abord la brassée puissante d'émotion de *quand on dort trop en une seule fois*. Hachure des repas et des plaisirs ainsi. Odeur forte de chèvre-feuille dans les sous-bois quand elle se promène, tout de même, et plus forte et plus envoûtante du seringa chez Matchili en face de chez les grands-parents, et peu à peu l'émotion monte (comme le souvenir d'un enthousiasme plus profond, la faculté cognitive du ressassement), monte avec les odeurs de framboise des acacias au goût de miel dans la bouche et dont elle fera des beignets plus tard, dans l'effarement du lilas blanc et du lilas d'Espagne. En contrebas la haute marée des fougères et à côté les lianes irrépissibles qui chaque année transforment les au-delà de cent mètres de la maison en jungle impénétrable.

"J'aimerais tant être couchée, blottie contre toi. Ton corps, ton odeur ! Il ne faut plus que j'y pense, et pourtant ! Ce serait affreux d'être aussi mal dans les lieux publics, mais ici devant ces paysages sensibles que tu trouves "d'une voluptueuse mélancolie", ça convient tout à fait. Dès que je m'y trouve, je t'écris pour me sentir mieux, me sentir avec toi, un peu, à peine. Je t'aime tant, je ne te le dirai, te l'écrirai jamais trop."

Le soir elle descend au fond de la vallée où le coucou s'acharne par saccades, se jette dans le fossé plein de fraises sauvages, puis elle remonte sur le versant d'en face, court avec les brebis et le chien de Matchili et sur un faux pas en sautant sur un tronc se claque un muscle derrière le genou à la naissance des jumeaux ; déchirure vive ! Elle se déchire de partout en ce moment ; l'énergie des guerrillères du foie se bloque aux articulations, sans doute parce qu'elle ne profite pas assez du jour pour en dépenser le trop-plein, oppressée. Elle sent l'ombre portée des objets dans le temps ; rochers, arbres semblent plus imposants dans l'espace à cause de cette répercussion dans le temps, avec des contrastes beaucoup plus accusés, une taille plus considérable. Les arbres aux fourches embrassées poussent de vrais gémissements (surtout en contrebas, au-dessus du filet d'eau issu d'une petite source, dans la fraîcheur des lierres et des buis), comme l'autre jour les

vrombissements des bourdons très proches paraissaient être des bruits de machines-outils.

Elle écrit à Nicolas le soir : *“Tu m’envoies des nouvelles de Mathona et des combats à Paris et tu me dis que ça va chauffer aux Capucins, mais tu m’oublies dans l’ombre de la petite maison. Je vais moisir.”*

É. E. Énide se lève à 8h. Elle ne va pas en cours (en principe annulés) ; avant-hier, la dissolution de l’Ordre a été approuvée, qui est censé soutenir la lutte des ouvriers et des étudiants. (Socialiste par le contenu et bourgeois par la forme ?). “Épanchement de la verdure, ce matin, à guetter la huppe et les geais affolés qui criaillent et sautent en désordre d’un arbre à l’autre de la grande prairie.”

Elle fait une esquisse de peinture. Elle se souvient tout à coup sans raison du clocher de Saint-Maixant derrière les arbres verts et touffus après le premier plan du champ de blé déjà ras, des foins en bottes, de la grande droguerie dorée sur la place près de l’église, et d’Henri, l’apprenti-forgeron, en train de grimper par une échelle en bois vers la fenêtre de la chambre de Nadia.

De 13h à 14h 30 elle retravaille l’esquisse. À 15h 15 elle part à pied pour l’Académie. il fait beau. 16h-18h : concours de fusain (le cours a bien été annulé de deux à quatre). Elle rentre à pied avec Erec. Le soir elle ne travaille pas. Se couche à 23h, elle lit.

L. J. À 8h 30 Lydou sort tout de suite de chez eux pour aller dans une librairie où elle rencontre Patrick Poncochollas. Puis travail sur les décors au Grand-Théâtre. Jean vient la chercher. Il est avec Jean-Louis, qui les quitte. Ils vont dans un petit bar du côté des Capucins ; il lui parle de “toute cette circulation de leurs faibles mais chaleureusement entretenues”. Tout d’un coup en mangeant quelque chose, Jean sent une très forte inflammation au fond de sa gorge comme une piqûre, et au regard horrifié de Lydou qui sursaute, il va regarder dans le miroir près du couloir des toilettes et voit deux énormes “pattes de crabes” rouges de part et d’autre de son cou, énormes comme des goîtres. Ils se rendent chez Parlange, le pharmacien des Capucins,

mais le temps qu’il aille chercher un médicament dans l’arrière boutique, à peine le temps d’en parler, tout a disparu ! “Sans doute une réaction allergique.” dit Parlange. À 14h Jean raccompagne Lydou au Grand-Théâtre. Il pleut toute la journée. 14h-16h : décors. Le gros Castex (enveloppé dans sa cape comme un foie gras dans une feuille de laurier), constate qu’elle travaille davantage, lorsqu’elle est “seule”. 16h-17h 30 Lydou passe à l’Académie où il y a une A. G. en prépa. Il y a les bizuths. À 17h 30 une bizuthe la porte en voiture jusqu’à l’Intendance. Elle fait des courses jusqu’à 19h ; elle achète de l’étoffe-éponge pour la mère de Aube. Jean rentre et joue avec “Querida” : elle couche dans le débarras sans se plaindre. Lydou coud. Ils se couchent à 23h 50.

A. N. Aube est levée à 8h. Elle part à l’Académie à pied à 10h où il doit y avoir une liaison avec le mouvement du C.R.E.P.S. dont se chargent surtout Jésus, Hubert et Minet ; ils ont formé une Assemblée Générale souveraine et tendu un calicot à Talence en travers du Cours de la Libération : “GRÈVE GÉNÉRALE JUSQU’À LA VICTOIRE !” Il pleut un peu tout au long du chemin. Amphi. Nany y est. Elle se met près de lui et ils se retrouvent en sortant de l’amphi. Ils vont au LONGCHAMP avec Herman Socatz ; ils parlent de Paris où l’U. A. P. a mis au point des commissions. Nany était hier soir à la manif (en fin de compte ratée) au Grand-Théâtre. À 14h ils reviennent dans l’amphi. Peu de monde. Puis ils vont à la commission des Archis, à l’Ordre, place Jean-Jaurès, en voiture. Flics amassés dans toutes les rues. Aube fait attention en ressortant avec les tracts. Nany y reste, puis Aube y revient avec un archi pour taper d’autres textes. Le concierge vient se plaindre que sa femme a été lutinée par un étudiant éméché. La secrétaire de l’Ordre, en tailleur Chanel s’exclame en riant : « Margot craint pour sa vertu ! » Nany lui dit : « Réflexion de classe. » Elle boude. Deux manifestations prévues : une à 16h par la C.G.T. et à 18h par les

étudiants (vers le Grand-Théâtre). Nany y va. Barricades aux Capucins. À 19h 30 l'archi revient à l'Académie puis rapporte Aube à Ravezies. Soir : discours de De Gaulle (le grand-père est contre les étudiants !). Nany rêve d'une bagarre dans la rue avec les CRS ("Ils sont beaucoup, mais je me secoue violemment et je les brouille entre eux, et ils finissent par ne plus former qu'une plaque de vermicelle au sol, des lettres entremêlées. Je fumais, fulminais. Qui c'est qui fil-mait la scène ?")

Violentes manifestations à Paris. À 20h Dico qui a seize ans se trouve bloqué à l'intérieur du périmètre interdit... arrivé au milieu de la Place de la Bastille, il est interpellé... Il est seul, sans armes, sans casque, avec une carte d'identité. Un CRS sans l'interroger, sans lui demander ses papiers ni le fouiller se met à le frapper : coups de poings, de bottes ; plusieurs autres CRS s'approchent et se mettent à le frapper sur la tête et sur tout le corps. « Pas de filet pour pêcher le poisson de ce jour-là ! » il leur dit. Ça les excite. Tous agissent de sang-froid, au calme près de leur car, au centre de la Bastille qui est bouchée. Il essaie de s'échapper, il tombe alors sur deux autres CRS munis de matraques... il s'évanouit... il essaie de se relever ; ils recommencent le matraquage... il s'évanouit de nouveau. À la fin un motocycliste de la P.P. lui dit de s'en aller. À moitié assommé, il fait 50 mètres et il a la chance de tomber sur une ambulance bénévole qui le transporte en chirurgie à l'hôpital Cochin. Pendant le trajet l'infirmier lui raconte que tous ceux qui portaient un appareil photo, un magnétophone ou des vêtements rouges (chandail, foulard ou pantalon) étaient arrêtés. ("La mémoire est plus vaste que les souvenirs. De grands peupliers passaient sur la route, mais pas pour toi, pour moi ! C'était sur quelle route...")

Aube se couche à minuit. Elle relit un peu : l'empreinte, les trois façons ; le bois d'abord, le poulailler...

R. N. Ramona : "C'est la fille Casanova qui s'est faite interner. Elle a vu une ambulance à la Victoire, elle a cru que c'était

pour elle et elle s'est mise à délirer ! Du coup une autre ambulance est vraiment venue pour l'embarquer en urgence." Elle s'était levée à 5h 30 du matin pour partir à Santander et elle est passée chez Ramona près de chez elle pour lui emprunter des fringues. Puis Ramona se recouche (il pleut un peu le matin) pour ne se relever qu'à 11h quand le copain de Casanova vient frapper pour lui apprendre la nouvelle et elle téléphone aussitôt à Nathalie à Gambetta. Elle travaille encore à de l'ornementation. Elle se met à table de 16h à 17h, puis continue l'ornementation. À 19h elle va à la boulangerie. Se remet à travailler. Elle mange vers 22h. Puis travaille jusqu'à 1h où elle se couche et écrit à Nicolai l'histoire de la fille Casanova. Elle a reçu une lettre de sa mère à Montpellier avec un mandat ("Ils avaient prévu de parquer les militants dans des stades à Marseille"), et une ancienne vue du Vieux Port curieuse, presque asiatique, en plongée au-dessus des pavés avec les Ford T et les Amilcars, quelques yachts bâchés contre le soleil amarrés au premier plan ; sur la filée perpendiculaire du quai à gauche quelques barques et quelques péniches, le pont transbordeur au fond et sur la droite cette curieuse construction de bois ajourée à deux étages, toute parsemée de balcons ouvragés, de rembarde, de croisillons, à l'arrière sculpté comme une poupe ou une maison coloniale mais dont on ne voit aucune proue nautique, immense bâtiment dont on aurait coupé l'avant et fixé à demeure au port.

N. N. Nathalie et Nycéphore se réveillent assez tard et vont déjeuner à la brasserie. Puis Nany revient à l'atelier tandis que Nathalie fait un saut à Gambetta où elle reçoit un coup de fil de Ramona. Elle revient à l'atelier où Nycéphore corrige plusieurs textes sur ses photos et lui explique les corrections afin qu'elle puisse les taper à la machine ("La photo ne produit pas l'instant comme l'aquarelle ; elle ne fait que le reproduire"). Puis dans l'après-midi *ils s'aiment*. Le soir elle rentre seule à pied chez ses parents ("À mes pieds, pas de tapis de gazon !") pendant qu'il va chez ses parents rue Sens.

Le 25 Mai

M-C. N. Le matin l'ombre fraîche tout près et à peine au-delà le soleil sur les foins coupés. Hier soir ils ont lié les foins verts coupés la veille sans même les laisser sécher, avec leur machine qui fait un barouf du diable, ces cons fanatiques de "la main à charrue"! Les centaines de roses : blanches, roses... Jusqu'à la venue des cloches de l'Ascension... Un bruit de piquets qu'on plante. Éclats, rumeurs brutes du monde. À 18h Nicolas appelle Blandine-aux-fossettes pour savoir si elle a des nouvelles de Mila-Cali, et quelques minutes plus tard Mila-Cali l'appelle de Marseille où elle se trouve chez la tante de Ramona, au Panier.

À 23h il lui raconte les violences de la veille à l'Intendance, et lui fait écouter un poème enregistré pour elle en réponse à son appel au secours. "*Quelle parcelle d'or sur le front miroite, illuminante, aveuglante, hypnotique ? Alouette impossible autant que rossignol.*" Il lui dit : « J'ai lu de belles choses sur la Passion, intolérable dans les deux sens : le fait qu'on ne puisse s'en passer dès qu'on ne s'y trouve plus, et le fait qu'on ne puisse la supporter quand on se trouve pris dedans, cataclysme des valeurs anéanties. Ça nous avance à pas grand'chose ! La tragédie c'est F. S. E. S. Et rien avant ! Mais les Dieux sont encore là. Oui, le soir j'arrivais en pièces chez toi, et tu venais me recoller avec la lampe de Vérité devant la grange ; je ne pensais pas que ça soit possible, cette sorte de moulage en fusion : forme contre forme. On n'est pas préparé aux Forces de Vie. L'impréhensible spirale désagrégeante ; elle nous fond dans son creuset d'abord, puis nous re-disperse à tous vents ! »

Aujourd'hui l'épareuse est passée sur la moitié du village, jusqu'à la Mairie. Au coucher : ciel rouge à la Tiepolo incendié de bonheur pour les petits nuages bas. Un autre soir (mais quand ?) ce fut un trait de foudre à la Vernet.

É. E. Énide part à pied jusqu'à Paul Doumer puis en bus... (*Vitalité sur les bords pour Énide qui est en train de mourir avec une sorte de feu follet autour de ses limites alors qu'elle ne peut bénéficier pleinement de ses droits de succession, qu'elle en est spoliée par une associations de malfaiteurs à l'Américaine avec lesquels Erec essaie de s'entretenir au fond d'un entrepôt.*) Le matin, en modelage il y a de nombreux absents. (*Ce sont à la fois les Morts qui convoquent Énide à une sorte de poker au LONG-*

CHAMP et Énide qui par sa présence convoque les Morts.) À midi il fait beau. Alfred Peñecon ne vient plus avec eux depuis pas mal de temps ; il va plutôt à l'Auvergnat avec Jocelyne et Lison. (*Mais c'est comme un écho du cauchemar ensuite au jardin (où il y a Pierre qui discute avec Gono), qui dans la mémoire fait un chapelet des noms disparus. (A-t'il oublié l'histoire de la cantatrice mortifère ?)*) Études documentaires de 2 à 4. De 4 à 6 : concours de fusain. (*Erec lance des lasso électriques au fond de son cerveau à la recherche de celle qui est disparue.*) Énide rentre à pied avec Michel Dumaroy, Patrick Poncochollas, Richard Gono, Jocelyne et Lison ; *les lacets des rues à travers la Cité Mentale ne sont jamais les mêmes suivant qu'il fait beau, qu'il a plu, qu'on est mélancolique ou joyeux... à l'infini.* Le soir Énide ne peut travailler. Elle est se couche à 23h.

L. J. Le matin Lydou va se faire faire la piqûre contre la polio (elle attend de 7h 30 jusqu'à 10h 25). Elle va ensuite à l'Académie à pied. Jean vient la voir dans la salle de déco où elle discute avec Anne Letoucher. Walter H. travaille en loge en déco-volume et fait une lecture publique d'un texte en se bidonnant, tout rouge comme s'il avait honte du sérieux de la chose avec sa blouse floche et son gros pif cassé : "Il s'agit de l'instauration du pouvoir de toute la classe travailleuse sur toute la société, de l'abolition de la société de classe. L'État ne cesse de se rétracter. L'ordre règne dans la rue et les travailleurs sont capables de le maintenir." De midi à 13h Lydou reste au STYX pour travailler à la préparation d'un spectacle ; elle a appris que le costume de théâtre n'existait que depuis le XVe. Elle va voir Nany dans la loge de Rameyrol vers 13h 15. De 14h à 16h 00 ils ont fusain. Mais Nany n'y va pas. Puis Patrice joue la comédie... il se trouve mal pour manquer la perspective de 16h à 17h 30. Lydou s'y rend pour voir Aube. Jean vient la retrouver en préfa où elle s'est isolée de 18h à 19h. Il ne l'accompagne pas en bus car il reste travailler sur l'éclairage au STYX. Le soir elle coud jusqu'à ce que Jean rentre à 1h du matin.

A. N. Aube est levée à 8h. Cette nuit manif cours de l'Intendance assez violente. Elle attend, en vain, un

coup de téléphone (comme promis), de Nany. Elle craint pour lui... Elle part à 13h pour l'Académie, ne le trouve pas. Mais on l'y a vu un peu avant. Elle croise des Archis de l'Ordre du bassin de l'Adour, qui viennent là pour l'abrogation de la loi fin 1940 édictée par Vichy. Elle va à l'atelier : personne. Elle écoute *Unfinished Music Number One : Two Virgins*. (Lennon/Ono), revient à l'Académie vers 15h. Peu après arrive Nany, tout secoué des événements de la nuit ; il ne parle que très peu. Il lui donne *La Canson de la Crosada* dont il a fait une interprétation pour la deuxième partie anonyme. Puis il joue au piano, avec d'autres gars ; ils organisent une "corrida" et finissent par précipiter le piano du haut des escaliers de la section architecture, qui parvient en forme de harpe tout en bas. Aube reste seule. Ensuite Nany vient avec elle, tout en restant en compagnie d'autres gars, surtout des archis. Pas de réunion. Ils hissent le drapeau noir sur une cheminée de l'Académie. Puis vers 17h Nany fait une affiche. À 18h, ils restent seuls, tranquilles, à l'Académie. Manif ce soir. Nany y sera certainement. Aube part poser des papiers et la machine à écrire à l'atelier. À 19h Nany n'arrive pas, comme il pensait pouvoir le faire. Aube part. Elle évite les débuts de manif à la Comédie ; des manifestants distribuent le texte de la motion de coordination avec les syndicats et travailleurs pour mettre en place un service d'ordre et éviter l'affrontement. Le soir : couchée à minuit. Lasse.

À Paris, Ariane qui a 16 ans se fait arrêter par des CRS à Saint-Michel, place Saint-André des Arts, pas loin du cinéma LE LATIN d'où elle sortait. Ils regardent ces livres qu'elle a. "Encore un drapeau noir" qu'ils disent, ils la conduisent dans leur car et là ils la violentent ; ses vêtements sont déchirés ; elle est toute ensanglantée. Elle est conduite à Beaujon où d'autres jeunes filles arrivent : elles ont le visage et les mains difformes ; elles sont restées enfermées quatre heures dans des cars où les CRS lançaient des grenades lacrymogènes pour les asphyxier. Dans la cellule une jeune

indienne en sari, égarée, est matraquée.

Rio, intoxiquée par les gaz des grenades, s'est précipitée au 27 Boulevard Saint-Michel pour s'abriter dans un appartement vide, à la suite d'un jeune couple dont le garçon a enfoncé la porte pour protéger sa jeune femme enceinte. Le jeune couple se réfugie dans la salle de bains, et presque aussitôt les CRS défoncent la porte de l'appartement en hurlant, et se précipitent sur ce couple. Rio reste cachée dans la pièce à côté et ils ne la trouvent pas. La femme se fait matraquer : "Tiens salope, tu vas voir si tu es enceinte !" Ils tapent sur son mari jusqu'à plus soif, et sur un autre garçon qui est là par hasard, puis emmènent les deux, laissant la femme enceinte inanimée dans l'entrée, la tête couverte d'hématomes, dans un état impressionnant. Après cinq heures du matin, heure où les CRS ratissent toute la rue et provoquent les moindres passants, on transporte la femme qui commençait à avoir des contractions à Baudeloque, où elle perd son enfant.

R. N. Ramona se lève à 10h 45. Demande d'un service d'ordre à l'UNEF et SNESUP. Éléments d'ornementation : des idoles dont on ne pourrait jamais rien tirer : ni formule, ni danse. Puis dessins d'une sculpture cinétique en pensant à Gabo ("Greta ?") Indisposée, elle se couche vers 13h 30 et se relève à 15h. Elle se met à table. Puis de nouveau cinétisme. Le soir elle mange à 20h mais ne travaille pas. Couchée à 22h. Elle lit une lettre où Nicolai lui dit : "J'ai des restes de gestes noirs dont je n'ai pas mémoire, mais qui interviennent dans le jour comme ces coups de pieds ou ces sursauts du coude en début de sommeil." Jean parlait un peu de cela une fois : "Sur l'écran du rêve, l'action d'aujourd'hui se mélange à celle d'hier et à son savoir. Le mixage effectif du souvenir se fait la nuit." Dans cette canicule Nicolai pense à l'avalanche de fraîcheur des poitrines : il en aperçoit une, par un corsage sans lacet doucement orange, qui renvoie comme un petit parasol sur les globes laiteux, cette teinte fruitée à presser. Dans une vitrine, plus loin, il voit des tas de dessous transparents, des slips de dentelles, une architecture du vide, l'araignée tissu

du trou ! C'en est trop, la queue raide rubis ! D'autres sont arrivés en vrac dans leur ruelle, énormes, à peine contenus d'un drap blanc, considérable cacophonie exotique, souffleurs sains, Saints buccinateurs ; car c'est les subir qu'il aime, à la renverse, les seins d'Alisson ou de Salonique, les laisser aller et venir, avec ce reflux de vague montueuse massant la rotondité et frottant l'aréole contre son torse et formant le moutonnement mamellaire, versant l'orgie maritime s'enflant toujours plus, idée divine de la mamelle bleuâtre proustienne pour lui seul : recouvert, inondé, dispersé par ces petits mondes, ces globes fixant l'azur, car ce sont des Saints Atlantiques.

N. N. Nathalie passe à la banque. Puis fait des courses en ville. Elle revient au grenier et tape plusieurs lettres de demande de travail pour les vacances. Walter H. arrive vers 12h 15 et raconte sa lecture publique du matin. Puis Nycéphore un quart d'heure plus tard. Il leur apprend que la piscine Judaïque s'appelle *La Faille* en vérité, et qu'elle est beaucoup plus près de Saint-Augustin qu'elle ne semble. Il va au Supermarché de Talence où on lui propose un poste pour l'été. Walter H. va manger au Restau U. Nathalie reste au grenier pour continuer à taper des lettres. Nycéphore revient rapidement : il devra repasser au Supermarché ce soir. Il va rapidement envoyer un chèque de 36.000 francs pour obtenir un travail d'écriture (s'effectuant par correspondance à *Promo d'Antin*). Lorsque Walter H. revient au grenier, Nycéphore est déjà reparti. Nathalie continue à taper à la machine. Pendant ce temps Walter H. s'allonge et dort ; grand moment de déprime. Puis ils vont poster les lettres et passent en bus à une adresse près de Paul Doumer dont ils ont lu une annonce. Walter H. remplit une fiche de demande ; ils en prennent une pour Nycéphore (on ne prend pas de personnel féminin). Puis Nathalie revient à pied au grenier en passant en ville chercher un cadeau pour la Fête des Mères ("Salut bois tartinés d'un reste de culture/ Et de salade cuite !"), tandis que Walter H.

se rend en bus à une deuxième adresse : offre moins intéressante. Nathalie le retrouve à 18h au grenier ; elle continue à taper (cette fois-ci un argument de ballet). Nycéphore arrive vers 19h. Il va rapidement au Supermarché de Talence, en bus, pendant que Walter H. va avertir Joseph que la courroie du cyclo de Nycéphore s'est cassée. Il ne revient pas au grenier. Nathalie attend Nycéphore. Il revient vers 20h. Ils restent un peu ensemble. Puis il rentre rue Sens en bus. Nathalie rentre chez ses parents vers 22h. Elle mange seule. Ses parents sont déjà couchés.

#### Le 26 Mai

M-C. N. Mila-Cali se lève à 6h 30. Chaumes ras : les moissons sont passées ; nuit grise, fumées grises, pas même de nuages. Des coups sourds au loin comme un orage au ras du sol, une masse ambrée moutonnante qui prend tout le ciel, et à la base des nuées non constituées, des fumées, des gazes, de la tarlatane de ciel... et des cerises qu'il va falloir voler. En attendant, elle dévore des merises déjà mûres. C'est le jour de marché au village et elle croise Lacroupte, un des psy qui travaille à l'asile où sont Anne-Marie et la fille Casanova ; son air toujours docte et bouffi. Il *batartine*, comme elle dit : « ...l'objet du désir de l'autre... l'autre de son objet ». Ça n'avance pas plus que ce que disait Nicolas ! Mais il est mûr pour son cabinet : c'est Babar chez les dingos. Pour les gogos.

Elle remarque les foins qui viennent d'être couchés dans la parcelle au-dessus, fenaison plus tardive que les autres. Toujours cette alternance de verts de différentes valeurs entre ce qui est coupé et le reste. Elle téléphone à Nicolas : « Ici à Zermatt c'est le tremplin de calme vers toi ; j'ai déjà tout un passé d'errances. Quel visage j'aurais toute seule, sinon celui de la Mort ? » Elle ramasse des hélianthèmes, des valérianes, du cerfeuil, de l'épervière, des armerias, des saxifrages, des polygalas, des stellaires. À la nuit tombée elle entend encore la rumeur roulante de ces énormes machines qui font un bruit d'armées et de mantes métalliques ; elle ne les voit pas mais elle imagine leurs lanternes couvrant leur machâge tonitruant et vorace de faucheuses précipitées avant la pluie avec leurs yeux industriels et avarés. Le rossignol reste indifférent aux

dramas dans le ciel orageux, virtuose illocalisable entre le tilleul qui vibre de ses feuilles et la façade de l'École Maternelle, brique rose et pierre tendre meulée par endroits...

Elle lit. "*De Gaulle brandit la menace, sans souci de Salan ni de Katz.*"

É. E. Énide va à l'Académie en bus. Alfred la salue ; il lui donne les nouvelles exigences des commissions : l'informatique, les stages en usine, la notion de laboratoire, les stages sur chantiers ; pas question de changer de tabouret. « Pas de Ten-Siao-Ping compradore, alors ! » Elle ne se rend pas en modelage mais au pigeonnier pour la perspective, avec Michel Dumaroy et Bertrand (qui reste jusqu'à 12h 30). Elle y reste jusqu'à 14h sans sortir entre midi et deux avec Lydou qui vient lui tenir compagnie. Jean-Marc Sèche pensait la voir au LONGCHAMP. Jean-Pierre le lui a dit. De 14h à 16h : techno ; il y a beaucoup d'absences. De 16h à 18h : dernières heures du concours de fusain. Pas très réussi pour Énide ! Partie à 18h 30. Rentrée en bus. Le soir ne travaille pas. Elle se lave la tête. Se couche à 23h.

L. J. Le matin Lydou va à la poste de Tourny à 8h 25 pour écrire à son père et à Bielle. Puis elle va travailler sur un décor au STYX. Jean vient plusieurs fois (il attend Walter H. !) mais ils ne parlent pas beaucoup ; à un moment seulement il dit : "Il ne faut que du primaire, surtout pas d'habileté !" Rameyrol (barbichette, épaules voûtées, corbeau penché sur une dépouille, "démon en solde" dit Jean), vient les voir et leur montre une de ses peintures néo-surréalistes, toujours morbide. Rameyrol a amené avec lui une technique "d'appauvrissement de la pâte" qui aurait pu l'incliner à la fois vers la pensée de la Nappe chinoise et la Tribu des Moins-Que-Rien de Saint-Michel, mais il est trop con pour en faire quelque chose en dehors du bazar érotico-surréaliste Bellmerien, même si sa technique impressionne jusqu'à une ou deux promotions au-delà de la sienne : bizuths et post-bizuths. De midi à deux heures elle reste avec Énide qui lui avait demandé de monter la voir dans le pigeonnier ("C'est Nicolaï, qui parlait de l'odeur du Pigeon Mort dans la voiture de

son père à la Barrière Ornano ?"). De 14h à 18h pendant les études documentaires Lydou repart travailler dehors avec Jean qui l'attendait près de la fontaine et qui commençait un peu à râler !... Julio et Alfred ne sont pas venus de la journée : ils devaient partir à la pêche "au lamparo" la nuit dernière mais ne partiront que ce soir. Jean vient de temps en temps en préfa voir si Walter H. est là mais ne s'attarde pas. Vers 16h Lydou va voir Ramona dans sa loge, les mains dans la glaise ; elle est encore furieuse contre Vhanita, qui fait de la lèche. Elle est seule. Lydou reste peu de temps avec elle car Jean tient à travailler au réglage d'un plan, dehors. Mais il doit à présent repartir à Floirac et sera absent toute la journée de demain pour des repérages. Il part à 17h 30, comme tout épanché de songe. Le soir elle va chez les Roll ; ils regardent la télé : mauvais polar. Elle se lave les cheveux.

A. N. Aube est levée vers 8h sur *Il est Cinq Heures*, à la radio. Bagarres violentes cette nuit à Bordeaux ; elle lit le journal : une brigade de CRS a chargé violemment la manifestation d'ouvriers et d'étudiants qui passait devant la mairie à coups de crosse et de matraque et avec des grenades lacrymogènes ; nombreux blessés. Vers 11h Nany lui téléphone depuis l'Académie : réunion avec les profs de la Fac de Lettres et des représentants C.G.T. : ils réclament une autonomie absolue de l'Université, ouverture à tous, et l'abrogation de la loi de décembre 40. Il a dormi à l'atelier après la manif de cette nuit. Il pense recommencer la nuit prochaine, et doit aller voir tout de suite s'il y a des réunions en fac de lettres. Comme Aube essaie de l'en empêcher, après avoir raconté quelques détails, il raccroche (Joseph y était également cette nuit.) Aube est lasse, très lasse de la violence ; elle a peur pour Nany. L'après-midi : elle lave de la tarlatane pour la gravure ; ça la désamidonne. Ensuite elle la brise à poings fermés pour l'assouplir encore plus. Il pleut. Puis elle lit un ouvrage assez documenté sur la sérigraphie, à propos des affiches qu'ils doivent encore faire.

Le “père Jacques” lui a dit qu’il allait lui couper des buis de bout et des cormiers pour le fil. Elle pense aux incunables, ces “berceaux vides”. Couchée à 22h, elle lit.

R. N. Ramona se lève à 10h 30. À Paris, commission critique de l’université de classe, refus du plan Fouchet et de la “participation” octroyée. Il fait assez beau. Nicolai écrit : “Nous sommes allés de pont en pont à travers ces cratères et ces crevasses. Tous les débiles du coin ont un surnom : “Foulemerde et Crêtebasse, Vilainchiot et Barberaide, Porcochon ou Griffecagne, etc. J’ai retrouvé l’équivalent de ces surnoms dans un vieux roman espagnol du temps de Rabelais, vendu par un soldeur de livres.” Ramona va chercher du pain puis prépare des accumulations de néons et de condensateurs radiophoniques. Elle mange vers 14h 30 et part à l’Académie où elle travaille en loge (Lydou passe la voir) jusqu’à 20h 15. Puis elle rentre à la cave, mange, et le soir repasse jusqu’à minuit et quart. Les voisins bruyants sont rentrés vers 23h 30 et ça se sait. Il pleut. Elle est couchée à 1h. Elle écrit un mot à Nicolai à propos des diables, puis elle lit (“Moi je travaille avec les *rayons P*”). Nicolai a songé en éclair à ses amours à la sauvette installés dans une répétition qui ne fait que fixer inutilement et de façon nauséuse une après-midi d’hébétude au hasard et de désordre pulsionnel. Il écrit à Ramona : “Faire court ! Aller vite ! En finir ! Quelle navrance ! Quelle dyspepsie ! Le seul intérêt de ces rencontres, c’était de disparaître aussitôt, comme lorsque j’ai baisé la courine Chorizo à Beautiran. Je donne un statut à ce qui n’était qu’une rature ou des acidités, une obsession comptable ! Défiance juste de Queneau pour l’inachevé, comme si l’endroit où l’on s’abîme pouvait devenir un pays !

N. N. Nathalie passe un petit coup de fil à sa mère. Elle arrive à Gambetta vers 11h. En descendant du bus, elle rencontre Michel Dumaroy qui doit travailler au pigeonnier ce matin. Il pense que Jean viendra ; ils discutent un peu puis elle va au Restau U. prendre des tickets. Il passera peut-être la voir au grenier où elle se rend ensuite et où elle trouve Walter H. qui devait

aider Jean mais qui ne s’est pas réveillé, comme d’habitude ! Il se met à remplir une nouvelle feuille, encore pour demander du travail. Nycéphore arrive vers 11h 15 (il est sorti à 11h pour pouvoir porter la feuille de demande de poste à côté de Paul Doumer où il croit avoir aperçu Énide avec une ravissante blouse Saintongeaise). Quelques instants plus tard Nycéphore et Walter H. partent au Restau U. Ils reviennent ensemble au grenier et Michel les rejoint peu après. Michel doit passer à 15h à *Sud-Ouest* pour trouver lui aussi du travail. Nycéphore propose de “couvrir” les déplacements et voyages de la bande ; ça le passionne. Nycéphore repart à 13h 15. Nathalie tape des textes de commentaire de photos pour lui et des indications chorégraphiques. Vers 14h tout le monde part pour trouver du travail ! Quelle folie migratoire ! Nathalie passe un peu en ville. À 15h ils sont tous les trois à *Sud-Ouest*, mais ils n’obtiennent rien ni les uns ni les autres. Ils reviennent au grenier en passant par le Rectorat. Nathalie continue à taper des textes puis elle montre des photos de Cádiz faites par Nycéphore aux deux autres. (“Jamais trop vu, jamais trop senti !”) Vers 18h 30 ils sortent. Walter H. prend un bus. Michel et Nathalie passent pour prendre un rendez-vous chez le Docteur Müller Cours de l’Argonne, pour Jean. Le toubib est absent ; il ne sera là que demain à partir de 7h. Nathalie quitte Michel et prend un bus. Le soir elle travaille pour *36 Fillette* et écrit à Ninou, l’amie de Énide et Aube.

#### Le 27 Mai

M-C. N. Pour quoi une journée est bonne et l’autre non, se dit Mila-Cali ; c’est assez incompréhensible ; peut-être qu’il suffit de *ralentir*. “Nos jours ne sont beaux que par leur lendemain” a l’habitude de dire Nathalie. Hier était sinistre avec les matraquages d’Aline et Rhéa qu’elle a appris par Anne-Marie ; sans doute qu’aujourd’hui tire son bénéfice du saut du bonheur férié de l’Ascension voilà quatre jours, au-delà du vendredi intermédiaire de labeur, malgré ce dimanche mal-

sain, plutôt que des accords de Grenelle. La buse majestueuse s'envole du tremble juste devant elle : elle prend un virage par la droite, se lance au fond de la vallée, glisse tout d'un coup et remonte d'autant sur le versant d'en face sans aucun effort des ailes ; vire de nouveau sur la gauche pour un tour aux trois-quarts complet très élargi, ferme le cercle, remonte, bat à peine des ailes, redescend, fait un looping à contresens vers la droite et file en fusant ses cris vers le fond invisible de la rivière. Il y a peu de vent mais toujours ces moucheron stupides qui viennent s'écraser dans la bordure humide de la paupière. Elle remarque le lever du soleil plus à gauche que l'habitude, dans une diagonale entre l'est et le nord, au-dessus de la maison. Il semble bien que l'an dernier il pleuvait à verse ici-même. Elle croise le cantonnier en descendant vers le village avec son chien qu'il a nommé "Tapator" parce qu'il lui fait toujours des signes ou pousse des petits gémissements en cas de danger. Oui c'est cela : l'an dernier il pleuvait à verse et y'avait des voitures partout à cause des champignons qui avaient poussé en deux jours. Les dents serrés, elle avait vu les estivants débarquer avec des tenues impeccables de cueillette ; ils ont des tenues pour tout, comme des panoplies : la tenue pour boire le pastis au terrasses avec des bobs, celle pour la marche, celle des vieux en shorts exhibitionnistes, celle de l'alpage pour les phrases savantes sur la géologie du lieu lancées avec mépris aux habitants. Elle avait envie de les mordre pour montrer qu'elle était du cru. Même le coucou l'énervait qui accélérât sa rengaine pour théâtre camique avec l'insistance d'une diatribe, d'autant plus vite que la pluie floche redoublait comme si elle l'avait fouetté de ses lanières. Dans ces jours-là elle regrette la ville et ses tourbillons de mômes joyeux déboulant partout en patins à roulettes et bousculant les touristes par les ruelles.

La haine venait surtout à Mila-Cali lors des week-end de l'Ascension et de la Pentecôte, de cette épouvantable ventraille hâtée au ras des routes ; klaxons, cohue, tohu-bohu des accroches publicitaires qu'ils se lancent à même la foule pour qu'on les reconnaisse, à voix forte, quincaillerie des faux carrosses pimpants dans les villages ruinés ; l'afflux ignoble de la richesse ostentatoire...

Pour ces jours-là elle comprendrait presque ce con de Médard qui les tirait au fusil : il avait déjà eu deux procès pour ça. Les jeeps des richards des vallées ankylosés et bouffis escadent aujourd'hui le moindre de ces recoins de gentianes et d'arnica que Mila-Cali avait connus inaccessibles, impraticables jadis, secrets dans son enfance. Maléfique verbiage de ceux-là qui lancent deux dobermans du fond de leur pavillon de banlieue pour peu qu'on approche de la grille, mais débarquent ici en considérant que la montagne leur appartient de fait : ils pillent tout, piétinent, gâchent, affichent des ensembles moulants de plage et des lunettes de soleil énormes à la papèterie, incapables de lire ensuite le titre des quotidiens qu'ils achètent, comme de grosses mouches à merde aveugles.

Cette année dans le chemin : bonheur jaune doré des fleurs de trèfle et rose tyrien des saponaires dans l'odeur très forte des genêts or et cadmium. Mila-Cali veut s'installer nue sur un rocher plat adouci d'herbe pour peindre mais il y a encore ces deux crétins de père et fils Sioul à cheval incestueusement sur le même tracteur, sur le versant d'en face tournant obsessionnellement leurs sillons circulaires dans un grand champ pentu jusqu'au coucher du soleil, qui vont s'exhorber à la voir. Elle trouve un endroit retiré ; il y a bien un grand rocher en face sous les sapins qui forme barre, mais si elle imagine un guetteur, ce ne peut-être qu'un Mohican surgi de Fenimore Cooper. Trace d'un pinceau blanc mousseux dans le bleu uniforme.

**É. E. Énide part à pied à l'Académie. L'AGEB et l'UNEF ont diffusé un tract démentant formellement tout meeting ou manifestation pour ce soir. Légitime défense. Non au référendum de De Gaulle. Paris refuse toute participation gouvernementale, appelle à l'autonomie et à la dissolution de toutes les Grandes Écoles dans l'Université, l'ouverture de l'université autonome à tous et la libre disposition de tous les locaux. Manifeste du CPREA. Les Maos en ont fait circuler un autre pour expliquer que dans l'Université au service du peuple, les étudiants iront plusieurs mois par an travailler à la production dans les usines, les chantiers et les campagnes. Il fait très beau. Modelage à côté de ce crétin de Richard. Georges la salue. À midi elle va avec B. accompagner Annie B. à la gare. Puis elle**

va dans les jardins, arrive en même temps que Richard qui lui prête *l'Express* : “Daniel Cohn-Bendit a inventé une forme de mobilité tactique.” De Gaulle : “J’ai peur que la France ne soit pas faite pour moi.” “Les CRS tirent à la fronde des billes d’acier dans les fenêtres des habitants qui les insultent.” Puis arrivent les autres. Jacques Thuyau vient la voir, toujours cauteux : il voudrait qu’elle aille à leur repas ce soir avec les anciens de Blois qui sont maintenant à Bordeaux. Elle n’y va pas. De 14h à 16h techno. Richard est absent. Elle part à pied avec Michel et fait un détour. Elle est rentrée à 17h 15. Elle fait la valise pour demain. Se couche à 10h 20, et elle feuillette des magazines : Sigmar Polke à Düsseldorf, Ernest Pignon-Ernest...

L. J. Lydou est levée à 10h, elle prend une douche, se lave. Il fait très chaud. L’après-midi elle coud un peu dehors des maquettes de costumes. Puis travaille sur des banc-titres, colle des lettres (“Ton pot d’colle !”). “Querida” reste presque toute la journée dans le Jardin Public en liberté. Le soir Lydou travaille encore sur le générique. Couchée à minuit. Elle coud.

A. N. Aube est levée à 8h 20. Pas de manif cette nuit à Bordeaux (ni ailleurs). Toutes les grèves continuent et le manifeste a été voté ; on a demandé à tous les ex-profs qui veulent venir en commissions, de tout d’abord démissionner. Il y a des réunions des musées à Paris. Elle part à l’Académie à 10h, où il doit y avoir une réunion du Comité d’Action Archis et la préparation d’une réunion extra-ordinaire de l’Ordre. L’ORTF leur a proposé d’organiser des tribunes libres. Elle passe au STYX, et trouve Nany qui vient d’arriver. Ils vont à la réunion dans l’amphi (il y a des profs et le directeur). À 12h 12 ils vont à L’IBÉRIA manger un sandwich. Puis à l’atelier. Nany raconte à Aube avec force détails la manifestation de samedi à dimanche. *ils s’aiment*. Vers 17h 30 ils partent à l’Académie, et passent dans une pâtisserie. Ils ne restent pas longtemps à l’Académie. Aube cherche quelqu’un pour la ramener en voiture. Elle trouve une fille idiote, Berthe, qui vit en Charente, et part à 19h 30. Nany reste. Couchée

avant 11h, Aube lit une brochure sur les presses à retiration et à réaction.

Journal : “Je pars à pied à l’Académie. L’AGEB et l’UNEF ont diffusé un tract démentant formellement tout meeting ou manifestation pour ce soir. Les Maos ont distribué le leur qui ressemble à une réquisition.”

R. N. Ramona poste une lettre à Nicolai le matin. Elle lit la sienne sur ses états d’âme, “état des dames !” Tout le monde est en déco. Il pleut. À midi elle est seule, elle mange en loge. L’après-midi : déco ; elle voit Sissy Conkey, toujours plus psittaciste en couleurs. Elle prend le bus à 19h 20 avec Conin-Brouette. Le soir elle a reçu des lettres de Nicolai. Il écrit : “On a aucun espoir d’héliotrope. Nos membres devenus serpents à entendre sans oreille ni comprendre, et à regarder sans œil ni reconnaître.” Il lui parle aussi d’un rêve où il était le père d’une petite fille et où il tombait sur le mot adressé à elle par son prof de maths : “Tu enverras le bonjour à ton père à la Santé.” Il en était horrifié autant que par le désordre de poutrelles rouillées, de lignes en travers d’un cône qu’il lui fallait traverser dans cette sorte de décharge et qui étaient autant *d’aides dont il avait bénéficié* et dont il avait terriblement honte. Elle lui écrit : “Où qu’il est, le petit chaperon rouge avec sa capuche baissée, qui fonce dans le loup qui lui fait pas peur, sinon moi ?” Puis déco (hélas !) pour Conkey jusqu’à minuit. Couchée à 1h elle lit un peu, voit la photo d’un buste de Tarabella, d’une compression de César, d’un transi, d’une intaille de vulve.

N. N. Nathalie se lève à 9h. Elle travaille toute la journée pour *36 Fillette* et se dit que désormais elle raccourcira les notations dans son journal qui lui prennent un temps fou (“Noirs sapins, pendez !”). Elle se dit “déhiscent” c’est beau chez Pagnol comme le danger des Bénédictines, parce qu’il n’y vient qu’une fois (en réalité deux mais très proches) et qu’il est le symbole de lui-même. Car ce fut le début de la relecture de Pagnol pour elle : chaque année elle s’attelait à cette œuvre, attaquée par son aspect mémorialiste, théâtral ou romanesque selon les années. Cette année ce sont

les *Mémoires* et elle venait d'aborder le premier virage poudreux des sentes de *La Gloire de mon Père* tout en observant la floraison des cistes et des clématites accordés à l'ouvrage. Elle a un véritable intérêt pour ce Virgile mathématicien et félibre, même si une parodie en est immédiatement issue ; elle ne le réduit pas à un académicien réactionnaire, loin de là ; elle lui trouve de véritables dons de tragédien et de romancier épique ; ses figures mythologiques rebondissent parmi l'or romain et ne sont pas pour elle contradictoires avec celles d'un Calderón de la Barca. Vers 18h elle doit partir chez le Docteur mais elle décide de continuer à travailler ; elle n'ira chez lui que demain soir. Elle travaille pour *36 Fillette* jusqu'à minuit et demie.

Le 28 Mai.

M-C. N. Rosée persistante, odeurs insistantes : il fait enfin très chaud ce matin et les senteurs sont creusées en même temps que l'ombre. Mila-Cali a cauchemardé : *“Des types vraiment laids, bizarres, sont assis à côté de moi dans un bar, et me font vraiment peur ; je préférerais tellement m'oublier dans tes bras et te respirer : c'est affreux d'être animal dans un lieu aussi public. Ils sont déprimants à l'extrême ; la servante aussi est affreuse, et les clients. Je t'aime à vouloir les fuir !”*

Le matin elle monte le col en vélo et le cœur lui manque. Elle revient photographier une frange de bleuets en lisière d'un pré, là-haut, près du sommet, à 13h 45 avec une Ferrania Color. Le soir le ciel est obscur avec de très hautes étoiles rares.

É. E. Énide se lève à 4h 30 pour le voyage en Espagne. Le départ est vers 7h 30. Il y a deux filles et deux gars du Bouscat (une des filles pas très sympa, de la Cité du Grand Parc). Ils font vite connaissance : Michel, André et sa sœur Armelle, Monique, qui fait du spiritisme et qui a été internée à Béthanie. Déjeuner à Dax. À midi ils mangent ensemble dans un restau à Roncevaux. Visite du Monastère. Michel leur raconte le départ de La Niña en 1492, du Monastère de Palos de Moguer.

Ils arrivent à Pampelune ; ils couchent dans une petite cité à 1km de la ville. Le vent semble avoir nettoyé les nuages : en

rouleaux gris mais avec des barres d'un blanc irradiant, presque aveuglant. Le soir ils vont au restau tous les cinq avec le vieux chauffeur, ils s'amuse beaucoup : fou rire général ; le chauffeur leur parle de son fils Joseph Maria, tué à 20 ans par un policier en Galice, sur le chemin de Saint-Jacques... puis le chauffeur mélancolique les quitte et ils continuent en ville en faisant les cafés. Énide part de son côté en bague-naude seule. Un ciel de cendre d'or et d'horizons poudreux, de verts également réduits en poudre : tout le paysage poncé, éparpillé, et le résidu de la fonte du soleil encore aveuglant à 21 heures le long de la ligne des monts.

Un semblant de vent arrive de l'Ouest, brassant l'odeur des quarts de troncs coupés, chêne et châtaignier, et toujours à l'Ouest ce cône des divers plans et de toutes sortes de verts réduits à un brouillard sans plus aucune épaisseur, et les œufs qu'on a oubliés sur les billes. Et le chat couché sur un énorme tronc de hêtre tranché noirâtre ancien, dont la queue bat très doucement, pris dans une lassitude infinie de la fin d'un jour étouffant, africain.

Quand donc le soleil va-t-il enfin finir par disparaître, lui pourtant mort d'aussi longtemps qui met feu encore à cette terre-ci ?

Les autres ont fait un parcours d'apéros, liqueurs, etc... très joyeux. Ils ont rencontré deux Espagnols qui leur ont payé à boire, et ils sont rentrés à pied à deux heures du matin.

Énide est dans la même chambre que Monique. Elle se couche à 2h 30 après avoir feuilleté une revue espagnole sur Fromanger et Pierre Bettencourt.

L. J. Lydou est levée à 10h. Il fait beau. Le matin : *méninges* puis courses au marché des Grands Hommes. L'après-midi : banc-titre. Le midi et le soir elle mange chez les Roll la nourriture qu'elle a amenée : sardines grillées et encornets *en su tinta*. Le soir elle cherche un décor à l'aquarelle jusqu'à minuit où Jean rentre. Il lui raconte qu'il y a un plan d'une usine d'armement dans lequel les ouvriers parlent d'un endroit où certains de leurs camarades seraient non enthousiastes et fatigués, voire pacifistes. De 1h à 4h elle coud les costumes. Elle éteint à 4h du matin. Jean se réveille une heure plus

tard en hurlant sur un cauchemar ! Il raconte : “On était tous réunis à dormir dans une pièce au rez-de-chaussée, sur des matelas : Maman, d’autres enfants, toi et moi, pour assister à une exposition, le lendemain. Il y avait le portrait de ma tante morte dans une pièce à l’étage, tout seul, qui me faisait déjà frémir rien qu’à le voir. Tout d’un coup j’ai entendu gémir dans la pièce, là-haut ; je suis monté : le portrait avait fondu, s’était décomposé au sol, sans plus aucune trace sauf des lambeaux de papier, dans une chaleur étouffante. J’étais redevenu enfant, j’étais en pleurs, j’appelais “Maman !”. Mais pour monter à l’étage j’étais adulte, je tenais par la main une toute petite fille, qui sans doute était terrorisée elle aussi, à découvrir “la chose” au premier étage, et qui redescendait avec moi aussi, main dans la main.”

A. N. Aube est levée à 9h 06. Elle ne va pas à l’Académie le matin, où l’on doit élire un Comité d’Action spécifique aux collabos d’Archis. Elle arrive à L’IBÉRIA vers 13h 30. Nany n’y est pas passé. Elle trouve Gustave Suivre le soufretoux et De L’Aubade, de retour de Paris qui leur apprend que des musiciens ont interdit l’interprétation de leurs œuvres en France. L’U.N.E.F. a insisté sur le droit de veto permanent pour les étudiants. À 14h elle va à l’Académie. Nany n’y est pas. Il arrive vers 14h 40 ou 15h. Il gueule un peu parce que Aube n’était pas à la réunion ce matin, et il veut repartir à la manifestation cours Pasteur ; avant ça, ils vont discuter dans la loge de Mortin avec plusieurs gars. Mortin monté sur une table imite Antoine “O Yeab, ma mère m’a dit “Antoine, va t’faire couper les cheveux”, avec une serpillère sur la tête et un harmonica au lieu de sa trompinette habituelle. Nany demande à Aube de se rendre dans la classe en face pour une réunion où vient un directeur de collège, pendant que lui va à la manif ; il tient à ce qu’elle reste à la discussion. À 19h elle va dans la loge de Ramona lui tracer des Incises qu’elle doit reporter sur pierre, puis Constant Mortin la porte en voiture jusqu’à Pey-

Berland. Ensuite elle continue à pied. Le soir elle fait des essais sur les planches de poirier que lui a prêté Nycéphore en même temps que des ciseaux d’Eliseo. Couchée à 23h 18, elle lit un ouvrage sur les poinçons, les talus, les approches, l’œil, les différents œils.

R. N. Nicolaï écrit sur son carnet : “O Arétins j’ai vu des cavalcades affreuses, et dans la piscine des englués belges de la croûte et des gamins qui jouent au pistolet à foutre ; leur foutre flotte là-dedans comme en appesanteur. On a ici des herbes dites *torheculs* qui provoquent d’hypocrites irritations extrêmes. Matin dévoré par les irritations, cancers de la peau, glaiëuls parmes, petites roses roses et blanches... Il y a Benway et Iris avec tous ses kystes sous sa peau à cause des aiguilles rouillées. Certains se prennent une tranche de cul au couteau.” Cette nuit Sollers dirigeait le commissariat, et les gars étaient enchantés d’avoir une célébrité parmi eux ; Sollers s’attardait à admirer et commenter une gravure au sucre que Nany était en train de réaliser au commissariat ; il parlait même de “l’inscription du désir”. Sur la porte du commissariat, Sollers avait bombé “CRS SS”. Il n’empêche que de son côté “la Fiotte de Brest” faisait des siennes et réclamait le Ministère et Philippon pour nuire à Nicolaï, et Nicolaï sentait bien que cette fois-ci ils n’allaient pas le soutenir ! Trop de téquila dans la bière hier soir et de 43 !

Il écrit à Ramona : “Difficile de reprendre pied avec ce temps de Toussaint au cœur du printemps, de s’en sortir ! Pourquoi cette situation anéantie ? Léger recul dans l’histoire, après plus de 10 heures et demie de sommeil. J’erre dans le camp sans même savoir à quoi m’atteler, je vais d’un repas à l’autre sans avoir rien fait, sinon d’être resté hébété devant les bourrasques de pluie en place du sirocco. Je me souviens d’une matinée vaguement éclairée, mais j’ignore si c’est aujourd’hui ou voilà trois siècles, depuis que le déluge dure. Temps de chiotte et de catastrophe, un temps où on sait pas quoi faire, où on a l’impression que le jour ne s’est jamais levé : le sommet de la colline d’en face est noyé dans la brume et lisse, totalement dévasté.

Ici les fraises et les melons pourrissent sur place, crevant de

flotte. Ici ils parlent du “foin 415” comme je parlerais des couteaux en acier 440 Je me couche, je lis, je somnole bêtement ; j’ai cassé la poignée de la porte de ma chambre en début de la matinée, et maintenant c’est ce vrac immonde, ce temps dénaturé, arraché de ses assises sur les roses roses et sur les roses blanches, ce fracas sur les délicieux pavots orangés, les jonquilles de sang.

C’est le ruisseau du village qui augmente, la destruction par la boue avec ses crapauds aux bonds affolés, cette imposture de saison, morceau importé par des Hollandais, probablement venus séjourner ici, cette escroquerie du regard, ce temps épouvantable de nulle part.

On en a mal au ventre, on a peur de se résoudre en chiasse sur tout le paysage : c’est un dégoût profond contre le vaseux, contre tout liquide venu d’un ciel d’opéra-bouffe avec des dieux de carton au lieu du théâtre que je voudrais réaliser. Liquide brun et veine bleutée. Je vais attraper des maladies graves : cancer de la prostate, de l’estomac ou de l’anus, avec ce qu’on avale. Dans manuscrit, il y a anus, et personne ne m’a vu chier ce matin en me forçant sur l’anus pour extraire un boudin romanesque digne du grand zeppelin, alors j’en profite pour distribuer deux ou trois brouettes de reste d’angoisse, en vrac.

La campagne est spongieuse, les pissenlits, cette sorte de laitue informe, le fenouil et le sainfoin, s’en donnent à cœur joie. Pas loin du camp, en contrebas, il y a des ruines dans un bois de trembles, et au-delà une ligne de peupliers poussiéreux. Le vert des sous-bois vire au noir, les pins forment plus que jamais cathédrale vers la plage (mais pour le coup Saint-Sulpicienne et frigorifique !). Tu me manques.”

Le matin Ramona poste la lettre pour Nicolaï. Elle travaille à partir de photos de sculptures polynésiennes que Nicolas lui a fait passer avec un document inédit de Viatte sur Reinhardt et d’autres américains minimalistes dont il prépare une exposition et dont on ignore tout à l’Académie. À midi elle écrit à Jean et à Roll puis poste les lettres. L’après-midi, après un saut à l’Académie pour voir Aube, elle continue ses “ébauches polynésiennes” et poursuit ses recherches jusqu’à 1h 30 du

matin où elle lit l’ouvrage plus attentivement.

N. N. Nathalie se lève à 8h 30. Elle se prépare puis travaille un peu pour *36 Fillette*. Elle part à la salle de danse vers midi et quart. Elle y trouve Nycéphore qui arrive pour ainsi dire en même temps ; le temps qu’elle dépose ses affaires au vestiaire, il est au bas des escaliers, monte rapidement et lui donne des roses (“Lulla, lulla, lullaby !”). Walter H. arrive aussi. Nycéphore et Walter vont tous deux manger au Restau U. Nathalie passe chez Courtine la propriétaire pour connaître les heures de consultation du Dr Chataigne. C’est pour Jean qui craint une rechute : il est allé comme eux en vain chez ce toubib Müller cours de l’Argonne, mardi, alors qu’il n’était pas là. Puis elle remonte au grenier et tape des arguments chorégraphiques écrits par Nycéphore, et des textes poétiques en prose de Walter H. Elle arrive chez le Docteur vers 14h 15 : beaucoup de monde ! Elle ne passe que vers 17h 45. Puis elle revient à l’atelier un peu après et continue à taper des textes de Walter H. Nycéphore arrive vers 18h 30. Ils discutent et restent ensemble jusque vers 18h 45, l’heure où la mélancolie s’assied, où passent les futurs morts, avec la peau du temps qui s’épaissit sur les tempes, avec le frôlement d’un présent qui contient déjà du passé. Nycéphore repart chez lui en vélo. Nathalie va seule à la Victoire puis cours St-Louis pour visiter une ancienne fabrique de porcelaine où les filles de Gambetta ont le projet d’aménager un grand studio de travail. Puis elle va chez ses parents, toujours à pied, rue Montfaucon. Son père est couché. Elle mange seule avec sa mère. Puis travaille pour *36 Fillette* (elle avait emporté ses dossiers). Elle se couche sans trop faire de bruit vers minuit et demie.

**Le 29 Mai.**

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 25. Le ciel est couvert, tout gris, sauf une grosse bande de cumulus blancs avec de rares percées bleues le long de l’horizon. Elle a envie de mourir ; elle a rêvé de poursuites dans une école primaire où elle était

coupable ; tous les autres s'en sortaient et se sauvaient inconnus par des méandres de couloirs. Mila-Cali sent venir l'orage tout le jour, en particulier vers 14h où un petit vent se lève. Puis le ciel se dégage dans une chaleur plombée, dont toute l'herbe coupée par Yankou sur la route et devenue paille absorbe le feu, et il reste toute une façade grise à l'Ouest. Le soir le ciel se couvre au maximum orageux vers 18h mais il tombe à peine quelques gouttes vers 19h sans qu'il pleuve vraiment. Elle mange une tortilla au chili et au paprika, un avocat, des brugnons, et boit du jus de tomate.

Nicolas a écrit à Mila-Cali : *“Hier j’ai retrouvé les amis à la manif du cours Pasteur. À Bordeaux j’aime toujours traîner dans les greniers de l’Académie à rêver d’en être le pensionnaire ; c’est aussi fabuleux que nos vieux préaux de khâgne à Montaigne : depuis le plus haut pont de ce paquebot qui s’avance sur la Garonne j’admire surtout la démesure des cheminées de pierre et de brique de tous les îlots d’alentour, les toits très inclinés ouvragés de tuiles peintes en camaïeu rouge au-dessus des hôtels de la Renaissance, et le soleil couchant sur leurs immenses portes de boiseries brunes craquelées...*

\*

*Je sors de l’Académie toute bariolée, aux marbres peinturlurés, agrémentée d’entassements de tréteaux et de chevalets formant sculptures et traversée de groupes qui vont d’une réunion à l’autre en tous sens. Et le soleil couchant de la fin de mai embrase exactement le canal de la rue Carpenteyre que j’emprunte comme l’or fait de tout le désert une rigole pour la fonderie de la Reine de Saba ; l’ombre muséale, humide, fontainière, cette nappe de marbre liquide aux nerfs surnageants des grandes façades classiques se juxtapose à la discrétion poudrée des dorures, illumination retenue ou ivresse discrète des laques sous la patine, de même que tout le réseau de ces rues infiniment creuses à cette heure-ci, toutes ces artères de la basse ville, ont pour vis à vis sur l’autre rive de la Garonne la montée vers les collines aérées et poudreuses de Lormont et Floirac, tels un cuivre gravé et son estampe bouffante en couleurs.*

*L’incantation outremerine des vastes portes des quais d’un brun écaille, passé, grisâtre, poncé, presque effacé, est confirmée par la reprise en profondeur de gorge d’un chant africain par un locataire invisible, appuyée par des fleurs exotiques en pots transparaissant*

*après le grenu d’un “verre cathédrale” et, l’étage au-dessus, derrière un étroit balcon, par la vue d’appartements vacants aux tentures décrochées et aux boiseries vides dont la surface de papier peint bleuâtre et déteint d’un mur en face se trouve frotté lui-même d’un pinceau d’or.*

*À peine plus loin dans une rue transversale il y a une porte de fer forgé toute de rouille qui rejoint la vocation d’ensemble du quartier dont les pavés résonnent aux pas des moindres passants, bois de scène pour l’acte d’une tragédie importée du Sud, où quelques vélos ajoutent leurs légers frôlements d’insectes. On passe ainsi du centre historique aux futurs possibles, à la lancée d’un beau navire vespéral de réclusion d’encre et d’avancée, de permanence et de feux lointains. “À mon navire, ça devrait suffire...”*

*Souvent les villes dans les soirs, portuaires ou non, sont prêtes à partir, et nous enlevés dans leurs flancs, liés à d’improbables tropiques, aux senteurs de plafonds de feuilles de charmes pourrisants. Jambe, disons iambe, disons infinie parabole de l’hôte.*

*Au-delà : fraîcheur terrible des sargasses de l’ombre, parmi les roses des Négriers ! Exhalaisons brumeuses.*

\*

*Plus loin et plus tard, des jeunes gens jouent du tam-tam sur la lumière orangée des bousclements rapides du fleuve qui va tellement fort qu’il semble avoir désaligné, serpent féroce, les corniches des maisons du quai, de la lune au-dessus. Plus loin encore trois chats tranquilles sur un muret ceinturant d’immenses jardins ouvriers sous les fortifications, en observent un quatrième en dessous, frayant entre les feuillaisons énormes d’orties géantes.*

*Il faut pouvoir donner tout ça aussi bien que l’odeur des myrtils dans une chanson populaire (y compris la beauté éblouissante de cette maternelle en pierre crayeuse datant de la Révolution et de sa piscine de sang, si difficile à transmettre avec ses platanes cartographiant l’enfance, occupant tout un angle de rue où elle fiche son coin daté de puissance temporelle gardé de hautes grilles noires), et le casque vibrant de moustiques sous les tilleuls.”*

**É. E. Énide se lève à 6h 45. Il fait beau ; le déjeuner est à 8h 30. Rêve et bonne humeur. Quartier libre. Promenade en ville. Tournée des cafés : chacun paye à son tour. Midi repas au restau. Ils partent pour Zarauz ; visite de l’église de St Ignace de Loyola, l’adoration de Nycéphore. Il fait orage. Une**

après-midi de foin humide, de faiblesse, de froid au cou, et puis à l'approche du soir l'émerveillement du soleil de platine derrière des lambeaux de tissu carmin (hier soir il était d'or fondu dans une nappe de plomb), au-delà du grand ravin, avec les biches qui courent en face, les sangliers, et les blaireaux qu'on entend hurler derrière les premiers bois de frênes. Il y a les grandes traces gris pâle du ciel où l'on disparaît soi-même, mais le bleu fort est encore là, le bleu d'orage au-dessus des prés courbes et pentus.

L'or fou et tout ce qu'on voudrait cueillir d'émotion : l'or vert des herbes en désordre, toutes trempes de l'ondée, les buches de chêne imbibées, de couleur crémeuse, les tourterelles là-haut sur les fils qui chantent, les roses blanches effeuillées par la pluie, les campanules bleuâtres, la poudre d'or sur les monts lointains.

Énide retrouve le patron Illaramundi, avec toujours la même bande du Bouscat ensemble à table, la nuit venue. Apéro et liqueurs ; ils rient moins qu'hier soir. Après, ils sortent ; la ville est morte. Énide leur dit : « Et le forum d'Hippone, alors ? Les tomates, la casba, ces écroulements odoriférants ; et où sont les marchands de figues ? La grande quincaillerie de Sardes ? » Ils n'ont rien compris, ils se baladent, traînent plutôt ; ils ne s'amuse pas très bien mais ils font la tournée des cafés malgré tout ! Des Espagnols leur proposent de les conduire dans une boîte ; ils refusent. Au lit (manque d'entrain) à 2h. Les filles couchent toutes les trois dans la même chambre. Monique s'est couchée avant les autres. Énide se couche à trois heures et demie du matin, un peu triste, après avoir lu *Le Cœur est un chasseur solitaire*, d'un seul trait.

L. J. À 8h 00 Lydou va porter le paquet pour Bielle à la gare. Banc-titre. Puis elle cherche des éléments de décor en revenant chez eux. Jean travaille ce matin à l'Académie dans la loge de déco-volume, toujours pour ces mêmes éléments de décor. Il traîne un peu dans les classes et dit à peine bonjour ici ou là. À midi il redescend pour savoir si Lydou est venue ; elle arrive peu après et il lui fait cadeau de deux poupées aimantées qui s'embrassent. Il se quittent et Jean revient à

l'Académie vers 13h 15, mais il parle toujours très peu ; il est très angoissé, une sorte de pression sous-cordiale. De deux à quatre il s'installe à l'autre bout de la salle où a lieu le concours de croquis. Il continue de quatre à six son travail de déco-volume. À 18h Lydou vient le chercher et ils partent en bus depuis les Capucins, sans enthousiasme. Jean est toujours oppressé. Il pense au suicide sans arrêt, il a peur, continuellement peur... Il reparle de ce gamin qui s'est jeté par la fenêtre. "Moi j'ai passé des années sous une table, oui moi, Jeannot le refuge, l'asile ! J'avais tous mes personnages là-dessous ; certains y sont restés, et j'y reviens parfois. C'est comme Ulysse !" Le soir ils vont voir la télé chez les Roll pour fuir "cet enfermement". *Expanditions* ! Ils rentrent chez eux et Jean fait des recherches en volume jusqu'à 1h du matin.

A. N. Aube part à 10h et arrive à 11h à l'Académie. Avant cela elle rentre un moment dans l'église Sainte-Croix, où l'on joue de l'orgue. Réunion Générale dans l'amphi avec les profs et le directeur : information sur la réunion de Bourges et création d'un Comité d'Action. La motion de Bourges a refusé la mainmise du ministère des Affaires Culturelles, et a demandé l'intégration des sections d'Art dans l'Université Critique. Aube ne peut atteindre tout de suite une place près de Nany, mais elle le rejoint très vite. Ils partent à l'atelier vers midi et demie en voiture car il pleut, et elle pense à la jeune fille de l'hydravion, dont lui a parlé Nicolaï. Ils prennent des sandwiches et ils montent. Mais ils ne repartent pas à l'Académie ; *ils s'aiment*. Vers 17h ils arrivent à l'Académie : réunion dans l'amphi où il est question de l'occupation du Grand-Théâtre. Aube part à 18h avec Marie-Anne Parlôthes et Marie-Anne Soncoude, après avoir entendu protester Nany car il doit faire partie du service d'ordre gardant l'Académie cette nuit, et elle ne peut faire partie du groupe le relayant jusqu'à 8h du matin. Marie-Anne Parlôthes leur parle avec une sorte de fièvre de son projet de pèlerinage à travers le monde

pour voir toutes les statues miraculées de la Vierge ; elle a toujours ces éclats de rire un peu fous où elle dégarnit toutes ses gencives. Couchée à 22h 30, Aube lit un ouvrage sur l'imprimerie où sont des machines modern-style, à la fois plates et boutonneuses.

R. N. Nicolaï écrit : "Ici le mort est de nouveau réduit en cendres et c'est là qu'on le perd vraiment !" Le matin Ramona creuse des Incises dans la pierre dont Aube lui a fait les tracés. Sissi Conkey vient dans la loge pour lui proposer de réaliser un décor-vitrine pour Jean Louis après le CAFAS. À midi elle téléphone à sa mère. À 14h elle va à la librairie Ducouso où elle découvre dans un ouvrage une reproduction de l'isocéphalie des Dignitaires en Égypte : modèle communiste ! L'après-midi : projection de diapos de différents sculpteurs dont Guzmán, Calder, Schöffner. Le soir : elle a reçu une lettre de Nicolaï. elle lui répond. Puis elle fait une présentation de plusieurs de ses croquis sur une feuille de carton. Elle est couchée à 1h 30.

N. N. Nathalie se lève vers 8h. Elle travaille toute la journée pour *36 Fillette* (projets et réalisations). Nycéphore doit partir ce soir pour Paris ; il y a une grosse manif au Petit Odéon, mais il n'y sera pas. À Bordeaux Mortin et Michelena sont dans le Comité d'Action et Busto dans le Comité de Grève. À Bourges, le Ministère de la Culture a refusé les propositions des contestataires. Ils ont rendez-vous à 21h au grenier. Elle doit aussi repasser cours St-Louis. Elle arrive au grenier à 21h 15. Elle trouve Nycéphore en bas où il l'attendait ; il est un peu triste de son retard, et surtout en état de malaise comme à l'écoute d'un jazz moderne et lénifiant, répétitif. Comme elle essaie de le calmer, il ne veut plus aller à Paris, il désespère soudain, se frappe violemment la tête contre la porte, laisse tomber le carton à dessin, s'assoit sur le sol et pleure... puis il part ! Il a souvent ces sortes de défaillances. Nathalie ramasse le carton à dessin et court le rattraper. Elle doit encore faire les textes d'explications pour *36 Fillette*, aussi elle monte au grenier pour cela.

Nycéphore l'attend en bas. Devant la porte, elle trouve quantité des photos qu'il avait prises des travaux, qu'il a déchirées puis jetées. Immense envie de pleurer de Nathalie à son tour. Lorsqu'elle redescend elle le croise en train de monter pour retrouver son agenda qu'il avait oublié... C'est Nathalie qui l'attend cette fois en bas des escaliers dans le couloir.

Tout d'un coup elle est attirée par le bruit d'une dispute dans la rue. C'est un couple qu'elle connaît : débâcle ! C'était l'anniversaire de la petite : elle lui en a parlé hier ; les deux enfants ont dû se lever tôt et gaie-ment, ils ont revêtu les beaux habits de dentelle et de soie et à présent ils assistent au carnage, ils pleurent, ils sont impuissants, les bras ballants de douleur et parfois tendus en hurlant pour implorer les adultes. Nathalie qui a pourtant connu des colères se demande comment un adulte peut malgré de telles prières ne pas tout de suite céder, tout apaiser, revenir à la normale, sortir par irruption de l'Enfer ?

Nycéphore part très rapidement pour la gare (il veut prendre le train de 22h 30) et prétend être en retard alors qu'il n'est que 21h 20. Elle essaie de l'accompagner mais il marche très vite ; puis il l'en dissuade car il est trop triste de devoir partir et préfère ne pas "faire les adieux" à la gare. Arrivée à la Victoire, Nathalie s'arrête pour prendre un bus vers Gambetta ; Nycéphore a continué douloureusement sans se retourner (il a dû se rendre compte plus tard qu'elle avait disparu et c'est ça le plus grand malheur !). Elle prend donc un bus qui rentre au dépôt en passant par Judaïque et elle descend à Gambetta ; mais au lieu de se rendre immédiatement dans la salle de danse, elle descend vers la Comédie un long moment à regarder quelques magasins. Puis au lieu d'aller dans la salle elle reprend le dernier bus de minuit moins le quart et rentre au grenier où elle pleure beaucoup et très longtemps.

Le 30 Mai.

M-C. N. Nicolas est arrivé très tôt ce matin ; ils font d'abord l'amour de multiples fois comme ils aiment le faire. Mila-Cali sent bon le foutre en se levant, dans sa chemise de lin blanc à fronces, et cela se mêle à l'odeur des petits œillets ; il est déjà tard : le soleil en roue chromée gonfle ses artifices. Elle enfle ses mules, puis hâtivement la robe de chambre noire. Elle a fait des crêpes et du café. La cafetière émaillée blanche est sur la table : Mémé Marouchka a préparé le café, des pop-corns et du pain de mie, du jambon et du melon vert. Un bouquet de fleurs des alpages devant la fenêtre ouvrant sur le Cervin répond au pot de petits œillets.

Il descend avec elle en ville dans la vallée. Ciel gris et vent froid. Puis la JOC pour du boulot. Elle doit aller chez Yankou à midi consulter les annonces sur le journal ; tout à coup elle-panique : elle est dans un état d'urgence comme à éteindre un feu de forêt ! « Lorsque tu es avec moi, je me laisse aller, je ne fais plus rien que de jouir de toi, je profite de ta présence bien plus importante que tout pour moi. Je suis incapable de rien faire. » Elle croise des amis gitans ; ils lui parlent d'un tuyau de "Damien l'usagé" pour publier des photos de ses œuvres dans des magazines folkloriques. Il se fâchent avec Nicolas à ce propos le soir, avant le repas ; il sent le piège.

Il a fait tellement froid que Mila-Cali en a attrapé un très violent mal de tête et des raideurs à la nuque en circulant dehors ; elle prend deux aspirines et de la codéïne pour pouvoir trouver le sommeil, et elle se plonge dans la lecture de ses journaux d'Algérie. "De Gaulle constitue le gouvernement."

Nicolas lui écrit une lettre sans rien dire, à côté d'elle :

"Ton visage aujourd'hui est meilleur pour moi que cet autre visage qui surgit parfois, trop maquillé, trop lisse, en représentation. (Il y a eu aussi les visages absents, enfumés, ou pris dans une stupeur panique, le visage que je croyais sans maquillage des premiers temps, et puis des visages vers le passé, plutôt sombres et fermés, et d'autres malléables vers plusieurs avenir où je ne suis pas.) Ce visage-ci me parle de meilleures coïncidences de nos corps, au lieu de mes errements et il reconstruit en jadis la possibilité d'être ensemble aujourd'hui.

Il me dit que peut-être un jour mon inhabileté proverbiale mais corrigée coïncidera avec la douceur de ta douleur

apprise, dans un même angle futur ; il règne sur un nuage où les différences de classe n'ont plus cours. Mais il peut être anéanti par tel autre, aussi rapidement que par un orage !

Bien sûr, il eut son histoire du jour, son tissage : ce renversement d'abord dans l'herbe haute fraîche et crue, sur moi, dans les allées aux beaux profils fleuris le long de la rivière saturée grise et mouvementée, mais cependant c'est alors qu'il se condense et m'apparaît comme *le visage de l'inspiration*, papillon en digressions entre les airs."

É. E. Le matin, très tôt agréables sommets, vent qui subsiste dans les chênes à cette hauteur-là malgré la canicule extrême. Énide se lève à 7h 50 avec le reste d'un mot de rêve autour de César, l'enchaînement perdu de deux phrases courtes. Douche froide. Elle a mieux dormi que la nuit dernière. Déjeuner avec la bande. Ensuite en courant dans la forêt : des insectes dans la lumière, des ramiers sur les plus hauts pins, comme des appeaux.

Monique va dans la chambre des gars pour rédiger des cartes postales. (Ils tombent sur un couple de voisins d'Énide à Bordeaux.) Puis magasins de souvenirs où ils abandonnent les deux filles tandis qu'Énide va avec les deux gars dans un café : beaucoup d'alcool et "d'amuse-gueules". Ils discutent ; elle leur parle de Bernard Pomey, suicidé en 58, de cette très belle peinture en matière qu'elle a vu, proche de Réquichot. Repas au restau vers midi et quart. Après cela les deux gars et Énide vont sur la plage où ils se baignent à peine les pieds. Ils repartent vite. Ils font un long arrêt dans une sorte de fête : toboggan, labyrinthe, bateaux... Pas d'arrêt à San-Sebastian. Le soir à 20h le repas est de sandwiches pour Énide et les deux gars dans un café en France. Ils repartent à 21h 15. Ils chantent dans le car, dorment un peu. Arrivée à 23h 30. Énide se couche à 24h 45 (un peu triste).

L. J. Le matin Lydou va chez les Roll puis elle passe à l'Académie où elle croise Lolita. Discussions enflammées : "la commande du Tiers-Monde est réservée aux architectes parisiens." Lolita lui dit qu'Alfred et Patoune dorment encore chez Julio, ce dont elle n'a rien à faire. Elle va travailler au STYX, où il n'y a personne. Elle croise encore Patrice Cahier, l'air abruti.

Puis arrivent Nadine, Paul Machin et d'autres amis de Jean-Louis. Elle reste là à travailler de midi à deux heures. Comme ils sont plusieurs, ils se mettent vaguement à table. Puis ils vont prendre un café au PÉTANQUE. À 14h tous partent en croquis alors que Jean arrive en râlant parce qu'il n'aime pas du tout tomber sur cette bande-là ; il porte une rose rouge à Lydou ; il a les deux joues balafrées couvertes de pansements à la suite d'une bagarre sans doute mais il ne veut rien avouer. De 16h à 17h il reste avec Lydou à travailler sur des maquettes ; puis il l'accompagne à la Victoire. Ils prennent un pot, mais Jean ne va pas bien ; il plaisante : "Nanisme, Onanisme, même Tabard !". Finalement il part brusquement mais la retrouve moins de deux heures plus tard chez eux, tout chargé de regrets après avoir parcouru le cours du Médoc à pied, en sorte de repérages ; il a pensé à l'autorisation de tournage à la Préfecture. Le soir ils travaillent sur des enchaînements comiques et se couchent à 2h 20.

A. N. Aube part à pied à 8h. Arrivée à l'Académie elle balaie sa classe. Elle trouve bientôt Nany qui a passé la nuit ici. Aujourd'hui il y a réunion avec les "artistes concernés", qui seront sûrement peu. Elle reste avec lui, la plupart du temps dans une salle du premier, avec des profs et des élèves. Vers midi et demie il disparaît, tandis que Aube va à L'IBÉRIA avec Herman Socatz puis retourne à l'Académie à 14h. Elle traîne un peu partout et reste surtout près du téléphone du concierge Lapina ; elle écoute le message de De Gaulle à la radio... Vers 17h Nany réapparaît : il était allé à Sainte-Monique, sans avertir Aube, voir sa mère, de nouveau tubarde : *enroulement des sens*. Il ne reste pas, et rejoint un groupe qui travaille sur des projets d'affiches. Vers 19h 15 réunion dans l'amphi avec des artistes d'Aquitaine. Aube est à côté de Nany. Premier contact pas très satisfaisant ; tous sur la défensive. Aube et Nany sortent à 20h pour manger à L'IBÉRIA. Robert les emmène ensuite en voiture à l'A. G. de la Fac des Lettres : fermée. De là ils vont à la Bourse.

Vers 21h 30 ils passent un moment au STYX, pour voir des projets de maquettes. Puis réunion à l'amphi. Très agitée ; intéressante vers la fin à l'écoute d'un exposé (= problèmes sans solution !) d'un gars de la Fac des Lettres (il écrit). Aube et Nany partent à 2h du matin. Nany se fait rapporter et Aube aussi mais par un autre gars de la Fac des Lettres ; elle lui parle de ses gravures : "Après le "pain perdu", je vais faire du "bois perdu" !"

R. N. Nicolaï écrit : "La Gloire n'est pas sous la couette." Ramona doit passer le CAFAS blanc aujourd'hui le matin. Conin-Brouette, Carnégit Francis et elle préparent leurs croquis. De midi à deux heures aussi. Conin reste en loge avec Carnégit, tout en mangeant des courgettes farcies au bœuf, aux échalottes et au parmesan, que Ramona avait apportées, ainsi que de fromage de brebis grec et un Saint-Félicien. Ramona ne mange pas. À 14h elle poste la lettre pour Nicolaï. L'après-midi elle continue sa déco. À 16h : pas de profs pour le passage des dossiers ! Ils ne le passeront donc pas aujourd'hui. Ramona part à 19h 15. Le soir elle ne travaille pas. Elle se douche. Couchée à 23h elle écrit à Nicolaï ; elle lit les histoires des sœurs Praline, du receveur Chalgrin, du typographe Charron qui ne veut que composer sa page en paix en dehors de tout autre souci, sans rien savoir de l'histoire où il est pris, de la si belle Cécile à la beauté emblématique de galvanoplastie ; elle se dit que tous ces réveillés de *L'Autobus Évanoui* sont des types, des typons dignes de Roussel, et que c'est peut-être lui Léon Groc, avec ses fastidieuses, énumératives et rédhibitoires intrigues et son "objet mystérieux à base rectangulaire".

N. N. Nathalie se lève à 8h 30. Elle a pleuré au lit en se réveillant. Le matin elle prend un bain. L'après-midi ; ménage, couture de tenues de scènes défaits. Elle fait travailler Maryse la petite voisine pour la Fête des Mères. Puis elle repasse des costumes avec son "aide". Après souper elle repasse encore un peu, puis travaille à confectionner un paquet pour les parents de Nycéphore ainsi qu'un cahier pour Nycéphore. Elle se

### couche à minuit et demie.

#### Le 31 Mai

M-C. N. Marée fraîche au lever pour Mila-Cali ; vent froid comme hier, pâleur plutôt que blancheur après 11h de sommeil ; le chat marche en contrebas sur la paille coupée et mouillée. Nany appelle Nicolas depuis Bordeaux à 10h. Il lui parle de la réunion du Comité d'Action prévue aujourd'hui à l'Académie avec Monnier, le correspondant du Ministère des Affaires Culturelles. Nicolas lui apprend que Mila-Cali et lui ont renoncé à leur départ pour l'instant ; la roulotte d'Yankou n'est pas prête mais Yankou peut l'adapter pour une voiture et le père de Nicolas pourra peut-être lui donner une Ford Mustang.

Nicolas qui était descendu dans la vallée remonte chez Mila-Cali le soir vers 18h et elle arrive peu après avec Blandine-aux-fossettes. Il a lu une revue sur l'art basque, hélas ! *A pesar de boca.*

É. E. Énide se lève à 8h 30. Elle prend une douche mais ne va pas en classe ce matin ; elle dessine. Vers 11h Richard et Audrey viennent la voir ; elle leur rend quelques affaires qu'elle leur avait empruntées. Ils repartent vers 11h 30 ou plus. À 13h 30 elle part à l'Académie en bus. Il n'y a pas cours de 14h à 16h ; elle va donc au LONGCHAMP avec Herman et Annie Despaigne, la blonde espagnole ; ils y font de la techno ; Énide leur parle du "retour à la poussière électronique". De 16h à 18h : fusain. Richard Gono est absent. Elle ne voit pas Jean-Paul. Elle rentre en bus. Elle rencontre Annette et Audrey chez eux ; Richard est reparti chez lui. Ils ont travaillé cet après-midi à la recherche du mystère des dimanches après-midi dans sa matière. Le soir elle écrit à sa mère et à son petit frère. Elle se couche à 10h 30. Elle a reçu une lettre de sa tante Marie en Allemagne.

L. J. Le matin Lydou prépare une maquette de décors en passant à l'Académie, mais à 11h elle doit quitter la salle où elle s'est installée ainsi que tous les autres élèves à cause du CAFAS. Elle va en fusain où tout le monde part. Jean arrive. Elle l'embrasse comme si rien ne s'était passé. Ils vont dans un café sur les quais ; Lydou s'ennuie un peu. Il lui avoue s'être battu

lundi soir. Puis ils se promènent le long de la Garonne ; ça va mieux. De 14h à 16h : ils travaillent au décor au fond de la salle de fusain. Il est à côté d'elle. À 16h ils vont aux Quinconces se faire inscrire pour travailler dans un stand de reconstitutions historiques autour de la Révolution ("Ici on mange de la viande !" dit Jean). Puis ils vont voir l'expo à la galerie du Fleuve avec l'inévitable Jean-Louis ("la lamproie !"). Ils y trouvent Michel Dumaroy et Claudia Mabonde. Puis René Sturtz qui discute avec eux. À 18h 40 ils vont à l'expo au STYX ; il y a beaucoup d'étudiants de l'Académie et en supplément de crème, le directeur, Quasimadame, Sissy Conkey, Étroid. Lydou part à 19h et Jean la suit aussitôt. Le soir elle prend une douche et ils se couchent à minuit.

A. N. Aube est levée à 8h 30. Elle ne va pas à l'Académie le matin mais elle part à 13h. Il fait très beau et particulièrement chaud. Elle trouve Nany devant l'Académie : il était là ce matin. Ils vont faire un tour au STYX : il est fermé ; Nany ouvre le bus-théâtre avec sa clef, mais il n'y a personne. Ils reviennent à l'Académie et restent à discuter entre élèves et profs dans une classe du 1er étage ; Nany oriente la discussion sur la parodie, Rabelais, le baroque, et il commence à délirer sur les conques de pierre de l'Hôtel Saint-François, où l'on trouve des sortes de dépôt de fromage gras sous les sculptures, dans une odeur de bois pourri mélangée à celles du Mirail en été : safran, graisses de voitures, pâtes à la tomate par une fenêtre ouverte brusquement rue Gensan au milieu des miroiteries du siècle passé, etc... Ils n'en peuvent plus ! Puis Nany part ; Aube le rattrape tandis qu'il sortait de l'Académie. Ils passent à L'IBÉRIA, et Aube rentre dans une pâtisserie Cours de la Marne, car Nany a faim. Il continue à lui parler des poèmes grossiers sur le *chorizo*, des plaisanteries de potaches ou de 14-18... Retour à l'Académie, d'où Juskela les porte à l'Ordre. Ils y restent un peu ; ensuite ils reviennent à l'Académie. Mais à 18h 30 ils doivent de nouveau être

à l'Ordre. Vers 18h 15, Nany part sans rien dire. Aube cherche à le retrouver : personne... C'est sans doute encore un de ses "enroulements des sens" Elle attend jusqu'à 19h : il n'arrive pas ; aussi elle téléphone à l'Académie où Juskela lui répond que Nany devrait la rejoindre. En réalité Nany est bien à l'Académie, et il rappelle Aube aussitôt : il ne se doutait pas que c'était elle qui appelait ; il reste à une réunion à l'Académie sur la politesse et la muflerie. Aube part chez elle. Le soir : elle se lave les cheveux sur lesquels elle avait mis du fixatif en fixant des fusains. Elle lit un peu un ouvrage de typographie sur tous les signes : grandes et petites capitales, accents, bas de casse, initiales, signes spéciaux, italiques, romains, etc...

R. N. Ramona se lève à 10h. Le matin elle se lave les cheveux. L'après-midi : moulages de bas-reliefs de "bois perdus" faits par Aube. Puis elle voulait aller en ville mais ses cheveux ne sont pas secs, aussi elle continue à travailler. Le soir : poursuite des moulages pour Aube. Couchée à minuit et quart elle feuillette un ouvrage sur L'Hourloupe de Dubuffet.

Nicolai écrit : "Je *vois* par le bout du nez mais mieux encore par le gland (et pas seulement par son trou à double sens : par l'ensemble de la calotte, moi qui ai le privilège de pisser en pleine érection, mais qui ignore la jouissance centrale, à cause d'un défaut du canal !) Je hume par le coude et par le creux poplité ; je touche avec la langue, je suce avec le pied. Par la peau des couilles, je *sais* qui s'approche.

Grâce à la pulpe des doigts je distingue les dingues des affreux, le jaune glissant, le rouge pour eux, le violet freinant.

Avec la peau du dos je lis le journal (jusqu'aux intertitres), et sous la plante des pieds je peux doser le sucre.

Je suis serpent par la peau, moustique par mon antenne, onaniste obsédé, papillon par le thorax...

Jadis, enfin primaires, on se reniflait tous avec le cul, on déféquait avec les yeux.

Paradis !

On ira jusqu'au non-objet, tout simplement. C'est dimanche !"

N. N. Le matin Nathalie prépare deux bouquets : un pour Marie rue Sens, l'autre pour La Grosse. Elle part en bus en début d'après-midi. Elle leur porte un gâteau, la bougie et les fleurs. Nycéphore est tout penaud du quiproquo et de ses hésitations du 29 au soir. Il insiste un peu pour que Nathalie parte avec lui dans leur grenier (soi-disant pour remplir son dossier de demande de prof à Paris). Elle accepte. Mais auparavant ils passent chez La Grosse ; ils l'entendent grogner à travers la porte de bois de la Rue Sens. Nathalie lui donne les fleurs elle les dévore aussitôt, avec leur papier. Puis elle fait pareil avec le cierge. Ils restent peu et prennent le bus sur le Cours du Grand-Maurian vers le grenier. Ils y passent l'après-midi. *ils s'aiment*. Le soir à 20h ils reviennent manger à la conciergerie du Couvent. Puis Walter H. arrive. Ils passent la soirée tous ensemble, et regardent la télé. Puis Joseph le Concierge rapporte Nathalie chez ses parents ; Nycéphore l'accompagne ; Joseph leur raconte en voiture son rêve de cette nuit où il parlait de sa prochaine retraite avec un élève de l'Académie auquel il souriait (qui ressemblait à Nycéphore) et un autre duquel il se sentait plus distant. "C'est le rêve sans fond !" dit Nathalie. Marie lui a donné en partant un gros bouquet de roses rouges.

#### Le 1er Juin

M-C. N. Mila-Cali a un rendez-vous dans la vallée pour le travail avec Damien. Nicolas lui a dit avant de partir en même temps qu'elle le matin : "Même Blake chantait seul dans la nuit pour ne pas avoir peur." Le temps est toujours gris, couvert et froid ; elle a rêvé d'un spectacle d'illusionnisme dont elle était la *patiente* autant que la partenaire. Elle rentre en fin de matinée ; vers midi et demie Nicolas surgit sans qu'elle s'y attende : ils font l'amour sauvagement. Cette précipitation des bouches vers les appendices et des sexes vers tout orifice, cette secouade frénétique jusqu'à se débarrasser de tout ressort, la renvoie à *l'origine de l'amour*, avant toute notion de couple, dans une sorte de débâcle andalouse du plus grand désordre,

un désert irritant sur une peau fragile... Il sent cela aussi, en état de perdition totale, dans un terrain vague de la pensée où encore une fois des objets rouillés déchiquetés, incomplets à jamais, traînent...

É. E. Énide se rend en bus à l'Académie. Richard Gono est revenu. Matin : peinture. Elle y reste jusqu'à midi et demie. Pierre l'attendait au jardin pour aller en ville faire les magasins ; il achète un disque de Brassens ; il ne connaît pas Richard Tuttle, un gars qui fait des sculptures de tissu, dont Hill a ramené un catalogue de New York. De 14h à 16h elle est à côté de lui en études documentaires au pigeonnier ; ils ne font pratiquement rien. De 16h à 18h : fusain. Énide rentre à pied. En ville elle achète un poudrier et du sel de bains pour la fête des mères. Elle fait le paquet le soir et se couche à 1h 30 du matin.

L. J. A. G. dans les préfas. Ni Julio ni sa bande ne viennent. À midi Jean arrive. Ils vont sur les quais. De 14h à 15h Jean tient à aller en Histoire de l'Art où il va être question du Suprématisme ("A bas Rousseau !") ; il espère y voir Erec ; Herman Socatz vient pour discuter avec lui. De 15h à 17h ils continuent à discuter alors qu'Herman devrait se rendre en fusain. Puis Jean et Michel accompagnent Lydou Cours de la Marne. Michel les quitte vite tandis que Jean et Lydou vont au Grand-Théâtre. Elle a reçu une lettre de Bielle qui a bien eu son paquet. Ils se couchent vers 1h du matin.

A. N. Aube est levée à 9h 30. Elle ne part à l'Académie qu'à 13h, comme hier. Il fait très chaud. Pas de monde à l'Académie. Nany arrive vers 14h 30. Il n'est pas venu ce matin. Hier soir il est resté très tard à l'Académie où il y a eu un véritable bal ou boum ! Il pense au "Moulin" ; il en parle, il en devient bavard : « Je serai comme Don Quichotte, après sa victoire sur les moulins à vent ; la différence c'est qu'ensuite il ne voulait pas vivre dans un moulin, effrayé qu'il fut par les marteaux à foulons d'un moulin à eau ! Moi je recherche un moulin disant autre chose, moulins à prière qui tournent au vent ou qui parlent de l'arrestation de Jean Moulin, du témoignage de sa sœur Laure :

la première vague d'arrestation, les clandestins et la technique de leurs réunions au *Terminus de la Ficelle*, les arrestations, puis lorsque le Hardy traître s'évade, et surtout de la "faiblesse de cœur" ! C'est pas contradictoire avec ce qui se passe dans les rues aujourd'hui. »

Ils partent au siège de l'Ordre avec Berthe Picson ("Bière !") Comme il n'y a personne, ils ouvrent les placards et dévorent biscuits, amandes, etc... Ils repartent vers 17h. Réunion d'archis dans la salle du 1er étage, vers 18h 15. Aube y reste jusqu'à 19h puis part à pied. Nany reste à la réunion du Comité d'Action avec Monnier. Antoinette est rentrée de la clinique. Aube va la voir après dîner. Couchée à 23h, elle poursuit la lecture de son ouvrage typographique à propos des traverses, des appex, des empâtements, des panses... *Vanessa from Vénus*.

R. N. Nicolai écrit : "Celui en O que le cenchre en I pique avant qu'il n'éjacule !" Aucune explication. Elle se lève à 9h 45. Nettoyage de l'atelier. L'après-midi approvisionnement du bac à glaise jusqu'à 15h. Puis suite des moulages pour Aube. Le soir elle travaille jusqu'à 1h, se couche à 1h 30, écrit à Nicolai, lui parle de Chiffart et de ses truands.

N. N. Nathalie passe le matin à la Mairie chercher le Dossier pour Paris de Nycéphore, puis au Tribunal pour se faire délivrer un extrait de son casier judiciaire, mais on ne peut lui délivrer sans une procuration signée de Nycéphore. À midi elle le retrouve au grenier. Vers 15h elle va à l'Académie où elle tombe sur Michel et sur Walter H. Les surveillants lui confient une lettre de la vieille Grovy ("Qui baise le trou de la vieille muraille ?"). Elle donne le dossier pour Paris au secrétariat, puis elle va à la gare avec Michel Dumaroy pour payer l'abonnement et se faire photographier. Ensuite elle va au Tribunal avec un mot et la signature de Nycéphore pour l'extrait du casier. En revenant au grenier, elle passe un peu en ville. Après 18h, arrive Nycéphore. Ils restent un peu ensemble. Puis elle rentre seule à pied chez ses parents. Elle arrive à 21h et se

met à table.

### Le 2 Juin

M-C. N. Mila-Cali constate encore la blancheur glaciale du jour en ouvrant les volets. Elle est obligée de fuir au dehors, de sortir pour sentir : odeur de menthe à travers les hautes herbes qu'elle coupe en avançant, grande profondeur d'ombre dans les creusements ravinés et touffus entre les champs où elle passe ; ballet de lunules assez vives emportées par le vent-méridien : elle renaît au jour, après le désespoir physique d'hier (pourtant plein de plaisir) ; sa question fondamentale semble être comment peut-on autant jouir du jour éphémère et qui nous échappe. Le voici par exemple à présent, exultant au sommet de la pente après la fatigue bien sentie, comme le bonheur des animaux qu'on a cru perdus toute une nuit et qu'on retrouve au matin. Elle a reçu une lettre de Lydou qui s'inquiète pour Jean. Elle téléphone à Nicolas reparti, à 16h puis à 20h. Il lui a laissé une belle affiche des Beaux-Arts de Paris "*Presse. Ne pas avaler.*" Puis à 23h elle lui dit de la rappeler demain au retour de son expédition dans la vallée. Elle vibre toujours à la sonnerie aigrette dans la bakélite : c'est devenu un réflexe conditionné par Nicolas ; elle se demande comment cette sensation pourra disparaître, tellement elle est liée à sa peau. La nuit le ciel est uni d'un bleu uniforme autour du premier quartier de la lune ; seule une étoile immobile au-dessous, et en diagonale à gauche un feu clignotant : rêveries archaïques de la petite fille entre ses aïeux, dans le jardin, les soirs d'été.

É. E. Énide part à pied à l'Académie. Elle fait partir le paquet pour sa mère. Peinture. Luis l'invite à aller à Arcachon samedi avec des copains ! À midi elle rentre à pied et ne va pas en cours. L'après-midi elle fait une esquisse brute de peinture en pensant à Penck à Cologne ; il fait chaud ; elle est fatiguée ; elle fait un peu la sieste. Le soir elle se couche assez tôt.

L. J. Le matin à 8h30 Lydou va chez les Roll qui se levaient juste. Ils déjeunent des rôties au miel avec du café, puis elle va ensuite faire des courses. À midi elle doit retrouver Jean pour conduire Roll à la gare qui va chercher des pellicules et du petit matériel. Ils se croisent sans se voir et Jean râle. Ils vont ensemble à la gare

puis vers 12h 45 ils vont à L'IBÉRIA. Ils y restent jusqu'à 14h 15. Julio et Paquito passent : ils partent à Biarritz. Lydou et Jean vont travailler tranquilles au pigeonier jusqu'à 17h puis ils sortent. Lydou passe à L'IBÉRIA récupérer quelques affaires puis Jean l'accompagne au bus, tandis qu'il repart. Elle rentre tôt pour se préparer, fait l'ourlet de sa robe, et à 20h 15 Jean vient la chercher pour aller voir *La Tentation de Saint-Antoine* au Grand-Théâtre ; ils partent à pied. C'est très bien mais ils sont mal placés. Lydou fait la connaissance de Jean-Guy Désobéi. Elle trouve aussi Luc Picquœur et trois filles. À la sortie à minuit et demie, ils vont tous prendre un pot à la gare jusqu'à deux heures du matin. Jean leur parle de cette rencontre là-bas, sur le boulevard Magenta après le 6 février fasciste de 1934. Luc et Jean-Guy raccompagnent Lydou et Jean en voiture vers deux heures et demie, qui se couchent tout de suite. Lydou lui dit : "C'est formidable : tu es vivant !"

A. N. Aube est levée à 9h 12. Le matin elle lit, après s'être recouchée, écoeuvée par le temps gris. Elle reprend *Le Temps des Secrets* de Pagnol auteur que Nany déteste, puis après quelques chapitres, étant arrivée au moment de "l'apsinte", même si elle est prête à reconnaître comme Nathalie (et comme Pagnol à propos de Verne), que c'est toujours une surprise ce qui advient malgré les multiples lectures, elle abandonne pour un ouvrage américain sur les Indiens dans le Dakota, une sorte de fleuve bleu d'écriture s'ouvrant tout à coup dans la chambre... ce qui fait du bien, car il pleut assez souvent au cours de la journée. Elle mange dedans. Nany devait lui téléphoner mais elle ne reçoit aucun appel. L'après-midi elle lave de la tarlatane et elle coud une maquette de costume pour *Le Diable*. Le soir elle coud le *Diable* jusqu'à 23h. Puis elle reprend la lecture du "fleuve bleu".

R. N. Ramona fait dans la cave l'inventaire de ses travaux. Elle va à l'Académie vers 9h 30. L'ordre du jour c'est la délégation à Toulouse pour le contact avec les envoyés de Paris, le rangement de l'atelier de sculpture et des plâtres et la réorga-

nisation de la bibliothèque, selon Nany. Vers 10h 30, ils présentent les dossiers. Elle parle des sculptures maoïstes de la “Cour des Fermages” en Chine. Tout marche bien pour elle. L’après-midi vers 16h, elle part à pied en ville faire des courses ; elle achète des ciseaux pour sa mère. Elle n’a pas le temps de passer chez Lydou et Jean. Elle rentre en bus. Elle a reçu une lettre de Nicolai. Le soir elle lui écrit. Elle écrit aussi à sa mère et fait le paquet des ciseaux pour elle. Elle ne travaille pas. Elle se couche à 1h 15 ; elle écrit encore à Nicolai (“c’est moi que je l’affaire du collier, que je Marie-Antoinette et le Cardinal de Rohan ; c’est moi la Cagliostro, la Du Barry, la “rose” (anus !) de la reine, que je t’ai offerte dans le bosquet ; toi l’homme en noir et moi la femme en blanc, et la pourpre du cardinal qui éclate sur le front de la reine. Axel !”)

**N. N.** Le matin Nathalie arrive au grenier vers 11h 15 après être passée travailler le matin à Gambetta, et tape des textes. Vers 12h 15 Nycéphore arrive. Il ne va pas manger au Restau U et ils mangent un sandwich au grenier. Vers 13h 15 il repart. Elle continue à taper à la machine. Peu après arrive Walter H. : il est convoqué à la SNCF (sans doute a-t-il trouvé un boulot). Vers 14h 15 ils repartent tous deux ; Walter H. rentre chez lui. Nathalie va à l’Académie ; elle espérait y trouver Michel mais elle ne le voit pas. Elle se rend rue Francin (pour annonce passée dans le journal) : c’est un boulot de “porte à porte” pour représentation (“Ouvrez-vous ! Ouvrez donc ! C’est moi !”). Elle aperçoit de loin Ramona dans la rue. Elle ne va pas à la gare pour le deuxième boulot, mais revient au grenier. Elle tape des textes. Nycéphore arrive vers 19h. Il ne mange pas au Restau U. Ils discutent un peu, puis *ils s’aiment*. Elle ressort seule en bus vers 21h 30 pour retrouver ses amies Cours du Médoc pour un projet. Dans le bus elle retrouve un papier où elle a noté “Parler de Syrig” mais elle ne voit plus de quoi il s’agit.

#### Le 3 Juin

**M-C. N.** C’est une tache d’or sur le rocher aux iris pour Mila-Cali en ouvrant les volets. Elle rencontre Yann le jour-

nalier qui débroussaille chez Médard ; il lui parle en même temps des élections législatives et des complots des viornes qui infiltrent leur saloperie de raphia en douce sous les tiges des anciennes fougères mortes, ou qui utilisent comme véhicule la lancée des ignominieuses ronces et la branche d’innocents fruitiers. “Le débroussaillage des mauvaises herbes et l’épluchage des romans provoquent le même bonheur, plongent dans la même certitude de construction et d’avancée.”

Elle a des tracas vers 17h, puis cela s’apaise avec un soir d’or frotté comme fut le réveil, intense.

**É. E.** Énide écrit à Anne et Remy à propos d’un livre qu’il lui ont prêté sur Richard Cœur de Lion. Elle part à l’Académie en bus. Peinture. Fatiguée, après l’esquisse de peinture : le simple drapé d’un tissu de soie. À midi elle va au LONGCHAMP puis au jardin manger des fraises à la chantilly. Pierre y vient ; il lui montre des photos de Pierre Neymo en train de sauter à travers un cercle, et lui en donne une de lui en train de prendre une photo. 14h-16h : techno au pigeon-nier. Puis déco : presque la moitié de la classe est absente ; ils ne font rien et ils partent vers 17h 30. Énide va voir avec Luis et Jean-Paul une expo à *L’Ami des Lettres* d’un artiste qui dessine des lettres à la confiture sur des sous-vêtements féminins ; ils y retrouvent toute la classe là-bas ; beaucoup de Médoc au buffet. Erec provocateur s’assoit sur les genoux de la vieille qui tient la galerie, l’embrasse, lui demande “si sa vieille tante va bien”, etc. Jus de tomate au café en sortant pour éclaircir le Médoc. Demain : excursion prévue à Lacanau avec Luis. Bertrand, Jany et Anne Letoucher, et un autre gars, pour faire des esquisses de vagues à partir de taches d’encre en lavis.

**L. J.** Lydou est levée à 10h. Jean rouspète car la première chose qu’il voit par la fenêtre c’est un chauve ! L’après-midi Lydou fait la chambre ; elle coud (“Moi aussi j’sais faire de la machine !”) Puis elle passe en ville et croise Énide qui lui parle de l’expo qu’ils ont vu ; au retour elle travaille un peu sur un banc-titre et pense à ces caractères en anglaises à la confiture dont lui parlait Énide au moment où Ramona sonne qui vient leur tenir compagnie un moment. Le soir elle se lave les cheveux et se couche à minuit et quart.

A. D. Aube est levée à 9h 15. Il fait encore gris. Le matin elle coud son diable ; l'après-midi idem. Cafard. Elle pleure, prend un demi-nubarène. Elle écrit ; la crise de cafard se poursuit, s'assombrit. Elle est angoissée, énervée : Nany aurait pu lui téléphoner. Vers 18h 30 elle se couche et sommeille. Le soir elle écrit à sa mère. Puis elle finit *Le Diable*. Couchée à minuit, elle lit les observations de Maurice Heine à propos des petites filles possédées par le diable à qui on brûle au fer rouge le clitoris et le vagin, qu'on met en camisole pour empêcher l'onanisme... et fait quelques essais sur du papier de raphia pour les "bois".

R. N. Le matin, après avoir posté la lettre pour Nicolai ("Berlioz a 12 ans, il aime les fines tranches de bœuf, grâce à Estelle qui en a 18"), Ramona commence avec quelques gars à porter de grands panneaux en sculpture afin de préparer leurs stands pour le CAFAS. À midi moules-frites chez Janine et deux pressions. L'après-midi ils déblaient la salle de sculpture également à plusieurs et ils balayent. Puis déco. Ramona part à 18h 15, passe chez Lydou et Jean et reste avec eux jusqu'à 19h 30. Elle lit le scénario ("Cent personnes, par une porte à quatre !"). Le soir elle travaille à des empreintes pour couler de la cire. Couchée à 1h 45, elle écrit à Nicolai.

N. N. Nathalie passe à l'Académie le matin pour voir le directeur qui a des tuyaux concernant les dossiers sur Paris. Elle se rend compte qu'elle avait oublié d'inscrire le numéro de SS au moment de le donner à Pietro Dinar. Puis elle revient au grenier. À midi elle voit Nycéphore et ils vont aux ARTS manger une pizza orientale et des aubergines gratinées ; puis elle sort rue Sainte-Catherine et achète une blouse pour sa mère. L'après-midi elle tape des textes de théâtre de Walter H. le soir vers 18h 45 arrive Nycéphore. Ils restent un peu ensemble et Nycéphore lui montre des photos de drogués qu'il trouve très fortes, faites par un américain inconnu et envoyées par Hill, puis Nathalie rentre voir ses parents pendant que Nycéphore va manger au Restau U.

#### Le 4 Juin

M-C. N. Le matin rien de notable pour Mila-Cali qui a dormi dix heures avec des cauchemars où elle cernait à l'encre la prévision des chutes à venir : le chat repose sur le rocher d'en dessous et la regarde ouvrir les volets. Nicolas appelle Mila-Cali à midi : elle lui parle « de leur belle voiture rapide pour tirer la roulotte, etc... Jamais de maison, ne pas se tracasser, rien que des voyages légers... » Elle se fait une salade rapide de haricots verts, pois chiches, frisée et scarole, piments et poivrons verts, parsemée de brebis, accompagnant un petit carrelet frit au jus de citron. Le soir bandes d'incarnat cendré entre des nuages bleu très pâle également cendrés, carbone ou vieille encre délavée à l'horizon et premier quartier tout là haut au zénith brumeux dans un fond gris bleu uni pastel encore plus pâle ; elle va voler des cerises avant que la nuit tombe tout à fait, et la moindre cerise perdue dans l'herbe l'énerve.

É. E. Levée à 8h, Énide va au rendez-vous à La Victoire à 9h 15. Bertrand et Anne arrivent. Luis à 9h 30 seulement ; son fameux copain (Stephen) a sa voiture en réparation, une Mustang blanche ; il en loue donc une. Ils vont le retrouver au LIBET BAR où il est attablé à manger du fromage de tête. Il est très bien... Il paraît qu'il a toute une collection de miniatures de garages et de petites voitures dans la maison d'un de ses amis chauffeur routier, rue Sauvageau. Bertrand va chercher Jany qui amène un copain... petite dispute ! Ils partent, Énide, Luis, Anne et Stephen à Lacanau. Énide est à côté de Stephen ; il la fait conduire, il lui parle du nombre de tours, de l'adhérence ; il fait des essais de dérapage en 5e. Les autres crient ! Il leur explique qu'il est pilote d'essai. La deuxième vague arrive plus tard avec le copain de Jany : Marc. Pas très beau temps. Énide parle des témoignages sur la répression dont elle a le dossier ronéoté ; elle le fait circuler, mais ça intéresse personne. Seuls se baignent : Jany, Bertrand, Luis et Stephen. Tout le monde peint, ou plutôt esquisse des reflets sur les eaux. Énide se rapproche de Stephen. « En mouvement, c'est vrai qu'il est plus sympathique. » elle dit à Jany.

D'un peu en retrait sous les pins, à l'intérieur des terres où elle s'est réfugiée avec Stephen, Énide observe un gars qui

recouvre de bâches tout un tas de bois. Elle lui demande pourquoi. « Je prévois l'orage qui va tomber et qui commence à tourner, je suis obligé de maintenir les bâches sur les bois avec pierres et madriers ; j'ai doublé celle du fond du chemin, réparé le toit de la poulaille, abrité les poules, les dindes et les canards, et je les ai fermés. Le soir, je suis obligé de tout débrancher et même de couper le compteur. » Il tombe quelques gouttes alors qu'il consolide encore le poulailler, puis ça s'arrête et le soleil luit comme si on passait à un autre film.

Ils rentrent à 18h : Anne, Énide et Stephen. Ils crèvent en route. Stephen répare en un rien de temps. Arrivés au LIBET BAR vers 19h 15. Histoire entre Luis et Stephen (en espagnol : que s'est-il passé ?...) à propos de la clef de la chambre de Luis. Ils trouvent le frère de Luis, Paquito. Énide va chercher ses affaires dans la chambre de Paquito. Paquito et Stephen les rapportent à 20h 30. Le soir mélange de traces mauves post-orageuses et d'exaltation ?... Puis un pincement à propos du sous-bois, comme une pointe à la base du cœur.

L. J. Lydou est levée à 10h. Il fait très beau, comme hier. Elle sort chercher des cigarettes pour offrir à Roll car midi et soir elle mange chez eux (sans Jean). L'après-midi, elle esquisse quelques vêtements à l'aquarelle pour montrer à Nathalie, puis elle recopie la scène de la promenade où les enfants aveuglent l'énorme marchande de bonbons avec des ronds de soleil et la volent tout en lorgnant ses gros mollets ; ils éclairent toutes ses rondeurs, glissent dessus. Le soir elle écrit à son père, elle feuillette *June and School Friend*. Couchée à minuit et demie elle lit un peu la pièce radiophonique de Nany, *L'Oiseau-Théâtre*.

A. N. Aube est levée à 8h 30. Il fait décidément gris pour l'éternité ! Elle part à l'Académie à 11h 15 et poste la lettre à sa mère au passage. Pas mal de monde à l'Académie. Vers midi vingt Nany arrive ; Aube était au téléphone au bar chez JANINE ; il rentre, salue les autres et l'embrasse. Elle lui demande où il va travailler ; il ne sait pas encore. Puis il revient chercher Aube et les autres pour l'aider à ranger la bibliothèque ; il se déride un peu et devient presque gentil. La nuit der-

nière il a déménagé des plâtres à la cave avec Picson ; ils en ont cassé beaucoup d'autres, aussi ce matin, avant qu'Aube arrive, il y a eu une grande crise avec les profs. Vers 13h ils vont à L'IBÉRIA. Avant 14h il repart à l'Académie sans attendre ; Aube va bientôt l'y rejoindre ; ils restent à peu près ensemble. Puis Nany part au campus pour une réunion ; Aube préfère assister à une réunion dans l'amphi (élèves, profs, directeur). Julio est revenu à l'Académie cet après-midi. Nany revient vers 17h 30 ; il prend Aube sur ses genoux ; il est très gentil, tendre. Mais vers 18h 15, il est obligé de se rendre sur la chaire pour parler à tous les autres de la réunion des Salonnards, et des Syndicats d'Artistes à Paris. À 19h, Aube revient vers lui ; ils parlent ensemble, s'embrassent en public. Puis Aube rentre en voiture avec Juskela qui lui reparle des classifications traditionnelles des lettres : humaines, garaldes, incises, linéales, antiques, didones, mécanes, etc... et des caractères non latins. Il lui parle surtout des caractères modernes : les Frutiger, Peignot, Univers un peu comme en parle Axlhéros... Le soir elle est couchée à minuit 45.

R. N. Ramona commence à emménager avec les autres la salle de sculpture en stands. L'après-midi elle fait de la déco en loge jusqu'à 17h 30. Puis elle part pour préparer l'arrivée d'Helen l'Anglaise (demain). Seulement lorsqu'elle arrive à la cave, Helen est déjà là à l'attendre devant la porte avec Liz et Charlotte. Ramona prépare la chambre en vitesse. Elles se mettent à table à 20h. Elle leur apprend que G. est venue de Lyon. Vers 22h Ramona se met un peu à travailler jusqu'à 23h 30 tandis que les autres sont couchées ; elle se couche à minuit.

N. N. Nathalie reste dedans. Exercices, etc... Vers 17h elle part. Elle passe au *Grand Quartier* où l'on demande une chorégraphe et danseuse pour toutes les grandes vitrines de Paris (du *Grand Quartier* et d'autres Grands Magasins) ; elle ne peut voir le directeur, mais seulement le metteur en scène attitré. Elle aimerait bien se produire dans les vitrines de la rue de

Rivoli, surtout à la Samaritaine (“et en particulier à Noël, avec tous les animaux en peluche !”, elle dit). Elle devra repasser demain matin. Puis elle achète le pull pour Marie à l’Institution, et elle croise Roll rue Sainte-Catherine ; elle poste un paquet-surprise pour sa mère et revient au grenier vers 18h ; elle y trouve un mot de Nycéphore qui lui demande de bien vouloir téléphoner pour lui à une entreprise qui lui donnerait éventuellement du travail. Nathalie redescend donc rapidement, tente de téléphoner deux fois mais en vain : on ne lui répond pas. Elle revient à l’atelier et commence à taper une lettre pour un travail d’étalagiste. Nycéphore arrive peu après. Ils se disputent un peu lorsque Nathalie lui apprend qu’elle a acheté un pull à manches courtes pour Marie : il trouve que c’est du gaspillage “pour cette truie”. Nathalie fait la tête ; elle lui dit : “C’est pas parce que Nicolaï est parti qu’il faut chercher à le remplacer à tout prix !” Il termine son dossier pour Paris et doit taper une lettre pour le Recteur ; il tape à plusieurs reprises et jette la feuille à chaque fois puis il finit par déchirer le dossier : “Au rectum le recteur !” Nathalie se met en colère tout de suite très nerveusement. Alors en riant il lui montre qu’il a fait un tour de passe-passe et déchiré un faux brouillon. Puis il veut partir chez lui ; Nathalie voudrait aller au cinéma ; elle finit par le décider et ils arrivent au Victoria vers 21h 15. Très bon film de Fellini : *8 1/2*. Ils sortent du cinéma avant minuit : il n’y a plus de bus, et Nycéphore doit rentrer à l’Institution récupérer du matériel. Nathalie décide de dormir au grenier tandis que Nycéphore part en vélo ; mais elle rencontre les Courtine dans l’escalier qui la déposent chez ses parents.

#### Le 5 Juin

M-C. N. Pour Mila-Cali après être sortie d’un cauchemar à New-York plein de meurtres et de dangers (elle s’y trouvait avec Ella et Hill), il a fallu attendre midi passé pour que *la suffocation du jour* advienne, ce bénéfice de la journée avec les

fraises sauvages. Auparavant elle avait juste aperçu en se levant des cercles de terre plus foncée dessinés par le désherbage dans le potager de Yankou ; puis elle rencontre en contrebas le journalier qui avait taillé avec un grand coutelas un jeune pin en épieu avec lequel il s’efforçait de faire s’écrouler un énorme rocher reposant en équilibre périlleux sur l’arête d’un caillou, et qui risquait de se précipiter à un moment tout à fait inopportun sur la route en dessous. Il s’acharnait ; on aurait dit Ulysse forçant l’œil du monstre, fouillant à la base de la roche la terre encore humide, faisant sauter les éclats de pierre, arrachant des lambeaux de racines et tout à coup le rocher s’effondre et roule comme une catastrophe, tandis qu’il revient les mains toutes noires de résine et de poussière, cette résine qu’on enlève aujourd’hui bien plus aisément que du temps de Médard.

E. H. New-York. Ella et Hill ont loué un appartement à Manhattan : trois pièces meublées dans une vieille bâtisse jadis de grand luxe donnant sur la 63e rue et pas loin de la Deuxième Avenue. “You’re the light of Nirvana/ A red sunset in Havana.” Aujourd’hui Hill se dirige vers Lower Manhattan près de Battery Park ; il y a d’immenses gratte-ciels en construction à partir du centre et ça s’étend ; Hill est toujours enchanté lorsque de telles énormités surgissent de cette ville ! Hill regarde vers le Sud, vers la montagne soutenant le ciel, et ce qui échoit au-delà de la montagne. Il veut acheter un appartement, très haut, 100ème étage, comme l’Empire ou quelque chose comme ça ; il se trouve pour l’instant dans une autre rue à quelque distance de là à l’intérieur de Chinatown, mais il n’a aucune difficulté à s’y retrouver, pour se diriger. Il voit toute la ville, mais également tous les pays dans sa tête, comme sur un atlas, avec des cartes, des illustrations, des parties en relief, des déformations, de vastes lacunes — et aussi certains détails d’une exactitude photographique, comme des souvenirs d’enfance. Au hasard de tous ces lacets, il rencontre Ella qui se rend au même endroit de son côté, accompagnée par des gamins, car c’est à cet endroit qu’il doi-

vent s'épouser pour la vie.

Hill est prêt à tout pour ça ; il lui semble qu'il est *conscient* pour la première fois de sa vie. Elle va aussi au bureau de vente des appartements et elle se met à marcher avec lui : elle a fait beaucoup de voyages et elle se pose dans n'importe quel endroit où on peut vendre de ces sortes de bijoux en toc faits par des routards, vaguement exotiques et clinquants, avec du maillechort, du cuivre, des perles et du cuir, et elle y installe ses chaînes, ses bagues, ses colliers ; du reste, elle en déballe tout en marchant, et y'a un gars à présent qui arrive et se joint aussi à eux : c'est un spécialiste des combats de coqs et il ne parle pas beaucoup, mais il leur dit qu'il veut lui aussi acheter un appartement, plutôt en rez-de-chaussée pour sa part, "et ça tombe bien, parce que c'est les seuls qui restent, pour organiser des combats de coqs sur des surfaces de lino avec des paris tenus secrets de l'ASPCA et du fisc", et ensuite il se débrouille pour nettoyer tout le sang, et les coqs morts sont jetés dans la baignoire, mais il a remarqué dans les derniers immeubles qu'il a visité que les fameuses "piscines fermées" des appartements avaient tendance à fuir vers les étages au-dessous, et c'est pas très rassurant pour une construction toute neuve pas si géniale que ça. "Imaginez que tout le sang pisse aussi par là !" Hill dit : "Comment ça, au rez-de-chaussée ? — Ouais, il reste plus que des rez-de-chaussée ou des premier à la rigueur. Mais il suffit de mettre des épais rideaux pour filter la poussière et le bruit."

Il leur dit aussi qu'il y a des clubs secrets dans ce genre du côté des avenues C, D, etc. dans l'East Village, sans doute organisés par les noirs et les portoricains. Puis comme il est en chemise avec une cravate il leur raconte qu'il a perdu sa veste et son manteau dans une soirée de combats organisés ; il ne se souvient plus à qui il les a confiés pour qu'on lui garde ; il a bien demandé à tous les gus autour de lui, mais personne ne les a vus, et il a l'air vraiment désolé, car c'est le genre

de pauvre costume "à son âge" (il a à peine vingt balais), dans lequel on file toute sa paye pour flamber, parce que les paris ça rapporte pas beaucoup.

En route ils tombent sur le conducteur du bus 3C qui fait le trajet tous les jours et qui habite vers Pine Street ; il est en train de se changer derrière sa voiture de sport, à côté de sa femme. Il leur vante les mérites de son bus : radio, mini-télé, clim, etc. Hill lui demande s'il peut déposer juste ses affaires en consigne dans le bus, qu'il préfère continuer à pied. "Pas de problème !" Hill n'a pour tout bagage qu'une chemise cartonnée avec quelques feuilles dedans ; il la laisse par terre sur le goudron, tout près de l'endroit où le gars se change, et poursuit sa route. ("Petit-Loup avait terminé son discours ; il restait debout, les yeux baissés, comme vidé de sa force.")

É. E. Énide passe la fête des mères avec les voisins dont les filles sont à une communion. "On ouvrira les poules... au moins on est tranquille." À 10h 30 elle se rend au cimetière avec ses parents de passage, puis Erec et elle vont tout de suite manger dans un petit restaurant chinois AU JASMIN, et ensuite prendre un café à LA CONCORDE.

Le reste de l'après-midi Énide enchaîne plusieurs esquisses de peinture inspirées du Coligny de Duval. Puis il mangent seuls chez elle, avec Erec. Elle pense à Stephen, à sa conduite, bonne en voiture, mais...

L. J. Jean était là lorsque Lydou arrive à L'IBÉRIA. Il lui a porté une rose rouge ; Lydou lui dit qu'elle ne viendra certainement pas à L'IBÉRIA le week-end prochain car elle doit rentrer au Château voir son père. Naturellement il se vexe ; il veut partir et ne pas revenir à midi. Lydou le prend au mot ; il part. Vers 11h elle va chez Roll. Mais Jean arrive juste en même temps qu'elle devant la porte. Il veut qu'elle parte avec lui. Elle ne cède pas... il ne voulait pas rester ce matin ! Et maintenant elle a promis à Kikou de passer la voir... Jean part sans rien dire. Elle mange chez les Roll. Puis au café. Entre 14h et 15h elle passe à l'Académie dans la classe de fusain pour voir Jean qui ne dit rien. À 16h

il monte dans le pigeonnier de gravure et va voir Loutrano dans sa loge en Professorat, qu'il voulait filmer en train de peindre ("Il se prend pour Van Eyck."). Il ne s'occupe absolument de rien d'autre et n'est là pour personne. À 18h Lydou lui demande de l'accompagner au jardin ; elle prend le bus face au Laboratoire et l'embrasse. Le soir en l'attendant, elle porte "Querida" chez les Roll et ils regardent un peu la télé. Avant de rentrer chez elle, elle leur parle de l'ancêtre du Comte de Monte-Christo, ce type enfermé pour une irrévérence pendant 50 ans, de 1787 à 1837, et qui n'a rien su des changements historiques : il ignorait tout de la révolution, de l'empire et du reste. Qui plus est, pendant ce demi-siècle, il est demeuré là à écrire une Histoire de la Grèce ! À peine chez elle, elle écrit à Ritam. Couchée à minuit et quart elle regarde un ouvrage sur Munch et Otto Dix.

A. N. Aube part à l'Académie à 10h 15. Il fait beau. Elle y reste jusqu'à midi et demie. Elle ne voit pas Nany. Alors elle va à l'atelier, mais auparavant elle trouve Castex et Suivre (qui sont passés à l'Académie), en compagnie de Pietro Dinar, le directeur (dit Lardon). Ils lui offrent l'apéritif et des "amuse-gueule". À l'atelier elle relie ensemble les manuscrits de ses lettres transformées en émissions radiophoniques de vacances par Nany, pour lui offrir (*enroulement des sens*). Elle prend un demi-nubarène. Vers 14h 30 elle part pour une réunion prévue avec les profs. Elle passe au STYX où il y avait Nany au milieu des décors en morceaux. Il dormait ce matin (couché cette nuit à 3h). Il embrasse Aube et ils font le tour du pâté de maisons ; il est d'humeur mélancolique et pas dispos pour la réunion. Ils reviennent à l'Académie, discutent devant la porte, puis repartent sur les quais, reviennent... (Nany voyait régulièrement passer les dockers sur les quais avec leurs grosses chaussures au bouclier de métal, dans la boue des berges.) Finalement ils vont à l'Académie et restent quelques minutes ensemble dans la galerie du bas. Puis il monte vers la salle des profs où se tient

la réunion, mais redescend aussitôt sans entrer. Aube lui demande de leur consacrer seulement une demie-heure. Il accepte ; ils montent tous les deux dans la salle des profs pour une discussion avec eux, puis ils repartent tous les deux à l'atelier ; Nany est toujours triste ; il "sent tout se briser" ; il pleure. Il dit que parfois "il a peur de tout, tout le temps", comme s'il était menacé. Puis Aube emporte ses disques préférés, deux livres et rentre chez le grand-père. Le soir elle écoute les disques en rêvant (*catégories vibratoires*). ("Moholy-Naggy et le Bauhaus, ses projets de *graver un disque*, qui intéressent aussi Nany.") Couchée à minuit elle lit un ouvrage avec des machines et des roues motrices partout, des types sinistres dessus en blouse grise, moitié chauves (Jean !), plombagins, intoxiqués devant ces outils incompréhensibles.

R. N. Ramona travaille en loge le matin. Helen et les deux autres Anglaises arrivent à 11h 30 en super-mini-jupes vert pomme et roses sur leurs cuissots de truies et se font siffler par tous les gars de l'Académie, surtout les archis... Elles fuient dans une banque pour changer de l'argent. Puis Ramona rentre seule à pied à l'Académie ; les Anglaises vont continuer à se faire siffler en ville. L'après-midi : loge. Puis tous préparent les stands en sculpture. À 18h 30, Helen et Liz l'attendent en voiture. Charlotte est rentrée à la cave se changer en tenue "sans sifflet" ; elle leur fait visiter les différents ateliers. Puis elles rentrent. Repas animé dans le café-bar du catcheur où elles boivent de l'armagnac. Le soir Ramona saouïe ne travaille pas. Elle écrit à Nicolai à propos du rapport des Soviets avec la sculpture, au moment de la révolution russe. Elle se couche à minuit.

N. N. Le matin Nathalie avait rendez-vous avec le directeur du *Grand Quartier* vers 9h 30, mais ne prend le bus (le 15) que vers 10h 15 (avec Lucette). Le directeur n'est pas là encore ; elle doit repasser vers 14h cet après-midi. Elle va au grenier, tape une lettre (pour le Recteur de Paris) pour le dossier de Nycéphore, qui arrive vers midi et quart. Il va rapidement manger au

Restau U. Vers 14h Nathalie sort, et va encore téléphoner pour le boulot de Nycéphore ; elle n'obtient pas la communication. Puis elle se rend au rendez-vous avec le directeur du *Grand Quartier* ; elle lui parle de ses études... mais elle a très peu de chances ("Charme envolé, laid, laid !"). Il prend tout de même son adresse et ses références chorégraphiques. Puis elle voit le metteur en scène responsable de toutes les animations de vitrines en France avec qui elle discute un peu. Elle repart vers le grenier, fait les magasins. Elle re-téléphone (cours Aristide Briand), obtient la communication, mais aucune précision quant au boulot. Elle revient au grenier et attend Nycéphore — bien qu'elle l'ait prévenu qu'elle ne l'attendrait pas — en tapant à la machine des sortes d'insanités et de textes obscènes de Nicolaï. Il arrive un peu avant 19h, très content de la voir. Il va ensuite manger au Restau U. Elle prend un bus et arrive à Gambetta vers 20h 30.

#### Le 6 Juin

M-C. N. Toujours le rocher d'abord visible avec sa partie droite dévorée de lumière. En petit-déjeuner de salade de fruits, d'un cake et d'amandes dans ce qu'il reste de jardin au-dessus de la pente filant vers la vallée, crudité des ballets de lumière renforcée par le vent vif encore frais qui fait claquer un des volets de la maison (elle ne peut dire "chalet" ni "ferme"). Médard ce con dialogue avec un énorme verrat : Maurice ; c'est le surnom qu'il lui a donné ; il a la moitié de la gueule plissée et il grogne en voyant Médard bouffer du boudin et des saucisses devant lui avec un autre bouseux de charpentier. Elle espère que le cochon furieux lui bouffera les couilles. Elle grimpe en vélo jusqu'au col : le vent est très violent là-haut ; malgré le soleil elle a froid ; elle traverse une prairie de marguerites, d'armérias, de scabieuses, de bleuets, de trèfle sainfoin et d'ombelles indéterminées. Elle a emporté un livre avec elle ; elle le repose et elle dit : « Bon quoi, l'aire-dale pousse du nez la petite chienne jusqu'à la faire rouler ; il y a l'ajout du bois de pommier au noyer pour fumer le bacon, le paradis des animaux, et puis surtout des tas de conneries sur

les peintres comme "Millet peintre banal"... Quoi encore ? ».

É. E. Énide part à l'Académie en bus. Déco. L'Assemblée Générale a décidé de continuer la lutte et de préparer l'Université d'Été. Elle parle avec la bande à Luis de samedi. Luis lui avoue avoir parlé d'elle à Stephen avant qu'ils aient fait connaissance. Samedi soir Stephen s'est excusé auprès de Luis, croyant que Luis avait un penchant pour Énide. À midi Énide va au jardin seule avec Richard Gono ; il lui montre des photos de sculptures faites uniquement de pression des mains sur l'argile, ensuite cuites et grésées. De 14 à 16h elle va en voiture voir l'expo à *L'ami des Lettres* avec Pierre, Jocelyne et d'autres. Ils portent en passant Désirée à la boulangerie, qui doit y faire des assemblages de pains avec différentes farines, qu'elle va peindre ensuite. De 16h à 18h : fusain. À 18h 15 Énide a rendez-vous avec Stephen au *Soleil Levant*. Il y était déjà. Ils vont tout de suite à Robinson (à 20 kms de Bordeaux), pour faire des essais de vitesse sur une piste avec sa Mustang. Puis ils circulent dans le village à la recherche d'une pharmacie. Énide trouve que c'est un joli coin ; pas de monde ("La plus belle explosion du monde : Halifax." Elle a trouvé ça dans le numéro où Mme de Sombreuil boit un verre de sang). Ils vont manger dans un self pour étudiants. ("Le monde inter-oral..."). Ils repartent à 21h. Stephen rapporte Énide. Elle arrive à 21h 30. Le soir elle écrit à Francis Liaut et lui parle des peintures d'affiches arrachées de Villeglé et des aérosols de Martin Barré.

L. J. Le matin Lydou passe à l'Académie : personne en cours. Elle va chez Roll avec Lison Tartin, toujours un peu jeune veau avec son nez à la retrousse et son cerveau bouclé ; elle vient de chez Julio ; tous les autres partent en modelage sauf Julio qui dort, saoul. Lydou travaille sur une maquette de décor avec Lison chez Roll. À midi Jean vient la chercher... Roll la tenait juste par le cou...! Jean râle et fait la tête. Puis ils vont sur les quais où tout s'arrange. Il n'aime que les Orphelins. "À l'Orphelinat certains utilisaient de la soie, dit Jean, pour se procurer une sensation de femme ; des foulards encore odorants volés à des filles ou lors des promenades, sur les étendoirs, attachés der-

rière les reins, sans trop serrer. Un faisait le guet pour des billes ou des osselets, à l'entrée du dortoir pendant que l'autre entassait oreillers, coussins, traversins, édredons, pour *faire masse*, mais on n'avait pas de fantasmie, on ne "voyait" personne, enfin moi en tout cas, et c'est aussi ce que m'en ont dit ceux que je connaissais bien, qui souffraient autant de *l'abandon*. Pour moi c'était un acte lié à la lumière, à la saison, l'inverse d'une communion, une absence au monde, mais *civile*." De 14h à 16h Lison part en fusain avec les autres puis elle monte en gravure rejoindre Lydou et Jean et travailler avec eux. À 18h Jean et Lydou partent jusqu'à la Comédie à pied et prennent le bus pour deux stations ! Lydou a reçu un mandat de son père. Le soir elle coud ; ils se couchent à minuit et demie.

A. N. Matin : fumure étendue grise du ciel d'un désespoir absolu et d'un bonheur intense en même temps. Si Nany se tuait, ça serait aussi de dégoût contre la pluie, il a dit. Aube ne part à l'Académie que l'après-midi. Elle trouve Nany qui lui fait voir son travail de la nuit (jusqu'à 5h : il n'était pas là ce matin.) Il a préparé et peint la salle de sculpture pour ce soir ; c'est lui qui en a réalisé toutes les fresques polychromes ! Mais Aube lui demande de sortir encore un peu ; il parle de choses et d'autres. Aube part et va s'asseoir sur les marches à l'entrée. Vers 15h : amphî. Réunion Générale. Hondelatte dit : « Les cases doivent être larges pour que chacun trouve sa voie. » Il doit avoir bu. Et Courtaud : « On ne doit plus rechercher le génie, mais plutôt élever la moyenne. — Oui, dit Salières, mais l'intégration est contre-nature pour "l'artiste-seul". — Aux États-Unis les gros cabinets ont les gros chantiers et les architectes libres les maisons individuelles non préfabriquées, dit Potard. » Bouilly : « En tout cas la réforme ne doit pas mettre en place une bureaucratie plus forcenée. » Max : « La poésie fout le camp ! Les architectes s'occupent de la poésie, le reste est affaire de techniciens. » Lère : « Y-a-t'il de mauvais programmes ? » Martin : « On est devant

une maison comme devant un costume ; parfois le client ne veut qu'une façade. » Puis ils lisent le texte des 102 architectes bordelais exigeant que soit promulguée une nouvelle loi abrogeant celle édictée le 31 décembre 1940, ainsi que des lois complémentaires. Ils parlent même d'un retour du Tour de France ! Aube attend Nany pour s'asseoir près de lui. Il est toujours gentil, puis s'avance pour parler à tout le monde, monte sur le banc. Après la réunion Aube lui demande de passer la soirée avec lui, mais il doit rentrer à Sainte-Monique. Puis il lui demande de l'attendre : il reviendra dans quelques instants. Il revient, et Aube l'accompagne au bus puis va à L'IBÉRIA, et prend du nubarène. Vers 21h elle part à l'atelier chercher une provision de nubarène, repasse à L'IBÉRIA puis à l'Académie, mais ne reste pas à la fête. Nany n'arrive pas à la réunion du Comité. À 22h 30 Aube se fait raccompagner en voiture par Ramsès. Elle prend du nuba et écrit à Nany. Pleure.

R. N. Le matin Ramona porte les lettres à Nicolai, qui était un train de rouler un joint, passe à l'atelier à 8h 30 voir si Aube est là (pour l'accueil des Anglaises au Mas !), puis va travailler aux stands. Enfin en loge. Vers 13h elle va en gravure, ne mange pas. Helen, Liz et Charlotte arrivent ; elle leur montre son travail. Elles ont mangé dans un boui-boui sur les quais d'où elles ont été poursuivies ; elle partent maintenant vers le Mas chez Aube (après avoir téléphoné). Ramona les accompagne au bus et leur laisse un mot pour la maman de Aube. Puis elle revient en loge. Enfin, encore les stands. Le soir elle travaille sur des esquisses de terre de drapés seuls. Elle est couchée à 1h 30.

N. N. Nathalie levée vers 9h fait du ménage dans le grenier, repasse et arrange la blouse de Nycéphore, dont il se sert dans le labo, trouée par le révélateur et brûlée par l'hyposulfite. Après manger elle se prépare pour le spectacle en cours et arrive à Gambetta vers 16h alors qu'il a plu à torrents. Nycéphore n'y est pas encore, et Nathalie est fort étonnée car il devait venir

la voir travailler ce matin. Elle range le studio, balaie et change deux ou trois tatamis de place, range des paillons. Nycéphore arrive vers 17h (il était chez Les Gras où il y avait une orgie qu'il photographiait). Il est passé hier soir et ce matin chez Walter H. mais n'a vu que sa mère avec qui il a discuté. Néanmoins ils sont invités à y manger ce soir, alors qu'ils projetaient (!) d'aller au cinéma. Ils vont donc chez Walter H. en fin d'après-midi ; ils y mangent avec son copain Hugh le Voyou. Ils y restent le soir assez tard ; aussi ils ne vont pas au cinéma. Ils rentrent à pied au grenier ; ils y dorment.

#### Le 7 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève en grande fraîcheur lumineuse après 10h 30 de sommeil, malgré des cauchemars toujours aussi désespérants et faisant douter de tout futur. Elle entretient cette brillance alors qu'elle relit un bouquin de Burroughs, s'approche de *la grande intuition du départ et du bâclage des lettres*, mais la laisse échapper au lieu d'en profiter aux alentours de midi où elle serait saisissable, car Médard arrive, elle est obligée de lui parler et elle retombe dans ce monde-ci ; elle part avec lui cueillir des cerises qui sont bientôt complètement mûres ici, presque noires, alors que dans la vallée elle sont déjà "passées" ; elle se dit que s'il y a un animal qui se nomme le glouton il s'accroche comme elle en agrippant le tronc des cuisses et en cassant les branches tellement elle les veut avec férocité ; mais ce gros con de Médard qui ne cesse depuis trois jours de baffrer des cerises pète devant son nez dans les fourches de cerisiers en pensant sans doute que le vent emportera tout mais au contraire... La cicatrice à la main de Mila-Cali s'est réouverte et se boursoufle et le pus y revient par amas jaune-verdâtre.

Heureusement en fin de journée Nicolas l'appelle pour un long échange ; il lui parle de sa jalousie envers Damien, de Tahiti, de ses envies de partir à Papeete ou à Paea retrouver Chequito ; et du dermato à voir pour sa blessure. Nicolaï lui a appris que Cordelier, le toubib (surtout connu comme avorteur), était à la recherche de diamants en Australie. Il veut reprendre la tradition familiale.

É. E. Énide part à pied à l'Académie. Déco. À midi Stephen l'attendait devant la porte avec Luis et quelques autres. Ils portent Désirée et Jean-Pierre (qui doit photographier les réalisations de Désirée), à la boulangerie tout en parlant de Boltanski et Sarkis, puis Énide entraîne Stephen dans le petit restaurant grec qu'ils ont découvert avec Érec sur les quais, et ensuite ils vont prendre un café chez Castan et ses rocailles. Ils discutent du bizuthage ; Stephen est contre ; il a 24 ans faits le 5 mai. Il la rapporte à l'Académie à 15h. 15h-16h : Luis fait des confidences à Énide. Elle rentre en bus. Elle a reçu une lettre de Anne.

L. J. Le matin Lydou travaille au montage de plans d'enfants de l'Orphelinat Maucaillou. Elle dit : "Les enfants pour Jean, c'est toute une classe, une seule !" aux Roll qui viennent la voir. Jean est parti tôt ; il devait revenir à midi mais il n'arrive pas ; aussi Lydou va avec les Roll chez eux. Il y a là des gars et des filles de l'Académie : Christian, Pierre et Louis qui repartent assez vite pour le cours de fusain ; puis Lison et Alfred l'entraînent et elle part avec eux un peu après 14h. Elle tombe sur Jean qui était à l'Académie depuis midi. Après le cours de fusain Lydou et Jean sortent ; il pleut. Ils vont CHEZ AUGUSTE à la Victoire prendre un pot. Il se souvient que lorsqu'il ramassait la suie devant le poêle dans la chambre de l'Orphelinat, il en tombait toujours des éclats : les autres faisaient exprès de claquer la porte dès qu'il avait le dos tourné, et il se remettait à genoux en pyjama rayé avec sa petite balayette. Ils prennent le bus à 18h 30. Le soir Lydou écrit jusqu'à 1h 30.

A. N. Aube est levée à 8h 45. Amplitude et beauté du Collège et de l'École de l'Académie, cette nuit, également désertés. Là, dans cette pièce désormais vide (pour ainsi dire dévastée), dans le tiroir du haut du seul meuble qui reste, le Surveillant Général (Pète-Sec ?) trouve une enveloppe destinée à la mère de Aube en particulier, de la part de son père, et cette enveloppe contient apparemment un moyen de contraception sous forme d'un très vieux caoutchouc plastique jaunâ-

tre, épais comme les anciens jouets, bien que cela ne ressemble en rien à un préservatif ni à quoi que ce soit de connu en la matière et plutôt à une sorte de mini-valise-jouet aux angles mous, opaque et sans poignet. Posé sur le sol cela pourrait être la banquette de mousse d'un divan, avec sa partie retrécie à l'arrière formant une sorte de gouttière pour s'emboîter sous le dossier. Mais Ficel, le Surveillant-Nabot, défend qu'on touche à rien, du bout de sa trogne pigmentée, poussant sans arrêt du menton sa tête en avant et vers le haut comme il a l'habitude de le faire, pour la dés-étrangler de sa cravate et prendre l'air ; et Glaisabout, cet imbécile rouge et basque, ricane bêtement. Aube pense à ce que lui a dit Nany : à chaque fois qu'il revient en rêve à l'Académie, leur vide prend une place énorme, mythique, considérable !

À 11h 30 elle part à l'Académie en stop. Le conducteur a mis une photo de lui sur le tableau de bord, côté passager : il est nu sur un pré d'herbe haute, avec une queue assez longue pour faire pompe à essence. Elle trouve Nany en sculpture en train de discuter avec Ramona ; il dit que le Louvre a été réouvert et donne à Aube une bouteille à porter à L'IBÉRIA. Lorsqu'elle revient à l'Académie il n'y est plus ! Elle se rend à l'atelier et commence une gravure sur le plancher. Elle revient à l'Académie à 13h 35 et trouve Nany ; elle lui demande de rester avec elle ; il voit qu'elle est triste ; il croit qu'elle a pris du nubarène ; ils sortent. Elle lui donne la lettre d'hier soir. (Quid de cette lettre ? On ne le saura pas.) Il veut la quitter car il se trouve pitoyable. Elle pleure ; il reste doux et calme. Ils reviennent à l'atelier, redescendent tout de suite, passent un moment à l'A. G. extraordinaire convoquée depuis mardi 4 à propos du colloque d'Amiens, des ateliers libres et de la proposition de la Fac de Sciences de réaliser une immense œuvre sculpturale sur le Campus de Talence. Puis ils vont dans un petit café ; Aube est toujours triste. Ils reviennent à l'Académie et se rendent dans deux commissions différentes : celle

pour la sculpture-habitat collective et celle pour préparer les voyages du bus peint itinérant du STYX. Il y en a d'autres qui travaillent sur des mobiles et des affiches. Aube et Nany se retrouvent à deux reprises dans les préfas. Nany la presse contre lui pour la consoler, l'embrasse très tendrement. Réunion salle 10 avec Popaul qui parle de l'entrée ouverte à tous dès la rentrée d'octobre et de la carte d'étudiant acquise aussitôt. Aube reste à côté de Nany. Elle part à 18h 15 puis revient à l'Académie 10 minutes après. Elle retrouve Nany puis ils se disent au revoir. Le soir elle prépare sa valise, sans entrain.

R. N. Ramona va à l'Académie dès 8h 30 pour préparer son stand. Ils sont plusieurs à y travailler ; en fin de matinée Walter vient la voir pour lui proposer un coup de main. À midi Ramona mange dans sa loge et l'après-midi elle reste en loge pour travailler à une reproduction sur bois d'une Vierge à l'Enfant. Elle part à 18h 45 et passe à la papèterie. Le soir elle ne travaille pas. Couchée à 22h elle pense à Nicolai en feuilletant un ouvrage sur Man Ray et sur Picabia.

N. N. Nathalie et Nycéphore passent la journée dans leur grenier. Ils y mangent (ils ont emporté des affaires), discutent, et Nycéphore a l'impression d'être visionnaire pour son devenir, après avoir failli devenir aveugle. Il explique à Nathalie que c'est le docteur Nicolas qui l'a sauvé, rue Croix de Seguey, juste en face de la maison de la Radio. En ce moment, il *voit Nathalie partir*, et ça l'épouvante ! Il a toujours ces migraines terribles avec des odeurs de vernis et de gaz, et ces sortes d'endormissement dans la journée (quand il est seul) ; parfois il a l'impression de n'avoir plus aucune force, et que Nathalie lui serve d'étayage.

#### Le 8 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 6h 30 après 7h 45 de sommeil. Elle doit aller en ville puis Calo et sa femme l'ont invitée à manger à midi dans la minable discothèque qu'ils ont aménagée, avec des bougies dans des chopes : chorizo, merguez et oignons blancs à la crème, bottes de radis rose et

whisky de Galway ; elle baffe trop et trop vite en hâte de partir : mal de tête dès qu'elle rentre, l'impression d'avoir perdu sa matinée, de n'avoir pas connu l'espace de la journée.

À peine rentrée dans sa chambre elle ressort : elle a besoin de faire une coupure pour avoir l'impression d'être libre, de rêver dans le jour, besoin de sa dose de soleil et d'incertitude, quitte à retravailler ensuite pour la maison ; elle retrouve Burroughs, cette écriture chaotique et géniale ; elle somnole à côté du *Festin Nu*, en plein soleil, et le relit à l'endroit même où Nathalie venait lire Pagnol, dans un abri de cystes cerné d'abeilles, et ce n'est pas une reconnaissance du paysage qu'elle vérifierait en le lisant ; au contraire le paysage se vrille et plonge dans le gouffre du livre, s'y précipite ; du coup la noix vomique prise contre la nausée devient un remède pour la came de Carl et de Joselito. Demain ils resteront ensemble toute la journée ("La fantaisie jusqu'au loufoque sur notre banquise, marquise !" dirait Jean), mais Mila-Cali se demande si il ne va pas lui arriver le "même coup" que la dernière fois.

É. E. Énide se rend en bus à l'Académie. Déco le matin. À midi Stephen l'attendait dehors avec Bernard, Jean-Pierre, Désirée. Stephen les porte à la boulangerie avec la Mustang, puis il va manger avec Énide CHEZ LUCETTE, un bistro. Ils passent chez Énide, car elle avait oublié un boulot à la maison fait à partir de faux papiers, faux courriers. recherches des graveurs en faux ; ensuite ils vont au CONCORDE. De 14h à 16h conférence sur le polyester et les résines. Énide veut faire des essais de moulage sur le corps de Stephen, puis elle repousse aussitôt cette idée. De 16h à 18h : fusain. Elle rentre en bus. Elle se couche à 1h du matin comme hier. Elle écrit à Anne.

L. J. Le matin Lydou et Jean vont travailler en modelage pour une sorte de fresque qui doit figurer dans le film. Julio et Alfred y sont, mais ils partent bientôt. Nany vient vers 10h et les aide. À midi ils vont à l'auberge de LA SOUPE À L'OIGNON du côté des Capucins. Une bagarre se déclenche : un costaud en pull blanc avec une fille sur les genoux se fait apostropher par un pochard maigrichon qui dit "qu'il n'y a que les pédés pour porter du blanc". L'autre lui demande de sortir, et comme il refuse, il lui écrase la tête sur place

à coups de tabouret et part avant l'arrivée des flics et de l'ambulance de Saint-André. Ils reviennent à l'Académie avant deux heures. Julio et les autres vont en fusain jusqu'à 17h. Lydou et Jean sortent et partent tous deux à pied. Lydou a reçu une lettre sans importance de son père. Le soir elle prend un bain, se lave les cheveux et reporte des notes de travail jusqu'à minuit 45.

A. N. Aube s'est sentie un peu forcée à partir. Ils sont tristes tous les deux en allant à la gare routière ; il lui achète un pain aux raisins au passage. Elle lui écrit dans le bus. Il se souvient de l'*Histoire d'une Salamandre*, de Catherine Paysan : Paris, la Gare du Nord dans les années 20, la rue des Canettes, Saint-Sulpice... puis ensuite la bénédiction de Saint-Malo, la Mer, la Bretagne, Dinan, Dinard, etc.

R. N. Ramona se lève à 10h. Empreintes sur du plâtre à mouler puis glyptique sur des améthystes. Après-midi : Déco. Il fait beau. Elle fait un peu de ménage. Elle pense souvent à Nicolai mais d'une façon triste, pas très empressée... moins empressée qu'Elsa dans sa passion pour un jeune médecin. ("Un gynéco ?") Qui connaît Sétif en hiver ? Le soir de nouveau empreintes jusqu'à 2h. Couchée à 2h 30. Elle espère une lettre de Nicolai demain.

N. N. Nathalie se lève à 9h, prend un bain. Il pleut. Elle se prépare mais ne part qu'à midi moins le quart. Elle arrive Place Dormoy à midi et demie et rencontre Nycéphore qui venait du grenier où il l'a attendue pendant dix minutes. Il va au Restau U. Nathalie monte au grenier, puis redescends vers 13h pour attendre Nycéphore en bas. Il arrive et repart vers 13h 10. Nathalie monte taper des pièces de Walter H. jusqu'à 17h. Puis elle passe en ville à la recherche d'une robe et d'une paire de chaussures à la teinte de chevreuil ; elle rentre à pied à Gambetta. Elle y arrive à 19h 45. Le soir elle s'entraîne jusqu'à 23h 30, touche à la perfection des tendons et rentre se coucher à minuit 40. Elle a reçu une convocation à la *Belle Jardinière* pour

### chorégraphie de vitrine.

#### Le 9 Juin

M-C. N. N-oxycodéine et Librium pour Nicolas : expérience. Soir noir. Sommeil de 2h 30 à 7h à peine. Fraîcheur en se levant beaucoup plus tôt que prévu pour Mila-Cali (à 0h 15) pour prendre le bus : c'est comme d'aller dans une ville où on ne vous connaît pas, *avec le bonheur de reconnaître cet inconnu-là.*

Elle retrouve Nicolas à la Victoire à 9h 30 et de là ils vont CHEZ AUGUSTE. Elle lui dit... qu'il est inutile de rester rue du Loup !... Évidemment il est déçu. Il aurait voulu encore passer 24h au lit. Que faire ? Ils vont à l'Académie vers 10h 00 mais Michel Dumaroy est déjà parti. Ils vont au jardin, puis décident de prendre le train. À la gare, le train d'Arcachon est déjà parti, et le prochain à 11h 15 est un peu tard. Ils traversent le pont dans l'intention de prendre un bus qui les emmène, puis finalement ils reviennent à la gare et prennent un billet pour Arcachon. Ils descendent du train à La Teste ; ils se promènent un moment : pas de plage visible !... Ils prennent un pot puis repartent et découvrent la campagne forte et austère de Jean de La Ville de Mirmont, un pays plat et désert de fougères, bruyères et pins sur un sable presque noir ; ils s'y arrêtent et restent là jusqu'à 17h 30 environ. Nicolas parle de la façon dont Chequito aime "saisir les étoiles" sur le gaillard, de retour d'Australie avec sextant et chrono à la demi-seconde. Puis ils reviennent vers la ville. Ils s'arrêtent dans un café et prennent le train à 18h 30. Ils arrivent à Bordeaux à 19h 30. Mila-Cali repart chez elle tout de suite en bus. Elle arrive à 3h du matin et se couche aussitôt.

É. E. Il pleut. Énide va à l'Académie en bus. À midi elle va seule à la gare, puis au LONGCHAMP avec les autres. Elle cherche une forme de salière pour *Le Tortu*, surnom qu'elle donne parfois à Luis. Ensuite elle va au jardin avec Pierre. Elle lui fait voir des dessins de ses projets de moulage et Pierre lui donne une de ses sculptures malaxées. 14h-16h : Esthétique Industrielle à côté de Pierre, Bertrand, Luis, puis Francis, Bernard, Louis. 16h-18h : fusain avec Pierre et deux autres gars : Jean-Paul Tartin et Castagne, un ancien ; les autres sont en gravure.

Jean Paul Tartin est allé chez Castagne, à Guîtres, petit, trapu, cubique. Il raconte à Énide que c'est un habitué de chez Castan, le bar de marin aux rocailles, sur les quais, près de la Bourse, ça le fait rire. Castagne dit : « Mon truc c'est plutôt la gréco-romaine, le pancrace ; j'ai pas d'assez longues cannes pour la boxe française. » Jean-Paul c'est le judo. Ils boivent pas mal.

Castagne chante :

« Comme on balaie dessous sa porte,  
Midi sera plus que demain ;  
Y'aura des rats qui nous emportent,  
Des cloportes dans leurs deux mains. »

Justement il se gratte une grosse croûte sur une blessure qu'il s'est faite au-dessus de la main gauche en bloquant un coup de couteau, un matin, aux Capucins. Il fait tomber sa croûte, il la cherche partout par terre comme s'il voulait la recoller. Puis après avoir encore bu, il fait toute une causerie à Jean-Paul :

« J'ai jamais rien vraiment fait à l'Académie, à part un peu de déco-volume, l'esbrouffe des stands que tout le monde admire pour la fin juin, comme dit Nany, quand les familles viennent en beau linge, juste avant la sortie. Il faut dire que c'est le meilleur moment : tenues fraîches, blazers, chemises bleu pâle à mille boutons, visites, blouse bien tendue des filles avant que ça serve. Juan Carlos, le gars qui a laissé son nom gravé dans le macadam devant la grande porte, lui, il est usé avant d'avoir servi. J'ai jamais rien fait dans un poisement illicite du sang, sinon courir d'atelier en atelier en beuglant, distribuer des pâtisseries aux filles et des baignes aux mecs... J'ai rien du tout retenu de l'histoire de l'art ni des techniques de peinture ; j'avance avec *très peu de matériaux.*

Mes enchaînements sont voyous, instinctifs ; comme la lancée d'un coup de poing gauche au visage entraîne la jambe du même côté par une motricité circulaire que cette dernière redouble ou pas, dans un coup direct ou courbe.

Tiens, regarde cette jambe, la gauche lorsqu'elle se repose, elle "pousse" un enchaînement : soit de l'autre jambe et au même niveau (bien sûr tu me diras, elle risque d'être attendue, mais c'est discutable et ça reste à vérifier ; car on peut tout

aussi bien s'attendre - sinon plus - à un coup de poing de l'autre côté, un direct ou un crochet du droit) ; soit je redouble du poing gauche après avoir gagné de la distance. Hop ! Hop !

Puis un coup de poing droit.

Hop !

Puis un coup de pied circulaire droit.

Hop !

Donc ça te donne la combinaison suivante : taquet du gauche, coup de pied direct ou courbe gauche (redoublé ou non), poing gauche (on attendait le droit), poing droit, coup de pied courbe ou direct droit. Qu'est-ce que t'en dis ?

C'est bon, non ça ? ! C'est comme qui dirait une feinte. »

À 18h Stephen vient chercher Énide ; ils vont au café en centre ville ; ils ne sont pas très bavards. Il est fatigué (il veille pour travailler) ; il la rapporte à 19h 15. Le soir elle ne travaille pas ; elle écrit à Anne. Elle pense à son petit frère Olivier, aux yeux vifs et toujours taquin. Elle est se couche à minuit.

**L. J.** Rien de notable pour Lydou sinon qu'elle lit le meurtre de la baleine, la fin de *Moby Dick*, le moment où le cœur explose à force de fouiller au fond de la chair avec un gigantesque crochet qui la renvoie à cette séquence d'un film autour des violeurs de pyramides (avec Pedro Armendariz ? *Fortune Carrée* ?) où un égyptien caché dans l'ombre d'une colonne la nuit enfonce ainsi un crochet dans la poitrine d'un autre homme, "fixant" littéralement son cœur sur place et sans que l'autre émette rien de plus qu'un souffle rauque, la voix clouée en même temps que le cœur. Quand elle l'avait vu, enfant, elle avait sursauté de douleur en portant sa main sous le sein.

**A. N.** Aube est levée à 9h. Messe. Il fait beau. En rentrant elle passe au jardin puis à la pelouse... cherche un trèfle à quatre feuilles pour Nany, et n'en trouve pas. Elle fait des bouquets pour sa chambre. Les chasseurs ont vu des grives ? ! En cette saison ? Effet de l'Armagnac ? À midi grande discussion grave autour de la grève. Mais Aube sent que sa mère commence à se poser d'autres questions : « Pourquoi es-tu rentrée

subitement ? » « Aller à Toulouse ? — Pourquoi pas ! » L'après-midi les parents vont à Montfort et déposent Aube au Moulin. Mais Jean-Paul arrive en sang : accident de cyclo : épaule droite écorchée, joue droite avec des graviers incrustés ; rien aux yeux. Ils lui font des pansements ; puis il reste avec eux. Aube et Jean-Paul rentrent ensemble un peu avant 19h ; les parents ensuite. Sa mère porte Jean-Paul chez le Docteur pour une piqûre contre le tétanos. Après manger, Aube refait les pansements. Dans sa chambre à 23h, elle écrit à Nany ; elle relit ses lettres pour lui, un peu triste, comme de la disparition d'un animal.

**R. N.** Toute la journée ils travaillent aux stands. Ils accrochent les boulots. L'après-midi : il pleut un peu. Ramona se fait porter en voiture à la papèterie rue Fondaudège (elle aime bien son obscurité confite ; il y en a une autre qui est magique pour elle, mais plutôt à l'époque de la Rentrée : derrière les Nouvelles Galeries, à l'angle du côté de la rue des Piliers-de-Tutelle) : hélas pas d'agrafes ; donc elle se fait porter encore chez Torrente : fermé. Alors elle se rend à pied cours de la Marne. Le soir elle part à 19h 15. Elle a reçu une lettre de sa mère et de Nicolai ; elle répond tout de suite à Nicolai à propos du "torrent" : "déjà lu, déjà fait !" ; puis elle travaille à des motifs de médailles. Sa mère dans la lettre lui parle d'un salopard qui est allé garder la petite fille de la voisine : puis au lieu de garder la petite qui a sept ans il en a profité pour vider le frigo de la vieille économiquement faible, et pour passer des coups de fil dans tout le pays et même à l'étranger ; quand elle est revenue de toucher sa pension toute heureuse (elle avait acheté des cerises - à prix d'or pour elle - pour offrir au gars), la petite était toute sale et balafrée : elle était tombée dans l'escalier ; il l'avait enfermée toute seule, elle hurlait ; il avait même réussi à casser sa cafetière qui était le seul souvenir que la petite avait de ses parents morts. Elle s'est couchée à 2h 30.

**N. N.** Le matin Nathalie passe à *La Belle Jardinière*, ne réussit pas à voir le directeur, mais le metteur en scène attitré avec lequel elle convient d'un rendez-vous demain matin à 9h 30, afin de faire un test sur ses pos-

sibilités en matière d'animation plastique d'une vitrine vivante. (*"De la viande !"*) (Elle se souvient brusquement d'un moment de bonheur toute seule en décembre dans la guérite du jardin du Luxembourg : elle avait pris une crêpe et un grand café crème : quel luxe ! Il y a la crème épaisse de montagne, que lui offre Mila-Cali, puis cette seconde crème qui ne sert que pour le café, au goût d'amande, très légèrement parfumée.) Ensuite elle passe en ville et arrive vers midi moins le quart au grenier. (Avant cela elle était allée dans une librairie chic au carrefour de l'Odéon pour essayer de voler des ouvrages sur la danse mais n'avait pas pu ; du coup elle s'était rabattue sur le parapluie luxueux d'une bourgeoise de St-Germain habillée comme avec un plaid Prince-de-Galles, et c'est en s'abritant sous ce parapluie qu'elle était entrée dans le jardin du Luxembourg comme on pénètre dans Kensington. *"Voilà la vanité de la Princesse, qui fait dessiner en ombrelles à lampions le chiffre de l'autocratie sur la pente d'une montagne de plusieurs lieues."*) Elle redescend rapidement pour attendre Nycéphore mais il pleut à torrents. Elle attend jusque vers une heure moins le quart (*"moins le quartz ?"*) mais il ne vient pas. Rackam, Barrie, tutti... Elle remonte et tape des textes de Walter H. qui lui a demandé. Vers 15h 30 elle passe à *Sud-Ouest* pour déposer deux lettres (demandes de boulot) puis revient au grenier où elle continue à taper en attendant Nycéphore qui n'arrive qu'à 19h ; il n'a pas mangé à midi, car il a dû rester à l'usine à cause de la pluie. À 20h 15 ils descendent tous les deux et Nycéphore va au Restau U. Le soir Nathalie regarde la télé chez Mr Coste : *Autour de Mortin* de Piaget qu'elle aime beaucoup. Elle se couche à 1h du matin.

#### Le 10 Juin

M-C. N. Nicolas est monté à Zermatt sans prévenir, le soir ; il a dormi chez les grands-parents, il est seul : Mila-Cali est restée chez Blandine-aux-fossettes qui n'a pas de téléphone. Il se réveille sur un cauchemar de terreur absolue : suffocant,

obligé de bondir du lit, et sans aucune rémission ! Il se trouvait à Tahiti et il déplaçait des sortes de moules d'assiettes, en résine, en matière plastique colorée, de part et d'autre d'un seul plâtre central ; mais une fois décollées elle étaient reliées entre elles par une charnière et c'étaient *des lunettes de mort* ! Ceci dans un village d'où quantités de fumées sortaient du sol. Horrible ! Il hurlait en pleurant : *"Ça fait quinze ans que je les aime, les gens de ce village !"* C'étaient des sortes d'indiens, très pauvres et c'était comme si le cœur lui avait fait totalement défaut. Il s'efforça à tout prix de se rendormir, en prenant la position la plus asilaire qui soit puis en se réveillant de nouveau il pense à ce qu'il a écrit à Mila-Cali à propos de cette bâtisse toute de préaux où c'est *Le Temps* lui-même qui joue à la marelle. Tant de visages à glisser dans les rues dans l'ombre liquide du petit matin !

Ravage au ras des yeux de Mila-Cali éblouis par le soleil pour la continuation de la cueillette des cerises, l'après-midi ; plénitude, gorgement. *"Vite, ces glands rubiconds plein les mains, pleins la bouche ; Madame La Cerisaie, c'est moi !"* Elle rit. Et le vent frais qui rabat feuilles et lumières soudain, les rabroue en frissons. Elle part, le panier débordant de rubis, n'admettant plus une seule cerise en sus, tout en convexité, très lourd, l'obligeant à changer de bras souvent et marcher très lentement pour ne rien perdre. Cette nuit elle dormira encore chez Blandine-aux-fossettes dans l'ignorance de la présence de Nicolas.

Le soir elles devaient aller avec un ancien copain du Jules à Blandine dans un cinéma à San-Zorio, un gros costaud brun qui soulève des poutres d'une main ; mais avant elles l'ont amené dans un restaurant à fondue et le mec n'arrêtait pas de regarder sa montre ; du coup elles ont raclé le repas, puis Jules-qui-avait-bu s'est gourré de route et de cinéma !

**É. E. Il pleut toute la journée. Énide se retrouve dans le bus avec Bertrand pour aller à l'Académie. À 10h elle sort ainsi que Bernard pour aller chercher des idées de déco graphique au bureau de tabac et dans les magasins. Midi : Stephen vient la chercher ; ils vont manger CHEZ LUCETTE ; puis au CONCORDE avec quelques-uns des copains de Stephen ; Comme ils ont bu ! De 14h à 16h : Esthétique Industrielle. À**

16h Énide sort (et ne va pas en gravure, où elle devait reproduire des dentelles sous un ciel vide) avec Luis et Bertrand au LONGCHAMP.

Il y a Castagne et Tartin qui font des démonstrations dans la grande véranda à l'arrière qui donne sur le jardin. Castagne place d'abord des séries des deux mains au corps et à la face et Jean-paul boxe de côté pour empêcher les actions du corps, puis Castagne place un crochet au foie tandis que Tartin envoie une puissante droite au menton qui rate son but parce que Castagne esquivé en se mettant sur la pointe des pieds avant d'envoyer un coup de pied et un coup de genou sauté ; série aux poings de Tartin, fouettés de la jambe visage et corps, coup de pied dans la bouche de Tartin, qui blesse, low-kicks enchaînés de Castagne, coup de pied retourné de Tartin, low-kick et crochet gauche de Castagne, puis Tartin de côté gauche place un coup de pied fantôme en pointe aux parties, Castagne enchaîne tsuki shudan gauche, Tartin dévie le tsuki par empi droit et suit en tsuki au visage, balaye la jambe gauche avec son pied droit, enchaîne hiza-geri à la gorge puis abat un empi droit sur les cervicales avec saisie de la main gauche ; Castagne amorce alors un tsuki shudan droit tandis que Tartin esquivé et bloque en shuto gauche, enchaîne mikazuki geri droit sur la rotule droite, réarme et place ushiro geri aux testicules ; Castagne lance un tsuki jodan gauche que Tartin bloque en uchi-uke droit, puis ce dernier balaye de la jambe avant droite la cuisse gauche avancée de Castagne, enchaîne d'une pointe du pied aux parties (décidément il aime bien cette technique !), suit en empi droit à la tempe, saisit la tête des deux mains et projette ! Castagne fait un roulé-boulé, se redresse aussitôt et frappe low-kick et middle-kick ; Tartin frappe en uppercut au menton qui arrive : Castagne vacille mais se rétablit et envoie de larges crochets très puissants ; Tartin contre par un fouetté bas mais Castagne le cueille redoutablement par un coup de genou au corps et l'aligne pour le compte. Une fois Tartin compté, ils reviennent avec les autres et prennent l'apéro tranquilles.

À 17h 15 Stephen vient chercher Énide. Ils vont à la gare chercher un frère à Luis (encore un !) Son autre frère (Paquito) arrive aussi. Ils repartent tous en voiture ; puis

Énide et Stephen les abandonnent rapidement. Énide va à la fac avec Stephen ; il doit connaître le résultat de l'écrit de son examen à 18h : il est reçu et passera donc l'oral mercredi ou mardi. Il envoie un télégramme à sa mère. Énide et lui passent chercher le carton d'Énide au LONGCHAMP ; il la rapporte à 19h 15. Le soir elle ne travaille pas ; elle compulse des magazines de mise en page et d'art graphique, "Arts et Métiers Graphiques", etc... Sa mère lui a écrit pour lui proposer d'aller avec elle au Val de Tamié ou à La Tania. Elle se couche à 23h 30.

L. J. Lydou est levée à 10h 15. Elle coud. L'après-midi elle *ménage* : les Anges de Juin à Strasbourg, ("surgissement absolu dans les bruns, la rouille, dans ses inégalités, dans son livre facial géant, dans ses saints, ses anges aux ailes ouvertes"). Il fait beau. Elle continue un peu à coudre des maquettes de costumes, ainsi que le soir. Elle sort chercher des cigarettes pour offrir à Roll. Couchée à minuit, elle lit la nouvelle pièce radiophonique de Aube autour "des Jacques", pièce qui est destinée à Nany pour qu'il la fasse passer sous son nom à la radio.

A. N. Jean-Paul se lève mais reste dedans la majeure partie de la journée, courbaturé et mâché. Leur mère est en classe. L'après-midi esquisses gouachées pour Aube et musique : *Initials B. B.* et *In-A-Gadda-Da-Vida*. Vers 18h Tonton et Tatie viennent... pour avertir Aube d'un coup de téléphone... de l'Académie... pour demain matin 9h (coup de téléphone reçu, croit-elle, ce matin.) Elle commençait à se défaire de Nany et voilà que... Le soir son père et sa mère vont à une réunion à 9h au Lycée de Lectoure ; c'est rare, car en principe ils sont plus longs à s'harmoniser que la Cour d'Appel et l'Archevêché. Couchée à 23h, Aube lit des vieux trucs trouvés au Mas sur des claviers modernistes TTS, radio-téléphone avec radio-perforations, sensibilités aux odeurs de gomme et de résine et réinscription en conséquence sur la bande perforée, immense fontaine et service de plomb en cascade bouillante depuis une hauteur de vingt étages sur une pente lisse pour

aboutir à la fonte des pavés de poèmes en bas de cette planche lisse dans un creuset aussi large que la Garonne elle-même !

R. N. Ramona arrive à l'Académie à 8h 30. Le CAFAS commence aujourd'hui vers 10h avec la Déco-Volume. Très rapide (2 à 3 minutes par élève). La Déco-Volume est finie dans la matinée et le jury commence la Publicité. Ramona craint de passer en fin de matinée. Comme il n'en est rien, à midi Ramona va à la cave puis rue Sainte-Catherine et prend le bus à la Comédie pour aller récupérer des affaires chez Aube. Le grand-père lui ouvre sans problème ; elle rentre, prend ses travaux, se douche, se rhabille et repart vers 15h 15. L'après-midi le jury fait juste un tour dans la salle, mais elle ne passe pas. Elle se couche à minuit en feuilletant un livre d'archi : elle a vu *Le Refuge*, au Panier, restauré.

N. N. Le matin Nathalie prend un 15 vers 9h 30 après être passée à Gambetta. Elle arrive à La *Belle Jardinière* vers 9h 45 et retrouve le Metteur en Scène. Elle entrevoit rapidement le directeur et fait donc un essai de chorégraphie en haut dans les greniers avec l'aide du Metteur en Scène. Elle s'exerce et improvise des soli jusqu'à midi : elle sera donc prise et verra demain matin le directeur pour remplir des papiers. Le Metteur en Scène l'invite à prendre l'apéritif ainsi qu'à un autre membre du personnel, dans un petit bar de la rue Buhan. Ensuite Nathalie regagne vite le grenier. Vers 13h en revenant du Restau U. arrive Nycéphore. Il repart vers 13h 15 en oubliant son porte-monnaie. Nathalie tape des notes pour une chorégraphie sur les *Loups*. Vers 19h 15 elle va à l'Académie. Elle voit Jeannette dans sa loge qui s'intéresse au travail de la *Bande du Styx* et discute avec elle. Puis elle va en gravure, ensuite descend voir un bon moment Mr Israël. Michel est invisible. Finalement elle ne peut entrer en Bibliothèque ; la bibliothécaire vient de fermer ; elle parle avec elle ; cette dernière lui raconte que la veille au soir elle a revu un ancien élève de l'Académie et qu'elle l'a rapporté chez lui en voiture et comme elle

s'était arrêtée à quelque distance de chez lui, rue Saint-Simon Stock, elle lui a parlé dans la voiture de l'étymologie de la Pornographie en expliquant à ce gars que la Déesse Pornê était une nécessité pour tous les deux ; elle avait compris ça (car elle le connaissait un peu : il était déjà venu chez elle il y a à peine deux ans, dans un appartement qu'elle avait, secret, avec une lumière de véranda, au-delà du Jardin Public, vers les Quais (du côté de Saint-louis, peut-être rue Thérèse...) ; ils avaient fait l'amour et elle avait gardé de cette après-midi d'été chaude et humide un souvenir d'extrême-moiteur qui lui faisait penser au Cambodge où elle avait vécu ; moiteur, plis et rougeur des peaux et relations ouatées surtout quand il avait prétexté qu'il devait retrouver sa grand-mère alors qu'elle savait bien que c'était sa compagne) ; donc elle lui parle de Pornê de Restif et elle commence à le sucer, mais curieusement il la suspend alors qu'il allait jouir ! « Et bien oui c'est ineffaçable, et pas du tout parce que ça n'a pas eu lieu ; simplement comme une séquence ouverte ; tu vois, il refusait d'être sucé à fond pour ne pas fusionner avec le monde auquel il aspire, pour rester dans la distinction. Tu dois comprendre ça, toi qui es danseuse ! — La pire âme, c'est le cul pour eux, dit Nathalie. Et vous pensez peut-être que mon âme n'est pas immortelle. »

Nathalie repart au grenier vers 17h 30 ; elle rencontre Rigolo et Glaisabout, discute un peu avec eux puis retrouve le grenier. Elle attend Nycéphore, tape une lettre pour lui. Il arrive vers 19h 20 (s'étant rendu compte qu'il avait oublié son porte-monnaie). Ils redescendent ensuite ensemble. Il va manger au Restau U. Nathalie rentre chez ses parents. Le soir elle travaille. À propos de crêpe il y a eu ce plaisir étonnant quand elle était fauchée (en plein hiver toujours) à prendre un chocolat façon grand-mère avec un croissant au beurre digne de Zand et une crêpe chez Bertillon, rue Saint-Louis en l'île, puis à sortir sou-

riante sans payer en piquant aussitôt un sprint ; elle s'était engouffrée dans la porte d'un immeuble cosu d'une transversale au moment où quelqu'un d'autre en sortait, bondissant dans les escaliers, et elle était restée longtemps, blottie dans un étage moquetté, avant de prudemment rejoindre le Quai de Bourbon, jusqu'à se retrouver devant la porte de l'atelier de Camille Claudel pour observer de loin en retrait si les loufiats étaient toujours là à scruter l'horizon. Dans cette course il s'agissait moins d'échapper aux représailles que de démultiplier en soi le poursuivant et le poursuivi, d'être dans la projection de tout ce qui peut être envisagé, comme aux échecs. Au niveau de toute une ville. "On imagine toujours trop." Elle se couche vers 1h.

#### Le 11 Juin

M-C. N. Mila-Cali fait des brochettes sur les bords du Lac Noir dans l'odeur forte des seringas. Elle s'inquiète, sans nouvelles de Nicolas. Dans les usines la grève pourrait. Nicolas a appris par la radio qu'à 8h à la Fac de Lettres un commissaire de la D.S.T. avait arraché des tracts des mains des étudiants qui les distribuaient et que peu après des C.R.S. formés aux affrontements à la Sorbonne et rapatriés par Chaban chargeaient par la rue de Crussol. Kemal aussi traînait par là ; il paraît qu'il veut être écrivain public.

Mila-Cali a toujours du mal avec la Fête des Mères et la Fête des Pères puisque les siens l'ont abandonnée ; c'est sans doute en leur honneur qu'elle mange une brochette à l'agneau avec des aubergines et des tomates. Elle fait toujours des mélanges de hérissons farcis, d'oignon, de lentilles, de tarama et de concombre, et parfois des tripes, des cuisses de grenouilles, un oursin au beurre ou des escargots en ragoût. Le Père habitait avec son père près du château royal sur le bord du Danube ; il lui a laissé des photos de la vieille maison ; son demi-frère habitait près de la Basilique Saint-Étienne ; puis ils ont tous déménagé avec les parents du côté du bazar au bord de Buda où il errait souvent adolescent. Il avait de la famille dans les monts du Pilis.

Mila-Cali et Nicolas se sont enfin retrouvés. (« Combien

de réveils vais-je passer dans l'angoisse comme ce matin ? Un manque énorme. Je ne peux m'arrêter de pleurer, je refuse de t'oublier. J'ai envie de hurler toute la journée de douleur, de rage. C'est affreusement logique. Alors que je commençais à me porter mieux, tu me détruis à nouveau. J'ai peur. L'arrachement a été pire que tout. Je pense à nous, sans arrêt. Tant que j'erre, je ne t'oublie pas, je rapporte chaque partie du monde traversé à toi, je te parle en silence, tout à mes côtés, je sens ton frôlement, ton parfum, tes caresses, et je me ressouviens aussitôt que je jouis comme une folle avec toi, comme jamais je n'ai joui et ne jouirai jamais plus. »)

Il y a eu une première séance avec larmes où ils ont fait l'amour trois fois ; puis un repas improvisé avec des tortillas au fromage et au concombre, des morceaux de poulet, des charcuteries et du perrier ; ensuite du sommeil, et ils ont fait encore trois fois l'amour avec une pipe au milieu. Puis Nicolas a plongé dans une acquisition de terre de friche, de landes, d'ajoncs et bruyères : il y avait là pour la réunion un autre propriétaire qui était un enfant au milieu des ingénieurs-conseils et autres, et Nicolas devait faire en sorte de faire passer une rivière sur cet endroit pour rendre le terrain fertile, mais il fallait agir avec une persuasion délicate.

É. E. Énide se lève à 9h 45. Elle fait du ménage. Il pleut un peu. L'après-midi : Art Graphique. Elle pense toujours à Stephen. Le soir : encore un peu d'Art Graphique. ("La petite mécanique pour la couture des gants, bois et fer forgé, la machine circulaire à peigner la soie, les cocons, les boutons mobiles, le corset de coton, lin, fanons de baleine, chapeau de femme, haut-de-forme, chambre photographique en noyer, textile, métal et verre de 1900. Moules à bonbons de la confiserie Gamel, aumonière de satin avec des perles argentées, navettes de tisserand, bois gravé du maître cartier Cheminade 18ème".)

Elle prend un bain. Se couche vers 10h 30 ; elle lit *Nous autres*, de Zamiatine, que Ramona lui a fait passer par Nicolas à propos de Mercedes Sosa et de la vasectomie : "E uma pequena intervenção..." etc. Elle a aussi les textes de la NOW et ceux de Claudia Jones rassemblés par le groupe des femmes de Notting Hill. "La femme libérée n'existe pas. Elle a un

poids-plume, une taille mannequin, une peau de pêche, des cheveux soyeux, des seins en pommes.”

L. J. Lydou est levée à 7h 30. Ils se préparent pour le voyage en car à Maubuisson Le projet est d’inventorier le grand incendie des Landes du 19 Août 1949 : Saucats, Cestas, Saint-Jean d’Illac et Andernos entre autres. Ils partent vers 9h. Martine vient. Lydou connaît déjà pas mal de jeunes. Ils s’arrêtent à Carcans-Ville dans un café. Lydou ne prend rien. Arrivés à Maubuisson ils vont sur la plage. Il fait beau, elle se met en maillot et Jean aussi ; mais elle ne peut se baigner. Elle trouve Christian Lecorps devant le camping où il vient souvent. Puis ils vont au restau : Lydou est la seule femme. À 15h 20 ils repartent pour Lacanau, restent dans les dunes une heure où Jean fait quelques plans de la mer, des baigneurs, des dormeurs surtout avec la petite caméra Pathé-Webo et gagnent rapidement St-Jean-d’Illac où ils tournent dans les pins, puis ensuite ils mangent sur l’herbe avec d’autres jeunes tandis que les vieux sont au café. Il fait lecture à Lydou du personnage d’Abel, qu’il a inventé, dans les Landes :

“Mon enfance : des landes, personne,

Pas d’autres archives que la lumière, pas d’autres bonheurs que les maisons.

Des pins, des cailloux blancs.

J’habite cette maison d’angle de la rue des Glycines et de la route des Pins. Le rosier court sur la façade basse avec un tout petit étage mansardé construit pour ma petite fille née dans le Nord neigeux du cerveau de Lydou en décembre : elle seule a le droit d’habiter là-haut : c’est son règne. Le Nord et le Noird s’écrivent de la même façon. La maison elle-même file plus haut vers sa droite avec une grande porte-fenêtre et une glycine, et au-delà l’ancienne grange où sont conservées les carrioles, qui a son vieux bois. Tout demeure à présent dans un Eden circulaire clos, rien n’advient ; ici comme ailleurs seuls les morts commandent et la craie nourrit les oiseaux.

Ô magnificence d’un angle face à la croix sans corps,

au monument sans homme : voici la grande esplanade dégagée au-delà du lavoir où s’en vient une femme en tenue domestique balayer les feuillages chus.

Craie, craie, craie, portail et gris, matière écrue, et camions de grumes.

Légèreté de ceux qui vont à cheval, tilleuls grandioses, bonté de la marche, poésie de ceux qui vont, splendeur de ceux qui demeurent.

Le chat blanc marche devant les façades meulières, qui porte le monde avec lui. De grands cercles se sont dégagés sur la piste de graviers de la place avec ses beaux érables sycomores.

Camions de craie, camions de sable, sans arrêt depuis la prison de Bussac-la-Forêt, les combes.

On n’en finit jamais de dire les landes, l’envahissement des aiguilles ; vive, la fraîcheur au matin sur le torse : toute une vie à cela.

C’est d’Abel que je suis. Né dans l’odeur des bruyères et ajoncs et les fougères excitantes, dans la netteté d’un soleil d’aplomb, bordures rousses par les chemins blancs, des cimes vibrantes, et dans le matin, dans le balancement doux de leurs branches, des dressements de doigts argentés.

Je ne cesserai de dire les pignes chues, les amas d’écorces, les débris de troncs toujours très distincts. Été.”

« L’erreur de l’homme, vois-tu, c’est son illusion, c’est *la focalisation* : il se concentre sur les activités immédiates, qu’il accomplit à peu près bien, sans rien voir du désastre tout autour, et à peine au delà du chaos intégral. La nuit tout lui revient : à la figure, au cerveau et au cœur ; il se rend bien compte qu’il n’a rien fait de sa vie, quand bien même il aurait connu des succès éphémères ; le désert lui apparaît de ce qu’il n’a pas accompli.

Et le chat, le chat fait partie du désastre, tu sais, l’animal emporte le cosmos avec soi : il suffit que le chat ait disparu pour qu’il n’y ait plus aucun monde ! »

Ils repartent pour arriver à 20h 30. Le soir elle est

couchée à 22h 45 et ils lisent à deux la pièce de Aube. Elle dit à Jean : “On va acheter un poisson rouge.” Elle a reçu une lettre de Bielle.

A. N. Aube est debout à 7h 30. Elle part au Moulin vers 8h 30 où elle reçoit une communication de Nany à 9h 30 au lieu de 9h. C’est peu exaltant. Rien de changé à l’Académie ; il est un peu froid et distant. Il paraît tout de même heureux de lui dire qu’il a travaillé hier à la sculpture pour la Fac de Sciences, et au mobile pour la Fac de Médecine. Communication très mauvaise. Il demande à Aube quand elle pourra lui rapporter les disques, pour les utiliser en radio dans des montages avec ses lettres à elle. Elle ne sait pas. Il racroche. Il avait appelé hier vers 15h. Aube part à la cabine ; nouvelle communication vers 10h : Nany n’est plus à l’Académie. À 15h elle revient au Moulin : aucun appel. À 17h 15 à la cabine, elle l’appelle et l’obtient ; communication toujours très mauvaise avec grésillements, plusieurs voix superposées qui discutent (“C’est Favrelière le déserteur !”), échos de musique lointaine, exotique ; elle lui demande s’il veut faire des montages très hâchés comme la dernière fois avec des tas de segments très courts... elle n’entend pas la réponse au milieu de la friture comme depuis une station interplanétaire... elle distingue seulement la référence à “*Au-delà des mers...*” et la communication est coupée. Le soir, comme hier, violents affrontements au Quartier Latin. Max l’archi a dit : “La fête est rentable.” Elle craint pour Bordeaux ; elle écoute la radio. Un nubarène : elle écrit. Elle ne sait plus pourquoi vouloir téléphoner !

R. N. Ramona arrive à l’Académie vers 9h 15. Elle passe le CAFAS vers 10h. Pas un mot sur ses boulots... Elle a un peu peur. Ils s’attardent tout de même autour de son grand bronze (qui les dépasse de deux têtes !) À midi et quart elle part à la cave. Elle mange. Elle tape une lettre à Nicolaï. Puis elle passe à la banque (le chèque de sa mère ne peut pas être payé) ; elle revient à l’Académie. D’après le surveillant, il y a bon espoir... ils ont été très impressionnés par la démesure des

travaux... Elle reste avec les céramistes. À 18h Michel la porte à la gare pour se faire photographier. À 19h il la porte à la Victoire où elle prend le bus. Le soir son père et sa mère sont là pour le projet de lui acheter un appartement. Elle écrit à Nicolaï à propos de *La Ricotta*, de Pasolini (“On est toujours le Barbare de quelqu’un”). Elle pense à ce que lui avait dit ce gars du Phœnix, à l’ancienne Maison Blanche de Peixotto à Arlac : “Il faut réaliser trois choses dans la vie : un enfant, un livre et un crime.”, et se souvient de ce que lui a confessé Nicolaï qui faisait partie de son “hystérie de voyou” : l’histoire de ce gars dont il avait fracassé le crâne sur une fontaine et qui était hémophile, la hantise à traîner autour de l’hôpital et à attendre la parution des journaux, le lendemain... Elle se couche à 23h 30.

N. N. Examens de Droit sous la protection des CRS. Le Doyen Lajugie, rue de Cursol. Nathalie devait passer à “*La Belle Jardinière*” à 9h 30. Elle n’arrive que vers 9h 45. Elle voit le Metteur en Scène et le directeur. Elle remplit deux feuilles de demande d’emploi. Puis le directeur la met au courant du salaire (fort bas). Elle lui dit “qu’elle ne dansera pas comme daims et tigres pour ce tarif-là” et elle part au grenier. Elle lit “Ce que dit la Bouche d’Ombre” de Hugo. Vers midi et demie arrive Michel, puis vers 13h Nycéphore, toujours à la recherche de la photo juste et des poèmes écartés. Fond du cercueil et crépuscule. Il s’étonne lui-même de traîner autant à l’Académie, que ce soit avec Jean, Daniel, Dico ou même parfois Nicolaï, sans jamais en suivre les cours. Il repart un quart d’heure après. Elle reste avec Michel et ils discutent, puis Michel part vers 15h en céramique pour voir les résultats du CAFAS. Nathalie tape un “projet d’avant-scène” de Walter H., une sorte de *happening*, puis un mot pour Nycéphore. Elle ne l’attend pas le soir. Elle prend le bus à 18h 45. Le soir elle a reçu un petit mot dans la boîte pour appeler sa mère : elle le fait et cette dernière lui dit qu’il faudra qu’elle reprenne le tablier offert pour sa fête parce qu’il est trop grand ; Nathalie lui dit qu’elle passera et ira le

changer. Le soir elle travaille, elle prend un bain et se couche à 1h du matin.

**Le 12 Juin.**

M-C. N. Beaucoup de vent, le sommet de la colline en face ensoleillé, et la vue des groseilles et des cassis mûrs chez Matchili quand Mila-Cali se lève à 9h 40 après dix heures et demie de sommeil. Elle travaille dehors sur la terrasse des marronniers à cause du vent. Là-haut, sous le toit du grenier, c'était l'imbecilité assurée par la canicule. "C'était lui le plus fort..." seul lambeau du cauchemar dont elle se souviennent quand elle retrouve Nicolas à San-Zorio. Ils sont tellement furieux qu'ils en effondrent les lattes du petit lit blanc après trois coups ; Nicolas a l'impression d'être un bandeur frénétique, comme l'encre de chine que Nany a offert à Mila-Cali. À 17h ils se reprennent encore plusieurs fois jusqu'à 22h 00 : Nicolas est mort ! Puis ils parlent de la mer... Melbourne... Qui est allé en Australie déjà ? Le Capitaine. Il reviendra jamais ! C'est Nicolaï qui a dû lui parler des voyages de Cordelier à la recherche de diamants... il ne sait plus.

É. E. Énide se lève à 9h 30. Il fait beau. Art Graphique. Midi et soir elle mange dehors avec Richard Gono qui est venu la voir. L'après-midi elle fait de l'Art Graphique jusqu'à 20h 30 en feuilletant un ouvrage sur Edward Ruscha et ses enseignes magiques. Elle éclate de rire en pensant à Demande, le prof bossu d'art graphique, spécialiste du dessin de lettres et dont tous les étudiants ont fait des croquis sarcastiques sur les murs, où l'on voit sortir des tas de choses de sa bosse comme d'une hotte. Le soir elle se couche à 22h 50. Elle lit. Elle a reçu une lettre de Francis Carnégit, très optimiste ! Il a l'air heureux !

L. J. Jean est parti très tôt ; le temps est incertain. Lydou se promène en ville à pied et tombe sur Lison Tartin qui veut qu'elle vienne avec elle à l'Académie. Cette dernière passe chez Julio pour voir Alfred mais il dort tandis que Julio déjeune. Elles vont à l'Académie et trouvent Jean qui est là depuis ce matin 8h ; il attendait même Lydou au Jardin Public, mais elle est passée par une autre entrée. Lison le trouve tout bronzé d'hier. « Je suis de l'âge de bronze », il dit. Lydou et

Jean ressortent de l'Académie vers 11h ; ils vont de l'autre côté de la Garonne dans un café, puis s'installent à rêvasser sur les bords de la Garonne, au soleil. "Je serai bientôt au meilleur de moi-même, il dit. Faut pas que je rate ça !" De hautes parois de rochers au-dessus de la Garonne, pleine à gros bouillons à la suite de pluies récentes. À un endroit, ces rochers deviennent des fondations, mais la maison qui en est issue est bien loin au-dessus en surplomb ; on ne la voit pas, en contre-plongée abrupte. Uniquement ces transmutations soudaines de la roche qui perd toutes ses aspérités, et qui devient une construction à angles droits. En partant ils passent devant une petite cour d'école aux murs crayeux derrière une très basse église romane, sous la pluie. Un crépi gris et des ouvertures de pierre blanche. Lydou prend des croquis de personnages ici et là.

Pendant que tous les amis sont en fusain il revient à l'Académie en début d'après-midi, vont discuter avec Michel et travailler un peu dans l'atelier de céramique au fond du jardin ; ils restent là jusqu'à 20h. Puis ils prennent le bus face au Laboratoire de Recherche, cours de la Marne. Le soir Lydou prend des notes à propos de ses croquis ; Jean lui dit que "sans arrêt des poteries ébréchées deviennent tragiques ; tout est mélancolique" ; ils se couchent vers minuit et quart.

A. N. Aube fait des assouplissements le matin comme lui a montré Nathalie. Jean-Paul est parti au Lycée. Pas de lettre de Nany. Aussi elle lui envoie un mot. Elle le hait (qu'elle se dit). Elle poste la lettre. Puis elle se rappelle qu'il devait participer au tirage des 650 affiches pour la radio en sérigraphie avec Globule. Après-midi : *catégories vibratoires*. Vers 16h 30, Herman Socatz débarque ; elle est surprise et heureuse de le voir ; elle lui fait visiter le Mas. Il lui parle des burins carrés en acier de dentiste pour les traits forts, dont lui a parlé Pierre Lerat. Il paraît qu'à Bordeaux le doyen fait passer les examens avec des gardes mobiles armés ; il devrait y avoir un grand rassemblement de

protestation ce soir à Saint-Michel. Puis la mère de Aube arrive de l'école ; elle leur apprend qu'à Meulan des lycéens ont été violemment frappés par des policiers : il y a eu un mort et beaucoup de blessés et à Sochaux aussi, où il y a des blessés graves et où l'un des ouvriers qui réoccupaient leur usine a été tué par balle ; elle écoute sans arrêt son petit transistor, même à l'école, et à midi surtout pour les cours de la Bourse. Aube dit : « Il ne faut pas que la plaie se referme ! » Herman l'invite chez lui demain ; France sa mère l'y portera. Vers 18h 15 il repart ; il l'accompagne chercher des cigarettes. Le soir elle repasse entre des buvards, des papiers-pelure sur lesquels elle a fait des aquarelles ; elle prend une douche. Elle est couchée vers 23h 30 et elle pleure un peu. Elle écrit puis elle lit *Krazy Kat* dans *Planète*, une histoire noire.

R. N. Ramona se lève à 9h 15 alors que sa mère est déjà partie pour l'affaire de l'achat de logement. Elle poste une lettre pour Nicolai puis part à l'Académie à 11h 30. Elle est reçue mais Michel est collé, ce qui consterne tout le monde ! Elle ne le voit pas ; elle est désolée pour lui. Elle va chez lui vers midi et demie en voiture avec Marie-Anne Soncoude et Annie Tasseau. (Marie-Anne Soncoude reprend son leitmotiv de "partie dextre d'une œuvre", terme selon elle absurde.) Elles ne l'y trouvent pas et Annie Tasseau porte Ramona au NEW-YORK. Elle part à pied à la cave. Elle a reçu une lettre de Nicolai ; elle tape une lettre pour lui, et l'informe du désastre pour Michel ; ils ont tous insulté les membres du Jury et les ont poursuivis en leur balançant sur la gueule tous les objets disponibles dans la Grande Galerie. Puis vers 15h elle revient à l'Académie ; Michel ne vient pas. Ce matin il est venu mais reparti tout de suite, dégoûté. Vers 16h elle allait partir quand sa mère arrive. Elle lui fait voir son stand et tous ceux de la salle de sculpture. Puis elles rentrent en bus. Ses parents repartent chez eux un peu avant 18h, après avoir vu Nanou. Le soir : collage pour Nicolai ("sans sniffer de colle !"), à partir de découpes de magazines, puis elle regarde les grandes œuvres de Chirico, ses gladiateurs, ses bronzes... Elle a parlé

de Nicolai à sa mère et de son voyage à Cadix. Couchée à 11h 30 elle écrit encore à Nicolai.

N. N. Nathalie se lève à 9h 30. UNEF : "On assassine nos camarades. Camarades, nous ne pouvons plus reculer." L'après-midi elle fait des étirements. Elle étudie un traité d'acupuncture, à propos des tendinites à répétition. Elle travaille un peu au collier en papier mâché (recette de Ramona). Puis elle repasse un costume, tandis que les enfants de la voisine Sandrine qui sont venus dessinent : tapisserie d'oiseaux éclatants. Le soir elle travaille ; elle se couche à 1h 15.

#### Le 13 Juin

M-C. N. Serai-je souvent aussi acharnée qu'hier matin se demande Mila-Cali en se levant, fuyant sans cesse des "personnalités" successives dont elle n'avait que faire, prises dans un verbiage des évidences.

*(Petite fille elle était rentrée dans la pièce sans prévenir ; c'était juste pour signaler qu'il y avait un monstre sous son lit : le gars était nu et c'était l'horreur absolue. Quel âge elle avait ? Dix ans à peine... Les pionnes étaient en train de pisser dans les urinoirs pour homme et de se toucher en même temps, tâchant toute leur tenue à cause des jets d'eau.)*

Bon. À présent ils attendent le concert en tenue de pyjama avec tous les musiciens, le grand orchestre, jusque vers trois heures du matin ; Nicolas est embarrassé ; la plupart du temps, il évite de mettre ce pyjama à rayures : il a l'impression d'être un condamné. Il raconte à Mila-Cali que quand il était étudiant il a vu des Bonnes Sœurs danser ; certains de ses copains les avaient même draguées en les accompagnant et leur portant leurs livres reliés de la bibliothèque.

L'Ombre de la maison est plus grande avec la silhouette de la cheminée en ouvrant les volets, c'est-à-dire que la lumière sur les feuillages d'en face est reportée plus haut au-delà du grand rocher. Au dehors c'est déjà la fraîcheur d'automne, fraîcheur d'une saison sans raison. Elle entend de très beaux roucoulements exotiques ; elle monte dans le pré sans distinguer quoi que ce soit sous les arbres ; en plein milieu une ombre d'aile immense passe au-dessus d'elle, vivement : elle a disparu aussitôt ! Allergique, elle éternue sans arrêt, fixe la

haute rose rose, les clématites...

Le matin Nicolas est très bien : incroyablement apaisé ! À partir de 8h il commence à "la déplier". À 10h ils visitent la cité alpestre de Montana puis à Staffalp pour voir surgir le Cervin autrement ; il lui masse doucement le ventre sous la pluie de la cascade. Elle voit cette sorte de clocher mexicain à travers la première fourche basse du gros cerisier de façon absolue. À partir de 13h ils font l'amour plusieurs fois. De retour en fin de journée après des méandres autour de Verbier ils préparent des légumes cuits dans une sauce au piment qu'ils mangent avec du thon frais grillé, puis ils jouent à la belotte de 21h à 23h 30. Mila-Cali écrit sur son journal. ("Le Cervin était presque aussi beau que toi et plus beau que jamais. Ça m'a fait penser à Nycéphore et ses discours bavards : la Neige de Pasternak, Melville, Shakespeare... etc. Mais surtout à toi et tes lectures, toi, ton écriture qui me traverse. Rien n'existe avant toi, j'avais horreur des hommes et du sexe des hommes avant de te connaître, de *leur façon de gâcher ça*. C'est toi qui tiens ma signification. Mon bonheur : vivre en ta présence ; te perdre, toi le plus précieux, je refuse. Notre avenir est ensemble. Comprends-tu vraiment ce que c'est "d'être ensemble" ? Mon chat Mao trotte dans le jardin et je t'écris depuis le rebord du monde.")

Pas de cul mais de nouveau des cauchemars.

É. E. Énide part à l'Académie à pied vers 9h. Pas beaucoup d'élèves ; ils ne travaillent pas. À midi Stephen n'arrive pas. Elle attend puis elle va au LONGCHAMP où il n'y a que Jany. Elle va au jardin cinq minutes avec Marie-Claire et Annie Despagne, de la classe de 2ème. Elle revient à l'Académie avec Jany et rencontre Stephen. Elle donne rendez-vous à Pierre vers 14h 10 pour le cinéma. Elle et Stephen vont manger au JASMIN ; il lui parle de son frère Patrice franc-maçon dans une loge assez réactionnaire et très catholique, soucieuse de la beauté ; il lui dit qu'ils n'hésitent pas à nuire à quelqu'un qui se mettrait en travers du chemin de l'un des leurs. « Tout ça, c'est de 48, comme moi. » Elle lui parle de Châlus-Chabrol où elle est née, et où a été tué Richard Cœur de Lion ; *ça le fait ricaner !*

Puis ils vont prendre un café au CONCORDE. Il la raccom-

pagne à 14h 20 : Pierre n'est plus là ; il est au LONGCHAMP avec "Esthétique"... Ils jouent aux dames. À 16h ils vont à l'Académie ; ils organisent une sortie pour demain ; ils vont tous à la gare, puis ils vont au café de L'AUVERGNAT. Une fille se moque de Luce : "Alors, Luce, on échange ou on suce ?"

L'orage commence à tourner sur la ville : premiers coups de tonnerre ; pour Énide : quelque chose qui a tourné, avec les teintes. D'alpestre, peut-être, de lointain. Les teintes alpestres de la catastrophe, le cramoyi de l'apoplexie, la craquelure d'une faïence, la teinte mortelle de la cave...

Lui revient tout à coup le dernier cauchemar raconté par Erec : En gros Érec déclarait à Énide que ce n'est pas elle qu'il aimait mais *Énide ! Son double exact*. Il lui expliquait qu'on peut éventuellement se consoler de la solitude mais *pas avec n'importe qui* ; elle lui disait qu'elle connaissait bien cela (laisant entendre par là qu'il était tout aussi irremplaçable pour elle qu'elle même-autre l'était pour lui).

Érec lui disait : « J'ai détruit dans la nuit des songes notre premier amour en te promettant une vie ensemble ; je bafouais ton attachement, et tu t'y prêtais de grand coeur, reconnaissant qu'il n'y avait là que fausseté puisque je m'adressais à ton décalque. »

C'est comme un chapelet de mémoire : Énide se souvient tout à coup sans raison du clocher de Saint-Maixant derrière les arbres verts et touffus après le premier plan du champ de blé déjà ras, des foin en bottes, du matériel pour peindre et de droguerie-ménage, au Cercle, et du Jardin de la Mairie, de Nadia la petite bergère à nattes brunes remontant vers l'étable, et de son frère Henri qui avait eu une attaque cérébrale en faisant l'amour avec elle. Plongé ensuite corps mouvant tandis que sa tête avait pris une immobilité considérable, la bouche éternellement crispée, les yeux écarquillés dans un rictus d'horreur comme quelqu'un figé par la Gorgone en pleine tempête. Elle a tout à coup envie de retrouver Erec à Étretat dans son logement de famille. Elle a passé des vacances dans un camp aussi, tout près. *Elle ne veut plus du tout entendre parler de Stephen*. C'est abrupt. "Stephen c'est avec Elfride, c'est pas Énide, erreur d'orthographe !" Elle se demande ce qui "brillait" chez lui à la plage, comme s'il était trop plein de

quelque chose, et de quelle nausée il s'agit à présent, comme si l'absinthe colorait toutes les choses. "Goût des formes et goût des couleurs : séparons les deux. Je dois faire en sorte qu'un oiseau soit une tache de couleur."

L. J. Lydou et Jean partent en ville chacun de leur côté ; Lydou en bus et Jean à pied. Puis Lydou passe à L'IBÉRIA à pied : il n'y a personne. Elle va à l'Académie et trouve Jean qui vient d'arriver ; ils travaillent un moment ensemble dans les préfas puis dans le pigeonnier de gravure : le prof n'est pas là et ils sont tranquilles. À midi ils vont sur les quais au soleil. "Tu n'as pas à chercher ce que tu aurais pu être le long de la grève ; tu l'es !" lui dit Lydou, qui lui montre plusieurs portraits de lui. De deux à quatre ils vont voir les amis en cours de fusain et prennent des photos d'eux en train de dessiner. De quatre à sept ils remontent en gravure. Jean accompagne Lydou au jardin et ils prennent le bus. Le soir Lydou écrit à son père. Ils se couchent à minuit et quart. Lydou prend des notes.

A. N. Sa mère porte Aube à Cazaubon, chez Herman Socatz. Elles arrivent à 11h 30. Sa mère repart tout de suite. Aube aide Herman à faire des courses, puis à préparer le repas. Puis il lui fait visiter la maison ; il lui montre des machines à imprimer dans un garage : une Schotte, une Ludlow et une Nebitype de Nebiolo. Ils écoutent des disques dans la salle à manger. Les autres arrivent vers 13h 30 (Stelling, Claude - la fille avec qui il sort - et une américaine). Ils se mettent à table. L'après-midi : concert piano-guitare puis ils écoutent des disques : *Suzanne*, de Léonard Cohen, *The Crazy Word of Arthur Brown*, en particulier *I Put a Spell on You* (à satiété !). À 16h ils repartent pour le Mas, croisent Lydou et cette dernière leur fait visiter son château. Au Mas, Aube a reçu une lettre de Nany. Puis ils vont téléphoner à l'épicerie ; ils passent au village. Aube décide de partir ce soir à Bordeaux ; elle fait vite une valise, et vers 19h repart à Cazaubon. Arrêt à Eauze. Ils mangent chez Herman et repartent vers 23h : mais pas d'essence ! Ils en cherchent et finissent par

aller au commissariat. Ils arrivent à Bordeaux à 2h 30 du matin.

R. N. Ramona se lève à 9h. Elle écrit à Nicolai puis lui poste une autre lettre. Elle part à l'Académie vers 10h 30. Là elle décroche son expo, range sa loge et emporte quelques affaires à la cave vers 14h, dont un bouquin d'architectures en béton de Claude Parent. À la cave elle mange, range les cartons de Nicolai et tape quelques-uns de ses textes de polar cyniques jusqu'à 19h. ("« Il m'a tué, Johnny ! Il nous a réunis à jamais ! J'ai rarement vu un type aussi bête ! » Sortie du condamné à mort.") Puis elle part se promener. Encore rien reçu de lui. Elle lui fait une décalcomanie à l'acétone, en rentrant. Couchée à 23h elle lit.

N. N. Nathalie se lève vers 9h. Elle travaille le matin à Gambetta. L'après-midi vers 15h et quelques, elle revient au grenier : Nycéphore n'est pas encore là et arrive à 16h. Ils passent l'après-midi ensemble ; *ils s'aiment* puis ils dorment un peu. En se réveillant, il lui parle de sa petite enfance mystique à Abel, et pourquoi il voulait devenir globe-trotter, reporter photographe. Vers 19h 30 ils partent. "On part en avant vers le passé" il dit, puis il va manger au Restau U. tandis qu'elle rentre à pied chez ses parents. Elle a reçu une lettre de sa tante de Barcelone ce matin. Le soir elle travaille, puis elle coud des vêtements de scène jusqu'à une heure du matin. Lassitude, grande lassitude. "Souvenue de cette lassitude extrême de tous les membres, comme la dernière maladie avant de mourir, une maladie de l'apaisement."

#### Le 14 Juin

M-C. N. À 6h du matin Nicolas se glisse dans le cou. Après son départ, Mila-Cali s'est d'abord levée à 8h 00 pour ouvrir la basse-cour de Mémé Marouchka, puis recouchée pour retrouver ces frasques de cauchemars où en allant à l'étranger les choses n'étaient pas interdites, et aussi pour récupérer une brochette parfaitement cuite avec une croûte bien dorée qu'on venait de lui piquer juste avant le réveil. Il y avait même une scène d'horreur avec Catherine Hublot assas-

sinée qui lui proposait de coucher chez elle au lieu d'aller s'emmerder chez Delapente. Pour passer du rêve à la réalité, l'amoureux s'impose.

Dans l'intervalle avant de replonger dans le somme elle sort et entend une alternance de chants d'oiseaux, pas une roucoulade comme hier de tourterelle, non : deux notes tenues, et rien à voir avec le coucou... tout cela dans cette brume de soleil... Agréables cloches de la petite église puis des troupeaux d'en face, et tout de suite le ciel est gris, avec des barres à l'horizon ; indécision quant à l'orage. C'est le moment d'installer tout un réseau d'occupation électrique pour irriguer le rêve et l'emporter loin d'ici puis d'attendre jusqu'au soir le fraîchissement soudain de la délivrance des lavoirs.

À dix heures trente elle est de nouveau réveillée par Nicolas qui lui téléphone à propos des cassettes, du couteau à manche d'ivoire et du pressing. Elle sort et prend un chemin sur la gauche qu'elle a délaissé depuis près d'un an, qui rejoint un autre sommet en surplomb ; ces foutus paysans ont laissé la friche revenir pour dissimuler les chemins de randonnée et elle s'écorche partout aux ronces et aux ajoncs ; en même temps on ne peut pas dire qu'elle adore les troupeaux de randonneurs quand il s'arrêtent devant la fontaine des grands-parents comme s'il allait en sortir Soubirous ! En plus des difficultés et des griffures il y a ces tonnes de moucheron débiles absolus qui tournent et se collent dans tous les orifices du visage ; c'est sans doute le seul moment où elle aimerait avoir une queue : très grande, et pour les en fouetter.

Elle atteint un endroit surnommé "La Cabane d'Anne-Marie" : c'est une sorte de jetée ombragée, une allée faite de rochers avançant en surplomb au-dessus du vide et toute couverte de lilas mauves au printemps, qui permet surtout d'embrasser la rencontre des trois vallées et d'imaginer des possibles lointains.

Le soir Nicolas rappelle chez Matchili, toujours pour les cassettes de poèmes enregistrés.

En rentrant chez lui il est repassé devant cette station-service quelconque qu'il connaît depuis son enfance dans une côte de Jarnac, mais cette construction des années cinquante

de béton gris avec des protubérances de squalo modernistes à l'américaine et une coupole comme un habitat pour extra-terrestre de série B est devenue pour sa mémoire un mausolée, depuis le jour où il s'y est arrêté pour y prendre une glace et surtout pouvoir téléphoner à son amie d'enfance Natasha à l'hôpital ; c'est alors qu'il a appris la nouvelle de sa mort soudaine.

É. E. Énide se lève à 6h, le poignet plié, cassé comme un os, impossible à redresser, ankylosé d'avoir dormi dessus. Comme convenu, excursion à Arcachon. Elle est à la gare à 7h 50 où elle retrouve Alfred P., Luis, Patrice Dubol et Lison avec son frère. Bertrand n'arrive pas. Luis reste pour l'attendre. Ils prennent le train de 8h 45 et arrivent vers 9h 10 sur la jetée, à la plage. Il pleut. Ils prennent un café en se mettant à l'intérieur ; des tas de petits vietnamiens surgissent soudain sous la pluie et gesticulent en tous sens en baragouinant contre les vitres, désarticulés, caoutchouteux. Énide pense à son poignet du matin.

Leurs voisins de la table à côté réagissent : « On dirait les milliers de petites grenouilles emportées par les tornades ! — Ou les spermatozoïdes frappant à la paroi d'un ovule. — Vous êtes racistes et débiles ! dit Lison en se tournant vers eux. — Pas du tout ! Ça serait pareil pour les gamins français de l'Impasse du Désir ou pour les mêmes Vaquero des taudis de la plage. — Oui mais ceux-là si ça se trouve ils viennent juste de débarquer d'un boat-people à côté du ponton, là-bas, près des cabanes qu'on a vues, et ils crèvent la dalle, dit Lison. — Ces accusations de fascisme ou de racisme à tout propos c'est bon pour les médiocrates comme ce Valamerde ou Braguetty, je sais plus comment il s'appelle, qui prennent toute exaltation ou tout excès pour du fascisme ; ils veulent supprimer les lignes de crêtes pour qu'on les aperçoive, eux, au fond de la cuvette du bidet. Ils se font une bonne réputation en lisant la Torah tous les soirs et en traitant tout le monde d'anti-sioniste surtout s'il est génial. — Puis la réflexion que je fais, moi, c'est la même que celle de l'Oncle du Guépard à propos des perruches sautant sur le lit issues de la consanguinité aristocratique. Ce qu'il faudrait c'est une ligature des trompes de la planète »

« — Ça me fait penser à ce pauvre gars qu'on a eu à l'Académie, qui s'appelait Fallothe, qui était si con et si fayot, dit Patrice pour changer de conversation et oublier les autres : qu'est-ce qu'il a pris avec Nicolai ! » Puis ils reviennent à la gare, où devaient arriver Luis et Bertrand vers 11h. Luis est seul ; Bertrand n'a pas voulu venir ! Ils vont sur la plage, loin du centre-ville, où il y a très peu de monde. Ils se baignent. Puis il fait très chaud ! Bon coup de soleil pour Énide avec ses taches de rousseur. Elle en profite pour réviser les limites de la dissonance du rouge orangé. "Les homards sont toujours voisins de la complémentaire", dit Calens, le prof de peinture. Elle rêve d'une composition polychrome qu'on puisse englober d'un seul coup d'œil depuis la base du cône optique. « Pour la cône optique, dit Luis, il faut prendre Sissi Conkey, la prof de déco volume, avec sa tenue de cacatoès. » Erec est bien plus intelligent que ça ; il avait dit à Calens qu'il rêvait de peindre une nature morte avec plantes et animaux uniquement en utilisant les pigments naturels de ces plantes et animaux. « Elle serait futuriste ! » Ils mangent sur la plage. Il y a des vietnamiens à côté, des adultes cette fois-ci ; l'un d'eux dit à l'autre : « Et l'AK 47 c'est une fameuse cantatrice ! Tacatacatatacata ! » Un peu plus loin des adolescentes joufflues avec un air de bêtise affirmée mangent des mangues et des avocats dans une sorte de mépris glouton. L'après-midi : plusieurs baignades. Énide prend des photos des tons vert moyen et bleu violet franc de l'eau, avec un contraste de saturation harmonieux. Ils repartent vers 17h 45, vont dans un café puis reprennent le train à 18h 25 et arrivent à Bordeaux à 19h 25 où ils trouvent Stephen. Luis lui avait dit hier soir de ne pas venir voir Énide à 18h mais à 19h 25, sans lui donner d'explications. Énide a l'impression que Stephen prend mal ce changement. Il la rapporte en même temps que Luis et Patrice mais ne lui adresse pas la parole, pas même bonjour. Il fait une petite réflexion à Luis et surtout il ne donne rendez-vous à Énide que pour vendredi midi. Elle a un semblant de cafard mais surtout un soulagement infini, comme si elle s'était dé faite d'une menace aux teintes de gris rabattu ! ("Je préfère m'étourdir avec des fleurs !") Il lui tarde de voir Luis demain pour lui donner des explications. Elle ne viendra pas

vendredi ; elle voit à présent Stephen comme un grand garçon de préfecture égaré sous ses jupes. Elle observe les massifs bleus vifs de saponaire dans le jardin, pense aux greffes dont les teintes ne se fondent pas, mais s'isolent en panachures comme les Belles de Nuit ou les Tulipes, en stries comme les Reines Marguerites exotiques ou les Nèfliers, en pointillés comme les dhalias, en bordure comme les Primevères et les Auricules.

L. J. Le matin Lydou va à L'IBÉRIA avec Jean. Puis ils vont faire un tour en gravure où leurs amis passent leur dossier personnel (très rapidement). Il semble que les profs soient très satisfaits. De midi à une heure vingt ils restent dans les préfas avec les autres. Puis Jean part à l'ORTF avec Nany lequel ne revient pas en fusain à 14h. À 14h 30 Lydou va retrouver Jean chez Ramona, dont il photographie les sculptures. Puis ils vont tous tourner avec une nouvelle équipe trouvée par Roll. Vers 18h Lydou quitte le tournage et part à la laiterie de la Benauge pour voir si elle ne pourrait pas avoir de travail en Juillet : rien à faire !... Elle rentre jusqu'à la Victoire où elle prend le bus. "On a commencé avec le parlant et on continue avec le chômage !" elle dit en rentrant. Le soir elle dessine alors que Roll reconduit Ramona en voiture. Ils se couchent à minuit et demie.

A. N. Aube est debout à 9h. Il fait orage. Tout à coup toutes les lampes passent de la puissance d'une bougie à celle d'une centrale électrique, le magnétophone qui était branché se met à sentir le brûlé et dégager une fumée blanche, le frigo se met à vibrer comme un fou, le grille-pain fume également après avoir carbonisé et éjecté les tartines, le sèche-cheveux encore branché fond à la base !... elle se dit qu'une soucoupe volante arrive !... puis tout saute dans le quartier ! C'était la foudre sur le transformateur au bout de la rue. Tout a sauté chez les voisins aussi. Elle prend un 15 à 13h 30 après avoir nettoyé les dégâts, et fait une liste pour les remplacements de machines. Elle fait des courses en ville et des commandes à livrer dans le quartier de Bruges. Elle passe à l'atelier et trouve un

manuscrit de lettre que Nany lui adressait. Elle arrive à l'Académie un peu avant 15h. Il y a un groupe aujourd'hui à Toulouse, pour la jonction avec eux et Pau. Elle trouve Nany devant la porte, surpris : il revient de la Radio mais ne veut pas aller en fusain ; heureux il la prend contre elle. Il allait poster la lettre tapée à la machine ; elle lui avoue qu'elle l'a déjà lue. Ils vont sur les quais puis reviennent à l'Académie ; elle lui raconte sa journée d'hier. Vers 16h, ils partent à l'A.G. puis vont à l'atelier. Ils s'attardent un peu et repartent vers 17h 15. Nany est déjà tendu, car il devait partir à 17h 30 de l'Académie pour la Mairie (rencontre des contestataires avec Chaban-Delmas). Les autres sont déjà partis mais ils reviennent vite : entrevue repoussée à samedi matin. Aussi Nany se calme. Aube fait une affiche. À 19h Nany la supplie d'aller à l'atelier avec lui. Elle cède, et téléphone à son grand-père "aux doigts en saucisses", comme disent les petits Artaud. Ils partent à l'atelier et y restent jusqu'à 21h 30. *ils s'aiment*. Puis ils achètent des sandwiches et repartent à l'Académie où Nany fait tout un discours sur Malévitch qu'il cite : "Affirmation de tout ce qui est nouveau... Chaque jour la nature sort de plus en plus du vieux monde vert, de la viande et des os... Ainsi crèveront les cultures... car où donc est-on plus tranquille que dans le cercueil ?". Aube trouve un archi qui la rapporte chez elle à 23h. Jusqu'à 2h du matin elle grave un tampon lino pour les grévistes de la Fac de Médecine, avec un motif floral équivoque.

R. N. Ramona se lève à 10h. Elle feuillette : *Jeunesse* de Gimond, et Chaissac (ses bois peints). L'après-midi vers 14h Roll vient la voir : il y a tournage avec Jean cet après-midi. Elle se prépare ; il revient la chercher avec Jean vers 14h 30. Ils passent chez Jean, où Roll lui présente la nouvelle équipe qu'il a trouvée. Puis ils vont tourner ; mais c'est mauvais. Un gars et deux filles sont vraiment peu intéressants. (« Faut les emmener à La Rochelle, où on traite par des bains l'idiotie. ») Vers 18h : ils rentrent tous chez Jean. Roll la rapporte à la cave avec sa Gordini "gonflée" et surbaissée, à fond la caisse. Le

soir elle écrit à Nicolai et lui raconte les péripéties du tournage. Elle lui demande s'il prépare bien le terrain pour la suite, là-bas et pourquoi il lui a écrit "qu'il fallait persister dans le crime : non seulement dans la façon de haïr mais dans la façon d'être haïssable".

N. N. Nathalie se lève à 7h. Ses parents sont déjà partis en voyage plus ou moins organisé à Biarritz. Le matin elle lave un peu. Puis elle prend une douche. Elle repasse. Indisposée un peu avant 11h, elle va prendre un 9/10 pour aller chez Nycéphore qui l'attend à midi. Mais elle se sent très mal en attendant le bus, de plus au soleil. Sa vue se trouble ; elle décide de rentrer. Arrivée au grenier elle est prise de vomissements ; elle se couche rapidement et finit par s'endormir. Elle se réveille à 13h, se lève, part vers 14h 15 et arrive chez Nycéphore vers 14h 30 : il regardait la vieille télé noir et blanc, sur la 1ère chaîne, et ne l'attendait plus. Ils se mettent un peu à table. Nathalie mange assez peu puis elle s'allonge tandis que Nycéphore travaille à ranger ses photos tout en parlant de la pouffe méchante et blondasse de Léonard, le pauvre polio, et de son travail dans le studio de Boudin Eugène près de l'aéroport, à photographe des Mirages IV. Elle ne dort pas. À 19h ils se mettent à table. À 20h 30 ils arrivent chez Martine (femme de René Sturtz). Son père était passé les avertir de sa présence à Bordeaux, dans l'après-midi. Elle leur présente le journaliste avec qui elle vit et nous parle de son oncle créateur du Festival de Cannes. Nycéphore lui parle de Friedländer et du portrait de Mao par Lieou Tchouen-houa. Le journaliste veut tout savoir de leur "Carte" et de leurs pérégrinations futures. "On en sait rien" dit Nycéphore ; "on construira le projet en avançant". Ils restent très peu de temps car ils doivent repartir sur Paris. Nycéphore accompagne Nathalie jusqu'au bus. Elle va chez ses parents qui sont déjà revenus. Le soir elle coud un peu des vêtements de scène.

**Le 15 Juin**

M-C. N. Le matin, en descendant de sa chambre (grâce à la vieille radio de bois laqué brun à cadran jaune et œil de chat vert de Pépé), la mélodie du Quatuor n°1 pour piano et pour cordes de Brahms, cueillie comme le bouquet même de la sensation, la partie florale du pré, pure couleur de l'émotion. En début d'après-midi Mila-Cali voit les poules *en toute vacuité*, sans aucun appesantissement comme dans une photo rurale de calendrier.

Descendue à San-Zorio, en mangeant des olives cassées elle observe les gars qui remplacent une vitre blindée de la banque dévalisée cette nuit : ils sont trois à la manœuvre, (Potcho parmi eux : ça la fait rire, qu'il travaille pour une banque au lieu de la dévaliser), plus un à cheval sur la fenêtre béante du rez-de-chaussée, avec un chariot métallique chargé de contrepoids et comportant un treuil d'un côté et de l'autre côté une flèche de grue d'où sort le câble du treuil fixé à six ventouses-caoutchouc noires énormes qui tiennent la vitre ; les six ventouses sont reliées à un tuyau de caoutchouc orangé vers un compresseur qui maintient constamment l'aspiration un peu comme les palpeurs à succion aspirent la feuille de papier sur une offset ou une table sérigraphique. Les deux gars du côté grue manœuvrent avec des gants, faisant passer très lentement de l'horizontale à la verticale la très lourde vitre entourée d'un gros joint noir, tandis que le troisième mouline ou démouline le treuil, et que le quatrième dans l'embrasure, armé de ventouses manuelles aide à caler la glace dans son emplacement définitif garni de mousses avant soudure des contreforts d'acier.

C'est comme si cette opération avait lieu devant elle pour la première fois au monde.

Au retour elle remonte vers un village deux cents mètres plus haut que chez elle qui avait de la neige jusqu'en mars ; c'est éblouissant ! Tout a fleuri en même temps : les iris, les lilas et les roses.

É. E. Énide va à l'Académie en bus. Vers 9h elle va chez Luis avec Lison. Elle trouve son frère seul ; elle ont l'impression de le surprendre en train de se branler, porte de la salle de bains ouverte ; il est gêné ; elles le laissent. Luis arrive à l'Académie à 10h ; il dit à Énide que rien ne va mal avec

Stephen, que c'est seule son imagination qui travaille. Elle lui explique qu'il n'en est rien "et qu'elle ne veut plus de ce vaccin". À midi toute la bande mange chez Luis : Bertrand, Patoune, Lison, Alfred, Patrice... De deux à quatre tout le monde va en cours. Chertzéro vient corriger les peintures à l'huile ; il tient les élèves par l'épaule en faisant cela, et tout particulièrement les filles sur lesquelles il exerce de petites pressions à la limite du pincement, le long du bras ou ailleurs, souvent sur la coiffe du deltoïde, spasmes liés en toute logique avec le type de corrections qu'il fait. Mais précisons d'abord que ce surnom de "Chozenvrac" est particulièrement motivé : il vient pour la finale en *ac* d'un moment d'après buffet où il s'était pris à faire à toute la classe l'éloge de la constellation des patelins autour de chez lui en expliquant l'étymologie des "lieux d'eau" : explication d'autant plus drôle que s'il avait plongé quelque part la trogne toute sa vie, ce devait être dans les caves à vin ! Quant au Z essentiel du lien il vient de sa façon *convulsive* de corriger, ne réitérant jamais que le même geste très vivement, comme Zorro, mais au lieu de dessiner l'initiale du renard il fait inévitablement *un double pli* (double colline ou paire de seins, parfois double plateau quand les sommets sont arasés) : ceci souvent horizontalement, mais aussi bien en oblique ou à la verticale : *il ne possède qu'un seul trait* ! Ceci est d'autant plus extraordinaire que son visage fourmille absolument d'une infinité de traits grouillant comme des vers ! Car il n'est, de la base de la nuque au bout de la trogne crapuleuse qu'une avalanche de rictus, un vaste crescendo hercynien, un plissement généralisé, une accumulation de ligatures et d'étranglements ; et ces plis se démultiplient encore lorsqu'il fait l'effort de se concentrer sur le travail d'un étudiant : il en pleut on ne sait d'où ! Et il plisse tellement la bouche (jusqu'à conférer également cette double sinuosité aux deux lèvres), qu'il en sort les mots avec grand effort, comme on force pour chier en extrême constipation. On craint de ne plus pouvoir bientôt lire sur ce visage qu'une nappe en bouillonnement ! Et qu'il emprunte crayon ou pinceau, il ne développe jamais - bien que peintre - une surface, mais seulement *cette rature compulsive*.

Pour les résultats : Alfred et Luis redoublent la 4ème. (On

les soupçonne un peu de n'importe quoi.) Après un semblant de débat (on jetterait le trouble dans le camp des profs ennemis !), Énide, Luis et Lison vont à pied chez Pierre Neymo à Bègles. Ils le gênent plutôt (c'est la journée !) dans son travail ! Il les envoie vite promener dans un café où il les rejoint plus tard. « C'est moi Nono, Nemo. Un peu Nounez aussi. Et puis Noël, en prison. » Énide leur parle du mouvement de Gerhard Richter et Sigmar Polke. Pierre rapporte Énide ; il est tombé sur Stephen qui lui donne rendez-vous pour demain à 15h. Il lui a appris qu'il faisait des essais en Formule 2 dans l'espoir de passer ensuite en 1. Grimace. « Stephen est à côté de la question, avec toi : il fait carrière ! La femme, puis le buffet Henri II. Le geste le plus pur, c'est celui de Erec. » Elle rit (à propos d'Henri II, Formule 1). Le soir elle se couche à minuit ; elle a reçu une lettre de sa tante Marie d'Allemagne et de son oncle Pierrick (il lui parle de Wisner, de Saint-Cyr, de l'Autriche-Hongrie et des yeux clairs de Clara Zetkin). Elle écrit à Remy.

L. J. Jean part très tôt à L'IBÉRIA pour parler du tournage raté de l'autre fois ("ratage tourné"). Lydou y part ensuite ; Jean l'attendait à l'arrêt de bus à 8h 30. Ils vont à l'Académie. Mais il doit partir vers 9h 30. Elle lui dit de ne pas venir à midi car elle doit aller travailler au STYX. Elle fulmine sur un script dans l'atelier de gravure jusqu'à midi et demie. Puis elle va à L'IBÉRIA où elle retrouve toute la bande des poètes, ainsi (curieusement), que Lolita. Ils ne répètent pas au STYX comme prévu, et vont au PÉTANQUE. Elle trouve le cousin de Viscolle qui va essayer de lui trouver du travail. 14h : ceux de l'Académie vont au cours de fusain tandis que Jean retrouve Lydou et ils se promènent ensemble sur le Quai des Chartrons où Jean va travailler pendant les vacances. Il s'agit de grosses manipulations de tonneaux et autres, et Lydou craint un peu pour lui dans toute cette humidité, pour les bronches. Puis ils prennent un café. Lydou rentre seule. Elle prend une douche. Le soir elle se lave les cheveux alors que Jean rentre. Elle écrit à son père pour sa fête. Ils se couchent à minuit.

A. N. Aube part à l'Académie en bus à 9h 15. Nany arrive peu après elle. À 10h il part à la Mairie pour l'entretien avec Chaban-Delmas (il y a Étroid et Pietro Dinar avec lui). Aube reste à l'Académie. Elle lit l'article dans *Le Monde* que Nany lui a montré, où le Ministère se déclare prêt à supprimer le prix de Rome et l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts. Elle écrit à sa mère, poste la lettre à la gare et part à midi et demie à l'atelier. Nany y arrive vers 13h. Il lui raconte l'entrevue, comme à l'Assemblée Nationale ("Messieurs, ce ne sera pas la première place forte que j'enlèverai !"). Ils partent vers 15h. Ils restent ensemble à l'Académie dans les loges du 1er. Balledefoin le mauvais brêleur-médicoïde vient chercher son tampon pour la fac de médecine. Vers 17h, Nany et Aube partent à l'Ordre à pied. Ronéo... Où est Dycril ? Aube aide Nany, mais à quoi ? ("C'est sans l'aide d'aucun élément mâle qu'elle engendra Ouranos.") Ils mangent un peu. Elle fait du café. Ils partent à 19h 30. Nany accompagne Aube à l'arrêt de bus, puis repart à l'Académie. Le soir elle retape des lettres écrites à Nany lorsqu'elle était au Mas, dont il doit faire des émissions. Elle les classe par moments de la journée, comme un Livre d'Heures. Elle a reçu un coup de téléphone de sa mère. Elle est couchée à minuit et demie.

R. N. Ramona se lève à 9h. Elle se prépare car Roll doit venir la chercher vers 10h ou 10h 30 pour un nouveau tournage de Jean (les scènes du débarquement sur la Lune, inspirées par le film de Altman que Jean a vu à Londres). Elle poste à son père un coffret de cigares (des *Partagás* reçus de Nicolai) et attend toute la matinée : Roll ne vient pas. Après-midi : ménage. Puis elle remouille des glaises sous tissu. le soir elle se couche à minuit, elle regarde vaguement les conneries sur la couleur dans le volume d'un gars qui s'appelle Aime ou M, des notations débiles, puis écrit à Nicolai que certainement les écrivains qui sont nés par génération spontanée dans les séminaires universitaires, hésiteront à le toucher, enfilent des gants et une combinaison spéciale, mettront un masque, et qu'il a sûrement raison pour cela de rester affreux, innom-

mable et difforme.

N. N. Nathalie se lève à 8h, s'échauffe, s'entraîne un peu et vers 10h prend un 15 pour *La Belle Jardinière* : elle commencera à danser dans les vitrines mercredi après-midi. Elle passe au Syndicat d'Initiative puis au Syndicat des Hôteliers où on lui remet la liste des Hôtels de Gironde (ceci pour le travail *Promo D'Antin*). Elle part au grenier, puis va changer le tablier pour sa mère. Ensuite elle passe voir le petit Didier (l'étage au-dessous) qui est revenu chez lui mais doit rester allongé. Au grenier elle attend Nycéphore ; il arrive vers 12h 45. Elle a acheté pour lui ce matin un livre de poche d'André Breton ; elle le lui donne. Il repart à 13h 15 ; il ne viendra pas ce soir. L'après-midi il pleut, elle prépare un mot pour sa mère (à joindre sur le tablier), et elle commence le travail pour *Promo D'Antin* à la machine, abandonne et décide de le faire à la main. Vers 17h elle s'allonge et lit un peu ("Hélène marionnette, comme Zinaïda !"); puis elle s'endort jusqu'à 19h 10. Elle prend un bus à 19h 30. Elle va à pied de Saint-Louis jusqu'à Ravezies, où Aube lui a indiqué la boutique magique d'un vieux fabricant de bonbons à la main, comme celui du côté de la place Saint-Projet. Il n'a pas cessé de pleuvoir et elle ne trouve pas la boutique. Le soir elle travaille pour *Promo D'Antin*. Elle se couche à minuit.

#### Le 16 Juin

M-C. N. Nuit affreuse pour Nicolas : tondos autour de Della Robbia. Trop chaud sans doute... suffocation... sинаpismes et cataplasmes à la moutarde. Mila-Cali se lève avant l'aube et part avec Yankou vers l'aéroport de Sion ; au décollage le ciel est d'un gris étal de nuages moutonnants vastes qu'on doit voir au-dessus des groseilles de chez Matchili ; le vent, les premières gouttes qu'elle croit voir tomber... mais il ne tombe rien... elle voit par les vitres la grisaille généralisée, imagine les paysans qui s'excitent comme des taons autour de pieux qu'ils déplacent, de fourrages qu'ils abritent frénétiquement... toute cette vacherie tournoyante et insomniaque !

Mila-Cali retrouve Nicolas avant midi devant la vitrine de chez Mollat pleine de romans de chevalerie ; il y a une soudaine lumière vive jaune-verdâtre des pluies d'orage mais sans qu'il pleuve. Ils vont à pied rue du Loup... Mais avant cela ils prennent un capuccino à l'angle de Gambetta. Ensuite... ils restent ensemble et s'évadent sans vraiment fuir... ils ressortent vers 1h du matin.

Mila-Cali part à pied jusqu'à la gare routière retrouver un pilote qui ramène des voitures de location avec lequel elle va rouler toute la nuit et Nicolas l'accompagne *avec tous les enfants endormis bien qu'invisibles*. Elle a pleuré de bonheur l'après-midi et avait envie de pleurer encore plus fort. Nicolas en la quittant reste triste car Mila-Cali lui a dit qu'elle serait absente la semaine prochaine.

Elle rêve et elle lui parle en secret dans la voiture : (*"Je m'éloigne d'ici, hors du vacarme des chants vers les silences des bois, vers cet événement d'avoir pleuré encore une fois de bonheur avec toi. Cela m'échappait totalement, c'est-à-dire qu'il n'y avait ni volonté ni désir ni envie de pleurer ; je suppose que la sueur de sang dont parlait Prosper en Hongrie doit être proche de cela ; c'était une belle façon de mourir, un bon versant de la dissolution."*)

É. E. Énide va à l'Académie en bus. Le matin elle travaille sur l'accélération vitale des petits organismes par les couleurs rouge et orange. (*"Qui jeune, refusera le refus de l'entendement de son rival mourant ?"*) À midi elle va voir Luis ; Alfred y est depuis 8h : il dort, il n'est pas très bien depuis hier après-midi, pris dans la fièvre de Tex Tone (« C'est l'époque de l'étiage. » « Il ne manquait plus que ça ! Te voilà malade... Et c'est tout de ma faute ! » « Tu es sûr que c'est lui le traître ? — Je suis sûr que Tex Tone arrivera à temps ! » « Les seuls habitants sont les scorpions et les lézards. » « Que personne ne fume, je ne veux pas que l'oiseau nous échappe ! » « Midi, mine de Telopezec » « On voit les montagnes couvertes de neige. Et la neige a aussi atteint la plaine. » « Enfin, les loups qui ne sont pas blessés se retirent... » « Eh, Mister Miller, une petite partie ? » « Ludwig n'est pas le seul à penser. » « Cette lettre est tombée de sa poche. Il ne mérite qu'une corde. » « Il fallait que je le fasse ; mon frère est sur la mau-

vaise pente. » La conspiration du silence chagrin. Il tiendrait un lit de justice.)

Lison s’y trouve aussi. Puis vient Bertrand qui passe à Énide les photos de Lacanau. Elle prend des photos devant chez Luis. 14h 30 : elle va en cours et fait son exposé en peinture sur l’exotisme de l’Immortelle, les Dahlia, Zinnia et Fushia qui viennent du Mexique, les Pois de Senteur de Sicile, le Pétunia du Brésil et d’Argentine, le Bégonia d’Amérique, d’Afrique et d’Asie, la Capucine d’Amérique Méridionale, les tulipes d’Orient ; mais elle s’attarde aussi sur les senteurs nationales et toniques du Muguet et de la Violette, la simplicité de l’Ancolie, de la Primevère, et de la Paquerette ; et même sur l’élégance du Narcisse mal considéré, de la Digitale et de la Campanule, puis le simple bonheur du Saxifrage, de la Centaurée et du Perce-Neige au fond de nos prés. « Nos scabieuses, campanules et liserons sont d’un ennui aimable pour ceux qui aiment les expéditions. L’hybridation est toujours une rupture. »

À 15h 15 Stephen vient la chercher ; ils vont à Robinson où elle ne dit pas un mot, et Stephen la rapporte vers 18h après être passé à l’Académie. Le soir elle travaille et lit : chou, hibou, guru... Don Juan fait l’Idiot. Il lui semble que toutes les choses de la journée lui étaient absolument nécessaires, indispensables, sauf les robinsonnades. Elle se couche à 1h. Elle a reçu une lettre de Roger Gallet et de Monsieur Chaigneau (“le petit gravier sur le chemin du colombarium”).

L. J. Lydou va à l’ORTF à pied à 8h 30 ; Jean qui était sorti très tôt arrive peu après elle. Ils travaillent en studio avec la monteuse jusque vers 21h 45. « Mon personnage adorable fait les yeux doux, joue l’aimable, et mon adoration rebondit sur la chaîne de montage de la poupée Olympia ! » dit Jean.

A. N. Aube est levée à 9h 30 en écoutant *Aretha Now*. Elle va au bureau de tabac chercher des P4. Le midi et le soir elle mange dedans, à Bruges. Elle souhaite la fête au Grand-Père. Il part à la Foire Internationale. Aube en profite pour laver les murs de la cuisine, tellement ils sont crados. Violente averse. Le soir elle prend une douche. Elle lit un ouvrage sur

le procédé Dorel et la phototypie, le tirage sur verre. Elle est couchée à 23h.

R. N. Le matin Ramona a reçu une lettre de Nicolaï. Elle part à l’Académie à 14h seulement. À l’Académie, elle doit déménager sa loge. Ne voyant pas Benjamin Supprima, elle va à son atelier. Puis Viscolle la porte au Rectorat pour la demande de prof et la laisse à la cave au retour. Elle écrit un mot à Nicolaï puis poste la lettre avec un collage ; elle revient à la cave et tape des textes polar de Nicolaï. Le soir à 22h Jean passe la voir avec Lydou (ils viennent de la Radio) : il tourne ce soir au STYX ; Ramona n’y va pas. Rendez-vous chez eux demain à midi. Le soir elle regarde des travaux d’Ipousteguy et d’Agam, puis écrit encore à Nicolaï ; elle recopie les lettres 7 et 8. Elle se couche à 1h.

N. N. Nathalie se lève vers 9h 15. Elle fait une cuisine chinoise rapide, avec du crabe et du chou vert. L’après-midi elle travaille pour *Promo D’Antin*. Vers 18h elle danse un peu ; elle esquisse un projet et pense beaucoup à Nijinsky. Le soir elle travaille encore pour *Promo D’Antin* jusqu’à minuit et quart (“Je suis l’Eugénie de quel Centaure ?”)

Le 17 Juin

N. N. Nathalie se lève à 8h 15. Elle va faire un saut à Gambetta puis revient aussitôt au grenier travailler pour *Promo D’Antin*. Elle va attendre Nycéphore en bas à 12h 40. Il monte. Il a été payé à l’Usine et donne de l’argent à Nathalie. Il repart à 13h 15. Nathalie part peu après, car elle commence à danser aujourd’hui dans les grandes vitrines de la B. J. mais en réalité elle ne fait absolument rien de l’après-midi sinon des recherches vagues avec le metteur en scène et les deux décorateurs (“Ainsi la glace où s’efface...” tout ça imité !). À 19h elle part ; il a plu dans l’après-midi (“figures de boue, de pluie, de becs de gaz, avec le vieux malade, Biarritz...”)

Elle prend un 15 pour rentrer. Le soir elle travaille pour *Promo D’Antin*. Elle se couche à 1h 15.

Le 17 Juin

M-C. N. Mila-Cali arrive à 13h 10 et part chez Matchili

aussitôt sans déjeuner cueillir les groseilles dans l'air frais ; il a plu sans doute un peu : les herbes sont mouillées, le ciel est entièrement couvert ; dans cette fraîcheur aux jambes, cette odeur de la terre humide il y a à la fois le souvenir du jardin de son enfance aux arrosages d'été assez tôt parmi des plantes plus grandes qu'elle et le tournoiement futur de la saison alors que celle-ci commence à peine. Rien de plus con que le coq et le coucou qui se répondent par rapport aux autres chants d'oiseaux, comme deux ploucs invités chez Messiaen. Le coucou imite comme un douanier suspicieux ses homologues en bois suisse.

Le soir elle se douche. Le soleil est tout argent en fusion au moment du coucher sur un horizon également gris-blanc : aucune trace de couleur. Un soir de cette semaine (mais quel jour ?) dans tout le ciel bleu très pâle et délavé il y avait de grandes barres rouge-orangé et comme une cité montante avec ses remparts et ses contreforts bleu et terre à l'horizon. Elle se couche et lit des poèmes de Nicolas. (*« Qui entasse les cailloux et trace des cercles sans fin ? »*) Ces pauvres bourrins de paysans vocifèrent là-haut tout autour à rentrer sans doute les fourrages de crainte de la pluie demain ; ils travailleront sûrement à la lampe ; ils font toujours marcher jour et nuit les machines louées ; ils mangeraient la bouse s'ils pouvaient l'accommoder et sarcleraient les routes. La nuit le ciel est ourlé de lavande noire avec une colline sombre comme un volcan au fond de l'horizon.

É. E. Énide va en bus à l'Académie. Juste avant de rentrer, les gars l'appellent : Alfred P., Viscolle, Luis, Jean-Luc et Bertrand ! Ils prennent un café *Chez Janine*, vont en cours jusqu'à 10h 30. Puis avec Lison, Énide va chez Luis ; son frère leur dit qu'il est dans un petit café juste à côté avec Alfred. Elles restent avec eux jusqu'à 12h 15. Puis ils mangent tous chez Luis dont l'œil est vague : il a dû boire beaucoup. Bertrand et Patrice arrivent. À 14h 40 elle est au CONCORDE pour retrouver Erec. Le frère de Luis, Paquito vient y faire un tour ; ils vont au cinéma *Le Rio* voir *Un homme et une femme*. Énide a l'impression qu'Erec s'ennuie avec elle, qu'il la délaisse, qu'il reste froid. Peut-être fâché, jaloux probable. Il lui dit qu'il rêve de chasse au renard, et de sabotage, comme

un loup ! Elle ne comprend pas. À 17h 30 il quitte le cinéma pour aller chercher ses lithographies toutes noires, qu'il a fait encadrer pour elle. Pendant ce temps Stephen récupère sa Mustang au garage du Portail chez Manolo. Elle devait le retrouver au RÉGENT... il l'attend mais en vain ! Énide prend un verre au CARDINAL et prend le bus à 18h 30 pour retourner chez Luis où elle trouve la grosse fête avec Bertrand, Viscolle, Roger, Alfred, Désirée, Jocelyne et Lison. Elle a un cafard monstre à propos de Erec qu'elle a délaissé tous ces temps derniers, et elle essaie de l'oublier en buvant avec les autres. Elle raconte tout à Luis qui s'occupera ce soir de la mise au point avec Stephen. Elle repart à 19h 35. Le soir elle travaille. Elle se couche à minuit et demie. Cafard : un seul point allumé à la fois ! Erec, Erec, Erec, rythme de base. Elle n'a plus de tension lumineuse. Revoir Erec ou non ? Harmonie ou contraste (il parlerait si bien de ça, si doucement... comme elle parlait à ses poupées : « Tu comprends, ma petite Cosette... »)

L. J. Lydou est levée à 8h et part à 9h à L'IBÉRIA à pied. Elle passe à tout hasard chez Julio pour savoir si le cousin de Viscolle lui a cherché du travail, mais il l'a bien laissée tomber ! Julio est en train de faire ses valises ainsi que Patrice et son frère. Alfred passe et repart tout de suite. Lydou repart au STYX et y reste jusqu'à deux heures où elle va retrouver Jean à la gare pour la préparation d'un tournage sur les voies (le Grand Départ des Enfants Croisés) ; elle y retrouve toute la bande de Julio venus chercher Lison et sa mère. Paquito est là aussi. Ils partent tous vers 14h 15. Lydou et Jean reviennent au Styx, puis vers 15h 15 ils partent repérer des endroits de l'autre côté de la Garonne : Jean voudrait faire errer par là les Jeunes Croisés, dans ces sortes de terrains vagues ; il a également pensé à des plans près des flots de sang sortant des Abattoirs. À 19h Lydou repasse à L'IBÉRIA pour prendre quelques affaires laissées ce matin, puis Jean l'accompagne prendre le bus aux Capucins tandis qu'il repart au STYX. Le soir il revient la chercher à 19h 15 et ils vont au STYX à pied pour voir *La Croisade des*

*Albigeois* d'après le texte adapté par Nany ; en chemin Lydou lui dit qu'elle partira mercredi alors qu'il enregistre avec Kathleen Marée l'émission que Nany a construite avec les lettres de Aube, mercredi après-midi, et qu'il comptait vraiment sur la voix de Lydou... Il pleure. Elle partira seulement jeudi. Il lui dit que Nany rêvait d'imprimer les textes en plusieurs couleurs ; il est allé voir des imprimeurs anarchistes à Paris, mais ça reviendrait un prix fou. Ils rentrent à pied du STYX et ils arrivent chez eux à 3h 15.

Jean a noté : "Enfin, après tout ce temps-là, angoisse montante des lundis, le ton *change* (change et ronge). La hauteur vorace du *Dais* nous tient dans l'ombre tragique, désormais, pareille au noir orthochromatique du mercredi 26 où je suis allé acheter les rouleaux de film dans les Champs Elysées, pour *Aube Matière*, dont Nany a créé le scénario, exercice de virtuosité en hommage à Aube. Et c'est Roll qui fait office à la fois d'opérateur, de technicien et de chauffeur. "Pythagore" était là, et son signe d'alliance du cerveau à vif, en 8. Toute ma vie j'ai écrit un testament que La Nuit corrige, laquelle engendre toute seule (tandis que le Demi-Somme au Soleil, heureux offre des formules d'or qu'on perd en se levant !), me poursuit, et exige d'être plus *pauvre* : abandon de formes et raccourcissement des procédés ! C'est comme l'écriture des privations pour un sujet qui mange de la viande à tous les repas."

A. N. Aube part à l'Académie à pied. Elle passe en ville. Elle arrive à midi. Il fait très beau, ciel de porcelaine de Teynac, aucune nuée. Elle trouve Nany ; elle lui donne les lettres écrites au Mas, pour la Radio ; ils restent dans les loges du 1er jusque vers 14h 30, et transforment un peu les misives (trop naïves !). Puis ils partent à pied à l'Ordre. Ronéo. Aube tire, Nany l'aide, puis il part. Elle reste travailler. Vers 18h, il lui téléphone de l'Académie. Elle reviendra travailler ce soir, mais elle passera d'abord à l'Académie. À 19h 15 elle part à pied. Le soir elle arrive à l'Académie vers 21h 30.

Plus personne. Tout le monde est en réunion à la Fac de Sciences. Nany a laissé à Aube la clef de l'Ordre ; elle y part en voiture avec Claude Parent, qu'elle va voir chez lui. De l'Ordre, elle téléphone deux fois à la Fac De Sciences : impossible de joindre quelqu'un de l'Académie. Elle travaille encore aux douze coups de minuit de la Bourse. Puis elle attend jusque vers 1h du matin en lisant *Arts et Métiers Graphiques* ("C'est en payant la blanchisseuse qu'on invente la répulsion des corps gras."). Alors, fatiguée, elle part en taxi. Rentrée à 1h 30. Elle râle !...

R. N. Le matin Ramona poste une lettre à Nicolai puis téléphone au directeur de la CEGIC pour une installation de vitrine ; elle a rendez-vous demain à deux heures. Elle va à l'Académie à 9h ; elle laisse un mot pour Supprima puis remplit une demande de poste de prof avec Viscolle. Puis elle repart à la cave. Elle passe à la B.N.P. (mandat pas payable). Elle tape des morceaux de scénarii et des nouvelles de polar de Nicolai ; il lui a écrit que "c'est la saison des polars poisseux : Hammett, Thomson ou Goodis ; on fume et on boit d'autant plus". À 13h elle part chez Roll : ils ne tourneront pas, faute de pellicule, et Jean est allé faire des repérages de l'autre côté de la Garonne, vers l'ancienne poudrerie. Ramona reste chez les Roll jusque 15h puis elle repart à la cave ; elle continue à taper les textes de nouvelles de Nicolai ; elle pense au *Chat Murr* et à cette double narration toute discontinuée et lacunaire. Le soir elle écrit à sa mère et lui envoie sa demande de professorat, ainsi qu'à Mr Thurriez, l'ami du père de Lydou. Elle est couchée à 1h après avoir à peine feuilleté les merdes tapissières de Majorel.

#### Le 18 Juin

M-C. N. Rien à noter après dix heures de sommeil pour récupérer les fatigues du retour en voiture, sinon la rage remarquée du journalier que Médard a contraint à détruire une fausse "cabane" de lianes et de viornes empêtrées dans les ronces et les frênes courbés (littéralement esclavagisés, ceinturés par les lianes, forcés à la courbure vers le sol). Il tranche là-dedans en hurlant comme s'il détruisait une sorcellerie,

arrache les viornes et les ronces les plus grosses en les suivant jusqu'à leurs pieds, jusqu'au début des racines de Satan, et remonte trempé de sueur sous l'orage qui tourne depuis hier, tonne au loin mais ne se décide en rien à la foudre.

Heureusement il y a la bonne odeur de foutre sous les châtaigniers, puis — toujours venu de la pièce de Mémé Marouchka, là où elle coud — le premier mouvement du Concerto pour violon en ré majeur de Vivaldi joué avec très grande émotion par Gonzalo Soriano. Il pleut pour ainsi dire rien en début d'après-midi ; le sol reste intempé, poudreux. Nuit bien organisée bleue-noire avec étoiles justement piquées et notamment l'étoile du berger, ce pouf !

É. E. Énide part à pied. Elle arrive chez Luis le Tonto vers 9h 15 : il est seul avec son frère qui dort encore. Il lui parle de Stephen qui n'est pas venu comme prévu au LIBET hier soir... Elle imagine donc qu'elle ne le reverra plus... enfin. Elle se dit que cela vaut sûrement mieux pour elle et elle dit à Luis : « Si ça se trouve bientôt, on circulera dans une cité d'amours cybernétique, et on préparera tout pour l'hibernation. » Luis ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Puis arrivent Jocelyne, ensuite Lison, enfin Désirée et Alfred. Énide va à l'Académie où elle trouve Pierre, Francis, Bertrand et d'autres. Elle va voir Mille Quasimadame qui lui confirme qu'elle passe en 3ème. Elle revient chez Luis à midi où toute la bande mange. Le frère de Luis lui aussi, parle de Stephen à Énide ("il préfère la course aux études de médecine"), comme s'il était son lieutenant ; elle se dit qu'il doit la trouver naïve et gamine. Ils accompagnent Luis à la gare à 14h . Viscolle arrive à son tour avec un cousin. Ils prennent des photos. Lison prend également le train, pour Biarritz. Ils se rendent ensuite à LA TAVERNE avec Patoune. Énide va ensuite un peu à l'Académie et rentre vers 17h 30. Elle fait de l'Esthétique Industrielle et le travail sur la perception visuelle pour Calens. Elle passe vite (Démocrite, Épicure, Descartes, Boyle, Newton, etc.). C'est plutôt Planck, Einstein et Bohr qui l'intéressent. Le soir : cafard ; elle pleure un peu le lointain d'Erec ; elle imagine le gué, la boue, la robe trempée. Elle se couche à 22h 30. Elle a reçu une lettre de Anne.

L. J. Lydou est levée à 10h. Son père lui téléphone

du Château, et lui fait des réflexions de plus en plus froides sur ses... activités et sur ses soirées ! Il doit être renseigné par des voisins ... ou voisines ! Lydou est triste ; elle pleure à plusieurs reprises dans la journée. Elle mange chez les Roll. Elle lave, elle coud un costume de poupée pour la petite voisine. Le soir lorsque Jean revient ils vont chez Ramona pour préparer le tournage de demain matin ; en rentrant elle lit les poèmes de Nicolas. Elle est couchée vers minuit et demie.

A. N. Aube passe au STYX à pied à 10h 15 puis passe en ville faire des achats d'encre de Chine, de fixateur et d'Arches pour les tirages de Nany. Elle arrive à l'Académie, puis Nany juste après. Elle proteste un peu à cause de l'attente vaine d'hier au soir. Ils partent à l'Ordre en voiture avec Picson l'excité ; ils lui conseillent de reprendre ses psychotropes, qu'il a interrompus depuis les derniers événements, l'asile en grève, les débats sur le secteur, les réseaux alternatifs et tout... Il saute dans la voiture sans arrêt comme s'il enculait un marsupilami ! Ils travaillent. Il pleut beaucoup et il fait de l'orage. Vers 15h Picson et Nany repartent, et Aube reste à travailler. Puis Delabandon et un archi viennent l'aider. Nany lui téléphone puis revient, mais repart tout de suite avec un journal ronéoté et agraphé. À 19h avant de partir elle lui retéléphone à l'Académie. Il n'a pas cessé de pleuvoir de l'après-midi. Elle rentre à pied. Couchée à 23h 30, elle lit un ouvrage sur Oberkampf, le dieu de Jouy. Mais ce n'est pas Éros !

R. N. Ramona se lève à 8h 30. Elle part à l'Académie vers 10h 30. En arrivant elle trouve Michel Dumaroy. À peu près tout de suite ils partent ensemble à la cave. Ils y mangent. Vers 13h 30 il l'accompagne Allées d'Orléans où elle a rendez-vous avec le directeur de la SEGIC. Elle ne trouve toujours pas Supprima. Elle se rend cours d'Alsace-et-Lorraine où se trouve le nouveau bâtiment de la SEGIC. Elle discute un peu avec le directeur puis revient à l'Académie où elle trouve Lalimande qui lui apprend que Supprima travaillerait

à la Poste : ils le remplaceraient dans ce cas. Ramona va à la cave et tape à la machine des nouvelles de Nicolai (*Agnès Gauchère, Frimas*, et d'autres...). Le soir vers 20h 30 Lydou et Jean passent la voir : ils tourneront demain matin. Ensuite elle écrit à Nicolai, en lui donnant des nouvelles du tournage en cours et en lui joignant les dossiers de demandes de postes de prof. Elle se douche et elle est couchée à minuit et demie en regardant des trucs géométriques de Chilida et des têtes de mort de Monino.

N. N. Nathalie se lève à 8h. Elle va à Gambetta et travaille avec les amies le matin puis revient au grenier, termine rapidement le travail pour *Promo D'Antin* puis tape une lettre pour son inscription à une École de Danse derrière les Arts Déco à Paris (elle joint la recommandation de Carmen). Nycéphore arrive vers 12h 40. À 14h 15 Nathalie part danser à *La Belle jardinière* tout en postant les lettres pour l'École et *Promo D'Antin*. À *La Belle Jardinière* elle improvise un happening tout en peignant une sorte de fresque bleue sur un immense papier déroulant à partir d'énormes bobines en trèfle sur les côtés, que Sud-Ouest a donnés. Pendant son spectacle une fumée commence à envahir le lieu, et ça sent drôlement la viande grillée : c'est *L'Entrecôte* qui a pris feu et tout le bâtiment avec ! "Les quatre saisons, derrière les sapins." À 19h le décorateur Jacques l'invite à prendre l'apéritif ainsi qu'aux deux ouvriers-machinos qui bossent avec eux ; ils vont au café en face du Grand-Théâtre jusqu'à 19h 30 environ ; elle parle avec lui et lui dit qu'elle lui portera les deux petites pièces que Aube a écrites pour la radio, avec un personnage qui s'appelle aussi Jacques (il faut dire que c'est le nom du père de Aube qui lui a interdit à tout prix "de faire du théâtre" !). Puis elle rentre en bus. Le soir elle cire ses chaussures et en particulier les bottillons de boxe noirs qu'elle utilise dans son spectacle. Elle se couche à 1h 45. Elle a reçu une lettre de Michel Dumaroy. Elle décide de prendre la pilule à partir de ce soir.

Dans le jardin, Nycéphore, après toute l'urgence de la journée et le mal de crâne traîné depuis le lever, à cause sans doute de la chaleur pesante et sans doute aussi du fait d'avoir peu et mal mangé, a ressenti tout d'un coup une exaltation, liée à la senteur très forte des lys, des œillets et des pivoines, à l'imbécilité de ne rien faire ou plutôt de *dépenser le reste du jour sans réfléchir, sans travailler pour lui, sans photographier ni lire ou écrire, comme si soudain le seul profit était le temps, la libre circulation dans le temps soudain mis en scène.*

#### Le 19 Juin

M-C. N. Mila-Cali a dormi dix heures et demie : donc l'éblouissement avant toute chose, le domaine précipité de la lumière, l'enchaînement de mouvements soyeux avant même de distinguer les lignes des herbes vives des foins, papillons blancs jusqu'à l'aveuglement en ouvrant sa fenêtre dans le puits de soleil qui donne en contrebas sur la grosse roche à foison d'herbes auprès du platane, cette chaleur forte derrière le rideau. 29 à l'ombre. Il fait une lumière d'incendie. Bancs vernis de lumière près de la basse-cour. Ciel bleu très pâle uni sans la moindre nuée. Le vent chaud semble secouer des braises avec des bruits de feuilles sèches ; c'est un sirocco éloigné. C'est seulement deux heures après le lever que tout le bénéfique du plein sommeil atteint sa plénitude, une fois les dernières bribes des mauvais rêves chassées. ("Je n'ai jamais rêvé que de toi. Il fait très beau et je souffre terriblement.")

Elle s'était endormie en forçant la dose des somnifères et à chaque fois sursautait d'un spasme de la main droite ou de la gauche au moment de tomber dans l'endormissement : elle avait fini par se tenir les deux mains croisées pour empêcher ce spasme qui la réveille au moment de sombrer pourtant si bénéfiquement en souriant d'aise ; elle croit bien qu'elle mourrait aisément sans hésitation de cette façon si douce...

Pendant qu'elle est sortie, Nicolas lui laisse un message chez les grands-parents à propos de "*primaire...*" de "*secondaire... pipeau... vitrail ou abjection*" ? Apparemment les deux lettres se sont croisées ; elle aurait dû ajouter un mot. Elle était sortie à force d'entendre un vacarme de concassage de cailloux et à voir soulevés par la fenêtre d'énormes nuages de

poussière : c'est ce connard de Sioul en tracteur Latil qui joue les cantonniers et passe un gyrobroyeur sur les bas-côtés ; elle va vérifier qu'il n'endommage pas le jardin des grands-parents ; ils sont tellement nuls qu'ils réussissent une année sur deux à broyer les piquets, à arracher le grillage et à endommager les plantations. Un énorme oiseau, aigle, ou que sait-on encore, s'envole de derrière la clôture du jardin ; l'ombre gigantesque de son envergure se projette sans qu'elle ait le temps de le distinguer.

Le soir la lune seule et l'étoile polaire sont brillantes et vives piquées dans un fond de ciel parfaitement uni ; puis des crêtes bleu sombre à peine au-dessus des plus hautes silhouettes de chataigniers très découpées, et les monts sombres plus bas.

É. E. Énide se lève à 3h 45 pour le voyage. Jacqueline et Martine y viennent. Ils partent à 5h 15. Il ya beaucoup de jeunes du Bouscat dont André et Annette. Arrêt petit-déjeuner. Ils mangent sur l'herbe à Rocamadour. Il pleut ; ils se réfugient dans un café. Visite de Rocamadour par la fenêtre : le paysage vu de la salle à manger était embrumé de gris, le rideau des pins était d'un gris noir et les arbustes plus clairs et l'herbe fraîche paraissaient vert-de-gris. Les collines et la tour d'un gris marron se découpaient sur la toile du fond d'un gris uniforme et mélancolique ; puis il ne pleut plus. Pas beaucoup d'ambiance. Visite du Château puis du gouffre de Padirac. Ils s'arrêtent à un passage à niveau et elle pense à un plan pour le film de Jean : le train arrive à Blois et on voit le cimetière par la fenêtre, puis le train ralentit en même temps que la réflexion se fait, lentement.

Au retour ils chantent. Souper dans un café. Ils arrivent à minuit quinze. Énide pense à Erec, puis c'est Newton et Young. Elle se couche à 1h.

L. J. Lydou est à L'IBÉRIA à 8h 30. Jean y était déjà ainsi que Francis et Pierrot, Anis Latrousse et Patrick Poncochollas. Ils montent en gravure. Quasimadame vient ; elle veut emmener Lydou et Jean voir une expo vendredi soir dans un château du Médoc... Elle tient aussi à ce que Lydou assiste à la distribution des prix de ses amis... Il lui faudra donc rester jusqu'à la fin de

la semaine ! Jean est content ! Ils partent vers midi et demie à L'IBÉRIA. À 14h 15 ils partent au Rio voir *Blow Up*. Ils restent pour assister au début de la deuxième séance et sortent vers 18h 15. Ils s'arrêtent au Jardin Public ("le nôtre !") Lydou serre les dents pour ne pas pleurer : elle voulait à la fois partir au Château tout de suite et pourtant ne pas quitter Jean ! Il rentrent à pied tout à côté, chez eux. Le soir ils vont voir la télé chez les Roll. Ils se couchent à 22h 20. Lydou relit les poèmes que Nicolas a écrit pour Mila-Cali.

A. N. Aube part à l'Académie à pied et trouve Nany devant la porte à 9h 30. Ils restent ensemble dans les loges. Il tape à la machine. À midi ils vont à l'atelier. *ils s'aiment* deux fois. Ils partent à l'Ordre vers 15h 30 ; ils y trouvent Picson avec un infirmier qui veut à tout prix le conduire à l'hosto et sa femme, (que tout le monde appelle "le petit Boudin" ou "la petite Bière", tellement elle est exaspérante), qui argumente de sa petite voix niaise "et gnagnagna et gnagnagnan..." en dodelinant de la tête. Picson finit par frapper violemment l'infirmier au visage, lequel se débat et lui arrache son col de chemise avant de rebrousser chemin en toute hâte vers l'ascenseur par sécurité. Picson continue à hurler dans les escaliers ; le concierge monte, et Picson le jette dans les escaliers tout en continuant à hurler, tandis que le petit Boudin-Bière ne cesse de dodeliner avec son sourire idiot, comme les chiens sur les lunettes arrières. Ils travaillent en redoutant l'intervention des flics que l'infirmier ou le concierge ont dû appeler. Ils repartent à l'Académie avant 18h sans problème, tandis qu'Aube reste sur place pour travailler jusqu'à 19h 15. Elle téléphone plus tard à Nany : elle ne pourra pas revenir ce soir, car elle est sans voiture. Selon ce que lui dit Nany, il y a eu à 18h une réunion dans l'amphi assez violente, castagne et cie. Le soir : elle a reçu une lettre de sa mère ; elle lui répond. Puis elle coud des petits costumes de personnages pour ses pièces de théâtre destinées à Cadix. Couchée à minuit et demie, elle lit un ouvrage sur le stéréotype avant la

Révolution (“Olympia 700 suce deux cents mecs à la minute !” dit Nany).

R. N. Ramona part à 8h 30. Elle prend un bus n°10 et descend à la barrière du Médoc. Elle va chez les Carnégit (c’est assez loin, elle marche longtemps). Elle ne trouve que Marcel et laisse un mot pour Francis. Puis elle va au BAR DE LA RADIO où elle avait rendez-vous avec Jean et Lydou : personne ! Elle attend jusqu’à 10h 30 tout en écrivant un mot pour Nicolai puis elle part. Elle poste un paquet pour Nicolai, va à la cave jusqu’à 14h, et ensuite à l’Académie, où elle trouve Michel Dumaroy et Lalimande ; elle part avec ce dernier discuter avec le directeur de la SEGIC. Puis elle revient à la cave (où Supprima lui a laissé un mot dans l’après-midi sur le prospectus d’un certain Stahly), écrit encore une lettre à Nicolai qu’elle poste aussitôt. Le soir elle se couche à minuit.

N. N. Le matin Nathalie va dans la salle à Gambetta s’entraîner. Elle raconte aux copines son happening. Elles viendront aujourd’hui. À midi elle retrouve Nycéphore au grenier où il passe après le Restau U. (Walter H. est passé ce matin au grenier : il a laissé un mot.) L’après-midi : nouveau happening à *La Belle Jardinière* ; toutes les copines sont là. Nathalie revient au grenier vers 19h 30 ; Walter H. arrive juste derrière elle et Nycéphore à peine un peu après ; ils mangent tous trois dedans. Walter dit : “Nycéphore, c’est Julien toujours battu sur la place.” Ils ne comprennent pas bien. Puis ils vont prendre un 7 pour aller au *C.N.P. Capitole* voir *Terre en transe* que Nycéphore adore. Ils passent au grenier récupérer la valise presque prête de Nathalie et rentrent tous les trois dormir chez Walter. Nycéphore raconte que la première fois où il a revu Nathalie, rue Montfaucon, il est devenu aveugle pendant plus d’une minute, à la terrasse de café où il se trouvait, le temps qu’elle passe dans la lumière et qu’elle disparaisse.

Le 20 Juin

M-C. N. Mila-Cali a dormi dix heures (“Odeur des jasmins éloignés, à Varsovie”). Ciel uniformément gris, horizon bru-

meux ; même chaleur à venir pour la journée semble-t-il, et soleil de paille. Du moins on n’entend pas les vacarmes ici ou là des paysans : certains sont peut-être crevés comme les gros taons aux yeux verts qui venaient sucer le sang sur les cuisses écorchées de Mila-Cali hier dans la soirée, comme si c’était pas assez de la chaleur de plomb et des écorchures de toutes les ronces. Est-ce que la ronce même en hiver féroce cessera de s’élancer de ce côté-ci de la route qu’on éborgne afin qu’on puisse courir tranquille et passer comme il convient ? Est-ce qu’une destruction avancée sur son flanc gauche l’incitera à déplacer ses lancées de troupes de mauvaiseté ailleurs ? Pas sûr : c’est tellement buté ! Presqu’aussi bourrin que les paysans eux-mêmes.

É. E. Il pleut à torrents. Énide va à l’Académie en bus ; un vieux dans le bus lui dit : « Dans les plants de pommes de terre il y a tout ! » Arrivée à 10h 15 elle trouve Bertrand, Francis et d’autres gars de sa classe mais aucune fille. À 11h 30 elle va chez Patoune : il n’y est pas. Elle va alors au LONGCHAMP avec Anis Latrousse. Elle embrasse Pierre. Ils y restent tous les deux jusqu’à 15h 45 lorsque arrive Lison. Lison et Énide vont voir chez Patoune et l’y trouvent. Nouvelles de Stephen transmises par Patoune : il s’excuse de partir aujourd’hui — paraît-il ! — sans lui avoir dit au revoir, mais il a obtenu au dernier moment la participation à un championnat en F 2. Tranquille, Énide ! Ils discutent un peu et les filles repartent vers 17h ; Lison part chez elle. Énide revient au LONGCHAMP où se trouvent Anis Latrousse et Pierre et ils vont à pied à La Victoire. Elle écrit à sa mère Anne qui cherchait une pension de famille pour un voyage de quelques jours à Nevers ; elle lui dit qu’elle aimerait bien revoir Orelle et les Ménuires.

L. J. Lydou est levée à 10h. Elle a reçu une lettre de son père. À midi coup de téléphone de Jean. À l’ORTF demain de 9h à 13h enregistrement de l’émission de Nany. L’après-midi : elle reprend des notes. Vers 17h 30 elle s’allonge et s’endort. Le soir elle coud ; elle lit après s’être couchée à 22h. Elle écrit à son père et à Bielle (“Il est pas loin de Céline, passionné par la vie et son exaltation.”).

A. N. Aube se rend à l’Académie en bus. Elle arrive

vers 10h 30. Nany n'y est pas. Il y a une assemblée générale d'information sur le congrès de Nanterre et sur la commission inter-écoles, pour la réforme de l'enseignement artistique entre autres. À 13h, elle part à l'Ordre ; Picson l'y porte, moins excité que d'habitude : il a repris ses pilules. Elle reste seule pour travailler. Peu après Nany lui téléphone de l'Académie (ce matin il dormait). Il arrive avec Picson et le petit boudin vers 15h 15. Puis débarquent plusieurs élèves de l'Académie pour les aider ; ils restent peu de temps. Tous les quatre travaillent beaucoup sur les tirages du journal *Université d'Été*. À 20h Picson rapporte Aube. Le soir à 21h, Madrier vient la chercher en moto pour soi-disant travailler à l'Ordre, mais elle lui demande de la porter à Talence à la Fac des Sciences pour la grande réunion. Picson, Jil et Berthe arrivent une demie-heure après, pour dire à Madrier de repartir sans Aube : elle lui donne la clef de l'Ordre. Il râle. Ils ne restent pas à la Fac de Sciences car il y a trop peu de monde. Ils vont à la Fac de Médecine puis au CREPS (ou Nany prend la parole pour parler d'Hantaï), et ensuite au STYX (représentation gratuite) où ils participent à un débat entre public et comédiens. Vers 1h 45 ils vont tous les quatre au *Soleil Levant*. Picson rapporte Aube à 2h 30. Elle a reçu une lettre de sa mère et une de Nadine Couraleix.

R. N. Ramona part vers 10h faire des courses puis revient à la cave où elle tape des nouvelles de Nicolai jusqu'à 14h 30 (*Le premier récit*, *Rose* (un brouillon), *La Femme du Mari de Ménage...*). Elle arrive à l'Académie à 15h. Elle devait travailler avec Lalimande aux vitrines mais il va en gravure ; elle reste dans sa loge et ne fait rien jusqu'à 18h 45 où elle part. Le soir elle a reçu une lettre de sa mère dans laquelle il est question du projet d'achat de logement. Couchée à minuit et quart elle lit un article sur Allan Kaprow et écrit à Nicolai.

N. N. Nathalie se lève vers 9h tandis que Nycéphore reste au lit jusqu'à 11h environ. Elle travaille et prépare sa valise. À midi et demie ils se mettent à table puis elle va prendre un 15 tandis que Nycéphore la suit en

vélo. À Tourny elle prend un 7 jusqu'au bus Duvillier. Ils vont téléphoner au dentiste de Nycéphore à la gare routière. Nycéphore reste avec Nathalie dans le bus un moment puis il part au grenier. Elle est à 19h 15 à la frontière. Elle attend un peu, et sa tante arrive en voiture pour aller jusqu'à Barcelone. Arrivées dans la nuit, elles se mettent un peu à table ; Nycéphore retrouve son Grand'Oncle qui est parti de Bordeaux vendredi après-midi et qui a mangé ce soir avec des anciens amis à lui dans un restaurant de la ville. Il lui parle de Mathilde qu'il a revue : "Des "Mathilde" on en a eu des tas, et c'étaient souvent des "tas" !" Après ce dîner de nuit, Nathalie relit un peu l'ouvrage consacré à Noureev, car elle n'a plus sommeil et elle se couche au petit-jour.

#### Le 21 Juin

M-C. N. À 15 heures Nicolas envoie un télégramme à Mila-Cali : il a téléphoné vingt fois et il n'y avait jamais personne, pas même la Mémé Marouchka ! À 20h 30 idem. (Mais soudain il n'est que 17h 30 ! Il y a eu un étirement de trois heures dans ce premier jour de l'été qui s'est allongé comme un serpent sur le rocher pour en faire durer le bénéfice.) Mis en rage par cette nouvelle perte (l'épanouissement de l'été à peine entrevu, les deux phrases perdues pour le célébrer et l'exercice qu'il aurait dû faire), Nicolas dévide cinq pages d'humiliations subies dans deux télégrammes à la suite. Il lui dit aussi que Picson déconne complètement depuis quel temps.

É. E. Énide se rend en bus à l'Académie. Elle trouve Lison et elles vont voir Patoune vers 10h et quelque chose avec Jocelyne. À midi il les invite pour déjeuner. Énide passe au LONGCHAMP pour voir les gars. Lison et Énide vont à L'AUVERGNAT, puis Patoune les emmène manger au SOLEIL LEVANT et il leur cause longuement de Peter Cheney dont elles ignorent l'activité militaire ; il se figure encore qu'Énide est triste à cause de Stephen ; elle lui raconte qu'elle a vu *Terre en transe* : « C'est bizarre toutes ces scènes d'horreur ! ». Les filles quittent Patoune vers 14h. Tous ceux de la classe vont ensemble à la gare. Ils trouvent d'énormes rouleaux de kraft qu'ils

déroulent dans les rues à partir du Grand Théâtre jusqu'à la Place de la Victoire, dans un happening improvisé qui les fait beaucoup rire. Ils se séparent à 18h 30. Elle a reçu une lettre de Remy avec des calques de dentelles précieuses de Bruges. Elle se couche à minuit.

L. J. Lydou est levée à 8h. Elle part à 9h pour l'ORTF où elle arrive à 9h 30. Elle y trouve Jean et Nany avec Kathleen, la réalisatrice, et André Névrose, dans le hall. Annick Orsel n'arrive pas : l'enregistrement ne peut se faire. Nany donne à lire à Lydou le conducteur de l'émission. Ils écoutent les disques qu'il a choisi pour le mixage. Vers 11h 40 ils sortent et vont dans le café en face, rue Ulysse Gayon. "À Paris c'est LE CAFÉ DES ONDES, ici, c'est LE MALLARMÉ", dit Jean. Encore une fois Jean et Lydou se disputent car il ne voudrait pas qu'elle parte ; elle avait prévu de partir jeudi et le supplie de l'accompagner un peu dans les rues. Il ne voulait pas du tout mais il cède. Elle le reverra vendredi soir. L'après-midi elle coud. Le soir ils regardent *Exodus* à la télé chez les Roll.

A. N. Le matin Aube arrive à pied à l'Ordre des Architectes vers 11h. Ni Nany, ni Picson ne sont là ; elle trouve seulement Poisson, un archi. Nany arrive peu après, puis Picson. Ils travaillent jusqu'à 13h puis ils reviennent en voiture à l'Académie. Aube va à la poste de la gare avec Nany pour des envois de journaux de la grève à d'autres écoles, puis ils reviennent à l'Académie. Ils restent ensemble dans les loges puis reviennent encore à l'Ordre des Architectes avec Picson qui ne monte pas. Ils travaillent tous les deux jusqu'à 19h. Arrive Juskela qui les rapporte à l'Académie, puis elle repart en voiture avec lui jusqu'à Tourny. Le soir : réunion et fête à l'Académie, lectures, chansons, poèmes ; ils attendent des volontaires pour l'atelier d'affiches et celui de sculpture et décors, et aussi pour la peinture des camions. Aube n'y va pas. Vers 9h 30 Marie-Louise (ex-Nashinha) et son mari viennent la voir ; ils restent dans sa chambre et repartent à minuit. Couchée à minuit et demie, Aube lit un

ouvrage sur l'après-guerre de la soie : nickel-chrome et bronze phosphoreux.

R. N. Ramona se lève à 10h 30. L'après-midi elle lit allongée sur son lit. Elle relit la dernière lettre de Nicolai ("Il faut pas oublier tous les cas de torture en Uruguay ce mois-ci !"). Elle reçoit encore une lettre de lui ! Sa mère lui a téléphoné : elle arrivera sans doute mardi soir (règlement de l'achat de l'appartement et de l'établissement du bail). Elle ajoute un mot à une lettre d'hier soir pour Nicolai et va la porter vers 17h. Le soir elle lui écrit encore (textes-collages, à la façon de Aube). Couchée à minuit elle feuillette un ouvrage sur Duchamp-Villon puis lit un article sur Whitehead et l'espace affectif. "Délivré de l'esclavage du Sens et de la torture des Raisons d'être."

N. N. C'est la communion de Frédéric ! Nathalie a reçu un mot de Aube qui lui raconte qu'ils doivent passer à Lamaguère le matin avant la messe, qu'à midi ils seront au restaurant et qu'ils feront un repas froid le soir toujours à Lamaguère.

Le 22 Juin

M-C. N. Il pleut à l'instant même où Mila-Cali se lève après avoir dormi 7h 30 ; tout doux frottement dans l'air de la pluie ; aucun temple ne vaut cette pluie douce dehors, *méritée*, mais ça ne s'accroît pas et ça ne dure même pas. À 19 heures Mila-Cali revient de Saas Fee et elle appelle Nicolas ; elle lui dit qu'elle ne l'a pas humilié ; c'est tout le contraire. À 20h 30 elle appelle depuis une cabine téléphonique en larmes : elle n'a « jamais connu une telle fusion ! Je t'embrasse ! ». Mal de tête le soir (fatigue, vin blanc, biscuits et fromage gras) ; elle prend de l'aspirine à bonne dose. Ces temps-ci la toubib lui a administré des doses de *Vaccinotoxinum* ; elle a eu un début d'herpès, mais sans plus ; pas du tout la virulence habituelle.

É. E. Énide se lève à 8h 20. Il fait beau. Elle prépare ses valises ; elle part l'après-midi vers 14h 30. Elle passe voir Mme Furet et le vieux voisin l'accompagne jusqu'au car. Il pleut pendant le voyage. Elle trouve Anne et Remy à Blois avec le petit frère Olivier, ses fossettes et son air malicieux, adorable. Elle a reçu une carte d'Helen et de Luis Le Tonto

chez elle ; elle écrit à Luis pour lui apprendre que Constantino Manoel Joseph metallurgiste et Bertucci Anisio cheminot ont été abattus ; elle se couche à minuit.

L. J. Il fait très chaud. Le matin Lydou se douche. L'après-midi elle coud au soleil en maillot de bain un gilet de velours vert pour un ours en peluche fauve. Le soir elle révise le prochain script et prend de nouveau une douche. Couchée à 22h elle lit la pièce de Aube écrite pour le STYX et peut-être Cádiz.

A. N. Aube est levée à 9h 30. Il fait très beau ("à n'y pas croire" !). Coup de téléphone de Nany qui demande à Aube d'être à l'Ordre à 14h. Elle se lave les cheveux et part à l'Ordre à 13h 30. Elle arrive avant Nany, qui est là peu après. Ils n'y restent que très peu puis repartent à l'Académie en voiture ; ils restent ensemble puis ils vont à l'atelier ; *ils s'aiment plus*, comme ils disent parfois ("comme le ciel des peintures"). Ils dorment et repartent à 19h 30. Aube prend un bus à la Victoire ; Nany repart à l'Académie. Aube a dit à Nany qu'elle ne serait pas là demain ; il la questionne et décide de lui téléphoner demain ("et en échange dès demain elle va lui révéler un terrible grand secret !") ; il en profitera pour faire un saut à Jarnac. Elle est couchée à 1h.

R. N. Ramona se lève à 10h indisposée. Aussi l'après-midi elle se couche jusqu'à 17h. Puis glaise. Il pleut à torrents à partir de 18h 30 jusqu'au soir et toute la nuit sans discontinuer. Vers 19h 30 ses parents arrivent pour l'achat et la signature du bail. Couchée à minuit elle lit un peu un magazine avec des boules et des disques de Pol Buri.

N. N. Nathalie se lève vers 10h 30 ; elle déjeune très peu et ne fait rien que des étirements de la matinée ! Elle mange peu à midi ; elle voit les petits de l'école voisine qui ont encore classe. L'après-midi elle fait la vaisselle puis part chez les parents de sa tante Dolorès dans une petite maison du village en contrebas ; elle les retrouve avec des vieilles voisines et des tas de cousins dont elle ne se souvient plus ! Le grand-oncle est parti travailler dans la vigne. Ils passent l'après-midi

dehors et discutent. Vers 18h elle rentre : les petits enfants sont revenus de l'école, dont le fils et la fille de Dolorès, qui fait du ménage dedans. Puis Nathalie l'aide à préparer le repas. La grand-tante arrive avec son mari pour manger vers 19h 30. Ils prennent l'apéritif et après-manger discutent jusque vers 23h ; un cousin vient les rechercher en voiture. Nathalie se couche un peu après minuit ; elle pense à Nycéphore ("Je voudrais des mocassins de castor ! Et une couronne de mauves !") ; elle repartira à Bordeaux mercredi matin.

#### Le 23 Juin

M-C. N. Mila-Cali l'après-midi est allongée chez Blandine-l'Une : trous bleus du ciel entre les branches du marronnier vers les falaises abruptes d'en face ; à gauche tuiles. Sapins sur les hauteurs, petits ronds en haut à gauche. En bas à gauche mailles lâches, losanges arrachés, campanules bleues, souche, herbe indistincte. À 19h 00 Nicolas appelle Mila-Cali pour rectification ; il s'excuse. Fond de l'horizon rouge de multiples valeurs le soir : du rouge sang de bœuf au cadmium. Puis elle reçoit du facteur peu après ces *bribes de souvenirs* :

*"En arrivant à la montagne chez toi, le soir : le grand pré étagé en belles lumières dans la fin de l'après-midi, la route de coquelicots, l'orage qui a tourné longtemps sur la terrasse, les chalets avec la prairie rase aux meules rondes, beauté des monts couverts de brumes : le poème est à toi forcément..."*

*Tu dormais, à six heures du matin ; je me retourne, ma tête n'est pas sur un plateau, je dois participer à cette grande loterie du monde noire et grise ; tous mes gestes participent de ton univers, tous nos actes insensés obéissent à une cohérence supérieure, une cosmogonie ; je me réveille : tes fesses à l'air, pas de drap mais du duvet, ta croupe Apollinarienne, grandiose ; je prépare la pâte pour les gaufres.*

*Je me penche : dès que tu ouvres les yeux, tu souris et tu m'embrasses.*

*L'air de rock en repartant au petit jour, qui me fait tout à coup retrouver ton petit visage, ton adoration absolue et muette, dans le noir, après tout ce bain de foutre, la fuite, les pins francs, les pleurs*

qui déforment la vue... Je pars seul de la montagne : froid humide dans le bus, chemise grise, phares ; certains marchent dans les allées trempées.”

“Un sourd-muet rencontre une sourde-muette dans une cabane de la forêt : c’est nous, dit-elle, et autour, c’est la meute.”

É. E. Énide se lève vers 9h 15. Elle ne voit aucun jeune connu de Châlus. L’après-midi elle fait faire de l’anglais à Olivier après avoir fait un peu de ménage. Puis elle va à Blois avec Anne. Le soir : pas de télé. Elle écrit à Mme Furet en lui demandant si elle court toujours à travers le monde, et quel pays elle a préféré, après s’être couchée à 23h.

L. J. Lydou dessine et prend des notes dans son journal le matin. L’après-midi *méninges* (“L’aigle est le plus friand des oiseaux, ce matin de juin. Au-dessous : délire fumier évident, paupérysages tyroliens, oursons minuscules avec petits gilets verts et rouges en hommage à Dumas, papillons, semblants de plumes sur l’air vivace de Mme Angine (opéra couenneux)... puis ces subits engouements de la voix dans une élévation prétentieuse et les roucoulades qui les suivent de près. Billes de plomb des chasseurs ricochant sur les tuiles sèches, et lavandières charentaises dans leurs débats de savon...”).

Puis elle se prépare. Elle part à 18h. À 18h 30 elle passe à L’IBÉRIA où elle retrouve Jean. Ils partent avec Quasimadame à 18h 45. Ils prennent au passage en voiture un peintre, à la galerie L’Ami des Lettres : Mlle De Caunes, qui fait une véritable comédie car son fiancé ne peut venir avec eux... Ils arrivent au Château de Cantenac Brown : vernissage très mondain avec buffet de charcuterie à volonté et tonneaux de rouge. Ils trouvent Castex, le décorateur du Grand-Théâtre, agréablement saoul, que Jean présente à Lydou. “C’est le frère du latiniste homosexuel enseignant friand des lycéens, à Montaigne.” Lydou reste toujours avec Jean au milieu de tout ce monde. Ils se promènent dans le parc et repartent assez tard. Quasimadame les dépose à Ravezies et ils arrivent chez eux à minuit moins le

quart.

A. N. Aube est levée à 7h. Il pleut à torrents (“le petit village où il l’a connue, au-dessus du torrent.”). Elle devait partir à 9h 30 mais elle arrive à Ravezies à 9h ; le bus débouche peu après et ils partent pour Soulac avec son grand-père. Nany doit être à Jarnac. Elle connaît à peu près tous les voyageurs. Là-bas il fait assez beau, quoique frais. Le matin : plage. Puis elle mange au restau avec quelques jeunes, des amis des cousins Jacqueline, Martine et Francine ou de Nénette Furet, celle qui court partout. Ensuite ils partent à la pointe, vers 16h, en bus. Ils s’arrêtent un peu et reviennent à la plage ; les gars se baignent mais il fait froid, aussi ils vont dans un café. Ils repartent à 18h. À 19h ils s’arrêtent à l’orée d’un bois pour manger. Ils rentrent vers 21h 15. Couchée à 23h elle lit (“Vive le papier-charbon maître des grès !”).

R. N. Ramona se lève à 7h. Il pleut. “Érections législatives, poils au con !” Elle part à l’Académie vers 8h 45. Lorsqu’elle arrive, Lalimande n’est pas là ; elle reste seule dans la loge. C’est drôle d’être à l’Académie un jour férié, grâce à l’occupation, mais c’est aussi désert que dans les rues. Puis Sissy Conkey vient la voir, toujours aussi criardement peinturlurée ; elles discutent du manifeste-programme d’enseignement. Vers 11h elle part à la cave et tape tous les textes-collages écrits pour Nicolai vendredi soir. Elle part vers 14h 30 et poste la lettre. Entretemps elle a reçu une nouvelle lettre de Nicolai et son certificat de demande de prof que Manguier avait posté avant son arrivée. Elle ne rentre que vers 19h ; aussi ses parents resteront pour coucher (après dîner ils repartent voir le vendeur et rentrent vers 23h 30 : l’affaire n’est pas encore conclue). Elle se couche à minuit et quart ; elle écrit à Nicolai qu’elle a découvert un gars qui s’appelle Panamarenko qui construit des jouets géants.

N. N. L’après-midi Nathalie va chez la grand-tante. le soir elle fait sa valise. Elle se souvient de la rencontre près du lac de Côme de Mila-Cali et Nicolas, puis de leur fuite à Parme (“le drame de la fusarella : le cada-

*vre d'un enfant de 15 ans tué par son père")... les Pyrénées si proches, là ! Mais c'est autre chose.*

#### Le 24 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 7h 10 en entendant hurler le chien et après avoir très mal dormi à cause de la chaleur mais surtout des cauchemars. *Capsicum annuum*. Parler et boire : les eux nécessités des cauchemars, dans la nuit. Le ciel est d'emblée couvert ; il semble qu'il pleuvra : orage à prévoir sur les cassis noirs qu'elle est allée cueillir aussitôt levée. Cri rauque d'un corbeau freux qui passe lentement, pépiement d'une mésange buissonnière dans le potager au-dessus tandis qu'un pivert s'acharne sur une souche à l'entrée du bois ; plus de coucou. Le copain de Yankou, Gallois est venu fendre du bois au merlin en contrebas du chalet de Yankou, devant l'écurie de ses chevaux : il en abat plus d'une tonne dans l'heure, calant les rondins de droit fil, certains d'une section de plus de quarante : acacias, frêne, chêne, châtaignier... et lorsque la lame du merlin se coince il frappe du côté masse sur un tronc plus gros qui dégage l'outil en faisant sauter la bûche en l'air à demie-fendue. D'autres fois il reprend presque à la volée de côté une moitié qui vient d'éclater et la refend aussi sec. Il est enveloppé d'un nuage de moucherons et boit régulièrement une bouteille d'eau sucrée avec à peine de vin. Ensuite les bergers viennent tondre les moutons de la copine à Médard, en haut du chemin qui mène au col : ils coincent le mouton entre leurs jambes et le tondent ras en moins de dix minutes ; certains ovins chient et pissent tant qu'ils peuvent pendant la tonte. De temps à autre il a plu quelques gouttes jusqu'à 13h mais rien d'affirmatif. Le jeune berger parle de cet abat de grêle qu'il y a eu voilà six ans en 62 quand il avait dix ans, juste à la fin des cerises ; il n'a cessé de deux jours ("le ciel était entièrement blanc et la terre aussi"), glissant sur la terre sèche comme aujourd'hui arrachant et emportant des arbres énormes, défonçant tous les ponts en contrebas des rivières et détruisant toutes les cultures dont les jeunes pêches à peine amorcées, les vignes, les fraises.

Nicolas à 19h 25 par téléphone : « Bonsoir. » Elle a aussi reçu une lettre de lui, qu'elle trouve belle : *"(Tout à coup le poème disparaît dans son lit de ténèbres ; on se couche pour s'abru-*

*tir comme on boirait le breuvage d'une nuit sans strophes. Les lys sentent fort et donnent la migraine ; les roses rouges sont comme mortes ; je secoue l'enveloppe des jours en essayant de deviner ce qu'elles peuvent contenir).*

*C'est drôle : à présent, lorsque je t'imagine, je te vois toujours marchant au soleil, les yeux perdus dans les vagues par-dessus les pins scintillants et les toits de soleil, à Cassis.*

*Et en sortant de l'hébétude du sommeil, j'imaginai que je trouvais des bouts de pellicules, comme des photogrammes de toi sur la plage, enfouis brillants dans le sable, que j'extrayais, morceaux énigmatiques désordonnés, pour te voir resplendir au soleil, comme autrefois j'aurais cueilli des mauves tout autour de mon jardin, dépassant des herbes folles pour agencer un nuage survolant d'une autre couleur.*

*Je t'imagine aux mêmes heures de sieste où je n'aime pas la pluie, aux heures de désespoir et d'ajoncs, et je te voyais si nettement à travers ces photogrammes aux contours découpés brutalement aux ciseaux, en trapèze, que je me demandais si tu n'existais pas vraiment dans chacun : juste le bout des doigts, pour être certain de ton profil, et voilà que la migraine frappe mon crâne plus que la pluie sur la tôle.*

*Le cœur, le cœur du timbre bat sur l'enveloppe tandis que j'éclaire tes "copies" sorties du sable en sauts plus imprécis que les sauterelles, comme un scribe se penche à sa table, de la bonne rayure des moineaux de Saint-François sur le verre du ciel."*

**É. E. Énide se lève à 9h 15. Ménage. Procol Harum *Whiter Shade of Pale*, pie revêche sur le massif, refrain lancé, oriflamme se déroulant au-dessus de l'herbe chaude du plein été naissant triomphant, coquelicots et cigales. Sa mère part travailler. Olivier bûche son BEPC. L'après-midi : rangement de sa chambre. Énide déménage son lit et le met contre le mur. À sa grande surprise et à son grand bonheur, Francis Dubol, le frère de Patrice vient la voir vers 16h. Ils restent dans sa chambre ; ils discutent, ils écoutent des disques. Avant de repartir il la fait un peu conduire sa Corvette Chevrolet bleu roi. Il repart un peu avant 20h. Le soir : pas de télé. Elle se couche vers 11h. Elle lit La Bruyère. "Ah ! Parlez-moi des militaires ! De l'obscurité à la gloire."**

**L. J. Lydou est levée à 8h. À 10h elle part pour le**

STYX. Elle arrive à 10h 40 et Jean l'attendait depuis 10h où ils avaient rendez-vous. Il ne va pas assister à la distribution des prix à l'Académie et reste travailler au STYX. Lydou croise Michel Dumaroy, Patrice Cahier, Bertrand Merdarrez et bien d'autres de la même classe. Aube a obtenu deux bouquins. À midi Lydou retrouve Jean ; ils vont CHEZ JANINE ; Lydou se dispute avec Merdarrez et quitte le café ; ils doivent se retrouver avec Jean pour 15h. Lydou n'arrive qu'à 15h 30 ("Encore !"), et ils vont dans un bar de l'autre côté de la Garonne ("V'la la mère Tabard !") puis se promènent ; Lydou est de mauvaise humeur pour toute la journée à cause de ses retards, et s'en excuse. Ils rentrent en flânant à pied par l'Esplanade des Girondins où Jean lui parle longuement de la Révolution et de plusieurs de ses figures, dont Robespierre. Nicolas s'arrête devant l'Esplanade en voiture avec un ami ; ils font conduire Jean qui monte sur le trottoir aux Grands Hommes et défonce la partie de bois de la vitrine de la librairie qui expose toujours La Bruyère. Le propriétaire sort ; attroupements. Il est gentil, connaît bien Jean, et dit à tous ceux qui traînent là que "c'est le jeune homme le plus cultivé qu'il ait rencontré" ; il décide de ne pas porter plainte. Lydou lui achète une nouvelle édition des *Caractères* et un Montaigne. Le soir ils trouvent Jacqueline devant chez eux. Lydou fait sa valise. Elle est couchée à 11h 50 après avoir regardé quelques reproductions de peintures flamandes et néerlandaises et la vie de leurs auteurs. Pour Jean, l'idéal c'est Vermeer. Elle a reçu une lettre de son père.

A. N. Aube est levée à 8h. Elle part vers 10h à l'Académie en bus. Elle ne voit pas Nany ; elle téléphone plusieurs fois à l'Ordre mais n'obtient pas la communication. Vers midi et demie elle part à l'atelier ; elle balaie et met de l'ordre. Puis elle revient à l'Académie un peu avant 15h ; Nany lui fait dire qu'il est à l'Ordre depuis ce matin ; elle y part en cyclo avec un gars ; ils travaillent sur le *Journal des Unis Vers Cité*

*d'Été n°2*, avant de le tirer en ronéo. Vers 18h 30 ils vont à une réunion à l'Académie. Elle téléphone à son grand-père qu'elle ne rentrera pas. Puis elle reste dans les loges avec Nany. Vers 21h 30 ils partent en Fac de Sciences avec Picson-Bière. Réunion dans l'amphi de Biologie avec Abribat qui fout la merde. Puis ils vendent les journaux. Vers 1h 30 du matin ils sont dans un café à la gare. Aube rentre à 2h 15.

R. N. La mère et le père de Ramona partent à 6h 30. Le matin elle se lève à 8h et travaille à des croquis de vitrines ; elle a reçu une lettre de Zanpao et de Dilou Tâchoir. Elle part à l'Académie à 14h. Elle se rend à la gare pour faire des photomatons, puis rencontre Lalimande à l'Académie : il a déjà ses maquettes. Ils discutent un peu puis il part. Elle donne son dossier de candidature au secrétariat puis va Cours de la Somme, loin dans une quincaillerie, et chez un sellier. Elle redescend tout de suite vers la SEGIC pour rendez-vous avec le directeur : il est absent jusqu'à la semaine prochaine. Elle revient à la cave, tape des lettres pour Nicolaï et poste une lettre pour lui. À 20h Lalimande lui téléphone pour connaître la date de rendez-vous avec le directeur. Le soir elle travaille sur la maquette des vitrines ; elle se couche à 1h.

N. N. Nathalie prend le bus à Barcelone à minuit et quart. En arrivant à Bordeaux elle rencontre Michel qui lui porte sa valise au grenier. Ils y trouvent un mot de Nycéphore. Elle va à la banque avec Michel qu'elle quitte ensuite. L'après-midi elle danse à la *La Belle Jardinière* ; un petit garçon qui se promène avec son père lui demande "pourquoi la jardinière n'élève pas des légumes plutôt que des chemises ?" Vers 19h 20 elle arrive au grenier où elle retrouve Nycéphore qui l'attendait ; il doit aller chez lui pour faire arranger le plateau avant de son vélo. Il la rejoint vers 21h en voiture avec un ami et lui raconte les mésaventures de conduite de Jean ; elle a pris l'apéritif avec la voisine du dessous, la mère Didier ; ils mangent ensemble ; ils se couchent vers minuit ; *ils s'aiment*.

Le 25 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 9h 30. Un rêve avec une réussite (les cartes redistribuées, la réhabilitation), puis aussitôt hélas un cauchemar autour de Kingsley Amis à propos de *L'homme au pistolet d'or* et de l'ornithologue Bond : elle cherchait à tout prix la place de son père dans un train sans le trouver et sans même parvenir à trouver son nom à dire au contrôleur pour qu'il le cherche avec elle : "...Amis ? Osborne ?" "L'homme qui jure d'accomplir quelque chose qu'il n'est pas capable de tenir, ne doit pas être vu comme un imbécile." La première dose de *Capsicum* hier matin lui a permis de sortir dans un premier tour du cycle infernal, mais aussitôt après elle y est revenue ; c'est *la spirale*, la forme de son cauchemar ; son copain Jardino, kiné-psy (pourquoi pas ostéo-fromager ou teinturier-diplomate ?), lui disait que c'était *aussi* la forme du progrès, par exemple autour de l'abandon par son père ; ça revient à chaque fois décalé d'un degré en passant par toutes les identifications. Pour Mila-Cali c'est comme les conneries de Lacroupite : langue de bois et bruit de bidon ! Il suffit de paraphraser Aragon en deux vers : "Il n'aurait phallus/ Qu'un moment de plus/ Pour que la mort vienne..." Et tout est dit.

Le ciel est gris ; il fait assez frais pour manger des crêpes au sarrasin dehors ; mais malgré des éclairs lointains encore visibles hier au soir aucun orage, pas de pluie ! D'ici les bouquets blancs de camomille près de la souche sèche d'abricotier, les fleurs oranges des courgettes visibles chez Yankou. Elle court dans l'après-midi mais la chaleur est oppressante. Vers 17h la teinte du ciel entre bleu-noir et bleu violacé semble porter la tension au maximum : elle souhaite une catastrophe ! 17h 40 : premiers grondements... Puis vers 19h tout éclate : torrents de flotte, approche du tonnerre : toutes les lampes et le compteur sautent ! Flammes sortant des prises. Enfin c'est un déluge de grêle : tous les chemins dévalent, les buses ont été bouchées en quelques instants. On rallume le compteur : fracas épouvantable ! Il est tombé sur l'église à côté ; tout a encore sauté. La grêle cesse bientôt et c'est la pluie constante ; on ne voit pas les coteaux d'en face noyés dans des orages de brume. "La Zébrure du ciel nous concerne." elle note, pour Nicolas.

Nicolas écrit : "Mila-Cali, je ne comprends rien à ta théo-

rie de l'eczéma, belle Andalouse. En attendant je crée un catalogue des postures, comme pour les paysages. Par exemple la femme assise sur le rebord de la fenêtre. Ensuite je me demande si le fait qu'elle mange est une opposition ou une modulation. Ou l'homme le pied dressé qui lance un appel de la main au loin. Et celui qui danse dans la même position : opposition ou variante ? Bref... tout ceci n'est pas très sérieux, question linguistique. Plus sérieusement, je vais bientôt te retrouver dans cette mauvaise terre du Valais pour préparer notre départ avec les contrebandiers d'automne. Je vois d'ici l'église claire au milieu des chalets noirs et bruns, les femmes descendues des "mayens" pour la tonte des moutons qui se dispersent avec les chèvres dans les ruelles soir et matin. En attendant je me distrais près de Jarnac à tomber des murs à la masse et à déplacer des ferrures de plus de cent kilos d'un ancien moulin que Nany voudrait habiter ; on se satisfait comme on peut ! Cette fois-ci la jambe (ç'aurait été la gauche !) n'a pas pris : j'avais eu la bonne idée de mettre des protections.

La force de mon amour n'a rien à voir avec ma faiblesse à me décider à partir ; la seconde n'est que *l'ombre portée de ce que je ne suis pas*. Il n'y a pas de rapport de cause, de conséquence ni de proportion entre les deux ; ce sont *deux mondes indépendants*. Difficile décision que ce départ en roulotte, malgré la gentillesse d'Yankou de tout refaire à l'intérieur pour nous ; c'est comme un rêve éveillé, je me dis que ça ne peut pas durer. Il y a au mieux le pont de Brigadoon entre les deux univers, ou le passage Lapommeraye. Se disperser dans le paysage, s'oublier. Puis il y a tout l'argent que Médard refuse toujours de te donner...

Mazias m'a encore dit du bien de Gertie, la copine de Damien. Il doit être marqué par son grand-père collabo et son père chef de clinique réac en diable pour fréquenter cette grosse débile fasciste. Bien à toi, Nicolas."

Mémé Marouchka raconte à Mila-Cali qu'elle a vu mourir Brune qu'elle tenait dans ses bras, emportée par le flux, la micheline, la tête arrachée. Cara, dite Tasmin, son amie qui est venue la voir, s'en souvient encore.

É. E. Ênide se lève vers 8h 30 ; elle va voir Chris vers

10h 30. Elles se baladent un peu. Lauriers-roses, acacias, petite allée entre les roses, murs de galets, tuiles sèches, terrain vague, grands peupliers derrière et l'air lumineux de la colline au loin. Chris dit à Énide qu'elle viendra la voir cet après-midi lorsque Sivre sera là mais Énide ne voit personne ; elle ne fait pas grand-chose. Le soir lorsqu'ils sont à table, Raymond Zaid est venu comme Énide le lui avait fait demander. Il ne pourra pas la porter. Télé. Elle se couche à minuit elle lit un truc sur "l'arrocho salarial" au Brésil.

L. J. Levée à 7h 30, Lydou se prépare pour partir. Valise. *Méninges*, allongée sur le lit ("Les murs de la chambre sont sans saillie, les coins arrondis, les linteaux de fenêtres en plan incliné ; toutes les parois sont peintes."). À midi elle mange chez les Roll. À 15h Roll l'accompagne avec sa Gordini bleu roi surbaissée, spoiler avant et arrière, jusqu'au bus (le 9 puis un 7). Elle arrive encore à 15h 30. Jean l'attendait depuis trois quarts d'heure ; il était en train de discuter avec des "Vertueuses". Il a oublié de prendre son carton avec le plan de montage à L'IBÉRIA : il va le chercher. Ils restent donc très peu ensemble ; il lui a écrit hier soir : elle n'ouvrira sa lettre qu'au Château. Elle y arrive à 19h 30. Son père et Bielle l'attendaient. Elle retrouve sa chambre et ouvre vite la lettre (variation poétique) de Jean. Elle pense beaucoup à lui ; elle se dit que la maison le hante, autant que le départ ; mais "le départ" c'est Nicolas, surtout. Soir : télé : *Le Club des Poètes*. Couchée un peu avant minuit, elle écrit une petite saynète pour Jean.

A. N. Aube part le matin à l'Ordre à pied ; elle y arrive vers 11h 15 : Nany et Picson sont là. Ils travaillent à la réédition du *Journal N°2* qui a été épuisé en un jour. Berthe Labière arrive peu après Aube. À midi ils vont tous au Restau U pour vendre les journaux réimprimés. Il fait très chaud. Ensuite ils achètent de quoi manger et vont s'installer dans le jardin de l'Académie, près de la fontaine. Berthe est déjà partie. L'après-midi Aube s'installe dans une salle du 1er pour faire un tampon lino de l'Université d'Été ; Nany vient de temps en

temps pour se blottir contre elle ; dimanche il était chez Nicolas pour aménager un moulin qui pourrait leur convenir ; il faudra qu'Aube vienne le voir. Puis tous les deux restent ensemble avec profs et élèves pour juger des affiches ; des publicistes sont venus avec Constant Mortin, toujours goguenard, avec sa trompette et sa blondasse friquée. Aube part en bus à 19h. Le soir elle écrit à sa mère. Couchée à minuit 30 elle lit un article sur "l'acier doux", un autre sur "les rêves magiques à la mandragore de Novalis".

R. N. Ramona se lève à 8h. Elle travaille à la maquette de vitrine. Elle part à l'Académie à 13h 30. Elle arrive à 14h 15 ; elle voit Lalimande. Il va donc confier la réalisation des vitrines à Supprima puisqu'il ne pourra y travailler après le 30 juin ; il part. Elle va à la cave ; elle y tape des textes de polar de Nicolai. Le soir elle lave. Elle se couche à minuit en lisant *Les Vagues* de Virginia Woolf.

N. N. Nycéphore se lève tôt, et part travailler vers 7h 15. Nathalie se lève en même temps. Puis assouplissements. Ensuite elle part à Gambetta. Elle passe à l'Académie en début d'après-midi ; elle retrouve Michel Dumaroy qui devait l'aider à déménager ses affaires encore dans des casiers vers le grenier : il ne pourra le faire que demain. Elle repart au grenier. L'après-midi : BJ ; elle retrouve Nycéphore en sortant. Elle repart en bus et Nycéphore en vélo. Ils mangent ensemble ; *ils s'aiment*. "Quels drôles de soubresauts du corps !" Rumeurs d'orage. (Nycéphore se souvient rue Sauvageau de cette sensation soudaine de se retrouver au moyen-âge sur des pavés de bois et de théâtre, après la chute de la foudre et que l'électricité ait été coupée dans tout le quartier. C'est sous l'orage tonnant, qu'on l'avait envoyé chez l'électricien Loumes à l'angle de Nérigean, un peu plus bas.)

**Le 26 Juin.**

M-C. N. Mila-Cali se lève à 6h 30. Le ciel est entièrement dégagé, le coteau en face jaune-vert pâle et il y a dans le chemin ce fumeux-lumineux d'après la pluie. Cette nuit toutes

les routes étaient bloquées par des barrages policiers. Grand vent sur les campanules. Les bûcherons sont déjà là, chez Yankou avec des merlins et grandes cognées pour fendre comme ceux qui équarissent les traverses de rails (*“Sixteen Tons”* Les Platters), branchée sur le tracteur. Il éclatent de la verne rouge, d’énormes troncs d’acacias et des rondins de châtaigniers d’une envergure de table, du chêne et du frêne. Parmi eux deux jeunes gros bœufs roulent des mécaniques mais se traînent. Le plus idiot n’arrête pas de dire : “On *vais* se le tomber !” Puis Mila-Cali se recouche dans la tiédeur et se relève dans une blancheur magistrale et fluide en contrebas, à midi ; elle a presque froid. Les fleurs crémeuses de châtaigniers n’ont plus cette insidieuse odeur d’amour depuis bientôt une semaine. Pour changer elle mange des merguez avec des œufs battus à la crème et aux petits oignons blancs et finit par un grand pot de yogourt arménien.

Le soir, coucher de soleil uniquement en bleus épandus de diverses valeurs aux tons de pétrole.

É. E. Énide se lève à 9h. Elle va à la messe où il est question des grands conciles ; elle ne voit pas les jeunes. Il y a comme cinq colonnes de fumée dans le ciel, dessinant une bataille le long de fractures. Puis vers le Nord-Est une grande escadrille d’avions. Elle va chez Chris ; il y a Sivre. Raymond Zaid arrive. Ils vont faire un tour à l’épicerie, puis il vient seul prendre l’apéritif chez Énide ; elle lui parle des avions dans le ciel et du grand oncle d’Erec, Lee Robinson, qui descendait les zeppelins, et la version d’Énide est très différente de celle d’Erec qui se souvient assez bien de son ancêtre Isaac Lee, le chef qui possédait une belle voix, une basse tonnante riche et profonde ; c’était une chose excellente ; des esclavagistes disaient toujours que les travailleurs qui chantent étaient certainement les meilleurs, et cela faisait rire Isaac.

Raymond portera Énide à Tours ce soir à 19h, où elle doit passer son concours. L’après-midi elle ne sort pas : Mr et Mme Dubol viennent. Puis sa tante Marie d’Allemagne. Elle montre à Énide un numéro de *La Cause du Peuple* : “L’Allemagne remplit les meilleures conditions pour réagir à l’invasion soviétique”, a dit Spinola avant de partir pour l’Angola. et aussi : “On sent le gigot de daim quand on est là-

bas. La dernière fois que j’étais en Allemagne, c’était en juillet 1942, pour Stalingrad.” Énide finit ses valises. À 19h Raymond arrive. Avant Villeperdue ils tombent en panne et perdent une heure : un mécanicien parmi les Introuvables les sauve ! Ils arrivent à la dite maison vers 22h. Le propriétaire est très sympa ; il invite Raymond et Énide à prendre un pot. Énide rentre vers 22h 30 ; elle se couche à 23h 30. Elle regarde quelques peintures et la vie de leurs auteurs (Bosh, Bruegel l’ancien, ces royaumes de fous illustrant des proverbes perdus depuis — eux aussi ! —), avant de se coucher. La nuit elle s’imagine glisser avec Erec le long de la frontière. Les partisans progressent à couvert dans les marécages d’où ils attaquent l’ennemi par surprise.

L. J. Lydou est levée à 9h. Elle écrit à Jean puis elle va chercher des trèfles à quatre feuilles dans la cour du Château pour lui envoyer. Il fait beau. Sa lettre ne partira que demain. Rangement de tous les dossiers de tournage. L’après-midi: *méninges* (“Le malade ne peut se dérober à la vue dans les coins qui sont arrondis ; la fenêtre donne sur un milieu tranquille : le parc, un jardin ; il peut regarder librement au-dehors toute la journée.”) À 18h 15 elle va au Moulin chez les oncle et tante de Aube et trouve un petit opuscule sur Patrick Branwell et la communauté des Brontë. Vers 19h 15 elle envoie Jean-Paul qui passait par là, au Saint-Puy faire des courses pour elle de pharmacie. Il a plu un peu. Le soir : télé. Couchée à 11h 30 elle lit, elle écrit. Il pleut beaucoup trop à présent. Elle s’ennuie sans Jean et pense très tendrement à lui.

A. N. Aube part à pied à l’Académie ; elle arrive vers 11h 30. Nany arrive vers midi. Ils restent ensemble à l’Académie jusqu’à 15h environ. Puis ils partent pour l’atelier car Nany doit donner des planches de gravure à Quasimadame. Ils passent d’abord à L’IBÉRIA et mangent des sandwiches. Puis ils restent à l’atelier jusqu’à 17h 30. *ils s’aiment* deux fois mais Aube n’est pas satisfaite ; elle l’avoue à Nany. À 18h : réunion à l’amphi pour l’élection d’un Comité Permanent pendant les vacances. Nany a le plus de voix (20) ; ensuite c’est

l'ex-grandmassier Mortin (13) et Aube n'a que 6 voix. Aube part à 19h en voiture avec P. Lajappe. Le soir elle finit le tampon pour l'Université d'Été puis elle lave une blouse pour la gravure. Couchée à minuit 30, elle lit un ouvrage technique sur l'hélio : quantité contre étendue. Elle s'endort avec la radio...

R. N. Ramona se lève à 8h 45. Elle part à l'Académie vers 11h. Elle passe chez les Picson-Labière (pour les pellicules photos). Personne. Elle va à la cave ; elle pensait faire des tirages photos de Nicolai cet après-midi mais tout compte fait elle reste à la cave et tape ses textes. Elle envoie une lettre à Nicolai (et le *Conte N°4* écrit par Aube) puis elle commence à mettre de l'ordre. Le soir elle classe les lettres reçues de Nicolai. Elle se couche à minuit et demie et lit un peu ("C'est défendu de se marier avec sa cousine. Hein que c'est vrai ?") en finissant par un magazine cubain sur la culture sucrière à Santiago.

N. N. Nathalie écrit à Dizay. Nycéphore ne part qu'à 8h 45 pour travailler (ils s'étaient endormis). Elle va à la Salle-Gambetta s'entraîner. Michel Dumaroy passe la voir vers 13h. Il lui dit : "Nycéphore a toute sa vie sur sa bouche comme les puces du chien dans l'eau." Ils vont à l'Académie et déménagent les affaires de Nathalie en voiture ; Labat est au Comité d'Action. Nathalie a mis des bières à fraîchir pour Michel chez les Didier ; puis elle va rapidement danser à *La Belle Jardinière* : beaucoup de monde ! Le soir elle rentre en bus ; elle passe voir son père qui est revenu à Bordeaux par le train cet après-midi.

#### Le 27 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 20 après 9h 45 de sommeil et elle goûte un peu de vermicelle au poulet préparé par Mémé Marouchka pour midi. Elle remarque la lumière jaune paille au sommet de la grosse roche et une taupe morte en plein milieu du pré du potager en contrebas. Elle est extrêmement tendue à cause de son rendez-vous cet après-midi avec Damien, le "godemichet", ce gars dont Nicolas trouve qu'il est tordu ; il doit lui trouver du travail dans une auberge de la val-

lée, histoire de mettre de l'argent de côté pour leur départ, faute de celui que lui doit Médard. L'après-midi elle cueille les cassis chez Matchili qui sont "pires sac à ficelles que Shakespeare" et pas d'énorme Dick en vue ! Seul le souvenir de leur fugue rapide à Cassis avec Nicolas : une très longue plage, bande étroite sous des pins noirs. Les groseilles laissent leurs branches diversifiées et séparables dans la cueillette, alors que les cassis s'emberlificotent et piquent tant et plus, ceci allié à un soleil de feu dans le dos, ce qui accentue sa tension ; elle est obligée de prendre une aspirine.

L'après-midi elle va voir chez lui Damien qui lui offre à boire du punch au soleil ; ils marchent sur le péristyle de sa villa énorme puis s'allongent en pleine chaleur sur la céramique ; il a l'air déjà vieux et chauve : il se joue du mauvais Hemingway ; il parle de la concession de voitures américaines de son père ; il lui dit que pour une brique ce serait bien qu'elle accepte la direction de sa future auberge, puisque ses grands-parents connaissent déjà le travail : c'est ce qu'ils faisaient en Andalousie ; sinon, c'est à elle de fixer son prix ? Mila-Cali est assez saouïe ; à un moment il prend sa tête et la pose entre ses jambes ; elle se laisse faire et sent soudain la pine qui gonfle contre son oreille et tire sur le tissu à n'en plus pouvoir. Le gars se penche lentement et l'embrasse à pleine langue dans la bouche ; il l'étouffe et l'immobilise en verrouillant ses bras contracturés à mort autour d'elle ! Nicolas avait raison. Elle n'aime pas cette occlusion féroce et elle imagine pire celle de sa pine qui doit suer dans son nylon. Malgré ça elle se laisse faire et se demande pourquoi, tandis que monte en elle une colère de papiers maigres de pauvre ouvrière. Elle n'ose pas penser à Nicolas, pense à sa mère quelque part en fuite sur une frontière en guenilles, après avoir été enlevée par ses cousins jaloux ; elle la voit avec ses grands bras de misère toujours si mal défendue, avec son humanité subite de petit clown piètre tandis que le peuple crispé de ses fantaisies animales envahit le papier à fleurs de la chambre où Damien l'a traînée de force.

É. E. Énide se lève à 7h. Elle déjeune chez la propriétaire et à 8h se trouve devant le Lycée où se déroulent les épreuves. Elle rencontre Marthe Ravier et une autre fille venue de

l'Académie de Bordeaux. De 8h 30 à 11h 30 : Français. Énide sort vers 11h et fait quelques courses. À 11h 30 elle retrouve Marthe devant le Lycée ; elles restent là et à midi passé elles mangent à la cantine. Elle monte ensuite dans sa chambre où on lui donne les clefs de celle-ci. Elles vont prendre un café. De 14h à 18h : Étude Documentaire. Puis Énide fait encore quelques courses. Elle monte dans sa chambre et ne dîne pas. Elle écrit à Bertrand Merdarrez (il passe en 3ème et Énide aussi avec 10, 94 de moyenne, d'après Marthe). Puis elle écrit à Alfred Peñecon. À 20h 25 Raymond Zaid vient la voir ; ils vont dans un café jusque 21h 30. Énide se couche vers 23h en lisant un reportage documentaire sur l'élevage de la *flata limbata* productrice de cire blanche dans la province du Setchouan. Puis elle scrute à l'infini toutes les finesses des dessins et les dentelles des peintures de François Clouet, jusqu'à en avoir mal aux yeux, et s'endort sur le livre.

L. J. Lydou a reçu deux lettres de Jean. Elle ne poste la sienne pour lui que ce matin avant de déjeuner puis elle fait un peu de rangement. Migraine légère. Après-midi : *méninges* exclusivement ("Les matelas sont éventrés, les parois sont badigeonnées d'excréments, l'ampoule électrique est brisée, le plâtras est arraché, les vêtements sont déchirés."). Puis elle fait de la graphologie (étude de l'écriture de Jean ("*Tout ce dont il se passe l'enrichit*") et la sienne). Vers 18h son père vient la chercher ; ils vont au Moulin chez l'Oncle de Aube. Le soir elle ne va pas à la télé mais continue la graphologie ("Code, chiffre, permutation !"). Puis elle écrit.

A. N. Aube va à l'Académie en bus. Elle arrive vers 11h. Nany arrive bien après elle, vers midi. Ils restent chez les archis en atelier de sérigraphie. Ils commencent les affiches avec la gidouille. L'après-midi ils sont une dizaine à y travailler. À 19h 15 elle part en bus ; le soir elle revient à l'Académie vers 22h pour tirer les affiches. Un archi fait des grosses vanes sur "Olympia 700" (lui aussi !) Ils sont encore une bonne dizaine pour y travailler ; ils terminent à 3h du matin. Puis ils partent. Jil Picson rapporte d'abord Aube à 3h 30, puis Nany.

R. N. Le matin à partir de 9h, Ramona continue de ranger la cave, et vers 10h 30 arrive à l'Académie. Elle ne peut faire les tirages de photogravures sur cuivre de Nicolaï, car Pierre Lerat en fait toute la journée. Elle traîne dans les étages. Puis elle va à la gare avec Doudou, toujours cossard (Nicolaï dit que "c'est un non-personnage", tandis que lui c'est un morceau oublié sur une carte), chercher les horaires de trains pour Cádiz. Elle revient à l'Académie puis à la cave. Puis de nouveau à l'Académie où elle retrouve Lalimande et Christian Leriennec, le gars qui le remplace pour les vitrines ; ils vont tous les deux prendre rendez-vous avec le directeur de la SEGIC puis ils reviennent à l'Académie. Elle trouve Michel Dumaroy le soir : repas organisé par le Professeur Israël de maux et de grès ; elle y sera. Elle repart à la cave et avertit son voisin, un grand-père qui voulait rencontrer le professeur Israël. Il se prépare et à 18h 15 Annie Tasseau les rapporte en voiture. Ils arrivent un peu avant 20h et se mettent à table dehors devant l'atelier de céramique après quelques discussions plaisantes avec le directeur. Bonne ambiance ; tout le monde chante et danse, à part la fille d'Israël, anémique, anorexique et Hic ! À 1h Annie Tasseau rapporte Nicole Dupistil puis Ramona à 2h tandis que les autres vont dans un café. Elle écrit à Nicolaï que Peter Stuyvesant va sortir la *Grassmaster* de marijuana.

N. N. Nathalie se lève vers 9h. Le matin : un peu d'entraînement à Gambetta avec Carmen et Conchita Vélasquez. L'après-midi elle se prépare pour rejoindre Nycéphore au grenier. Elle y arrive vers 16h et ne trouve qu'un mot : "Rejoins-moi à l'Académie." Elle repart donc immédiatement, trouve Nycéphore en bas des escaliers. Il est un peu marri car elle arrive fort tard. Ils partent vers le grenier pour y porter le cadre de sérigraphie de Zanpao. Mais Nycéphore repart assez rapidement. Arrivée à l'atelier elle tape quelques textes scénographiques de Walter H. Nycéphore revient vers 17h de meilleure humeur. Ils discutent un moment. Puis *ils s'aiment*. Nathalie n'a pas envie de rentrer chez ses parents comme prévu, aussi ils décident de manger

dans un restaurant qu'ils trouvent du côté de la Fac de Lettres. Nycéphore a de l'argent sur lui ; ils prennent un repas à la carte. Ils sortent vers 22h sans avoir complètement payé : Nycéphore croyait avoir plus d'argent ! Le patron est très sympa et ne fait absolument pas d'histoires. Ils rentrent au grenier en prenant le dernier bus de minuit moins le quart. Nycéphore s'endort un peu dans le bus ("La surabondance de vie m'accable ; la somme de mes emportements m'immobilise." dit Nathalie), puis ils rentrent à pied.

#### Le 28 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 15 après 8h 30 de sommeil ; elle a bien tué un homme masqué cette nuit en dissimulant le corps ou l'arme, mais sans angoisse autre que ce léger spasme de la glotte qui donne l'impression d'avoir une écharde impossible à chasser au fond du gosier. Il a plu encore pendant son sommeil ; la terre est un peu plus meuble. Le ciel reste gris malgré le soleil et la température n'est pas très élevée. Le matin elle fait du ménage : aspirateur et chiffon. À midi elle mange des encornets avec des poivrons grillés, des olives et du parmesan. L'après-midi elle finit la cueillette des cassis chez Matchili et se souvient comme c'était bien l'an dernier à la même époque quand elle ne connaissait pas encore ce gars maudit ; l'orage tourne et tonne un peu mais il ne pleut pas vraiment avant le repas : des côtes de porc braisées avec des carottes, du fromage de laguiole et un fromage de vache italien sans nom, un peu fade, donné par Clara ; de la téquila, surtout. Elle imagine des explications.

("Toutes mes journées et toutes les nuits à t'attendre, te désirer, à ne penser qu'à toi et par toi, à ne survivre que pour toi. Je ne t'ai jamais trompé (sauf hier !) depuis le grenier où on s'était trouvés bloqués, et je ne suis pas prête de tomber amoureuse de quelqu'un d'autre (rien que l'idée me dégoûte). *Je suis bien trop remplie de toi.* Je te l'ai dit : avant toi, le sexe masculin me dégoûtait, et surtout l'usage qu'ils en faisaient. Toi, j'aime ton sexe et tout le reste parce que c'est toi, parce que l'amour ça ne s'explique pas, ça se vit.")

Le soir : découpes de lignes de crêtes dans le ciel, bleues sur fond jaune, avec chutes obliques de rayons dorés. Elle télé-

phone à Nicolas pour lui demander son avis sur ce travail sans oser donner trop de détails sur Damien et sans parler de l'épisode de la visite. Puis enfin la ligne saute une ou deux fois et il se met vraiment à pleuvoir.

É. E. Énide se lève à 7h. De 8h à 11h : fusain. Puis elle se balade avec Marthe. Elle monte dans sa chambre. Elles reviennent au Lycée à midi et demie et mangent à la cantine. De 13h à 19h : déco. Énide est sortie à 18h 30 ; elle fait des courses. Elle a les photos d'Arcachon ; pas mal réussies ! Il faudra qu'elle les tire plus attentivement avec Perroche, son ami du labo. Mais celle de Richard au LONGCHAMP est ratée ! Elle les envoie tout de suite à Alfred P. Elle mange très peu, dans sa chambre. Elle ne sort pas le soir. Vers 21h 20 alors qu'elle était dans la salle de bains, visite inattendue de Raymond !... Il repart très vite. Elle prend un bain et se couche à 22h 30. Elle lit ("Dans l'interrogation le vrai se perd, car le faux c'est l'original."). Elle a presque le cafard, elle repense à Bordeaux, aux saisons des feuilles (vertes, rouges, jaunes... puis brunes), et surtout à Erec !...

L. J. Lydou a reçu une très lourde lettre de Jean, pleine d'ébauches de scénarios et de poèmes de Nany. Elle lui écrit, ainsi qu'à Roll : "J'ai arrosé la litière des poules, leur foin entreposé dedans et dehors pour qu'elles aient frais, j'ai rempli également d'eau les trous de poussière où elles se roulent, se frottent, s'épouillent ; j'ai même arrosé le plafond de leur poulailler pour chasser les toiles d'araignées et le milliard de mouches qui vrombissent dès le lever du jour comme des essaims noirs. Ensuite du café comme à la plage, en vacances, dans la fraîcheur de l'air, sur la terrasse, avant d'être plombée par le soleil dans les dunes imaginaires. Et de deux !

Sur la table de jardin en métal vert pâle qui traîne sous l'érable scolaire, le chat gris tigré se roule, comme si le métal signifiait ou inspirait de toute façon la fraîcheur. Je le cajole et le dorlote tellement qu'il finit par avoir quatre à cinq assiettes de menus différents autour de lui : soupe aux coquillages, morceaux de poisson, triperie... comme dans un restaurant chinois, et qu'il

finit par ne plus savoir quoi choisir.”

À 14h elle attend son père pour partir à Condom elle trouve deux trèfles à quatre feuilles. Elle ne voit pas Mr Thurriez, mais trouve Nadine Corlan et Odile Carrère ; elles discutent. Lydou a failli oublier l’anniversaire de Monique, la sœur de Nadine. Elle rentre vers 17h 35 et range toutes les esquisses à l’aquarelle qui ont envahi le salon (et même tâché quelques tapis). *Méninges* (“Gisèle est debout sur le seuil près de la minuscule niche à chien, tandis que Rodolphe passe la tête par une fenêtre, le visage incliné sur ses bras croisés.”). Le soir : télé. Couchée à minuit et quart elle écrit un peu (“Le colporteur est musique.”). Elle lit.

A. N. Aube se lève à 9h. Elle part à pied à l’Académie à 11h et arrive à midi : elle trouve Picson, mais Nany n’est pas encore arrivé. Il arrive vers midi trente. Ils vont retrouver Zanpao, Francis Pérou et Jésus au STYX. Ils mangent ensemble, ils repartent à l’Académie vers 13h 45. Il fait très chaud. Vers 15h 30 : réunion profs-élèves dans la salle en face de la salle des profs (seuls les élèves élus responsables). Vers 17h Aube et Nany partent à l’Ordre à pied ; Nany lui parle de Joseph Beuys et de Nam June Paik ; mais lorsqu’ils sont arrivés Nany s’aperçoit qu’il a oublié les feuilles qu’il devait taper. Aube repart seule à l’Académie pour aller les chercher ; elle est de retour à 18h 30. Ils partent à 20h 15, mais Nany ne l’accompagne pas au bus : il retourne à la grande fête sur l’information et la culture à l’Académie. Le soir elle vérifie son stock d’affiches et la qualité du tampon pour l’Université d’Été, puis prend une douche. Elle apprend par la radio que le pneu d’un autobus a éclaté place Gambetta, à l’arrêt du 13, et que son enjoliveur lancé à toute vitesse a décapité une passante : la tête coupée a volé avant de tomber à travers la vitrine brisée sur les tissus installés de la boutique Boussac, à l’angle de la rue du Palais Gallien : 13 personnes sont blessées. Couchée à minuit et demie, elle lit.

R. N. Ramona se lève à 10h 15. Les voisins déménagent

aujourd’hui. L’après-midi elle range les lettres reçues de Nicolai (depuis deux ans). Puis elle lui écrit (“Un gramme d’Afghan contient trois Red Lebanese”). Vers 19h les voisins partent définitivement. Le soir elle nettoie les plâtres, ébarbe un bronze, puis lit le dernier Conte pour Nany écrit par Aube. Pas encore reçu de lettre aujourd’hui ! ! ! ! Elle se couche à minuit ; elle lit un poème d’un américain, Aconci, dans une revue ronéotée.

N. N. Nathalie se lève à 9h 45 ; elle prend un bain. Couture et surtout rangement. L’après-midi, elle arrive au Studio-Gambetta vers 15h 30 où elle retrouve Nycéphore qui s’est légèrement battu avec un étudiant au Restau U. à midi. Ils devaient travailler à trier quelques photos au grenier. Ils vont bien au grenier mais au lieu de travailler *ils s’aiment*. Vers 19h 30 Nycéphore va au Restau U et Nathalie rentre chez ses parents vers 20h 30, où elle se met à table. Le soir elle tape un peu sur la machine qu’elle a emportée des textes de Walter H. et de Doudou (“Pourquoi y’a pas terre aujourd’hui ?”). Elle se couche à minuit.

#### Le 29 Juin

M-C. N. Mila-Cali se lève à 9h 58 après plus de dix heures de sommeil ; elle a moins le dos crispé que d’habitude malgré les coups de soleil à la cueillette des cassis hier après midi. Il y avait cet architecte qui voulait disposer un immense calicot politique de revendication (“Et Ulrike, elle a glissé sur quoi ?”) dans la salle où elle se trouvait ; il n’y avait, dans l’oppression, que la solution pour elle de fuir à l’étranger sans Nicolas à cause d’une chose grave.

Puis des Christs partout comme des croix à l’angle des routes, mais ce sont des centaines de Crucifix en cire qui ont plus ou moins fondu ; certains ne sont plus que des plaques, d’autres ont perdu la tête, à profusion dans une forêt entre autres, à cause de la chaleur.

Au lever : triangle d’or éblouissant dans un vaste impluvium venteux, majestueux ; la glycine, les feuilles du soleil, les géraniums rouges et le chalcéolaire jaune, les lys odoriférants, les toutes petites paquerettes ; delphiniums et oreilles d’ours

encore plus veloutées grâce à la pluie qui les imbibe ; lavande ensuite ; tout délavé de pluie et de lumière, petit vent frais, *presque futur*. Le vent frais qui amène sur les yeux clos la fraîcheur, l'humidité à force des pluies des deux ou trois dernières nuits, même si intermittentes, un bonheur inattendu, une tranchée dans la saison ; on ne dira jamais assez le plaisir de ces aperçus, comme une brise de l'Ouest traversant en diagonale. Lumière, couleurs, fraîcheur, vent toujours mêlés.

Repas bref de fromage de chèvre avec du miel sur une tranche d'aubergine grillée et des poivrons rissolés à l'huile.

É. E. Énide se lève à 7h30. De 9h à 12h : Antique (suite). Elle en sort vers 11h 30. Elle mange dans sa chambre. À 13h elle retrouve Marthe dans un salon de thé-pâtisserie. De 14 à 16h : pochade. À 16h elle part en ville avec Marthe (elles se font porter par les amis chez qui Marthe prend pension). Elles vont à la gare, faire du shopping, des courses en librairie, puis dans un café avant qu'Énide ne raccompagne Marthe à la gare : elle a son train pour Bordeaux à 18h 30. Énide se balade un peu et rentre à 19h 45. À 20h 28 Raymond Zaid vient la chercher ; il vont boire un café tous les deux. Énide rentre à 9h 45. Elle écrit à Francis Liaut et une très longue lettre-récit à Erec. ("Tu m'as dit une fois que les profs nous aliènent, et que c'est notre histoire qui nous intéresse ; mais pour moi c'est comme un tissu vu de près. L'histoire est en premier lieu un terrain accidenté.")

L. J. Levée vers 9h 30, Lydou coupe les cheveux de Bielle et lui fait une mise en plis. Il fait très beau. Elle a reçu une lettre de Jean qui contient encore des ébauches et des dialogues. Lydou lit des dialogues de Jean : "O vertus des délices de Bérénice à partir de 12h 36 !" L'après-midi : sieste et lecture, puis *méninges* en semi-sommeil ("On n'isole ni les suicidaires ni les affaiblis ; on est obligé de les isoler parfois plusieurs fois par jour (fenêtre psychothérapeutique) et pour les soins d'hygiène."). Vers 17h son père et Bielle vont à Condom ; Lydou va au jardin, cherche un trèfle à quatre feuilles mais n'en trouve pas. ils rentrent à 19h 30 ; le soir elle ne va pas à la télé. Couchée à 23h elle lit encore les dialogues de Jean : "Guerrier, frère

d'Achille, prépare-toi avec tes lunettes d'or sur les yeux pour le bûcher où tu vas flamber ; et de là directement ta poussière en vrille gagnera les Enfers ! Allez héros aux belles jambières, aux boucliers bien luisants, vengez l'honneur des Grecs : exterminatez les Turcs, ces porcs qui n'aiment pas le cochon !"

A. N. Aube part à pied à l'Académie à 8h 30 et arrive à 9h 30 un peu avant Nany. Réunion de la commission profs-élèves ; discussion sur la rentrée d'octobre et les nouvelles structures. Nany part à 10h 45 (il a rendez-vous avec l'avocat de Nicolai). La réunion finit à 11h 30. Aube reste à l'Académie en loge et tape à la machine, puis elle va se mettre au soleil, à l'entrée. Nany revient à midi passé. Ils vont prendre un bain de soleil derrière les préfas jusqu'à 14h puis ils vont à l'atelier vers 15h 30 ; *ils s'aiment (enroulement des sens)*. Ils dorment un peu. À 4h 20 ils ont rendez-vous avec Picson mais n'arrivent qu'à 17h : il n'est plus là. Ils vont dès lors à l'Ordre à pied. Picson n'arrive pas. Ils vont téléphoner au COMEDY mais ils n'ont pas la communication ; ils sont obligés de consommer et ils n'ont pas assez d'argent pour payer... Aube rentre à pied à 19h. Le soir elle fait des essais d'aquarelle sur du Japon : *catégories vibratoires* ! Couchée à 11h 30 elle regarde une documentation sur une machine allemande avec un système infrarouge primaire de chauffe.

R. N. Ramona se lève à 10h 15. Il fait très chaud. Toute la journée : ménage et mise à l'abri sous linges humides des toutes dernières esquisses de terre. En fin d'après-midi ("Pierre & Paul !") elle transpose une petite miniature demi-relief en albâtre. Sa mère n'arrive pas. Demain sans doute. Le soir elle travaille à de nouvelles esquisses de terres. Elle lit un peu (un nouveau Conte de Aube) puis écrit à Nicolai. Elle se couche à 2h du matin.

N. N. Nathalie se lève à 9h 15. Elle prend un bain puis ménage et cuisine. Sa tante de Barcelone et son cousin Jean-Claude devraient arriver aujourd'hui. L'après-midi elle s'entraîne ("Ça court, ça court, les hormones, sur les Allées d'Amour et Gambetta !").

Puis elle tape des poèmes de Nycéphore et de Francis Carnégit (dont elle ne connaissait rien). Elle va ensuite ramasser des haricots verts offerts par les Tesson, dans un jardin qu'ils ont donné sur une petite impasse du côté de la Pelouse de Douet, toute fleurie d'énormes roses, de glycine et de chèvrefeuille, surabondante du Paradis ! Où sont les Quatre Fleuves ? Leurs oiseaux sont restés. Elle discute un moment avec eux du bouleversement du quartier. Sa tante n'arrive pas. Le soir elle écoute la retransmission de l'interview de Zanpao faite lors de son passage à Bordeaux. Puis elle tape des notes de mise en scène, se couche à 23h 15 et elle lit un livre sur le Centre du Monde.

#### Le 30 Juin

M-C. N. Faire en sorte que l'histoire continue, fut-ce la plus réactionnaire ; le patrimoine, ce serait ça le constat de la journée qui s'annonce pour Mila-Cali. Elle hésite à prendre ce boulot dès demain. Elle se lève sans s'en rendre compte à 7h sans avoir dormi, réveillée une demie-heure avant, puis une heure, puis une heure, ainsi de suite à rebrousse-poil...

De la présence du vent elle ne s'est aperçue que vers 17h, après avoir perdu plus de deux heures à traîner dans les grands magasins de la vallée sans savoir quoi acheter sinon du café, et alors que la chaleur l'écrase. Elle a bu chez ce gars idiot et ne s'est pas trouvée saoula à mesure comme elle le souhaitait pour faire l'amour avec lui sans s'en rendre compte, mais tout d'un coup chez elle au retour, *abruptement*, dans cette piaule de travail quelconque qu'elle découvre près de la plage de San-Zorio. Ça lui tombe dessus avec chagrin et regrets, remords d'avoir recommencé. Ajoutant au désordre de tout ça, elle s'est pour ainsi dire consommée, elle a perdu toute sa force avec lui, puis encore au retour dans une masturbation comme une chienne qui se gratte le flanc jusqu'à s'écorcher au sang en vain, parce qu'il ne l'avait même pas faite jouir. C'est tout l'inverse de Nicolas. Puis elle mange un œuf à la coque et de la semoule sur ce fond d'alcool comme pour le tarir ; rien de tout cela par faim ni par désir mais comme un caillou tombe dans un trou et fait tout dévaler des débris de branches du bord !

“Mon Nicolas, Mont-Amour disparu dans le trou noir, là-bas, au fond ! terrible *Ainsi parlait Zarathoustra*, musique insoutenable.”

Elle court d'abord un peu, pour prendre un bain dans la canicule, dans la poussière sèche, les houx de cuir vernissé ; puis reste un long moment fixe sur un énorme rocher à observer toute la brillance ondulante des peupliers sur le coteau d'en face, la calme retenue d'ombre ouateuse de l'immense sapin, et grâce à cela elle recompose la carte, reconstruit la journée, lui redonne une organisation après tout le désordre des pulsions en cailloux cahotés. Elle est celle qui agonise et qui voudrait rester sur un canton du temps pendant que le mauvais temps, lui, passe et s'enfuit ailleurs avec tous les tracas au-delà des frontières. Elle voit des tracteurs s'en aller chargés de meules de foin, qui ne reparassent jamais. Elle a réussi tout de même à prendre *une suée, ce baptême du jour* dont parle Saïd, bien que tard, et du reste un oiseau insiste de façon exclamative maintes fois dans la fraîcheur relative du sous-bois pour exprimer cette libération de la sortie hors de soi, cette naissance nécessaire chaque matin, venue du monde des images de la nuit. Mais elle était trop morte avant ; ça ne suffit pas. Damien l'a anéantie. Mémé sait lire la bonne aventure et Mila-Cali aime *La Bonne Aventure* du Caravage. Mais elle n'avait pas prévu celle-là.

Elle se réjouit déjà de la dizaine de jours qu'elle va passer avec Nicolas pour oublier cette brisure ; les moindres haltes qu'elle envisage ont toute la puissance d'une joie simple : l'arrêt qu'il y aura sous les grandes futaies humides du Massif Central, la fatigue trop grande du premier soir... Elle l'appelle vers 19h.

Nicolas a passé toute la nuit à rouler (plan Orsec, hélicoptères...) Elle lui parle de la suée. « Moi aussi, dit Nicolas, j'ai connu cette joie surnuméraire hier matin en revenant de courir, ce grand bonheur imprévu : “*Pas la liberté, la libération*” comme disait Flaubert ce porc esclavagiste. L'amour donne, la liberté prend. Là-haut les fleurs de chataigniers sentent intensément ces jours-ci. » Elle a remarqué ; elle dit : « C'est vrai : l'odeur s'était atténuée et elle est revenue très fort ici, c'est pareil. Alors je suis Spermula la Vampire, dans mon palais

serti de fenêtres de diamant ! C'est vrai, que tu es en décalage par rapport à la vie, mais c'est peut-être une des raisons qui font que je t'aime. Entre vampires.

J'ai dormi, j'ai passé ma journée à dormir. J'ai dormi puis je t'ai appelé vers 14h. Je me suis rendormie et je t'ai encore appelé. J'espérais que tu aurais laissé un message pour moi à quelqu'un ici. J'en avais besoin. »

Puis il l'appelle de nouveau à propos de ses plans avec des produits speed, etc. alors qu'elle vient de s'engueuler avec tous ses futurs collègues de restau (le gars au téléphone, le copain cuisinier de Damien qui lui sert un steak pourri avec des haricots flasques...), à minuit passé.

Ella et Hill doivent bientôt rentrer de leur voyage aux Amériques ; elle pense à ça en se faisant reconduire en voiture chez les grands-parents... "Là-bas, lui racontait Hill, le corned-beef venu d'ici est jeté en gelée dans l'égoût en souvenir de la boîte aux coins arrondis comme l'écran de cinéma. Ici c'est Brodsky qu'on jette à l'égoût. C'est pas mieux."

**E. H.** Le charpentier furieux avec sa femme a dévalé les escaliers en hélice de son mauvais loft pour prendre un taxi, bien que Ella leur ait dit sur tous les tons qu'il y avait une deuxième séance puis Jimmy a tout de même réussi à l'amadouer d'un coup bref, à le faire fondre sur place les larmes aux yeux en lui parlant de leur ancienne amitié ; ils se sont embrassés et l'escalier en tremblait presque de bonheur !

*(Mais il y a eu cet autre tremblement ce matin, cette secousse sismique de 7 sur l'échelle de Richter ; le sable a bougé sous les pieds des baigneurs sur les bords de l'Hudson, les vitres des magasins se sont écroulées en déclenchant toutes les alarmes et Ella est inquiète : la ligne du tremblement de terre suit la courbe des cyclones à travers le pays ; elle craint que ça remette en cause définitivement leur union.)*

Il faut dire qu'avant cela ils se sont tous retrouvés chez un armurier, encore un pote de Jimmy ; il y avait là un gars qui venait pour acheter un revolver Colt New Peacekeeper 38 spécial de 6 pouces ("On brise à coups de revolver les glaces et les lampes grâce au colo-

nel Colt."), et malgré ses lunettes et son déguisement, on croit bien qu'il s'agit de Pedro Nieves (*Pierrot-la-Neige*). L'armurier lui sort tout neuf du papier de soie et de la boîte de velours rouge le pistolet noir mat et lui vante aussi les Ruger. Jimmy lui passe incidemment sous les yeux sur la tablette la coupure ("Porno Star stabbed 89 Times !") mais le charpentier et sa femme ne réagissent pas ; alors Jimmy fait glisser un autre papelard, de combine avec son copain armurier, soi-disant pour le montrer à ce dernier ("The respectable school teacher committed murder in front of three witnesses"). En haut de l'article à gauche dans un médaillon il y a le portrait de Pedro Nieves, le crâne en brosse et cette fois-ci sans un poil de barbe ("Champlain hérite de la tête d'un Iroquois."), et au-dessus la façade ombrée par un toit plat en terrasse de l'école de Police aussi quelconque qu'une description de Robbe-Grillet, le genre d'endroit où on s'ennuie à vomir textuellement si on ne baise pas comme un forcené avec la femme du charpentier ou si on n'égorge pas un ou deux passants pour rigoler, le corps attaché par les pieds à une branche basse du chêne, avec une autre corde tirant sur la tête et fixée à un épieu de cirque sur le sol pour bien dégager la carotide. "Sudden Death avec ça !" dit l'armurier en riant. Jimmy préfère vraiment le Colt Python 6 pouces en acier inoxydable nickelé ("Sam Colt rend les hommes égaux."). Bon, toujours est-il qu'à la fin il se sont mis d'accord ; le charpentier a choisi un S&W en 44, canon de 10 pouces, et Pedro a pris les deux modèles Python et Peace Keeper ; c'est toujours la grande réconciliation des contraires avec Jimmy. Il ne manque que le Buntline Special de Earp, Doc Holliday et Kate-augrand-nez.

Ella et Hill font le tour des petites épiceries espagnoles aux fruits lustrés pour des natures mortes hollandaises, tout ça près du Bowery ; ils cherchent des épices et de petites conserves aux boîtes peintes à la main, pour les ramener en France où ils repartent bien-

tôt. Ils assistent à une scène très violente de deux femmes qui s'empoignent et roulent sur le trottoir : elle se partagent le cadavre d'un clodo mort là, et déjà sec, elles se l'arrachent. « C'est chez moi, la dernière fois ! » dit l'une. « Non c'est chez moi qu'il s'est défoncé ; c'est tout à l'heure. Il est à moi, salope ! — Traînée ! Qui c'est qui lui fournissait ? Avec qui, il s'est piqué la première fois, hein ! »

É. E. Énide se lève à 8h 30 ; la proprio est déjà partie. Elle part en ville à pied ; elle fait les librairies, le marché : la terrasse aux fraîcheurs de laitue et aux couleurs de géraniums. Des Allemandes aux longues robes de cantatrices, aux maris coiffés, cheveux parfaitement blancs, raie impeccable et tenue noire ; des Anglaises au short très court et très musculeusement rempli, dos dégarnis, sein ému, aux cuissots tendres qui nécessitent un énorme outil...

Petits rosiers d'allées découvertes au petit matin de juin, maison basse. Si les fleurs du rosier sont blanches, jaunes ou rouges, les feuilles ont à chaque fois un vert différent, selon la couleur des fleurs.

Amabilités immobilières, atmosphère de vacance : des cintres jusque dans le centre, d'un mannequin seulement les jambes dans une robe sur le trottoir, ballons d'enfants, jouets multicolores, verroteries, fromages, ail nouveau, pommes de terre nouvelles, vieillards en chapeau de paille léger, canne à la main devant les allées près de la fontaine dont l'eau est éternellement non potable, une extraordinaire quantité de chapeaux et de lait d'ânesse, de plantes en pots... un énorme outil !...

Elle rentre en bus vers 13h 30 ; il n'y a encore personne dedans. Elle mange (très peu) dans sa chambre. L'après-midi elle lit "*Paroles*" de Prévert. Elle dort de 4 à 6. Puis elle se lève et va voir les résultats du concours. Évidemment (selon elle) elle est collée ; Marthe aussi. ("Le groupe des Irrécupérables a proclamé son auto-dissolution.") Mais la fille de 2ème de Bordeaux est reçue. Elle retire son dossier personnel ainsi que celui de Marthe Ravier ; Le soir elle grignote encore dans sa chambre. Elle ne sort pas, se couche à 22h. Elle lit une revue sur Roger Schall et son Rolleiflex.

J. L. Lydou est levée à 10h 30. Elle a reçu une lettre de Jean. Le matin elle lave les carreaux du couloir. L'après-midi : rêverie sur les anciens tournages et rangement. Vers 17h son père part à Condom : la voiture neuve est arrivée ! (Ford Taunus 20M P7 hardtop coupé bordeaux). Elle écrit à Jean ("Proche et lointain toujours, en même temps.") ; la lettre partira demain. Le soir : télé (Fanon. *L'écharpe*). Couchée à 23h 40 elle lit.

A. N. Aube se lève à 9h 30 avec *Friends des Beach Boys*. Il fait déjà très chaud (30° sous la charmille). L'après-midi elle range ses lettres jusqu'à 15h. Puis elle lit allongée sur son lit (34° sous la charmille). Vers 16h Nany lui téléphone de chez Jacques ; il lui parle très peu. Elle continue à lire jusqu'à 19h 30. Le soir elle rêve. Elle prend une douche et se couche toute mouillée à 23h 30. Elle consulte un ouvrage technique sur la peinture à l'urine, à l'œuf... Tous les médiums du Moyen-Âge, puis Van Eyck, et aux Indes.

R. N. Ramona se lève à 9h 30. Arrivée à l'Académie elle fait les tirages des photos de Nicolai toute la journée jusqu'à 17h 30 environ. Il fait très chaud. Elle voit Christian Leriennec pour les vitrines vers 15h. Elle rentre vers 18h 30. Sa mère est là depuis ce matin pour l'affaire du logement. Le soir elle travaille sur de la terre (très molle : il fait très chaud !) jusqu'à 20h 45 ; puis à la maquette de vitrine. Rien encore de Nicolai ; elle lui écrit un mot où elle lui dit de se méfier de la benzédrine et de toute la came vendue par les noirs ; par exemple il circule de l'héroïne avec un taux mortel de 20% de strychnine !

N. N. Université d'Été ; Chaban, Philippon. Balade prévue dans les Pyrénées avec Lajus et d'autres archis. Nathalie se lève le matin vers 10h. ("Je nous revois allant à la campagne à bord d'un camion découvert.") Elle feuillette le journal de Picson : sans aucun intérêt. Esquisses de mouvements et cuisine. L'après-midi elle travaille à Gambetta sur des pièces en solo, lorsqu'arrive Walter H. : il lui apprend qu'il part demain en

vacances un mois en Haute-Savoie avec ses parents. Il reste jusque vers 16h 30 ; elle le retrouvera vers 18h 30 au grenier. Elle se prépare. Elle part à 17h 30, prend un bus, arrive la première au grenier ; Nycéphore et Walter sont là peu après elle. Ils restent un peu au grenier avant d'aller au Restau U (au BEC) tous les trois. Puis ils vont prendre un verre à la Brasserie du Cours Pasteur. Walter leur raconte qu'il connaît Guenther W., qui déguisé en Hans fasciste allemand est allé interviewer Spinola. Ils remontent tous les trois au grenier vers 21h 30. Walter reste peu de temps. Il doit passer chez Sissi Conkey "la niquer". Nycéphore part vers 22h en vélo. Nathalie reste seule à l'atelier jusqu'à 22h 30. Puis elle rentre à pied chez ses parents. Elle se couche vers 1h du matin.

#### Le 1er Juillet

M-C. N. Mila-Cali se lève à 10h dans un éblouissement de paille sans rien à signaler que cette sortie bienheureuse d'un procès interminable où l'on trahissait son secret... Elle court récupérer des graines pour les poules de Mémé Marouchka, va chez Yankou prendre un cageot d'abricots pour les confitures et la confection d'un gratin et revient vers midi et demie : calme d'éternité du temps.

"J'ai cru qu'on se devait tous les deux la fidélité éternelle. L'Année passée, en cette période : quel bonheur, quelle plénitude, quel ciel ! Mon Dieu, pourquoi il m'est arrivé ça ? Pourquoi ! Je dois payer, mais comment ?"

Immuable. Ne pas parler. Qu'on sache rien de nous. Êtres bruts. Personne. Avec une sorte de hâte à longer les champs. Ici les coquelicots, là les bleuets dans les blés. Prendre garde tout de même : pour un peu elle tombait contre le mur en vélo. Après l'orage, les mille sous-lieux de verts variés, ces petits univers juxtaposés les uns à côté des autres.

Oui, cette certitude qu'on a *d'en tenir un*, par exemple entre pin et chêne sur ce versant. Et là dans la cloche creuse des cerisiers... non : *du cerisier, de ce cerisier-ci*, exactement, pas un autre, à cette heure-ci.

À 11h 15 Nicolas devait la réveiller mais il tombe sur Mémé Marouchka ; il lui dit de l'embrasser et qu'il rappellera

dans l'après-midi. mais quand il rappelle elle est déjà partie sur la plage à San-Zorio retrouver l'enfoiré de Damien pour commencer le boulot qu'il lui a trouvé chez son copain cuisinier. Nicolas voulait lui dire qu'elle était sans doute dans la confusion à cause de lui, de ses vagues-hésitations, de son éloignement, ses a-priori, etc. Que c'est lui qui la dévore et que malgré ce qu'il en a dit, ce lieu de travail est sûrement bien plus correct que celui de *l'Auberge sous la Cascade* auquel elle a pensé. Et certes, si elle avait entendu cela, elle lui aurait répondu qu'elle brûlait surtout toute son énergie en nuits démesurées de ne pouvoir les passer avec lui. À 19h 18 il réussit à la rejoindre en plein début de son travail (elle était revenue prendre quelque chose en bas dans sa piaule) ; elle lui demande s'il compte venir la retrouver ces jours-ci après son travail : il lui répond que non.

Du coup elle laisse un mot dans sa chambre et abandonne son poste aussitôt. Elle va jusqu'au croisement devant la mairie de San-Zorio dans l'odeur fraîche d'herbe coupée des parterres et l'illusion que les lauriers roses en ont une aussi, et fait du stop pour rentrer chez elle.

É. E. Énide se lève à 7h 20 et ne sort que vers 10h. La proprio n'est déjà plus là. Elle va en ville en bus ; il fait très beau. Courses, pour quelques achats. Elle rentre à pied vers 13h : Mme Deville était à table ; elle mange des framboises à la crème dans sa chambre. L'après-midi elle lit dans un vieux Minute du 15 mai dernier à propos, du 13 mai à Alger, que Chaban était trop "florentin" selon le Général. Puis elle dort. Elle sort de 17h à 18h environ. Elle finit ses valises. Elle était en train de lire vers 19h lorsque Anne sa mère et Olivier arrivent. Son père Remy était dans la voiture. Ils partent et ils arrivent à Blois à 21h 35. Ils passent à table. Ils parlent de Limoges ; "À Limoges il y a eu au moins Talandier le pros-crit." elle leur dit. Le soir elle défait ses valises. Elle se couche à 23h 45 et lit un peu (des poèmes).

L. J. Lydou est levée à 5h 20 pour regarder l'aurore ("L'Adorée d'Arthur !") Puis elle se rendort. Elle est de nouveau levée à 9h 30. La messe de mariage de Gaby Bras est à 11h (11h 30, car ils sont en retard). Oncles et tantes sont là. Puis ils vont tous au café. À midi le

père de Lydou à oublié la lettre de Jean à l'école, en allant voir la mère de Aube. Jean-Paul va l'y chercher vers 15h. L'après-midi Lydou va se promener dans les champs de blés ; elle ne trouve pas de trèfles à quatre feuilles, mais elle cherche des fossiles. Le soir elle ne va pas à la télé ("T'es télépathe, toi ?"). Couchée à 11h elle lit.

A. N. À 8h 30 Aube part à pied à l'Académie. Elle arrive à 9h 30 et peu après reçoit un coup de téléphone de Nany qui est à l'Ordre pour réaliser le Journal *Journal Nuit N°3* ; il attend Picson et il est furieux parce que ce con a encore écrit des parodies débiles sur les archis, les chinois, les cubains et les autres, et que certains croient que c'est Nany (Aube lui parle du bureau du Secrétaire et lui dit qu'il y a des chambres à louer à 74F par mois à la Fac des Sciences). Elle va à la réunion entre élèves et profs et prend des notes ; la réunion se termine à midi. Elle téléphone à l'Ordre ; c'est Picson qui répond : ils travaillent ; elle y part à pied. Elle y trouve le boudin Labière qui lui offre de la bière fraîche, Jill, Nany. Elle travaille un peu avec eux ; il fait très chaud. À 15h ils terminent ; ils vont chez Jill et mangent un peu de melon. Puis ils partent tous en voiture. Ils prennent des photos de leurs affiches *Unis vers Cité d'Été* qu'ils ont placardées dans les rues. Puis ils vendent le N° 3 à l'Académie. Ils repartent en voiture et font de nouvelles photos. Retour à l'Académie vers 18h 30. Aube reste avec Nany dans les loges ; elle lui coupe les cheveux. Elle reprend le bus à 19h 45. Couchée à minuit elle lit des textes de Loutriano sur la peinture : *Mourir vers la lumière*.

R. N. Le matin à 8h 30 la mère de Ramona la porte en voiture à la SEGIC ; elle retrouve Christian et croise Michel Dumaroy ; ils présentent leurs projets au directeur : ils pourront commencer leur première vitrine. En, sortant Ramona retrouve sa mère qui les porte à l'Académie ; là elle les quitte. Ramona déménage sa loge dans l'atelier de Christian. Elle rentre à la cave vers 18h : elle a reçu une lettre de Nicolaï ! ("Carla et Luisa ont ri comme devant un Buster Keaton.") Le

soir Mr Rosa vient les voir : vente cassée si possible. Elle se couche à minuit ; elle écrit un peu à Nicolaï.

N. N. Nathalie a reçu une lettre de sa tante ; elle ne pourra pas venir sans doute avant le 6 Juillet (son cousin a un examen à passer) ; elle lui répond tout de suite. L'après-midi elle part en bus vers 14h 15 et danse à la B. J. jusqu'à 19h. Elle rentre immédiatement. Le soir elle travaille sur des enchaînements.

Le 2 Juillet.

M-C. N. Mila-Cali se lève à 9h après d'énormes bondissements cardiaques de la nuit : haut du rocher dans le soleil ; paysan au-delà qui ramasse l'herbe fauchée de la veille à la fourche dans un pré. À midi, jambon des Grisons, salade et fromage de Parme ramenés par Ernestine. En début d'après-midi elle se force à courir et à suer pour chasser ce malaise qui lui fait craindre une crise (cardiaque, épileptiforme ?). Elle craint de devoir être internée un jour prochain comme Anne-Marie ; elle est terrorisée par cela. Anne-Marie, on l'appelle "la Maîtresse des Maries", à l'asile.

Nicolas lui a écrit : "Le vent souffle à travers la ville, secoue les arbres, les livres, redistribue les idéogrammes en désordre, renvoie les bouffées d'odeurs florales de notre promenade aux crayons noirs HB et 6B, semée de frelons & bourdons combinés. C'est la guerre d'un insomniaque dans des fictions éparses sur mes capacités ou non *d'accéder à l'impossible*."

É. E. Énide se lève à 9h 15. Erec lui a écrit pendant son sommeil : elle vient de recevoir le poème-télégramme.

"Grand Sommeil"

cavalcade

ENVELOPPE

DE COULEUR...

Quel soir ? Je ne m'en souvenais même plus.  
Sous une pluie de plumes en velours  
au printemps

Plumes de FEMME-OISEAU.

LUNE DE L'AFFICHE AU MIEL

Ce matin, quand vous dormiez

Comme le miracle ENCHANTÉ,

le parachute MANÈGE.

Je vais vous le dire !!!  
 Elle est pure, divinement pure, c'est vrai, mais...  
 Des cerises ont taché ses lèvres !

Le soleil  
 luira encore avant décembre.

Elle prend un bain avant de déjeuner puis elle se lave la tête. Après-midi : ménage. Il fait très chaud. À 17h Anne lui ramène un petit moineau recueilli à l'église : il était tombé avec son nid d'herbe hâchée brun rougeâtre orné de fraîches fleurs blanches ; elle s'en occupe. Le soir : télé. Se couche après minuit et demie ; elle écrit dans son journal. Elle a *VU*.

L. J. Dans la nuit il fait violemment orage ; Lydou se lève plusieurs fois. Le matin : messe. Elle rentre tout de suite. *Méninges* ("Les *Ménines*, mais je ne sais pas pourquoi."). L'après-midi : ils partent vers 16h 20 avec son père et Bielle à Lavardens. Bielle lui dit que Jean-Paul est à la fête à Condom. Ils visitent le Château que l'on restaure, d'un tout autre genre que le leur à Terraube. Puis ils vont voir un ami de son père. Ils rentrent à 20h 15 ; il fait très beau. Soir : télé. Puis elle écrit à Jean (elle lui envoie un bleuet et un épi de blé). Couchée à minuit et demie elle lit un petit texte où Jean parle de Chaplin, son admiration : il dit qu'il est lettriste avant la lettre avec son discours *insensé* (doublement !) dans "Le Dictateur" et également dans la chanson inventée pour Paulette Godard dans "Les Temps Modernes" ; il parle aussi des deux versions de la même musique : Wagner Totalitaire avec le jeu de la mappemonde et Wagner libérateur-amoureux avec le discours de la fin ; puis de Brahms allègre avec le numéro du barbier ; et des objets détournés : le crâne du rasé qui sert de miroir et l'appui-tête pour se polir les ongles. Il y a aussi une petite partie dialoguée : « Oui, Charlot ! Cher Chaplin !... le plus grand ciné-club populaire de La Havane porte votre nom... 6000 places... Naguère construit pour une *blanquita*. Dépouillé à présent de ses dorures absurdes. » Lydou se dit que Jean a dû recopier cela quelque part, car ça

ressemble à ses idées mais il lui semble avoir lu cela ailleurs.

A. N. Aube part à 9h à l'Académie en bus ; elle passe d'abord à l'atelier pour y poser son tourne-disque et les disques de Nany. Puis elle arrive à l'Académie vers 10h 15. Nany s'impatientait : il est à la réunion qui se tient dans la bibli. Ils en sortent à midi et ils restent dans les loges. À 13h ils partent à l'atelier. *ils s'aiment*. Ils reviennent à l'Académie à 16h. Aube va chercher de quoi boire et prendre des notes. Réunion jusqu'à 17 h 30 environ. Grand débat. Aube note des phrases au passage :

Suffran : « Le crépuscule à Bordeaux est très particulier. Il vaut mieux cultiver son crépuscule. La métamorphose de la ville se fait à Meriadeck. »

Imbert : « Il faut éliminer les médiocres. Tout le monde ne peut pas être cultivé. »

Vauthier : « Le sang, je ne veux pas le voir. »

Lafosse : « Le Mai Musical est un baume et Sigma un électrochoc. Sigma a été créé pour faire vivre des artistes qui crevaient de faim. »

Picson : « La parole est à ceux qui n'ont rien à dire. Que vivent la pluie et le beau temps, car ils sont payés pour le faire. Vive le Grand Cirque ! »

Une fois sortis de là, Aube et Nany restent ensemble dans la loge du concierge Lapina. Picson arrive et reste avec eux. Ils vont au STYX décrocher les peintures de Débordu. Puis ils partent chez lui avec la voiture de Pinard, un ami de Picson. Ensuite ce dernier dépose Aube au-delà de la barrière d'Ornano, où elle prend un bus. Le soir il y a une réunion en Fac de Sciences, mais elle n'y va pas. Couchée à minuit elle lit un ouvrage sur Dieudonné, qui lisait le *Mercure de France*.

Nany : "J'ai ramené une forme de tailleur au STYX, trouvée devant Montaigne sur une grosse touffe d'herbe du trottoir, et je l'ai mise sur la scène, tendue de cuir fauve. Comme Saint-Michel était privé de lumière, le buste de femme sur mon épaule revêtait une curieuse apparence emblématique aux rayons de la

lune. Coton aveugle du temps, des becs de gaz dans les ruelles tortueuses, minuscules, nues parallèles au Mirail, et ses perpendiculaires plongeant vers les quais, totalement obstruées d'ombre.

À tâtons on découvre les trottoirs, et une ou deux trouées jaunâtres et studieuses. Parfois une auto balaie de ses phares les gouffres verts des arbres sur l'étendue pauvre pire-que-pauvre de la place Saint-Michel, et les balaie sur la matière incrustée de queues de rats de l'église, faisant surgir des silhouettes sèches d'Espagnols des Faures et de la Fusterie assis à causer et fumer sur des bancs ou à pérorer debout, qui tournent un instant sous les projecteurs leur danse comme autrefois les combats à la loyale sur la plate-forme de la tour, s'étirent démesurément sur la flèche, et disparaissent de nouveau.

(La nuit je m'entraîne à être aveugle, je titube, je tâtonne le long des murs ; la nuit je m'identifie à ma grand-mère, à ses mains de pauvre toutes variqueuses.)

Demain, hélas : les lits pissieux sous les plafonds cobalts, le mauvais goût du roux et de l'orange, les carmins sales, les ocres vieux. Lustres à hirondelles de bouges, sang de fleurs broyées dans les impasses.

Tandis qu'à présent par les égoûts puants, sortent précieusement les petits cancrelas vernis."

R. N. Le matin la mère de Ramona la porte jusqu'au Jardin Public, près de chez Lydou et Jean, et de là elle va en ville. Elle poste la lettre de Nicolai. Christian arrive vers 9h 30. Ils partent chercher du matériel puis ils vont travailler dans son atelier. Ramona cherche un moyen de scier les planches ; elle rencontre un ami d'Éliseo de l'Atelier Tartare qui ira les faire scier chez lui. De midi à deux heures ils travaillent dans l'atelier, et idem l'après-midi. Puis ils téléphonent à la SEGIC pour obtenir de l'argent. Elle part à 20h. Enfin une lettre de Nicolai ! (Trop de travail. "Après ma chute, je deviendrai photographe en boutique, comme Wagner. Molinier viendra me distraire avec des photos de sa bite ou de son 44, en imper mastic avec petit chapeau rond, mais je serai lâche et confus, reclus, vicieux... Je continuerai à traîner à l'Académie, mais

au cours du soir, pour les vieux, pour essayer en vain d'apprendre ce que j'ai jamais su.") Elle lui écrit le soir. Elle se couche à minuit et demie en admirant la statue de l'Apenin par Jean de Bologne.

N. N. Nathalie a reçu une lettre de Dizay. Matin : cuisine andalouse. À midi Carmen mange des merlans frits avec elle (elle lui a proposé et elle a accepté). L'après-midi elle danse dans la vitrine qui est pire qu'une serre (elle perd quatre kilos, pire qu'un zapateado !) et rentre à 19h. Le soir elle travaille des enchaînements avec Carmen jusqu'à 10h 30 et prend des notes ("Les Vérités sont devenues Èves Nues ! Ce qui compte, c'est la danse qui y mène."). Elle prend un bain et se lave les cheveux, puis elle coud. Elle se couche à 1h du matin.

#### Le 3 Juillet

M-C. N. Mila-Cali se lève à 9h 45 : visée tendre de foin, lavande... "Ainsi on n'aura jamais écrit que le prologue avant la grande bataille ou les préalables de l'amour, se dit Nicolas à une grande distance de là, avant la poix enflammée et le sang..." Il songe à l'orage bas, à la volée de flèches du Prince Noir la fois où ce furent les piétons boueux à la face de steak qui gagnèrent.

Il lui a écrit : "Merci dix mille fois de ton envoi : il n'a pas été abîmé ; la grande feuille de papier à la main était cousue et ficelée de fil noir ; elle contenait des cheveux et un petit mot d'amour sur une feuille d'or. Enfance indéfinie de la traversée des mondes. Ici j'observe les platanes des boulevards fiers et de l'autre côté du bloc un paysage agréable jusqu'au ponton, à la jetée... Il y a une petite épicerie sensuelle, comme celles dont parle Hill à New York, avec des pâtes au parmesan et au basilic, aux tomates, des poivrons à l'espagnole, des calamars grillés... puis un glacier. J'ai également traîné dans le parc du domaine. Ailleurs j'ai vu un zoo sans les animaux (sauf des larves et des moules !) mais avec les cacahuètes de cette ville-singe." Il se souvient de la nuque soudaine et nue au sortir de la douche, dégagée par sa main tiède.

Le soir pour Mila-Cali : l'or éblouissant à travers les branches du châtaignier en montant le chemin jusqu'au ciel

bleu pâle aux immenses nuages gris, puis plus tard cratère de volcan au-dessus de la crête de sapins verts.

É. E. À la messe. (“Pour d’autres c’est la fuite ; celle de Nicolai de Sauvageau, la fuite du tyran. Tyran, on ne peut se fuir soi-même. La peur, la chute, toutes sortes de départs. On finira par distinguer quelque chose : peut-être le chien laissé devant la porte qui nous aura fui au dernier moment par erreur et par jeu, sans se rendre compte qu’il restera avec son tortionnaire.”) Puis elle va voir Chris : pas plus d’une demie-heure de marche ; groupements violet intense des aubrières sur les murs. Son père lui dit qu’elle est encore au lit. Matin aéré et sans pluie. Elle a apporté le sèche-cheveux à réparer chez l’électricien ; la réponse : lundi soir. Place grise du village et tonnelles, platanes mouillés autour du Temple. Coiffeuse mixte à loupotte orange ; air délavé du village dans sa rue centrale vers une église aussi grise, au fond. Rien d’autre que cette saveur éteinte et quelques égarés ; néons rouge de la pizzeria, et la boutique de zincs et de décalitres.

En rentrant elle croise Bernard Renac et Patrice Dubol ; elle s’arrête avec eux très peu de temps, à peine celui pour Bernard de se demander pourquoi il regrette l’École Primaire où il souffrait... « Sans doute que tu regrettes le passé lui-même, le tissu, pas les figures ! » . Lorsqu’elle rentre, le petit moineau est presque mort... Il fait très chaud. L’après-midi elle ne voit aucun de ses amis par la fenêtre ; elle ne sort pas. Anne sa mère lui commence une robe à petites fleurs parmes sur un fond de ciel Giotto et prend les mesures. « Il aurait fallu des fleurs assises. » dit Énide. Le soir : télé. Elle se couche à minuit et demie.

L. J. Lydou est debout à 11h. Elle s’est encore levée cette nuit car il a fait un terrible orage. Elle poste la lettre pour Jean (elle a oublié d’y mettre le trèfle à quatre feuilles !) Elle ne reçoit pas de lettre de lui aujourd’hui. Pourquoi ? L’après-midi elle fait des bougies avec des incrustations de feuilles, puis de 18h à 20h elle lit. Le soir elle ne va pas à la télé. Couchée à 23h, elle poursuit sa lecture (“Des enfants monstrueux, couverts de poils.” “La mère tenait un paquet de chiffons sanglant entre ses mains, et c’était son bébé qui

venait de naître au moment même de l’explosion.”)

A. N. Aube part à l’Académie en bus à 9h 15. Elle porte son carton à dessin et la boîte de peintures de Nany. Arrivée à 10h. Nany n’est pas là. Réunion à l’amphi. Nany n’apparaît qu’à midi. (Il était hier soir à la Fac de Sciences.) Il est tout de suite triste car Aube lui dit qu’elle va partir au Mas. Ils montent en loges, puis il ressort ; Aube reste seule un instant mais Nany revient aussitôt et ils partent à l’atelier sans mot dire. Elle reste allongée sur les couvertures tandis qu’il lui parle assis sur une chaise ; au bout d’un moment il vient contre elle. Ce matin Aube a pleuré et elle pleure encore un peu ; Nany pleure également à l’idée de la voir partir. Ils reviennent à l’Académie vers 15h 30 ; il n’y a presque personne en réunion, ils discutent peu. Vers 17h 15 ils partent avec Jill, Picson et Pinard pour la Fac de Sciences ; ils y restent jusqu’à 20h. Picson toujours aussi dégueulasse et radin, ne veut pas rapporter Aube en voiture et la laisse au Grand-Théâtre ; Nany descend avec elle, prend le 15 avec elle et descend un arrêt plus loin. Il est encore triste. Elle ne sait quand elle le reverra ; elle avait d’abord décidé de partir au Mas demain, puis elle a repoussé d’un jour. Couchée à 23h 30, elle lit une étude sur l’ébauche à la détrempe, le jus en camaïeu, l’importance des fonds.

R. N. Ramona arrive à 9h à l’atelier de Christian et commence à taper la suite de la lettre d’hier soir pour Nicolai. Irritation cutanée, bouffissures d’insectes sur les avant-bras qui démangent *terriblement*. Christian arrive vers 10h ; ils font le devis pour la vitrine ; puis ils vont chez Sissy Conkey ; ils ne la trouvent pas. Aussi ils vont chez Jean-Louis Lorge qui les conseille. Haut-relief de Saint-Pierre, dans un bouquin. Ils reviennent à l’atelier pour refaire le devis. Puis Christian part ; Ramona termine la lettre de Nicolai (“Seymour dit que la marijuana faisait baisser la consommation d’alcool, mais j’y crois pas.”), ajoute un mot à la main et la poste. Christian revient vers 14h ; ils vont porter le devis à la SEGIC. Elle a confié un mot — signé Doudou — à Joseph dans l’Atelier du Tartare, qui avait une commission à lui faire. À 18h ils partent

à l'atelier où elle reste jusqu'à 19h. Le soir elle travaille sur de petits moulages pour préparer des bronzes jusqu'à 23h 30. Douche. Elle se couche à minuit et demie ; elle lit, observant sur les pages la course de ses petites mains grasses de poupée, potelées, ongles trop courts...

**N. N. Nathalie le matin recherche des postures à très lent déploiement.** ("Dans le matin rien de détruit !") puis elle part en bus à 13h 40 danser (très vite !) à la B. J. Trois flashes dont elle a eu l'idée cette nuit. Gros applaudissements. Elle passe d'abord à la *Mimesis*, mais le livre pour Nycéphore n'est pas encore arrivé. À 19h elle va au grenier. Nycéphore n'arrive que peu après elle (il discutait avec Sturtz et Guy Auballot, cocu notoire). Il va rapidement manger, seul, au Restau U. Puis ils restent ensemble. *Ils s'aiment*. Ils dorment au grenier.

#### Le 4 Juillet

**M-C. N.** Ce matin elle sort presque nue (soutien-gorge et slip de bain) : vent frais ; surtout l'hémérocale orange et d'autres pourpres plus haut. Saloperie de bruits de scieries sans arrêt, jour et nuit ; hier soir, visibles à près de 22h sur les hauteurs d'en face en train d'effectuer enfin leur dernier lacet en tracteur : trois bûcherons avant la vinasse du soir. Elle part dans la prairie sèche : encore des chardons ! Elle appelle Nicolas à 17h 57 ; elle a envie qu'il vienne ! Mais il n'est toujours pas là.

"Je suis plus fauchée que jamais. Pas un centime pour partir. La seule chose que je puisse faire désormais c'est de demander au bûcheron aimable de faire une coupe des quelques très hauts arbres qui gênent la vision des sommets de la montagne en face et de me dégager un morceau du panorama reposant que j'entrevois à travers les branches : une petite maison, deux ou trois arbres à chevelure ronde en forme de dôme et un tronc court, des ormes je crois. C'est la seule chose qui me reste : la position assise à contempler, comme une paraplégique ou une idiote, dans la honte d'être pauvre."

**É. E.** Énide se lève à 8h 30. Ménage. ("Le départ, le départ dans la domesticité : chaque matin qui se perd dans les tâches,

an lieu d'une tache de bonheur. Les virevoltes de la queue du chat, son saut par la fenêtre et tous les autres sauts qu'il fait, sont des bonds dans le ciel bleu ; il reste encore dans l'exaltation !")

Il fait très chaud : elle a refermé aux trois-quarts les volets et laissé les rideaux fermés par devant. L'après-midi : elle lave une très fine tarlatane sur laquelle elle veut faire de petits paysages à l'aquarelle. Puis elle défait des tricots. Anne a téléphoné à Blois pour connaître le résultat du BEPC d'Olivier : on ne peut le savoir qu'à 20h ce soir et sur place. Le soir : télé ("Hsi En-ting champion du simple messieurs a parlé à Radio-Sarajevo et il a échangé sa serviette éponge avec le pongiste yougoslave."). Énide pensait partir à Bordeaux demain matin pour avoir des nouvelles du petit Casteran qui avait reçu le javelot dans la tête, au stade, mais elle repousse son voyage encore d'un jour. Le soir : il tonne, il pleut. La lumière a d'abord tourné à l'orange comme un crépuscule habituel, mais avec une intensité inhabituelle au-dessus des feuilles flappies, et avec un fond gris-bleuâtre du ciel qui détoure tout avec profondeur. Le vert des feuilles est divers : c'est tantôt un vert jaune, un vert moyen, un vert bleu ou encore un gris verdâtre.

Un orage très violent se déclenche : pour la première fois elle est surprise, et sursaute sur place alors qu'elle était en train de nettoyer le canal d'écoulement de ciment (aussitôt énorme devant la maison avec le ramassis de feuilles, d'anciennes bogues, de brindilles qui font barrages), sous la pluie battante, habillée en hâte, recouverte de bottes avec un ciré kaki ; elle rentre immédiatement ; elle a eu l'impression que la foudre tombait près de son genou gauche. Ça claque derrière elle, contre son dos : effrayant ! Le péril tourne. "Dommage : la foudre m'aurait réincarnée."

Après l'orage, le chat est venu vers la niche, mouillé comme un rat, mais il a refusé de rentrer. Elle se couche à minuit et demie, alors qu'au dehors le tonnerre continue à gronder, à peine loin.

**L. J.** Lydou est levée à 10h 30. elle reçoit deux lettres de Jean ("À bas Rousseau !" "Et la TSF alors ? La campagne de ce moment-là, l'installation de l'électri-

cité, l'achat des premiers tracteurs, des premiers meubles-radio...). L'après-midi elle fait encore des bougies. Jean-Paul passe toute la journée à Lectoure (distribution des prix), lui a dit son père. À 17h son père va à Condom. Le soir : télé. Couchée à 23h elle écrit, elle lit l'ouvrage sur Hiroshima.

A. N. Aube part à l'Académie à pied ; elle y arrive vers 9h 30. Réunion en amphithéâtre. Mais elle passe d'abord à la gare acheter des tickets de bus. Lorsque elle revient, elle trouve Nany dans la loge du concierge. Ils devaient passer la journée ensemble... À 13h ils vont à l'atelier. Nany n'est guère gai. Il passe la majeure partie du temps recroquevillé en chien de fusil sur le lit... Puis il tape un "poème radiophonique" à la machine et il le lui offre. Vers 15h 15 ils sont de nouveau à l'Académie ; ils doivent aller à la Fac de Sciences avec Carlo Bertini, mais Aube préfère ne pas y aller et attendre le retour de Nany dans la loge du concierge. Ils sont de retour vers 16h 30. Réunion en amphithéâtre ; Nany est tout contre Aube ; débats intéressants sur l'autogestion avec Jésus, un ami de Lourau. À 19h elle téléphone à son grand-père pour avertir qu'elle rentrera plus tard. En même temps elle décide de ne partir au Mas que dans deux jours. Ils sortent de la réunion vers 20h. Ils vont manger un sandwich aux boulettes chez Robert en discutant avec Jésus. Puis elle pensait aller à l'atelier avec Nany, mais il préfère se balader en voiture avec Jésus ; ils vont jusque la Maison Carrée de Pessac, puis elle demande à revenir à l'Académie. De là, ils partent à 21h 30 vers la Fac des Sciences avec Picson ; la Fac de Sciences est déserte ; la réunion prévue a été reportée Place de la Ferme-de-Richemont. Ils y vont et s'y amusent. Puis au *Soleil Levant*. Ils en sortent vers 2h du matin mais Picson les abandonne cours Pasteur parce que sa femme est en train d'accoucher. Ils reviennent à la gare : personne pour les rapporter ; Nany est fatigué, il voudrait dormir à l'atelier. Aube refuse. Il la raccompagne chez elle à pied en grognant, et en lui parlant de Jean : "Jean

c'est quelqu'un qui pose la scène en filmant." Aube est rentrée à 3h 30.

R. N. Le matin Ramona fait la rue Ste-Catherine à pied puis arrive à l'atelier de Christian vers 10h. Personne. Elle a fait des courses. Elle tape à la machine. Vers 10h 30 Christian arrive : il était déjà passé deux fois. Ils travaillent jusqu'à 11h 30. Puis elle revient seule à la cave : elle tape une lettre pour Nicolai ("N'abuse pas de phenmétrazine, d'ortédrine nouvelle appellation, ni d'optalidon ! Pense à tes crises !"), et la poste. À 13h 30 elle part Cours de l'Intendance à pied, fait des courses et revient à l'atelier de Christian à 15h. Ils travaillent jusqu'à 16h. Elle prend le bus à 17h ; sa mère est encore en ville ; elle ne partira que demain matin. Le soir : fête chez Nanou : circulation d'élixir parégorique et de pyribenzamine ; celui qui l'a amené a de grosses cicatrices autour du cou ; Ramona se méfie et part vite, se couche à minuit et demie ; elle lit ("À Marseille : 5000F pour de beaux seins, 2000F pour le nez.").

N. N. Nathalie et Nycéphore passent la journée au grenier. Le matin *ils s'aiment*. Ils se lèvent tard. Nycéphore va manger du boudin à la purée au Restau U. En revenant il rapporte un sandwich de crudités à Nathalie. Ils écoutent deux disques de Léo Ferré. Puis ils décident de travailler. Nycéphore repart chercher un autre sandwich au thon, cette fois-ci ; il relit des textes de Nicolai, tandis que Nathalie les classe et les range. Elle part seule vers 19h 30 ; il reste au grenier pour travailler sur des choix de négatifs. Nathalie arrive chez ses parents vers 20h 15 ; ils sont à table. Le soir elle travaille un peu à des notations de mouvements. Elle prend un bain.

#### Le 5 Juillet

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 30. Impatience de travailler pour se défaire de la peur et de ses harnachements. Tout au long de la journée le temps qui semble tourner à l'orage (ciel très noir), ne se décide pas. Mila-Cali refuse de répondre au téléphone ; elle se doute de qui ça sera et de ce qu'il veut encore. Il n'y aura pas de troisième fois. Elle ne veut pas non

plus expliquer son départ du travail. Elle est dans la terreur de rater Nicolas. Pluies très brèves vers 13h et 15h, mais comme pour produire une évaporation beaucoup plus intense ensuite, où l'air est de feu. Mila-Cali marche pieds nus sur la route et se brûle. Elle pense au cantonnier qui lui disait qu'il fallait considérer le mal absolu dans l'épine ignoble qui se faufile insidieusement dans la chaussure jusqu'à piquer violemment la partie la plus grasse du gros orteil. À 19h 20 elle n'y tient plus et appelle Nicolas. Enfin il finit par faire un peu plus frais à partir de 20h sans toutefois qu'il ait plu. Mila-Cali n'a pas atteint cette limite de l'épuisement qui rend ses cheveux souples et "renouvelle le rein".

Coucher de soleil : ce soir c'est une baleine bleuâtre, couleur de mer, qui crache des rayons ; tout son museau, la partie supérieure de sa tête ainsi que le long de son dos et sa bouche sont dorés, et la gueule elle-même est une fournaise qui crache du feu, et même une sorte d'écume dorée qui roule au-delà de sa mâchoire inférieure jusque vers des pics et des monts en délinéaments subtils, d'or également, au-dessous, sur une chaîne inconnue et lointaine de montagnes dans le ciel.

É. E. Énide se lève à 9h 30 ; il ne fait pas très beau. Le temps est tellement fermé qu'on rabat tous les volets de la maison et qu'on ne sort pas de la journée sauf dans l'après-midi où la pluie est revenue, en allant vérifier l'eau des chiens qui sont toujours dans la cabane. Une pie a pondu (elles sont à l'abri dans la fourche du cerisier).

Ménage. Anne a les résultats du BEPC : Olivier doit passer l'oral de contrôle. L'après-midi Énide défait des impressions sur tarlatane puis elle les agence. Le soir télé : Indiana (George Sand...) Une fois de plus ils repoussent son départ pour Bordeaux. Elle se couche à 23h 40 et lit ("Les écrivains feront de la société leur usine.")

L. J. Lydou est levée à 10h. Elle écrit à Jean dont elle a reçu deux lettres aujourd'hui (et à Mr Cazaux), puis elle va elle-même porter les lettres, et ensuite au jardin. L'après-midi elle fait des bougies pour Aube puis elle lave tous ses outils. À 19h elle se lave les cheveux. Le soir : télé. Couchée à 23h 45 elle relit les Canti de

### Leopardi et ses écrits cosmiques.

A. N. Aube se rend à l'Académie en bus ; elle y arrive à 11h. Nany y est déjà, tout content de la voir. Il s'est couché à 5h et quelques. Il lui dit qu'aujourd'hui comme tous les vendredis il y a l'Atelier-Fête à la Fac des Sciences. Réunion. Ils parlent avec Loutriano du fond de sienne de Rubens et de ses pâtes blanches. À midi ils passent au STYX puis vont à l'atelier ; ils dorment ensemble tout l'après-midi. À 18h 30 Aube part seule à l'Ordre tandis que Nany va à l'Académie : il y retrouve Aube à 19h 30. Nany veut prendre deux chaises ; ils les emballent. Nany tape une lettre qu'il enverra à la mère de Aube pour essayer de la faire revenir à Bordeaux pendant les vacances. Aube part avant lui et prend un bus. Le soir, elle a "*Petite fille de français moyen*" dans la tête à cause de la radio, et elle n'arrive pas à s'en débarrasser. Elle fait sa valise et se couche à 1h du matin, et la rengaine dégage.

R. N. La mère de Ramona part le matin à 7h. À 8h 30 elle retrouve Christian devant la SEGIC ; ils voient le directeur qui accepte tout de suite et sans hésitation leur devis. Ils discutent longtemps sur le texte. Ensuite ils achètent un peu de matériel et ils vont à l'atelier de Christian jusqu'à midi. Puis Ramona fait un saut à sa cave et tape des nouvelles policières fantastiques et morbides de Nicolai ("Feu de joie dans la cambuse à la matrone.") Elle repart à 14h et ils travaillent tout l'après-midi : ils peignent les planches. Ils partent à 18h 30 et Ramona revient à la cave à 19h. Le soir elle se lave les cheveux ; elle se couche à minuit.

N. N. À 7h les parents de Nathalie partent en voyage organisé à Royans. Elle reste dedans ; il fait très beau. À midi elle mange dedans et invite Patrick et Murielle à goûter du melon des Charentes. L'après-midi elle repasse. Puis elle se prépare, et elle part au grenier à 17h ; elle y retrouve Nycéphore : elle lui donne sa blouse propre pour demain. Ils restent ensemble. *Ils s'aiment*. Vers 20h 15 il part rapidement à l'Atelier du Tartare, rue Sauvageau, pour des constructions de bois,

placages et marqueteries en prévision de décors pour Cádiz. "Ce ne sont pas des sculptures, a-t-il dit à Nathalie, seulement *des assemblages*." Nathalie quitte le grenier un peu après et rentre chez ses parents vers 21h. Elle se met à table ; ses parents arrivent alors qu'elle faisait la vaisselle. Il faudra prévoir 1600F de train, 100F de mairie, 900F de juge de paix.

#### Le 6 Juillet

M-C. N. Mila-Cali se lève devant un horizon bleu-noir et vert foncé à neuf heures avec beaucoup plus de nerfs que nécessaire (ceux de l'irritation d'hier plus ceux de l'insomnie provoquée par l'orage de la nuit et le fait qu'elle ait dû se lever plusieurs fois pour clore les volets), et beaucoup de ratages : café renversé bouillant, l'eau jiclant partout dans la salle de bains... Bref une matinée bonne pour se rendormir. Il y a eu tout de même de vrais abatements d'eau si bien que jusqu'à 11h il fait encore frais. À midi des légumes cuits sur une côte de veau de chez Yankou, une terrine faite par la grand-mère, un gâteau au fromage blanc et pour boire : du Saint-Amour.

À 18h 57 elle appelle Nicolas pour reparler de leur départ, mais la conversation est coupée et il la rappelle à 19h 15 pour lui laisser des indications à propos de Nycéphore (chaussures, fripes, adresse, revue, etc...).

É. E. Énide se lève à 9h 30 ; il ne fait pas très beau. Ménage. L'après-midi : vers 17h 15 Patrice Dubol vient la voir (il est arrivé hier soir). Il lui apprend que c'est aujourd'hui et demain la balade dans les Pyrénées avec Lajus et Maneval, la visite des chalets de pierre et des bulles en plastique ; il lui offre un chevalet de campagne de la part de sa chorale maçonnique. Elle lui fait voir tous ses dessins et ils discutent art et peinture. Le soir : pas de télé. Elle a envie de peindre le Groenland, vaste plaine d'argent ; faute de mieux elle commence à dessiner un programme pour Patrice. Elle ne se couche qu'à minuit et demie. Elle ne sait pas quand elle ira à Bordeaux.

L. J. Lydou a reçu deux lettres de Jean. Le matin elle est levée à 10h passées. Elle trouve un trèfle à quatre feuilles. L'après-midi son père et Bielle vont à Montfort ; ils rentrent après 20h. Il fait orage et grêle

un peu dans l'après-midi. Lydou repasse des chemisiers brodés très fragiles offerts par sa grand-mère. Soir : télé. Couchée à 22h 30 elle lit Leopardi et pense à Jean, né en 8 comme La Grosse, deux décennies plus tard ; mais à l'inverse d'elle, il n'a passé sa vie qu'à maigrir !

A. N. Le matin Aube poste pour Nany une lettre écrite ce matin et un mot en l'attendant hier à l'Ordre. Elle arrive à l'Académie en bus vers 11h 15 ; elle trouve Nany peu après. Ils vont à l'atelier et mangent du pain, du chocolat et des croissants avec du café. « Café du Croissant... et sa moleskine collante ! » dit Nany. *ils s'aiment*. Ils partent vers 15h 15. Arrivée à l'Académie, Aube téléphone au Mas pour avertir de son arrivée ce soir. Nany l'accompagne au bus. Elle oublie un disque d'Érik Satie dans la loge du concierge. Dans le trajet Nany lui parle beaucoup du groupe d'Arcueil et de Cage, de son premier *happening*... Demain, devant la Propé de la fac de Sciences, il organise une course de fourmis. Les valises de Aube sont au dépôt. Nany monte dans le car avec elle ; ils restent un peu ensemble et il part à la dernière minute avant que le bus démarre. Puis le car le croise cours de la Marne : il devait l'attendre. Aube lui écrit dans le bus. Elle lit. À Condom elle trouve sa mère. Le soir elle écrit à Nany. Couchée à minuit elle lit une documentation sur les énormes bobines de papier d'imprimerie disposés en trèfle.

R. N. Ramona se lève à 10h. Madame Tourteau a reçu un coup de téléphone de la mère de Ramona demandant le dossier de licence le plus tôt possible. L'après-midi : médaillon qui sera en bronze fondu et doré. Elle moule puis elle peint quelques esquisses à l'aquarelle. Le soir elle fait le paquet pour sa mère. Elle lui écrit. Elle travaille encore sur des esquisses au fusain et au crayon. Couchée à 1h elle lit un nouveau Conte de Aube. Elle rêve à une maison de bois, comme celle de Sadirac à Arcachon.

De son côté Nicolai a vu plusieurs fois dans un rêve une momie sortie des tombes qui le poursuivait, une momie avec un visage de Mexicain, mais pas de bandelettes : une momie

séchée comme les têtes réduites, et elle reparaît de rêve en rêve, toujours la même, sans doute avec l'abus du jerez et de la norméthadone fournie par les touristes belges. Ce que répète souvent Nicolai, c'est : "On pourrait dire ça aussi !"

**N. N. Nathalie se lève à 9h ; il fait très chaud. Elle a reçu un dossier de Paris, à remplir (demande d'un poste de professeur). Le matin : entraînement à Gambetta avec Carmen. L'après-midi elle travaille sur un enchaînement avec des passages de collier d'un partenaire à l'autre. Puis elle restaure une paire de chaussons. ("Charlot !") Comme la petite Murielle ne la quitte pas, elle lui fait faire des opérations, une préparation de texte et une dictée. Le soir elle travaille pour 36 Fillette et prend un bain. Couchée à minuit elle lit et pense à Nycéphore, qui est le Futur Antérieur. ("Peut-être qu'il photographie à ce temps-là ?")**

**Le 7 Juillet**

M-C. N. Mila-Cali se lève tôt à sept heures sans rien voir, sinon la fraîcheur sentie du départ et des pluies nocturnes. À 0h 07 elle croit qu'il lui a raccroché au nez ; elle pense qu'il peut comprendre comme il lui manque. Elle reçoit une lettre de lui :

"Mila-Cali,  
Ma petite chérie,  
Mon adorée,

Je suis comme le dieu Pan, privé de Tout par toi, donc de lui-même, hirsute, plus circonflexe qu'admissible, dressé dès l'aube parmi les touffeurs incendiaires, coucous, anémones, ceci, cela. Dans une fureur à nulle autre pareille.

Pas d'autres nymphes à perpétuer, que les tiennes.

Le cœur est là davantage, plus que j'aimais jamais ; il scande la pensée, tambourine.

Formidable suffocation liée au temps, à l'ombre des tilleuls sur les places, devant la mairie aux volets fermés, la tranchée faite par les engins.

Là devant, toute la matière de la Terre par son chant fume et souhaite.

À tous les instants le court lieder, les nappes jetées, les

ombres fortes de la saison portée à son apothéose, la pleine pliuere de l'année, là encore comme un coin se fichant dans la housse du temps, et t'évoquant... En vain !

Les cerises passées, noires de plénitude, les éclats craquelants du futur maïs, les dahlias et roses-thé en surplis de bords ondulés, en vagues incarnates, tout cela rugit, avec moi, fond, lance d'épaisses taches préhistoriques, industrielles, obscènes, des lueurs en travers de la route.

Parfums à la dilatation des gorges, races de cailloux, déblais de champs, cascades de chaleur, miroitements, blés qu'on peigne, frottent sur mon être *vacant*, fixe, hébété, arraché de toi.

Je ne veux plus être ce pauvre clown célibataire, unijambiste, résine éparse, parole jetée, ô toi qui me recomposas épuisé, enfin *sain*.

Je t'aime de toutes mes forces,  
Nicolas."

**É. E. Le matin Anne porte Olivier à Limoges pour l'oral du BEPC. En entrant dans la voiture : atmosphère de colle et de garage. Suffusion de l'air frais par les vitres ; ensuite ça se délaie comme toute première sensation. Hôpital, la dermatologie le matin à onze heures pour Anne : le genre aimable ; rien de pathologique : trois brûlures pour taches inesthétiques. Mettre dessus crème cicatrisante + anti-soleil quand la croûte tombe.**

Ils rentrent avant midi et Anne invite son fils dans un restaurant marocain : couscous brochette, boulettes et merguez en l'honneur de la mort prochaine de Carrau, ce salopard sadique et délateur : beau soleil d'automne sur la rue. Temps calme : les Fournier et d'autres sont venus manger en face et heureusement ne l'ont pas reconnue. Elle a bu un peu de vin, mangé encore de façon boulimique, et donc l'après-midi mal de crâne durant toute la partie de pêche. D'habitude, c'est Erec, qui a les migraines. Pris aspirine ou assimilé chez Sylvie, mais ça n'a pas suffi : il faut encore un 1000 le soir pour faire disparaître la douleur.

Le matin messe très tôt, puis Énide commence une miniature de nature morte ; elle s'installe dans la chambre du fond (de Tatie Marie). L'après-midi elle la continue jusqu'à 18h 30

environ. Puis elle se met à faire de la gravure sur de très menus morceaux de bois de bouleau. Anne est partie à la pêche avec Olivier ; ils ne rentrent qu'à 21h. Ils ne vont pas au ciné-club le soir. Après souper Énide grave sur bois jusqu'à minuit quarante. Elle a reçu une lettre de Lison Tartin.

**L. J. Lydou** a reçu une lettre de Jean et une carte de Nany. Elle leur écrit à tous deux ; la lettre de Jean part tout de suite (il voulait lui téléphoner lundi !) ; celle pour Nany partira demain. Elle trouve deux trèfles à quatre feuilles dans la pelouse le matin. Elle reçoit le bulletin : elle passe en 2ème. Après-midi : *méninges* en écoutant Satie ("Prosper a emporté une partition de l'orgue avec soi."). Dans la soirée elle lit à propos de ce gamin ("Ce matin, premier octobre mil neuf cent quarante-six Adrien Lomme a décidé de ne pas aller à l'école."), tandis que son père va reporter la voiture à Condom. Le soir, pas de télé ; elle poursuit Adrien Lomme.

**A. N. Aube** est levée à 9h 15. Messe, où elle voit son oncle. Depuis hier et aujourd'hui il y a une ballade dans les Pyrénées organisée par les archis : Pietro Juskela, Manelave et Mondela. Mais elle n'ira pas. Elle range sa chambre au retour. L'après-midi elle lit, allongée. *Catégories vibratoires* et *Waiting for the Sun* des Doors. Vers 17h son oncle vient ; à 17h 30 sa mère et elle repartent avec lui en voiture au Moulin, voir la tante. Elles rentrent vers 19h. Aube lit encore un ouvrage sur typographie et simili, les trames, tout sur la photogravure polychrome. Le soir elle lit et écrit à Nany, qui devait aller à Bourran. Couchée à minuit 35 elle lit encore.

Nany : "On redescend le chemin avec le grand-père à la pêche : Midi, l'Éternité en plein à Bourran. On entend le martin-pêcheur au-dessus de la cascade, mais on ira plus tard : on peut se distraire du plein soleil et des roses roses, des dahlias parmes, des orthensias blancs."

**R. N. Ramona** part à 8h. Elle va à la gare porter la lettre pour sa mère. Puis elle attend Christian devant son atelier : il

n'arrive qu'à 10h 30. En attendant elle file à l'Académie récupérer quelques affaires. Ils travaillent jusqu'à midi où Ramona fait un saut à la cave ; elle écrit à Nicolaï à propos du faible danger du théralène pour les alcooliques (à propos de son père), et postera la lettre vers 17h 30. À 14h elle va Cours de la Somme pour acheter du bois. Lorsqu'elle revient Benjamin Supprima travaille dans l'atelier avec Christian. Elle a vu "Gribu" à la Victoire qui lui a appris que les Arts Appliqués recherchaient un prof. L'après-midi Christian et Benjamin s'aident. Le soir Christian accompagne Ramona à la cave ; ils vont tout de suite prendre le bus ensemble. Le soir elle travaille à des moulages de parties de son corps pour envoyer à Nicolaï. Elle se couche à 1h du matin.

**N. N. Orage** depuis le matin 5h. Nathalie coud des vêtements de scène et sa mère arrive vers 10h 30. Elles vont toutes les deux voir les parents de Murielle et discutent un moment avec eux ; ils leur offrent l'apéritif. Vers midi et quart, elles se mettent à table. L'après-midi Nathalie discute avec sa mère ; puis elles restent sur le banc avec les trois enfants. En définitive Nathalie ne travaille pas de l'après-midi. Vers 19h sa mère va chez Lucette. Le soir après souper, Nathalie et sa mère remplissent le dossier de demande de prof de danse pour Paris, puis discutent encore jusqu'à 23h, où sa mère part. Nathalie se couche à minuit et ne sait quoi lire !

#### Le 8 Juillet

**M-C. N. Mila-Cali** se lève à 9h après onze heures de sommeil, aussitôt très touchée par les rayures de lumière et les traits de fraîcheur simultanés du vent. Sentiment d'ombre dans le sentier humide sur tous bouquets et massifs, les lys orangés, les lys blancs, les lys rouges ; chat sur les tuiles, soleil qui touche à peine le dessous en lisière du toit, le sommet des châtaigniers ; soleil frisant par ses copeaux ébouriffés dans tout le pré d'herbe grasse au-dessus. Mais elle n'a guère le temps d'en profiter, d'y réfléchir, prise aussitôt par la réfection du poulailler sur lequel il faut coller du plus fin grillage pour éviter que les poussins se sauvent à travers les grosses mailles

(“comment réfléchir, quand on n’a plus de cotelette ?”). Médard ce con en laisse échapper un qui se réfugie sous une pierre et comme il a l’air de le narguer il lui lache une décharge de plomb ; le pauvre poussin hurle et se traîne et ce con de Médard l’écrase du pied.

Cette nuit Mila-Cali disposait différents témoins, piquets, poteaux à différentes hauteurs comme pour délimiter un terrain. Elle appelle Nicolas à 10h 27 pour lui dire qu’elle a toujours envie de le voir, qu’elle pense à lui tout le temps mais il n’est pas là ; elle pleure au téléphone. Elle voudrait tant qu’il l’arrache de force à “cette navrante histoire” ; mais elle n’ose lui en parler.

Nicolas l’appelle vers 11h 15 ; il lui dit qu’il lui a écrit. À midi elle reçoit sa lettre :

“Le temps orageux aidant, je n’arrive plus à dormir. *Tendu*, à craquer ! Ne te voyant plus, je ne désirais pas. Mais t’imaginant bientôt, je t’envisage et te dépaysage toute, m’engouffre dans le panorama, et ne sort d’un endroit que pour en visiter un autre ! Ma queue au fond de toi, ma langue sur ton petit con et ton trou du cul, bref... toutes les combinaisons y passent, qui dans la réalité sont évidentes, mais qui dans l’absence sont *atroces* ! Je te joins un article du journal de “nos débuts” au STYX : ni fait ni à faire, comme dit Calens ! Je ne sais encore ce que j’en ferai. Ainsi qu’un autre texte pré-historique (c’est-à-dire quand on construisait le théâtre). Je t’embrasse et t’enlace partout de mille façons possibles, pensables et de toutes les autres... c’est mieux qu’une crise chinoise d’Althusser à rien !”

É. E. Énide se lève à 9h 15. Sa mère envoie le résultat du Brevet par le petit Jean-Claude de chez Madame Morin chez qui elle se trouve et qui l’a obtenu par téléphone : Olivier est reçu. Elle pense à Lioré & Olivier, aux avions militaires ! Le matin elle fait de la gravure sur bois (bouleau et buis) et elle continue l’après-midi. Peinture de 18h 00 jusqu’à 20h (“Ne négligeons pas l’aspect dominant au profit des arrières-fonds du chapeau de mandarin !”). Soir : lecture du Dürer de Knappe : son commentaire du Cavalier et de la Mélancolie. (Elle a déjà lu son Rembrandt et son Goya.) Puis elle écrit à Jean-Pierre.

L. J. Lydou n’a pas encore ses règles... et cette inquiétude ne la quitte pas. Le matin elle est levée seulement à 10h 30 ; elle a reçu une lettre de Jean (“On va se marier à Nice, very nice, près de chez Yves.”). C’est le dernier jour de classe de Mme Lambrée. L’après-midi Lydou prend une douche puis elle va au jardin. On leur rapporte la voiture. Le soir elle va jusqu’à la pelouse puis à la télé. Elle est couchée à 23h 30 ; elle lit Lomme. Elle a peur ! (“Adrien se sauve. Il ne reviendra plus jamais. La S.S. ne se plie pas au désir profond, jamais !”)

A. N. Aube est levée à 10h. Sa mère et Jean-Paul sont partis à Vicq. Jean-Paul passe un examen. Ils reviennent à midi. Aube poste la lettre pour Nany ; elle n’a rien reçu de lui. L’après-midi : rêveries sur un album de timbres commencé en 1885, et les noms de leurs couleurs. Puis elle fait une lettre-dessin pour Nany. Le soir : télé. Ensuite elle continue la lettre. Couchée à midi dix, elle lit un article sur la découverte de l’orange en 1719 et sur le nouveau drapeau magenta, cyan et jaune.

R. N. Le matin après avoir vu Nycéphore pour les tirages, Ramona prend un 9/10 jusqu’à l’usine Polyesther de Talence : pas de plexiglass. Elle va en bus jusqu’à la Victoire et arrive en même temps que Christian à son atelier. Livraison de contre-plaqué qu’ils scient et laissent à l’Académie. Ils travaillent, ne s’arrêtent pas entre midi et deux et continuent l’après-midi. Puis ils vont porter quelques planches à la SEGIC. Ils reviennent à l’atelier. Le soir Ramona prend le bus à 18h 45. Elle travaille chez elle à des moulages jusqu’à minuit environ. Elle a reçu une lettre de Nicolai où il parle de l’Institution Sainte-Monique où leurs parents (avec Nycéphore), étaient concierges ; il décrit l’envahissement de la boue lors des déluges de pluie. “On sort souvent la nuit, on va à Saint-Michel en cauchemar recevoir l’assentiment du père ou du grand-père : hélas, la neige est noire comme de la boue, je tombe dedans, je barbote, j’en envoie sur les gens et contre les fenêtres du rez-de-chaussée, puis je m’excuse ; ça finit tou-

jours en humiliation complète.” Elle lui répond : “Oui, c’est vrai, on a vu des truies de la Haute Université faire des conférences sur la grève, pendant tous ces événements : je les aurais écartelées sur la place du même nom ! C’est ça, le spectacle des truismes dans la boue, cuistres et cuirs, mais ce n’est pas notre modeste misère. Rimbaud souhaitait tout autre chose de la Commune.”

N. N. Orage terrible sur toute la ville dès ce matin à 5 heures. Nycéphore passe chez Ramona lui montrer des tirages. À 10h, Nathalie en sortant croise sa mère qui prend un 7 jusqu’à la Victoire, pour remonter la rue Ste-Catherine à pied. Nathalie va à la gare pour l’abonnement de Nycéphore. Puis elle revient à pied jusqu’à la BNP où elle verse de l’argent. Elle va ensuite à la Mairie (pour le dossier de Paris) puis à la République, prendre un extrait de Casier Judiciaire (toujours pour le dossier), où elle croise Patrick Lacroupe qui lui dit qu’il peut donner un coup de pouce pour les “dispenses militaires” en psychiatrie (elle a entendu “cicatrice” !) Elle revient ensuite au grenier et écrit un mot à Nycéphore qu’elle espère retrouver ce soir. À 14h elle va danser à la B. J. À 19h elle revient au grenier, mais ne trouve pas Nycéphore ; elle laisse encore un autre mot. Puis elle passe chez le Docteur Chataigne pour un certificat médical. Elle prend ensuite le bus et rentre chez ses parents vers 20h 45. Ses parents ont mangé ; elle mange seule des choux de Bruxelles braisés en sauce Périgueux. Puis elle discute (de Nycéphore et de Paris) surtout avec sa mère. Nathalie lui rapporte une phrase de Nycéphore : “On se convertit dans les disparus.” Elles se couchent assez tard.

Tous ces temps-ci Nycéphore ramène beaucoup de matériel volé pour les voitures de Roll, que ce dernier met de côté dans son club de Gordinistes, du matériel de Gordini et d’Alpine.

Le 9 Juillet

M-C. N. Monts bleu-gris de chaleur pour Mila-Cali qui se

lève à 9h 30. Nicolas l’appelle pour lui dire qu’il s’attriste de l’entendre ainsi en si mauvais état. Il n’a pas bien compris le détail des inquiétudes de l’autre nuit, mais il croit en avoir saisi le fond comme les peintures noires de Goya. Il y a le journal régional qui traîne avec la photo de Damien comme patron de l’écurie de courses ; Mila-Cali n’a pas eu le temps de le cacher et ça la mâche de le voir en parlant à Nicolas.

É. E. Énide se lève à 8h 10. Elle continue la gravure sur bois ; il fait beau malgré de grandes plages de nuages mauves et noirs. (“Grands rideaux blancs de cadavres sur la mer.”) L’après-midi elle finit sa gravure sur bois et peint de 18h 00 à 19h 30. Elle a reçu le Bulletin de l’Académie. Lettre de Ninou (qui se marie lundi) et une carte de Luis. Le soir : télé. Elle se couche à minuit. Richard lui avait promis de venir cette semaine...

L. J. Lydou est levée à 8h 45. Elle va à la messe et rencontre Danièle Abadie qui l’invite à la messe de son mariage, le 20. L’après-midi ils vont tous au Lac de Marciac où ils retrouvent l’Oncle et la Tante de Aube ainsi qu’un grand-oncle. Il fait très beau. Jean-Paul et Mme Lambrée arrivent et se baignent. Lydou ne se baigne pas. Elle a toujours ses idées dans la tête si bien que le soir elle écrit à Aube. Ils rentrent du Lac à 20h. Soir : télé-grisaille. Couchée à minuit et quart elle lit.

A. N. Aube se lève un peu avant 10h. Elle coupe les cheveux à sa mère. Elle poste la lettre-dessin pour Nany. Rien de lui ! Elle sait seulement qu’il fait partie de l’organisation du symposium à la Fac de Sciences avec ses copains de Bio : 450 savants venus débattre des composés organiques du silicium et des liaisons carbone-silicium. Il y a aussi une course de vélos. Après-midi : ménage et rangement des greniers. Elle colle la lettre-découpage pour Nany. Soir : télé : *La Tempête* de Shakespeare qui la bouleverse. Puis elle prend une douche, malgré l’orage. Lame énorme, il paraît, à la radio, au bord de la mer : “28 degrés au sol...2/3, 2/4... ligne de grain de plus de 12 000 mètres qui se déplace vers le Nord à plus de 40 kms/heure... grossit énormément... cellule de basse-pression la

pousse au Nord"... elle attrape des bribes au hasard, n'y comprend rien "si *Ouragan-Desespaces* maintient cette vitesse en se déplaçant sur le front avant, elle touchera le sol avec la même violence que *X...* chutes de 100 millibars." Il pleut. "50 nœuds... les vents de moyenne altitude poussent les nuages... prendre à l'Est et passer de l'autre côté de la ligne de grain... cellule très active de 100kms/h à l'Est... on se trouve à 1km de la ligne de grain... énormes éclairs intra-nuages... courant descendant... orientation nord-est... front nuageux de 30 kms et vents à forte rotation... pression en chute libre... elle se déplace vers l'Est... 70 kms/h... voilà l'entonnoir ! Nuage de débris, tornade... l'ouragan pousse le front froid jusqu'ici." Couchée à minuit elle n'écrit pas à Nany.

R. N. Le matin Ramona se rend à l'atelier de Christian dès 8h 30. Ils se préparent et partent avec tout le matériel à la SEGIC. Ils commencent (! ! !) la première vitrine : premières difficultés. À 11h 15 Ramona part chez le dentiste et Christian regagne son atelier. Puis elle le retrouve à Saint-Michel : il va chercher des sandwiches pendant que Ramona revient à la SEGIC. Ils y travaillent de midi à deux heures et toute l'après-midi jusqu'à 19h. Le soir Ramona travaille sur des empreintes jusqu'à minuit et demie ; elle se couche à 1h 30 du matin et elle lit la dernière lettre navrée de Nicolai.

N. N. À 13h 30 Nathalie va prendre un 15 avec sa mère qui va en ville. De 14h à 19h, elle va danser sans interruption dans les vitrines de *La Belle Jardinière*. Puis à 19h 30 elle va au grenier ; elle y retrouve Nycéphore (il était hier soir chez son dentiste). Ils restent un peu ensemble. Elle lui propose d'aller demain soir au cinéma avec sa mère : il accepte. Nathalie va prendre un bus, passe en ville et rentre chez ses parents vers 8h 45. Elle mange seule un reste de courgettes farcies au bœuf et aux oignons, puis elle discute encore avec sa mère ; elle lui parle du cinéma : elle accepte aussi et ne repartira qu'après matin.

Le 10 Juillet

M-C. N. Mila-Cali ouvre les fenêtres : lumière claire de l'Est sur les rondins de bois ; air frais. Vent coulis à la poitrine et platane aux trois-quarts dans l'ombre ; lumière humide sur le coin de la roche en contrebas. Orthensias éblouis blancs contre le mur. Au contraire : très lourde chaleur en ville où le macadam fond et se colle en plaques aux chaussures : elle pue en rentrant ! "Mais quand partirons-nous ?" Elle crie. Elle se lamente dans le soir d'or poudreux sur les hémérocales pourpres.

É. E. Énide se lève à 8h 45. À la messe elle voit Marie-Anne, Bernard Renac et ses parents. Elle rentre ensuite. L'après-midi à 15h elle sort. Elle avait l'intention de téléphoner à Pierre Nezmo, mais elle pense ne pas le trouver ; elle le fera demain. Elle trouve tous ses amis qui partent à la kermesse : Clotilde (l'amie de Claude), Pierre, Lélé, Chris, Raymond Zaid, etc. Ils veulent l'emmener mais elle n'y va pas. Vers 17h elle va voir la Tante Marie et son Oncle Pierrick chez eux au village. Le soir elle fait des études de taches pour le dessin sur des papiers de soie : de minuscules papillons. Elle se couche à minuit et elle lit un ouvrage sur le cuivre plus homogène en simili et les trames cristal (l'œil du lynx !). Elle a reçu une lettre de Richard ; elle écrit à Lison Tartin. Anne finit sa robe.

L. J. Lydou est levée à 10h et fait partir la lettre pour Aube. Elle a reçu une lettre de Jean ; elle lui écrit mais n'envoie pas la lettre. L'après-midi elle recopie des menus des pays de l'Est confiés par Nicolas. ("On se confie aux doigts !") Vers 19h 15 elle va au jardin pour cueillir des poires. Le soir : télé. Couchée à 23h 40 elle relit les lettres de Jean ("Tu préfères Tatïe Marguerite ou Kafr Kassem ?"), puis elle lit.

A. N. Aube se lève à 9h 30. Elle écrit à son Grand-Père. Elle n'écrit pas à Nany car elle n'a pas encore une lettre de lui. Aujourd'hui il doit y avoir un débat sur la société de consommation à la Fac de Sciences. Jean-Paul part chez un copain le matin et porte Aube à la Roumieu pour la soirée ; il mange du rôti de porc avec un mélange de salades et du madiran, chez son copain, à midi et le soir. Après-midi : la mère de Aube fait du

ménage à sa façon ; il fait orage. Aline arrive assez tard pour la fête, avec une jolie robe ; elle embrasse Aube, Maryse Laroche, Jacquy Foubert, Danièle Castaing, Dominique Marlon ; elle leur avoue : « Avec Daniel, ça ne sera jamais comme avec Alain. » Aube trouve ça effrayant. La mère de Aube va chercher des champignons ; elle ne rentre qu'à 20h 15. Le soir : télé jusqu'à 23h, où Aube se fait ramener en voiture. Jean-Paul rentre aussi à cette heure-là. L'orage continue et se poursuivra toute la nuit. Aube écrit, pleure, se couche à minuit. Lydou lui a écrit que Jean a construit un banc de reproduction.

R. N. Ramona recopie à 8h 30 une lettre pour Nicolai en réponse à la sienne d'hier où il disait : "Mes Petits Colporteurs, je les vois, je les connais par cœur, je les fréquente. J'ai jamais rien imaginé. Le fond de tout c'est la misère, jusqu'aux chiures de Ben, ce clown tout juste bon pour l'Arche ou pour Sigma. Une misère dont vous ne pouvez avoir la sensation, culturistes de Dieu ! Et le fils du concessionnaire, à Mérignac, qui se rase pour cacher qu'il est né chauve, et qui porte des salopettes de garagiste alors qu'il passe ses week-ends à repasser ses shetlands de luxe et ses jeans de chez Dior ! À la sortie de mon recueil de poèmes, je suis allé manger (et surtout boire !), en pleurant, seul, dans un restaurant chinois. Les épreuves avaient failli ne pas partir. Il a fallu soudoyer le coursier de l'imprimeur, baratiner au téléphone avec le responsable des envois. Dans le restau chinois, le proverbe roulé dans le biscuit du désert où je me trouvais, *ne disait rien* ; c'était un papier couleur sable, vierge, *sans rien écrit dessus*.

Me voilà limpide, liquide, dilué dans le paysage, sans réverbération aucune, sans aucun fétiche après moi.

Non, rien, cela n'a rien à voir avec les écrivains aux ovaires larges, les poétesses aux belles strophes bouclées, ni les plasticiens en dessous fournis, tous ces producteurs de larves et de larmes, les accrocheurs de granulés infimes aux rames de petits pois."

À 9h 15 Ramona arrive à l'atelier de Christian où il lui montre un panneau ajouré qu'il vient de finir, et des moulages

de corps au polyester ; il a aussi acheté du chlorate de soude, et il a fait tirer les photos des maquettes ; ils préparent leurs affaires et vont à la SEGIC. Ils y travaillent jusqu'à 11h 30. Puis ils vont acheter des spots aux Nouvelles Galeries et vont à la cave où ils mangent de la charcuterie avec du maïs grillé et des brugnons. Ramona en profite pour finir de recopier la lettre à Nicolai et la poste à 13h 30. Ils reviennent à la SEGIC jusqu'à 16h environ, ensuite à l'atelier de Christian ; ils rencontrent Supprima, qui un peu plus tard les suit à la SEGIC puis repart. Ils travaillent jusqu'à 20h. Ramona va à la cave et écrit à Jean & Lydou. Elle a reçu une lettre de sa mère. Elle mange seule vers 21h puis travaille à des empreintes, fait des essais de mousse, et se couche à 2h du matin.

N. N. À 13h 30 Nathalie part encore une fois avec sa mère en ville. Elle va à la B. J. Elle rentre immédiatement à 19h, inondée de sueur. Elle mange assez rapidement avec sa mère des salades variées de chez Christophe & Odile, les traiteurs, et elles partent chercher Nycéphore au grenier en voiture. Nathalie arrive au grenier vers 9h 15 alors qu'elle avait donné rendez-vous à Nycéphore à 8h 45. Ils vont tous trois en voiture au cinéma de Talence : très mauvais film. La mère de Nathalie parle peu. Ils rentrent immédiatement après le film et la mère de Nathalie reconduit Nycéphore au grenier où il a laissé son vélo avec le quel il va rentrer chez lui. Nathalie et sa mère se couchent dès qu'elles sont rentrées.

#### Le 11 Juillet

M-C. N. Cette nuit Nicolas rêvait qu'il réalisait deux ou trois peintures boueuses de Mila-Cali comme la Femme Christ qu'il avait déjà rencontrée dans des cauchemars de guerre et de bombardement voilà deux ou trois ans ; puis elle débarquait et elle en découvrait d'autres, toutes plus belles et surtout plus *justes* les unes que les autres... "La multiplication des peints !", il blaguait.

Mila-Cali se lève à 8h en faisant comme si c'était beaucoup plus tôt lorsqu'on a le plaisir d'énoncer le jour, mais elle n'a envie de rien, épuisée, inquiète ; elle a des jours entiers comme

ça, avec la seule envie de mourir ; elle ne se soucie même plus de savoir où en est le Tour de France. Elle craint de retomber sur *l'autre*.

Puis le soir c'est un sursaut de vitalité crépusculaire, après quelques bières : bleu égyptien profond et rose lointain.

É. E. Vers 10h Énide téléphone à Lélé : elle lui apprend qu'il n'y a plus de gendarmerie à Châlus-Chabrol, et que Marie-Louise est devenue Marie-Jeanne ("une manie !"). Elle va à la poste pour trouver le numéro de Pierre et téléphone aux renseignements : il n'a pas de téléphone. L'après-midi Anne lui finit la robe ; elle se prépare. Elle continue ses études de tâches. Elle ne fait que penser à Ninou. À 8h 45 Anne la porte à la soirée à Châlus. Elle va voir Pierre... qui n'est pas invité ! Ninou arrive assez tard. Tous l'embrassent : jolie robe rose. Elle retrouve Maryse Pinoche, Jacqueline Teffour, Nanyle Guintassc, Dominique Lannmor.

L. J. Enfin Lydou est indisposée ! dans sa chambre. Ce matin elle a reçu une lettre de Jean ("Tu as vu Almirante : il a l'air redoutable ! On repense à Reggio di Calabre. Toutes les races luisent."). Son père vient lui dire que Jean a téléphoné hier à la cabine de l'École ; il rappellera aujourd'hui à 10h. Puis elle va se promener vers 9h jusqu'aux environs du Moulin. Puis au retour, comme il n'y a pas de coup de téléphone à la cabine, elle va demander des explications : rien de plus que ce qu'elle savait. Elle revient au Château vers 11h : pas d'appel. L'après-midi elle s'installe dans la chambre du fond pour peindre lorsqu'elle entend des cris "Au Feu !" Le champ de blé des Colonnes brûle : tous les hommes se mettent à l'éteindre ; c'est magnifiquement tragique. Les pompiers n'arrivent que lorsqu'il est éteint, à peu près tous pastisellisés, de retour d'une noce. Le soir télé. Puis elle sort et va jusqu'aux Colonnes marcher sur les cendres. Couchée à 23h 30 elle écrit, elle lit.

A. N. Le matin Aube reçoit une grosse enveloppe de Nany : toutes les lettres depuis son départ ; elle lui écrit tout de suite un mot et l'envoie avec la lettre-collage. Après-midi : suite du rangement du bordel

énorme dans la poussière des greniers : collections de journaux, de couvercles de camembert, de soldats de plomb de l'Empire, de drapeaux, d'affiches de Pétain. Le soir elle écrit encore à Nany, puis elle lit un texte que lui a envoyé également Nany parmi ses lettres, de Loutriano qui cherche le secret de Van Eyck ("l'énorme concision du Nord") : il ne l'a laissé à personne, et Loutriano le cherchera toute sa vie, croit-elle. Son secret est plus volatil que son diluant ; son secret c'est l'ombre sûrement, plus essentielle que cette résine magique de la baleine impossible à dissoudre... et cependant ! Elle écrit aussi à Nadine qui lui a téléphoné ce matin ; elle devait la rappeler dans l'après-midi et n'a pu la joindre.

R. N. À 9h Ramona a rendez-vous avec le dentiste. Puis elle va à la SEGIC où elle retrouve Christian. Supprima n'arrive pas. Vers 10h 30 Ramona part acheter des lettraset puis passe à l'atelier de Christian et va acheter des cartons épais. Elle prend le bus et rentre à 13h 20. L'après-midi elle travaille à des moulages et empreintes de feuilles, et le soir aussi. Elle se douche et se couche à minuit 45.

N. N. Nathalie se lève à 7h 30. Sa mère part en ville le matin à 8h. Assouplissements à la barre. L'après-midi elle arrive au grenier où l'attendait Nycéphore depuis 9h 15. Elle lui rapporte sa machine à écrire. Ils passent l'après-midi ensemble. *Ils s'aiment*. Le soir, ils doivent aller chez Lydou et Jean. Nycéphore mange au Restau U. Nathalie rentre chez ses parents vers 20h et repart chez Lydou et Jean à 21h. Elle arrive à 21h 20 et retrouve Nycéphore sur le trottoir avec Roll : Lydou n'est pas rentrée de Terraube et Jean n'était pas là ! Ils vont chez Roll, qui ne parle pas de leur abandon du film à cause de lui. Ils passent une bonne soirée ; Nycéphore lui a apporté du matériel volé à la Régie pour sa voiture. Vers minuit Roll les ramène en voiture. Nathalie se couche à 1h du matin.

Le 12 Juillet

É. E. Arrivée à l'Académie après une nuit chaotique et

androgyné en voiture (la Terre était loin ! ) ; elle a pris le temps d'acheter des crabes aux Capucins : retour aux formes torturées comme la tronche de Chozenvrac. (Amélie Bouquet a agoni d'horreur Chozenvrac on ne sait pour quelle raison.) Seuls les trois pions sont là, encore en train de boire. Aucun boulot : les profs les ont gardés. On lui dit qu'elle a eu le premier prix en modelage, mais le livre ne sera donné qu'en octobre. Demain, nouveau périple. Elle décide de partir en Alsace, avant Etretat, revoir la famille de Tatie Marie. Mais demain c'est les Pyrénées et le Pays Basque.

A. N. Aube est levée à 9h 30. En allant porter la lettre pour Nany, elle trouve Antonin le facteur, qui lui donne la lettre venant de l'Académie adressée à sa mère, comme quoi elle doit aller aux réunions. Elle la lui donne sans l'avoir ouverte. Elle s'aperçoit alors qu'elle est signée par Nany !... Râle... Sa mère n'en croit pas un mot évidemment. Aube écrit immédiatement à Nany pour lui faire part de sa colère ! C'est un idiot ! Puis tonton lui porte une vraie lettre de Nany (le facteur s'étant trompé). L'après-midi : *catégories vibratoires*. Le soir : elle écoute *Il est cinq heures*. Elle lit.

#### Le 13 Juillet

A. N. Aube a reçu une lettre de Nany qui lui dit que Sissi Conkey et lui ont remis leur "Programme pour une Révolution aux autorités concernées (Académie et Mairie)". Il paraît que c'est plein de schémas et de calques. Il lui dit aussi qu'il commence une section de formation politique à la Fac de Lettres ; ça sera une fois par semaine ; le 20 aussi. Elle ajoute un mot à la lettre écrite et l'envoie. Elle se lave les cheveux. L'après-midi elle trouve dans un débarras des chapeaux haut-de-forme et des melons en très bon état ; elle les nettoie et les range. Mélange des odeurs, dans ce réduit, rêverie. Le soir : télé (*Eugénie Grandet*) Match de basket (Intellectuels contre Paysans) et fête ; elle n'y va pas. Minuit : elle prend une douche. Couchée à 1h 30.

#### Le 14 Juillet

M-C. N. Soleil. Vent frais. Nicolas vient d'arriver. Mila-

Cali et lui ne déjeunent pas dehors ; ils prennent leur café et Mila-Cali lit *La Steppe* de Tchekov ; en bas Mémé Marouchka regarde le défilé à la télé. Le grand-père est au jardin, à bêcher. Médard fourgonne dans le couloir. Zitrone, cornettes... Puis tous ces cons qui parlent d'art encore à la radio ; quelle horreur pour un art discret de pyrogravure de lignes sur des buis et de gravure sur ardoise et corne comme le sien ; elle n'aurait jamais eu aucune chance, même si ses parents ne l'avaient pas abandonnée, même si sa mère n'avait pas disparu en mélo, enlevée pour la deuxième fois. Nicolas pense à ses photographies de personnes inconnues sous l'ombre des arbres, qu'elle a faites dans les parcs. « Peut-être qu'il est reparti en Andalousie tellement Médard et Calo le haïssaient ! dit Nicolas. Il nous faudrait survivre au bord d'un fjord arctique pour être tranquilles. »

Ils partent demain.

É. E. En matinée ils restent longtemps au camp car il pleut depuis leur arrivée. Puis Énide et Olivier vont en ville avec Anne en voiture pour voir le défilé en ville ; il ne fait pas si beau qu'hier. Ils rentrent à pied à midi ; repas au camp. Énide explique son projet de visiter l'Alsace avec Erec, en amoureux qu'ils sont. Une célébration ! Elle partira dans deux jours. Anne lui a donné d'autres adresses en complément de celles de Tatie Marie, de la partie Alsacienne mais aussi de la partie Allemande de la famille. Après-midi dans les rochers à chercher des coquillages. Plage. Il pleut encore. Énide va dans un café avec une gosse de l'École. Mélange de discussions aux tables voisines et de nouvelles dans le journal : "*40 Millions de francs d'héroïne transportés par deux Argentines, saisis à l'aéroport Kennedy de New York. Les Katangais de la Sorbonne ont attaqué Ferré à La-Croix-de-Vie. Ils ont tué Jimmy d'une balle dans la nuque dans un bois de Vernon.*" Ils partent à 17h, s'arrêtent en route au bord des falaises et ils descendent. Puis plage à Saint-Jean de Luz où il fait soleil et où Énide se baigne. Pas de mort sur la plage d'un coup de pic à glace ! Ils repartent vers 19h, mangent en route des anchois, puis crèvent de soif. Rentrés à minuit, il se précipitent sur l'eau. Deux lettres d'Erec attendaient Énide. Il lui annonce son arrivée. Elle se couche vers 1h du matin, après avoir lu un article sur l'auteur du *Livre des*

*jouets qui est mort.*

A. N. Aube voit tonton en sortant de la messe. Il gueule parce qu'elle n'est pas sortie hier soir ! Même chose à midi, à table... Il lui faudra sortir ce soir à la fête pour leur faire plaisir. À Bordeaux il y a course de vélos et bal à la Fac des Sciences. Après-midi : rangement de timbres précieux laissés en vrac dans des pochettes cristal.. Soir : donc elle sort. Bal, punch ; elle boit, elle danse un peu, elle rentre à minuit 25, et s'aperçoit que sa mère a fouillé toute sa chambre pendant son absence. Grosse colère. elle écrit avec l'intention de laisser traîner son texte-insulte. Elle a reçu une carte postale du Yucatan au Mexique envoyée par Patricia Gay et Ben Saiah.

R. N. Ramona se lève à 9h 30. Après avoir déjeuné, elle va chercher du pain. Puis elle travaille à une ronde-bosse en bois ; il s'agit d'une vierge inversée : elle sculpte seulement le dos drapé, et pas la face ; elle se dit qu'elle pourrait sculpter des bombes de bronze en forme de ballon de foot pour alimenter la guerre du Salvador contre le Honduras, mais elle aime trop les gens et le ciel. À 16h elle se met à table et travaille ensuite. Puis elle se fait encore des pâtes à manger à 20h et travaille tard jusqu'à 2h 15 sur les esquisses de bustes en glaise de la fille Casanova, qu'elle avait abandonnés ; la fille Casanova aussi, a abandonné en pleine nuit son nouveau-né dans un sac plastique sur le bord de la route ; c'était son anniversaire de 27 ans ; le bébé retrouvé le matin est mort à l'hôpital Saint-André ; elle voulait l'appeler Michel, en mémoire de l'Archange du quartier. Ramona a entendu Nanou qui rentrait à 1h 15 : c'est la vieille propriétaire, qui va encore gueuler. Elle se couche à 2h 40 et lit un peu une lettre où Nicolai lui disait vouloir joyeusement le non-sens de la vie. Il cherche l'équivalent de pulps magazines à Séville. Il est allé avec des Sévillans à Grenade puis dans la Sierra Nevada, rencontrer un photographe éditeur.

“Des manchons, des fourrures au lieu des shorts du Puerto, tout ça fourré ! Quels culs splendides, par ailleurs, musculeux ! Rebondis ! Des géantes ! Si elles se vautrent sur moi, je

meurs ! Les bottes sous la table, les lunettes de soleil en coques, en dévorant le poisson cru. Où es-tu, Saint-François de Sales. Quels culs, mon Dieu, quels culs !

La façade de craie, la montagne de grès, l'Hôtel de la Sierra, un flot éternel d'éclopés. Et surtout la magnifique gouttière et canalisation de cuivre du toit, et depuis la chambre sans doute, comme autrefois, sur les balcons des appartements à coursives avec des palmiers : toujours une blonde suave et humide, à peine molle, aux cheveux longs et aux larges reins !

Mais en général, beaucoup de femmes au cul plat, de bourgeoises sévillanes qui le dissimulent, de tenues quelconques très riches, et de mauvais goût. Les Sévillans sont les Anglais d'Andalousie. Pas d'appartenance de classe décelable pour le passant pauvre qui les croise, sinon peut-être le mauvais goût. Les pantalons trop flasques au cul, trop larges aux genoux, les tennis dans un restau de luxe au lieu des mocassins avec chaussettes blanches, en short ; des shetlands grisâtres ou couleur chiasse : des êtres en voie de décomposition, jusqu'à leurs vêtements, leur tenue, parfois leur coiffure (pour les hommes, mal rasés). Mais pas forcément leur allure.

Plus rien n'existe. On gardera seulement le balcon, ventre proéminent, poétique, les ferrures baroques et les géraniums rouges et saumon, inévitables !

Deux mille fois devant moi ce mont  
 Cette veille de nuit dans l'atelier de photo  
 Avec du café fort,  
 Et le marronnier rose, que les imbéciles détruisent.  
 Deux mille fois devant moi ce sommet,  
 Le bonheur de la solitude  
 Comme autrefois chez Lorca,  
 Le vitrail rudimentaire d'une maison au Mulhacén,  
 Et les petits sapins sur le balcon simple  
 En face, avec des cœurs d'argent couverts de neige  
 Mais aucun génie pour moi !”

**Le 15 Juillet**

**A. N. Il y a un travail avec la CDU dans le Hall**

Propé de la Fac de Sciences autour d'Électre de Giraudoux, mais Nany déteste Giraudoux. (Il adore Aymé et Vauthier.)

### Le 16 Juillet

(du 16 Juillet au 28 Juillet pour Énide & Erec)

É. E. De ce séjour en Alsace, on n'a guère que le journal tenu par Énide.

“Le Ballon d’Alsace (1424 m)

La longue montée dans l'air froid, puis le monument érigé du temps de Poincaré. Le surplomb vertigineux vers les vallonnements verts doux où sont accrochées les dernières nappes de neige.

Guebwiller

Autel. Triptyque de vitraux du 19e. L'église de grès rouge Saint Léger. Surgissement brut dans la chaleur d'un dimanche après-midi, et dans le saisissement de la place Saint-Léger avec sa bonnetterie et ses petits commerces, le monde des années 50 à Bordeaux.

Colmar

Maison du Cygne sur le canal. Maison des tanneurs. Les petites boutiques de maraîchers sur le “canal du poireau”. L'odeur de mousse et de seringa en passant sous les ponts. Barques plates. Colombages en S pour la Sorcière, qui est une gloire de la maison. Volets en cœur (fille à marier), devenu carreau (fécondité). Ensuite en trèfle (porte-bonheur). Musée. Maisons à arcades, chocolatiers, marchands de vins. Ressemble à la Belgique, ses places. Dans le Musée : rétables, crucifixions, poêles. Ours : une vieille dame en fauteuil roulant nous parle la fondatrice créatrice des ours en peluche avec débris de feutre et mohair, à Stuttgart où elle-même habite. Quand on s'éloigne du centre, c'est comme à Bruges la sensation de raréfaction. Grande librairie, cathédrale vaste : vierge sculptée, grande crucifixion polychrome.

Riquewir et Ribeauvillé

Riquewir : maisons “miniatures” colorées. Porte et rempart. Maisons de gateaux, de moules, consacrées à Noël (féerie de l'absolu, même en cette saison) : village d'autant plus crédible qu'artificiel. Mais tout le parcours du vin est criblé de vieillards.

Le château-fort reconstruit sous Guillaume II puis les Français dès 1905. Canons, portes blindées en pièces rapportées, martelées.

Caves fraîches en profondeur des sous-sols, pour les dégustations.

Restaurant avec du poisson (truite, sandre), avec du poulet, des pâtes.

Kaysersberg

Les toits d'Alsace tant décrits, de tuiles rondes vernissées ou d'ardoises. Chapelles enrichies, pots de géraniums pour les moustiques, par centaines. Places ceintes de tilleuls. Massifs de pétunias devant les mairies.

Crépis d'or, ocre, lilas, vert, bleu, rouge, rose. Colombages, bois peints, bois dorés, encorbellements ou surplombs. Partout des lampadaires-réverbères. Maisons à arcades avec des colonnades et ombres propices aux amoureux. Et les rares maisons d'anciens bois, vraiment émouvantes, toutes meulées, spongieuses, piquées, toute ces enfilades du Moyen-Âge. Bois brun des clochetons.

Boutiques de kougloffs, de cakes, gateaux secs, macarons. Pâtisseries et brasseries.

Boutiques de toutes les bières du monde. Toutes les caves, les marchands de vin et de cristal.

Vêtements de vieilleries des années 40 et 50.

On conçoit les clochers, les églises,

On conçoit l'heure du ciel versé

Dans le soleil et sur les floraisons.

Le Bonhomme

Tout de suite, en sortant au col du Bonhomme, montuosités formidables de fraîcheur aux verts soutenus. Avec raiponces, géraniums sauvages, boutons d'or et scabieuses à profusion sur les bords de route qu'Erec va cueillir pour moi. Partout des tas de bois rangés et entrelacés. D'immenses bâtisses aux toits à quatre pentes d'ardoises avec une série de meurtrières sur la façade.

Levée 6 heures dans la canicule. Fracas de l'illumination des fleurs en plein soleil au petit jour en sortant : éblouie, aveuglée par les alice-corbeilles-d'or (alyssum saxatile) qui fleurissent en cette saison par ici. Par la fenêtre : abreuvoir fait d'un tronc creusé. Miroitements du soleil à venir dans les feuilles triangulaires du grand peuplier près des tas de bois. Pentas sans férocité des collines où Erec va courir le matin. Rumeur lointaine mais constante de la route comme une diagonale de bruit dans ce magnifique panorama. Grosses fermes de distance en distance, avec leurs gros chiens.

La communion du welche et des argéras.

Arrivée au surplomb de la ville : cerisiers, merisiers, buissons

*griffus. On domine le cimetière. Si on plonge, on tombe directement dedans.*

#### Épinal

*Une épine du pied en partant ! Le port, le désordre de la ville, les droséras carnivores, les ruines du château comme des dents pourries. L'hôtel place des Vosges et sa fontaine incontournable. Les Rembrandt et les Rabier de la ville.*

#### La Mine de Saint-Dié

*Le musée de la déportation dans le Camp de concentration du Struthof*

*Nomen Nascio.*

#### Le Mont Sainte Odile

*Cette Odile-là pas folingue, comme la copine de Zanpao ! Chapelle des Anges (ou Saint Michel) : mosaïques du XIIIe. 763 mètres. Survol de toute la plaine d'Alsace.*

#### Le Fort de Guillaume II

*(la nuit en douce)*

*De très grandes épées avec une garde de demi-lune pour bloquer l'épée adverse (Erec m'explique). Toutes sortes de piques et de halbardes avec tous les raffinements et torsions des lames. Masses d'armes et autres.*

*Grandiose charpente, chemin de ronde garni de ses obusiers. Quantité de canons de toutes les tailles.*

#### Wittersheim

*Tesson, ce poète amoureux des mathématiques, ici en guerre vers Haguenau, en 40. L'église Saint Ulric.*

#### Srasbourg

*Près de la cathédrale la maison Kammezell, XVe. La place du Marché-aux-Cochons-de-lait. N° 1. Maison à colombages du XVIIe.*

#### La Ligne Maginot

*(visite interdite)*

*Le plus petit fort : 3kms de long. Les allées vers des blocs prévus interrompues faute de moyens. Les rails grossiers. Les troupes maintenues (volontaires) six mois sous le sol et obligées de se rendre (du 1er juillet au 3 juillet 1940).*

*La tourelle de tir (69 marches), mais la colonne immense disparaît vers le ciel. Deux positions : émergente/enterrée. Les casemates (?) de tir coulées d'un seul bloc de béton pour éviter les*

*failles.*

*L'infirmière, la pharmacie, la salle d'opérations. Les conseils en cas de personne brûlée (découper les vêtements aux ciseaux : ne pas arracher !), et toutes les petites plaques émaillées qui parsèment le lieu.*

*Turbines et transformateurs énormes : de 220 en 600 volts. Et les entrées de 20 000 volts haute tension. Ailleurs 6000 volts. Moteurs gigantesques et colossaux ateliers de mécanique de précision : tours, mandrins, forets, bobinages, etc. Moteurs et groupes électrogènes dont les bielles ont la taille d'un petit homme (1m 40). Clés géantes à taille d'homme, noires, qui pendent du mur comme des personnages, à manipuler à deux, aussi grandes que les épées du château ou celle de Richard Cœur de Lion (toujours avec les gardes pour bloquer l'épée adverse).*

*Différents blocs de combat. Les rails en continu sur le béton armé, avec l'eau qui suinte et affleure. Des tranchées taillées brutes et éclatées dans le béton, en travers, pour évacuer l'eau.*

*Les trains-trolley, avec des roulettes en hauteur au bout de tiges d'acier flexibles, qui se fixent sur les câbles électriques au-dessus des rails. Ici et là des aiguillages.*

*Des caches de mines dans le mur, en cas de menace précise, pour faire écrouler les galeries. Trois systèmes de ventilation : air normal, air vicié et air gazé, en cas d'attaque au gaz.*

*Toilettes, réfectoires pour soldats et pour officiers. Magasins, avec casques, besaces, cantines en fer-blanc, etc. Près des obusiers de 75 et doubles mitrailleuses, les magasins à obus et munitions. Salle de contrôle et de commande des tirs avec transmissions des ordres par signaux optiques.*

*Égout central qui recueille à la fois les eaux usées et les eaux d'écoulement.*

*Des panneaux émaillés rouges : "En cas d'incendie, crier « Au feu ! »". Le froid humide constant de tout le lieu : 12°. 12°, qu'il neige ou fasse très chaud dehors : grand avantage. Énormes cuisines et batteries, fourneaux, bouilloires, cuves géantes.*

*Les épiceries sont prévues pour tenir un siège : beaucoup de boîtes de bouillon Kub et de potage Maggi. Les publicités de l'époque où Chamberlain est remplacé par Churchill. Des photos de Pétain, de Foch...*

*Les plus grands forts font de 10 à 15 kms. Celui-ci en fait 3.*

*Restriction des budgets que Mr Maginot a fait voter. La partie manquante en Belgique où toute l'Allemagne s'engage.*

*Ceux qui sortent sont contraints par leurs officiers, alors qu'ils auraient pu tenir le siège, d'abord envoyés dans des camps de prisonniers ou au travail obligatoire. Puis les "malgré elles" : des femmes obligées de travailler dans des usines d'armement en Allemagne.*

*Ensuite les soldats Alsaciens sont enrôlés de force dans l'armée Allemande à partir de 1941.*

Énide : "La Ligne Maginot, c'est pas une ligne de séparation ; c'est celle de nos retrouvailles."

A. N. Il y a un débat sur l'Université aux USA dans la Fac de Sciences, auquel participe Nany, sur les possibilités de travail pour des chercheurs français, notamment.

**Le 17 Juillet**

A. N. Le débat sur le symposium carbone-silicium se poursuit à la Fac de Sciences.

**Le 18 Juillet**

L. J. Lydou a reçu deux lettres de Jean qui la menace de ne plus lui écrire car elle ne lui écrit pas assez. Du coup elle lui écrit et fait partir la lettre aussitôt. Elle lui dit qu'elle ne craint pas sa rechute de tuberculose et qu'elle n'a pas envie d'être "en quarantaine" comme les autres du groupe.

Dans la lettre elle fait le portrait de son village qu'il lui a demandé depuis longtemps : "300 habitants environ à Terraube ; je n'ai jamais compté. Tous très bêtes mais aussi braves que bêtes. Une mairie, une école communale de deux classes (dont la mère de Aube est à la fois une institutrice et la directrice), une salle de spectacle pour ainsi dire inexistante, une vieille église et son clocher à girouette, un cimetière avec deux cyprès au seuil. En contrebas du Château une forge abandonnée, un bureau de tabac (sans timbres), une boîte aux lettres, un facteur : "Antonin, la canne à la main" comme le chantent les gosses. Un café moisi qui sert à la belotte, une mare, vestige du fossé entourant le Château, et au-delà les deux cents hectares de la

propriété. Tout autour des collines, des bois, des coteaux, les Pyrénées à l'horizon, visibles seulement par temps humide. Deux moulins à vent, sans ailes, un ruisseau (l'Auchie, alors qu'au Mas c'est L'Auvignon), toujours à sec au mois de juillet. De grands champs, des vignes, de vieilles croix de pierre aux carrefours des chemins où courent des bandes d'ombres transversales qui me font me hâter vers tout ce qu'il reste de beau à faire en ayant crainte de n'avoir le temps, de très beaux arbres, de merveilleux couchers de soleil avec leurs dif-fus monstres pourpres ou nets comme ce soir où la ligne des sapins était comme une découpe de carton fort d'un vert opaque sur le fond délavé bleuâtre du ciel avec une étoile comme un clou piqué d'or. Faut être en groupe pour les sentiers. De violents orages, des hirondelles après la pluie, de la grêle quelquefois, grosse et blanchâtre, chaotique.

À une douzaine de kilomètres environ à l'ouest : Condom, 7.116 habitants et une salle de spectacle. Diamétralement opposé : Lectoure, avec une salle de spectacle et quelque chose comme 4200 habitants.

Des corbeaux noirs, des geais de toutes couleurs, des hiboux, de petits chiens errants et qui pleurent et des grands chiens perdus. Oh ! J'ai trouvé trois petits chats abandonnés : ils sont maintenant très copains avec les autres ; ce qui fait huit chats sautant d'une poutre à l'autre dans mon grenier : sept chatons et la vieille, quel carrousel ! Si jamais tu en veux un !...

Fleurance est à peu près semblable à Lectoure, à 10 kms. Des murs blancs le jour, gris de jaune la nuit, des nuits et des gouffres, des toits comme des lits creusés, des tuiles boiteuses, du vent, des éclairs, des étoiles en semences de tapissier, des cheminées raides ou penchées, des squelettes d'ombres creuses, des crapauds nocturnes. Mais aussi des grillons, des cigales dans des acacias, des acacias dans les pelouses, des pelouses au soleil, des moissonneurs du jour et des faucheuses de minuit. Et toi, très souvent, *tout le temps, toujours toi.*

Beaucoup plus loin, au sud, Auch (20.834 habi-

tants), puis Eauze, à l'ouest (3.807 habitants), toutes deux à 30 kms d'ici. Très peu de spectacles (plus dans la région), tout au moins ce qui est digne de porter ce nom. Centre régional de télé : Toulouse. Mais un jour sur deux ou trois nous avons les informations de Bordeaux.

J'ai trouvé cette petite plume verte accrochée à la peau d'une pêche. Je l'ai perdue et toujours retrouvée je ne sais combien de fois, aussi petite soit-elle. Elle doit beaucoup tenir à moi ; je te l'envoie avec le trèfle. Elle s'envole à chaque fois que je respire, puis elle revient ; elle est là, elle danse sur le papier.

Je t'aime. Lydou."

L'après-midi son père va à Auch tandis qu'elle cire le salon. Soir : télé, où l'on parle de ce coureur amateur le soir du 14 juillet, qui n'a fait que grimper des côtes en vélo par chez lui et en est mort. Puis elle sort sur la pelouse. Ensuite elle lit des projets de Jean, prend des notes, rêve ("Moteur ! On tourne !" Roll et sa Gordini, qui leur sert de chauffeur et de prof de mathématiques, surtout pour les ensembles et la topologie. "On ne divorce pas avant la fin du tournage et en ne se montre pas en public à boire de l'alcool ou avec une autre femme que la sienne." "Tiens, Jean, bois ça !") Elle va lui tricoter un cache-nez.

A. N. Aube est levée à 4h. Ils partent à 5h 30 après que Aube ait posté sa lettre à Nany. Ils laissent "Bambi" au Mas. Il ne fait pas très beau. Ils passent la frontière vers 8h 30, s'arrêtent de temps en temps sur la route. Vers 13h, ils mangent dans un petit restaurant routier surplombant la mer avant d'arriver à Castro-Urdiales : coques, maquereaux grillés dans une sauce poivrée et pimentée aux poivrons et à la tomate, puis moules à la crème, persil et fenouil ; dessert de pêches. Il fait beau ; Aube pense souvent à Nany. Puis ils se promènent sur la jetée de Castro Urdiales. Ils arrivent à 16h à Laredo, mais ne s'arrêtent pas en ville. Ils déposent les valises puis vont sur la plage. Jean-Paul se baigne ; ils rentrent assez tôt car il fait froid. La mère

de Aube a reçu une lettre de France (des locataires) postée il y a 7 jours. Donc Aube devrait avoir une lettre de Nany demain ou lundi. Après dîner, ils se couchent vers 23h et quelques. Elle écrit à Nany ; elle lit un bouquin sur les Primitifs Flamands et songe aux réflexions de Loutriano ("Hélas ! La peinture s'épaissit dans le Nord. Léonard c'est la catastrophe, le noircissement.") et à ce que Nycéphore lui a raconté de Léonard le gentil photographe poliomyélitique de la rue des Remparts.

R. N. À 9h Ramona arrive à la SEGIC et Christian un peu après. Sissi Conkey vient leur rendre visite. Ils travaillent toute la journée. À 13h ils vont à l'atelier de Christian jusqu'à 14h puis ils rapportent les planches sciées à la Segic où ils travaillent jusqu'à 20h. Ramona est rentrée à 20h 45. Elle a reçu une lettre de sa mère et une de Zanpao ; toujours rien de Nicolai ! ! ! Le soir elle travaille sur des découpes de bois emboîtés jusqu'à minuit. Elle se couche à 24h 45 ; elle écrit un mot à Nicolai ; elle parcourt un ouvrage sur le Bernin.

N. N. Nathalie levée à 8h 30 rencontre Patrick Lacroupe le nécrophage en sortant de chez elle. Il lui apprend qu'il a fait ajourner le service militaire de Zanpao pour vampirisme et il propose d'en faire autant pour Nycéphore avec une autre pathologie ! Elle lui demande l'adresse de vacances de Jean-Louis Lorge, qui paraît-il a organisé un ballet de fiotes au festival de Bourgnoc, mettant en scène Claude Descloux et d'autres personnages qui se font enfileur à vue sur scène. Elle va voir l'expo de tapisseries de Bordeaux et de Paris au Fleuve, à se torcher ! Puis elle se rend au grenier et alors qu'elle coud elle voit arriver Nycéphore (grande surprise !) qui ne travaille pas aujourd'hui à la Régie, où il est remplacé : il apprend à Nathalie que Jean a une rechute de tuberculose ; il doit consulter aujourd'hui même un spécialiste : en conséquence, dans l'attente du diagnostic, tous les amis doivent éviter de l'approcher ces temps-ci, car il est en quarantaine et Lydou aussi. De plus tout le groupe doit se

faire suivre en partant à Cádiz et après, à cause des conséquences gravissimes de la combinaison entre bk et virus des savanes qui leur gratouille les bras ramené par Walter H.. Vers 10h 30 Nathalie sort, achète des tickets de R.U. pour Nycéphore et passe à la pâtisserie acheter des bonbons au miel pour Lydou. Nycéphore ne peut aller au Restau U, car il est angoissé. Nathalie ressort à la BNP pour déposer 15 000 francs et demander où est passé un chèque de 36 Fillette, soi-disant déposé sur son compte, qui a disparu. Puis elle rejoint Nycéphore à la radio ; elle voit André Névrose, Kathleen Marée et François Starsbourg-Verdure. Ils reviennent tous deux au grenier et *ils s'aiment*, mais ils ne sont satisfaits ni l'un ni l'autre, tant ils sont bouleversés par cette rechute de Jean et la gravité du danger avec les plaques sur tout le corps, les déformations osseuses, la chute des globules blancs, etc. selon ce qu'a prédit Jean-Luc Désobéi. Tous deux sont en larmes, à présent. Nathalie repart à la BNP où ils ont enfin retrouvé le chèque de 10 000 f ; elle croise en route la mère Artaud qui veut que Nathalie soit la marraine de son dernier-né, ce qui ne l'enchanté guère. Puis elle passe voir le Docteur Chataigne qui est libre et qui la reçoit et la rassure : il est rare que l'effet du virus et du microbe se combinent, même s'il y a plus de risque dans des pays chauds comme l'Andalousie. En tout cas il analyse les bactéries prélevées sur les avant-bras. Il a simplement dit que ce genre de bactéries avait détruit du bétail dans la région. Elle retrouve Nycéphore (*cancrelas écrasé sur la vitre à Puerto*) pour lui faire part de l'entretien, mais il n'en est pas satisfait (*les minuscules lézards qu'il trouvait le matin dans les rainures des fenêtres, et quand il allait pour les écraser, ils produisaient cette mousse verte*) et ils reviennent voir le Docteur tous les deux qui réussit enfin à rassurer Nycéphore (*inventaire des souches de plasma*). Le 1er Août ce sera le dernier jour de danse de Nathalie en même temps que l'ouragan des espaces dans les vitrines de *La Belle*

*Jardinière*, aussi il faut qu'elle prépare ce bouquet final absolument : elle imagine bien des sorte de bunkai, points d'articulation très vifs, détachés les uns des autres, sans lien évident. Ils vont chez les Roll, mais ils ne sont pas là, ils sont en vacances. (*Tous les deux tous nus dans cette pièce remplie de bouillons du culture qui les fixent, et...*) En revenant ils croisent Martine Courtine, et Nathalie lui prête sa carte de Restau U : elles s'arrangeront pour s'en servir toutes les deux. Nycéphore a un violent mal de tête, puis c'est au tour de Nathalie : au moment de se doucher elle vomit dans la douche, et se couche pour se reposer. En se réveillant elle écrit tout de suite à Francine Lala pour lui proposer de la remplacer à *La Belle Jardinière*.

#### Le 22 Juillet

M-C. N. "Chers Pépé et Mémé Marouchka, toute la semaine dernière on est allés avec Nicolas vers Airolo, le Saint-Gothard et Göschenen ; on est passés entre Rhin et Rhône jusqu'à Interlaken pour admirer les arêtes de la Jungfrau. On a pris le petit train pour Lauterbrunnen jusqu'à une cascade effrayante qui bondit à 300 mètres de hauteur. Avec le funiculaire on s'est rendus à Hürren et tout d'un coup on a vu l'amas des glaces croülantes du Schwarz-Mönch, et dans les alpages aux pieds de l'Eiger les vaches carillonnantes dans les myrtilles. Puis on a gagné l'observatoire du Jungfraujoch dressé sur le sphinx là où des chiens polaires tirent dans des traîneaux des voyageurs vers la cabane de la Concordia. C'est là que Damien doit racheter l'hôtel qu'il voudrait que je décore, ou même dont il souhaiterait que je m'occupe. Mais il n'en est pas question !

Plus tard vers le Finsteraarhorn on a suivi la route de l'ancien hospice en lacets jusqu'au Lac des Morts, perdu dans la grisaille et les nuées mauves, sa croix hirsute sur les bords.

On t'embrasse,  
Mila-Cali."

**L. J. Lydou a reçu un courrier de Christiane Cazaux, qu'elle n'ouvre pas, car elle lui parle sans doute de la mort de sa mère, dont c'est l'anniversaire, mais dont elle ne se souvient pas ; même les photos ne lui disent**

rien. Elle a aussi une lettre de !Jean qui n'ira sans doute pas en Espagne à cause de sa rechute (il devait aujourd'hui passer une nouvelle radio pour ses poumons). Heureusement qu'il ne fume plus. Et une lettre de Lolita ! ? Elle écrit à Francis Liaut qui lui demandait des nouvelles d'Énide. Phrases aimables et épaules dures. Elle tisse du raffia le matin et l'après-midi fait un vague ménage avant de se remettre à tisser. Vers 17h elle rend une visite au Moulin avec son père et Bielle en voiture. Le soir télé : *La Dame d'outre Nulle part*, très bonne science-fiction ("On croit s'engager dans la nature, avec un minimum de repères, et on se retrouve... Nulle part !"). Puis elle relit des lettres et des textes de Jean ("On est tous des bleus mais notre teinte c'est le noir.") ; couchée à 1h 30.

A. N. Aube envoie une lettre à Nany tôt le matin. Sa mère et son grand-père vont en ville tandis qu'elle revernit les volets du balcon. Puis plage. Bains. Bande de jeunes filles en tenues très claires avec de grands chapeaux, en vélo. (Peut-être que ce sont tous les barbiers qui se sont transformés en jeune filles !). L'après-midi elle reste seule dedans à cirer les meubles. Vers 17h elle se rend à la plage. Puis bain. Elle rentre à 19h. : pas de lettre de Nany. ("Pas de loup. Pattes de loup.") Couchée à 23h elle écoute *Wheels of Fire*, de Cream, lit, mais avant cela compose des assemblages dans une maison de poupée à étages où elle réunit une carte postale du grand hôtel de Cabourg, une carte postale reproduisant une carte d'état-major de l'île d'Aix, un petit animal en terre ramené du Mexique et modelé par un enfant indien, et une Cadillac rose.

R. N. Christian arrive à 9h à la SEGIC. Il est venu hier après-midi et lui avait laissé un mot pour ce matin. Ils partent à l'Académie pour scier les planches du socle où va venir l'énorme machinerie de sculpture mécanique de Ramona. Ils reviennent à midi et travaillent tout l'après-midi. Ramona rentre à 20h 15. Le soir elle écrit à sa mère, travaille à des ajustements de rouages et de courroies et se couche à 2h 15 puis écrit quelques notes techniques d'assemblage.

N. N. Nathalie est venue voir Jean malgré les interdits, avec des chocolats à la liqueur de la très bonne pâtisserie Ducousseau. Nycéphore travaille encore aujourd'hui à l'usine et jusqu'à vendredi ; il a passé la nuit chez Désobéi qui veut lui acheter des photos (ainsi que des gravures à Nany) avant leur départ. Il était avec une de ses "fiancées" : histoire de l'art, le cul dans la graisse. Nathalie a cherché chez Sissi Conkey l'adresse de cette enflure de Lorge pour pouvoir récupérer le texte de la pièce de Aube qu'il voulait à tout prix lire. Les étalagistes, ça le concerne.

#### Le 24 Juillet

L. J. Jean aperçoit Alain Montagne portant sa femme cours Pasteur sur une charrette à bras pour aller la déménager et Nany qui descend de l'atelier. Ce dernier lui remet son poème-rouleau. Montagne leur apprend que Robert s'est pendu à l'expo de Saint-Émilien. Merde alors ! Plus tard ils rencontrent Denver au plus bas étage des Dames de France avec une maîtresse de la campagne ; ils vont jusqu'au Café des Arts et Denver offre un pot à Jacqueline et Annie de 4ème A, ainsi qu'à Doudou qui traînait à la terrasse en attendant désespérément des sous envoyés de son île. « C'est vrai qu'on le voyait trembler de plus en plus, Robert », ils disent. « Ça m'a fait terrible quand je l'ai vu un jour tournoyer sur place devant le comptoir alors qu'il allait se battre pour virer un gars, dit Nany. Il se tenait encore au zinc de la main droite et tout à coup il est parti en tremblements ; il s'est enroulé sur lui-même dans un mouvement giratoire repliant la tête vers son estomac et l'instant d'après il était sur la sciure pleurant et gesticulant, tremblant de tous ses membres de froid et de peur : les coups qu'il ne pouvait pas donner, il les a encaissés en lui-même comme s'il se boxait le foie et les reins ! Et cette ignoble connasse, sa sœur Janine, elle a su que retrousser les dents ricanante comme une jument en disant qu'il jouait la comédie ! Pauvre de lui ! Ils ne pouvaient mesurer le complot international, les ennemis venus des quais, on dirait

aujourd'hui : des Ninjas épousant l'ombre et l'humidité des ruelles montant du Port. »

Jean leur dit que ses poumons se sont stabilisés, et qu'il doit partir à Paris en principe s'il réussit à obtenir une bourse pour le concours de l'I. D. H. E. C. qui existerait encore jusqu'à preuve du contraire alors que l'Académie serait supprimée ? Rien n'est sûr. Denvers dit que Jean-Louis ouvre une exposition le 9 près du Fleuve des jeunes gars de la Biennale. La librairie *Mimesis* n'a pas varié. « Ce cher Guy Auballot va rester désespérément seul cette année dans la boîte à garder le STYX, dit Montagne, car Thérèse va encore se faire baiser au Maroc, là où les cactus ont du poil ! Elle va peut-être jouer *Un Monticule dans le Sable* ! — Mieux viotard que j'aimais ! » Il compte partir faire les vendanges à partir du 15 septembre, quand il se seront de nouveau bien installés avec sa femme. « On verra au fur... il dit, mais c'est l'alternative crûment exposée pour la maison au pied du mur. » Il demande un Gin et elle un Martini. Et d'un ! Il dit que cette habitude de fumer lui est venue pendant les grèves, et que ça s'acharne. « Je vais jusqu'au cigare. » Nicolaï lui, s'est installé dans une tradition qui existait bien avant lui, et il s'est mis à siroter sérieusement depuis qu'il est parti à Puerto, il paraît ; les courants d'avenir ont laissé place au marasme coupable. Le cas de René Leburst est de plus en plus désespérant s'il ne se met pas à travailler, dit Denvers qui l'a revu quand il est venu dormir chez lui aux alentours du 14 juillet avec Martine en cloque de trois mois, ayant fait une indigestion de grenades au chlore sur les barricades ; elle s'est retrouvée avec la gorge ensanglantée pendant trois jours ; paraît qu'il n'y aurait pas de véritable risque pour le morpion, assure Montagne. Nicolas arrive et se joint à eux, clope au bec, toujours avec ses pantalons de laine à revers au pli impeccable. Quelqu'un parle du "plan..." puis "soyez brûlé de Calaya" et Nicolas des sycomores ; il veut aller à Papeete. « Péniche, roulotte, grenier : c'est pareil » lui dit Jean. « Péniche des ouvriers, roulotte

des gitans. *Expansions* ! » L'euphorie oubliée, qui revient. « Le plan de réforme de chez nous devrait être accepté... "la certitude des gages"... "une place de troisième demain". Nicolas ne laisse pas d'adresse, sauf le petit hôtel de la Sourdière ; toujours ses idées de fuites étincelantes "sans autre vertu que de ne pas avoir d'idée, sauf des projets qu'on carresse d'une main, tout en conduisant"... "elle entourait René d'un cercle de feu normal". Une main lancée quitte le fauteuil de rotin vernis, éclats de rire des lycéens de Montaigne qui passent. « Bien faire ses lacets dès le Lycée, sinon on peut en mourir. » dit Jean « Son cœur bat pour le poids de dire qu'il pleut » : c'est un vers d'un poème de Nicolas que cite Denvers ; la femme de Montagne se remet à lui caresser sa chevelure Hugolienne... « C'est des fruits grossiers qu'on trouve chez eux. » dit Doudou... Jaillit un éclair au milieu de toutes ces consonances cacophoniques, venu de la montre de Nicolas qu'il porte retournée à l'intérieur du poignet. « Elle est légère et douce la question de la Terre, dit Montagne, par rapport à la stupéfaction et aux liens monstrueux qui s'en suivent. Tous les guillotins de la Révolution ne font pas la 40ème partie d'une bataille de la Moscova ; à peine un boîtement. Après c'est une horreur sans modalités. — À l'école primaire on a eu un cours d'histoire de l'art autour de Louis XVI et ça m'a bien plu, dit Jean. » Nicolas dit qu'il lui arrive de boire des litres de vodka dans la journée ; « C'est par atavisme depuis la Hongrie, *exhalaisons brumeuses* ; je dois me taire en réalité au lieu d'écrire mes petits poèmes ; moi aussi il faut que je replonge dans le boîtement. Cet amour-là exprime tout. » Nany raconte l'histoire des dockers sur les quais qui avaient fait le pari de boire un litre de rhum non raffiné : l'un d'entre eux a fusé aussitôt en hémorragie cérébrale : le sang lui sortait des oreilles ; ils ont éclaté comme des cafards au soleil sur le sable des quais et les pompiers n'ont pu que les voir s'épanouir en rouge, comme en rêve. Denvers dit que René compte sur le bureau de chômage pour

pouvoir se fournir un demi-salaire à Paris qui l'aiderait bien. Il paraît que les Roll se baladent à poil à Montalivet avec Raperat et qu'ils prétendent avoir dépassé "les 7 points confus", atteint à la clarté par le dépouillement, en somme. « Je retourne au voyage et tu verras bien ma chatte ! ironise Denver ; la nature de Kikou n'est pas celle de Clémence : elle prend le galop sur le pas. — Quant à vivre de formules construites, c'est comme d'écrire en vers réguliers ! » dit Nicolas. « Jeudis d'humidité ou journées de lessive... dit Jean. J'ai toujours rêvé de vivre dans un grenier avec Lydou, et nos pauvres richesses, et de ne voir le monde que par une petite lucarne ; partir du grenier par les toits, ou tout pareil vers le jardin. »

**Le 26 Juillet**

A. N.

Aube : "Ta lettre est arrivée ! J'irai t'attendre dans un café de Laredo, le *Las Vegas*, à l'intérieur, et non pas sur la terrasse, dans le centre de la petite ville. Puis viens directement, sinon : n°14, étage 3, bloc n°1. *Residencia La Playa*. Laredo (Santander). Ici pas d'Annie ni de "Bambi" : on respire !"

[.....]

**Le 27 Juillet**

Nycéphore arrive tôt au grenier. Dès que Nathalie arrive, il lui souhaite sa fête ("C'est la saison qui compte, pas le calendrier.") et lui offre sa médaille de communiant.

**Le 29 Juillet**

É. E. Il ne fait que pleuvoir à Auch, ce qui paraît monstrueux. Il fait même froid. Énide lit Bergson et repense à La Gaudinière où elle est si souvent passée. Elle ne dessine pas encore comme elle avait espéré pouvoir le faire quand elle était à Doazan. Hier soir elle a su que Jacques Dugras avait eu un accident sur la route de Casteljaloux. Pas grave. Les amis de Aube (Francis Bétous, Marie-Anne, Claudia, Helen) lui ont proposé de les retrouver pour les bals champêtres de Saint-Christin, le lac de Lectoure et les autres. André Mezzernich l'invite aussi pour fêter son bal avec Claudine,

Mr Chaigneau et Marianne, avant qu'elle parte à Fontromeux. Énide dit qu'elle y était voilà peu.

**Le 30 Juillet**

É. E. Énide s'achète un soutien-gorge bustier. Antoine, un ami de Nycéphore organise une grande fête le soir. Tout le monde boit, danse, et le tout est enregistré au magnétophone. Antoine les enferme à clef vers 4h du matin pour les délivrer seulement à 5h 1/2.

Le lendemain elle se lève abrutée à 8h 50 et se jette au soleil sans même ramasser les fruits dans le jardin. Elle passe à la gare de Lectoure prendre les billets pour Étretat.

N. N. Nathalie croise Aube qui lui redis que Mme Artaud lui propose d'être la marraine du dernier-né, ce qui ne l'enchantent toujours pas, et qu'elle a reçu une lettre de Michel Dumaroy qui arrive demain soir. Puis tout le groupe ira chez le Docteur Chataigne pour se faire examiner.

Nathalie laisse un mot à Nycéphore : "C'est dommage que tu n'aies pas vu le Docteur Chataigne. Nous avons tous rendez-vous avec lui demain soir vers 7h 20. Comme je travaille au théâtre, c'est l'heure à laquelle j'arriverai. Retrouve-moi là-bas. Si tu arrives avant les autres, garde-nous bien la place. Et *fais-toi bien examiner les poumons* en attendant qu'on lui montre ensemble nos bizarres plaques rouges et ces sortes de brûlures (l'autre jour Roll a cru qu'il s'agissait d'une tache sur le dessus de sa main et il a frotté dessus à la pierre ponce jusqu'à se faire saigner !) Il part en congés à partir de samedi et je ne tiens pas à avoir affaire à son remplaçant qui ne connaît rien de tous les antécédents du groupe. Il était impossible de lui exposer notre "cas d'ensemble" au téléphone car je n'ai obtenu que sa secrétaire, mais je lui ai expliqué que c'était du même ordre que les autres phénomènes auxquels le Docteur a assisté (sans préciser).

À demain donc, chez Chataigne.

Je t'adore,

Nathalie.

P. S. Porte ton numéro de Sécurité Sociale !”

Le 2 Août

É. E. Francis Liaut s’est marié aujourd’hui et il fait son voyage de noces à Paris. Énide lit à Erec la disculpation d’Yseut. Elle imagine ça dans le Val de Tamié.

Le 4 Août

L. J. Lydou loin de Jean. Ils partent pour Santander à 9h 30. Il pleut tout le temps. Elle pense à Jean. Magasins. Avec Bielle et son père ils vont dans un café puis dans un petit restaurant typique. Après midi : courses (achat de chaussures) puis promenade sur la plage et dans les jardins. Enfin au café d’où elle écrit une carte postale à Jean. Ils rentrent à 20h et mangent des sardines en ville. Elle croit apercevoir Jean. Elle porte sa carte postale puis ils rentrent. Elle est couchée à 22h 30.

Jean de son côté prépare des paquets pour Paris depuis mercredi. Il ne cesse d’écouter *Whiter Shade of Pale* de Procol Harum, depuis que c’est sorti ; il danserait presque. Pie revêche sur le massif, refrain lancé, oriflamme se déroulant au-dessus de l’herbe chaude du plein été naissant triomphant, coquelicots et cigales.

Mais soudain : tempête ! Il lui écrit : “Il a surgi un temps de génie chauve boueux, un foutu temps qu’on nous laisse tout de même pour brûler de l’encens à l’intention des enfants et petits-enfants qu’on aura jamais, et faire un feu de bois pour s’en réchauffer le cœur, maintenant qu’on nous a arraché le soleil.

Un mauvais temps de génie sans lampe, parce qu’on est trempé et qu’on se couche avec un pantalon aux genoux humides, en compagnie du chien qui pue la vase, à lire les folles expéditions de Kérouac.

Oui je reste dans la poussière, partout sur le sol, le tapis du clébard avec tous les poils qu’il laisse, les miens sous le lit, l’ours en peluche étouffé ; couché sous l’édredon avec cette petite musique de Rossini derrière et devant les yeux le gros pigeon dodu qui glousse sur le rebord de fenêtre, le cerf-volant chinois

au visage de chien rouge. Et la lanterne vénitienne qui pend de travers sur un des pieds du paravent... tout cela dans le désordre : les chaussettes, le linge en vrac, la beauté du monde...

Ciel de traînées, rabalées, immondices... Le cartable qu’on rape sur le sol sale et boueux, de dégoût d’être obligé de *se rendre* à l’école.”

Avec quelques taches disséminées de soleil, le sous-bois devient aussitôt enchanté, car l’eau qui brille sur les feuilles de frênes et les fougères, sur les troncs d’arbres morts et noirâtres, est de la lumière liquide, après le déluge immonde.

R. N. Ramona se lève à 12h 30. C’est l’anniversaire de Aube. Elle reçoit deux lettres de Nicolaï qui l’attend à Puerto-Santa-Maria où il travaille, près de Cádiz. Elle est heureuse. Elle lui répond mais ne portera les lettres que demain. L’après-midi elle ne fait pas grand’chose. Le voisin est parti ce matin vers Floirac au ramassage des prunes. Le soir elle va voir la télé à Ornano. Couchée à minuit. Elle pense à son départ à Montpellier, à Nicolaï : “À Bataille on préfère la culture de serres.”

N. N. Nathalie est passée chez Aube lui souhaiter son anniversaire ; son grand-père venait de le faire et elle avait également reçu une lettre de sa mère. Aube avait mis de côté les caisses de matériel pour la Gordini et l’Alpine récupérés par Nycéphore, Nany et leur copain Le Gitan. Mais Roll est parti au Cap-Ferret ; ils récupéreront ça en revenant jeudi prochain. La maison de Lectoure est en vente, dit Aube. Patrick Artaud ainsi que Myriam et Murielle sont là soi-disant pour aider Aube ! Puis Nathalie part en bus à la B. J., mais auparavant elle discute du baptême avec Mme Artaud qui semble comprendre ses hésitations, dont Aube lui a déjà parlé. Elle passe chez Désobéi : personne. Elle erre un peu à pied dans le Jardin Public, s’assoit quelques minutes devant la grande esplanade du Laboratoire du Muséum : insectes, moustiques, maringouins, feuillistes... Elle se rend au grenier où

Nycéphore arrive vers 13h. Nathalie écrit un mot à Marie. À 14h elle repart à la B. J. et elle y danse jusqu'à 17h 15 où elle sort pour acheter une bouteille de liqueur de noix pour offrir à Marie en souhaitant que Joseph ne soit pas jaloux de voir cette bouteille qui passe. Elle monte le paquet au grenier et laisse un mot pour Nycéphore, puis repart à la B. J. à 18h 15. À 19h violent orage. Elle rentre en bus chez ses parents et improvise une pizza à la bûche de chèvre avec crème, oignons, poivrons verts et jaunes, concombre et à peine de moutarde. Soir : panne d'électricité totale dans toutes les maisons et les rues du quartier. Elle mange sa pizza aux olives avec du Beaujolais, éclairée à la bougie, et ne travaille pas. Demain elle déposera 53000 F de l'argent du mois de juillet de Nycéphore à l'Usine, sur son compte.

#### Le 6 Août

M-C. N. Il y a non seulement la fraîcheur de la nuit qui dure toute la matinée, mais encore le vent frais qui persiste l'après-midi en sus du soleil, avant-scène de la saison prochaine. Mila-Cali écoute *Le Galérien* par Germaine Sablon (et curieusement revoit la scène où Ben-Hur est fouetté, avant l'assaut du navire percé à flanc), et des enregistrements sauvages d'El Camarón de la Isla et de Paco de Lucia. Nicolas ne répond plus, ne fait plus signe depuis 15 jours. Jambon de montagne, caillebotte à l'ail, tomates, tome, lait frais.

#### Le 7 Août

É. E. Il fait froid et il pleut sur la plage ; Énide a cru tout à coup tant il faisait froid qu'un de la bande s'était noyé. Puis elle rentre se changer et va en ville avec Erec s'acheter des espadrilles. Cidre, jambon normand fumé au bois, yaourt, tomates et confiture de mûre sur des sablés. Il y a un monôme de Navalais, qui finit au poste avec la Police (parmi eux Mathieu, Luc et son frère). Elle sort en mer avec Erec et ses amis, des pêcheurs d'Étretat et ils jouent à la bataille navale ; ils disent "bientôt les grandes marées". Encore une sortie en Chevrolet jusqu'à 2h 40 du matin.

R. N. Nicolaï a écrit à Ramona, arrivée chez ses parents,

que "le chemin s'est ouvert" : tout d'un coup il a pris un embranchement sur la droite un peu au-dessus de la place où il était accoutumé de lire et il a découvert que le sentier jusque là totalement obstrué de genêts et de ronces dont il se souvenait d'avoir vaguement éclairci le début à force de griffures, avait été dégagé sans doute par un tracteur ou un bulldozer, cette fois-ci de façon nette et large. Il s'est donc aventuré et il a découvert un sous-bois essentiellement de chênes avec quelques pins, comportant d'énormes entablements de rochers au-dessous, esplanades où s'installer à couvert dans les feuillus, le plan soudain redressé dans le ciel d'une maison sous une pinède et cernée d'argéras, autrefois maintenue dans le mystère du surplomb ombreux et devenue ainsi familière par son cheminement aisé devant elle, ainsi de suite...

#### Le 9 Août

L. J. **Matin** : Lydou va à la plage. mais après le bain il pleut, aussi ils rentrent. Vers midi arrive Jean-Pierre Astorg ! Il croyait que c'était son anniversaire. « Non, c'est le 30 ! » Il pleut à torrents. Orage. Après-midi : ils restent un moment dans l'appartement. Puis ils vont en voiture "à la pointe" (au bout de la plage). Promenade dans le bois d'eucalyptus et dans les dunes, puis ils vont directement en ville se balader. Lydou poste la lettre pour Jean et une pour son oncle. Ils mangent des crustacés puis ils vont dans un petit bar à côté du DRINK-CLUB où elle trouve les gars du camp ; elle les salue et les quitte. Cet après-midi elle a trouvé Sylvie à la pointe. Le soir elles sont rentrés à 22h 45 en parlant du cinéma de Jean.

A. N. Aucune nouvelle de Nany depuis le retour au Mas : Aube n'en peut plus. Elle poste une lettre pour lui (avec un papillon blanc, taché de noir). Elle pleure. Lentilles vertes et pain noir ; au dessert : poires et pêches jaunes. Après manger, elle a une crise. Elle ne peut plus tenir. Sa mère accepte de partir à Bordeaux, tout de suite. Aube repousse à demain matin. À 16h elle va attendre à la cabine de l'École ; rien au téléphone. "Pourvu que Nany soit à Bordeaux, et que rien... oh ! une lettre demain !" En rentrant au Mas

elle nettoie le vieux rouet que lui a donné Bielle. À 20h Jean-Paul arrive : nouvel accident en cyclo. Sa mère a une crise de nerfs ; elle le porte à Condom. À 21h Aube lui nettoie la plaie, mais ils repartent à la clinique de Condom : fracture à la main. Aube ne pourra pas partir à Bordeaux demain matin mais l'après-midi peut-être ; son père ne veut pas qu'elle y aille seule ! Couchée à 23h, elle lit un livre breton qui date de sa naissance ("J'ai l'impression que nous approchons de Carnac ! L'élan de la puberté part d'une dérouté."), puis à minuit 40 elle écrit à Nany.

R. N. Ramona parle un peu de son projet de voyage à Cádiz à sa mère en lui coupant les cheveux. Elle coud un drapé pour travailler avec sa tante de Marseille comme modèle, qui doit les rejoindre. L'après-midi elle humidifie une petite glaise qu'elle a trouvé la place de réaliser dans la véranda, puis à 17h elle part voir une amie de sa mère avec cette dernière en voiture ; elles lui donnent des prunes que Ramona a eues de son voisin. Elles restent avec elle jusqu'à 19h 10. Puis elles rentrent et Ramona fait sa valise. Son père arrive vers 20h, mais la tante n'a pas pu venir. Le soir, elle se lave les cheveux et finit sa valise. Elle se couche à minuit et écrit à Nicolai.

N. N. Le matin Nathalie est réveillée par Lydou à 11h, qui frappe aux volets longtemps avant qu'elle n'ouvre : ses parents sont partis à Andernos et elle s'était rendormie profondément. Les voisins les invitent à prendre l'apéritif. Nathalie apprend à Lydou qu'elle a contacté Francine Lala et Gransalop comme éventuels remplaçants au théâtre. Lydou montre à Nathalie un nouveau point au crochet et lui laisse à lire le "Poème-contine du Chat Foliche" de Aube. Puis elle partent toutes les deux et Nathalie retrouve Nycéphore au grenier ; ils restent ensemble. Le soir Nathalie est prise d'un violent mal de tête, puis en se lavant elle vomit. Le toubib la dernière fois lui a parlé d'un "symptôme de Zacharias" ou quelque chose comme ça, qui n'aurait rien à voir avec la savane.

#### Les 10 et 11 Août

R. N. Le Matin Ramona prend le bus à Montpellier. Arrivée à Bordeaux elle passe à la cave prendre des livres pour Nicolai dont il a absolument besoin (quelques "Traités"). Puis elle part à la gare et attend au buffet le départ du train pour la frontière avec un sandwich au saucisson de Lyon et une Stella. Elle arrive à Irun en fin d'après-midi. Elle va au restaurant de la gare avec une jeune française, puis dans la nuit prend un train pour Madrid ; elle passe la nuit tranquille mais serrée dans le compartiment (...de Nicolai qui ne rentre que vendredi). Arrivée à Madrid, un espagnol très sympa la fait changer de gare en métro. Il y a beaucoup de monde pour prendre les billets ; aussi elle attrape le train de Puerto en courant. Elle voyage toute la journée avec deux jeunes filles espagnoles qui discutent avec elle ; il fait très chaud et elle est fatiguée. Elle arrive à Puerto à 8h 45 et retrouve enfin Nicolai : il a les yeux terriblement marqués, le visage très fatigué ; il a beaucoup maigri. Ils vont manger dans un petit restau de la ville et, après un dessert aux reine-claude, rentrent en taxi au Camp. Ramona ne rencontre personne ; elle dort dans la chambre de Nicolai.

#### Le 12 Août

R. N. Petit-déjeuner tôt dans le restaurant du Camp avec toute l'équipe du Théâtre : charcuteries, foie de veau, avocat, fromages à la coupe, raisin, jus d'orange et bières Quilmès ramenées de Buenos-Aires par des membres du Camp. Nicolai présente l'équipe, puis il s'informe du travail qu'ils ont à faire : soirée de la Vierge à préparer pour le 15 août avec Anne-Marie Parlôthes qui est là aussi. Le matin ils visitent Jerez ; dans les caves ils connaissent et aiment bien Nicolai ; ils lui donnent toujours des coffrets de vins gratuits ; comme il fait très chaud il siffle coup sur coup la bouteille d'oloroso puis celle de seco. À midi ils vont à Puerto pour acheter du matériel de déco et grignotent. L'après-midi ils prennent le bateau pour Cádiz et se promènent dans la ville, puis autour de la Cathédrale. En face de la Cathédrale Nicolai achète de l'absinthe dans une vieille épicerie bleuâtre et en prend aussitôt une lampée brute. Crise terrible d'angoisse : il ne peut plus

avancer ! L'instant d'après il se précipite en pleurant dans la foule et demande à tous "où est le niño perdido ?" Ramona envoie une carte à Énide à Étretat pendant qu'il essaie de se calmer ; Nicolai la signe dans un geste compulsif. Elle craint qu'il devienne fou. En fin d'après-midi ils reviennent toujours en bateau à Puerto. Le soir : promenade sur la plage. Puis ils rentrent se coucher. *ils s'aiment.*

#### Le 13 Août

R. N. Ramona aide à faire des "Fleurs de Marie" et des stucs autour de la piscine et dans le camp toute la journée, pour la procession de la Vierge qu'incarnera Anne-Marie Parlôthes. Grosse sculpture en bois d'un olivier mort antropomorphe ramené par les serveurs près de la plage : il contenait déjà le corps d'un noyé ! Anne-Marie toujours loquace a inquiété les pêcheurs du port en leur racontant qu'elle avait reçu la manne céleste à Mâcon dans une guinguette sur la rivière en train de manger des fritures ! La Garde Civile alertée par le meurtre du 14 juillet est sur le pied de guerre et multiplie les rondes et les vérifications nuit et jour.

N. N. À midi Nathalie retrouve Nycéphore au grenier, mais ils restent en bas dans la rue car il doit repartir rapidement à la Régie. Ils mangent des grillades avec une salsa forte à la terrasse du café d'en face, et elle en profite ensuite pour écrire à Zanpao. L'après-midi elle danse à la B. J., elle a soudain un malaise et une copine lui donne un yoghourt sucré au miel et lui fait boire du thé au jasmin. En rentrant à pied elle passe chez les Roll qui sont toujours en vacances. Le soir sa mère lui apprend à son tour un nouveau point au crochet ! Puis elle écrit à sa tante et se couche à 1h.

#### Le 14 Août

R. N. Ramona travaille encore à faire des stucs et à couper des costumes (elle regrette l'absence de Nathalie !) Soirée : les Tahitiens arrivent ; parmi eux deux "petites filles" de Gauguin. Ils restent un peu autour de la piscine puis Nicolai les photographie sur la plage et ils vont se coucher. Pendant ce temps, Ramona fait "répéter" la procession à Anne-Marie, de plus en plus exaltée de façon inquiétante. Elle avait oublié

de racheter ses deux plus forts médicaments ces deux derniers jours (Haldol et Tercian), parce que ça lui donne des raideurs, des palpitations et la bouche sèche, mais le Médecin du Camp lui en a donné immédiatement en augmentant la posologie. On craint le pire pour demain.

N. N. À midi Nathalie mange un steak haché au Restau U avec Nycéphore. Exceptionnellement : café viennois ! Il pourra venir chez ses parents ce soir car ils partent chez la tante de Barcelone à midi. Peut-être iront-ils plus loin en Espagne ensuite... À 19h elle rentre tout de suite après avoir dansé longuement dans toutes les vitrines. Très longue méditation couchée, puis elle mange un sandwich au gruyère. Nycéphore arrive à 22h 30 en vélo. Il a lu un prospectus débile des Enfants Fous de Dieu qui disait "Seigneur, aide-nous à accepter d'être frappés et écrasés !" Ils prennent un bain puis ils se couchent ; *ils s'aiment.*

#### Le 15 Août

N. N. Nathalie se lève vers 7h 30. Ils doivent aller à Verdélais en bus. Nycéphore se lève seulement à 9h 30. Comme ils n'ont pas de 13 pour partir, ils vont rapidement prendre un 7. Arrivés à Verdélais ils se promènent un peu et très rapidement ils mangent des myrtilles et des pêches de vigne dans l'herbe. Nathalie avait emporté des sandwiches, fruits et légumes cuits, tomates, omelette à l'ail et au persil, et de l'eau minérale.

#### Le 16 Août

R. N. Ramona va seule à la plage le matin pour ramasser les restes du désastre et pousser jusqu'au bois d'eucalyptus dont ils faisaient jadis d'immenses navires ici. Elle rencontre un jeune espagnol qui la raccompagne à midi jusque devant le restau du Camp. Nicolai le voit et "l'avertit" sévèrement par surprise, d'un grand coup de latte de bois munie de clous rouillés qu'il a ramassée derrière les cuisines, au moment où le gars passe dans le couloir bétonné des poubelles ; il n'y a personne. Le type se plie immédiatement en hurlant, avec la tempe perforée et un œil écorché. Pendant ce temps Nicolai

jette la batte avec du sang et un morceau de peau arrachée à la joue, qui était resté fixé sur un clou, aux canards du cuisinier-chef qui rôdent toujours par là, à fouiller dans les -détritus ; ils s'emparent du lambeau sans crise morale et l'avalent aussi sec. Puis Nicolai s'échappe par l'arrière des cuisines et rejoint le local de décoration au premier : personne ne l'a vu. Tout de suite attroupelement, sirènes, équipe de la Guardia Civil de la plage ; Jocelyne la joufflue appelle une ambulance en urgence ; branle-bas de combat dans le marigot des petits-chefs.

#### Le 17 Août

R. N. Ramona à la plage seule avec Nicolai. assez loin de l'enquête et des effarements. Douleur testiculaire à droite ; il lui parle de sa peur obsédante des maladies graves, cancer de l'estomac ou de la verge, tuberculose...

#### Le 18 Août

R. N. Nicolai part le matin très tôt accompagner des vacanciers à Séville pendant que Ramona reste seule. L'après-midi elle va à la plage avec Chantal, une décoratrice anglaise ("la tendance anglaise aux bulles gagne la Cour de France"), peu de temps ; puis bain de soleil sur la terrasse de la piscine jusqu'au retour de Nicolai qui s'était arraché un ongle l'autre jour avec la planche mais qui l'avait dissimulé ; là, ça s'est infecté avec la chaleur ; il raconte aux autres qu'il s'est coincé le doigt dans le capot du moteur dans le bus à cause de ces connards de belges qui se ruaient sur les portes aux arrêts pour boire. Personne pour refaire le pansement, à part Ramona. Le soir c'est l'anniversaire de deux filles, mais l'atmosphère n'y est pas, bifteck et haricots, et Ramona et Nicolai n'y restent pas.

#### Le 19 Août

M-C. N. Les labours se sont faits ces jours-ci sans que Mila-Cali le remarque. Premières pluies de la saison qui tourne, ciel joufflu de gris romantiques, nuées de mouches se levant tout à coup en tourbillons au-dessus du poulailler. Aujourd'hui le bénéfice du ralentissement. Elle a trouvé les premiers champignons, arraché des girolles par bouquets compacts "pour que les chacals en profitent pas", sans même prendre le temps de couper le pied ; des fois à entendre des

voix dans les bois, des familles, elle se croirait au théâtre, dans une pastorale du XVIIIe avec des acteurs aux joues de biscuit. Ou bien dans du théâtre africain : les premiers colons, le sable qui brûle leur plante fragile immature rose de nourrisson, comme la patte brisée de la langouste, la chair à vif. Elle ferait bien Thermidor, plutôt avec eux. En bouilloire tout ça : Médard les abat au fusil et elle les fait cuire, et les os bien récurés ! Ils les mangeraient ensemble avec les grands-parents qui rigoleraient : elle en reprendrait, c'est sûr, du jumeau suisse, ou de l'entrecôte de grosse vache de la vallée.

L. J. Le frère de Sylvie part à la pêche le matin, les autres au marché. Lydou descend à la plage un peu avant midi. Elle ne se baigne pas, elle lit un petit scénario que lui a envoyé Jean : il parle de Klein mais il sait que s'il parle de grâce, d'illumination, d'inspiration, ça va faire braire tout le monde des marchands ; donc il va parler simplement d'euphorie. Il parle de l'exaltation cardiaque de Klein très sensible dans sa conférence chez Iris Clert, de cette importance chez lui de "la porte des shen", il dit que c'est grâce à cela qu'il a réussi à allier l'aspect ésotérique et l'aspect exotérique comme dans la poésie de Pound, qu'il réunit l'enfant et l'adolescent, le bonimenteur de foire et le charmeur orphique. Il est mort d'une explosion du cœur comme une cigale ou un cantaor flamenco dirait Lorca.

Jean a écrit une belle chose : « Le Cinéma pourrait être seulement un inventaire des paysages et des lieux traversés, des gens découverts au fur et à mesure, des personnages devenus, une simple énumération, un cinéma de la réalité.

Il y a tellement d'éblouissements perdus dans une seule journée : les panaches d'or d'une allée de platanes en automne, les miroitements d'eau sur la vigne, l'austérité mystérieuse d'un mur d'enceinte gagné de mousses... et il n'en reste rien dans nos films, réduits à l'anecdote, au récit ; à peine si on peut y glisser un plan énigmatique de cet ordre-là.

Peut-être que la photo convient mieux à cette exigence poétique, mais le mouvement, tout de même, le

mouvement ! Cléo de 5 à 7 ! »

L'après-midi son père va chez le coiffeur et Bielle aussi ! Elle espère qu'ils n'auront pas la même coupe au retour ! Elle va en ville à pied pour chercher une statuette de Don Quichotte ou autre pour Jean. Mais ne pouvant changer d'argent français aujourd'hui, elle l'achètera plus tard. Quand ? Il faudra donc qu'elle reste ici une semaine de plus au lieu de partir lundi !... O le cortège des voitures en traversée devant la Mairie, le vacarme du soir au matin parfois ; heureusement qu'à présent, sur les mêmes chemins blancs qu'elle prenait voilà peu dans un silence absolu et le seul vibrant de la chaleur, on n'a guère comme trublions que le bruissement des cigales ! Il y a un adorable petit village pas loin d'ici dont ils ont détruit la place centrale en face de la boulangerie, avec les petits vieux, autour de la fontaine, les chiens qui venaient boire, pour construire un garage à plusieurs étages, un véritable étron de béton sur lequel se sont échinés tous les maçons du village, qui bouche tout.

Elle rentre en stop vers 19h et ils repartent immédiatement sur le port pour manger des sardines et des harengs frais. Jean-Paul les croise après manger mais il repart aussitôt ; il était venu passer trois jours. Ils font un tour en ville et ils rentrent. Lydou a un cafard affreux ; elle s'ennuie, les larmes aux yeux, comme avant chaque anniversaire. Couchée à 23h 20 elle lit la suite du scénario.

R. N. Le doigt de Nicolaï ne cesse de saigner et tout le monde s'en inquiète. Chantal leur a trouvé un bungalow plus isolé. Ils s'installent. À midi repas collectif de toute l'équipe du Théâtre au restaurant, en compagnie de quelques suisses allemands de passage. *Weissbier* en apéritif, puis tortillas et chili noyés dans une sangría redoutable. Après-midi : sieste érotique dans une chaleur de plomb. Et ensuite des litres de perrier et de jus de pomelos.

#### Le 20 Août

M-C. N. Légère exaltation de la chaleur pré-automnale pour Nicolas, euphorie de Tancrede dans *Le Guépard*, légère

douceur à errer dehors comme s'il écrivait dedans. Ce bénéfice s'enfuit sur un rien : retard pris à parler avec les voisins, verre de bière non souhaité, geste méchant vers le chat... moins que cela : une bribe de mauvais souvenir, une zébrure ophthalmique, une mauvaise visée de la vie future.

A. N. Aube est levée à 10h. Il fait beau. Elle reçoit une lettre de Nany, avec un récit de cauchemar ("Cette nuit-ci j'attendais un ami, j'étais pris dans les glaces au pôle Nord, mais le cauchemar était tellement affreux que les battements de cœur m'ont réveillé : ils faisaient même trembler mon pyjama. J'ai vu le cauchemar dans un éclair ; il a disparu aussitôt totalement, le sens compris.") ; elle ne poste rien pour lui. À midi escalopes au citron et olives, accompagnées de petits choux mauves en branches, braisés. L'après-midi Jean-Paul et sa mère vont aux champignons. *Catégories vibratoires*. Puis elle coud. ils reviennent vers 19h. À 19h 30, elle sort au Moulin porter trois cèpes à tonton ; en route elle rencontre un copain de Bernard qui l'invite pour ce soir à la *Chorale de l'Armagnac* au foyer. De la rue ils appellent Bernard qui n'entend pas, aussi elle va au Moulin. L'Oncle Pierre lui explique que le premier jour de la nouvelle arrivée des champignons dans les bois, son œil reste encore accoutumé aux espèces de la dernière saison pour un temps ; par exemple aujourd'hui son regard reste affuté sur la tonalité de la quantité des cèpes du printemps, pris jeunes avec un chapeau marron foncé, grain serré, pied très renflé ; il faut un moment pour que l'œil accomode, détecte, s'adapte aux espèces du moment, aux girolles délavées par les pluies récentes, plus blanches que jaunes, parfois crayeuses comme des pieds-de-mouton. Au retour elle trouve Bernard qui renouvelle l'invitation.

Jean-Paul et Aube sont au foyer à 21h 30. La Chorale de l'Armagnac arrive peu après qu'ils aient fait quelques vocalises. Chants. Mousseux, biscuits. Bonne ambiance. Vers la fin un copain de Bernard voudrait aller dans une boîte à Agen. Finalement il décide de venir demain après-midi aux champignons avec

**Aube... Couchée à 1h du matin, elle écrit à Nany.**

R. N. Départ tôt pour Séville. Visite de l'Alcazar. Cathédrale. Puis seuls. Midi : ils retrouvent Chantal et l'hôtesse du Camp, Françoise, pour le repas. Ils mangent tous les quatre dans un petit restau à *jamon serrano*. Chantal boit trop de Jerez et dit qu'elle veut mourir ; ils la reconduisent dormir dans un bungalow, puis ils vont l'après-midi tous les trois faire des achats de mantilles, etc. Ensuite Ramona et Nicolai partent seuls de leur côté visiter la ville en calèche, prennent des photos, puis font des courses et mangent dans un restau de la vieille ville, où ils ont rendez-vous avec un commissaire de police espagnol recommandé par les "Frères de la Salud" : il fait très chaud, aérateurs plafonniers d'aluminium, dessin des banquettes de cuir et des boiseries à moulures rondes qui font penser à Casablanca. Après les signes habituels de reconnaissance Nicolai expose le problème. Ils rentrent dans la nuit.

**N. N. Nycéphore a noté : Hôtel Olinda, 59 rue Saint-Louis en l'île. Montmartre : studio, cuisine, douche, 350 F. FON 40 06. Nathalie se souvient du logement de son père, à Rouen, quand il travaillait aux fabriques : un logement à la semaine, avec une litière de paille sans draps ni couverture, un pot de bois ou de grès. C'étaient des repaires, de sinistres réduits.**

**Le 21 Août**

R. N. Ramona fait les paquets-cadeaux pour les deux anniversaires qui seront fêtés lundi. Elle a trouvé de beaux bois anciennement polychromes du XVIIe.

**Le 22 Août**

R. N. Repas-panier sur la plage à midi pour tous les deux. Puis Ramona et Nicolai vont nager assez loin du Camp, seuls, et Ramona prend un fameux coup de soleil. Elle ramasse des coquillages ; ils font des photos. Le soir elle est seule avec Nicolai.

**N. N. Jean et Lydou viennent voir Nathalie avec la fille de Roll, Isabelle, tout bébé.**

**Le 23 Août**

**N. N. L'après-midi Nathalie est au grenier : Nycéphore est revenu de Paris hier soir. Ils vont pou-**

**voir quitter le logement minable du Chemin Vert, à présent que Nathalie va danser dans les vitrines de *La Samaritaine*, rue de Rivoli. Mais il n'est pas sûr, pour Montmartre.**

**Le 24 Août**

R. N. Le colonel et ses amis dont le chef d'équitation, ont organisé un tiercé sur la plage avec une course de chevaux. Soirée : spectacle de "chevaux arabes" ; une jeune fille, Françoise Sanchaud, est piétinée mortellement ; elle est tuée sur le coup ; le père pique une crise d'hystérie et tente de tuer le directeur du Camp. Encore la Guardia Civil ! Ils sont quelques-uns à savoir qu'elle était au stade terminal de la syphilis que lui avait refilé un guide voilà trois ans, et que de toute façon, avec l'accélération due au soleil, elle allait crever au plus tard dans six mois, garnie de chancres, ornée d'un collier de Vénus et aussi crétine que Baudelaire en fin de course. Dernière nuit de Ramona à Puerto : elle a fait sa valise. Tous deux ont le cafard.

**N. N. Nathalie danse à la B. J. Le soir ils sont invités à manger chez Lydou & Jean. Nathalie leur parle de son projet de partir à New York seule pendant six mois, grâce à son oncle qui vit dans cette ville et en Californie : il y a le projet d'un film underground où elle ferait des pointes au sommet de l'antenne de TSF de l'Empire, celle à laquelle autrefois on attachait les ballons dirigeables !**

**Le 25 Août**

M-C. N. Sous les grands frênes, le ruisseau du chien où il évite précautionneusement les sentinelles des orties avant de boire et de s'y plonger. Dans un autre endroit plus touffu encore et plus hérissé d'orties comme un sentier aux abords d'un tout petit ruisselet, parmi ronces, arbustes, petits frênes, chênes, cerisiers, taillis de viornes... il disparaît complètement sous la verdure, les bleuets, les scabieuses, les blanches berces, et ressort noir humide, apaisé, désaltéré...

Zinaïda remarque le soleil couché tôt, vers 20h 30, un ciel moutonnant indécis, une averse d'à peine cinq minutes au début de la nuit. Elle écrit à Annick : "Faut-il vraiment qu'on

parte ainsi en roulotte comme le veut Nicolas ? On devrait faire un mariage royal après celui secret de la rue du Loup, danser tous les deux au plafond. Une vitalité absolue sortirait de l'arbre. Du temps de Nerval, les Égyptiens dansaient dans les rues de Nevers."

É. E. Fête des Marins à Étretat. Le soir Énide va chercher Rita à Fécamp et la nuit les garde-côtes sont sur la jetée. Énide joue au "rami" avec Erec et boit du cidre. Tournée des cafés : LA FALAISE, BEAUTRELET-CLUB (avec Scopitone brailard), YVETOT, LES CHÊNES, LE CASINO (sélect), BROCÉLIANDE, LE MAUPASSANT... Il y a Lionel et sa fille, Sylvie, Aube, Danièle, Fil, Marie-Thérèse, Jean-Baptiste, Jean-Paul, Francis, Ginette, Patrick et son frère Christian. Et même Perroche, qui a fait le voyage pour photographier. Ils vont se coucher à 3h 38 du matin. Terrible mal au crâne d'Erec.

R. N. Ramona repart aujourd'hui. Nicolai l'accompagne jusqu'à Puerto mais n'a pas le temps de descendre du train ; aussi il l'accompagne jusqu'à Jerez. Ramona est très triste : violent mal à la tête. Arrivée à Santander où Lydou et sa tante de Barcelone l'attendaient ; elles gagnent Laredo avec un mauvais temps malgré la Fête des Fleurs. Les crapauds se sont convertis en fleurs de lys, fleurs du foyer, fleurs du cloître, en curé mondain et névrose, en dames Sales, en Delly ! Malgré tout ça, Ramona est toujours aussi triste : deminature, grandeur nature, petite nature !

N. N. À midi Jean passe au grenier. Il s'allonge tout de suite, malade comme un chien, nauséux : encore ces distorsions de la vue. Nathalie lui demande ce qui se passe. « C'est sans doute l'idée de ton départ à New York. C'est ma ligne de brisure qui se poursuit : elle fait le tour du monde ; c'est normal, je voulais être globe-trotter. »

Le 26 Août

E. H. Ils sont arrivés en vue de la ville après avoir pris un taxi à l'aéroport : il fait beau pour leur nouveau séjour ; ils voient les grands immeubles à droite de la rivière ; ensuite cette rue encore mouillée et brillante de l'averse récente jusqu'à l'hôtel avec les palmiers *et la*

*mer susceptible d'être tout près, d'un luxe en accord avec les chromes des calandres.* "Arrivés en septembre 1534 sur la plage de Saint-Malo, Domagaya et Taignoagny parlent très vite le français." Le ciel s'est dégagé dans un bleu limpide ; il y a un immeuble à l'enduit rosé, et un gars était là à les attendre ; mais en réalité c'était une hirondelle, un guetteur ; le vrai gars était dans un autre vieux petit bâtiment décrépi à un seul étage genre mexicain : des trous plutôt que des fenêtres et pas de contrevents et tout autour des paillons en lambeaux, de vieux papiers de sacs déchirés qui sont soulevés avec toute la poussière par le vent ; elle a enlevé sa petite veste sur ses bras nus : elle en avait une sacré paire ! "Pourquoi, demande-t-elle faut-il se rendre à ces fêtes et se prêter à tout ce trafic ?" À travers le nuage de la drogue elle essaie de tendre la main vers lui en arrière, mais Hill planté en elle fonce tout seul vers le plaisir tandis que sa main se referme sur le reps grossier du rideau.

É. E. Énide se lève à 6h pour dire adieu à sa maman, son père et Olivier aux yeux vifs. Au balcon elle reste un peu, elle pleure, elle a mal. Erec se lève en érection... Il va partir. Elle se recouche avec lui. Réveillée et levée à 8h 40 elle regarde la route du balcon : il va partir, il passe là-devant et fait un grand signe ; à 9h il doit prendre le car. Énide se retrouve seule à la plage. Elle pleure. Puis l'oncle Pierrick arrive ; ils se baignent. L'après-midi elle fait sa valise. De 17h à 18h 30 elle va au village où elle trouve Monique, Marie-Claude cette conne "pointue", la fille du camionneur, Jacques, Gaby. Ginette n'est pas là. Elle rentre par le petit chemin comme avec Erec. Puis elle va en ville avec son oncle. Le soir : valise. Elle se couche vers 11h. Cafard : elle pense aux "boia fria" (les portegamelles).

L. J. Lydou est levée à 5h 30. Ils partent à 6h 30. Arrêt à Elgóibar (1h). Ils passent la frontière vers midi. Ils mangent dans les landes dans un petit restaurant au bord de la route ; très bonne tarte aux mûres ; il fait beau. Ils arrivent au Château à 17h : elle avait deux lettres de Jean plus deux grandes enveloppes (lettres de

deux semaines) et une lettre de Lison Tartin. Elle défait les valises ; *méninges* ("J'ai dû payer deux fois un voyage : 80 francs pour vider la maison du mort."). Son père va rendre visite à l'oncle de Aube au Moulin. Elle a reçu un coup de téléphone au Château en son absence mais la bonne ne sait plus de qui ? ! Le soir elle se douche, se lave les cheveux. Couchée à minuit elle relit les lettres de Jean. Puis elle lit un peu ("M'sieur, il peut y aller... quoi !" "Mon Zéro c'est mon sommet."), elle écoute les grillons : pas de regret de l'Espagne...

A. N. Aube se lève à 9h 30. Elle a rêvé qu'elle devait s'échapper d'une forteresse ou d'un fort (le château de Lydou ?). Elle voit des amis, dans de nombreuses salles, réunies pour assister à un cours ; d'autres personnes sont des gardiens qui la connaissent et ne trouvent pas bizarre qu'elle traverse le fort en pleine nuit. Elle cherche la sortie 716B, mais elle doit pour cela retirer quelque chose sous un escalier qui permette de sortir. Il y a là en réalité un animal allongé, blessé, malade ou mourant ; elle demande à la personne qui fait cours si l'animal va mieux, et elle lui fait comprendre "qu'elle le fait sortir" ; elle ajoute un code secret ("Tout à l'heure : Fort Chabrol"), qui signifie que Aube va s'échapper.

Le matin elle reçoit une lettre de Nany. Elle va rapporter le magnéto à Bernard mais il n'est pas là. Monsieur Estève est également absent. Le soir elle y revient mais ne trouve ni l'un ni l'autre. Elle poste la lettre pour Nany. Le matin et l'après-midi elle travaille au *Petit Livre*. Le soir : orage, télé. Elle se couche à 23h 30, elle lit les dessous du Groenland sur un bouquin que lui a passé Énide : le pétrole, le gaz, le charbon, le fer, le cuivre, le plomb, le zinc, l'uranium, le thorium, le niobium né de la fille de Tantale, le molybdène transitif, le chrome, le vanadium, le platine, le graphite, le cristal et les pierres précieuses.

R. N. Ils apprennent que Chantal était dans la dèche depuis deux ans : elle a pendu son fils David à la douche ; elle a mis le feu à l'appartement qu'elle avait en ville, tout près du

camp, avec un bidon d'essence ; elle est morte carbonisée. La voisine a dit : « Elle n'avait rien dans son panier : un litre de lait et une boîte de conserve. Elle se levait à midi et partait à une heure et quart quémarder dans les squares, avant d'avoir son emploi d'hotesse au Camp. Paraîtrait que le père de l'enfant est Algérien, Algérois même. Quand on lui proposait quelque chose, elle n'acceptait rien. »

#### Le 27 Août

M-C. N. Muesli au miel et fromage blanc au lever, avec concombre. À 13h 48 en sortant dans la forêt Zinaïda remarque le ciel couvert, au-dessus des sapins des ourlets sombres, vent remuant un peu de fraîcheur dans les sous-bois. ("Ceux qui n'en *ont* pas ou ceux qui n'en *sont* pas ?")

Au retour Mémé Marouchka lui a préparé une tranche de foie de veau à l'orange avec des épinards et une salade de champignons blancs, oignons et avocat, avec un fameux pain noir de Suisse. Avec Pépé, ils ont mangé des haricots blancs à la crème.

E. H. Hill met en route le nagra et le gars leur raconte : « Voilà : ça a commencé par des oxyures, ces petits vers blancs parasites qui nichent dans les intestins ; toute mon hyper-sensibilité des muqueuses anales est venue de là. Tu ne peux jamais t'en débarrasser complètement. Et dès que j'ai eu mon premier vélo pour ma communion, à douze ans, j'ai senti que le frottement de la selle me provoquait des érections dingues (contrairement à ma cousine) ; de là j'ai redressé la selle et j'ai augmenté les parcours. Comme j'avais des hémorroïdes internes tout enfant, les vers descendaient dans le rectum en m'occasionnant des démangeaisons atrocement savoureuses. Ma mère qui était catholique fervente a commencé gentiment à me gratouiller avec des cotons-tiges puis avec un manche de brosse à cheveux fuselé pour me soulager le soir avant de m'endormir tout en me chantant des berceuses. Ensuite j'ai continué tout seul avec des objets de plus en plus gros : des poignées de porte à ma hauteur, des flacons de bain moussant...

Après ça j'ai ingurgité des remèdes de cheval : des

têtes entières d'ail cru avec des tisanes de thym, ainsi qu'un médicament nommé anthelminthique. Les parasites n'en finissaient pas de danser là-dedans et de se reproduire par milliards, et à force de gesticuler sur les muqueuses anales ils ont fini par provoquer une excitation de type bombe atomique et un prurit insensé sur le rectum et sur les muscles releveurs de l'anus.

— Alors comment ça se passe ? — D'abord je respire du "gaz de dentiste" puis le type me rentre progressivement les doigts, puis la main qu'il referme une fois passés les sphincters. Ensuite c'est facile, je pousse en arrière jusqu'à ce que je sente le contact sur le coude appelé sigmoïde. Là il ne faut pas aller plus loin car c'est le début des intestins. — Et personne n'a jamais essayé de franchir la limite ? — Si ; ça m'est arrivé une fois avec un motard fou de cuir : il paraissait doux comme une femme et puis il s'est mis à forcer comme un malade ; en plus il avait gardé des bagues tranchantes du type poing américain ; heureusement j'ai hurlé au secours et mon voisin de palier est arrivé ! — T'es fort en anatomie on dirait ! T'as étudié ça de près ? — Sûr ! De très près, même. Forcé, puisque j'ai eu des opérations. J'ai attrapé des œdèmes et des fissures anales. Pour les fissures, ça se soigne d'un coup de bistouri électrique. Mais les œdèmes c'est plus coton ; c'est même filandreux. J'ai des hémorroïdes internes depuis toujours, depuis que le monde est courbe et les chambres obscures avec l'odeur des pommes maternelles formant couche, dans le fond, et ces hémorroïdes internes se sclérosent en formant des œdèmes saignants. Quand j'ai un bon litre de sang dans mes selles, j'arrête un mois, la plupart du temps à la pleine lune, mais je suis tellement excité à la fin de cette période d'abstinence que je me fais faire des doubles fist-fucking. — Tu veux dire deux avant-bras dans l'anus ? — Exactement . — C'est pas possible ! Comment l'anus peut se dilater de la sorte ? — Et le vagin des femmes qui accouchent, il se dilate pas, peut-être ? On ne soupçonne pas l'élasticité de certains

organes, de l'humanité toute entière ; à voir !

Tiens par exemple aux urgences, le gars qui se retrouve avec un shaker coincé dans le cul ; et bien pour l'opérer on n'ouvre pas l'aine (on a peur aussi d'y trouver des tas d'addenda !) : on dilate tout bonnement l'anus sous anesthésie, sans provoquer de séquelles.

— Et à part les gros bras, tu aimes quoi ? — Les chaînes, j'aime bien les chaînes ; sans doute le fait d'être issu d'un port (San-Francisco). J'ai un jeu de chaînes chromées dont l'une mesure deux mètres cinquante et pèse douze kilos ; c'est un marin de Neuchâtel qui me l'a offerte, Pastor, un évangéliste suisse qui rêve de restaurer la race des *matelots légers* en les rassemblant avec les anneaux de la chaîne. Il m'a invité en France, à Bordeaux, pas loin du port, une tout petite rue qui mène à leur Cathédrale, rue des Frères Bonnie, chez un copain à lui, Jean-Louis Lorge un décorateur aux Nouvelles Galeries de Sainte-Catherine, qui adorait caresser les pompons des marins.

Après mon boulot je me l'introduis et je pars draguer en laissant dépasser un ou deux anneaux par la boutonnière que je me suis faite à l'arrière de tous mes pantalons : c'est comme une queue d'animal. Je dois trouver avant minuit, car au bout d'un certain temps ça pèse ! — Et quel genre de "client" tu trouves ? — Il me faut un sergent ; un autre sera boucher. Moi, j'aime bien le genre roturier catalan avec un slip à enjoliveurs, bien vulvaire, dont les sourcils se rejoignent, genre Picson, tu vois. — Ah ! L'autonomie du sourcil gauche et le menton en avant ! Et l'hygiène ? — Attention : je me lave plus souvent le cul que les mains ! Avant d'introduire quoi que ce soit je passe le morceau du gars ou la chose à la bombe à désinfecter et je me fais des lavements d'eau salée.

— Revenons à ta chaîne... — Oui, c'est super ! Je m'installe sur le dos les jambes écartées en fermant les yeux (je rêve de grands paquebots qui partent dans les *Ils* !), et mon partenaire n'à qu'à tirer tout doucement

sur le premier maillon qui est à l'extérieur jusqu'à faire choir toute la bobinette ! Je ressens un intense plaisir à chaque passage d'un maillon entre mes sphincters. Whouaw ! — Quels sont tes autres projets ? — Mon absolu c'est de réussir en terminant ma carrière sur un "head-fucking". — Tu veux dire une tronche dans l'anus ? — Affirmatif ! — Tu as déjà essayé ? — Oui, mais le gars était trop con, un ami de Lorge encore, un français aussi, un frimeur : il a enfoncé toute la tête au lieu de s'arrêter avant le nez ; résultat : anoxie cérébrale ; le temps que je me dégage, déjà qu'il était abruti, il était devenu un légume ! — Et toi, tu aimes bien enculer ? — Non ; les mecs, jamais ; ça me dégoûte ; j'ai toujours eu horreur des pédés ; tous des jéréemies : à pleurer ! Mon père était militaire de carrière et ma mère catholique pratiquante reconvertie. Ce que je fais c'est comme de la critique d'art, c'est pas pareil. Les seules choses que j'aime enculer c'est les ânes. — Tiens, pourquoi les ânes ! ? — Parce qu'il y avait une berceuse que me chantait ma mère, enfant, et qui disait :

« Bourre au fumier, mon gros lapin !  
Si t'as la pine bien au chaud,  
Te fourres pas dans le pétrin  
En baisant l'Horreur à Dachau ;  
Encule-donc l'âne Martin,  
Voilà qui mange pas de pain ! » »

É. E. Énide se lève à 5h 30. À 6h en robe de chambre elle dit au revoir à ceux qui partent et surtout au soleil. Elle finit les valises et ils partent à leur tour à 6h 30. Dernière vue sur Étretat, la plage encore sombre ; il fait gris ! On distingue le bâtiment *Tour Atlantique* (la sœur de Jean-Baptiste) dans le brouillard et la pluie. Elle rentre par le petit chemin connu et pense à Erec tout le long du trajet. Il pleut partout en France à 9h 30. Ils mangent un canard sauvage flambé dans un resto à côté de Tours et prennent leur temps pour apprécier le bouquet d'un munster millénariste. Arrivés à Châlus avant la soirée. Adieu les falaises. Elle a retrouvé sa chambre où elle reste après souper. Elle écoute la radio : "When a man love a

woman."

L. J. Jean remarque cette sorte de danse de piétinement en arrière qu'il a quand il laisse tomber son pantalon de pyjama à terre, pour en sortir. "Mon cinéma c'est l'atmosphère !" il dit.

Lydou est levée à 9h. Messe. Elle rentre et fait un peu de *remue-méninges* ("là où sont les Héros morts, qui grondent et remuent même la base de leurs cités éponymes."). Son père est parti à la chasse ce matin : aucun gibier. L'après-midi elle va voir Aube au Mas à pied. La bonne s'est souvenu : c'est Michel Dumaroy qui lui a téléphoné deux fois (mardi et jeudi sans doute). Il rappellera demain matin à 10h 30. Mais comme elles doivent aller au Moulin à cette heure-là avec Aube, Lydou laisse le message à Bielle. Elle reste au Mas jusqu'à 20h et se fait ramener en voiture par l'oncle et la tante de Aube qui étaient passés et qui repartent au Moulin. Elle classe les lettres de Jean. Elle lit.

A. N. Aube est levée à 11heures moins le quart. Elle écrit à Nany, porte la lettre. Ciel couvert et gris. Elle ne reçoit rien de lui mais se rend au Moulin où il doit lui téléphoner. Elle y retrouve Lydou. L'après-midi elle travaille son livre. Soir : télé. Couchée à 23h 30. Elle écrit à Nany puis elle lit ; elle regarde une repro du Triptyque de Jean Floreins *L'Adoration des Mages* que Loutriano admire. Il s'était fait faire des panneaux de tilleul à l'Atelier de l'Abuelo du Tartare pour s'en inspirer.

R. N. Ramona : "Me lève vers 10h 20. Il pleut ; temps froid et gris, gris de fer, gris abstrait, gris de ciel perdu. Tante repart pour Barcelone. Elle prend l'autobus à Laredo où Lydou l'accompagne. Ne vais pas à la plage. Termine la lettre de N. Vers 4h Lydou et moi allons en ville. Puis au café. Je porte la lettre ("n° 1 Depuis") pour N. Soir. Marco, le voisin, sort. Je lave mes maillots de bain. Couchée vers 1h."

**N. N. Nathalie est à Montpellier.**

**Le 28 Août**

M-C. N. À 17h 50 coucher de soleil pour Mila-Cali dans

les verts : vert véronèse, vert de vessie, vert émeraude avec le soubassement de bleus noirs orageux. Puis en ressortant à 8h 07 barre d'or sur une terre de ce même bleu orageux où vont des multitudes de moutons fluides tandis que bien plus haut que les montuosités d'ici, c'est sacrément décidément l'Olympe, formidable Titan noir d'acier tueur d'hommes à la crête d'or flamboyante, Matterhorn aux flancs d'obélisque abrupt labouré tout le jour de chutes de pierres, campanile géant avec tout au bout de la chaîne le Mont Rose et tout là-bas sur le côté la Dent Blanche. Vivre, c'est trahir le plus précieux. Il faut partir de soi, se quitter à tout jamais.

E. H. La télévision marchait dans la chambre (on entendait les voix d'un couple amoureux qui riaient, dans la chambre à côté), mais on a fait fissa à sortir de la chambre : c'est tout ce qu'on pouvait savoir. Au dehors le ciel était encore plus dégagé, d'un bleu encore plus limpide, et les rues encore plus fraîchement rincées. "Pourquoi la moitié de l'humanité s'obstine-t-elle encore à emmerder l'autre ? Et avec méchanceté."

On servit le déjeuner : filet de sole, pommes de terre nouvelles bouillies au persil, petits pois frais, café et tarte aux pommes.

É. E. Énide a reçu une carte de Christian Viscolle, Richard Gono et une lettre de Ninou. Le matin elle se lève à 9h 30. Messe. Elle voit Raymond Zaid. Aujourd'hui ouverture de la chasse. Il pleut beaucoup vers midi ; temps gris : l'automne se fait sentir. Elle apprend que le père de Nany Dupont est mort suicidé. Christiane fait ses colonies. Claudine repart paraît-il demain matin (pas de boum chez elle. Ménage). L'après-midi ils vont tous au Château de Lastours en voiture avec l'Oncle Pierrick. Lumière autant jaune que verte au-dessus du moulin de Lastours. Ça s'éclaire vers les acacias ; c'est beaucoup plus lumineux de l'autre côté, vers le village : tous ces millions de petites feuilles d'acacias qui sont brassées par le vent dans l'ombre à gauche lentement, dans le soleil à droite. Peu de pins, quelques chênes. Des houppelandes de mousse blanche bientôt fânées sur les buissons. L'entrée du village avec ses tôles, ses toits, ses angles mûrs, sa lumière friable, ses pampres sur des baraques de jardin en désordre, offre le dispositif mûr

prêt à recevoir le savoir. Le panneau en croix bleue de la ville avec ses horaires de messes. Puis le clocher aussitôt visible au-delà des platanes, tout cela, oui, est une foi nouvelle dans le laïque en réalité : l'année commencera en octobre

Ils rentrent en partie en voiture puis à pied vers 19h 30. Elle cherche des planches pour graver et elle commence des esquisses. Le soir, télé : un western... *Amérique* ("Viens et cassons la gueule à l'avenir organisé !") Elle écoute des disques du BROCELIANDE et pourtant elle ne pleure pas.

L. J. Son père réveille Lydou à 6h 30. Elle va avec lui déjeuner au Moulin chez l'Oncle Pierre de Aube. Puis ils partent tous les trois sur la route de Saint-Puy en voiture et la laissent là tandis qu'ils partent à la chasse. Elle rentre par la route à pied et cherche des endroits pour tourner : une envie brûlante. Elle découvre la beauté de la route du Bourdieu depuis la route du Saint-Puy et de la ferme si seule et près du ciel ("Tu vas voir sa poule !") : cet horizon plat, la bâtisse isolée, un ciel bleu annonçant un bleu encore plus profond au cours de la journée, des étages de champs moissonnés, des prés à peine verts... Elle rentre au Château. Elle feuillette des ouvrages d'alchimie de la bibliothèque. *Méninges* à la fenêtre ("Boubou veut le cossolat." "Près de la fenêtre pour reprendre ses bas en jetant un coup d'œil sur Lise...") Puis elle repart au Moulin où Aube l'attendait. À 11h 45 appel de téléphone... Il ne s'agit pas de Michel mais de Jean ; Lydou n'aime pas beaucoup la supercherie et reste froide. Jean s'inquiète. D'autant que Lydou fait attention à ses paroles à cause de la tante de Aube. Ils se parlent tout de même pendant une demie-heure. Aube éloigne sa tante en lui racontant que c'est Michel qui veut les emmener à Paris ! Lydou repart. Puis elle écrit tout de suite à Jean pour lui expliquer les raisons de sa froideur ("Oh la cheminée qui grossit !") ; il doit lui passer un signe secret entre eux à Télé-Midi (une diapositive de voitures de courses) mais... il faut se mettre à table et elle ne peut le voir ! C'est atroce. Le soir télé. Puis Lydou écoute l'émission-radio de Nany sur le vieux Schneider

du salon avec Aube qui est arrivée après le repas. Elles ne peuvent la prendre dès le début et la réception est très mauvaise, parasitée. L'émission s'appelle *À Aube*, alors que le texte est entièrement d'elle, mais personne ne le sait sauf Kathleen, la réalisatrice ; c'est un secret entre eux à cause de Jacques, le père de Aube. Aube pleure de savoir qu'il est là avec elle. Elle l'aime tant ! Elle lui écrit à minuit après l'émission.

R. N. Ramona se lève vers 11h. À 12h 15 environ ils vont à la plage ; elle se baigne à peine. Elle feuillette un accordéon de cartes postales des Vierges de l'Annonciation, bois polychromes. Sa mère et son cousin se baignent plus longtemps. Il fait froid. Ils rentrent vers 13h 30. L'après-midi elle reste dedans, couchée. Elle lit un ouvrage sur *les groupes pittoresques*. Sa mère et son cousin vont sur la plage puis vers 18h 30 ils partent à la Fête des Fleurs à Laredo. Le soir son cousin sort. Elle écrit à Nicolaï puis elle lit, elle se souvient que Victoria aime bien quand Monique Piton parle du chat.

N. N. Nathalie danse à la B. J. À 12h 30 elle retrouve Nycéphore devant le grenier. Ils attendent Jean qui devait arriver vers 12h 20 et qui n'arrive qu'à 12h 45 avec Roll, après avoir téléphoné à Lydou. Ils mangent des sandwiches sobres au cantal dans le grenier. Il pleut et il fait très orageux aujourd'hui. Il y a dans l'air, portées par les pluies monotones, des odeurs d'orchidées et d'alstonia (où Énide avait vu des masques *matua*), des sensations de badamier désolé, goût de poussière, écorce de longane, une débilité aimable humide. Nathalie se sent très mal à l'aise à cause des crises d'angoisse de Nycéphore, et pense souvent au risque de vente du Château que craint terriblement Lydou. Les angoisses de Nycéphore sont redoutables ; même la tendresse n'en vient pas à bout, les exagère même, parfois ; on dirait même que ça n'a rien à voir ; tout disparaît dans un creux de vague. Roll et Nycéphore parlent voiture, et des pièces précieuses à voler encore à la Régie. Nycéphore repart vers 13h 20. Nathalie remplit vite les feuilles du SNES pour les demandes de postes.

Jean l'aide un peu et repart. Elle quitte le grenier vers 14h et poste les lettres. Elle arrive à la B. J. à 14h 20. Elle occupe toute une vitrine de danse toute seule ! À 19h épuisée elle rentre tout de suite en bus chez ses parents. Jean doit retrouver Nycéphore au grenier. Le soir elle se couche à 24h 45.

#### Le 29 Août

M-C. N. Petit-déjeuner de groseilles et cassis avec des œufs frits au persil. Le ciel est uniformément gris et triste au-dessus des rameaux de frènes jaune-vert ; aucune ombre. Cela était impossible à prévoir à partir du crépuscule d'hier pour Mila-Cali. Nicolas arrive demain.

E. H. Hill se dit "Quel paradis dans ce pays, l'Été, rien faire que lire, on est même pas condamné à écrire... Croyez-vous que vous mourrez, heu ?" Il entasse des bribes narratives dans sa malle, des livres lus à moitié, aux trois-quarts, un dixième, quelques pages... cochés toujours, au crayon. Tout peut servir, mais *qu'est-ce qui fait vraiment récit seulement pour lui, qui soit totalement marqué ?* But not about Henry James.

Le pick-up noir de la rengaine ou le tunnel de la voie ? Ils doivent à chaque fois s'asseoir sur les valises pour pouvoir les fermer. Ils filent en métro puis en train de banlieue surmontant tout le couloir des lumières : les néons puis ces sortes de lampadaires orangés comme des citrouilles ; ils sont arrivés enfin dans la salle de danse ("la *Ghost Dance* pour l'arrivée d'un Messie, et la vengeance après plusieurs générations") ; c'est le givre, les rafales de neige sur les entrepôts de tôle ondulée ; c'est curieux de voir la neige dans la chambre (flocons en place des insectes collants d'ici) : les gens en bonnets enroulant les bras pour se réchauffer, dans la télé. Hill a dit à Ella "On va se payer une tranche de rigolade !" Oui, Hill est gai, mais Ella ?

L. J. Le matin Lydou est levée à 10h, va à l'épicerie et en même temps poste une lettre pour Jean. À midi son père et Bielle mangent plus tôt qu'elle car ils vont

à Fleurance. L'après-midi elle lave des martres qu'elle avait laissé s'incrasser, puis elle commence un coussin pour Jean, pour chez eux. Le soir à la télé elle voit un bon film : *Jean-Luc Persécuté*. Elle écrit à Jean, ne lit pas, est tard couchée.

A. N. Aube est levée à 9h 30. Il fait mauvais temps : orage et pluie toute la journée. Contre ça : *Mr Wonderful*. Le matin et l'après-midi elle travaille au "Livre". Elle reçoit une lettre de Nany. Le soir elle ne va pas à la télé. Couchée à 23h 30 elle lit un ouvrage sur la disparition de Lucie de Pracontal en 1715 à Montségur (cette histoire dont Bernard Canredon lui a parlé). Une sorcière lui avait fait une mauvaise prédiction et elle est disparue pendant une partie de colin-maillard (comme la cousine de Nany à Lignan), lors de son repas de noces. Assassinée par des gitans, dont un camp était tout proche ? Il y a eu une autre prédiction de son retour faite par une gitane de cette Tribu. Mais on l'a retrouvée morte, enfermée dans une pièce secrète, livre en main, découverte par Rabasteins, un petit neveu, en 1747, trente-deux ans plus tard, momifiée.

R. N. Ramona est levée vers 9h par les ouvriers qui viennent réparer la douche. Il pleut ; elle ne sort pas. "C'est comme un zoom sur notre existence ; les défauts en sont grossis. Défauts de langage avec heurts, défaut de fonctionnement du rire en bas de la dernière page, théorie du défaut qui échappe à Lancelot Whyte." L'après-midi elles vont à Ampuero, où Ramona a l'habitude de passer des vacances, pour chercher des peaux de chèvres (descentes de lit). Puis ils vont à Valles où ils trouvent un marchand de gros, mais il n'est pas tanneur. Ils rentrent en faisant un crochet par Laredo. Le soir elle reçoit une carte de Nicolai contenant une nouvelle terrible !. Elle écrit une carte à tout le personnel du camp et une autre pour Yann (le guide).

N. N. Il pleut. Nycéphore fait aujourd'hui avec Walter H. et quelques autres son dernier jour en Usine et Nathalie à la B. J. Elle danse mal dans la vitrine et

se tord une cheville. Elle rentre à pied en boitant et passant par le Jardin Public où elle s'assied quelques minutes. Elle n'a pas eu le temps de passer au dispensaire de la rue du Treuil et va attendre Nycéphore et Courtine devant le Restau U. Personne n'arrive ; aussi Nathalie part au grenier mais Nycéphore a ses clés ; elle sonne pour pouvoir entrer. Elle discute un peu avec Mr Messer sur le palier lorsqu'elle entend Nycéphore arriver. Nycéphore devra repartir à Paris dans trois jours. "Vive l'Hiver, la Saison Vraie !" il dit. En réalité il a horreur de l'hiver. Il emporte à Paris des lettres d'agences et de l'Union des Propriétaires. Il doit passer aux Beaux-Arts, à l'IDHEC pour ramener les dates d'inscription et de passage de dossier pour Jean, aux Arts Déco et à l'A. G. rue Soufflot où il y a beaucoup d'étudiants bordelais qui ont obtenu une piaule par là. Elle lui laisse plus de 30 000 F pour l'abonnement de train, le logement (s'il en trouve) et la caution, le séjour à Paris : il n'a plus que quinze jours pour trouver. Elle espère qu'il ne se perdra pas. Elle lui laisse également des babioles pour la "proprio et 36 Fillette (le petit garçon en dessin avec le puzzle, et trois personnages : le pirate, le clown et la folle, faits avec des épingles à linge inversées, très faciles à réaliser). Il doit du même coup proposer un projet de test sur la mémoire en dessins : fleur-abeille-miel-cuillère-tasse-sucre-lait, etc. Elle lui confie aussi les coordonnées des responsables de l'atelier de sérigraphie aux Beaux-Arts de Paris, un carton, un parapluie, un étui à cigarettes et un rasoir, la crème contre les moustiques et celle contre l'herpès. Puis elle reste dedans alors qu'il repart, fait des paquets pour emporter à Paris. et arrange son pantalon noir. La petite voisine Maryse et son frère Pierrot viennent l'aider à faire les paquets ! Elle se souvient tout à coup qu'elle devait aller dîner chez les Roll, et précisément Roll arrive en Gordini pour la prendre alors qu'elle repassait un costume à rayures pour l'Infirmier qui doit jouer un rôle de flic dans la pièce de Marie-Anne ; elle

est pas prête du tout. Roll redescend l'attendre dans sa voiture en emportant les caisses piquées à la Régie, surtout les radios expérimentales (émettant à la fois des infra-sons et des hyperfréquences et comportant des messages à l'intention d'autres êtres dans le cosmos, notamment des chants inuit et de la musique gitane, les messages lumineux et sonores de certains animaux, les bruits du vent et de la mer), et les nouveaux agencements de pignons en tungstène sur les boîtes à capteurs électroniques miniaturisés pour assurer les meilleurs couples possibles sur les nouvelles Formule 1. Ça fait longtemps que Roll attend ça pour bricoler ça dans leur garage sauvage de Gordinistes, vers Floirac.

#### Le 30 Août

M-C. N. Le matin il fait doux autour de la maison encore cernée d'ombre, pas froid, vers 9h, mais il y a tout de même un petit vent frais qui remue les frènes. Le soleil est au-dessus de la cabane cadénassée de Médard. Il y a de la lumière plutôt froide sur le coteau en face ; elle a baissé d'intensité : l'été décline. Les roses roses, les blancs orthensias devant la façade, délicat remuement des frènes, petites roses sauvages dans le chemin. Les poules vaquent ; on entend aucun bruit à la périphérie. Une sorte de serpente plane, suivi par trois corbeaux à la suite, vers la droite au-dessus du vallon.

Yankou vient expliquer à Mila-Cali "qu'il va devoir ramasser la merde de ses chevaux pour le fumier, finir par couper le bois restant pour couvrir les entassements ordonnés en prévision des pluies (il n'a pas plu comme d'habitude en déluge depuis le 25), et abattre un arbre sur le haut du chemin pour empêcher les chasseurs amis de ce con de Médard de se garer là."

Il a surveillé les passages de blaireaux hier dans la nuit, qui ont laissé des chiottes parfaites à proximité : l'une dans le haut du chemin et l'autre dans le sous-bois des giroles, en limite du Suisse. Les chasseurs et la rentrée vont arriver dans quelques jours. On entend crier les geais dans le bois proche. Le chien des grands-parents se roule dans la poussière et attend d'être caressé sur le ventre.

Mila-Cali et Nicolas jouent au ping pong à 18h, heure idéale, douce ; pas de vent. "Il faut appeler Lydou, pour son anniversaire !"

Le soir on entend encore les cigales à 21h. Soir neutre, chaud (il fait 21 dans la maison). Pas de coucher de soleil spectaculaire : à peine des traînées roses sur un fond gris-bleu.

E. H. Il est monté sur le poteau téléphonique à cet endroit du désert dans la poussière et il a coupé la ligne pour ceux qui essaieraient en vain de suivre leur histoire. Puis ils ont filé sur des vieux trains pourris sur des portiques en bois, de la poussière de l'Est à celle de l'Ouest comme Woody. Il y avait l'escalier de bois, de tôle et de ficelle et en bas l'immonde fabrique se détachant sur la terre gris-noir du minerai avec des poutrelles et des grilles brasées à la main grossièrement. Il a saisi sa main dans le noir, il s'est plaqué contre elle et aussitôt il est parti à la farfouiller sous sa robe, à fourgonner ; elle faisait presque une grimace mais elle est restée ; à travers la mousseline dehors, elle voyait cette grosse oie apprivoisée battre des ailes, toute blanche, et pousser de petits cris, incandescente de soleil !

L. J. Lydou : "Levée tard, à 9h. Je vais poster la lettre de Jean. Puis je fais le coussin. À midi on fête mon anniversaire : j'ai trouvé plusieurs trèfles à quatre feuilles ce matin. Après-midi : Tonton André et Tatie Paule vont à Condom. je travaille encore au coussin. Mr Thurriez vient me demander un livre sur l'aquarelle pour quelques jours. Il repart vite. Vers 19h je finis d'écrire."

A. N. "Levée 9h 30. Il pleut beaucoup, toute la journée. Matin : j'écris à Nany (une "lettre ruban", avec des caractères ronds, amusante). La poste. Ne reçois rien de lui. Après-midi : travaille au "Livre". Je rêve... Soir : télé. Couchée 23h 30. Je poursuis l'histoire de Lucie."

R. N. "Levée tard. Il fait un peu soleil. Après-midi : je lis un ouvrage sur les marionnettes. Vers 17h je rejoins Jacques et Marco à la plage. Jacques se baigne. Nous rentrons vers 19h 15. Soir : discussion avec Marco jusqu'à minuit et demie. Il m'apprend que Gino Salpini, 19 ans, militant anarchiste, a été

abattu d'une balle de 38 spécial dans la nuque, tirée à moins de 5 mètres. Puis écrit à N (n°3 : "Depuis")."

#### Le 31 Août

E. H. Par terre sur le sol de l'entrepôt il y avait deux histoires sur le Vietnam transmises par "l'Artists Liberation Front", 3a Newport Place à Leicester Square. La première était une interview condensée de Nany Ellsberg donnant ses prédictions sur le Vietnam ("Vietnam, retour du refoulé Indochine") ; la deuxième détaillait les investissements militaires, politiques et stratégiques de l'Angleterre pour le support de cette guerre. À côté il y avait le programme du LOG, Laboratoire d'Orgonomie Générale dont la recherche essayait d'établir l'Orgonomie comme science autonome ; ses fondateurs se réclamaient du Situationnisme... "Eux aussi ! dit Hill. Avec tous les tarés conceptuels et les pires salopards petit-bourgeois du marché ; tout le monde se réclame de ces jésuites moralistes alcooliques et stériles aujourd'hui !"

É. E. Énide descend. 9 heures. Promenade. "Lumière douce ; il fait frais. Lumière presque pâle sur les troncs des arbres à couvert ; la descente sous les pins est dans l'ombre. On distingue des moutons dans un pré au-delà. Longue traînée de lumière oblique à l'angle de l'église. Les frênes ont gardé leurs grandes guirlandes de viornes. Ailleurs des ronces débordent sur les bas-côtés. Le baroque se maintient avant de devenir du rococo (j'arrive aux poubelles)."

Série de toits aimables ; lilas d'Espagne, petits clochetons de zinc, monument aux Morts agréablement dégagé avec ses petits rosiers et ses obus. Même le garage enduit de graisse et de cambouis paraît chaleureux ; chien frisé qui court derrière un balcon de fer forgé au premier étage. Gros paysan en béret avachi contre un charriot de foin.

Au retour la plongée du soleil dans les acacias est encore plus meuble ; il s'est réchauffé : le goût de l'or paraît dans le jaune. Ébrouement des fougères dans la lumière près des petits murets.

L. J. Lydou : "Levée 8h 45. Frais tout de suite. Grande lumière. Exercice dehors, donné à manger aux

ânes en balade avec le régisseur les peaux de melon ; puis rentrée : difficulté à régler la radio. Sueur légère. Midi : le grand vent nettoie le ciel d'un bleu presque pâle (usé par le vent ?). L'autre jour c'était un coulis de lumières étincelantes emportées par le vent après l'averse. Cumulo-nimbus amassés vers le bas du ciel ; branches de marronniers bougeant par la fenêtre. Mangeons les derniers brugnons. Poulet maison très bien cuit par Bielle, pelé, écorché vif."

#### Le 1er Septembre

E. H. Leur groupe disposait d'un magnifique immeuble de 100 m<sup>2</sup> près des Buttes-Chaumont et ici de cet immense entrepôt minier ainsi que de plusieurs annexes en Californie (Los Angeles, San-Francisco...) ; ils avaient le projet d'installations généralisées dans la nature pour fuir la pollution des villes. Il y avait des biochimistes parmi eux, des toxicologues qui travaillaient aussi bien sur la cancérologie macroscopique ; ils en étaient même à organiser des congrès mondiaux ; on voyait les photos de Odile et Zanpao, les animateurs du Labo, à l'âge de six ans et huit ans. Zanpao avait toujours eu ses petits problèmes de robinet ; depuis il travaillait sur l'effet Kirlian, construisant des pyramides de Chéops d'amplification télépathique avec compensateur de V-E. Hill l'a toujours vu comme un clown au prognathisme comique, comme Jean. Il y a une brume au crépuscule sur les campus, dans laquelle flotte la dialectique.

La vie de Hill était encombrée par des milliers de paires de chaussures marchant dans la poussière, la boue, l'herbe et les champs de hautes céréales dorées et ondulantes.

Pour eux, la *Globalisation*, c'était l'équivalent de l'aïkido. Le groupe était toujours placé dans une atmosphère chargée physiquement, avec ionisation de l'air et encens ; ils travaillaient sur la *dermoptique*, pour pouvoir reconnaître les couleurs au toucher, et disposaient d'une quantité incroyable d'échantillons gustatifs pour éviter le binarisme du sucré-salé. Les points

privilegiés du massage étaient les trapèzes, les points de Knapp, la septième cervicale et les zones érogènes. Grâce à eux, au bout de trois séances on finissait par percevoir la musique par tout le corps et par jouer du gros orteil. Toutes les grilles habituelles de communication sautaient, au profit de trames infiniment plus fines pour éviter les conflits dont l'emblème conjuratoire terrifique brandi était la dépêche d'Ems.

À Paris ils étaient situés juste en face des studios de la télé et ils devaient subir des rayonnements venus des émetteurs qui provoquaient de mauvais effets climatiques, une *perturbation* de l'orgone atmosphérique. Et ils avaient également un bulletin où ils avaient écrit ce mois-ci : "Lulla Standard a dix-huit ans : elle n'est ni beau ni laide, enfin normale, quoi. Elle prend le transport en commun et s'évade dans la lecture-isoloir de *La Vie Catholique Illustrée* dans le numéro consacré au film tiré du Grand Meaulnes où l'on voit grâce à un alibi coquet Brigitte Fossey grimacer l'adolescence sous prétexte d'avoir joué l'enfance sans le savoir, et Meaulnes avec la bouille d'un fils de famille débile et courtaud devenu comptable, épaules étriquées, le tout dans un technicolor baignol et farjon sur des terrains tout en gâchage de prairies où une très mince couche de verdure recouvre l'énormité colossale d'un monde de boue. Le réalisateur en bottes jaunâtres de caoutchouc trônait sur son chariot de travelling près d'Isabelle Rivière gâteuse qui osait déclarer, un plaid sur les épaules, qu'elle n'avait jamais vu tant de beauté, devant un troupeau de dindes affriolées et banalement soyeuses (de la rayonne, oui, en réalité !), à qui elle essayait d'expliquer de quelle façon on était sérieusement conne autrefois, ce qui n'a rien à voir avec les facilités d'aujourd'hui.

Lulla Standard ne voit rien des vimes dressés ni de la rivière puisqu'elle va travailler. À l'entrée de son burusine elle dépose son imper, arrache sa prothèse sexuelle, sa conscience, son âme, et ne garde que sa partie du surmoi collectif : 8h à 23, 76f + retraite + SS

+ RATP/SNCF + C2h 5oh + 0, 25 mlg de Nervocalmine = (bruit de la machine à calculer) 3,2 m<sup>3</sup>, 21ème division, Père Lachaise, Paris XXème.

Sa vieille vient de mourir d'un cancer de la matrice ; elle est morte, c'est la vie ! Que croire d'un fou mort en prison par le coup de grâce de Mac Carthy, humaniste notoire ? Croire que la passion amoureuse existe encore et plus que jamais, le meilleur solvant des limites affectives et culturelles ? Lulla Standard est travaillée par cette idée comme le cuivre par l'acide nitrique ou les neurones corticaux par les décharges d'adrénaline, ce qui est la même chose. Elle va, voit et perd sa vie."

L. J. Lydou : "À 8h, grand vent, plus vif et vaste encore ce soir. 10° le matin et 20° à peine au plus chaud de la journée. Taillé une multitude de crayons de couleurs pendant que le métayer conduisait Bielle à son rendez-vous pour son trajet en train accompagnée. De gros et petits nuages de toutes formes qui passent à toute allure dans la grande lumière. Persuasion de l'automne.

Hier soir gagné au ping-pong contre Odile Carrère, mais c'est exceptionnel. Elle gagne tout le temps au scrabble avec Aube."

A. N. Aube : "Aujourd'hui, lorsque le car est arrivé à Bordeaux, place de la Victoire, je me suis soudainement réveillée avec tous mes nouveaux projets, mes résolutions, mes espoirs en tête. Cet après-midi, il pleuvait. Il pleut encore et toujours ; foutu pays où il fait toujours humide et froid. Cet après-midi, donc, je suis revenue à l'Académie. Je n'y suis restée que très peu, car il n'y avait pas de connaissances ; seuls les nouveaux passaient leur concours. Les surveillants étaient très occupés. Ce soir j'écoute les gouttes de pluie s'écraser dans quelques flaques. ("Supplice des gouttes d'eau qui tombent une à une sur le sommet du crâne !") L'air a une odeur d'hiver, de feuilles d'automne déjà pourries, de frais et piquants brouillards matinaux, de travail de peinture, d'amitiés, de jeûnes,

de succession de rêves et de coups de cafards, une odeur d'an dernier. À *7 Jours du Monde* : La Californie !

Nany a écrit : "C'est déjà l'amorce des travaux de la terre. Oui, enfin cette page un peu fraîche du Temps, cette bonne zébrure de nouvelle saison, la tête saisie ! La course, ce sera : *atrasar* à travers *los montes* ! Cette lenteur et ce retard deviendront plus zagréable ! On a déploré peu avant les fêlures de *l'or de l'été* ; à présent, on apprécie tous les déplacements ; on va se trouver enfin liquidé, liquéfié, désinfiltré *des argents secrets*."

Aube : "Depuis qu'on s'est *connus* et qu'on a *réellement* parlé sérieusement ensemble, j'ai pensé à lui en trois "images" de l'École Primaire : la première, le jour où je suis revenu chez moi dans un paysage "doré" à la feuille, comme le sentier pavé d'Or du magicien d'Oz ; la seconde, le week-end suivant, dans une course au milieu des bourrasques de vent, d'avoir voulu lui communiquer ce "bonheur du vent" romantique en l'enfermant dans une petite enveloppe ; la troisième dans le désastre aimable d'une fin de saison, d'un hiver éternel, et peut-être même (avec de la chance) dans la neige, dont seul le dessein suffit ! Emboîtement extraordinaire des saisons : déjà Noël dans l'Automne, et déjà le Printemps au-delà par des filets discrets."

Nany dans sa lettre : "À toi de voir si tu désires ou non poursuivre l'assemblage de notre échafaudage toujours fragile, toujours éphémère, toujours fictif comme une carte marine, mais qui évite de se noyer en se brisant sur un récif."

#### Le 2 Septembre

E. H. Il y avait l'heuristique subversive dans leur groupe, ce processus de dépassement qui va de l'extra-blatt à l'imédiate-fiction. Mais au début on proposait une dérive par concentration hypnotique et une approche des phénomènes aléatoires et extra-normaux.

Ils critiquaient les magazines "féminins" mais ils lisaient de bizarres photo-fictions comme *The Mad and her Mistress*, ce bouquin porno des années 64 édité par S-K Books à New-York, qu'il suffisait de feuilleter à

l'envers pour voir une jeune soubrette bien roulée se déshabiller en compagnie d'une grosse hommasse à machoire carrée avec un air de travelo. Au centre de la publication, à l'endroit où la soubrette se penchait en avant en montrant sa culotte de dentelles noires où transparaisait avec force sa vulve poilue, il y avait un tracé d'encre qui avait bavé en traçant une sorte de phallus bleuâtre serpentant depuis le bord de la moule et suivait le haut de la cuisse nue au-dessus du bas, puis traversait la résille et se perdait dans les fanfreluches en collerettes d'autour.

L. J. Lydou : "Rien que des esplanades de bricolage au-delà de Fleurance, des parkings déserts à attendre l'ouverture, un peu de vent en ouvrant la fenêtre à écouter des radios débiles. Dans le marché, courses de grillage pour les poules et de pavés pour les morts avec le métayer. On en fait tomber par terre, on en balance, on en oublie... Un hirsute matois vend de grands piquets déjà fendus, en prétendant qu'ils résistent mieux ! Pain, café, tomates, brioche. Grand magasin, pressing rose et blanc, glacial. Fille dans sa voiture qui a l'air de rire d'un vieillard qui trébuche, son appareil dentaire en avant. Caissière, la tête ailleurs, avec soutien-gorge noir de mise en valeur : seuls ses seins sont là. Tristesse du commerce avec les morts, de la rage contre la bêtise des caprices, plat de gâteau aux abricots versé au chien, moutons enfuis qu'un paysan poursuit derrière la clôture, route défoncée, goudron arraché."

Pas mangé ni bu de la journée, mais marche bienheureuse de plus d'une heure qui remet les vertèbres et la tête en place."

A. N. Aube a le pressentiment de bientôt recevoir des nouvelles de quelqu'un. De qui ? Elle reçoit une lettre de son correspondant du Togo. Elle écrit à Énide qui lui a envoyée une photo de Touraine où elle se trouve devant une maison à la blancheur mélancolique de tuffeau, dite "de la messe de Onze Heures", instituée en 1664 par le sieur Boursier et son épouse. Puis

elle s'occupe un peu de sa collection de timbres.  
Demain elle part.

Le 3 Septembre.

E. H. Sœur Clyde : Dans la chambre du fond rue des Bonnie Brothers Jean-Louis Lorge bande son corps et de façon bien huilée s'enfonce entre les fesses de Johnny qui soupire (tout en lui parlant du prochain grand combat de Muhammad Ali qui bientôt on l'espère, aura lieu, malgré la suspension ; de Shakespeare), et Johnny se convulse d'extase...

Jean-Louis Lorge noue les mains sous ses épaules et le presse contre lui, l'empalant jusqu'au diaphragme ; Johnny Fétus pousse des cris de goret sur les pentes. Puis Lorge l'arrache de sa queue avec un bruit de ventouse de chiotte et l'installe sur un queen-vélo-vibreux pour infirme avec un tube de selle en saillie noyé dans de la mousse polyuréthane et dans lequel il glisse une ou deux pièces de vingt-cinq cents avant d'y enfiler directement l'anus avachi et distendu de Johnny.

Lorge pousse la manette : "Fais-toi mal, Johnny, voilà la sauce !" Et le vélo artificiel commence à onduler en tous sens comme dans une course de montagne pendant que se déroulent de grossiers papiers calques de paysages peints à la main par Walter Benjamin : c'est une partie hard du Giro ! On se déplace ; retour en France : voilà le Tourmalet ! Tiens, c'est l'Aubisque ! Le vélo penche dangereusement de droite et de gauche à toute allure, descentes vertigineuses, cahote par moments (éclats de rochers, gros cailloux mal concassés), glisse sur une poussière gris cendrée ; un appareil diffuse en même temps une autre sorte de poussière blanche plus volatile, projette des gravillons dans la gueule et sur le torse du coureur ; Johnny est obligé d'enfiler ses lunettes de protection au moment où J.-L. Lorge se met à braire, l'arrache du vélo et le jette sur un lit couvert de préservatifs usagés où cet ancien locataire a l'habitude de se vautrer en écoutant des chants grégoriens avec Marlo son compère, et une truie suisse au petit ventre gras peinturlurée comme un

perroquet qu<sup>e</sup> tout le monde appelle Suzy Palanus : un travelo en vérité, toujours assis et peinturluré.

L. J. Jean : "Encore la peur, la terreur toute la nuit, le désespoir suicidaire. Je me rends à peine, j'écris autour de la rentrée. La plupart du temps il pleut pour ce jour-là. Au contraire, sorte d'été indien en ce moment. *Expansions.*"

Lydou : "J'entends hennir et du vacarme, du côté de la cabane. Partie à la mairie en vélo pour porter 30 cts de photocopie ; la mairie est fermée, alors je continue vers Le Broustet : chemins de fougères à la couleur rabattue, de ronces moins agressives, vent froid comme une eau glacée dans les passages d'ombre sous les arbres, en chemisier blanc brodé ajouré.

Et je me rends compte que l'ânesse de Marcel est encore partie : il la cherche partout ; il la trouve au-dessus, la ramène, puis aussitôt elle repart au galop ! Je fais une longue balade et au retour, l'ânesse est encore à roder par là à travers bois qui braie comme une désespérée, mais on ne la voit pas. Marcel déboule : il la cherchait dans la prairie puis au-dessus, et ne la trouvant pas, il remonte vers les bosquets ; là, il la débusque, lui fout un coup de canne : elle repart aussi sec au galop ! Il grimpe dans sa 3cv, lui bloque la route en travers et l'ânesse redescend : elle est près du poulailler. Il l'attrape et la rentre avec les brebis ; de rage il en profite pour lui foutre encore un coup de bâton, un coup de pied au chien. Ensuite il les caresse tous les deux, cet imbécile !

Je repasse à la Mairie, je paye les photocopies et parle des fugues récentes de l'ânesse, ce qui fait rire la secrétaire ; je reviens puis je déjeune : le filtre se crève, café raté, je jette tout et recommence. Le temps se couvre vers dix heures trente, onze heures ; enfin café, plus de guerre (je pense à mon livre), ânesse rangée : le repos.

Je m'inquiète pour Bielle, qui n'a pas fait signe. Je rappelle le Maire : conseil pour les clôtures. Le metayer me rappelle plusieurs fois pour achat de maté-

riel (huile tronçonneuse, maïs, anneaux plastiques pour clôture), et avis sur la clôture. Un message arrive de Bielle, porté par Antonin : elle arrive au bus à dix-sept heures trente.

À partir de là moins inquiète, même apaisée tout à fait, quand Bielle arrive (je m'étais presque endormie, allongée), à relire un livre sur les actualités de 1900 à 1912. Le soir je partage un verre avec Bielle."

**Le 4 Septembre.**

E. H. West Side. Hill aime bien voir la Ford Taunus devant le petit hôtel de ville et ce genre de clôture compacte verte faite de bois emboîtés comme du plancher autour des petites maisons de banlieue ; il aime les Chevrolet Corvette rouges à bandes latérales blanches sur les portes aussi, et même parfois les samedis matins dans les hypermarchés, bon sang la ville calme, les autobus blancs à bande bleue ou vert pâle, les autobus scolaires jaune orangé, la verdure derrière les abribus, la cité, le soleil, les grandes avenues dégagées, tout ça... et en levant la tête le Tribunal aimable fait de petites briques rouges... les banques avec des grilles comme en Andalousie (un des seuls pays où on vient chercher la fraîcheur dans les banques) : tout ça sent fortement l'illusion démagogique.

L. J. Lydou : "Rien de noté avant la descente en vélo vers Saint-Puy. État de bien-être à partir, brume bleue au loin, de cette dernière journée d'été oubliée. Il fait 33° en ville. Dans deux jours les orages vont commencer. Individu louche sur le terre-plein de gravillons : je fais demi-tour, une hachette à la main.

Marques rouges sur le macadam, fraîcheur dans le Château et chaleur dehors ; teinte brune de pigne des rochers latéraux. L'aération toujours soudaine du départ ; des ombres régulières. On est plus au présent en bougeant qu'en restant sur place. Grand figuier inaperçu jusque là, sur la route du Puy. L'autre jour ici, sur cet aspect rocheux, andalou, plein de ronces, de pins secs, de bruyères, de fourrés incendiaires, de pêcheurs sauvages : une chèvre était sortie sur la route. Je me

demande ce qu'elle est devenue. Et de loin on voit les cols des Pyrénées.

Petits chênes lièges avec leurs feuilles vernissées en oreilles de faunes, à la force ramassée, tacite. Le village sur l'éperon, au-dessous et face au château d'Auvignon. Lauriers-roses dans le virage. La maison antique et le vaste domaine abandonné, avec ses palmiers, ses terrasses, ses promontoires... En face de ça immense étendue plate d'une zone morte avec ses camions de transport de fruits et ses entassements de palettes.

Au retour pêche trop amère mordillée à peine et jetée dans le fossé, et ensuite acheté deux sortes de melons, des brugnon, des tomates. Impression Atlantique en reprenant la côte, d'être près de Bordeaux, à cause de la plantation et de la profusion de cigales : comme si on avait oublié d'ouvrir les vitres sur le paysage ! Douleur de la verrue sous le bras droit.

Beaucoup d'attroupements en arrivant au village, sur le chemin de l'église. Un camion qui cherchait la route du Moulin, et qui bloquait la route avant la Mairie. Je lui indique."

A. N. Aube trouve André Mezzer devant la porte qui les amène à La Sauvetat en famille (elle salue Loulou, Christian et Gilbert), et retour. La famille Arrivet arrive pour le dessert. Tout le monde travaille aux abeilles, même Bernard Canredon. Tante Vania donne à Aube deux descentes de lit en loup ; elle ne pensait pas aller à Lourdes mais finalement il le faut ; on la force au miracle !

Dans la grotte à pied. Mais pas dans celle des Sarrazins.

En revenant ils ramènent Monseigneur Bringuet et rentrent pour un goûter au champagne.

**Le 5 Septembre**

M-C. N. Mila-Cali se lève à 8h 38 ; le soleil à peine au-dessus du pré, à droite, vers le Sud-Est, au-dessus des moutons d'Yankou, astre qui raccourcit désormais son orbe, l'incline près du sol. Vent et lumière frais sur la colline d'en face où au milieu des pins immobiles, les châtaigniers à reflets

blancs des feuilles brûlées par le soleil qui semblent des fleurs tardives, créent un remous beaucoup plus fort que les chênes et les rares peupliers d'au-dessus. Elle ramasse les premières châtaignes, à manger avec du salers.

E. H. Hill regarde cette femme passer dans le soleil des abattoirs de Westside : femme maigre, nez fin, queue de cheval, avec un pull jaune moutarde, portant un énorme paquet brun dans les bras, obligée par le poids à la fois de compenser en se penchant en arrière et de se recroqueviller autour, talons hauts... ordinaire en somme. Qu'est-ce qui peut l'intéresser dans cette personne ? Le quotidien dans sa simple beauté, la présentation de l'idéogramme du jour selon les chinois : *l'homme (rén) avec une charge sous le ciel* ; ici c'est une femme, c'est encore plus humain ? Les fibres de la beauté et de la vie sont intimement mêlées, l'essence de la beauté est impénétrable comme l'eau inattendue sur les feuilles de platanes verts et bruns sombres vineux dans la cour du grand magasin de bricolage d'où elle sort dans un temps d'été également idéogrammatique, parfait !

À présent il faut partir plus au Sud.

L. J. Lydou a reçu une lettre de Michel Dumaroy. Le métayer coupe du bois pendant qu'elle lit sur la chaise-longue près de la table de ping-pong. Aucune rumeur urbaine, rien que la rumeur d'un vent léger sous le soleil étal.

N. N. Nathalie devait se lever à 7h pour ranger le grenier mais elle ne se lève qu'à 8h au moment où Nycéphore frappe à la porte. Elle se lève et lui ouvre : il est rentré de Paris ce matin aux aurores et a trouvé un appartement rue Saint-Martin en passant par une agence (confortable, mais le loyer est cher). Il n'a pas donné suite au précédent. Ils discutent un moment puis Nathalie se prépare rapidement, car elle doit partir à Barcelone demain ; ils parlent encore de l'appartement puis Nathalie fait un chèque : il devra repartir à Paris pour finir de payer l'agence et la caution. Elle lui dit que la BNP est fermée le samedi mais il aura

50 000 + 11 000 + 15 000 = 79 000 F sur son compte. « Tu peux les retirer dès Lundi plus ce qui te reste du voyage à Paris. On peut faire encore un chèque pour le manque s'il y a. » Il lui rappelle les deux vers : "Non pas rose avancée qui entraîne l'orage/ Ce temps je le maintiens sans ruse, avec courage." À midi et demie elle va chez Courtine prendre le café puis elle descend prendre quelques cartons vides à la cave tandis que Nycéphore va chez les Roll à pied : ils doivent partir tous trois au Cap-Ferret. Il revient en bus au grenier et range avec Nathalie. Entre les caisses de là-bas et les cartons d'ici, avec l'aide des Courtine et des Didier, il en viennent enfin à bout. Vers 17h 30 ils ont fini d'emballer et Nycéphore part ; elle continue de figoler, loge quelques affaires sans importance comme autant de mots à ne pas dire, bourre de vieux textes frappés pour combler les vides au moment de fermer, imagine mal comment le camion des Delapente pourrait tout prendre, laisse un mot pour le retour de Nycéphore ainsi que papier et corde sur place et l'outillage pour les dernières minutes, sort, envoie un télégramme à sa tante (demain elle part à Barcelone), passe en ville, va chez Désobéi : personne. Rentre à pied en traversant le Jardin Public, où elle s'assied quelques minutes : elle est très fatiguée tout aujourd'hui, de plus enrhumée. Elle se souvient de ce que lui disait Nycéphore de ce moment de la disparition où on accède à l'autre et à la parole. Lassitude, Nathilassitude...

#### Le 6 Septembre

E. H. Il faut dire la colossale beauté de Ella : plus belle qu'Anouk Aimée, plus belle que Faye Dunaway dans *Bonnie* ou dans *L'affaire Thomas Crown* ; s'il n'y avait pas cela *ce continent ne tiendrait pas*. Ils passent dans la belle "rue de Chartres" près du Mississipi d'un exotisme inversé comme un roman de Boylesve, avec ses mélodies de jazz tout autour et si loin du temps pisseux de l'autre Cathédrale, devant les jalousies, franchissent la porte lambrissée et cloutée comme une

porte andalouse, rentrent dans le couloir frais garni de philodendrons et rhododendrons, ouvrent la grille de fer forgé donnant sur le patio marbré, les petites chaises, le réverbère, l'impluvium de lumière et la corbeille de fleurs centrale, les cactus et les énormes plantes grasses tout autour, tous ces verts caoutchouteux où se reposent des négresses, l'eau miraculeusement attentive et recueillie, l'escalier et la rampe de bois, les endroits peints, plâtrés, fragiles...

Non, les Étés n'ont pas de fin, non les choses ne changent pas. Quatre mois de voyage de nocces... et l'infini au-delà. La découverte de l'Amérique et la Recherche de l'Absolu en même temps. Tout le monde peut disparaître pour Hill du moment que la certitude de Ella est là.

Ils défont en marchant avec Ella les mêmes lacets de rues que contre les salons cirés de cuir des banques de Cordoue ; coléoptères ventilateurs des cafés de Séville qui se sont envolés avec les premiers colons et ont atterri en même temps qu'eux au moment de la construction des villes : tout un tracé humide à la limite de la moisissure parfois traverse les grandes villes américaines et signe le parcours des conquistadors. Cires, portraits et fruits glacés. Le claquement de la toile fait partir le chien rageur d'un coup dans l'herbe fleurie mais bossuée des terrains vagues.

N. N. Nycéphore accompagne Nathalie à La Victoire pour attendre le car jusqu'à la gare, et en la quittant il a un éblouissement, il est obligé de s'asseoir sur le trottoir. Fêlure et défaillance... Elle décide alors de revenir de Barcelone avant qu'il ne reparte, c'est-à-dire mardi après-midi. Elle voyage à côté d'une fille qui ne cesse de lui raconter sa vie ; elle raconte son histoire, mais ne se souvenant plus de ce qu'elle a dit en revenant des toilettes, elle brode et se fait aider par les autres passagers du compartiment, dont un curé, pour ce récit : elle devait être mariée de force avec un colosse turc ; on lui a dit le plus grand bien des prouesses sexuelles de ce dernier, qui avait un énorme

grain de beauté sur son truc, etc.

Nathalie trouve Jean-Claude à la gare de Barcelone ; en la conduisant chez sa tante, il lui laisse entendre qu'il y a eu des querelles violentes entre sa tante et lui. En effet le soir sa tante la met au courant de l'avortement de la copine de Jean-Claude ; elles parlent longtemps dans le salon. "En principe tout s'est finalement bien arrangé !" dit la tante. Nathalie pense à ce que disait Nycéphore : "On n'a jamais eu que des fondations négatives." Sa tante lui donne l'adresse : "Direction Diocésenne de l'Enseignement Libre, Rue des Saint-Pères, Paris 7ème." La seule chose qu'elles aient en commun avec Ramona : une tante à Barcelone ! Nycéphore dit que ça court les rues !

Le 7 Septembre

E. H. Hill commence à sentir l'Andalousie dans ce "trop-chaud" dont les benêts européens se plaignent ; ce temps lui rapporte sa géographie qu'il transpose à des indices grasseux, des épaisseurs de crème, des aperçus de tissus. Il y a marqué "Cleaners & Dyers" sur le côté de la camionnette qui dévale les rues en pente de San-Francisco. *Bar's girl mysteriously killed.*

Il n'arrive pas à fourrer toute sa robe dans le tiroir de sa main gauche pendant qu'il fourre Ella. Par la fenêtre on voit les gamins qui jouent au base-ball en pleine rue, dans une sorte d'esplanade au sommet de la colline ; ils ont un très bon lanceur. Ensuite il froisse le papier d'emballage de la robe. Le chat l'a vu. La boîte de conserve roule, roule tout le long de la pente jusqu'au bas de la ville avec un vacarme incroyable : tout le monde dans le quartier a dû l'entendre. Elle couche sa poupée dans le lit, boit son whisky, puis ils sortent. Elle a appris que Maggy s'était suicidée dans le tout petit coin de jardin où Allan avait établi son potager et cultivait ses radis

Le gars s'est approché de lui avec son pansement autour de sa main droite et a demandé à Hill s'il ne trouvait pas sa blessure étrange. "Je suis pas Kafka !" il lui répond. Il parle du détective, bien sûr. Car il s'agit

de Copernic, le copain de Newton ; ils se serrent la main en riant. Copernic dit qu'ils vont bientôt en France, avec Newton pour rencontrer Nicolas qui leur a envoyé ses ébauches de polars.

Il saute dans le tramway qui descend à toute allure sur la ligne Mason, court le long des entrepôts de briques, désescalade des séries de passerelles, escaliers de secours métalliques, grilles multiples à travers les vitres, escaliers de bois, laisse derrière lui le magasin de *Denis's Bags*.

**N. N. Le Matin** Nathalie va à la messe. Sa tante n'y vient pas. Elle y retrouve Claudia. Ensuite elle voit Señor Canreñon (Père) ; elle discute un peu avec lui. Elles reviendront le voir cet après-midi avec sa tante. En rentrant elle discute avec cette dernière du studio de Paris ; elle lui parle des frais d'agence ; la tante commence alors à se désoler, se lamenter... À table elles continuent à en parler, à mots couverts, car le Señor Canreñon mange des cèpes à l'aïl et au persil et de l'Excelsior, avec elles et le cousin. L'après-midi elles en parlent toujours. Puis à 15h 30 elles vont chez les Canreñon à qui elles exposent leur problème de studio sur Paris où ils ne sont jamais allés et n'iront jamais. puis ils parlent enseignement, travail chorégraphique, etc... Cela se poursuit assez tard où ils restent dehors pour discuter en prenant l'apéritif et mangeant de l'abondance et un gâteau aux noix avec du raisin. Vers 19h Señor Canreñon les rapporte en voiture. Le soir Nathalie discute encore avec sa tante de son départ à Paris. Elles se couchent vers 1h 30 du matin.

#### Le 8 Septembre

E. H. Hill a feuilleté un vrac de revues terratologiques, débiles, abrité dans un creuset de verdure épouvantablement frais des pluies récentes. Aucun intérêt. Il a épluché aussi parmi les livres trouvés dans la librairie de Larkin Street un ouvrage avec des schémas néo-husserliens hyper-chiants sur la problématique du rapport entre le temps immanent et la répétition infinie

des instants de la mémoire, tout cela aussi rébarbatif que le fait d'essayer de se sucer en solitaire sur un cheval au galop. ("On est tous des épiques *Uns* !" dit Nicolas)

Heureusement il s'en est sorti en plongeant dans les arcades d'ombres préhensives de *Christ est ressuscité* de Biély (fraîcheur littérale), ou de deux ou trois très beaux poèmes de Brodski traduits par Olga, l'amie de Ella. L'important, c'est de débarasser son cerveau d'un fardeau qui l'encombre, afin de pouvoir élucider d'autres problèmes. Et ceci sans fin.

Il y a cette femme à côté qui ne veut pas quitter Carl (elle crie ça à travers la cloison) ; et lui ne veut plus des rendez-vous dans la cabane ; mais elle lui dit que Carl va le descendre comme il a descendu son ancien amant, et lui : "On va trouver une solution."

**A. N. Aube** : "Papa est malade. Il ne se lève qu'à midi. Contrecoup de Lourdes ou miracle inversé ? Il fait très chaud. L'après-midi j'entreprends une étude documentaire comme je les aime bien : sur les coquillages, branches, feuilles, hippocampes, etc.

Réunion sur l'inter-communes.

Je fais de l'Art Graphique à la cuisine en écoutant la radio, et *L'opportuniste* sur un petit 45, puis je regarde deux albums de tapisserie que Maman m'a rapportés. Bal sur la place. Il fait bien froid."

#### Le 9 Septembre

E. H. Hill aime beaucoup tous les exploits du *Trou Vert* dans le *pulp magazine*, cette sorte d'anus en lasso, qui est capable de s'infiltrer dans les moindres recoins, de traverser toute la rue principale puis de s'infiltrer sous les portes du saloon et d'aller lâcher une petite auréole de chiasse dans le crachoir situé sous le comptoir, *Trou Vert* qui vocifère et qui chie à la figure si besoin est, comme pour bien marquer le lien à la boue de l'Europe. Les mouches nerveuses zigzagantes se fichent avec un bruit sec sur son crâne, sous les cheveux, comme des projectiles, des tiques, petites, noirâtres, denses, dures à crever.

É. E. Erec : "Ici, les ânes se roulent dans l'herbe ; le matin est beau et très frais : j'ai couru en vélo pour fuir mes migraines terribles, cherché un gâteau aux abricots avec le chien dans la voiture. Le toit de "notre cabane" est réparé par mes soins après escalade : c'est pour toi. Soleil très lumineux mais très marqué par l'automne. Le Christ fait dormir en automne, à l'époque de la rentrée : il donne le bon sommeil des absolus, qui est meilleur que l'étude. Je t'embrasse avec ses lèvres."

Énide a reçu une lettre de Aube qui partait à Lourdes.

#### Le 10 Septembre

É. E. Erec : "L'après-midi j'ai vu Gérard et ses déménageurs : trois gros, dont un prof de karaté et celui qui a un ventre énorme, toujours furieux le matin. Les dernières caisses... des étagères partout dans des appentis successifs... une sorte de mezzanine dans un ancien garage... partout des planchers détruits au travers desquels on risque de passer. Sa nouvelle maison magnifique dans le quartier résidentiel de l'Hôtel-de-Ville : jardin, palmier mais lierre à surveiller sur le toit. Après cinq jours de déménagements à trois camions par jour, la maison est déjà pleine !"

#### Le 11 Septembre

E. H. Par la fenêtre Hill voit se dégager les petites maisons à deux ou trois étages au plus de ce seul pâté où il était ces jours-ci, mesures presque en ruines et qui font qu'on pourrait se croire à Paris ; et aussitôt derrière : le dressement des buildings. Il y a des rats à côté et le voisin avec sa tenue dégueulasse de détective privé, sa chemise qui dépasse et la bouteille de whisky vide encore à la main ("Sa seule utopie !" qu'il dit) ; il méprise les noirs de l'immeuble, il dit que ce sont eux, ces voleurs et ces assassins qui entretiennent la saleté. « Ne vous excitez pas en parlant, lui a dit Hill. Il y a aussi des sujets d'intérêt général. »

Sensation de temps suspendu quand Hill sort dans la rue avec cet affrontement de deux villes ou de deux échelles différentes, qui n'est qu'un espace retrouvé, comme un moment de soi qui n'aurait plus lieu. Associée à ce néant d'être, la puissance colossale des

odeurs, des puanteurs et des sensations du moment présent : plus de généralités, rien qu'une très forte présence au monde (il a senti cela le tout premier jour, saisi par la démesure des verticales, et il avait cru que c'était simplement dû au décalage horaire). L'existence est d'autant plus forte qu'il n'y a plus de raison d'être, pas d'origine, rien qui puisse en deça démontrer le fait qu'il soit là, et donc encore moins la nécessité d'y être. Il court dans ces après-midi torrides d'entrepôts, et les entrepôts gardent les parfums de tous les agrumes qui les ont traversés, mais les entrepôts ne sont pas une catégorie, tout au plus une enveloppe vide. Ce temps orange annule toute antériorité et pour peu que la pluie vienne, elle dénouera les cordons du présent en laissant les lacets glisser sur eux-mêmes, sans cause ni autre raison que la fraîcheur. Pour Hill la moiteur américaine renvoie bien à la canicule andalouse et aux quais de Bordeaux (cette pesanteur humide) et cependant tout cela est du pur espace : les autres villes s'emboîtent ici, sans date.

É. E. Erec : "Il fait frais. Dix degrés de perdus depuis le début de la semaine. Re-dormi un peu le matin. L'oie morte a été emportée par le renard. La maladie toujours, avec les dindes, aussi. Changé la paille de leur abri pour pas brusquer l'oie vivante qui survivra pour nous, je l'espère jusqu'au Noël de son assassinat. Pris une tisane au gingembre en fin de journée, plus agréable par temps froid."

#### Le 12 Septembre

E. H. Il se dit : les voilà tous disparus, amis, maîtresses, détalés sauf Ella ; ils auront eu peur là aussi, comme Don Altro fuyait les putes dans les auberges ; il se souvient de ce qu'il en disait : elles obtenaient cela par force des voyageurs fourbus ; eux à la renverse moulus du voyage se laissant faire et demi-sombrant dans le sommeil. Dans cet état la jouissance était sans doute comme avant même l'Andalousie, avant qu'elle n'existe comme province à la surface du globe, réduite à ses seuls cailloux, son état torride, avant même la graisse des machines-outils de Manolo et d'autres,

dans une pré-adolescence du pays... Préférons la bonne santé et l'imagination.

Alors Hill voit flotter un drapeau très clair en rebord d'un promontoire, une sorte de jetée de béton, et avec ce flottement les idées de la crétine qui le poursuivait à travers les rues voilà quelques années s'évanouissent, sinon s'il y repense il voudrait lui casser les os, lui arracher les aisselles... Ce menton preugnate, ces dents, cette machoire simiesque, ce manque total de charme, cet état d'esclavage consenti jusque dans la tenue. "Il te faudra un toit", elle lui avait dit à la fin et il avait entendu "Il me faudra un moi."

#### Le 13 Septembre

E. H. Quelques travers de porc et de la saucisse chez le vieux trafiquant un peu tueur de temps à autre, pour Hill, un peu de pastèque, des tranches de chorizo, du fromage blanc sur du muesli toasté, un œuf à la coque avec deux tranches de pain de mie, deux ou trois bribes de fromage rouge étuvé, de la confiture de mûre et ça suffit. Pas besoin de faire revenir des pissenlits dans la graisse. Il a recollé ses lunettes, il s'est rasé, il s'est coupé les ongles des mains et des pieds : il est méconnaissable ! La beauté n'a jamais qu'un pied-à-terre, par ici.

É. E. Erec : "Remis une couette supplémentaire ; pas eu froid cette nuit mais mal à la tête. Guetté avec le chien de 10h 00 à 11h pour surveiller le renard. La deuxième dinde est faible ; le renard a sûrement cherché à s'en emparer mais, je l'ai mise dans l'abri bien fermé. Je reviens demain."

#### 14 Septembre

M-C. N. Quand Mila-Cali ouvre la fenêtre : immensité navrée par la pluie des orages nocturnes et grandes nuées blanches à l'horizon comme après la mousson au Vietnam ou au Cambodge, cette mousson qui rythme formidablement la crue du Mékong, le géant endormi à la puissance diabolique dont leur a parlé Marguerite. Mila-Cali a rêvé que Nicolas et elle avaient des enfants et que par l'intermédiaire de sorte de "palets" électriques de télécommande ils faisaient du mal à leur fillette déjà grande sans le vouloir. Puis elle rentrait plu-

sieurs fois dans leur petite voiture décapotable, sur leur chemin boueux, et celle-ci se retournait, faisant des tonneaux, déportée sur le côté, semble-t-il ; on voyait la petite au-dessous, coincée, qui avait très peur, criant. Mais à chaque fois heureusement Nicolas venait les délivrer et les sauver, même si cela se reproduisait maintes et maintes fois au cours de la nuit...

Elle écoute à présent ces chansons, toutes gorgées d'un interdit de pulsion caverneuse, à la limite du *ta da di tadada*, "*while Suzanne holds the mirror*", *soto voce*, d'autant plus freudonné que viscéral, voix grasseyante, grave, épaisse, profonde, pulsar nocturne aussi bien énoncé dans les sifflantes que dans les gutturales. Elle pense à Cohen et à Nicolas à propos de la Rentrée des classes, goulash hongroise à la crème qu'il lui avait préparée, chasse dans l'après-midi avec un vent frais, une aimable lumière "à la Corot", disait-il, et de petits nuages blancs.

E. H. Ça va arriver. Luis 19 ans grimpe sur le toit de l'immeuble. Il a en réserve quatre pétards : deux calibres 22, un 32 et un 38 qu'il planque toujours dans les buissons ou les poubelles de la cité ou sous les bancs. Il prend un 22 et tire trois fois de suite sur les crackers dans la cour. Quelqu'un hurle : "Ils tirent !" et la cour se vide en un clin d'œil. Pendant ce temps Annie, 14 ans, en profite pour traîner à quatre pattes en train de chercher des miettes de coco tombées sur le toit, à picorer comme une poule. Elle frissonne à cette seule pensée de *refuser*.

"Fond incertain mais catastrophes probables. Qui sait, se dit Hill, quelque chose va bientôt arriver ; je le verrai ; peut-être est-ce déjà tout près, dans ce Quartier, sur les quais..."

Il observe les maculatures du goudron en été : comme une intériorité. Teddy Robin est toujours dans la Zone avec les Émissionnistes télépathes. La Loi ne s'oppose pas au Désir. ("Et l'Inquisition aux gogues !")

Dans cette chaleur de plein été indien, Hill regarde dans une vieille télé noir & blanc un polar sur la drogue, l'histoire d'un indic en manque en hiver, puis en sortant

croise Zinia Clyte qui hurle au mégaphone comme elle le fait toujours au milieu d'une manif qui passe, fille d'un anarchiste acharné, épouse d'ouvrier militant communiste ; et elle hurle tout le temps l'ordre de jouir de l'état de femme en n'ayant jamais joui de sa vie : cauchemar dont son compagnon militant s'épanchait auprès de Hill dans des soirs de beuveries en fin de manif : il lui fallait la limer pendant des heures sans qu'elle cesse de mâcher son chewing-gum une seule seconde sous le chaos des soleils refroidis ("par carrillons et par chaos"), souriant artificiellement sans rien ressentir, le rapport sexuel se réduisant à ces allers-retours sans fin, ce frottement d'un morceau de tripe caoutchouteuse pleine dans une tripe creuse, comme s'il fallait produire du feu avec, préhistoire de l'amour, au contraire des films de Feyder ou de Vigo : pas une épaisseur, mais un "feuillelet" d'humanité : un peu de brume sur la rivière, une couverture, un bol de soupe...

#### 15 Septembre

M-C. N. Journée de merde catastrophique : Mila-Cali ne peut dire que cela avec cette pluie qui *ravache*, comme ils disent ici, cette pluie de vaches, de culs mouillés bénis de fiente, cette pluie déjà là de toute éternité, cette pluie qui est la bêtise même, ignare, qui dévaste tout, qui annule toute histoire (dont les vestiges ne luisent qu'au soleil, quand cette pisse les rend navrants), et qui va si bien avec les protestants, les résidus d'Allemands d'ici qui coulent dans le béton les moindres ruines du patrimoine. Elle est partie ce matin tôt sous le déluge qui l'a faite cauchemarder toute la nuit à cause de son vacarme sur les tôles du chalet, et ce soir d'en bas de la vallée déjà sous les bourrasques elle imaginait cela encore pire ; elle voyait ces grosses outres prêtes à se répandre ici sur les hauteurs et c'était bien ça ! Ça n'a vraiment rien de judicieux cet acharnement de gadoue, de prés entiers dont la glaise s'effondre et tombe en contrebas, ces canalisations bouchées, ces buses butées, bourrées de feuillasses et gravats, niaises. On est à partir de cette saison dans l'entonnoir de merde qui caractérise ce pays ; non, vraiment rien d'exotique, aucun appel lointain, rien que la chute, l'aspiration haineuse à tomber, cette

succion de chiotte, la tête enfoncée dans le cul, et toujours plus loin dans les méandres béants de l'Intestin du Diable, voilà leur vision de l'Oroboros. Tu parles d'un Éternel Retour ! C'est sans doute parce que c'est lié à la misère, l'incertitude de l'abri à cause des nombreuses gouttières qu'elle a toujours connue étant petite, la menace d'écroûlement des poutres pourries et du toit rafistolé, les lézardes des murs, l'impossibilité de se chauffer et la nécessité de se coucher dans des draps glacés d'humidité au milieu des dizaines de bassines et de casseroles tintantes, les infiltrations par les fenêtres qui finissent par imbiber le matelas...

E. H. À suivre les grands parkings déserts en été, longer les goudrons de certitude, Hill croise le clodo surnommé *Épanchement du jour* avec lequel il aime bien parler de cinéma, célèbre pour sa fabrique de télécommande pour nanas : « Je ne m'accorde plus aucun sursis dit-il, le dégoût de moi est insurmontable ! » Il est en train de tenter de coiffer ses rares cheveux en mèches latérales dans les toilettes sombres du parking avec éclairage plafonnier qui souligne ses énormes tâches d'alopécie rose. « J'ai raté la greffe voilà quatorze ans, il dit, quand j'avais encore un poste et du blé ; j'aurais dû écouter l'oracle du coiffeur, quand je fréquentais encore le coiffeur. Un homme chauve doit mourir, Vigo l'a dit ! Un copain à moi a pris des bajoues : c'est atroce ! Et tout son caractère s'est bouleversé ; il porte le mépris sur lui. »

Il range son peigne, sort au moment où deux nanas rentrent dans le sous-sol récupérer leur voiture ; il sort sa télécommande et appuie dessus une fois en pointant l'antenne vers la fille en tea-shirt bleu-vert et *Perfecto*, short jean aux hanches laissant passer un bourrelet : le short se dégrape et tombe illico ; elle marche dessus et continue, grasses fesses ballantes...

« Elle croit sans doute m'échapper ! » qu'il dit. Deuxième pression sur un autre bouton du clavier : la petite culotte imprimée de lauriers-roses explose et les fleurs tombent au sol après de longues courbes. Elle continue de marcher en déhanchement circulaire creu-

sant vers l'avant mais *Épanchement*... la contourne. Troisième appui de face : la vulve s'ouvre et il fourre illico son mandrin qu'il avait sorti et qu'il était en train de tripoter depuis quelques minutes, et la baise tout en marchant à reculons tandis qu'elle continue à jacasser avec sa copine, jacassis entrecoupé de hoquets quand le clodo bourre à fond son véritable cigare *Perfecto* cubain. Arrivée à sa voiture elle va pour se pencher et ouvrir la porte ; *Épanchement* en profite pour la bourrer de farce, puis il arrache son gros tube caoutchouteux turgescent qui dégoûte encore, avec un gros « Ahhhhh ! » de jouissance, et au moment où la fille dégage son abricot en se penchant pour ouvrir la porte, il la contourne vite et la fourre derechef en levrette, puis décharge un nouveau vrac illico en lui écrasant la face contre le volant ; ensuite il déconne et lui lèche l'oignon en signe d'adieu, la laissant avachie sur son siège.

Il lui chante une berçeuse, après lui avoir appris la syncope, et d'un coup vif et délicat de cutter comme avec une plume il lui coupe la carotide. Le type tout enrubanné et baillonné de scotch assis à côté ne réagit pas tout de suite et ça commence à jicler contre la cloison de droite avant les premiers soubresauts, et avant que lui-même, tranché à son tour, en se cabrant dans l'agonie ne se projette en hoquets par terre sous le tableau de bord.

C'est alors qu'*Épanchement* jette sa télécommande à terre, faite d'une boîte de sardines vide au couvercle perforé de plusieurs trous grâce à un décapsuleur, dans lesquels il a coincé des perles de verre de couleurs. Le faux cadran est entouré d'un fil de cuivre qui part en antenne et une ficelle de chanvre gris assujettit l'ensemble.

(Pas un canon qui ne soit rattaché à son chef par de menus fils de cuivre et d'acier. Ce sont les fils qu'on apercevra tout d'abord, courant le long des murs ou des talus de terre fraîchement remuée.)

Le 18 Septembre

M-C. N. Pour Mila-Cali les sous-bois sont clairs comme s'il n'avait pas plu ; retour de la sécheresse, endroits ménagés de la saison précédente avec toutes ses fougères brûlées de soleil, ses arbousiers vivaces, ses ronces drues, exaspérantes. Cette nuit il y a eu un bruit de grêlôt dans les arbres, mais ce n'était ni grillon ni cigale. Mémé Marouchka a préparé des girolles à l'ail et au persil avec une côte de porc aux lentilles brunes et un gâteau au caramel.

A. N. Nany : "Aube m'a dit ceci : qu'hier il faisait froid, et qu'il y a eu le match de basket inter-communes Terraube/La Sauvetat. Terraube a gagné 7 à 5.

Notes : Je tire sur mes illusions par la fenêtre de l'atelier de gravure, face au Fleuve, me vide de mon sang, lance ma peau sèche dans les herbages des jardins en contrebas.

Lustre anachronique dans un bâtiment lointain, qui bourdonne faiblement de leurs citronnées.

Chiens sur les mottes déjà pelées.

Passé tout le temps précédant à observer les effets de quelques degrés supplémentaires de froid, sur la foule précipitée dans les rues du centre.

Le vin doux et pétillant, bourru.

La tension forte de tout le muscle arrière de sa cuisse dans son bas noir quand elle marche.

Pluie incertaine ; ivresse diffuse ; vibration suroxygénée des passantes ; dilatation de la pupille.

Visage immédiatement *gros* (ils le sont tous !) de ces deux jeunes étudiants dans le bus : l'une blonde à mèches et lunettes, l'autre brun frisé. Tension et appétit jusqu'à la voracité de toute la face vers la vie à venir, gloutonnement du futur.

Essayer d'imaginer d'ici, moi bien plus maigre et en retrait, quelle sera leur position, leur visage au moment des fiançailles (déjà plus lisse) puis du mariage, comment le brun sera alors bien rasé et comme raboté de sa vultuosité qui laissera désormais place à une *assise* ? !

Leur assurance d'un coup : brune et blonde ! Et la mèche ?

(La jeune mariée monte les escaliers, déjà !)

Avant cela, tout à l'heure : comptes-rendus de l'être depuis différents points. Trois degrés de différence dans ce quartier d'orthensias, là-bas. Grand épendage des faux solaires sur l'esplanade où vont rouler les premiers marrons à la tendre cartographie ; j'observe une silhouette fondre entre les branches basses du tilleul : elle a des reines-marguerites, un pain, un panier en osier où tout repose.

Comme elle est réelle !”

\*

“Se suicider par analyse, au-delà des pistes cendrées, ranger les détails de l'existence du petit garçon, mettre en ordre ses travaux dans le coffre, ses accumulations de lignes, de pages, refermer, et changer d'existence.

Claquer !

Neuf à chaque aube !

Vieux problème de se *mourrir* : de ce que l'on *M.*”

\*

“Non pas une idée abstraite, mais un tressage matériel de tous les éléments, de tous les métiers, pas seulement objectif descriptif, mais plutôt schizophrène et tissé...”

“Elle avance son pied”... détail de la broderie des chaussures, puis ensuite l'asphodèle qu'elle frôle, les espèces botaniques... le nimbus... les caractères géographiques, géologiques, son inscription sur un glissement...tout ça très clair ! Que tout l'univers participe de sa marche et qu'on le sache... Spécifier la façon dont le couchant vient... que l'univers soit une matière active, un filet tressé autour de la personne et des actes.”

R. N. “Au moins un sol en commun, un sol en commun dans la maison il faudrait, écrit Nicolăi. Pour isoler de la terre battue. Ceci en dehors du fait que les différentes parties appartiennent aux parents, aux enfants, etc. Il faut utiliser les économies qu'on a réunies pour faire construire ce sol.” Sans doute il délirait encore à la suite d'une dope un peu forte. “Et puis je dois te dire aussi que j'ai vécu cette expérience extraterrestre en profitant de l'aurore boréale où tout le monde a

pris une série de médicaments pour se diviser, et on s'est tous morcelés, éclatés ; tout le monde sauf Geneviève, parce qu'elle a une sensibilité particulière du foie à cause d'une jaunisse récente. Je t'avouerai que c'est resté énigmatique, ambigü : entre la division et la mort. Et pendant ce temps-là, la même nuit des extraterrestres, des gitans sont venus travailler au Camp. Il y en a un qui faisait des bonjours à la fille du concierge portugais, ce gros con, et moi j'étais pas d'accord pour engager tout de suite la conversation, surtout depuis que l'anar du Camp s'est fait virer après avoir traité un matador de fasciste à la sortie des arènes (“le cortège funèbre du torero Manolete traverse la place du marché”) ; on ne sait pas trop qui les envoie ; par contre je leur ai dit qu'on aurait sans doute besoin de main d'œuvre chez nous, à cause de ce problème de sol instable. Le gros portugais, lui, Joseph, il faisait la fine bouche pour une toute autre raison, et refusait de les engager comme s'il allait prendre d'autres gens. C'est lui qui se fait enculer par les petits arabes du coin en pensant à autre chose. Pense-t-il seulement ? L'autre jour où il était *borracho*, il a fait encore son numéro scatophage du Trou Vert.

Alors une fois que tout le monde s'est divisé, tout le monde se recompose peu à peu, ça prend pas mal de temps, et les seules personnes qui se sont pas divisées (en dehors de Geneviève, pour les raisons thérapeutiques déjà dites), c'est le responsable, pour pouvoir surveiller les autres (ils le dit). Et avant d'éclater en morceaux on était tous des sphères, des sortes de boules protoplasmiques.”

### Le 18 Septembre

N. N. Nycéphore a rendez-vous avec LA RONDE DE NUIT à la Chaussée d'Antin, Cabinet de Détectives Privés. Il rencontre deux détectives : Newton et Copernic, (dont il avait déjà vu le premier, en mai), avec Zelda leur secrétaire et un Inspecteur de leurs amis, Kafka, qui passait par là avec un psy et avec lequel apparemment ils bossent régulièrement. Ils lui parlent de *Cinéma et Publicité*, des trucs frauduleux refileés à la limite de la perception, qu'ils sont obligés de traquer en ce moment en passant toute leur journée

au ciné. Ils lui donnent leur numéro BAL (comme 6, 35) 24 41. Leur bureau d'enquêtes est situé rue Montmartre, au-dessus d'un cabaret de nuit, le *L*. Il pense réserver ce job à Nicolaï de retour d'Espagne ; il y a un autre boulot d'enquêtes qui l'intéresse peut-être plus, de mesure des appartements pour les impôts, chez un certain Ranoyer, 10 rue Montéra, Métro Porte de Vincennes ; sa firme s'appelle *ETEA* ; il y va. Le gars lui offre 3 Francs par H2 en immeuble neuf à Paris et Banlieue, 4f par immeuble ancien à Paris et 4F 80 pour la banlieue, 9F 50 pour R sans H2 à Paris et 10F 50 en banlieue ; et pour H1 et M2 les tarifs sont à débattre ; pour le C le tarif est le même que pour le H2 jusqu'à 150m<sup>2</sup>, et au-delà autant de fois qu'il y a 150m<sup>2</sup>. Le rendement est à peu près de 6 imprimés R + 1 H2 par jour, lui dit le gars ; il faut toujours s'adresser au concierge. Son numéro d'agent sera le 33.

Il retombe par hasard sur Newton qui lui offre un pot rue Dauphine. Il lui raconte qu'il a rencontré Nicolaï, en mai. « En ce moment on est sur plusieurs projets, il lui dit. D'abord pour le 22 Octobre, le lendemain de Sainte Céline, on est sur une piste avec les *Enquêtes Dupont*, autour de Robbe-Grillet, à propos d'une minette qui lui a fait des problèmes, une fille plutôt discrète, Prudence Cracko elle s'appelle, dans un film. Il y a aussi une jeune Coréenne, qui essaie de lui faire un chantage minable, vous voyez le genre ! Celle-là n'est pas fiable.

Pour R.-B., c'est sa femme qui lui sert de rabatteur, apparemment, selon ce que dit un copain à lui de *Minuit*. Et à minuit tout est fermé. Elle aussi : totalement fermée. Peut-être vous pourriez avoir des tuyaux en traînant autour de l'Hôtel de ville, du Dahlia Hôtel. Moi à 18h il faut que j'aille au Golf Drouot pour rencontrer Jean-Pierre Kalfon et les *Brouille-Marteau*. Vous savez, y'a une pâtisserie en gros rue d'Hauteville ; là-bas il connaissent bien Robbe-Grillet, vous devriez y aller. Pour me rancarder vous me trouverez dans le

RER, le dernier wagon : je fais semblant de dormir. Ou sinon 1 rue du Perthuis sous l'enseigne de l'opticien, les lunettes géantes (*À la Vision !*) Mais ne tardez pas trop : aussitôt après je fonce à mon club de karaté, à Boulogne-Billancourt ! »

Il sortait quand il se ravisa et revint vers Nycéphore : « À propos, j'oubliais : le 18 décembre à l'ARC à 21h il y aura Andy Wharrol, si ça vous intéresse. Si vous le connaissez pas, ça vaut le déplacement. Mais méfiez-vous, il y aura sans doute aussi parmi les curieux cet empesé d'Ermanno, le faux-frère de Monique. Le téléphone de Kalfon c'est ODEON 12 33. Et on le trouve souvent chez un brocanteur, rue de la Truanderie, vous savez une des rues-aux-putes derrière le Châtelet. Sinon j'ai su que Monique était revenue à Sainte-Anne, rue Cabanis. On peut la joindre au 402 99 50 avant 10h le matin, sauf le samedi. Des clubs de karaté par ici ? Je sais pas, mais en allant à la Fédération 12 rue Lecuireot dans le 14ème ou en appelant à BLO (comme Blood) 52 00, vous pouvez avoir des adresses. Ciao ! Nous parviendrons à tout ! »

#### Le 19 Septembre

É. E. Erec s'est levé à 7h avec un mal de crâne épouvantable, pour partir chez Chris et Sivre les aider à poser une plaque d'aggloméré au plafond. Impossible de se lever à 6h 1/2. Il a pris à peine de café en partant et 2000mg d'aspirine. Travail très laborieux avec Chris et Sivre pour cette foutue plaque qu'il faut retourner sans arrêt, recouper, ré-installer, et même à la fin, il y a la partie gauche qu'ils vont devoir recouper sur place car elle ne plaque pas sur la poutre. Café après cela, et beignets chez eux. Rendez-vous avec Bernard Renac ; ensuite il passe prendre Perroche puis ils vont acheter du révélateur et du papier photo chez Léonard, avant d'aller voir Bernard Passy pour la galerie d'Arcachon qui pourrait les exposer. Leur employé tunisienne demande à Erec de l'aider pour la rédaction de ses mémoires. Perroche repart ; Erec passe au *Suma* prendre du café et des moules, puis rentre aussitôt ; mal de crâne toujours là, flottant, insidieux, entre peau

et os. Ennui, ennui éternel et fondamental.

Il retrouve Énide et reprend un bon petit-déjeuner avec chorizo, miel, confitures, plusieurs pains et corn-flakes au yaourt. Café plus corsé ; il s'allonge pour travailler, écrit un texte, et finit par s'assoupir une demie-heure. En fin d'après-midi il prend de nouveau deux aspirines. Énide arrive ; ils mangent une bonne moitié des moules préparées dans leurs coquilles au beurre, huile d'olive, persil et ail, accompagnées de pommes frites minces grillées au four : excellent !

Le soir il ne regarde pas la télé mais indique à Énide un magazine sur les amours de Berlioz, qu'elle regarde et apprécie. Après cela lui parle du film consacré à la préhistoire. Crâne de singe toujours ambigu, plein de signes.

(“J'étais avec Énide dans une exposition ; on était ensemble, et je pleurais contre elle de désespoir et de solitude.

Il y avait une énorme file d'attente avant d'être admis ; l'endroit qu'on choisissait de voir était consacré à la cuisine : il fallait deviner ce qui était représenté. On voyait des sortes de morceaux de croûtes alignés : c'étaient des matières, sans image. Croûtes de pain ou autres, noirâtres... enfin, on finissait par trouver le terme juste, qui était bien plus rare et surprenant.”)

A. N. Aube : “Évidemment mon frère ne sait jamais dire s'il est satisfait ou non...! Peut-être !... On verra bien le résultat du concours. Nous allons à l'école pour une photo du bateau. Il fait beau et chaud, comme disent les Belges en contrepèterie.”

Aube aborde le versant automnal en passant à la vigne où sont les vendangeurs, et elle rentre avec le tracteur : ruisseau tout fourmillant de lumières sous le vent frais faisant frissonner les frênes : tout un creux de la saison, l'eau noire, les mousses charnues, les fougères fournies, l'aubépine en tonnelles, même sans fleurs, à quoi elle supplée par un surcroît d'humidité.

#### Le 21 Septembre

M-C. N. Le chat dort dans la chambre, loin de la fenêtre, presque invisible sur des lainages noirs. Sur la gauche, la buse s'envole d'un cerisier dès qu'on la regarde, même de très loin. Une pluie légère ; les bois que le métayer a rangés sur le bord

de route sont à peine mouillés.

#### Le 22 Septembre

L. J. “C'est Maurice Automne : d'un matin l'autre, le soleil saute de pommier en pommier, en haut du chemin, aux alentours de 8h. À cette heure-là, le petit coker du voisin inspecte les moindres recoins du talus ou des fossés d'évacuation, renifle à tout va, fait bouger sa queue comme pour une alerte, traverse le grand pré en tous sens comme s'il cherchait à le rayer pour en faire disparaître la verdure : invisibles desseins des animaux qui nous sont étrangers, et qui sont pourtant la vérité du monde.”

#### Le 23 Septembre

L. J. Le soleil se lève de plus en plus tard et de plus en plus loin, à l'horizon en limite du pré des Bretons, toujours plus à l'est, sur la gauche, grand espace bien dégagé où on puisse l'admirer surgir sur une herbe encore très verte. Lydou sent les foulards de soie du froid aux bras et autour du cou dans la matinée. 10°. Repas de poulet aux haricots préparé par Bielle et trois fois du café. “Des haricots sonores !” Elle a remarqué le paysan près de ses légumes en face de la mairie, le chien sous les branches du pêcher, le soleil pâli par la saison, or qui blanchit, les roses et les pois de senteur orangés.

(“Beth-Saïda !”)

En observant les poulets s'épandre autour du lavoir, elle entend les cris aigus des buses assez loin au-dessus des arbres à gauche. À présent elle a chaud après avoir traversé le bois et marché sur la route (“revu le Territoire Pascal”), à lire doucement sur la balançoire en évitant de poser le pied à faux à cause de la cheville sensible. Sur la route elle a rencontré l'équipe de fauchage des cantonniers au milieu de la foison des herbes folles. La barrière de barbelés des J. est à présent totalement effondrée.

Le soir ciel étoilé moyennement, un avion passe avec lenteur clignotante.

A. N. Nany : “Tout est humide, il a plu, il fait noir,

le soleil n'est pas levé. Avec les cauchemars tout devient boueux et sinistre.”

**Le 24 Septembre.**

A. N. Nany : “Aube est dans une tenue noire et on projette un film ; elle est tout près de l'écran, latéralement par rapport à moi au lieu d'être de face, car elle m'ignore ; on lui reproche la mort de son frère en vélo, et à cause de moi le ratage de sa carrière ; elle est triste de ça et j'essaie de demander conseil à Michel, des gens que j'aime bien, sur le fait de pas accepter la rupture avec elle. *Ça paraît être une chose monstrueuse. Une autre fille s'énerve et me dit que je n'ai pas le droit de dire ça.*”

**Le 25 Septembre.**

N. N. Nycéphore : “Il a plu. Mais sans qu'on s'en rende compte. Tout est détrempé. J'ai vu en vélo un faisan, petit arc-en ciel au milieu d'un pré humide et vert cru, sur le canal de l'Ourcq.

Plus tard, au retour j'ai aperçu sur le bord de route un animal de couleur fauve, sans doute heurté par une voiture, pris dans les tremblements de la mort par tous ses membres, et je n'ai pas osé m'arrêter, de crainte que ce soit un chien : j'étais coupable, infiniment coupable. Je donnerai toute ma vie pour un chenil immense. Il n'y a aucune explication rationnelle à tout ça.”

**Le 26 Septembre**

M-C. N. Toujours le bénéfice d'une nature extrêmement reposée parmi les lignes obliques de recrudescence des champignons sur les pentes. Mila-Cali voudrait bien clore l'année là, si ce n'était pas méconnaître le génie de la neige.

Elle a reçu une information sur les “blastomes de Zacharias”, ces monstruosité qui sont poussées sur les avant-bras de quelques-uns du groupe de leurs amis ; le nom vient du violoniste Helmut Zacharias, le premier à avoir eu cette maladie : on avait cru que cela venait du frottement du violon. Elle pense au “Zudiome correct proutant la lèpre herbue des prés” du poème de Nicolas, et aux quelques obscénités comme *Tu Débordes, Valmore* qu'ils a écrites en hypokhagne cette année, aux mirlitonades avec Nany et Jean-Claude.

Elle veut manifester le grand bonheur du jour d'automne, surplus cardiaque comme l'immense nuage gris cumulus doux irradiant d'or qui se précipite au coucher, somme de bien-être, d'aise, de bonheur frugal... elle ne sait comment dire ; somme qui lui a fait oublier *l'ignominieuse aventure*, qui concentre à la fin du jour la quantité heureuse de bonheur de la nuit dernière et qui a “tenu” jusqu'à présent sans discontinuer, sans accroc affreux, jusqu'à gagner dans la nuit qui vient ; ce bonheur qui était moins logé dans le contenu du rêve que dans les détails savoureux où elle se repliait, refuge clignotant précédant la nomination mais dont elle a gardé la joie dans tout le corps tout le jour, l'aura, l'enchantement, immensité d'un bénéfice qu'elle aurait sans doute voulu faire fructifier davantage jusqu'à faire totalement disparaître ce qui s'était passé.

Aura-t-elle eu la journée du prote qui range des valises typographiques, comme l'Idiot de la rue Sens que connaît Nicolai, au lieu de se concentrer sur le texte ? Pas sûr... Puis l'explication n'est pas plus exaltante que les plicatures vibratoires ; le cœur, les poumons le disent : chemin trop connu pour y parvenir jusqu'à présent ; les organes veulent des sentiers de traverse, les détours d'une nouvelle fatigue.

L. J. Lydou est levée à 9h. Le matin : *méninges* (“Temps doux et humide nuageux avec chute de bruine et de pluie. Retour de la Sarre à l'Allemagne. On a extrait la balle du forgeron de la colonne du puisatier.”). Surprise : *une lettre de Jean !* Des citations parmi un synopsis : “le poids des jours est un rhumatisme inguérissable.” “Pie VIII, pape demi-convulsif.” “J'ai remarqué l'éclairage à la lumière de la lampe torche, en me levant, la nuit, d'un rectangle (rond sur rectangle ?), aussi indispensable qu'une phrase par jour. Je me souviens des portraits fantastiques qu'on a faits, avec ce seul éclairage d'une lampe torche au-dessous du menton !”

Il lui demande de passer non seulement la journée de samedi avec lui mais aussi... la soirée et la nuit... Elle se dit qu'il va être déçu ! (“Écorce du monde, mon amour !”) L'après-midi : elle écrit dans son journal. De 15h 30 à 18h elle inventorie le grenier où elle retrouve

un vieux projecteur 9mm. Le soir télé jusqu'à 22h. Elle est couchée à 23h, volets et fenêtres grands ouverts. Elle recopie l'adresse de la Voyante Mlle Barrault, 234 rue Mouneyra et répond à Jean qu'heureusement que sa lettre est enfin arrivée, car c'est à cause d'un courrier retardé pour le félon Henri VIII qu'Albion est tombée dans le puritanisme pour ne jamais s'en relever.

A. N. "C'est la rentrée des petits pour Maman à l'École Primaire ("Maman France Lambrée !" disait Lydou ; c'est là qu'on s'est connues), et demain commencent les vendanges au Mas. Le 21, il y a eu un match de basket à Terraube. La porte de la cuisine est déboîtée : ses vis ne tiennent plus."

Aube est levée à 5h, puis ils partent de Condom aussitôt, car la mère de Aube ira peut-être aux champignons avant la classe ; elle y est allée hier, mais cela n'intéresse guère Antonin le facteur.

"Il fait un froid de *connard* !" a dit le gamin de la petite classe en entrant dans l'école en bas, l'air très sérieux. Un froid de tisane, de thym au miel, un froid d'agenda feuilleté dans les replis du lit, un froid mièvre de surcôt où l'on n'arrive pas à se réchauffer, où les morts nous invitent parce qu'il fait plus chaud chez eux, défunts qu'on voit passer peinturlurés sous les fenêtres pour dîner. Éblouissement du soleil mat sur la nappe cirée de la table.

C'est Jean-Paul qui conduit. Il fait très beau avant Bordeaux, puis il se met à pleuvoir à verse sur la ville.

Il pleut tellement que Nany s'abrite avec Michel sous la tenture des cars Duvillier, près de la gare tout en plaisantant à propos de Lipschütz, de la glande pubérale et de ses effets. Ils partent après-demain ensemble pour les vendanges ; Aube les rejoindra plus tard.

En arrivant à La Victoire, Aube croit voir Nany. Costume noir, col blanc... il se dirige vers les Capucins... Alors elle a comme un pressentiment qu'il sera avec elle demain ! Ils arrivent à la maison à Bruges en fin de matinée, et Jean-Paul repart immédiatement

pour voir des copains de l'I.U.T. Jacqueline est là avec son fiancé ; Aube va les voir dès le soir. Toute la journée : rangement des travaux. Elle a sorti de sa valise les pots de confitures contenant des stylos et crayons divers récoltés au Mas. Le soir, elle pleure un peu... N ! Elle voudrait de la passion, de l'encre et du papier ! Mais son espoir du matin s'altère. Couchée à 23h, elle recopie deux lettres adressées à N. écrites il y a plusieurs jours.

R. N. Ramona se lève à 9h et téléphone aussitôt à Mr Coste et aux Arts Appliqués puisqu'il lui demandent de présenter son dossier. Après-midi : "Colle-aux-Fignes" est passée la voir, toujours son profil de séduction stupide, avec un rire de biais et une fossette d'artifice, tout en remplaçant ses cheveux chatain derrière son oreille de sa main droite, avec un débardeur échancré et en traînant sur son accent aux roulements du Périgord. Ce n'est qu'une sauce, un remède à l'amour, un vaccin contre l'émotion !

Le soir : quelques tas vains de colombins, de molles ébauches, rien de convaincu ni convainquant : le "divers" doit vivre sa diversité en silence dans son ghetto mental. Se couche à minuit et demie et pense à Nicolai qui aime bien Nat Pinkerton et puis cette autre héroïne, Miss Boston avec tous les adjectifs élogieux volant à son adresse ; la stupéfaction, l'admiration, la sidération toujours autour d'elle ; elle avance couverte d'une cuirasse exclamative autour d'elle !

Nicolai : "Ravages de la pluie. On s'est précipités avec Jacques dans l'équivalent d'un *Suma* en France (petit magasin) : la petite aux joues roses qu'on connaît, toujours intimidée, et une belle brune marocaine. C'est vers celle-ci que je suis allé, sous prétexte que la caisse était vide. Ma queue s'est immédiatement dressée, gênée par le jean de toile claire. Comme il était difficile de ne pas s'en apercevoir avec ce genre de tissu, elle a souri ! Rien de plus."

N. N. Newton a horreur du superflu ; il est d'avis d'économiser le monde ; c'est pour cela qu'il a adopté les techniques d'arts martiaux (la quantité d'action la plus réduite pour parer à tout changement soudain) et

c'est au nom de cela qu'il a construit une balistique des *optima* de tir. Copernic aimerait visiter les esquimaux, et sûrement qu'il le fera car il supporte mieux le froid que Newton et pourtant ce dernier aimerait aller de l'autre côté, toujours au nom de la perfection géométrique, du côté de Pym, là où le désert blanc maintient au plus bas niveau la déception et la perte. Il applique le calcul des variations de forme à la typologie des sujets. On l'a vu la nuit dans les régions montagneuses muni d'une lampe de poche et d'un niveau à bulle.

#### Le 27 Septembre

M-C. N. Mila-Cali note sur son journal : "La parole est liquide comme la pluie ; ma parole est aussi abondante, aussi lassante dans ce froid aujourd'hui d'automne, avec les giboulées, la nuit dernière plus froide, les brumes opaques, les derniers colchiques mauves. Je ne vois que des loques à présent, des *loques loquaces* (et chez Nicolas, qu'en est-il ? Aucune nouvelle de lui depuis si longtemps. Sinon des lettres brèves aux prétextes de travail pour le théâtre). Et de notre départ ?"

Les feuilles de pêchers et de noyers luisent avec un éclat tranchant ; les verts sont bien passés à présent, teintés de gris, de jaune, de roux, à peine de doré ; mais tout cela est scindé, acide. L'humidité arrive comme une plaque froide au front, une tuile non cuite imbibée creuse se galbant sur le crâne.

L'instituteur du Mas avait détaillé auprès de Nicolas son grand plaisir dans les derniers jours abondants de pluie qui précédaient la rentrée : c'était de rester au lit en attendant que sa compagne (Camille ?) lui apporte son café dans la chambre en même temps que son courrier et surtout les archives des anciens journaux et programmes de ceux qui l'avaient précédé dans ce poste.

Il se levait tout de même, allait à la fenêtre pour observer les fossés et la tour du château et surtout *pour y vérifier la pluie*.

Dès que la présence de la pluie était avérée, qu'il était en sécurité enclos par son rideau, il pouvait se recoucher d'aise. Il constatait alors la fraîcheur des plis et des énoncés des journaux que Camille avait apportés, comme s'il étaient écrits de cette année.

Comme par magie il était immergé dans l'histoire ancienne, celle qu'il enseignait aux enfants, celle qui l'exaltait, celle des livres illustrés, dans une histoire pourtant parfois sombre. La bouilloire chantait, les journaux étaient là ; en allant jusqu'à la porte de la chambre il n'entendait que le silence. Oui, une histoire parfois sombre, le même genre d'histoire qui imbibait les livres de lecture destinés aux enfants.

L. J. Lydou est levée à 6h 30. Il y a un épais brouillard. Elle travaille dès le matin à peindre des esquisses de mises en place pour Jean. Puis elle passe à "La Bourdette", là où Aube était venue faire des croquis de L'Arbre Mort. Elle mange assez tôt une salade de doucette avec des radis, vers 12h 30, après s'être préparée car elle part à Condom à 13h 15 avec Tonton Jean qui est de passage. Vers 14h 15 elle arrive à pied chez les Cazaux, mais Christiane est déjà repartie pour l'École. Elle reste avec monsieur Cazaux jusqu'à 16h 30 ; ils écoutent des disques : *La Toccata en ré* de Bach, le sombre *Concerto en ré mineur K. 466*, de Mozart, et surtout *l'Ode funèbre K. 477*, le fameux *Adagio d'Albinoni*, cette reconstruction mythique d'un concerto perdu (Ô Nicolas !), les 4ème et 9ème symphonie de Beethoven, que Lydou aime vraiment beaucoup, quitte à ce qu'on la trouve tarte. Puis ils repartent à pied chercher Christiane à l'École pour la journée du jeudi. Au Château elle pense à Aube qui doit aussi venir dessiner un jour *Le Puits dans la Cour*. Le soir, avec Christiane dans la chambre du fond, elle range ses esquisses du matin. Elle est couchée à 22h 22 alors que Christiane dort déjà, et elle écrit sur son journal à propos des béquilles et lambeaux des maisons et de la tendresse brumeuse des mariniers que Jean aime bien, à propos des montagnes comme des barrières vers Jean pour cette première vraie séparation, et de son avant-dernière nuit au Château avant de se trouver dans ses bras : "Toi, toi, nos chambres et t'aimer !"

A. N. Levée à 9h, Aube fait un peu de ménage le matin, range les quatre petits losanges de verre de cou-

leur, sertis de cuivre provenant d'une lanterne rapportée du Maroc par sa mère, puis se prépare. Elle sort à 14h 15, passe chez Nénette puis part. Elle a peur de ne pas trouver N...! Elle arrive à l'atelier à 14h 30 : personne ! Désespoir... Elle a le temps de lire deux lettres de lui (une adressée à Zanpao, l'autre à Guy Aubillot) et... Nany arrive ! Il a ses deux dernières lettres dans sa main et le petit livre, ainsi que du raisin d'Italie. Heureuse de le voir. Nany la prend contre lui. Il l'attendait aux cars Duvillier, hier, près de la gare, avec Michel ! Il ignorait qu'elle viendrait en voiture avec Jean-Paul... Ils sont si bien ensemble ! Mais il doit partir demain chez Michel pour les vendanges... Elle ira si possible, plus tard. *Ils s'aiment*. Il lui parle de ses vacances tout seul, de ce gars au commissariat qui a glissé sur une peau de matraque et s'est fracassé le crâne... toujours dans le coma. Ils prennent le bus à 19h. Il descend à la Comédie. Couchée à 1h 15. "Le temps "réel" s'oppose au temps présent", dit parfois Nicolas... Elle est si heureuse !

R. N. Ramona se lève à 9h ; elle va porter une bonne moitié de son dossier de CAFAS aux Arts Appliqués. Elle part vers 11h. Voit le directeur avant de manger un hot-dog aux échalottes CHEZ JANINE avec du Sauvignon sec. L'après-midi elle repart à 14h pour porter la seconde moitié et présenter l'ensemble. Elle discute jusqu'à 16h sur tout ce qui concerne le professorat et surtout la sculpture (il n'y connaît pas grand'chose !). Elle aura lundi à 15h une réponse définitive. Elle laisse son dossier et rentre vers 17h. Elle trouve une lettre de Nicolai et des enveloppes de sa mère, qu'elle lui avait demandées. Le soir elle ébauche vaguement et se couche à 1h du matin.

#### Le 29 Septembre

É. E. Énide : "Enfin Erec ! Je me trouve avec Annie Doll'Ave l'institutrice, dans le bus ; je ne lui parle pas. Je me précipite dans notre logement des Capucins.

Je me souviens du texte de ses élèves : "Nous avons soif de science ! Nous avons soif de science ! Et pour cela nous regardons l'institutrice après un long voyage en wagon-lit se dés-

habiller et se mettre sous la douche." "

#### Le 30 Septembre

É. E. Énide : "Je présente mes gravures "toiles d'araignées" sur de grandes feuilles. Vers 16h je vais chez le cordonnier puis à la droguerie pour récupérer des chutes de cuir et des encres pour les teintures. Il pleut à torrents. Je brode puis je teins. Je pense au Fedayins de la Bande et du Jourdain après l'occupation meurtrière et crapuleuse de la Cisjordanie." "Que tous les grands de la terre soient pendus, étranglés avec les boiaux de prêtres." dit l'Ardennais."

#### Le 3 Octobre

É. E. Énide : "Rentrée à l'Académie ! Sensationnel après trois mois et demi de repos. Présentons le dossier de vacances. Erec offre un pot à tous les amis (5 personnes) avec du punch planteur antillais. Bizuthage. Cela le révolte. Violente migraine. Insultes. Coups. Hôpital (poignet ouvert par une bouteille brisée). Curieusement le vieux Lapina prend parti pour lui."

#### Le 6 Octobre

M-C. N. Nicolas : "En me rendant au club, à 16h 27, je me vois tout à coup détaché de tout ; je m'imagine cela en sortant du village, dans une courbe : un détachement total, aérien, hors des contingences : là seulement est le Génie. J'ai revu dans mon esprit des endroits où j'ai commencé mon premier roman, cette année. C'était quelque chose de considérable comme concentration et comme angoisse. Il fallait que je sorte de ma situation menacée grâce à une célébrité dans l'écriture ; j'imagine ce détachement comme on aperçoit parfois fugitivement une sensation sans pouvoir la définir, une émotion sans pouvoir la qualifier.

Là cet Ange s'est tout à coup détaché, ballon qui s'envole des mains de l'enfant, à la Foire : il le voit en partie briller dans le soleil, puis... il a disparu tout à fait."

#### Le 8 Octobre

É. E. Énide : "Nous faisons un tour à la foire et j'achète le superbe boléro blanc brodé que j'avais essayé. Nous trouvons Lolita, la petite espagnole et nous buvons beaucoup (toutes les bouteilles gagnées au tir au pistolet par Erec), en mangeant des filets de saumon, après une soupe de poissons au

poivre vert et des bulots (les derniers, sans doute). Il parle de la Chine... etc, tout surpris de n'avoir pas de migraine.”

A. N. Aube : “Automne, vent froid, bonnet, comme jeudi (où je regrettais de n'avoir pas mis de bonnet, le long du cours Victor Hugo, décapée par le vent glacé). J'ai écouté *Le Soleil Noir*, de Barbara. Maison du nègre ouverte sur la rue, sur le chemin du cimetière, volets de droite. Immédiate sensation de l'automne sans qu'il soit possible de la définir, comme au Mas, lorsque je suis arrivée à Masson devant la partie de la scierie de Bernard fermée. Ici grande clarté du ciel et des nuages blancs au-dessus des frênes lumineux des boulevards ; chataigniers à parure un peu plus sombre, au vert éteint, avec des poignées de feuilles piquetées de brun accrochées au milieu, défaitiste. On va !”

Nany : (“Ce type voulait mourir : il s'enfonçait un revolver dans la bouche et ça ne marchait pas ; du coup il ne voulait plus mourir. Moi je reprenais le pistolet et lui tirais dessus à bout portant, avec acharnement.”).

Comme il cherchait avec J. C. Radio l'intrigue d'une pièce radiophonique maritime en hommage à Dylan Thomas, il lisait deux ouvrages proches de la mer. Au rez-de-chaussée dans les toilettes, un ouvrage de Thomas Hardy : il en était au passage où un mort tout frais obligeait les fossoyeurs à creuser une nouvelle niche dans le caveau au moment où l'Aimé arrivait par la mer. Certains des morts récents avaient été installés sur de simples chevalets, faute de disposer de cavités dans le mur. À l'étage, c'était Kipling, et l'histoire d'un gardien de phare qui refusait qu'on fasse des rides sur la mer. Celui-ci, il le lisait tant bien que mal dans le texte, car personne ne l'avait traduit, mais contrairement au récit du bas, qui était un roman continu à propos de deux amoureux excessivement contradictoires, le volume du haut était un recueil de nouvelles, et l'histoire changeait donc chaque jour. *Enroulement des sens*.

Sentiment d'octobre que cela : ce double foyer qui surgissait. Il écoute *J'arrive*, de Jacques Brel.

Le 11 Octobre

M-C. N. Nicolas : “Je suis allé courir, j'ai repris un café, j'ai regardé un morceau de film qu'ils étaient en train de monter à la télé sur la chasse aux palombes (sur l'autre chaîne c'était *Métropolis*), j'ai mangé l'œuf dur et les clémentines qui restaient, lu deux ou trois poètes complètement méconnus de la fin du XIXe pour m'endormir, et je me suis endormi... il a fallu que je me relève pour pisser et là comme il y avait une pomme de terre cuite qui traînait à la cuisine, je l'ai mangée avec la peau, sauf à la fin où la peau éclatait toute seule comme une pelade ; j'ai jeté la peau à côté du lit et j'ai foncé dans le somme aimable dans une sorte de béatitude en me disant : “Traiter un seul problème important par jour.”

Lorsque je me suis réveillé les draps étaient encore frais, c'était bien, il faisait toujours soleil, le chien du voisin aboya un peu puis plus du tout... Dans ces cas-là c'est comme un deuxième réveil qui corrige le premier, qui en lisse le sommeil. Je suis rarement aussi heureux tout seul, et je ne dors jamais aussi bien la nuit ; ces songeries du demi-sommeil proches du monologue psychopompe me replongent dans des moments de vacance à la campagne, enfant, près de Langon, un moment de plein été de l'enfance, son moment d'acmé qui ne peut plus être atteint ensuite ni même retrouvé.”

Le Papet chez les voisins italiens lui avait dit que lorsqu'il serait seul au marché de Langon avec son chien, il en profiterait pour se rendre à la crêperie, ce restaurant du pauvre, où il n'était allé qu'une seule fois dans sa jeunesse. Il leur téléphona pour réserver une table à la terrasse le 15 août en disant qu'il viendrait avec son chien (ça ne dérangeait pas, il savait même qu'on lui apporterait de l'eau), mais arrivé là-bas : trop de cohue, d'estivants, de passages d'excursionnistes ; la terrasse était encombrée, il y avait même d'autres chiens ! Ce n'était pas l'ère de souvenir qu'il avait imaginée (à la fois l'endroit pour se souvenir du passé et pour en fabriquer un au futur). Il n'aurait pas eu l'impression d'un secret, plutôt d'une exhibition. Il se dit qu'il y viendrait plutôt en hiver, mais il était mort ce matin.

Le 14 Octobre

É. E. Énide : “Nous sommes maintenant dans les loges le soir ; je couds et finis ma robe vert bouteille. Erec vient de

finir le tirage de ses lithos au crayon toutes noires.”

#### Le 17 Octobre

É. E. Énide : “Je vais chez Marie-José Magne, rue Sauvageau (“Le rouge-gorge, il est là !”). Décoloration, coloration, mise en plis chez la coiffeuse un peu plus haut ; je sors les cheveux un peu “roses”. Nous faisons du modelage tous les deux, avec Erec. Il me lit des poèmes de Maïakovski. Très contente de ma soirée. J’attends la prochaine. Il part ce soir à Paris.”

#### Le 18 Octobre

É. E. Erec : “Dormi 8 heures avant de me rendre à l’atelier Hayter. Dans mon rêve, un gars a inventé des “déports” : réalité, dessin, notion ou sculpture. Il en a mis partout, de ce qu’il appelle comme ça “déports”. Je retrouve ce gars avec ses dessins de déports qui sont accrochés. Sur une gravure plus figurative, il a représenté un groupe de Chinois ; je lui dis que je trouve ça bien. Il veut supprimer un personnage, est-ce que je trouve ça terrible ? Je lui dis si c’étaient tous les Chinois, peut-être, mais un seul ? Ma foi, il en reste beaucoup. L’identification avec les personnages est chose moribonde depuis Brecht. Je lui montre un article de *La Chine en Construction* (“Les philosophes étudient la lutte de classe et ils testent leur pensée avec les ouvrières de la fabrique de bonneterie de Pékin.”)

Le Chinois qu’il veut éliminer et dont il a fait le portrait, c’est un pensionnaire de l’atelier qui lui avait demandé de faire une sculpture ou un dessin avec des lignes qui partaient en bouquets, un dessin qui contienne au moins de l’or, et il avait fait un dessin trop abstrait, selon ce Chinois, même si on voyait bien les zones de repli d’or. C’est pour ça qu’il va supprimer ce Chinois.

Effectivement, je trouve son travail très abstrait, mais c’est tout de même bien un faisceau d’or en forme d’épi de maïs ; je lui explique ça ; ce sont des tissus pliés enroulés les uns sur les autres, où l’on voit bien en partie l’or.

Il faudrait qu’on soit tous vraiment réunis dans cet atelier, vraiment frères je lui explique, comme des animaux. Je demande à cet inventeur s’il a parlé de ce problème à un psy : il s’énerve, il dit que c’est pas important pour lui, mais il sem-

ble qu’il en ait parlé et qu’on lui ai dit la même chose que moi : que c’était une représentation un peu abstraite mais assez réaliste, de chiffons enduits d’or entourés les uns sur les autres.”

#### Le 19 Octobre

A. N. Aube : “Ce soir je suis allée avec Michel Dumaroy pour la première fois au Studio 3 de l’ORTF. Il y avait une émission de chansons et poésies, notamment *Cruising with Ruben & The Jets*, de Zapopa. Nany nous avait invités. Nous l’avons retrouvé là-bas. Un de ses poèmes, “Culte” a été lu par une très belle comédienne de ses amies. Très émouvant. Peut-être, et même très sûrement pas très bien compris par la foule, vues les réactions. À cette lecture j’ai ressenti plus particulièrement cette profonde sympathie croissante envers Nany, et j’ai même eu l’impression de retrouver les sentiments du tout début, vertigineux. (Nany dit : “*verticiginaux*.”) Je suis rentrée à minuit à pied en sa compagnie ; il m’a proposé gentiment de passer mes poèmes à la radio, sous d’autres noms, comme il l’a fait pour mes lettres, à cause de mon père.”

Dans son cauchemar Nany était admis dans une sorte de festival ou de fête et en même temps il en gardait un souvenir très désagréable, angoissé, comme s’il n’aurait pas le temps de tout faire avant de mourir, lui pourtant si jeune !

R. N. Dans son cauchemar de salle d’attente, Nicolai écrivait sur le seul morceau de ruban restant pour machine à écrire : “Ma Mort, personne ne peut y assister !” C’est Ramona qui avait insisté pour observer de façon incorrecte et sans-gêne ce vieil homme au fond de sa chambre en train d’écouter la radio, depuis sa fenêtre ouverte. Puis c’est alors qu’elle réclame un ruban encreur, car il y avait un ruban entier tout à l’heure, mais à présent il n’y a plus que ce morceau sur lequel Nicolai inscrit l’épithaphe funèbre. Après cela le voilà qui file sur une pente en luge, à toute vitesse, passant de justesse entre des troncs d’arbres serrés ; il est encore avec des femmes, parmi lesquelles Ramona sans doute, et revient ainsi à une maison de villégiature où elle étaient déjà venues précédemment sans être sûres que ce soit la bonne ; il leur confirme

cela en s'arrêtant, et ils descendent, mais leur tout jeune enfant demeuré se précipite aussitôt pour faire toutes sortes de conneries dans cette maison : il faudra l'abattre (la rééducation ne suffira jamais), il est totalement débile. Ensuite il ne peut passer dans une maison en arabesques de multiplis (une autre encore ?) qu'à condition de mourir. Il se réveille en catastrophe juste à temps avant le départ de l'avion.

N. N. Newton a dit à Nycéphore : « Nous avons toujours les coudes trop serrés dans les dimensions 3 et 4. Ce qui ne nous empêche pas de faire des enquêtes d'adultères. C'est Copernic le spécialiste pour tout ça : il a toujours vécu de façon elliptique entre deux foyers. À Los Angeles il fréquentait les restaurants chinois et il a connu un tout jeune gars comme lui, Wong, qui rêvait d'en ouvrir un. Là-bas, beaucoup de restaux chinois qui s'intitulent *Canton Café* ou *Prince du Tube de Jade* sont tenus par des américains qui ne connaissent rien au chop-suey, même si le service est excellent. Copernic a toute une collection de photos de serveuses dans une décoration terrible avec des chemisiers de soie blanche ou rouge pris à la taille et de mauvais idéogrammes brodés grossièrement qu'on dirait faits de lettres bâtons ou d'énormes vers filandreux. Il en a connu une nommée Phyllis, alors qu'il représentait des appareils à cryogéniser pour un nommé Martó installé en Amérique du Sud et qui cherchait à étendre son commerce. »

Copernic s'intéresse plutôt à la "machine" de Turing ; il a d'abord travaillé sur l'interprétation des codes secrets grâce aux souvenirs d'une dame du quartier Carpenteyre qui avait connu Turing et Freud lors de la dernière guerre mais il s'est surtout intéressé à la croissance de l'Hydre, morphogénèse semblable à une constellation :

« On retrouve la distribution fondamentales des signes : les hexagrammes, les nœuds et les idéogrammes, dans l'Hydre ; au ciel elle est la trace d'un feu d'artifices : tubes lumineux explosifs colorés et ten-

tacules plus minces de fumée grise correspondant aux ultimes éclats de carton et de poudre. Figurez-vous que ces polypes solitaires capables de bourgeonner activement ont longtemps été pris pour une "herbe marine à fructifications inconnues" avant d'être classés dans le règne animal pour leur puanteur à brûler ! La croissance anarchique de cette végétation en bâtonnets me plaît ! Je les soupçonne également d'avoir affaire avec l'Abuelo et son atelier que vous connaissez bien. Ce serait bien la preuve d'une origine non sexuée du monde ! Frottis de peau sensuelle tout au plus, et comme on sait : le pelage de la panthère est issu d'une rupture de symétrie !

Le projet de Turing était de construire un cerveau, et c'est pour découvrir cela qu'on nous a engagés, Copernic et moi. Lui travaille sur les bâtonnets imperceptibles et moi sur les trajectoires réglées. Le Ki est perceptible comme le vent, c'est ce que me disent tous mes maîtres d'Arts Martiaux.

Cette propriété de régénération de l'hydre par segments, c'est celle des procédures de la pensée. Le cerveau est une hydre. Typhon est en nous et pas seulement au Tartare. C'est l'instabilité, la rupture, la dislocation qui crée les formes et les galaxies et aujourd'hui on sait bien que Van Gogh a à la fois représenté et *traversé* ce chaos charbonneux. Création, dernière goutte écrasée venant du tréfonds, etc. »

#### Le 20 Octobre

É. E. Énide : "La rosée sur les ronces brillantes, le soleil à peine levé à droite du grand cèdre, ce qui fait briller tout ça au milieu du défonçage du sol par les taupes. Petit nuage blanc au-dessus du peu de feu de cheminée, horizon très lumineux, soleil à l'aplomb du chemin qui descend vers la parcelle chez les Jacquier. Demain, on fauche le terrain à l'ancienne, source d'anarchie automnale de la fleur, quand on la garde, de l'herbe quand on l'extermine pas."

#### Le 22 Octobre

A. N. Aube 22 Octobre : "Pour l'anniversaire de

Nany, la soirée d'octobre et ses ombres s'étaient répandus sur le sol du salon, on a entendu passer les klaxons d'un mariage devant le lavoir et l'école (comme au Mas !), sans qu'on sache dans quel village avait lieu la cérémonie. Après cela, il n'y a plus eu que des bruits d'insectes morts."

#### Le 23 Octobre

É. E. Énide : "Erec rentré hier de Paris, me prête son classeur de technologie et je récupère ma boîte d'aquarelles. Je pose pour lui pour des photos avec mon boléro dans les jardins. On croise Vhanita, la dinde, et ça nous fait marrer. Nous allons visiter des studios puis chez le fabricant de bonbons place Saint-Projet où nous croisons Zanpao et sa machoire d'âne, son côté grand singe aux grosses épaules. Nouveaux rires. On revient dans notre piaule des Capucins à 18h, et je recopie un de mes dessins à la plume que j'offre à Erec. Ces temps-ci nous passons beaucoup de temps dans la bibliothèque sur l'art russe (mais aussi les tanks russes dans Berlin, les ballets russes, la machine à écrire russe de la fausse trahison Toukhatchevsky, la première fusée russe d'octobre dernier, le rouleau compresseur russe de la campagne de 1943)."

#### Le 24 Octobre

É. E. Erec : "Cette nuit ma mère était attachée par sécurité à l'aide d'un grand panier en osier sur le plateau d'un camion pour la transporter à l'hôpital. Comme dans une cage.

Cette construction en osier, en lien avec mon travail de sculpture pyramidal, doit s'insérer dans un cadre grâce à ses extrémités d'osier dépassantes ; je prends garde à ne pas l'abîmer en l'enserrant."

#### Le 26 Octobre

É. E. Énide : "Il pleut souvent. Nous allons prendre des photos des alentours de la Gare, vers la rue Son-Tay. Erec me prête Dostoïevski et Pasternak ; je lui donne mon Tristan. Il s'est levé à 9h après un rhume pris samedi dernier à Paris (vent glacial et pluie dans le métro, surtout à Saint-Germain), et inévitable migraine. Automne aimable et meuble ; le soleil est au-dessus de la route dans une brume de poussière. Du coup, on pousse jusqu'à Floirac. Douleur de la rotule à l'extension et aux torsions internes pour lui, qui a fait un faux pas.

Les paysans, ces anus en livrée, ont répandu leur fumier partout sur les champs retournés à droite, à gauche, jusqu'au coteau qui mène au grand bois ; ils ont laissé ça et là sur la route d'énormes morceaux de ce purin noir.

Deux vaches claires en contrebas, blanches et marron : des vaches pour le chocolat Menier, devant l'appentis de planches noires des amis de Luis. D'autres vaches plus indistinctes, minuscules en haut du pré, qui paraissent d'emblée toutes rousses à 15h 45, près d'un abri pour le foin, ces sortes de cahutes en vieille tôle ondulée, dans le poudrolement de soleil, avec l'ombre fraîche de la forêt proche qui gagne bientôt jusqu'à elles, et la courbe du chemin qui fuit vers la gauche dans les grands pins.

Soir doré. Frais aux bras. Je remets un gilet de laine à 18h pour travailler. Rôti de jambon à la bretonne (moutarde et miel) avec du Médoc auquel Erec ne touche pas, de crainte que ça l'aggrave. Couchés 11h 45."

#### Le 31 Octobre

M-C. N. Nicolas découvre Marguerite, cette jeune femme que Mila-Cali avait déjà rencontrée à l'Asile et qui s'occupait bien de Anne-Marie ; elle est venue leur parler de l'Été Indien, des après-midi fructiphores ; elle leur dit que ça va cesser dès demain, aussitôt, comme ça, avec les Morts ; en attendant elle leur parle des traits roses au couchant sur des nuages bleu ferreux, de cette femme qui avait planté dans son jardin autant d'arbres colorés que d'enfants morts : trois legerstromias d'un rose tendre, deux plumbagos au bleu saturé coeruleen de porcelaine de Tiepolo (toujours les mêmes), deux mimosas d'or.

Elle leur dit qu'enfant à leur âge elle venait parfois sur les digues obscures observer avec d'autres gens de son village les inondations déchainées en contrebas des arbres aux troncs fissurés cartographiques encore verts, crues qui dévastaient les maisons pauvres des agriculteurs jusqu'au toit et d'où ils essayaient de sauver péniblement d'immondes imitations de commodes vernies qu'ils extrayaient de la boue, en bottes.

L'ombre des arbres était d'une extrême douceur sur la paroi de briques rose effrité pâle d'une sorte de coopérative fruitière qui était là, sur la digue.

Elle leur dit aussi que le soir elle écoutait souvent le groupe de Dave Lambert avec Charlie Parker en observant dans le miroir de sa chambre la porte bleue d'une immense villa de marbre derrière la sienne reflétée à travers la fenêtre ouverte. L'arcade de cette porte bleue avec une lumière dorée était au sommet d'une volée de grandes marches de Carrare, au-delà d'un portique de pierre et d'une vaste allée de magnolias touffue, vernissée, sombre, disparaissant plus loin que le tain du miroir, éclairée rarement par les phares de quelques voitures.

Elle aimait depuis son lit dans l'ombre et la musique de jazz observer les groupes surprenants qui pénétraient cette arcade, rendus plus mystérieux et chaotiques par l'inversion du miroir, pénétrant à reculons dans le temps. Un homme en costume blanc escalade et disparaît d'un coup, une femme se perd dans l'ombre des magnolias sur la gauche. Il semblait qu'il y ait eu une fontaine sous les arbres, mais on ne la voit plus.

**L. J.** Le matin Lydou se déplace à L'IBÉRIA pour une soi-disant réunion de réfugiés cubains que devait recevoir Robert Triquero et qui n'a pas lieu. Au moment où elle arrive, un gars se tire en vitesse en planquant un sac plastique sous sa veste ; il est en barbe de chaume, pas frais. Elle remplace Jean et fait les adresses pour les invitations au spectacle du STYX avec Robert. Elle rentre à 13h. L'après-midi elle passe à l'appartement prendre des disques ("On prend des risques !") puis va en ville avec son père. Pendant son absence, Jean a téléphoné pour qu'elle envoie trois autres cartes d'invitation, mais elles sont restées à L'IBÉRIA. Le soir elle va à la télé chez les Roll : *Le plus grand Théâtre du Monde : Pitchi Poi*.

**A. N.** Le matin Aube est indisposée. *D'aventures en aventures*. Lama. À midi elle ne mange pas et l'après-midi elle reste couchée, ne travaille pas aux vendanges. Vers 14 h 30 Feniou la porte à Mata pour faire des courses dans une pharmacie. Le soir à 19h Nany vient la voir ; elle se lève ; elle va beaucoup mieux ; elle mange un peu de fromage basque et des pieds-de-mouton aux grattons fricassés.

### Le 1er Novembre

**É. E. Erec** : "Les poèmes d'Aragon par Ferré. J'ai changé d'être à 0h 26 cette nuit. J'étais froid, calme et bien mais implacable aussi. Je ne sais pourquoi j'ai songé à *Humiliés et Offensés* de Dostoïevski et au *Voyage*, de Céline. Et puis à cette merde des *Mandarins*, qu'i f'rait beau voir !

Aujourd'hui tout est saccage, les champs d'Arlac navrés de pluie, les arcades des anciennes glycines où les dieux mauves pleurent, dégouttantes d'eau nouées à la tonnelle tosadée de la Petite École, les dahlias morts, les vacarmes quelconques des petites rues en pente qui y mènent, l'outillage abandonné à rouiller, les toits luisants, les mauvais champignons de jardinetts glaireux aux alentours de la Préservation parmi les coques de marrons écrasées, devenues comme de la chiffe, aux piques molles, comme des tapis ratés, le bas des planches des palissades et des cabanes qui s'y trouvent, boueuses.

Aucun horizon, une infinie platitude de brume qui dissimule même les hauts peupliers de l'Avenue d'Arès. Ni horizon ni sève, tout à vau-l'eau !

Des silhouettes de retraités passent dans l'abri de brouillard des bosquets, qu'on distingue à peine au-delà des maisons aux rideaux clos. Sur la chaussée, incertaine limite des flaques, mais quelques passages d'or en travers des sentiers du parc et une cavalcade de pommes de toutes couleurs arrachées par la tempête."

**L. J.** Le matin ils ne vont pas à la messe. Son père a rentré du bois puis allumé le feu dans les cheminées : grand vent, bourrasques. Le temps s'est brusquement refroidi depuis hier. Plus d'Été Indien ! L'après-midi ils vont au cimetière. il pleut toujours depuis le début de la semaine. En rentrant elle travaille à l'agrandissement du sigle pour les "habitués" du STYX. Elle écoute un disque des Enfants Terribles. Nul. Elle regarde le soir les différentes maquettes faites par Aube pour les affiches, jusqu'à 23h environ.

**A. N.** Ils ne travaillent pas et se lèvent assez tard. L'après-midi Aube dessine. Doudou part avec les autres vendangeurs dans un café ; Aube et Nany restent ensemble enfin seuls ! Il pleut et il fait froid. Ils res-

tent dans la chambre. Nany lui a offert une rose coupée aux rosiers devant la poste. Il se souvient de la Toussaint au Mas : l'herbe gelée au lever du soleil, le givre sur les prés montueux, puis la petite ligne d'or sur la crête, entre les pruniers du voisin ; et au-dessus le claquement des ailes du couple de pigeons qu'Aube révère : elle craignait pour eux les chasseurs, elle surveillait que leur couple toujours subsiste, le lendemain de "l'ouverture"

#### Le 2 Novembre

É. E. Énide : "Nous nous retrouvons sur les Boulevards avec Erec, et nous allons enregistrer un chœur dans les studios Aquitaine. Puis départ en vélo."

Erec : "Le jour des Morts, on fait du vélo lentement : il y a encore des zones de goudron humide, en contrebas des virages, et aussitôt après la sécheresse dangereuse du gravier qui vient d'être posé sur les remontées. Le couple des vieux acariâtres est là, avec sa girouette de moulin blanc. Troupeaux de vaches immobiles, à Floirac, devant chez le Chypriote, sur la gauche, totalement brunes, veloutées ; avec une tache blanche pour la tête ou pour l'entrecuisse, parfois sous le ventre, mais celles-là d'un brun moins soutenu : terre de sienne alors que les autres sont terre de sienne brûlée. Sans doute que la couleur étant plus forte, elle arrache les dernières taches de blanc, sauf dans les lignes de faiblesse : ventre, crâne..."

N. N. Nycéphore : "J'imagine le 2 Novembre au Chemin Vert, Main Noire et instant d'accalmie ; fête à Neuneu et foire à La Bastille, du Richard-Lenoir à La Cerisaie : aux Citoyens morts sur la place ! On se conspuie aux loteries, aux tirs tenus des Congolais ; les bégonias et gémonies derrière."

#### Le 3 Novembre

N. N. Magnifique soleil voilé au-dessus du cimetière de Beautiran : à partir de cet endroit-là, plus rien de visible que les arbustes de bord de route ; le deuxième plan est déjà totalement noyé. Un morceau de demeure blanche à flanc de colline sur la gauche, et vaguement encore du ciel bleu de ce côté-là, mais toute la partie droite vers le fleuve est totalement encotonnée : un

paysage sourd, dirait-on.

Les monts ensemencés de nuées sur la gauche, à partir de la colline de M. et son cimetière, vers le soleil levant ; à droite : les nuages des usines celluloseuses. Brillance dans les vallées rousses à droite, et sur les flancs des monts roux et ors. Or des canaux, des fossés ; vert pâle de l'épaisseur, vert de vessie de l'insistance, à l'arrière.

#### Le 7 Novembre

É. E. Énide : "Je lui passe ma perspective, mais il préfère la donner à Nany qui est très fort là-dessus : il y travaillera toute la soirée. Collée pendant plus d'une semaine à cause des retards de tous les matins à traîner (pas tant que ça !) au lit. On mange des lasagnes à la crème, du saumon fumé et des œufs de saumon arrosés à la Heineken, pour s'en remettre, et on invite Nany."

#### Le 10 Novembre

É. E. Énide : "Aujourd'hui c'est l'anniversaire de Désirée. Erec absent ce matin est reparti vers 17 heures avant la réunion de masse en amphithéâtre. Vers 18h chez cet abruti de Luis, nous avons fêté Désirée, sans ambiance, *gris*. Il y avait Annie Letoucher, Alain Pênecon, Patoune, Lolita, Patrice Cahier (reparti tout de suite sans boire ni vomir, pour une fois !), et Christian Viscolle. Le soir je suis rentré dans un café des Capucins en face de chez nous, À LA SOUPE À L'OIGNON, pour regarder Jacques Brel à la télé."

L. J. Le matin Lydou passe voir les amis en cours de peinture. Hier soir Michel Dumaroy et Nany ont déménagé les deux lits de l'atelier et les ont laissés au milieu des rues. Midi : Lydou se rend à L'IBÉRIA où il y a hélas Suivre, "cette lavette à barbe en poils de cul" comme dit Nany, qui pérorer grassement à propos du mort d'overdose dont les gars du J. T. lui ont parlé à la radio qu'on a trouvé à l'angle de la rue Saint-Benoît ; il paraît que les flics de Castéja parlent de trafic d'organes ! C'est bien plutôt Suivre qui se joue des polars ! Jean devrait venir ; il n'arrive que vers 13h 30 ; ils parlent peu. Jean part en quête d'une voiture et d'un chauffeur à l'Académie pour aller chercher Gripari à la

gare à 14h 05. De deux heures à quatre heures, les autres vont en Histoire de l'Art et Lydou les accompagne. À quatre heures Christian Viscolle la raccompagne en voiture mais elle va un moment chez les Roll car Jean n'est pas là. Il arrive vers 18h. Lydou se prépare pour ce soir et part seule au STYX en bus. Jean la présente à Gripari qui trouve la présentation qu'elle a faite de son théâtre sur les petits livrets d'invitation merveilleuse. Il y a beaucoup de monde au spectacle. Très bonne pièce. À la fin Lydou se dispute un peu avec Jean qui veut la voir demain matin : elle refuse puis cède, car il la supplie si gentiment ! Ils sortent un peu dans les rues puis reviennent à L'IBÉRIA et Castex les rapporte en voiture. Ils sont rentrés à 2h du matin.

A. N. Il fait très froid, vent vif, un temps de neige. Entre 2 et 0. La pression de la neige à venir. Nany a été surpris, trop peu couvert. Le temps parfaitement gris, l'horizon bouché. La veille c'était l'autel. Il ne s'est pas rendu à la cérémonie : il craignait des affrontements avec les anciens combattants comme cela avait déjà eu lieu dans leurs anciens bâtiments derrière l'Académie où les étudiants ont installés des ateliers sauvages. Il ne tombe pas encore de la neige, mais des sortes de traits d'union de grésil où d'on ne sait quoi, une très fine épiluchure de créature de glace. Il s'étire et reste à l'abri, comme un chat, il travaille sur des enregistrements de voix qu'il a faits, et il écoute *Comment te dire adieu*, de Françoise Hardy. C'est un jour de flemme, un jour bienheureux en définitive, enfermé dans un cocon bénéfique. Dans les deux dernières minutes où on flemmarde avant de se lever, tout l'univers entre en nous, on fait parfaitement corps avec le monde : la paresse est un don d'être au monde.

Aube se lève à 10h 30. L'après-midi elle sort à 14h après avoir écouté Brigitte Fontaine. Nany devait l'attendre à Ravezies : il n'y est pas. Elle fait les cent pas jusqu'à trois heures moins vingt puis finalement elle part chez Lydou et Jean. Nany n'arrive que vers 15h 30. Roll est là aussi avec Kikou. Elle apprend que

Michel et Nany ont viré les deux lits de l'atelier pour les abandonner place des Augustins. Ils discutent de choses et d'autres et notamment de ce nouveau court métrage que veut réaliser Jean ; il leur demande d'y participer : ils commenceront samedi prochain à 14h. À 20h Roll les ramène avec sa Gordini surbaissée.

#### Le 11 Novembre

É. E. Énide : "Dans le temps froid d'après-midi (soleil et ménage !), Erec survient. Nous discutons dans le débit de vin je ne sais trop de quoi à propos de Mao et Liou-Chao-Chi. Il tient à m'inviter au cinéma ce soir. Au bout d'une heure de discussion, je vais acheter des chips et il me saute dessus. Le soir, après le cinéma, je reste longtemps à rêver dans notre lit. Je repense à cet après-midi et je ris toute seule."

A. N. Aube écrit : "Il y a un quart d'heure, à minuit et demie, que je suis rentrée de l'ORTF en compagnie de Nany qui était également venu me chercher ; il traverse ainsi à pied toute la ville. Et depuis ce quart d'heure je suis là, je parle seule, je pense ; je parle à Nany, d'ailleurs ; je lui décris ma chambre, je détaille tout ce que je fais. Je disais tout à l'heure "je pense" ; non, "je rêve". J'ai froid aux mains. Il ne pleut pas ce soir. J'écoute *Diana Ross and The Supremes Join The Temptations*. Demain matin, je ne verrai pas Nany en cours. Il ne vient pas. Ça me rend triste, oui. Je me sens un peu seule quand il n'est pas là, car il m'entoure sans cesse, il est plein d'attentions.

Après ce qu'il m'a dit de la poésie et de mes poèmes, je voudrais encore pouvoir écrire. Depuis quelque temps c'est là, au fond de mon cœur. Mais le papier se griffouille de pauvres vers stupides et puérils. Ils éclatent en moi mais ne donnent rien de potable, par manque d'imagination.

Écrit en rentrant du Cabaret :

Dans les pins je la vois  
 Cette fille de ton rêve  
 Qui passait son temps  
 À cueillir sur la grève

L'odeur du vent et des algues séchées.

Et puis chemin faisant sur la dune d'ivresse,  
Ta jeunesse à ses pieds est tombée ;  
Et tu lui as donné le goût des caresses,  
Et tu lui as appris ce qu'est l'art d'aimer.

La ville n'est plus qu'une épave mouillée  
De votre amour.

\*

Pureté des gazons, des bois et des brouillards,  
Il neigeait !  
Éclat des neiges vierges et des turquoises de  
lumières,

Je renais nue et délicieusement triste.”

**Le 12 Novembre**

A. N. Nany. Le vent est glacial, qui emporte les tourbillons de feuilles en longues spirales parallèles à la route, horizontales. Soleil blanc qui reste voilé. Petite fleur d'orthensia rouge sang sur une longue tige, avec ce côté ébouriffé. Le cœur, il se dit, le cœur est comme cette fleur, surprenant ; il l'entend parfois dans ses oreilles ; quelquefois ça l'empêche de dormir, comme une dissociation : il se duplique lui-même par le son. Il a pourtant trouvé du bon café d'Abyssinie. Le cœur obligé sans arrêt de travailler, comme lui, sans relâche ; la pensée aussi, et tout d'un coup ça lâche ! Une histoire redoutable, ça, non pas que ça lâche, mais que ça soit *obligé de tenir*, surtout.

Cauchemar de clefs encore, mais c'est pas lui qui les avait perdues ; c'est quelqu'un qui en volait les doubles, on ne sait pourquoi, pour pénétrer chez lui. Les portes étaient pourtant des surfaces plates, sans relief et sans trou.

**Le 13 Novembre**

M-C. N. Nicolas explique dans sa lettre que Tolstoï c'est le premier appel des multitudes, préparation de la Révolution ; ceux qui écrivent "Sans ton amour la Russie n'existerait pas" sont ceux qui vont faire la Révolution d'Octobre. Pas

grand'chose à voir avec la Première Guerre Mondiale ; c'en est l'opposé. Il dit aussi que c'est un subterfuge de Calo que cette simpliste idée de passage d'un témoin... il s'agit de bien d'autre chose que de cette mauvaise bonne intention.

A. N. Nany : "L'orthensia est tombé au sol. Plus de vent ; un terrain boueux. Je voudrais plutôt des aigles, des sapins, des glaciers, des sons de rocs éclatés, du tonnerre des avalanches, du craquement des sapins brisés ou des masses de glace en travail qui se fissurent avant d'éclater."

**Le 14 Novembre**

É. E. Énide : "Mort de Catherine Hublot : violée et égorgée par un arabe et balancée dans la Garonne. Nous nous cotisons pour une couronne. Erec passe avec moi à l'expo de Chertzéro et s'engueule avec lui. Rentrons à pied. Nous restons peu à la conférence littéraire nulle au FRANÇAIS après le *Théâtre des Fables de La Fontaine* à Sigma.

A. N. Aube : "Il fait zéro, gelée blanche ; on entend des mouettes ; au fond du jardin des Artaud le chien chasse je ne sais quoi : je prends garde aux chats."

**Le 15 Novembre**

A. N. Matin : On apprend la mort d'un archi et d'une fille de 2e dans un accident de voiture. La deuxième fille est gravement blessée. Nany ne vient pas en cours parce qu'il devait passer à Radio Monte-Carlo. Mais il n'a pas trouvé la bonne personne. Il a rendez-vous avec Vercken samedi matin. À midi il vient chercher Aube avec l'album de Neil Young et *Ars Longa Vita Brevis*. Ils assistent à la réunion de la Commission Paritaire dans la bibli, de midi à 14h. Puis vont CHEZ JANINE de 14 à 15h avec Walter, Étaud, Conkey. À 15h ils reviennent à l'Académie en passant par le sommet de l'Église Sainte-Croix où Nany est allé plusieurs fois faire des tours pendables. La salle de gravure est fermée, aussi ils ne travaillent pas. Ils partent à 18h à l'atelier. S'aiment. Prennent le bus tous les deux. Le soir : Aube se lave les cheveux. Elle est couchée à minuit et quelques.

**Le 16 Novembre**

É. E. Énide : “8h à la Victoire pour retrouver le prêtre qui nous porte à Tonnens assister à l’enterrement de Catherine. Sainte-Maure, croûtons, salade batavia, puis grenade. Peinture au lieu d’Anatomie. On nous accorde jusqu’à lundi pour les finir. Note provisoire : 14,5 pour les deux.

A. N.Nany : “Bistre léger dans la combe de ce paysage inconnu, et foulard bleu léger de brume au-dessus. Aube me retrouvait. Chez nous, il y a des livres tant et plus. C’est bien ! C’est bien !”

Le 17 Novembre

É. E. Énide : “Nous nous perdons à travers la Cité du Grand Parc mais nous participons tout de même au happening avec une cagoule sur la tête puis au Français pour la pièce surréaliste. Erec me porte un bouquet de fleurs des champs. « Toutes les fleurs habitant dans un pré s’harmonisent entre elles et s’accordent toutes avec le vert du feuillage. » me dit-il.” Je pense à *L’Attrape-Cœurs*.

A. N.Nany se découvre tout d’un coup, dans la nuit ; il est gelé. Pourquoi les pantalons, au moment de les ôter, nous compliquent-ils toujours la vie ? Il suit le couloir dans le noir ; chaque nuit il se voit infirme et vieux, il se souvient des varicosités comme des lombrics sur les mains de sa grand-mère, sur le drap du lit ou à table ; il prépare ça ! Il imagine *Nul*, un recueil obscène et débile, digne des Chants de Maldoror : c’est la débilité qui en ferait le génie, puisqu’aussi bien les lecteurs sont prêts à tout prendre ; aujourd’hui, ils ne cherchent pas Leibnitz. On a trop joué dans la vie ; l’écriture est devenu un jeu ; c’est une horreur absolue.

Nany s’est levé à midi sous un ciel nuageux, moutonneux, gris-bleu ; pas de soleil : un écran de brume derrière les arbres, au fond du pré. Puis ce pantalon qui se tirebouchonne !

Le 18 Novembre

L. J. “Très belle péniche bleue immense qui passe sous le pont sur une rivière étonnamment grise couleur d’amande, après avoir traversé un brouillard intense dans la montagne.

Brouillard au col, brouillard partout en revenant des

Pyrénées. On se dégage dans le vert et l’or pâle en redescendant sur C. De grandes nuées couvrent tout le panorama largement ouvert, s’échevelant vers la droite, grandes fumées comme si tout le paysage était en feu sans flammes. Les monts verts-noirs sont couverts ; on ne voit pas les sommets sauf un petit dégagement plus clair sur la droite, gris-argenté, sur un sommet. Le vert par là est assombri, pluvieux, intense et gorgé d’eau. Le saule pleureur chez le Cypriote, à l’air d’être au bord de l’évanouissement. Au contraire les formes des fermes sur le haut du hameau de Bostreille, sont soulignées de noir sous les toits, bien ancrées en travers ; des branches partout, des feuilles partout ; les planches devenues plus noires, spongieuses ; tout l’alignement pâle des frênes avec un air plâtré, et ensuite la rousseur, la rousseur partout sous les châtaigniers : rouge, rouge-roux, or, mais pâle.

Et puis la maison avant chez le médecin : les cerisiers à droite avec quelques dernières petites feuilles, et sur la gauche le sombre enracinement des sapins sur toute une alignée.

Matière nourrissant la mémoire, l’immense bois d’érables ensuite dont ne distingue même plus le sol, dans l’ombre, rougeoyant et secret, et plus loin, ici des grappes de feuilles d’or, là des feuilles brunes comme gâtées, avec les branchages des marronniers en désordre, non retailés, pleins de repousses, anarchiques.

Ensuite la petite montée, puis on replonge : bois de sapins à droite plus ternes, fumées et fumerolles identiques sur le paysage lointain vers la haute montagne. La mairie avec une lampe au premier : *le bonheur triste.*”

A. N. Nany les avait vus fumer en chemise blanche, les poignets défaits et le col ouvert, au-dessus de leurs maquettes de déco-volume, en juin, au moment où les diplômes étaient exposés, quand il avait découvert l’Académie. Ceux que chez lui on avait l’habitude d’appeler des *rienfaire*, en un seul mot ; si on se fatiguait pas jusqu’à l’épuisement, que ce soit sur les quais

ou dans les garages, ça prenait une connotation de feignasse, une tournure *efféminée*.

C'était notamment Daniel Toisart, le gars de l'Assistance qui lui avait fait impression, celui que Nicolaï connaissait, parce qu'il venait faire photographier ses maquettes dans le studio Mahler où il travaillait. Une prestance de solitaire, on dira.

#### Le 19 Novembre

A. N. Nany. Des journées entières dans l'obscurité immobile, prostré, comme quand sa mère était partie, à dormir longtemps, à se coucher de nouveau (ou plutôt sans rien de nouveau !), à s'endormir en lisant Lautréamont et en écoutant la radio ensuite, en caressant le coker (*enroulement des sens*). Nany espère que la neige tombe ou que le jour vienne, comme si c'était Noël, ou la Mort. Les bull-dogs.

Nany : "J'ai vu des tombes dans une sorte d'Australie... et des tornades se donner libre cours dans le sable de cet endroit désertique. Il me vint simplement cette phrase à l'esprit en plein sommeil : cela est plus mystérieux encore que l'Orient et que le sanscrit ; il n'y a pourtant pas de mystère à une rose de sable."

N. N. Ébahissement prolongé depuis ce matin jusqu'à ce début d'après-midi. D'abord les yeux gonflés de sommeil, saturés de lumière, de fraîcheur et par l'or des feuilles, puis ce presque effarement maintenu malgré le fait qu'on n'est pas seul, que la note de lenteur, de retrait en profondeur de l'éblouissement soit perturbé par les parasites communs des tracés d'un jour qui se réduisait jusque là à sa saturation...

*Prodrome de la migraine*, comme enfant, avec ligne cisailant la vue et déformant les objets, au petit-déjeuner, puis rapidement disparue, sans panique ni battement de cœur. Très calme et très lent, au contraire. "J'ai hâte de revoir Charleville."

Toute la journée ainsi que le lendemain, sorte de fatigue musculaire, de grande, grande lassitude, comme

un épuisement de plusieurs années, béatitude aussi, en quelque sorte.

#### Le 20 Novembre

A. N. Nany a vu la neige au clocher gris de mousse, au chat gris derrière la grille, au froid gris autour du cou.

Aube dit que la chatte a traversé la maison pour qu'elle lui ouvre la fenêtre du salon sur le bourg de Bruges ; elle voulait passer de ce côté-là, se disant sans doute que vers l'Ouest il ne pleuvait pas. Mais il pleuvait à verse ; apparemment elle a été déçue et elle n'est pas sortie.

(Cette nuit, Nany gravait partout, partout, chez la grand-mère ; il avait mis des esquisses sur les chaises et ailleurs, il voulait travailler un maximum avant de mourir. *Elle* devait revenir le trouver, pour l'aider sans doute, mais elle ne revenait pas, elle ne reviendrait jamais ; il entendait prononcer son nom à la porte, et puis elle ne rentrait pas : *elle était personne*. Il disait qu'il aurait aimé être là souvent en vacances, pour travailler, si seulement ça n'avait pas été payant ! Il réclamait.)

#### Le 21 Novembre

M-C. N. Combien de téléphones de l'infélicité pour Mila-Cali, puis le retour dans cette nuit de vraiment novembre, les freins, la conduite auprès de l'Hôpital, la si terrible navrante affreuse mauvaise journée !

Il y a tout de même le rappel des aquarelles pendant le voyage et de ce bonheur extraordinaire à Roche après Reims, l'an dernier à la même époque ! Ils iraient dans les îles, ensuite, si ça se trouve !

Elle mange très tôt en compagnie de Anne-Marie à l'asile : du foie de veau à la moutarde, orange et citron, accompagné de poivrons cuits rouges, jaunes et verts, et d'oignons rouges avec du Saint-Émilien. Elle essaie de chasser de sa tête l'absence de Nicolas, toutes les mauvaises langues sur son père et leur détestation de l'Andalousie, puis l'appartement prévu gratuit pour son travail, et qu'elle n'aura pas ; sa haine des Suisses, écœurée et découragée. Elle veut dormir.

Nicolas lui parle au téléphone de Godard, de Lausanne, Corot et Xavier Roussel, de la ballade d'Oscar Wilde, de Zürich surtout et des enrichis de la soie, du fond Giacometti installé depuis trois ans, ses peintures, ses lithographies, de Ella et de ses ratages. Il la rappelle peu après de la poste pour l'envoi de *L'Attrape-Cœurs* ; il la rassure à propos de Anne-Marie. Elle est triste pour le week-end qu'elle prévoit sinistre, s'ennuie. « Pourquoi tu ne viens pas plus tôt, alors qu'ensuite je travaillerai et qu'on ne pourra se voir que le soir ? Ça fait si longtemps ! On avait dit qu'on partirait avant la neige. — Oui, mais on n'a toujours pas de voiture pour tirer la roulotte. » Il la rappellera demain.

#### Le 22 Novembre

A. N. Nicolaï ne pourra jamais être l'ami de Aube, parce qu'il a tué un petit chat dans un égoût, au lieu de le faire piquer chez le vétérinaire, comme prévu ; il l'avait jeté dans une grille d'égoût dans la rue, pour faire des économies. Il n'en était pas alors à sa première copine, il était plus tout jeune, et c'était un criminel de toute façon, pas un enfant : il ne pourrait, plus jamais être pour lui son propre ami. Il l'avait regardé crier paniqué, s'agiter vers lui, et ne pourrait jamais oublier ça jusqu'à sa mort. C'était comme le meurtre d'un enfant, et il méritait la mort lui-même, même si le chat était condamné, malade. Il n'avait pas le droit de faire ça. Aube et Nany ne seraient jamais son ami.

N. N. Nycéphore avait gardé ses habitudes de nourrisson : c'est le *trop-dormir* qui est bon, la toute-puissance, jouissance extraordinaire dans les membres, jusqu'au haut des épaules, derrière la nuque surtout ; un univers fabuleux lui appartenait, *mais vide*, privé absolument d'objets, avec la seule jouissance du désir et de son apaisement en même temps ; peut-être un *effondrement* : dormir, c'est peut-être mourir un peu, alors que partir, c'est commencer à vivre, mais c'est une mort bien agréable. Enfant il devait fuir sa mère par ces ensevelissements, ne plus la subir, cette "colleuse". À disparaître ainsi dans le sommeil, il était destiné à découvrir des manuscrits originaux, d'un secret absolu,

absolument privés de caractères : des pages blanches, éblouissantes, tournoyant dans la nuit. avec la même intensité que le chemin vers la gare, parfois, au petit matin, avant le jour.

#### Le 26 Novembre

M-C. N. Mila-Cali fait des crêpes. Nicolas lui dit qu'elle n'est pas orpheline, même si elle a été abandonnée. « Avec mes salopards de frères, sauf Yankou, mon père renvoyé à l'étranger par la disparition de ma mère, il reste Mémé Marouchka, Pépé, et toi qui n'es jamais là : on ne peut pas dire que je suis très entourée ! ». Il lui dit qu'il ne l'appellera pas avant d'être sûr d'avoir une voiture. Il compte sur Nicoulaud avec le garage de son père puisque ça n'a pas marché avec le sien, bien qu'il n'aime pas Nicoulaud. Auparavant il avait noté dans son télégramme à la fin : *Terminé*. Mais en majuscules et sans accent elle a cru lire : *TERMINE* ! Elle répond qu'elle ne veut pas.

Il laisse sonner, sonner, sonner, le soir, sonner la douleur enfantine d'apocalypse, sonner les messages désespérés dans la nuit, l'horreur à vif, dans une exaspérante solitude digne de la phtisiologie de Coelius Aurélianus.

É. E. Énide : "*Paris brûle-t-il ? Médiocrité. Il pleut un peu. La roulette russe, pas mal du tout, avec Jean-Roger Caussimon.*"

A. N. Nany. Nany souvent ose les impossibilités avant de chercher les solutions. Pour les appareils techniques surtout, les caméras, les magnétophones et tout ce qui est relatif au son, une sorte d'anéantissement soudain si ça ne marche pas, une croyance magique, comme si lui-même était relié à la machine, que les Voix puissent disparaître, et que sa vie dépende de cet appareil-là.

#### Le 27 Novembre

É. E. Énide : "Il pleut vers 18h. Esquisse de peinture. Erec était totalement désespéré, sans aucune confiance en ses œuvres. Il ne croit en rien, pas même à ses lithos toute noires : "Déjà fait !". J'ai essayé de le rassurer en lui montrant un journal avec une ancienne amie qui a dit du bien sur lui, dans un article."

Il ne fut sauvé que par cela : le vent frais au matin au lieu de l'orage promis (comme un lambeau oublié de voix dans un magnétophone), et la floraison des myosotis sur la barrière.

“C'est le genre béhavioriste à tenir une épicerie.” il dit de Lorge.

A. N. Nany : “Ah ! Ce vide du cœur, ce vide du cœur, dans un ciel d'acier surtout, la nuit, à peine le matin, le petit croissant d'or qui est un D, au-dessus du clocher de l'église de Saint-Augustin. Cet air vide, simplement quelques corbeaux au-dessus de la pelouse de Douet, tout ça froid comme du métal, sans aucun vent : tant que le soleil ne se lève pas, le jour n'est pas là, la nuit persiste dans cette aube diffuse ; on entend les aboiements féroces des chiens à travers tous les jardins de Sainte-Monique, en chasse de quelque lièvre fantomatique (*le jeune lièvre aux oreilles gris souris, mort couché sur, le flanc, tout le bas du corps dévoré : on lui a laissé ses chaussons de fourrure pour éviter qu'il ait froid*). Gris blanc, gris bleu, seules quelques tracées d'un crayon frotté de rose, vers le nord-est, quelqu'un qui a voulu souligner, faire des rides ou des mouvements de vagues dans le ciel, certainement pas des lignes de rochers : car ici tout est plat.”

**Le 28 Novembre**

É. E. Énide : “Il pleut. Discussion en Art Graphique dans le pigeonnier sur la religion et la souffrance physique. Il deviennent tous assez pénibles dans la classe au sujet de Nany et d'Erec. Croquis en peinture. Croquis de nus. Expo Galerie Dalléas et Galerie du Fleuve. Télé : *Torrent*.”

**Le 29 Novembre**

É. E. Énide : “Tout le groupe de Luis est monté contre Erec. LE PÉTANQUE à midi, Cahier, etc. « Quel est le plus problématique d'entre nous ? Nicolaï, probablement. — Et Nicolas aussi, avec ses idées de roulotte. — Nicolaï, c'est un aliéné plutôt. Comme J. C. Radio. » Ensuite gravure, photos de modelages, un nouveau poète vient rencontrer Nany en plein cours ! Je suis sortie en douce par l'architecture pour aller rue Ste Catherine.”

A. N. Nany s'insurge contre les rêves qui se retour-

nent au réveil, comme les pantalons qu'on n'arrive plus à enfiler. Cette nuit, Aube lui écrivait sur un papier diaphane, comme du cristal ou du calque, gras, translucide ; elle avait envoyé un texte à publier à propos de ses capacités sexuelles : combien de temps il bandait, combien de temps il restait en elle. Il y avait plusieurs colonnes comme cela à plusieurs hauteurs de la page, pour dire tout le bien qu'elle pensait de lui, mais elle avait hésité sans doute à l'envoyer ou à ce qu'on le publie. Et lui il insistait pour qu'on le fasse ; il y avait même sa photo, dans le texte, tout ça un peu flou, à cause du support pensait-il.

“Ce matin il fait moins cinq près du tas de bois dans l'atelier de menuiserie du voisin où j'ai assemblé un cadre de toile. Le cou est gelé, le haut est plus froid que le bas.

Tous ces levers de soleil au-dessus du parc de l'Hospice, ces traits de feu, ces couchers aussi, sans qu'on puisse toujours en rendre compte (on le devrait absolument !), toutes ces petites aquarelles très vives, baclées ! Avec des monstres pour les défigurer ici ou là. Écorchées. La photo ne va jamais à l'essentiel.”

(Cette nuit, Nany a aussi vu des monstres dans une immense caverne creusée sous le sol : des bruits de fonderie, un laminoir, une forge démesurée. Ça lui revient tout à coup. « Toujours l'ami noir ! », dit Mouassy. Comme les *Prisons Imaginaires* de Piranèse ! Il veut absolument graver ça. Une chaufferie incessante, des martèlements, du feu partout !)

**30 Novembre**

M-C. N. Elle devient folle, elle lui demande de lui dire où il était hier pour se rassurer ; elle craignait tellement pour lui. Son cœur bat trop fort dans sa poitrine et lui fait si mal ! “J'ai toujours mal au même moment de l'année. Katharina, on l'a torturée en refusant de lui soigner son cancer, sa tumeur. La chance de ma vie c'est de t'avoir trouvé.” Il lui donne l'idée d'une galerie “underground” itinérante dans leur roulotte, une galerie centrée sur les Gitans et la gravure rupestre, etc.

“Je m'en fous, de ce projet ; c'est toi que je veux. Je suis en

congé encore toute la semaine prochaine, j'aurais voulu prendre des vacances avec toi. Je n'ai rien d'autre à manger que les amandes grillées de l'autre après-midi (on était si bien !), et des oranges (comme en prison !). Comme j'aurais aimé que tu restes ne serait-ce que pour ces quelques jours ! J'ai si mal à nouveau, je suis si malheureuse ! Je me fais pitié, tellement je suis dépendante de toi. Tout ce temps perdu où l'on pourrait être ensemble, ça me rend malade. Je suis en manque, ma drogue c'est toi. Dès le début j'étais fortement attirée par toi, malgré la peur. Je t'ai toujours désiré et c'est trop puissant pour disparaître ou se dissiper."

É. E. Énide : "Il pleut. Erec absent pour cause de migraine ; je mange des palourdes pour être moins grave, et des pleurotes pour pleurer. Croquis, Anatomie, Peinture.

A. N. Aube est levée à 10h. Elle se prépare pour cet après-midi en écoutant *l'Album Blanc* des Beatles. À 13h 20, elle part pour l'atelier, arrive à 14h ; Nany n'arrive que quelques minutes après elle. Elle lui a porté une grande écharpe noire. Tout de suite elle lui coupe les cheveux. Puis il veut partir immédiatement après chez Jean. Elle râle, hésite et boude même un peu. Il reste donc tout doux avec elle. Puis elle accepte et ils partent à pied. Ils passent au Jardin Public et ils s'assistent sur un banc quelques minutes, près de celui où ils étaient venus pour la première fois. Ils arrivent chez Lydou et Jean vers 16h 30 ; ils ne tournent pas. Ils repartent vite (à 17h) car Lydou et Jean doivent sortir. Aube râle encore, car Nany veut déjà la raccompagner et refuse de revenir au Jardin Public sous prétexte que c'est le jour des familles. Ils se perdent un peu dans les petites rues, traversent la Cité du Grand Parc en plein attroupement : pompiers, policiers, gyroscopes, rubans de périmètre interdit : une jeune femme s'est jetée par la fenêtre ; immense tache de sang, encore des débris de cervelle sur le coin de béton où elle s'est fracassée. Ses trois petits enfants hurlent dont une petite fille, et personne ne réussit à les calmer. Il y a une jeune fille que Aube connaît, qui a voyagé en bus avec elle ; elle lui apprend que la mère a cru qu'elle allait refaire sa vie

avec un ami d'enfance qui lui avait parlé du "Noël des Rois Mages" en Amérique du Sud, puis il a disparu sans un mot du jour au lendemain. Ils aboutissent enfin sur les boulevards et ils vont se promener d'abord du côté du lac artificiel et ensuite surtout dans les profondeurs de Bruges, près du Cimetière Nord, vont voir les tombes magnifiques des gitans avec des guitares coulées dans des blocs de polyester translucide. Elle quitte Nany à 18h 15 devant le portail. Elle coud des marionnettes de théâtre. Le soir : télé chez Nénete. Elle fait du crochet. Couchée à minuit 15.

R. N. Toute la journée, esthétique industrielle ! Nicolai ne vient pas avant midi. il porte une chocolatine à Ramona mais ne lui parle pas : il la boude depuis hier. À midi il ne veut pas rester avec elle. Elle va seule à L'IBERIA pour l'attendre. Il vient mais ne pensait pas l'y voir. Il lui demande de venir au STYX pour la déco de l'entrée. Assez vite elle lui demande de rester avec elle, de l'embrasser ; il refuse, il part. Elle revient à L'IBERIA ; il repart tout de suite sans rien lui dire. À midi et demie elle veut aller à l'Académie pour travailler mais c'est fermé. Elle va au restau pour chercher Julio mais personne. Cafard. Elle trouve Lasuze qui comme elle ne sait où aller. Ils partent sur les quais jusqu'à deux heures ; elle pleure. L'après-midi Nicolai vient, il ne lui parle pas. Elle discute avec Richard Daim. Nicolai doit être jaloux, il part subitement. Elle ne le revoit pas. Elle prend le bus dès 18h. Elle a un cafard énorme. Arrivée dedans elle pleure. Le soir elle pleure encore beaucoup. Elle tape à la machine une lettre pour Nicolai, dessine des bougies pour Lydou et travaille sur de vagues croquis de sculptures en céramique jusqu'à minuit 45.

#### 1er Décembre

M-C. N. C'est une terrible épreuve que cette visite à l'Asile. Vent frais, après-midi gris, estomac vide. *Muller est arrivé aux ruines...* Au rez-de-chaussée il y a de la mousse comme une lèpre sur les murs. « Regarde si ma jupe de soie jaune est froissée ! » demande-t-elle au grand-père. « Si elle ne l'est pas, je la porterai avec ma blouse turquoise et une broche de violettes artificielles, pour vous dire au revoir. Tu a

raison de partir avec Nicolas dans le Nord, ma petite fille. Profites-en ! Il y a toujours des Noël's merveilleux dans le Nord. »

Anne-Marie se fait les demandes et les réponses, les maladies et les soins magiques, plongée de profil dans une sorte de fixité désespérante de l'obsession ? Elle regarde la moindre chose avec énervement et désespoir. Hier soir ils ont fait du feu tellement le froid était rentré dans le bâtiment : "Pâques aux tisons" elle a dit ; elle se croyait en avril. Tout le monde avait gardé veste et écharpe.

Dans la télé de l'Asile ils regardent *Boulevard du Crépuscule*. Œil-de-Lynx et l'ancien mari devenu portier. L'éclairage soudain hideux de la vieille : "Attendez ! Qu'on vous voie un peu !" Reprise de la virilité à la base du biceps crural. "C'était une erreur. Notre numéro doit être proche de la fourrière. On était encore à la recherche d'un dieu perdu." La fille qui écrit le scénario d'amour avec lui le vit en même temps. "Un dieu ou un chien, c'est un peu la même chose."

« C'est pour toi !

— Non. Raccroche. »

Elle la conduit à la salle de bains avec les infirmiers ; vapeur en brouillard sur les nickels collectifs ; de l'éponge d'eau froide s'exprime tout à coup une giclée brûlante accumulée au secret de quelques bronchioles par le jet précédent d'eau chaude. Mila-Cali se demande pourquoi pendant si longtemps Nicolas a insisté pour partir avec elle en roulotte et pourquoi à présent il préfère partir le premier, soi-disant en "exploration" ? Elle sait qu'il a parlé du "gandin-godemichet" avec Blandine-aux-fossettes et que celle-ci lui a expliqué combien Mila-Cali était en état de faiblesse surtout, victime d'un chantage. « À la limite je préfère partir seule, pour prévenir tout abandon. » elle dit à Mémé Marouchka en rentrant. « Ça serait trop horrible, de la part de Nicolas. »

("Ma dernière ombre. Avec toi, j'étais vraiment moi. C'est absurde : je pars là où je serai nouvelle. Je t'aime à en mourir, mais c'est toi, l'Arlésienne !")

*"Alors on serait vieux et on aurait fini par faire chambre à part pour pas se déranger en dormant, et je t'entendrais descendre l'escalier dans la nuit, et prise par un cauchemar je te crierais « Je*

*t'aime ! » parce que je sens que mon cœur bat la breloque, mais tu n'entendrais pas, et je mourrais toute seule."*

É. E. Énide : "On nous fait un cours sur l'Espagne au lieu du fusain ! À 17h 20 Erec arrive avec une liasse de tirages ronéos et un pot de colle et affiche sur tous les murs de l'École des contre-règlements qu'ils ont rédigés avec Nany et Nicolai. À 18h je vais voir la "fameuse peinture qui le travaille". Je repars tout de suite, un peu effrayée."

#### 2 Décembre

R. N. Ramona se lève à 10h 15. il fait très froid. L'après-midi à 15h elle part en ville. Courses. Elle achète une cape noire (*les vampires de Zinaïda... Gundrun est là ? Là-bas, au fond, avec Andreas*), du feutre pour la table de la cave. Elle rentre à 19h. Le soir elle lit le bouquin sur la régulation des naissances (*Time-Life*). Elle se couche à minuit et demie. Il y a une voix forte dans le couloir, mais ce n'est pas ce qu'elle craignait. Ce n'est pas Radhamante, en tout cas.

#### Le 3 Décembre

É. E. Énide : "Ce soir ciné Shakespeare. Il pleut à torrents. Bourrasques. Je me trempe. Il arrive en retard ; il s'est perdu. Un jeune homme qu'il a trouvé au BAR DES AVIATEURS nous porte au *Fémina* à 9h juste. Très bon film. Il repart avec la fièvre à 2h du matin."

#### Le 4 Décembre

A. N. Nany : "La faculté du pardon est extraordinaire. Je ne sais, pas pourquoi, c'est comme si ma sauvegarde devait dépendre de toi. J'ai toujours été amoureux de l'état amoureux."

#### Le 6 Décembre

A. N. Nany : "Cette nuit une phrase géniale a surgi : *Le troc se fit à onze heures dans la neige*. Mais il n'y avait pas de neige.

Les approches de Noël, 7h du matin en bus : les premiers sapins, les étoiles, les illuminations dans le quartier qui semble un petit village à cause de toutes ses échoppes et devant l'hôtel de ville de Saint-Augustin face à l'église, un peu plus imposant que d'habitude. Les bords de route, les terrains vagues n'ont pas bougé dans l'ombre, broussaille internationale, comme ail-

leurs, comme à Bruges.”

#### Le 9 Décembre

É. E. Énide : “Tous ces temps Erec passe son temps sur sa grande toile, qui n’en finit pas ; il me fait penser à Loutrano. Il se bourre toujours d’aspirine. Courses à Ste Catherine et Fondaudège sous une pluie continue. Puis je traverse le Jardin Public.”

#### Le 11 Décembre

É. E. Énide : “Les Capucins : le marché est gelé, glacial. Une odeur d’hiver campagnard. Brouillard. Sacha Guitry. Galerie Dalléas. On m’invite en Savoie, chez des cousins. Discutons sur la mort violente avec Nycéphore en attendant le passage des dossiers en bibliothèque. Erec s’en sort très bien : on lui a accordé de rester en ateliers. *La plus grande histoire jamais contée* : pas formidable, mais pas vraiment suivie non plus.”

A. N. Nany : “Je me suis entendu crier en dormant : « C’est du 7 au 11 décembre ! », devant le 22 de la rue Newton. Ceci sans aucune raison. C’est une biche qui est dans une pièce de la maison, une sorte de réduit, mais qui est bien chauffé, c’est ce que je dis à mon père au moment de récupérer la biche. Elle voulait simplement explorer la pièce ; je lui dis qu’elle n’aura pas de risque d’avoir froid, mais il me semble en définitive que je l’attire vers nous, que je la fais rentrer dans une autre pièce, d’habitation. Je coupe un jambon qui n’est pas à moi. C’est un patron, qui me fait le fait couper, pour offrir aux gens qui sont là. Un gars qui le goûte dit qu’il est “mouillé à l’intérieur”, un défaut de saison.”

#### Le 14 Décembre

A. N. Nany : “Des rayons de soleil entre le cristal et la brume, traversent en oblique des couches rose et or en altitude puis des nuages bas par tranches grises, bleutées, gris pâle, et de plus en plus sombres, jusqu’au bords noirs du fleuve, et ces rayons plus gravés que la réalité, viennent absolument d’une gravure de Rembrandt, dans ces tons-là, que la nature imite presque parfaitement.”

#### Le 15 Décembre

A. N. Nany : “Je pars trop tard pour courir le long du mur de la Pelouse de Douet, mais je m’aperçois que dans le ciel l’or est partout ce soir : il y a du feu, du bleu, de la cendre, et comme de la poussière d’or remuée au-dessus de la crête de quelques sapins bien verts qu’on distingue au-delà du fond du parc, tout ça pincé entre deux longs traits bleu et or gris et blanc, de gros ourlets de fumée eux-mêmes bordés d’or. Le soleil de platine au-dessus des crêtes vertes est comme un incendie récent, avec des moutonnements de fumée bleue-grise, bleu fourni... et dans les trouées des bordures tout or et blanc-doré, plus loin, c’est comme une ancienne fournaise avec des déchirures de fonderie or et bleu roi.

En arrivant à Arlac, les grandes traînées en lignes droites tracées à la règle prennent à présent toute l’envergure du ciel et une grande force : bleu-grises bordées de blanc, d’or pâle, et entre ces grandes parallèles filant jusqu’à la fonderie du soleil avec des rebords de cumulus en fusion, le ciel est dans les hauteurs d’un bleu cœruléen, et au-dessous tout de suite plus foncé. Leur bords sont gagnés de plis, puis repris dans les moutonnements de nuages, vers le point de fuite sur la ligne d’horizon à gauche, tandis qu’à droite au contraire les sommets de chez Peixotto sont absorbés dans la brume : pas une seule lueur, tout est gris foncé, tout est déjà prêt à l’obscurité. Les grandes déchirures bleu pâle, bleu cœruléen dans la fournaise sont encore visible d’ici, mais ont perdu de leur intensité. Alors ça et là, ce sont quelques restes de chaleurs d’or parmi du bleu, du gris et du noir. Plus loin dans la forêt c’est une spirale d’or et de bleu-gris au-dessus des sapins dont les fûts sont dressés à claire-voie sur un gris-bleu plus pâle au-dessous.

La vue est digne de Chateaubriand, mais les notations hélas restent quelconques, répétitives, presque lassantes !”

#### Le 19 Décembre

L. J. “Le matin je vais en modelage, pour retrouver Nany. À 12h, Jean vient nous chercher à l’Académie, et nous allons à l’atelier de Nany, cours Pasteur, où nous restons ensemble. Vers 13h 15 Jean commence à taper un nouveau projet de scénario sur la vieille Underwood de Nany. Il pleut avec des tornades de pluie ; il fait à peine 2° d’un froid humide. Je pars seule à l’Académie pour faire des croquis de nus de 2 à 4, avec un modèle qui a un très gros sexe, ce qui fait rougir cette bêtasse de Martine Ravier. À quatre heures je rejoins Aube en modelage jusqu’à 17h 30. Elle en profite pour remouiller le buste que Daniel a fait d’elle chez Rispal qui l’a attrapée dans le couloir ! Vers 6h je prends le bus seule. Le soir on va voir la télé chez les Roll (*Les Stuarts*). Puis je lave de grands foulards de soie indienne. Couchés à minuit et quart.”

A. N. Matin : Nany arrive à l’Académie très tôt et bien avant Aube. Dès qu’elle arrive il vient discuter avec elle, puis il entreprend tout un débat avec des gars de leur classe à propos de l’histoire de l’art : il dit que le progrès n’existe pas, et Trolliet s’énerve. Les uns sont du côté de Trolliet, les autres du sien. Nany redonne à Aube les clefs de l’atelier qu’il avait gardées mardi soir. Il va faire quelques tirages en gravure et très vite il vient la rejoindre pour l’embrasser et la caresser... ils sont les seuls en gravure ! Ils restent longtemps ensemble puis il part à la Commission Paritaire pour juger les boulots de publicité. À midi il remonte la voir en gravure. Ils partent à l’atelier à 13h. N’y restent pas, car ils doivent aller chez Roll pour le film et ils y partent ensemble à pied. Roll a sa nouvelle caméra ; ils découvrent le fonctionnement mais ne tournent pas. Vers 16h 30 ils partent à pied tous les quatre, et ils quittent le cours de l’Intendance. Ils arrivent à l’Académie : Commission Paritaire ou Michel J. intervient. À 19h Aube part, Michel l’accompagne au bus. Soir : elle finit la petite boîte fourrée pour y mettre les verres de l’atelier.

Le 20 Décembre

É. E. Énide : “Nycéphore a commencé à installer le bus du STYX derrière L’IBÉRIA ; il nous demande de venir l’aider à l’aménager ; Nicolas est là, toujours vautré à fumer et à boire ; ça lui plaît, “c’est un début de roulotte”, il dit. Il y a aussi les autres poètes, qui bossent, dont Nadine. Je lis *La Suite Johannique* commentée par Nicolas.

Le 23 Décembre

É. E. Énide : “Erec nous entraîne Maman, Aube et moi dans les Pyrénées à 8h. C’est France, la mère de Aube qui nous y conduit, car elle connaît bien la région et elle était à Bordeaux avec sa fille avant de repartir au Mas pour Noël. Erec a fait connaissance d’un ami du directeur qui a un terrain à vendre en pleine montagne. Allons d’abord voir un ancien vendangeur au café, puis le proprio sur le terrain. Erec les a tous étonnés en leur montrant des photos de tous ses bricolages, sa construction : toit, plafonds... Ils n’en revenaient pas. Point de vue splendide. Au restau avec lui. Tokay d’Alsace (le crâne !).”

Le 24 Décembre

É. E. Énide : “Au retour, Aube m’invite chez elle pour le réveillon. Messe de minuit. Puis à Terraube avec des amis de Aube : Claudia, Gilbert, Christian, Marianne, Mr Chaigneau, les deux cousines de Claudia, John Sommerset et sa femme, Helen, Rod, Esther Bordes et un autre couple. Le lendemain *Arabesque*, avec Sophia Loren.

A. N. Nany : “Aube me propose de participer à un concours pour une grande peinture noire qui fera 2m x 2m à peu près, destinée à une maison particulière ; il y a plusieurs concurrents. Mais le problème, c’est le temps, car j’ai d’autres obligations et je ne pourrai commencer que le lendemain. Elle m’apprend que je dois aller au commissariat pour faire une déclaration, parce que j’ai dit que j’allais tuer *un vieillard important* ; mais ce n’est pas vrai, c’était une menace en l’air, par pure provocation, c’est absurde. Je vais participer au concours malgré cela, mais je ne pourrai l’aborder qu’au jour passé. Le jour suivant, on est là pour commencer, mais je sens que je ne suis pas prêt ; je dis à Aube que c’est la première fois que je vais réaliser un all over de cette

amplitude, il faut tout un matériel que je n'ai pas, notamment un beau noir d'ivoire, au lieu du charbon-neux mat dont je dispose dans mon coffre ; elle va se débrouiller pour trouver tout cela et même tendre la toile ; je pense qu'il faut passer du *gesso* dessus, en apprêt, car j'aime beaucoup cet enduit plâtré, comme la *tempera*. Aube revient et me dit : "Tout compte fait, il faut pas concourir, on y arrivera pas ; on a trop peu de temps."

On reste dans l'atelier qui est devenu un abri, avec les autres concurrents, et j'aide des amis à monter du matériel. Il y a une platine qui tourne, avec de la musique beat, et des noirs qui écoutent ça, autour de nous. On nous bombarde, c'est sûr ; des appareils nous attaquent, on ne sait pas pourquoi ; c'est effrayant et c'est régulier. Systématique, on dira, la démesure de la peur, car elle est à la taille de la terre et d'un conflit mondial."

**Le 25 Décembre**

**L. J. Jean à Nycéphore :** « Noëllie est née du cerveau de Lydou, ce matin à deux heures. Où est-elle à présent ? Dans les limbes ? »

A. N. Nany : "Du givre en plus de la neige. Il fait - 2 à peu près. Je vais nettoyer la merde des poules chez les cousins : on fête Noël et on prépare son futur comme on peut ! Saine occupation. Ils reconstruisent aussi une cabane et ils ont besoin de moi."

("Tu étais poitrine nue dans la rue, et moi derrière toi je mettais mes mains sur tes seins comme soutien-gorge ; on riait des gens qui passaient, à la recherche d'un cinéma, au milieu d'un nombre considérable de grosses voitures américaines.")

**Le 30 Décembre**

A. N. Nany : "Ces temps-ci je me suis trop découvert. Mais de quelle découverte s'agit-il. Le monde est "ruralisé" par la brume : le verglas sur la route, des champs inaperçus d'habitude qui surgissent avec des chevaux, les anciens cours d'eau de nouveau entre les maisons, qui charrient des glaçons, les prés d'Arlac

gelés... toute cette cristallisation, ce dressement, cette verticalité des signes... quelque chose de Tchekovien pour le proche et de chinois pour les horizons. Et le proche très proche, très chaleureux, presque mélodramatique, mais un mélodrame rural, c'est-à-dire sain."

N. N. Aujourd'hui lune toujours plus haute ; hier elle était au-dessus des pins et ce matin elle est au centre du chemin, et juste en face de l'entrée du chemin, au-dessus de l'église, il y a l'étoile de Vénus. Ou Vesper ? Que dire de cette année ? Comme une buée de brumes, un poudrolement de neige, un trouble inqualifié, anecdotique ? Ou bien une cassure plus nette des plaques tectoniques qui déchirent la ligne blanche ? Il y a eu cette faiblesse jusqu'à l'évanouissement sur le banc du Grand-Lebrun lorsqu'il a soudain appris que Nathalie donnait des cours de danse pour rejoindre son oncle aux États-Unis, et son transport chez un médecin qui sans le moindre entretien lui a donné le plus puissant des psychotropes. Autant dire un siècle : tout ce qui n'aura pas lieu est horrible.

La nature du rêve est elle-même impossible à définir ; elle glisse comme un ombre, négation irisée d'une richesse intuitive extrêmement sensible, intraduisible.

**Le 31 Décembre**

É. E. "Erec n'a pas reçu ma lettre ; par contre il m'en a envoyé deux autres. Ce moment bizarre au bord de la mer... Mais ça fait si longtemps, déjà ! Est-ce que Bernard Renac était là ?"

L. J. C'est à cause de son engagement avec *La Rue*, que René Leburst s'est vu virer de son poste d'instituteur, car soupçonné de se livrer à des activités hostiles à la Constitution.

Il a écrit à Jean : "Si un jour tu peux venir à Strasbourg tu verras : il y a tout un renouveau dans mes dessins sur l'Enfance, les Enfants Martyrs et autres : ils sont plus grands d'abord, plus clairs avec plus d'espace et ensuite plus *propres*."

Je classe mes archives, je commence à écrire le livre

dont je t'ai parlé ; je sors peu en ce moment car il fait très froid et il neige, je vais régulièrement chez des amis ; j'ai vu une chose de bien, tu sais quoi, chez ma fraulei ?..."

Elle avait écrit un poème sur lui :

"Laissez-moi entièrement mon Monstre,  
Sa masse bossuée collée au plafond !  
Dehors l'instant mat :  
Mazout ou goudron."

Jean note : "Si la petite Noëllie est née du cerveau de Lydou le 24, où est-elle aujourd'hui ? *Expansions*."

[.....]

A. N. Aube : "Petite chaumière des Suisses au carrefour du village : première lumière vivante ; toutes les pièces sont allumées et on entend *Love Minus Zero* de Dylan, repris par Joan Baez. Maman me dit que le volant poisse d'humidité. Les bas-côtés des routes sont engorgés d'un lierre noir. En sortant du village, les sapins sont toujours aussi plats.

Route de Lamaguère : ciel uniformément gris ; plus aucune couleur ; d'énormes masses de brouillard en suspension coupent tous les sommets ; à ces endroits-ci on ne voit plus les crêtes, on est dans une cuvette reliée au ciel. Un tracteur égaré, avec son lumignon orange tournoyant donne presque une gaieté à ce paysage d'enfer.

Une maison de vallée en surplomb dans Lamaguère : le brouillard a disparu ; il reste l'usine de la nuit, les myriades de phares de voitures, les terrains de sport déserts, le côté nocturne sans l'enfer. La soirée redonne du relief à ce qui n'en avait plus ; la fin du jour reprend un aspect normal."

\* \*  
\*

### *Les Sept Couples (Postface)*

« — Oui, Nicolas peut nous aider à écrire le roman du groupe ! C'est ce qu'il a dit. Et c'est le moment ; on vit une époque historique, c'est peut-être le dernier soir avant la Grande Révolution. Il peut nous assister dans différentes étapes du processus, d'autant qu'il est en train d'écrire le sien, le premier, l'Absolu ! On va essayer de générer des idées de personnages, des intrigues et des thèmes. D'abord, structurer l'histoire avec un plan détaillé, des chapitres et des tensions narratives. Il propose un effondrement de parcours, pour chacun des couples. Ensuite il propose même de rédiger des passages, des dialogues ou des descriptions selon nos indications.

— C'est formidable.

— Et quand la maquette sera au point, il nous fournira des suggestions pour améliorer le texte ; il peut faire le correcteur, corriger des fautes grammaticales et affiner le style.

— Il faut que celui qui parmi nous a l'idée ou un thème spécifique en tête, n'hésite pas à me le dire et on pourra commencer à travailler avec Nicolas !

— Pour moi, il s'agit de nos couples cette année 1968. 7 couples. Personne d'extérieur à notre groupe. Le texte sera établi à partir de nos journaux intimes, lettres, etc. On garde tout ce qu'on a, et éventuellement si on manque de matériel climatique, on brode avec des journaux ou notations d'un an avant et de l'an prochain. On peut même, en mettant tout en commun, partager certains moments de l'année, si l'un de nous a plus de matériel disponible.

— C'est une idée formidable qui permet d'explorer les trajectoires croisées au jour le jour dans un contexte de coupure historique. Mais il faut changer les noms. Puis c'est pas des autobiographies. Des notations très cut, je vois, rien d'héroïque, la misère quotidienne, politique aussi.

— Moi, je vous soumets un plan possible pour notre roman basé sur les journaux intimes et les lettres de sept couples en 1968 : Titre : *Éclats de 1968*. Structure du Roman : primo on présente l'année 1968 telle qu'on la connaît à partir d'ici : Bordeaux, Paris, Nantes... (pas besoin de point de vue de Sirius, ni géographique élargi : quelque chose de très localisé, au contraire, d'artisanal, sans se priver des trivialités ordinaires). Le contexte (guerre du Vietnam, mouvements de libération (les femmes !), révoltes d'étu-

dians, changement des mœurs, pilule, agressions violentes, mise des syndicats aux chiottes). Ensuite l'introduction des sept couples : pas de description de chaque couple ; on connaît leur âge, on déduit vite le milieu social, le désir, la révolte, les projets, etc. On démarre sec en action ; leur situation initiale se déduit.

— Oui, mais le genre *La Révolution des Idées*, ça serait plutôt chiant, du type *Jean et Marie*, deux étudiants engagés dans le mouvement étudiant ; leurs journaux révèlent leurs réflexions sur la révolte et leurs aspirations. Or, nos journaux, c'est pas des évangiles.

— On va faire *Amour et Désillusion*, genre *Sagan revu par Duras*. Les colonies, toujours les colonies, et le tennis.

— Surtout pas le pénis !

— Ah ! Non, surtout pas. Ils seraient *Pierre et Sophie*, un couple marié depuis quelques années, luttant pour maintenir leur amour face aux changements sociaux. Leurs lettres montrent une évolution dans leurs sentiments. C'est même une aggravation.

— C'est pas un Chant, c'est d'un chiant !

— C'est *Sagan de toilette* !

— Moi je propose *Ne pas échapper à l'Énorme*. Le couple, c'est *Luc et Anne*, qui choisissent de vivre ensemble sans se marier, mais de copuler à mort. *Luc* (inverse de *Cul*), c'est genre *Gavroche* et ses amours des marchandes à la charrette. Ils n'ont aucune correspondance ; rien que leurs échanges, dialogues, qui reflètent leurs choix de vie non conventionnels et leurs luttes personnelles pour aller toujours plus loin dans la pornographie, la scatologie, la coprophilie... *Abhhhhhh ! Quel pied !*

— Ou alors *La Distance et la Guerre*, mais ce seraient *Hill et Ella*, par exemple, les seuls américains parmi nous. Ils deviendraient *Marc et Clara*, séparés par la guerre du Vietnam. Les lettres de *Marc* depuis la jungle sont pleines d'anxiété et de désir de revenir. Mais *Ella* tripe, et elle se fait enfiler par des dealers en vrac.

— Je serais plutôt pour *La Quête d'Identité*. *Thomas et Vhanita*, un couple interethnique qui fait face à la résistance de leurs familles. Lui, il est un peu fêlé : il voit des mots entre les mots : un double texte qui apparaît, dans certains livres. Elle, a été violée enfant par son père sur le *Boléro* de Ravel ; du coup, elle a pris le nom de *Bolero*, sans accent. Leurs journaux intimes illustrent

leur lutte pour l'acceptation du corps et l'amour.

— *Woah ! Restons simples*. Surtout qu'on est tous à l'Académie. Je préfère *Art et Engagement*. Couple 6 : *Nicolas et Élise*, artistes dans un milieu bohème. Leurs échanges révèlent comment l'art devient un moyen d'expression de leurs idéaux et de leur amour. Sublimes, mais prolétariens. *Élise* n'ignore pas que tout engagement est une entrave à la liberté, et qu'on peut se retrouver un jour à professer une opinion contraire.

— Je pencherais pour les *Réflexions sur l'Amour*. *Henri et Claire*, un couple plus âgé que nous tous, regarde en arrière sur leur vie ensemble. Leurs souvenirs écrits donnent une perspective sur les hauts et les bas de leur relation au fil des ans. Surtout leurs compromissions politiques : *Hitler et le Stalinisme* autrefois, *Mao* aujourd'hui.

— Mais c'est la vie de *Sartre* ! Il faut dire *Jean-Paul et Simone*, avec son chapeau en tourte au fromage, comme cerveau puant.

— En conclusion, est-ce qu'il faut en déduire les leçons tirées des événements à travers les histoires des couples ?

— Comment on pourrait faire, puisque ces événements sont en cours ? C'est dans le chaos qu'il faut qu'on reste : on y est. Pas de réflexion possible. Dans vingt ans, peut-être.

— Je vois bien un narrateur, ou plutôt non, simplement une *Voix*, qui alterne entre les journaux, lettres et réflexions de chaque couple, une immersion entre pensées et émotions. Les éléments politiques et culturels, c'est pas pour enrichir le contexte, c'est pour faire marqueterie, inclusions, pour insister sur les écarts. »